



HAL
open science

De la cour à la ville : l'accueil des voyageuses britanniques au sein des sociabilités aristocratiques à Nice, Turin et Gênes au XVIIIe siècle

Isabelle-Eve Carlotti-Davier

► **To cite this version:**

Isabelle-Eve Carlotti-Davier. De la cour à la ville : l'accueil des voyageuses britanniques au sein des sociabilités aristocratiques à Nice, Turin et Gênes au XVIIIe siècle. Histoire. Université Paris Cité, 2022. Français. NNT : 2022UNIP7211 . tel-04391273

HAL Id: tel-04391273

<https://theses.hal.science/tel-04391273>

Submitted on 12 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Paris Cité
Ecole doctorale 624 – Histoire et Civilisation
Laboratoire ICT – Identités, Cultures, Territoires

**De la cour à la ville :
l'accueil des voyageuses britanniques au sein des
sociabilités aristocratiques à Nice, Turin et Gênes au
XVIII^e siècle**

par
Isabelle-Eve Carlotti-Davier

dirigée par
Liliane Hilaire-Pérez, Université Paris Cité
et
Pierre-Yves Beaurepaire, Université Côte d'Azur

Présentée et soutenue publiquement le 25 novembre 2022,
devant un jury composé de :

Maria Pia Donato	Directrice de recherche	CNRS	rapporteur
Rosemary Sweet	Full Professor	Université de Leicester	rapporteur
Gilles Bertrand	Professeur des universités	Université Grenoble Alpes	examineur
François-Joseph Ruggiu	Professeur des universités	Université Paris-Sorbonne	président
Liliane Hilaire-Pérez	Professeure des universités	Université Paris Cité	directrice de thèse
Pierre-Yves Beaurepaire	Professeur des universités	Université Côte d'Azur	directeur de thèse

À la mémoire de ces femmes voyageuses qui m'ont accompagnée ces dernières années.

Remerciements

Au terme de cette recherche, je voudrais exprimer toute ma gratitude à Liliane Hilaire-Pérez qui m'a accueillie en 2014 en Master au sein de l'Université de Paris-Diderot (Paris Cité), alors que j'étais issue d'une formation de droit. Je remercie également vivement Pierre-Yves Beaurepaire d'avoir accepté de co-diriger mes travaux depuis aussi longtemps. J'ai été touchée par leur bienveillance respective et leur disponibilité, leur suivi attentif et la justesse de leurs remarques, me conduisant à évoluer avec confiance et beaucoup de liberté. Qu'ils en soient profondément remerciés.

Je remercie tous les membres de mon jury, Rosemary Sweet, professeure à l'Université de Leicester, Maria Pia Donato, directrice de recherche CNRS, Gilles Bertrand, professeur à l'Université Grenoble Alpes et François-Joseph Ruggiu, professeur à l'Université Paris Sorbonne qui m'ont accordé de leur temps.

Je remercie aussi François-Joseph Ruggiu et Ariane Fennetaux qui, dans le cadre du comité de suivi, m'ont prodigué des conseils pertinents. Je voudrais également remercier Elaine Chalus, Gilles Bertrand et Pierre-Yves Beaurepaire qui m'ont associée dans des projets de publication ainsi qu'à Ariane Fennetaux qui m'a intégrée à un séminaire de qualité et passionnant. Mes remerciements vont aussi à tous ceux qui ont facilité ce travail : un grand nombre de chercheurs se sont rendus disponibles pour m'apporter des précisions ou des contacts dont particulièrement, Antoine Lilti, Roberto Bizzocchi, Mélanie Traversier, Matthieu Magne, Azzura Mauro, Calogero Farinella, Robin Eagles et Sophie Dunn. Je remercie aussi Martin Price qui m'a partagé certaines de ses transcriptions de la correspondance de Lady Spencer, Catherine Angerson, conservatrice à la *British Library*, Maddalena Giordano, qui m'a donné accès aux archives privées de la famille Durazzo, Aidan Haley qui m'a accueillie plusieurs fois à la bibliothèque de Chatsworth et au duc de Devonshire pour m'avoir autorisée à retranscrire en annexe des sources appartenant à ses fonds privés.

Une mention spéciale pour ma "collègue", Catherine, dont les échanges m'ont beaucoup apportée et à Sam, qui a été une référente de la langue anglaise précieuse. A Silvia et à Elise, qui ont compensé un italien débutant. J'ai aussi une pensée pour ma famille, mes parents, qui ont toujours été à mes côtés dans mes différents projets, depuis ma formation initiale pour devenir avocate jusqu'à aujourd'hui, en doctorat d'histoire, mon père qui a relu une grande partie de cette thèse avec un dévouement sans faille, malgré des échéances resserrées de ses propres travaux, ma mère, qui a été mon meilleur public pour préparer des interventions

orales. Je n'oublie pas aussi ma soeur, Diane, le reste de mes proches et amis fidèles, pour leurs encouragements. Enfin, je remercie mes enfants, Louise et Paul, pour leur patience et indulgence pendant cette longue entreprise et d'avoir accepté avec enthousiasme d'arpenter la Grande-Bretagne à la recherche d'archives. Toute ma reconnaissance va à mon époux, Pierre, à qui cette thèse doit beaucoup.

Résumé

L'Italie est perçue par l'ensemble des voyageurs du XVIII^e siècle comme une terre accueillante. Cependant, la manière dont les étrangers sont reçus est souvent schématisée par les historiens avec des circuits ritualisés et répétitifs que l'on parvient à décrire dans les grandes lignes mais peu dans les détails. Les intermédiaires sont passés sous silence tandis que l'interaction avec la noblesse locale est présentée de façon négative, en partant du présupposé que les relations interpersonnelles qui en résulteraient seraient par définition formelles et superficielles. Cette thèse se propose de contribuer à mieux connaître les formes de l'accueil à Nice, Turin et Gênes au XVIII^e siècle, à travers principalement les écrits du for privé des voyageuses britanniques de distinction. Le prisme féminin apparaît comme un choix pertinent d'une part, car les récits sont généralement plus informés sur ces questions que ceux de leurs homologues masculins et de l'autre, parce qu'il ouvre sur des problématiques encore peu étudiées. Deux angles d'approche ont été privilégiés : l'accès et l'intégration des voyageuses au sein des sociabilités aristocratiques. L'accès implique l'analyse des processus de distinction sociale, mais aussi des rites de la politesse curiale et nobiliaire, tandis que l'intégration suppose, une fois que l'admission est acquise, une certaine capacité d'adaptation, de mise en conformité relative voire d'acculturation afin de s'insérer dans les sociétés locales, ce qui a fait l'objet d'un examen pour chaque espace social.

Malgré un processus d'urbanisation croissant attirant les élites vers les sociabilités de la ville, le monde curial suscite également un vif intérêt chez les voyageuses. Son accès est facilité par la volonté de la Maison de Savoie d'accueillir largement les étrangers, surtout les représentants britanniques. La présentation formelle à la cour est en revanche peu fréquente, bien qu'ouverte aux dames de l'aristocratie et de la gentry, mais le lourd cérémonial qu'il suppose conduit plutôt les Anglaises à privilégier les lieux publics où l'on peut apercevoir la famille royale. Dans l'espace urbain, l'accueil nobiliaire prend de multiples formes. Il est dominé par la médiation d'hôtesse italiennes qui introduisent les voyageuses

dans leurs conversations, mais aussi dans d'autres cercles, dont la sphère religieuse. La présence à Nice de nombreux valétudinaires durant les mois de l'hiver contribue à former une communauté britannique plus établie qu'à Turin et Gênes. Les voyageuses sont ainsi tour à tour invitantes et invitées. Le modèle de l'hospitalité britannique emprunte certaines formes aux sociabilités italiennes, tout en reproduisant des pratiques anglaises. Une solidarité, notamment féminine, s'exerce autour de la maladie et de la mort, s'agrégeant aux réseaux familiaux et amicaux.

L'accueil dans les différents espaces révèle une culture commune des élites mais sa réception est avant tout conditionnée par l'affirmation du statut social des voyageuses. L'émergence d'un sentiment patriotique, qui se consolide au cours du XVIII^e siècle, devient un facteur de différenciation avec la noblesse locale. Cette histoire renouvelée du voyage au féminin donne à voir les mécanismes de l'accueil ainsi que les représentations et idéaux qui les sous-tendent, en s'appuyant sur certaines comparaisons avec la France et l'Angleterre. Les acteurs sont plus clairement identifiés et témoignent qu'ils sont aptes à une certaine empathie réciproque qui peut aller jusqu'à l'amitié. Toutefois, à l'image de la condition humaine, des rivalités entre hôtessees sont également présentes mais ces dernières ne participent pas directement à une concurrence entre nations mais plutôt à des querelles de pouvoir intestines à l'échelle locale et à titre personnel.

Mots-clé : voyage, Grand tour, femmes, élites, accueil, hospitalité, sociabilités aristocratiques, accès, intégration, rang, cérémonial, civilité, politesse, pouvoir, identités.

Abstract

Italy is mostly represented by eighteenth-century grand-tourists as a welcoming land. However, whereas historians usually describe Italian hospitality broadly in terms of repetitive and ritualised practices, they fail to give details. The role of go-betweens is left out and it is assumed that the travellers's relationship with the local nobility is by definition formal and superficial. This thesis aims to provide a better understanding of several forms of aristocratic hospitality toward British female travellers in eighteenth-century Nice, Turin and Genoa, through the investigation of private papers from high-ranking ladies. Gender is a key determinant in the study of this question because on the one hand, women are more willing to share their thoughts on social intercourse than their male counterparts and on the other, it introduces new issues which have not been addressed thoroughly. This work focuses on the notions of access and social inclusion. Access implies the analysis of the rules of social exclusion as well as polite rites at the court of Turin and in the city. Once admittance is gained, inclusion requires adaptability, some kind of conformity or even acculturation, a topic which has been examined for each social space.

The development of urbanisation which led high society members to flock to cities to enjoy urban life and entertainment does not deter English ladies from feeling great curiosity for the court of Turin. Its access is facilitated by the House of Savoy's strategy to warmly welcome all visitors, especially the British. Nevertheless, few English ladies seem to be formally presented. They usually avoid going through a strict protocol and prefer to observe the Royal Family at a distance in public surroundings. Italian aristocratic ladies are the main actresses of hospitality in the city. They accompany the British female travellers to *conversazioni* and give them access to other social circles and to the religious sphere. In Nice, British valetudinarian travel during the winter months contributes to build a stronger expatriate community than in Turin or in Genoa. English ladies are in turn either hostesses or guests. British private hospitality is based on a hybrid model,

blending Italian practices with homeland habits. When facing sickness or death, women create female alliances that supplement the support provided by distant networks of family and friends.

Hospitality as shown in all social spaces reveals that European elite society partakes in the same aristocratic culture. Its reception by British female travellers, however, is primarily determined by social status. British national sentiment also becomes clearer throughout the century and informs the perception of alterity. In this revisited history of female travel, we describe the structure of hospitality and its underlying representations and ideals. Some comparisons are drawn between Italy, France and England. The actors are hence better identified and demonstrate their reciprocal capacity for empathy and to form friendships. According to human nature, rivalries for precedence also arise between hostesses, usually not directly between nations but within their national groups on a personal and local level.

Keywords : travel, Grand Tour, elite women, hospitality, aristocratic sociability, access, social inclusion, rank, ceremonial, civility, politeness, power, identities.

Introduction

'Tis more than time that I proceed to say
what hospitable rites th'Italians pay
to foreigners, and gratefully made known
how much this country differs from our own ;
Where if a stranger lady chance to come,
she unregarded stays whole days at home :
no feasts, no masks, no friendly guide, they see ;
As'tis the practice through all Italy,
To ev'ry traveller of quality.
In right of this, a lady great and fair,
Bred in court, extremely debonair,
At my first coming took me into her care.
By her conducted - well receiv'd by all,
I heard each concert, and I saw each ball ;
At all assemblies was th'invited guest,
And more than once have shar'd a country feast.

Lady Pomfret, Florence, 1740 ¹

Parcourir l'Italie au XVIIIe siècle pour une dame de distinction comme Lady Pomfret constitue un privilège qu'elle a plaisir à partager avec la comtesse de Hertford à travers sa correspondance. Après une année passée en France, l'Anglaise effectue un long séjour dans la Péninsule selon le format classique du Grand Tour, qui consiste en la visite des principales villes et capitales européennes selon des circuits bien éprouvés. Pour participer à cette expérience sociale et culturelle, la question de l'insertion dans les bons cercles, le fait de connaître les auberges recommandables ou d'accéder aux sites historiques et artistiques d'intérêt im-

1. Extrait d'un poème composé par la comtesse de Pomfret in *Correspondence between Frances, Countess of Hertford (afterwards Duchess of Somerset) and Henrietta Louisa, Countess of Pomfret, between the years 1738-42*, éd. Richards Phillips, 1805, vol. 2, pp. 213-214.

pliquent en grande partie une mise en relation avec les représentants de la noblesse locale. Seule une réception dans les espaces élitaires garantit le succès d'une telle entreprise. C'est pourquoi, il "apparaît grand temps", déclare Lady Pomfret, de rendre justice à la générosité de l'hospitalité italienne.

En quelques vers improvisés, en évoquant l'exemple de Florence, ses louanges ont vocation à exprimer sa gratitude à l'égard de tous les Italiens qu'elle a rencontrés. L'accueil prend le visage d'une dame de cour qui l'a entourée de sa protection, l'a introduite et accompagnée au sein des sociabilités aristocratiques de la ville. Il renvoie à l'observation de rites et de pratiques. Ces faveurs seraient à la portée de toute "voyageuse de qualité" et semble donc préfigurer un modèle féminin de l'hospitalité fondé sur une réciprocité de rang et sur les manières de la société de cour. Lady Pomfret est elle-même une ancienne dame d'honneur de la princesse de Galles, Augusta de Saxe-Gotha-Altenbourg (1719-1772), ce qui laisse entendre que les protagonistes de la relation de l'accueil partagent une culture des élites commune. En revanche, cette même appartenance sociale ne serait pas liée à des traditions de l'accueil identiques. Lady Pomfret incrimine les pratiques de son pays d'origine, en faisant ressortir des contrastes manifestes au profit des usages de la noblesse italienne. Selon la voyageuse, les dames étrangères en Grande-Bretagne seraient abandonnées à leur triste sort, confinées à leur hôtel, sans être accueillies par aucune hôtesse ayant le pouvoir de leur ouvrir les portes de la haute société.

La notion d'intermédiaire et de facilitatrice à l'arrivée dans la ville revêt une importance particulière dans le contexte de l'émergence d'une économie de marché de l'hôtellerie et du développement de la commercialisation des loisirs qui s'affirment depuis la fin du XVII^e siècle et modifient la relation de l'accueil. Ce déclin de l'hospitalité décrié par Lady Pomfret pour l'Angleterre rejoint la position des philosophes français. L'*Encyclopédie* donne en effet une définition de l'hospitalité qui souligne les effets néfastes de cette évolution sur la rencontre entre hôtes et étrangers :

"L'hospitalité s'est donc perdue naturellement dans toute l'Europe, parce que toute l'Europe est devenue voyageante et commerçante. La circulation des espèces par les lettres de change, la sûreté des chemins, la facilité de se transporter en tous lieux sans danger, la commodité des vaisseaux, des postes, et autres voitures ; les hôtelleries établies dans toutes les villes, et sur toutes les routes, pour héberger les voyageurs, ont suppléé aux secours généreux de l'hospitalité des anciens. L'esprit de commerce, en unissant toutes les nations, a rompu les chaînons de bienfaisance des particuliers ; il a fait beaucoup de bien et de mal ; il a produit des commodi-

tés sans nombre, des connoissances plus étendues, un luxe facile, et l'amour de l'intérêt. Cet amour a pris la place des mouvemens secrets de la nature, qui liaient autrefois les hommes par des nœuds tendres et touchans. Les gens riches y ont gagné dans leurs voyages, la jouissance de tous les agrémens du pays où ils se rendent, jointe à l'accueil poli qu'on leur accorde à proportion de leur dépense. On les voit avec plaisir, et sans attachement, comme ces fleuves qui fertilisent plus ou moins les terres par lesquelles ils passent"².

Ainsi définie, la perte de l'hospitalité, à l'opposé des bienfaits que procuraient des formes plus anciennes, engendre des valeurs négatives et fausses. Les acteurs de la relation de l'accueil sont réciproquement critiqués, puisqu'à l'appât du gain et à l'amour de l'argent des invitants correspond la seule recherche du plaisir, du luxe et du confort facile des invités. L'interaction sociale ne repose plus sur l'amitié et la générosité mais sur des compromis, favorisant la recherche d'intérêts individuels.

Telle est la situation supposée de l'hospitalité au XVIIIe siècle en Europe, ce qui donnerait à penser que l'Italie n'échapperait pas à la règle selon les philosophes français, contrairement à ce qu'affirme Lady Pomfret. Quelle valeur doit-on alors accorder à ces deux visions opposées ? Les modèles de l'hospitalité des élites présents à Nice, Turin et Gênes au XVIIIe siècle, auxquels se rattachent des représentations, des rites et des pratiques, laissent entrevoir un terrain fécond afin d'étudier l'accès et l'intégration des voyageuses britanniques de distinction au sein des sociabilités aristocratiques locales, de la cour à la ville.

La mobilité des femmes de la haute société britannique n'est pourtant pas un phénomène nouveau. Le mode de vie des élites suppose des séjours à la capitale ou dans les principales villes de province en alternance avec des temps dans les propriétés de famille. Le régime des visites qui entretient la cohésion du groupe social encourage également dans un même lieu des allers-retours réguliers entre les demeures de la bonne société³. Le départ pour l'Italie constitue une étape supplémentaire puisqu'il implique la traversée de la Manche. Il correspond autant à des effets de mode qu'à des situations de nécessité.

La tradition du *Grand Tour*, qui remonte au cours du XVe siècle, reste surtout

2. L'Encyclopédie, "hospitalité", Paris, éd. André Le Breton, Laurent Durand, Antoine-Claude Briasson, Michel-Antoine David, 1766 (1ère édition), tome 8, pp. 314-316.

3. Joanna Martin, *Wives and Daughters. Women and Children in the Georgian Country House*, Hambledon, Londres et New York, 2004; Amanda Vickery, *The Gentleman's daughter. Women's lives in Georgian England*, New Haven, Yale University Press, 1999. Katherine Glover, *Elite Women and Polite Society in Eighteenth-Century Scotland*, Woodbridge, The Boydell Press, 2011.

marquée par une pratique masculine du voyage. Elle correspond au voyage de formation, consistant pour les familles de l'aristocratie, puis de la *gentry*, à envoyer leurs fils dans les capitales européennes afin qu'ils acquièrent les bonnes manières et qu'ils fréquentent les principales cours⁴. L'Italie fascine les Anglais par son héritage classique mais aussi par son patrimoine artistique. La Grande-Bretagne souffre en quelque sorte, jusqu'à la seconde moitié du XVIIIe siècle, d'un complexe d'infériorité que l'on pourrait qualifier de "déficit culturel" et souhaite enrichir sa culture par l'acquisition de connaissances et d'expériences. L'architecture, l'art et les antiquités sont particulièrement prisés. L'acquisition d'œuvres artistiques et la construction de demeures fastueuses dans le style palladien passionnent les élites⁵.

Jusqu'au début de la seconde moitié du XVIIIe siècle, le Grand Tour compte une majorité de représentants masculins, mais l'exemple d'Aletheia Talbot, comtesse d'Arundell, montre qu'une présence féminine en Italie peut néanmoins être envisagée selon les mêmes quêtes et aspirations dès le XVIIe siècle. Aletheia Talbot constitue sans aucun doute une figure d'avant-garde puisqu'elle parvient, dès les premiers temps du Grand Tour, à voyager comme les hommes, à la recherche d'œuvres d'art qu'elle acquiert au nom de son époux mais aussi pour son propre compte en raison d'une fortune personnelle conséquente obtenue par le jeu des successions⁶. Son premier contact avec l'Italie date d'un voyage officiel en 1613 où elle a été choisie avec son époux pour escorter la princesse Elizabeth Stuart (1596-1662) et Frédéric, électeur palatin à Heidelberg. L'exemple de la comtesse d'Arundell reste un cas isolé à cette époque, par sa position privilégiée à la cour, mais surtout en raison de l'étendue de sa fortune qui lui permet de vivre de manière indépendante et autonome. Toutefois, son parcours, à de nombreux égards, rejoint des expériences similaires de voyageuses plus "classiques" du Grand Tour que l'on retrouve au siècle suivant, notamment concernant le deuil et l'exil.

4. Jean Boutier, "Le Grand Tour des élites britanniques dans l'Europe des Lumières : la réinvention permanente des traditions" in Marie-Madeleine Martinet, Francis Conte, Annie Molié, Jean-Marie Valentin (dir.), *Le chemin, la route, la voie. Figures de l'imaginaire occidental à l'époque moderne*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005, pp. 225-242.

5. Rosemary Sweet, *Cities and the Grand Tour. The British in Italy, c.1690-1820*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012.

6. Michele DiMeo, "Howard, Aletheia [née Talbot], countess of Arundel, of Surrey, and of Norfolk, and *suo jure* Baroness Furnivall, Baroness Talbot et Baroness Strange of Blackmere", *ODNB*; Linda Levy Peck, *Consuming Splendor : Society and Culture in Seventeenth-Century England*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, pp. 136-142. Sur les collections, voir Susan Bracken, Andrea Galdy et Adriana Turpin (dir.), *Women Patrons and Collectors*, Cambridge, Cambridge Scholars Publishing, 2011.

Le voyage d'agrément s'amorce de manière tangible à partir des années 1730 où prennent place certains voyages familiaux en Italie. Les périodes de guerre ralentissent ce mouvement et il faut attendre la fin de la guerre de sept ans pour une reprise des voyages⁷. À partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, la pratique du Grand Tour en Italie qui était surtout prédominée par les grandes familles de l'aristocratie (*Peerage*), pour des raisons de prestige et de moyens, s'ouvre en plus grand nombre à d'autres groupes de condition plus modeste, constitués par la *gentry* et dans certains cas, les *Middling Sorts*⁸. La *Pairie* (*Peerage*) comprend un nombre limité de titres de la haute noblesse dont les titres de duchesses, de marquises, de vicomtes et de baronnes. La *gentry* est particulièrement difficile à décrire en l'absence de définition juridique et désigne un groupe social relativement large. Il est composé d'une part, des filles de chevaliers ou de *Baronets* (ces titres étant décernés par le souverain), qui suivent dans la hiérarchie les membres du *Peerage* et de l'autre, les filles de *Squires* et de *Gentlemen*, dont le père ne détient pas de titre attribué par le roi, mais dont les revenus fonciers ou une charge le différencient des *Middling Sorts*. Les femmes dans cette dernière classe sont généralement moins fortunées et moins insérées dans les réseaux mondains de la haute société. Elles peuvent être l'épouse d'un médecin, d'un écrivain ou d'un artiste. Les mariages entre catégories sociales ou avec un fils cadet de la pairie ont également une incidence, pouvant déplacer une personne selon l'échelle sociale, de manière descendante ou ascendante, ce qui amène également à distinguer la naissance de la position sociale exercée après le mariage⁹. Pendant les guerres révolutionnaires, quelques voyageuses britanniques se trouvent encore en Italie, mais leur présence révèle plutôt des cas de voyage contraint.

D'autres formes du voyage se superposent à l'expérience sociale et culturelle que constitue le voyage d'agrément des élites. La plus fréquente est le voyage à but thérapeutique qui, bien qu'orienté vers l'amélioration de la santé du patient, comprend également pour les malades non gravement atteints une dimension de loisir et de découverte. Le voyage de femmes se déplaçant soit en famille soit seules, est déjà visible au XVII^e siècle à Spa aux Pays-Bas, semble expliquer une

7. John Inghamells, *A Dictionary of British and Irish Travellers in Italy, 1702-1800*, New Haven, Yale University Press, 1997; Jeremy Black, *The British Abroad : The Grand Tour in the eighteenth century*, Strout et New York, Saint Martin's Press, 2003 (1^{ère} éd. 1985), pp. 7-13; Rosemary Sweet, *Cities and the Grand Tour...*, *op.cit.*, introduction.

8. Rosemary Sweet, *Cities and the Grand Tour...*, *op.cit.*, introduction

9. Sur la structure sociale anglaise, voir M.L. Bush, *The English Aristocracy : A Comparative Synthesis*, Manchester, Manchester University Press, 1984; John Cannon, *Aristocratic Century. The Peerage of Eighteenth Century England*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984.

bonne partie des voyages féminins en Italie, semble-t-il, à partir de 1731-1733¹⁰. La destination privilégiée à cette époque est Naples tandis que Nice s'impose plutôt vers 1766¹¹. Les missions diplomatiques constituent également, dès le début du XVIIIe siècle, des occasions de voyage pour les épouses qui sont conviées à accompagner leurs époux à l'étranger. L'exemple de Lady Mary Wortley Montagu à Constantinople en 1718 est sans doute le plus connu¹². Il s'agit d'une fonction féminine officielle qui se développe au cours du XVIIIe siècle dans les principales capitales. Dans les formes moins connues et plus périphériques se trouvent les voyages liés à la cause jacobite impliquant souvent une résidence à l'étranger¹³. Enfin, l'exil temporaire qui concerne les femmes dont la conduite est jugée inappropriée ou scandaleuse selon les codes de la bonne société anglaise, les exemples les plus fréquents étant le mariage avec un dépendant de la famille, généralement les tuteurs ou l'adultère. Celles-ci décident alors de partir à l'étranger pour disparaître un certain temps pour se faire oublier ou pour donner naissance à un enfant illégitime¹⁴.

A ces mobilités multiformes correspondent une multitude d'expériences de l'accueil. Qu'entend-on par accueil ? Il désigne un ensemble de représentations et de pratiques mais aussi des dynamiques sociales, politiques et culturelles qui s'inscrivent dans les espaces élitaires de la cour et de la ville. L'accueil englobe l'expérience viatique car, conformément à la définition proposée par Marcel Mauss, l'hospitalité ne se limite pas aux services matériels et aux échanges de biens ou de richesses, mais comprend également des signes et des expressions symboliques

10. Plusieurs exemples de voyage laissent penser qu'il s'agit de déplacements familiaux pour des raisons de santé fragile mais il n'est pas clair quelle personne du foyer est malade. Dans le cas de Lady Grisell Baillie, elle accompagne son gendre valétudinaire à Naples mais ce n'est pas son état de santé qui motive le départ. Un cas ambigu concerne le voyage de Mrs Strangways-Horner qui quitte la Grande-Bretagne pour l'Italie où elle rejoint son amant et s'installe longuement à Nice. Il est probable que la raison de son départ ait été justifiée par des problèmes de santé. John Ingamells, *A dictionary...*, *op.cit.*, pp. 40-41 et pp. 906-907. Sur les conditions du voyage de santé des femmes de la haute société vers les Pays-Bas au XVIIe siècle, voir Linda Levy Peck, *Consuming Splendor...*, *op.cit.*, p. 136. Linda Peck indique que Jacques 1er a facilité l'octroi des autorisations pour traverser la Manche pour les femmes et enfants de moins de vingt-ans.

11. Brian Dolan, *Ladies of the Grand Tour*, Londres, HarpersCollins, 2001 ; Richard Bates, "The petit Tour to Spa, 1763-87", in Rosemary Sweet and Gerrit Verhoeven and Sarah Goldsmith, *Beyond the Grand Tour : Northern Metropolises and Early Modern Travel behaviour*, Abingdon et New York, Routledge, 2017, partie 2, chapitre 7.

12. Lady Mary Wortley Montagu, *The Complete Letters of Lady Mary Wortley Montagu*, éd. Robert Halsband, Oxford, Clarendon Press, 1966, vol. 1.

13. Patricia Kneas Hill, *The Oglethorpe Ladies*, Atlanta, Cherokee Publishing Company, 1977.

14. Hannah Grieg, *The Beau Monde*, Oxford, Oxford University Press, 2013, pp. 213-215.

dont "toutes les politesses, les festins et les rites" ¹⁵.

Plusieurs modèles de l'hospitalité sont envisagés correspondant à différents espaces sociaux du voyage. La cour désigne la famille de Savoie à Turin et constitue un objet d'étude pertinent d'accueil politique. La ville est considérée comme un territoire comprenant la cité et ses environs afin de restituer l'intégralité des pratiques de l'hospitalité. Nous avons choisi de privilégier l'accueil de la noblesse italienne puisqu'au XVIIIe siècle car il représente la pratique la plus courante des voyageurs de distinction britanniques ¹⁶. La transformation de Nice en place de santé et de la mise en place d'une "saison" en hiver, a eu pour effet de changer la durée des séjours. Les voyageuses s'installent alors dans la ville pour plusieurs mois et parfois plusieurs années où elles exercent l'hospitalité ¹⁷. C'est pourquoi, la communauté britannique constitue également un espace de l'accueil qu'il est intéressant d'étudier à la fois comme un retour de l'hospitalité italienne mais aussi comme modèle autonome.

Préambule historiographique

L'histoire de l'accueil n'est pas à proprement parler une histoire des femmes puisque les mécanismes de l'accueil concernent l'ensemble des voyageurs, sans distinction de sexe. Toutefois, l'angle des voyageuses ouvre sur des perspectives peu étudiées mobilisant plusieurs champs historiographiques.

L'accueil est inscrit dans des territoires et des espaces sociaux qui définissent sa structure. L'historiographie du Grand Tour a privilégié l'étude de la pratique masculine, à travers le voyage de formation et le voyage d'agrément. Même si chaque escale du Grand Tour est censée apporter un apprentissage ou une découverte culturelle d'intérêt, les principales capitales de la Péninsule comme Rome, Naples et Venise, en constituant le cœur de l'expérience ont obtenu une plus grande attention des historiens ¹⁸. Comme les destinations étudiées sont au contraire

15. Marcel Mauss, *Essai sur le don. Sociologie et anthropologie*, Paris, Calmann-Lévy, introduction.

16. Jeremy Black, *Italy and the Grand Tour*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2003.

17. Elaine Chalus, "Cette fusion annuelle : Cosmopolitanism and Identity in Nice, c.1815-1860", *The Urban History Journal*, vol. 44, 2014, pp. 606-626.

18. L'ouvrage, à l'initiative de Rosemary Sweet et de Gerrit Verhoeven, tente d'y remédier en démontrant la pertinence de l'étude des capitales du nord du Grand Tour et notamment, de Turin, sur la base de l'attrait de modernité de ces villes pour les familles des grand-touristes, par comparaison aux anciennes capitales tournées vers le passé. Rosemary Sweet et Gerrit Verhoeven, *Beyond the Grand Tour...*, *op.cit.*

des escales, il est difficile de trouver une littérature très fournie, même si Turin occupe une place plus conséquente en raison de son statut de ville de cour¹⁹. La République de Gênes semble plus présente dans d'autres champs historiographiques que celui du Grand Tour tandis que la place de Nice est quasiment inexistante, parce qu'elle est souvent perçue comme un lieu de transit maritime, au rayonnement culturel limité. Il est vrai que la destination niçoise est en soi problématique puisque selon les Britanniques au XVIIIe siècle, bien qu'ils soient conscients que ce territoire appartienne aux Etats de Savoie, la ville reste dans les esprits comme une localité du sud de la France ("South of France"). Une heureuse initiative portée par Isabelle Baudino sur la ville de Lyon et consacrée à l'étude des voyageuses britanniques, contrebalance le poids des grandes capitales culturelles dans l'historiographie du Grand Tour et met en évidence la pertinence de ces villes-carrefour dans le récit d'ensemble de cette tradition, notamment en termes de constitution de réseaux ou de consommation²⁰.

Les principaux lieux de l'accueil envisagés se situent à la cour et dans les sociabilités de la ville, ils sont le plus souvent abordés dans plusieurs champs historiographiques qui se rejoignent aujourd'hui dans le cadre de travaux adoptant une approche d'histoire sociale et culturelle. Après s'être consacrées à la formation de l'Etat moderne dans les années 1970, les études sur les cours en Europe à l'époque moderne développent depuis une vingtaine d'années, une optique transversale, réunissant les efforts de recherche en histoire de l'art, en histoire du costume et en histoire urbaine, pour construire également une histoire matérielle de l'espace curial. Dans le cadre du voyage, historiens et conservateurs ont mis en place une collaboration dans le cadre du centre d'études du Château de Versailles qui ouvre la voie à une meilleure connaissance de l'accueil à la cour²¹. Dans l'historiographie de la cour de Savoie, les travaux de Paola Bianchi et d'Andrea Merlotti contribuent fortement à développer des aspects sociaux, politiques et culturels. Il se sont également penchés sur le cérémonial de cour et les divertissements au-
liques²². En revanche, dans le cadre du voyage, seules les visites royales ou celles

19. Paola Bianchi et Karin Wolfe, *Turin and the British in the Age of the Grand Tour*, Cambridge, Cambridge University Press, 2017.

20. Isabelle Baudino, *Les voyageuses britanniques au XVIIIe siècle. L'étape lyonnaise dans l'itinéraire du Grand Tour*, Paris, L'Harmattan, 2015.

21. Marcello Fantoni (dir.), *The Court in Europe*, Rome, Bulzoni Editore, 2012 ; Caroline Zum Kolk et Jean Boutier et Bernd Klessmann et François Moureau, *Voyageurs étrangers à la cour de France. Regards croisés (1589-1789)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes et centre du Château de Versailles, 2014 ; Danielle Kisluk-Grosheide et Bertrand Rondot, *Visiteurs de Versailles : voyageurs, princes et ambassadeurs*, Paris, Gallimard, Château de Versailles, 2017.

22. Paola Bianchi et Andrea Merlotti, *Le strategie dell'apparenza. Cerimoniali, politica e so-*

des jeunes grand-touristes ont été abordées²³. La question de la présentation formelle des dames étrangères ou le rôle des épouses des diplomates britanniques à la cour sont également absentes de ces études.

L'accueil des élites voyageuses dans l'espace urbain a surtout été traité dans le cadre de l'étude du déclin de l'hospitalité traditionnelle au profit du développement des structures de l'hôtellerie et des auberges à partir de la fin du XVIIIe siècle, comme nous l'avons évoqué à l'appui du texte de Lady Pomfret. Daniel Roche en a fait l'un de ses chevaux de bataille, notamment dans *La ville promise* qu'il a dirigé, et dans son ouvrage conséquent sur les mobilités, *Humeurs vagabondes*²⁴. L'historiographie anglaise s'est également penchée sur cette question, à travers les travaux de Felicity Heal sur l'évolution historique de la notion de l'hospitalité du XVe au XVIIIe siècle. Sa contribution est essentielle pour comprendre les origines des représentations sur la perte de l'hospitalité que l'auteur a mis en évidence par l'analyse de manuels de civilité. Elle retrace également l'évolution des pratiques et elle attribue la cause du déclin de l'hospitalité au phénomène d'attraction de la capitale et des principales villes de province, qui offrent à l'aristocratie d'autres moyens d'affirmer son prestige social au détriment des anciennes conceptions de l'honneur aristocratique²⁵. L'approche du déclin de l'hospitalité a conduit à une analyse de l'accueil des étrangers sous l'angle des structures de l'hébergement, mais a reçu en revanche, peu d'attention dans le cadre plus général des sociabilités mondaines, à l'exception de l'ouvrage d'Antoine Lilti qui, sur la thématique des salons, a étudié les conditions d'accès des voyageurs à la bonne société parisienne. Son approche sociale est fondée sur des dynamiques d'exclusion et de cooptation, venant souligner les mécanismes de fermeture des salons. Cette appréciation plus restrictive de l'accueil rejoint d'autres études qui ont été menées en Angleterre sur les représentations et pratiques de la haute société au cours de la saison mondaine à Londres²⁶. L'historiographie italienne s'est également in-

cietà alla corte dei Savoia, Turin, Zamorani, 2010.

23. Paola Bianchi et Karin Wolfe, *Turin and the British...*, *op.cit.*, 2017; Andrea Merlotti, "Il y a ici quelque étiquette? Cerimonie e sociabilità per la visita di Giuseppe II a Torino nel 1769" in Annarita Colturato et Andrea Merlotti, *La festa teatrale nel Settecento. Dalle corte di Vienna alle Corte d'Italia*, Lucques, Libreria Italiana Musicale, 2011, pp. 155-171.

24. Daniel Roche (dir.), *La ville promise*, Paris, Fayard, 2000, *Id.*, *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard, 2003.

25. Felicity Heal, "The Idea of Hospitality in Early Modern England, *Past and Present*, vol. 102, n.1, 1984, pp. 66-93; *Id.*, *Hospitality in Early Modern England*, Oxford, Clarendon Press, 1990. Sur l'attrait de la ville, voir Peter Borsay, *The English Urban Renaissance : culture and society in the provincial town*, Oxford, Clarendon Press, 1991.

26. Hannah Grieg, *The Beau Monde*, Oxford, Oxford University Press, 2013.

téressée à l'histoire des salons sur une période plus longue, du XVIIIe siècle au XIXe siècle, et a analysé comment cet emprunt français a transformé la société des élites et plus particulièrement la place des femmes. Même si l'objet d'étude n'est pas tant l'intégration des étrangers mais une analyse du salon comme forme de sociabilité, elle donne lieu une meilleure connaissance d'un espace social de l'accueil prépondérant au XVIIIe siècle²⁷. Les questions relatives aux effets de distinction sociale sont, de manière générale, passées sous silence par l'historiographie puisque l'accueil en Italie est réputé ouvert sauf pour la ville romaine²⁸. Toutefois, l'interprétation d'un accès facile aux grandes maisons ne tient pas assez compte d'une part, de la diversité sociale des candidats au Grand Tour, même si la représentation aristocratique est dominante jusqu'aux dernières décennies du XVIIIe siècle et de l'autre, préjuge du fait que l'ensemble des voyageurs ont la capacité d'obtenir des lettres de recommandation dans chaque lieu visité²⁹.

La notion de communauté britannique introduit également un nouvel espace de l'accueil, comprenant des problématiques d'accès et d'intégration. Dans la plupart des études du Grand Tour, l'aspect intracommunautaire est limité à des interprétations récurrentes sur les mauvaises relations supposées entre les visiteurs anglais et la noblesse locale, principalement fondées sur des stéréotypes émanant des récits de voyage. Elles conduisent à s'arrêter à une histoire de l'entre-soi britannique, sans tenir compte de la complexité des liens entretenus avec la noblesse locale³⁰. Elles écartent également un certain nombre de pistes de recherche sur la réalité de la société locale et du rôle de l'hospitalité britannique dans la construc-

27. Maria Luisa Betri et Elena Brambilla (dir.), *Salotti e ruolo femminile in Italia, tra fine Seicento a primo Novecento*, Venise, Marsilio, 2004.

28. Maria Pio Donato, "I salotti Romani del Settecento : il ruolo femminile tra politica e cultura" in Maria Louisa Betri et Elena Brambilla (dir.), *Salotti e ruolo femminile in Italia...*, op.cit., pp. 125-152; Mirabelle Madignier, "Conversazioni, salons et sociabilités intellectuelles informelles à Rome et à Florence" in Jean Boutier, Brigitte Main et Antonella Romano, *Naples, Rome, Florence : une histoire comparée des milieux intellectuels italiens, XVIIe-XVIIIe siècles*, Rome, Ecole française de Rome, 2013, pp. 575-598; Gilles Montègre, *La Rome des Français au temps des Lumières. Capitale de l'antique et carrefour de l'Europe (1769-1791)*, Rome, Ecole française de Rome, 2011. Philippe Prudent, *La Rome des Britanniques. Voyageurs et résidents à l'épreuve de la ville éternelle*, thèse de doctorat de l'Université Grenoble Alpes sous la direction de Gilles Bertrand, soutenue en octobre 2020.

29. Gilles Bertrand, *Le Grand Tour revisité : pour une archéologie du tourisme, le voyage des Français en Italie, milieu XVIIIe siècle-début XIXe siècle*, Rome, Ecole française de Rome, 2008, introduction.

30. Voir notamment R.S. Coffin, *Bibliography of British and American Travellers in Italy to 1860*, Florence, F. Olschki, 1974, p. 4; Daniel Féliciangeli, "Le développement de Nice au XVIIIe siècle", *Annales de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Nice*, vol. 44, 2014, pp. 606-626.

tion d'un groupe social de distinction cosmopolite dans les villes où le nombre de voyageurs anglais est plus élevé et dont les séjours sont plus longs comme à Nice. La contribution d'Elaine Chalus met en évidence dans la seconde moitié du XIX^e siècle dans la ville de Nice, une "fusion" des élites locales et étrangères qui refait surface chaque année grâce à l'hospitalité conjointe des dames de la noblesse locale et d'Anglaises de distinction³¹. Comme nous l'avons indiqué plus haut, Nice devient une place de santé à partir de 1766, ce qui introduit cette destination à la croisée de l'histoire du voyage et du thermalisme et de la médecine. L'accueil des malades est en quelque sorte un retour vers les valeurs traditionnelles de l'hospitalité. Il renvoie également à une expérience plus sensible du voyage. Cet aspect a donné lieu à une abondante historiographie anglosaxonne sur les villes d'eau en Angleterre selon des approches d'histoire sociale, d'histoire de la médecine et d'histoire des femmes mais aussi à des études littéraires. La destination niçoise comme lieu de villégiature est citée dans l'historiographie des loisirs à titre d'exemple mais ne fait pas l'objet d'une étude systématique. Spa, aux Pays-Bas, autre ville de cure du Grand Tour, a été davantage couverte par l'historiographie³². Les études donnent à voir un accueil dans des lieux publics de divertissement et de cure, favorisant une mixité sociale en raison de la fréquentation des mêmes lieux aux mêmes heures mais elles font aussi apparaître le maintien de certaines barrières sociales et d'espaces privés et publics plus exclusifs³³. L'accueil dans le contexte du voyage d'ordre médical interroge les solidarités. Ce point semble avoir été peu développé par l'historiographie, à l'exception d'une étude d'Amanda Herbert sur les villes thermales anglaises qui a mis en évidence des alliances et des sociabilités féminines, contribuant à la construction d'identités féminines³⁴.

L'accueil renvoie à des pratiques mais aussi à des représentations. La struc-

31. Elaine Chalus, "Cette fusion annuelle...", *art.cit.*

32. John K. Walton, "The Seaside Resorts of Western Europe, 1750-1939" in S. Fisher, *Recreation and the Sea*, Exeter, University of Exeter Press, 1997 ; Peter Borsay et John K. Walton, *Resorts and ports : European seaside towns since 1700*, Bristol, Channel View Publications, 2011 ; Peter Borsay et Jan Hein Furnée, *Leisure Cultures in Urban Europe, c. 1700-1870. A Transnational Perspective*, Manchester, Manchester University Press, 2016.

33. R.S. Neale, *Bath 1680-1850 : A Social History or, A Valley of Pleasure, Yet a Sink of Iniquity*, Londres, Routledge, 1981 ; Phyllis Hembry, *The English Spa, 1560-1815 : A Social History*, Londres, The Althone Press, 1990 ; Mascha Hansen, "Medicinal Sociability British Bluestockings and the Continental Spa", in Sebastian Domsch and Mascha Hansen, *British Sociability in the European Enlightenment. Cultural Practices and Personal Encounters*, Griefswald, Palgrave Macmillan, 2021 ; Richard Bates, "The petit Tour to Spa...", in Rosemary Sweet et Gerrit Verhoeven, *Beyond the Grand Tour...*, *op.cit.*

34. Amanda Herbert, *Female Alliances : Gender, Identity and Friendship in Early Modern Britain*, New Haven, Yale University Press, 2014.

ture de l'accueil influence la réception positive ou négative de celui-ci, offrant un cadre plus ou moins rigide ou fécond aux yeux des voyageuses. La confrontation à la culture locale et à ses usages s'effectue toujours en fonction de perceptions qui trouvent leurs sources à la fois dans l'histoire personnelle et dans le contexte social et politique du pays d'origine, ce que montre très bien les études sur les représentations du voyage dans l'approche de l'altérité ou de la réception des villes visitées³⁵. Le déplacement vers une terre étrangère, même s'il est préparé à l'avance par les voyageuses par la lecture et des échanges d'expérience, soulève néanmoins des problématiques d'identité et de positionnement individuelles et collectives. L'analyse des représentations est notamment éclairée par les normes sociales et les préceptes moraux qui découlent des concepts entourant la notion de *Politeness* qui ont forgé l'identité de la haute société anglaise au XVIIIe siècle³⁶. La réception de l'accueil induit également des enjeux identitaires de nature politique. Le rôle des dames de l'aristocratie, dans la reproduction de pratiques conformes à des idéologies patriotiques a été mis en évidence par l'historiographie anglaise, mais sa transposition dans le voyage à l'étranger a été peu développée sous l'angle des femmes. Cette question a été plutôt traitée en relation avec la construction de l'identité masculine³⁷. Une exception se trouve dans la contribution de Katherine Turner qui s'est intéressée au récit de voyage féminin. Elle soutient que l'expérience du voyage conduit plutôt à une identité collective britannique qui est fracturée par des différences de genre, de classe, de profession, de religion et d'appartenance régionale³⁸.

Lorsqu'il s'agit d'étudier les bénéfices personnels du voyage en termes d'opportunités que l'accueil a facilités, les questionnements sont orientés pour les femmes autour de l'appréciation de leur degré de liberté et d'indépendance ainsi que leur autorité dans l'espace public, tandis que pour les hommes, ce sont plutôt

35. Gilles Bertrand, *Le Grand Tour revisité...*, *op.cit.* ; Rosemary Sweet, *Cities and the Grand Tour...*, *op.cit.*

36. Peter Langford "British Politeness and the Progress of Western Manners : an Eighteenth-Century Enigma", *Transactions of the Royal Historical Society*, vol. 7, 1997, pp. 53-72 ; *Id.*, "The uses of Eighteenth-Century Politeness", *Transactions of the Royal Historical Society*, vol. 12, 2002, pp. 311-331 et de Lawrence Klein, *Shaftesbury and the culture of Politeness*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994.

37. Michèle Cohen, *Fashioning Masculinity : National Identity and Language in the Eighteenth-Century*, Londres et New York, Routledge, 1996 ; Philip Carter, *Men and the Emergence of Polite society, Britain 1660-1800*, Harlow, Longman, 2001. Linda Colley, *Britons. Forging the Nation, 1707-1837*, New Haven, Yale University Press, 2009, (1ère éd. 1992).

38. Katherine Turner, *British Travel Writers in Europe, 1750-1800 : Authorship, Gender and National Identity*, Aldershot, Ashgate, 2001.

les avantages en termes de mobilité sociale ou d'avancements de carrière³⁹. Brian Dolan a montré comment le parcours initiatique du Grand Tour créé après des femmes, la conscience de leur légitimité à s'imposer comme écrivain ou salonnière. A l'opposé de ce courant, se trouve une étude d'Elizabeth Garms-Cornides qui présente le voyage des femmes dans le cadre du Grand Tour comme une expérience restreinte. Selon cette thèse, comme les voyageuses sont toujours insérées dans des groupes, entre la famille et autres compatriotes, une découverte autonome de l'autre est exclue, ce qui tendrait à annihiler l'effet d'étrangeté qui permet d'accéder à la nouveauté⁴⁰.

L'étendue des différents champs mobilisés pour répondre à la question de l'accueil appelle à préciser les contours de cette étude ainsi que les principales problématiques et pistes de réflexion.

Problématiques et pistes de réflexion

En choisissant l'angle d'approche privilégié des voyageuses britanniques, nous souhaitons mieux comprendre les sociabilités aristocratiques de l'accueil dans une perspective d'histoire sociale et culturelle. Si les circuits de l'accueil ont été mis en évidence dans les études du Grand Tour, ceux-ci sont rarement détaillés à l'échelle des villes étudiées et les dynamiques sociales individuelles et collectives sont peu présentes.

Pour écrire cette histoire de l'accueil, l'ensemble des voyageuses britanniques de distinction ont été prises en considération, sans égard aux distinctions d'âge, de religion ou de composante régionale. Les femmes résidant sur une longue durée en Italie ont également été incluses dans le cadre de l'étude et elles comprennent notamment les épouses des diplomates afin d'évaluer leur fonction de l'accueil. Nous avons écarté les relations avec les aubergistes ou le peuple car cette étude se veut une histoire sociale et culturelle des élites européennes. Des comparaisons avec la France, dont Paris constitue au XVIII^e siècle un modèle de référence pour les élites, et la Grande-Bretagne, comme pays d'origine des voyageuses, seront

39. Nicolas Bourguinat, *Le voyage au féminin, perspectives historiques et littéraires (XVIII^e-XX^e)*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2008 ; *Id.*, *Et in Arcadia Ego... Voyages et séjours de femmes en Italie, 1770-1870*, Montrouge, Éditions du Bourg, 2017 ; Isabelle Baudino, *Les voyageuses britanniques au XVIII^e siècle, l'étape lyonnaise dans l'itinéraire du Grand Tour*, *op.cit.* ; Katherine Turner, *British Travel Writers in Europe...*, *op.cit.* ; Brian Dolan, *Ladies of the Grand Tour*, *op.cit.*

40. Elizabeth Garms-Cornides, "Essiste un Grand Tour al femminile?" in Dinora Corsi (dir.), *Altrove...*, *op.cit.*, pp. 175-200.

d'ailleurs menées afin d'établir les similitudes et les différences de l'hospitalité et de l'accueil. Trois destinations italiennes ont été pris en considération : Nice, Turin et Gênes. Ces villes ont des spécificités propres mais elles ont l'avantage de se situer dans une même zone géographique et sont généralement considérées comme les "portes de l'Italie"⁴¹. Elles constituent notamment des lieux de passage faisant office d'escale sur le chemin de Rome, Naples et Venise. Nice est également une étape avant de rejoindre la voie maritime, soit en direction de Gênes soit pour se rendre à Marseille. Au XVIIIe siècle, les trois villes ne constituent pas une entité politique. Turin, capitale monarchique et Nice, ville de province, font partie des Etats de Savoie tandis que Gênes est une République indépendante jusqu'en 1797 où elle est renommée "république ligurienne" sous l'occupation française puis rattachée au royaume de Sardaigne en 1815. Les liens diplomatiques et militaires entre la Grande-Bretagne et les Etats de Savoie sont incontestés aussi bien à la cour de Savoie que dans le comté de Nice en raison du port franc de *Villafranca*⁴². La République de Gênes répond au contraire à une tradition francophile, sous dépendance politique française⁴³.

La diversité des formes du voyage au cours du XVIIIe siècle justifie de retenir la durée d'un siècle. Celle-ci permet de rendre compte de la richesse des profils de voyageuses et de parvenir à obtenir un objet de recherche plus complexe. Il permet également de mettre en regard des continuités propres à la société d'ordres de l'Ancien Régime, tout en intégrant les transformations sociales, politiques et culturelles qui s'imposent progressivement.

L'accueil implique des conditions formelles d'accès à chaque espace social, qui peuvent être plus ou moins rigides ou au contraire, lâches. L'espace curial est par définition une institution gouvernée par des règles définies par le souverain, qui sont codifiées dans des registres du cérémonial, mais aussi par des usages sans trace écrite. La visite de la cour par des dames étrangères pose un certain nombre de questionnements : quelles sont les règles d'admission à la cour ? Qui peut solliciter une présentation officielle ? Comment les définitions de la noblesse dans la cour de l'accueil s'appliquent-elles aux voyageuses de passage ? Comment la cour traite les Anglaises qui relèvent de la *gentry* ou aux marges de celle-ci ? A la ville, Antoine Lilti a montré que l'accès des étrangers dans les grandes maisons

41. Gilles Bertrand, *le Grand Tour revisité...*, *op.cit.*, introduction.

42. Christopher Storrs, « The British Diplomatic Presence in Turin : Diplomatic Culture and British Elite Identity » in Karin E. Wolfe et Paola Bianchi (dir.), *Turin and the British in the Age of the Grand Tour*, première partie, chapitre 4 ; Jeremy Black, "The development of Anglo-Sardinian Relations in the first half of the Eighteenth Century", *Studi Piemontesi*, vol. 12, 1983, pp. 48-60.

43. Antoine-Marie Graziani, *L'histoire de Gênes*, Paris, Fayard, 2009.

parisiennes comportait non seulement des barrières symboliques mais aussi des portiers chargés de chasser les importuns, alors l'Italie constitue-t-elle une exception ?⁴⁴. L'ouverture supposée de l'hospitalité italienne relatée par de nombreux voyageurs, qui concerne-t-elle ? Est-ce que les voyageuses britanniques de condition plus modeste accèdent aux maisons ouvertes ? Peut-on déduire de l'existence du système des lettres de recommandation, que l'accès est garanti facilement ? Est-ce le même accueil ou des différences sont-elles marquées en fonction du rang ? Et dans l'affirmative, comment se matérialisent ces distinctions sociales ? Qui sont les intermédiaires ? Quel est le degré de formalisme des sociabilités aristocratiques italiennes ?

Que peut-on dire de l'hospitalité britannique ? Constitue-t-elle un modèle importé de Grande-Bretagne ou influencé par les usages locaux ? Quels sont ses formes de sociabilité ? Quels sont ses mécanismes d'ouverture et de fermeture ?

L'intégration connaît des degrés divers, de l'observation distanciée à un désir de conformité ou d'acculturation. La première attitude renvoie à la réception de l'accueil. Celle-ci met en lumière des attitudes et comportements en réponse à l'hospitalité des invitants, ce qui suppose une contextualisation des représentations des voyageuses britanniques. Quelles règles sociales, préceptes moraux ou idéologies sont à l'œuvre dans cette appréciation ? Quelle est la part de l'idéologie patriotique ? Dans quelle mesure les représentations de l'identité féminine jouent dans cette réception de l'accueil ? Le désir de conformité ou d'acculturation révèle généralement une insertion réussie au sein de la société locale. Quels sont les facteurs qui favorisent l'intégration des voyageuses ? quels sont les obstacles ? Quelle est la nature des liens tissés au cours de la rencontre avec la noblesse locale ?

La relation de l'accueil comporte également un certain nombre d'enjeux sociaux et politiques. Quels pourraient être les intérêts réciproques de l'accueil pour les hôtesse italiennes et anglaises ? Ou dans le cas de la cour, pour le roi ? Dans les relations intracommunautaires, quelle est la nature des liens des voyageuses avec leurs compatriotes ? Quels sont les temps de l'hospitalité favorisant l'intimité ? Peut-on constater des alliances et des sociabilités féminines ? Face à la maladie et à la mort, quels systèmes d'entraide et d'assistance sont à l'œuvre ? Quelle est la part des réseaux familiaux et amicaux ?

44. Antoine Lilti, *Le monde des salons...*, *op.cit.*, pp. 102-103.

Les sources de l'accueil

Cette thèse se fonde principalement sur les écrits personnels des voyageuses britanniques de l'aristocratie et de la *gentry* au sens large. L'essentiel du corpus est constitué de récits de voyage publiés du vivant de leur auteur ou à titre posthume, à la fin du XIXe siècle et dans la première moitié du XXe siècle.

Ces sources sont traitées avec prudence par les historiens en raison de leur forte intertextualité avec les guides de voyage masculins de référence qui auraient pour effet d'influencer la "voix" féminine et de brouiller la lecture de modèles féminins tant de l'écriture viatique que des pratiques. De plus, sans considération de genre, ces écrits seraient mis en scène souvent a posteriori et seraient ainsi sujet à suspicion⁴⁵. Ces sources sont également subjectives puisqu'elles relaient des représentations. Cependant, le croisement des sources permet de montrer une convergence d'informations pour un même lieu et à la même date. Ces sources, malgré leurs énumérations de personnes et de sites, sont précieuses à l'échelle du territoire, pour identifier les maisons ouvertes et les "interconnexions" en présence dans la relation de l'accueil.

La correspondance permet de pallier en partie l'aspect impersonnel du récit de voyage et d'introduire une lecture plus sensible de l'expérience du voyage car des émotions affleurent. La lettre a ses propres conventions littéraires et elle est souvent lue à un public plus large que les seuls destinataires directs, ce qui peut avoir une incidence sur son contenu, mais toutes les relations épistolaires ne se valent pas. Les lettres dans le sein familial ou amical, correspondant à nos sources, révèlent en plus d'informations sur les pratiques, la face intime du voyage et ses représentations. Le style apparaît relativement libre et informel. La comtesse de Spencer a notamment l'habitude de préciser à sa correspondante, Caroline Howe, que certains passages ne doivent pas être racontés.

Les correspondances des voyageuses appartenant aux grandes familles ont été pour la plupart éditées, notamment pour les filles de Lady Spencer, la duchesse de Devonshire et Lady Duncannon (puis Bessborough). En revanche, la correspondance prolifique de la comtesse ainsi que les divers documents liés à ses voyages en Europe et plus spécifiquement, en Italie, n'ont jamais fait l'objet d'une édition particulière, malgré leur richesse. Les fonds concernant les voyages en Italie de la comtesse de Spencer comprennent des sources matérielles diverses qui ne

45. Cette question est soulevée de manière récurrente dans l'historiographie, voir notamment Charles Batten, *Pleasurable instruction : Form and Convention in Eighteenth Century Travel Literature*, Berkeley, California University Press, 1978.

semblent pas, à notre connaissance, avoir fait l'objet d'une attention particulière (Althorp Papers). Dans le cadre de la *gentry*, des initiatives familiales permettent également d'accéder à des passages tirés de la correspondance de voyageuses comme dans le cas de Laetitia Houblon dont les lettres ont été reproduites en grande partie par Lady Archer, considérée comme l'"historienne" de la famille.

Malgré une politique de conservation des archives des grandes familles britanniques parfois restrictive, où seuls des documents administratifs, comptables et juridiques ont pu être trouvés, plusieurs fonds dans les dépôts d'archives locaux ont constitué un apport considérable. La correspondance et les journaux intimes sont les sources qui ont été le plus souvent consultées.

La correspondance de Lady Amabel Polwarth (Grey) adressée à sa mère, Marchioness Grey, et à sa soeur, Jemima Robinson, (puis Baronne Grantham), conservée à Bedford (Wrest Park Papers), constitue une source essentielle pour aborder le voyage de santé à Nice. Lady Amabel Polwarth est surtout connue pour son témoignage sur la vie politique anglaise mais elle est également très prolixe et précise sur sa vie quotidienne, notamment à l'étranger. Les archives privées de la famille de Devonshire, conservées à la bibliothèque de Chatsworth, ont été décisives afin de prendre connaissance des journaux intimes de la comtesse de Spencer qui a informé le voyage en Italie de 1769-1770, il en va de même pour ceux de Lady Foster qui ont été retranscrits par la famille Dormer et communiqués à la famille de Devonshire. La correspondance manuscrite de la duchesse de Devonshire avec Lady Foster a permis d'informer le séjour à Turin de cette dernière en 1783 et d'expliciter certaines conditions du voyage, notamment financières.

Les journaux de voyage manuscrits méritent quelques commentaires. Ils comprennent les journaux intimes qui couvrent l'expérience viatique même si ces derniers seront continués en Angleterre, le séjour à l'étranger n'étant qu'une parenthèse ou une phase de la vie de ces femmes. Nous avons trouvé un autre format de journal moins fréquent dans les archives de Lady Pomfret qui nous ont paru extrêmement intéressants (Finch Papers). Un premier volume comprend des tableaux divisés en trois colonnes. Sur la page de gauche, le jour de la semaine, les activités de la journée et le lieu. Sur la page de droite, figurent le mois, la date et une rubrique pour indiquer des précisions. Un deuxième volume comprend également un tableau mais la classification de l'information est différente. Sur la page de gauche, sont indiqués les situations, les incidents et événements tandis que la page de droite renseigne le lieu, la date et la société fréquentée ("Company"). Cette restitution du voyage de manière méthodique et ordonnée est sans doute le fruit de manuels de référence. Elle apporte des données précises précieuses pour

mettre en évidence les mécanismes de l'accueil.

Un nombre plus limité de sources dans la première moitié du XVIII^e siècle a été réuni comparativement aux dernières décennies du siècle, ce qui s'explique tant par le développement des voyages des femmes en Italie que par la publication de récits de voyage féminins. La proportion de sources directes (récits de voyage ou correspondances) est néanmoins relativement faible puisqu'elles correspondent à vingt-une voyageuses uniquement sur plus d'une centaine de femmes recensées⁴⁶. Il faut nuancer toutefois cette appréciation puisque certaines voyageuses, comme nous l'avons évoqué plus haut avec l'exemple de la comtesse de Spencer, ont laissé des archives conséquentes.

Afin de compléter notre connaissance de l'accueil des voyageuses, d'autres sources du for privé ont été rassemblées. Les mémoires attribuées à la comtesse de Kottulinsky, dame d'honneur vers 1750 de la princesse Victoire de Savoie-Carignan (1683-1763)), ont contribué à éclairer le contexte turinois des sociabilités de cour et de la ville⁴⁷. Son témoignage a mis en évidence également l'accueil et l'hospitalité de Lady Rochford comme épouse de l'envoyé britannique. Cet apport est rare car il est regrettable de ne pas trouver de sources directes relatives aux femmes de diplomates britanniques car leur insertion dans la vie de société locale en raison de leur rôle public avec une dimension de l'accueil forte aurait sans doute représenté une contribution significative. La correspondance inédite de Clelia Durazzo à Agostino Lomellini, envoyé de la République génoise à Paris de 1739-174, a informé les pratiques de l'accueil et des sociabilités mondaines à Gênes. Elle renseigne également le profil d'une hôtesse de la noblesse génoise célèbre auprès des voyageuses britanniques jusque dans les années 1770-1780. Les récits de voyage et de correspondances de voyageurs masculins britanniques ont été utiles, soit pour effectuer des comparaisons genrées soit pour pallier l'absence de sources directes pour certaines voyageuses, notamment le journal de Lord Herbert qui a permis d'informer le séjour de sa mère, Lady Pembroke, à Nice en 1784 (Pembroke Papers).

L'étude de la présentation à la cour de Savoie a orienté les recherches vers certaines sources de l'histoire diplomatique. La correspondance de l'envoyé britannique, John Trevor au secrétaire aux affaires étrangères, le marquis de Carmathen, de 1783 à 1792, a été privilégiée dans la mesure où son mandat correspond à une période relativement longue, durant laquelle de nombreuses voyageuses bri-

46. Voir en annexe la liste des voyageuses.

47. Angelica Kottulinsky, *La destinée ou les mémoires d'une dame de qualité*, Auguste, 1776; je remercie vivement Gilles Bertrand de m'avoir indiquée l'existence de cette source.

tanniques ont fait escale à Turin. Les archives privées de Lord Mountstuart (Bute Papers) relatives à son mandat d'envoyé à Turin de 1779 à 1782 ont guidé notre étude de l'accueil à la cour de Savoie grâce aux notes et autres documents relatifs à l'étiquette. Elles donnent également de nombreuses indications matérielles sur les élites de Turin, notamment sur la localisation des grandes maisons dans la ville.

Des sources d'autres natures, plus dispersées, ont été recherchées pour éclairer certains points. Les sources du pouvoir disponibles ont apporté de nouvelles pistes d'investigation, notamment en ce qui concerne le cérémonial de cour à Turin. Les registres du cérémonial de la cour de Savoie sont des documents tenus par les maîtres de cérémonie de 1632 à 1842 et conservés à la *Biblioteca Reale* à Turin. Même s'ils ne traitent pas de personnes privées, ils ont l'avantage de préciser le protocole applicable aux épouses des diplomates britanniques -dont le manque de sources a été souligné- et de mesurer l'implication de ces dernières dans la vie de cour.

Aux Archives d'Etat de Turin, les registres du cérémonial de cour ont été complétés par les fonds relatifs au cérémonial et protocole des ambassadeurs et envoyés, qui ont précisé certains usages, notamment les règles de préséance entre les différentes épouses de diplomates étrangers.

A Gênes, les archives des grandes familles génoises ont éclairé le mode de vie des élites constituant le cadre de l'accueil nobiliaire. Le fonds *Brignole Sale* aux archives municipales (*Archivio Storico del Comune*) renseigne surtout sur la consommation des maîtresses de maison sur la base de comptes. Des archives matérielles viennent compléter notre étude sur les pratiques liées aux jeux d'argent ainsi que les maisons qui les proposent (archives *Doria*, conservées au *Centro di Studi e Documentazione economica*).

Par le croisement de sources diverses, qu'elles soient textuelles ou matérielles, d'origine anglaise ou italienne, cette étude fournit de nouveaux éclairages sur les représentations et les pratiques de l'accueil des voyageuses britanniques, tout en contribuant à réévaluer l'expérience du voyage. Elle permet également de mieux définir les modèles de l'hospitalité des élites dans les villes étudiées.

Le plan de la thèse

La thèse se compose de trois parties. La première partie définit les conditions d'accès des voyageuses britanniques à la cour. Elle montre l'importance du rang

pour définir les formes de l'accueil curial et expose comment les stratégies politiques des rois de Sardaigne influencent la réception des visiteuses anglaises. Elle met en évidence l'intervention de plusieurs réseaux d'intermédiaires, les facilitatrices de la noblesse turinoise et les diplomates britanniques. Après avoir abordé les aspects d'étiquette et du cérémonial de présentation officielle, les sociabilités de la cour sont envisagées sous l'angle de la rencontre et de la fréquentation des Anglaises, tout d'abord dans le cas particulier des épouses des envoyés dans le cadre de leur fonction publique, puis des voyageuses de passage.

La seconde partie délimite les contours de l'hospitalité de la noblesse à la ville. Pour caractériser cet accueil, la notion de "pacte de l'hospitalité" a été utilisée afin de définir, à l'image d'une transaction contractuelle, le champ d'application de l'hospitalité des élites. Une large place est accordée à l'étude des salons italiens, qui sont abordés comme une forme de sociabilité comprenant des pratiques de distinction sociale, mais renvoyant également à des représentations, permettant d'apprécier la réception de cet accueil par les voyageuses, à travers l'aménagement intérieur ou la qualité de la conversation et des divertissements. D'autres formes de l'accueil moins évidentes lorsqu'il est question d'hospitalité sont exposées afin de rendre compte du rôle d'introduction des hôtes dans d'autres lieux de la ville, qu'ils soient savants, religieux ou profanes. Pour clore cette deuxième partie, la thématique de l'apparence pose la question de la conformité des Anglaises aux usages locaux, étudiée en fonction de la mode vestimentaire et des pratiques de galanterie mondaine.

Enfin, la troisième partie concerne le rôle des voyageuses de distinction dans l'accueil intracommunautaire dans la ville de Nice. Elle cherche à caractériser le modèle de l'hospitalité britannique par rapport aux pratiques anglaises et italiennes et à définir les processus d'exclusion et de sélection sociale. Cet accueil est en partie un retour de l'accueil des Italiens, mettant ainsi en évidence des échanges de politesse mais aussi de l'empathie et de l'amitié. Il évoque les enjeux de pouvoir des hôtes et interroge leur place au sein de la communauté anglaise. Dans le voyage de santé, la notion de l'accueil revêt une importance particulière et offre une autre approche de l'hospitalité anglaise. Elle traduit une entraide et révèle aussi un positionnement au sein du groupe différent, qui peut se traduire par l'isolement. Il met en relief des temps de l'intimité où les contraintes de représentation n'ont plus leur place.

Première partie

La cour de Savoie : l'accueil comme outil diplomatique

La réputation fait souvent elle seule plus que les armées les plus puissantes [...] Il n'y a rien qui puisse faire en si peu de temps de si grands effets que la bonne ou mauvaise réputation des Princes.

Charles Dreyss, Mémoires de Louis XIV, 1838.

She [Mrs Bosville] has chosen the most agreeable court in Europe where the English are extremely caressed; but it is necessary to be young and gay for such projects".

Lettre de Lady Mary Wortley Montagu, Turin, 1745.

Les Anglais sont tres bien recue [à la cour] et avec beaucoup de bontè.

Journal de Lady Foster, Turin, 1783.

Dès le XVIIIe siècle, la cour de Savoie accueille une variété de visiteurs. Pendant la guerre de trente ans, elle reçoit des princes catholiques ainsi que des généraux. Après la signature des traités de Westphalie mettant fin à la guerre, une certaine ouverture confessionnelle est possible, ce qui favorise encore davantage la circulation des étrangers⁴⁸. Jusqu'à lors relégués au rang d'État secondaire, les États de Savoie parviennent à vaincre militairement la France dans le cadre de la guerre de succession d'Espagne tout en obtenant un statut de cour royale en 1713. Ces éléments décisifs permettent à la Maison de Savoie de s'affirmer comme puissance européenne dans l'échiquier politique⁴⁹. Cette volonté de se mesurer aux plus grands et de légitimer son pouvoir royal motive une série de projets de transformation de la ville contribuant à faire de Turin une destination de premier choix

48. Robert Oresko, "The Sabaudian Court, 1563-c.1750", in John Adamson, *The Princely Courts in Europe : Ritual, politics and culture under the Ancien Régime*, Londres, Seven Dials, 2000, p. 230.

49. Christopher Storrs, *War, Diplomacy...., op.cit.*, pp. 1-5.

tant pour les diplomates que pour les nombreuses personnes privées parcourant les itinéraires du Grand Tour dont les voyageuses britanniques font partie.

L'impulsion de deux femmes issues de la dynastie royale française, chacune à son tour régente, Marie-Christine de France (1606-1663) et sa belle-fille, Marie-Jeanne-Baptiste de Savoie-Nemours (1644-1724)⁵⁰, contribue à augmenter le prestige de la cour qui doit constituer le centre et le rayonnement de la ville.⁵¹ Marie-Christine de France entreprend d'achever la reconstruction complète du Palais Royal sous l'égide de l'architecte Amédée de Castellamonte et met en scène une vie de cour à la gloire du passé dynastique des ducs de Savoie. De nombreux divertissements ont lieu comme les joutes, les tournois mais aussi les ballets de cour. Pour attirer la jeunesse aristocratique dans ses murs, Marie-Jeanne-Baptiste de Savoie-Nemours est à l'initiative de la création de l'Academia Reale en 1679 visant à former les fils des grandes familles des élites européennes dont les Britanniques accompagnés de leurs tuteurs représentent une part non négligeable. L'académie étant placée à l'intérieur même de l'enceinte du Palais Royal et donc au cœur du pouvoir, les élèves sont intégrés à la vie de la cour. Le bilinguisme français-italien qui est pratiqué dans l'école et qui se retrouve aussi à la cour, constitue un atout majeur de la formation, tout en permettant en même temps d'unifier sur le plan linguistique le royaume entre la Savoie et le Piémont⁵².

La présence de représentants diplomatiques est également un facteur contribuant à donner l'image d'une cour active et dynamique⁵³. Toutefois, l'interdiction faite aux ambassadeurs de recevoir la noblesse locale à l'instar de l'étiquette vénitienne entrave le développement des sociabilités aristocratiques en ville. Victor Amédée II avait ponctuellement autorisé en 1728 la noblesse à se rendre chez l'Ambassadeur de France pour honorer le passage du duc de Richelieu à Turin,

50. Marie-Christine de France est régente de 1637 à 1648. A la mort de son époux, Victor Amédée I, elle assure la régence de son fils François-Hyacinthe puis de Charles Emmanuel II tandis que Marie Jeanne Baptiste de Savoy-Nemours, épouse de Charles Emmanuel II est régente en 1666 pendant la minorité de son fils Victor Amédée II qui succède à son père en 1675.

51. Robert Oresko, "The Sabaudian Court, 1563-c.1750", in John Adamson, *The Princely Courts in Europe...*, *op.cit.*, p. 245.

52. Paola Bianchi a publié de nombreux travaux sur l'Academia Reale voir notamment *Id.*, "In cerca del Moderno. Studenti e viaggiatori inglesi a Torino nel Settecento", *Revista Storica Italiana*, vol. 113 n.3, 2003, pp. 1021-1051 ; pour une comparaison de l'Academia Reale de Turin avec d'autres académies similaires en Europe, voir Richard Ansell, "Foubert's Academy : British and Irish elite formation in seventeenth and eighteenth century Paris and London", in Rosemary Sweet, Gerrit Verhoeven et Sarah Goldsmith (dir.), *Beyond the Grand Tour...*, *op.cit.*, chapitre 3.

53. Lucien Bély, *L'art de la paix en Europe : naissance de la diplomatie européenne, XVI-XVIIe siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 2007, surtout le chapitre 4 sur la construction des réseaux diplomatiques.

alors en route vers Vienne⁵⁴. Sous le règne de Charles-Emmanuel III, la circulation d'étrangers augmente et rend nécessaire de satisfaire ce nouveau public exigeant par des distractions à la hauteur de leurs attentes. La cour ne peut pas se suffire à elle-même comme seul lieu de divertissement et les amusements doivent se prolonger à la ville. Il est tout d'abord mis fin à la règle vénitienne ce qui contribue à créer une ville attrayante. La vie mondaine est animée en partie par les ministres étrangers qui ont les moyens de recevoir de manière fastueuse et sont donc en capacité de recevoir des hôtes du rang des princes, ce qui constitue un relais utile et efficace qui enrichit le réseau de l'hospitalité nobiliaire existant.

Toujours dans cet esprit d'accueil des étrangers et d'offre variée de divertissements, l'étape suivante pour Charles-Emmanuel III est d'ordonner la construction du théâtre royal. Ce dernier prend conscience que les ballets de cour de l'époque de Marie-Christine de France sont un peu démodés par rapport à l'engouement que suscite l'Opéra. A Paris ou à Londres, l'Opéra et le théâtre correspondent aux pratiques les plus emblématiques des élites⁵⁵. Dans le cas de l'Angleterre, l'Opéra italien au King's Theatre à Haymarket, haut lieu de distinction sociale et politique, est très prisé dès le début du XVIIIe siècle et se maintient tout au long du siècle.⁵⁶ Charles-Emmanuel III ordonne donc en 1738 la construction du Teatro Regio qui permet d'accueillir un public nombreux. Les visiteurs sont également avides de connaissances érudites et artistiques, c'est pourquoi le palais se dote ainsi de nouvelles collections de peinture et autres objets d'art et donne accès sur recommandation aux manuscrits de la bibliothèque. Remise au bout du jour, la cour de Savoie est en mesure d'égaliser les autres puissances européennes

54. Louis-François-Armand de Vignerot du Plessis (1696-1788), nommé ambassadeur à Vienne de 1725 à 1729. Sur le rôle joué par la diplomatie dans le développement des sociabilités aristocratiques à Turin, voir Andrea Merlotti, "Salotti in una città cosmopolita. Gentildonne e conversazioni nella Torino del secondo Settecento" in Maria Louisa Betri et Elena Brambilla (dir.), *Salotti e ruolo femminile in Italia...*, pp. 125-152.

55. Pour les capitales de Paris et de Londres, voir William Weber, "L'institution et son public : l'Opéra à Paris et à Londres au XVIIIe siècle", *Annales*, vol. 48 n. 6, 1993, pp. 1519-1539; *Id.*, "La culture musicale d'une capitale : l'époque du beau monde à Londres, 1700-1870", *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 48 n. 3, 2002, pp. 119-139; pour la pratique du théâtre et de l'Opéra des élites à Londres, voir Henry Knif, *Gentlemen and Spectators : Studies in Journals, Opera and the Social Scene in Late Stuart London*, Helsinki, Finnish Historical Society, 1995; Robert D. Hume, *Italian Opera in Late Eighteenth-Century London*, vol. 1, Oxford, Oxford University Press, 1995; Hannah Greig, *The Beau Monde...*, *op.cit.*, pp. 80-98.

56. Le King's Theatre créé en 1708 à Londres est un lieu de rendez-vous des élites avec une forte influence politique Whig, composant ainsi un espace social public se distinguant des clubs, des coffee houses et du Parlement mais ayant un impact politique réel. Voir William Weber, "La culture musicale...", *art.cit.*, pp. 119-139.

en termes de faste et de modernité⁵⁷. Les guides sont d'ailleurs élogieux tant sur la capitale qui apparaît selon *The Grand Tour* de Nugent de 1749 comme « one of the finest cities of Italy » que sur la cour qui est qualifiée « one of the politest of Europe »⁵⁸.

La capitale constitue en quelque sorte la vitrine avantageuse que la cour entend donner au royaume selon le concept de « creative city » décrite par Gerrit Verhoeven⁵⁹, dans laquelle s'insère l'ensemble du système curial. Le pari de la Maison de Savoie semble donc avoir été atteint.

Les transformations urbaines offrent donc aux États de Savoie une capitale d'envergure suffisante mais la "réputation" de la cour elle-même doit également être à la hauteur. Elle renvoie à la compétition entre les monarchies européennes, en termes d'image, relayée non seulement par l'appréciation des voyageurs et des diplomates mais aussi par la diffusion de gazettes⁶⁰. Or cette réputation est d'autant plus pertinente pour la cour de Savoie puisqu'elle n'atteint le rang de cour royale qu'à partir de 1713 avec les Traités d'Utrecht. Du point de vue géopolitique, sa position reste fragile face aux autres puissances européennes, ce qui l'a conduite à opter pour des changements d'alliance au cours du XVIII^e siècle⁶¹. La Grande-Bretagne reste un allié privilégié, atout contre une éventuelle attaque de la France, mais elle exerce aussi un rôle significatif pour l'entretien de la flotte sarde dans le comté de Nice. Elle contribue au financement de celle-ci par des subsides et à la formation des équipages. En contrepartie, l'Angleterre est à même de surveiller les côtes françaises de Toulon, complétant ainsi son dispositif stratégique en Méditerranée et pratique à son avantage des relations commerciales à partir du port franc de Villefranche⁶². Les observateurs étrangers ne sont d'ailleurs

57. Roberto Oresko, "The Sabaudian Court...", *op.cit.*, pp. 252 et 253 ; Christopher Storrs, *War, Diplomacy...*, *op.cit.*, pp. 1-5 et p. 236.

58. Thomas Nugent, *The Grand Tour : a Journey through the Netherlands, Germany, Italy and France*, Londres, 1756 (1^{ère} éd. 1749).

59. Gerrit Verhoeven fait mention de la modernité de la ville de Turin par rapport aux villes de Rome et Naples, comme nous l'avons évoqué dans l'introduction. Gerrit Verhoeven, "In search of the New Rome : creative cities and early modern travel behaviour" in Bert de Munck, Andrew Miles, Ilja Van Damme (dir.), *Cities and creativity from the Renaissance to the present*, New York, Routledge, 2018, pp. 65-84.

60. Jeroen Duindam, *Myths of Power, Norbert Elias and the Early Modern European Court*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 1995.

61. Christopher Storrs, « The British Diplomatic Presence in Turin : Diplomatic Culture and British Elite Identity » in Karin E. Wolfe et Paola Bianchi (dir.), *Turin and the British in the Age of the Grand Tour*, première partie, chapitre 4.

62. *Ibidem* ; Alain Bottaro, "La présence britannique à Nice sous l'Ancien Régime", *Recherches régionales des Alpes-Maritimes et des contrées limitrophes*, vol. 197, janvier-mars 2011.

pas dupe de la partialité que la cour démontre à l'égard des Anglais. Louis Dutens affirme "que le roi de Sardaigne est l'allié naturel du roi d'Angleterre : ils n'ont rien à craindre l'un de l'autre, et leur bonne intelligence est utile à tous les deux ; aussi un ministre d'Angleterre est toujours bien vu à cette Cour, et n'a pas de peine à s'y faire aimer"⁶³.

La question de la visite de personnes privées étrangères dans les cours européennes est un sujet relativement peu abordé par les historiens, à l'exception de la cour de Versailles qui reste le modèle le plus étudié⁶⁴. Toutefois, l'attention portée aux femmes dans le cadre du voyage d'agrément ou d'une mobilité contrainte est quasiment inexplorée. L'historiographie curiale s'est investie depuis les années 1970 dans les débats relatifs à la formation de l'État moderne dans le sillage des discussions suscitées autour des travaux de Norbert Elias. La traduction de ses ouvrages a renouvelé l'historiographie en donnant une nouvelle place à la cour comme objet d'étude⁶⁵. La cour a longtemps été négligée par les historiens car elle a été interprétée comme s'opposant à la notion de modernité. La cour apparaît comme une survivance du passé qui s'accorde mal avec les aspirations des historiographies nationales chacune fortement marquée soit par la révolution française, soit par l'unité italienne ou bien encore, le parlementarisme prôné par la tradition Whig en Grande-Bretagne⁶⁶. L'historiographie sociale et urbaine, sous l'influence des travaux de Jurgen Habermas sur la notion d'espace public bourgeois, a également contribué à la mise à l'écart de la cour car en mettant en évidence la renaissance des villes et l'intégration de la bourgeoisie dans les cercles élitaires dès la fin du XVIIIe siècle ont conduit certains historiens à minimiser l'impact de la cour sur le plan social et culturel par rapport au dynamisme

63. Louis Dutens, *Mémoires d'un voyageur qui se repose*, Londres, 1806, vol. 1, p. 123

64. Caroline Zum Kolk, Jean Boutier, Bernd Klessmann et François Moureau (dir.), *Voyageurs étrangers à la cour de France...*, *op.cit.* ; Danièle Kisluk-Grosheide et Bertrand Rondot (dir.), *Visiteurs de Versailles...*, *op.cit.*. Cet ouvrage a été publié à l'occasion de l'exposition présentée à Versailles du 22 octobre 2017 au 25 février 2018.

65. Norbert Elias, *La société de cour*, trad. fr, Paris, Calmann-Lévy, 1973 (1ère éd. 1939) ; *Id.*, *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1974 (1ère éd. 1969).

66. Pour un bilan historiographique sur les études curiales à l'échelle européenne, voir Marcello Fantoni (dir.), *The Court in Europe*, *op.cit.* et plus particulièrement sur le « désintérêt » pour la cour en histoire avant les années 70, voir Peter Campbell et Chantal Grell, « La cour et les modèles de pouvoir : bilan historiographique », in Marcello Fantoni, *The Court in Europe*, *op.cit.*, pp. 177-180. Voir aussi l'introduction de Jeroen Duindam, *Myths of power...*, *op.cit.*. Néanmoins, ceci ne doit pas occulter des travaux d'envergure qui ont pris place avant ce renouveau comme ceux de Marc Bloch, *Les rois thaumaturges. Étude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale particulièrement en France et en Angleterre*, Strasbourg, 1924.

de la ville, notamment par ses salons, concluant ainsi à un déclin de la cour⁶⁷.

Au-delà des critiques formulées à l'encontre de Norbert Elias, notamment la portée historique de ses travaux qui a été contestée à l'épreuve d'études empiriques postérieures, la richesse sur le plan théorique et conceptuel de ceux-ci explique bien pourquoi il est difficile de ne pas être influencé encore aujourd'hui par sa pensée lorsque nous abordons la notion de cour. La logique du prestige et de l'étiquette qu'il expose dans *La société de cour* trouve application dans le cas de la visite des voyageuses britanniques à la cour de Savoie puisqu'il faudra déterminer la place que ces dernières pourront occuper lors de leur passage⁶⁸. L'approche de la cour comme un espace social défendue par Norbert Elias, au sein duquel des rencontres et des relations interpersonnelles sont à l'œuvre, est pertinente pour notre étude. L'interprétation de ces interactions sociales au sein de la cour et notamment entre le roi et ses sujets, donnant lieu, selon lui, à des comportements intériorisés par les courtisans, met en évidence la notion de représentation du pouvoir par les symboles et les rituels. Par le biais de la sociologie et de l'anthropologie, un souffle nouveau est donné à l'étude de la cour qui trouve progressivement un prolongement dans l'histoire culturelle⁶⁹. Les historiographies nationales tendent aussi à embrasser une aire géographique plus large que la leur, en s'intéressant aux cours à l'échelle européenne, mettant en valeur une culture européenne des élites⁷⁰. L'intérêt pour la représentation du pouvoir, plus spécialement dans le cadre des grandes cérémonies dynastiques, a donné lieu dans les années soixante aux travaux de l'école cérémonialiste américaine dont les travaux de Ernst Kantorowicz et de Ralph E. Giesey⁷¹. Les études sur la vie quotidienne et des divertissements de cour font également progressivement leur apparition à la même période pour s'imposer plus tardivement dans les années 2000⁷². Tous ces aspects trouvent un intérêt dans le cadre de la visite des voya-

67. Jurgen Habermas, *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, trad.fr (1ère éd. 1962), Paris, Payot, 1988 ; Peter Borsay, *The English Urban Renaissance : the development of provincial urban culture c.1680-c.1760*, Oxford, Clarendon Press, 1991 ; Robert O. Buchholz, *The Augustan Court : Queen Anne and the Decline of Court Culture*, Stanford, Stanford University Press, 1993.

68. Pour une réévaluation des travaux de Norbert Elias, notamment en ce qui concerne les relations de pouvoir entre le roi et la noblesse, voir Jeroen Duidam, *Myths of Power*, *op.cit.*.

69. Voir Peter-Campbell et Chantal Grell, « La cour et les modèles de pouvoir : bilan historiographique » in Marcello Fantoni, *The Court in Europe*, *op.cit.*, pp. 177-180.

70. John Adamson, *The Princely Courts of Europe...*, *op.cit.*

71. E. Kantorowicz, *The King's Two Bodies. A Study in Medieval Political Theology*, Princeton, Princeton University Press, 1957 ; Ralph E. Giesey, *The Royal Funeral Ceremony in Renaissance France*, Genève, Librairie E. Droz, 1960.

72. Sur la Cour de Savoie, les travaux d'Andrea Merlotti ainsi que sa direction d'ouvrages col-

geuses à la cour de Savoie puisque ces dernières, en étant spectatrices des rituels de la vie curiale, deviennent des "réceptrices" d'une certaine mise en scène de la cour par ses principaux acteurs. Cette question rejoint ainsi celle de la communication entre les élites dont les diplomates et les voyageurs étrangers font partie⁷³. La place accordée au genre et à l'histoire des femmes dans l'historiographie de la cour connaît aujourd'hui un essor certain. Les études se sont penchées sur le rôle politique des reines, des princesses et leurs cercles ainsi que leur contribution dans le cadre du patronage⁷⁴. Le voyage des femmes commence à être intégré à ce courant historiographique reliant l'histoire des femmes et du genre à celle de la cour, au vu du seul exemple de la cour de Versailles à travers les visites de princesses étrangères, comme la reine Christine de Suède et Sophie de Hanovre, mais aussi de personnes privées comme Sophie von La Roche⁷⁵.

Nous souhaitons poursuivre cette initiative à la lumière de la cour de Savoie en ce qui concerne les voyageuses et résidentes britanniques à Turin. Il est intéressant de noter que l'historiographie italienne a consacré peu de place aux femmes à la cour au XVIII^e siècle dans le royaume de Piémont-Sardaigne à l'exception de la reine Anne-Marie d'Orléans⁷⁶.

lectifs ont apporté une contribution significative. Andrea Merlotti (dir.), *La tavola di corte*, Rome, Bulzoni, 2013 ; *Id.* et A. Colturato (dir.), *La festa teatrale nel Settecento. Dalle corte di Vienna alle Corte d'Italia*, Lucques, LIM, 2011 ; Paola Bianchi et *Id.*, *Le strategie dell'apparenza...*, *op.cit.*

73. Lucien Bély, *La société des Princes...*, *op.cit.*, chapitre 4.

74. Voir l'apport des femmes dans l'historiographie de la cour en France, Caroline Zum Kolk, « L'historiographie de la cour de France » in Marcello Fantoni, *The Court in Europe*, *op.cit.*, pp. 98-100 » ; pour le patronage et le rôle des femmes dans la culture de la cour, il s'agit surtout de contributions anglo-saxonnes comme notamment Clarissa Campbell Orr, *Queenhip in Britain, 1660-1837 : Royal Patronage, Court Culture and Dynastic Politics*, Manchester, Manchester University Press, 2002 ; Erin Griffey, *Henrietta Maria : Piety, Politics and Patronage. Women and Gender in the Early Modern World*, Abingdon, Routledge, 2016 (1^{ère} éd. 2008) ; Sarah Grant, *Female Portraiture and Patronage in Marie-Antoinette's Court : The Princesse de Lamballe, 1700-1950*, Abingdon, Routledge, 2018. Nous pouvons noter toutefois l'initiative française de Murielle Gaude-Ferragu et Cécile Vincent-Cassy (dir.), *La dame de cœur. Patronage et mécénat religieux des femmes de pouvoir dans l'Europe des XIV^e et XVII^e siècles*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2016 et le récent ouvrage sur les femmes au service des reines ou princesses à l'époque moderne de Caroline Zum Kolk et Kathleen Wilson-Chevalier (dir.), *Femmes à la cour de France. Charges et fonctions (XV^e-XIX^e)*, Villeneuve d'Ascq, Septentrion, 2018.

75. Voir Cécile Peter, "les voyages de la reine Christine de Suède en France (1656-1658) : regards croisés" et Sylvie Requemora-Gros, "Sophie de Hanovre, princesse incognito à la cour "arche de Noé" in Caroline Zum Kolk, Jean Boutier, Bernd Klessmann et François Moureau (dir.), *Voyageurs étrangers...*, *op.cit.*, troisième partie "Regards de voyageurs sur la cour".

76. Voir Maria Teresa Reineri, *Anne Marie d'Orléans. Regina di Sardegna Duchessa di Savoia*, Turin, Centro di Studi Piemontesi, 2006.

L'objet de cette première partie sur l'accueil dans l'espace curial est de reconstituer une histoire des représentations et des pratiques des voyageuses et des résidentes britanniques à la cour de Savoie. Cette étude doit permettre d'évaluer l'accès et l'intégration de ces dernières à la cour. Nos sources reposent principalement sur des récits de voyage et des correspondances de voyageurs, les documents du for privé émanant d'épouses d'ambassadeur ou d'envoyés plénipotentiaires n'ont pu être identifiés. Toutefois, les archives de cour comme les registres du cérémonial de cour conservés à la Bibliothèque Royale de Turin et le fonds « Cerimoniale » aux Archives d'Etat ont permis de combler en partie ce vide archivistique et d'informer certaines pratiques pour cette catégorie de résidentes peu étudiée. Comme nous l'avons indiqué dans l'introduction, sur l'ensemble du XVIII^e siècle, les sources sont inégalement réparties et la seconde moitié du siècle est plus étayée car elle suit de manière logique la courbe croissante du nombre de grand-touristes féminins en Italie.

La question de l'accès des voyageuses à la cour de Savoie implique à la fois la visite des palais royaux mais aussi l'opportunité de voir la famille royale et dans le meilleur des cas, d'être reçue et intégrée aux sociabilités curiales. Turin, ville royale, semble être vouée à graviter autour de la cour et susciter l'intérêt des voyageuses et des épouses des représentants diplomatiques résidant temporairement à Turin. La cour représente un ensemble de monuments royaux à visiter dont le Palais Royal mais constitue aussi le lieu privilégié pour apercevoir les personnages publics composant la famille royale. L'expérience des voyageuses à la cour de Savoie peut ressembler à première vue à celles de beaucoup d'autres visiteurs, si nous ne veillons pas à reconstituer les relations interpersonnelles qui lient les différents acteurs dans le cadre de cette visite. La cour devient alors un terrain d'étude sur l'interaction sociale entre les membres de la famille royale et les voyageuses et résidentes britanniques.

Cette partie tend à montrer que malgré la réputation stricte du protocole de la cour de Turin, les Anglaises reçoivent un accueil flatteur, souvent au-delà de leur position sociale. La réception des voyageuses britanniques s'inscrit en réalité dans une logique de compétition qui règne entre cours européennes et non pas uniquement avec le modèle français, même s'il reste prépondérant. Les visiteurs constituent ainsi un public jouant un rôle dans la diffusion d'une image positive de la cour à l'étranger, motivant la Maison de Savoie à opérer des stratagèmes d'ouverture et de plus grande « visibilité » publique.

Un premier chapitre est consacré à définir la notion d'espace curial "public". Le deuxième chapitre est consacré à l'étude de l'étiquette en matière de présen-

tation, en distinguant le cérémonial des ambassadrices, des épouses d'envoyés puis celui des voyageuses étrangères. Le troisième chapitre a pour objet de rendre compte, après une présentation formelle, de la rencontre des Anglaises avec la famille de Savoie. L'étude systématique des différents cérémoniaux et rituels ainsi que leur confrontation à la réalité des pratiques, telles que restituées dans les écrits du for privé des voyageuses, cherche à renseigner une visite à la cour de Savoie jusqu'alors peu envisagée sous le prisme féminin.

Chapitre 1

Turin, ville royale : voir le roi

Le souhait d'apercevoir le roi ainsi que l'ensemble des membres de la famille royale est indissociable de la curiosité des voyageuses de découvrir l'environnement royal dans son aspect patrimonial. Avant d'entrer plus en détail dans l'analyse des pratiques des voyageuses, il est nécessaire au préalable de définir ce que nous entendons par « espace curial » qui, dans une ville royale, est par nature intégré à l'aire civile et urbaine dans son ensemble.

1.1 La notion d'espace curial

Turin est une ville de taille moyenne mais elle revêt de nombreuses fonctions. Elle peut être définie comme le lieu de résidence principale du roi, comme capitale où les sociabilités sociales et culturelles se développent à une plus large échelle que dans les villes de province du royaume et enfin, comme forteresse militaire. Le fait de déterminer la place de la cour dans la ville suppose de caractériser ce que nous devons entendre par cour ou espace curial au XVIII^e siècle. L'*Encyclopédie* de l'Académie de 1694 prévoit que la cour est « la maison, les Officiers, les principaux Seigneurs et la justice royale », c'est-à-dire la dynastie, la Maison du roi et sa résidence¹. Cette même définition se retrouve d'ailleurs dans des termes similaires dans d'autres dictionnaires postérieurs comme le dictionnaire de Trévoux dans ses différentes éditions². Elle restreint néanmoins la notion de cour au lieu de résidence du roi comme si elle était unique ou du moins elle ne tient pas compte de manière claire de la multiplicité des lieux que recouvre la cour.

1. Jeroen Duindam, *Myths of Power...*, *op.cit.*, p. 3 ; *Id.*, *Vienna and Versailles : the Courts of Europe's Dynastic Rivals, 1550-1780*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, p. 404.

2. Le dictionnaire de Trévoux, Nancy, Pierre Antoine, 1771, 6^{ème} édition (1^{ère} éd. 1740).

Le Palais Royal se trouve dans la capitale de Turin tandis que de nombreux châteaux se situent à la campagne, aux environs de la ville. En France, la cour est à la fois à Versailles, Marly et à Fontainebleau tandis qu'en Angleterre, la cour se partage entre les palais de Kensington, Saint James et la Queen House à Londres puis à la campagne, au château de Windsor et de Hampton court³. Jeroen Duidam a mis en évidence une autre acceptation du terme figurant dans l'*Universal Lexicon* de 1732 qui énonce que « la cour se trouve là où le roi réside (ou se situe) »⁴. La notion de résidence du roi est ici mise en avant mais elle introduit le concept de « mobilité géographique de la cour » qui convient mieux à la réalité de l'espace curial du XVIIIe siècle. Cette définition nous conduit à aller encore plus loin et à considérer que la cour ne se limite pas à la résidence principale du roi ni à ses maisons de plaisance mais à d'autres espaces de la ville investis par le roi.

Les voyageuses sont ainsi amenées à apercevoir la cour dans différents contextes, dans les murs du palais lui-même, dans la ville et parfois, à la campagne. Même si en application de cette théorie de la mobilité du pouvoir royal, l'espace curial doit être considéré à une échelle plus large que sa résidence, il convient d'ajouter que le Palais Royal reste, en tout état de cause, l'élément le plus emblématique de la cour. Dans les guides et récits de voyage, l'espace curial est défini dans le cadre de la visite de manière relativement floue.

1.1.1 Les guides et récits de voyage de référence

Lorsque nous regardons les guides considérés comme les plus consultés au XVIIIe siècle, le Palais Royal comme résidence principale du roi, est cité très vite dans le récit car il fait partie des choses remarquables que l'auteur d'un guide se doit de décrire selon une hiérarchie de priorités, du plus intéressant à l'anecdotique. Les auteurs s'inspirent des versions qui les précèdent, ce qui donne une vision assez uniforme voire « normalisante » de la manière dont il faut aborder la découverte de la ville. La méthode est en réalité très pragmatique : après quelques lignes introductrices sur la situation géographique et l'origine historique de la ville qui se trouvent dans les guides les plus érudits, le lecteur est en fait conduit comme le voyageur arrivant à Turin, des portes de la cité au centre urbain. L'allure générale de la capitale est mise en avant de manière récurrente, la symétrie de ses rues étant toujours soulignée. Après cette représentation à large échelle de la

3. Hannah Grieg, *The Beau Monde...*, *op.cit.*, p. 104.

4. Jeroen Duindam, *Vienna and Versailles...*, *op.cit.*, p. 404.

ville, le palais royal figure en premier lieu dans la liste des bâtiments publics, ce qui confirme la définition contemporaine de la cour telle qu'évoquée plus haut⁵.

Les guides divergent néanmoins sur ce qu'il faut entendre par « palais royal » dans la mesure où les « dépendances » du Palais Royal qui sont reliées au château par des galeries ou à proximité immédiate ne sont pas forcément placées ensemble comme un espace commun. Elles sont traitées de manière indépendante par rapport au Palais Royal alors que leurs liens avec la cour sont établis. Pour Thomas Nugent, le palais royal est riche par ses collections d'art et sa bibliothèque. Le théâtre royal n'est pas évoqué tandis que l'Académie fait l'objet d'une autre rubrique : « Universités et Académie »⁶. Cette dernière est décrite de manière élogieuse et son implantation au sein du Palais Royal est pourtant mentionnée. Pour Joseph-Jérôme de Lalande, le Palais Royal est également décrit selon ses collections et comprend les jardins et les archives. Le théâtre et l'Académie sont classés de manière autonome avec d'autres monuments de la ville comme les églises ou l'Université⁷. Pour Mariana Starke, seul auteur féminin de guides au début du XIXe siècle, élaborés sur la base de ses notes de voyage datant de la fin du XVIIIe siècle, les rues principales de la ville, le palais royal, l'Université, la bibliothèque et le grand Théâtre méritent tous l'attention des voyageurs sans distinguer ce qui constitue la cour des autres institutions culturelles de la ville⁸. Nous voyons bien que dans l'esprit des guides, qu'ils soient rédigés par des voyageurs masculins ou féminins, le Palais Royal et ses annexes ne sont pas perçus comme un ensemble qui pourrait constituer une unité d'espace pouvant être définie comme « l'enceinte royale ». Toutefois, cette « dispersion » dans ce classement des monuments et institutions royales ne doit pas nous conduire à conclure qu'il n'existe pas de notion de cour au sens large qui regrouperait plusieurs lieux au sein de la ville. Thomas Nugent indique notamment que l'Académie siégeant dans le

5. Thomas Nugent, *The Grand Tour*, *op.cit.*, pp. 172-176; Joseph-Jérôme de Lalande, *Voyage d'un Français en Italie fait dans les années 1765-1766 contenant l'histoire et les anecdotes les plus singulières d'Italie & sa description; les mœurs, les usages et le gouvernement, le Commerce, la Littérature, Les arts, l'Histoire naturelle & les Antiquités; avec des jugements sur les ouvrages de Peintures; Sculptures & Architecture et les Plans de toutes les grandes villes d'Italie*, Paris, Desaint, 1769, vol. 1, p. 73; Charles de Brosses, *Lettres familières*, Paris, Dufour, 1869, vol. 2, p. 429.

6. Thomas Nugent, *The Grand Tour*, *op.cit.*, pp. 172-176.

7. Joseph-Jérôme de Lalande, *Voyage d'un Français en Italie fait dans les années 1765-1766...*, *op.cit.*, vol. 1, p. 73.

8. Mariana Starke, *Travels in Italy, Between the Years 1792 and 1798; containing a View of the Late Revolutions in that Country... with Instructions for the Use of Invalids and Families*, Londres, Phillips, 1802. Voir aussi Elizabeth Baigent, « Mariana Starke (1762-1838) traveller and writer », *Oxford Dictionary of National Biography (ODNB)*.

palais royal, les élèves bénéficient d'un atout majeur car la cour est "the politest in Europe", ce qui montre bien que celle-ci est intégrée au moins conceptuellement à l'espace curial⁹. De même, selon De Lalande, le théâtre est « le théâtre ordinaire des grands opéras de la cour et il tient au palais du roi ». ¹⁰. Du point de vue des Italiens, le guide de Giovanni Gaspare Craveri, écrit en langue italienne et datant de 1753, donc à peine dix ans plus tard que celui de Thomas Nugent, a l'ambition d'apporter aux étrangers en visite les informations qui leur sont nécessaires, et de corriger les erreurs qui ont pu se glisser chez d'autres auteurs qui ne seraient pas, selon lui, assez au fait de l'état véritable de la ville¹¹. L'objectif est de prévoir une visite des principaux monuments de la capitale ainsi qu'un parcours dans les environs de Turin de quatre jours afin de découvrir les résidences de villégiature. Il est intéressant de noter que le parcours proposé correspond à un séjour court, pratique la plus fréquente que nous avons constatée pour la plupart des voyageuses. Son ouvrage répond au phénomène de croissance des visites de la noblesse étrangère mais il a aussi été envisagé en prévision de la commémoration du miracle du Saint Sacrement censé faire venir encore plus de visiteurs. Giovanni Gaspare Craveri commence donc par évoquer successivement dans son guide la cathédrale et la chapelle du Saint Suaire sans que nous puissions en déduire si elles se rattachent directement au Palais Royal ou aux monuments de la ville. Un guide postérieur, *Nuova guida per la città di Torino*, est publié avec le soutien de la cour puisque l'ouvrage est édité par l'imprimerie royale en 1781. Il se concentre sur les personnes plus que sur les choses remarquables, ce qui est rare pour un guide du XVIIIe siècle. Il met davantage en valeur l'importance du développement de l'administration de l'État ainsi que les corporations de la ville mais il demeure moins utile pour caractériser la notion de cour dans l'espace. Il est destiné tant aux voyageurs étrangers qu'aux visiteurs piémontais afin de faciliter leur séjour¹².

Le plan inclus dans ce guide¹³, permet de noter que tous les principaux bâtiments de la ville comme l'Université ou le Collège des Jésuites se situent autour

9. Thomas Nugent, *The Grand Tour*, *op.cit.*

10. Joseph-Jérôme de Lalande, *Voyage...*, *op.cit.* p. 143; Charles de Brosses, *Lettres...*, *op.cit.*, p. 437.

11. Giovanni Gaspare Craveri, *Guida de Forastieri per la real città di Torino*, Turin, Fondazione Antonio Maria e Mariella Marocco, 1753.

12. Onorato Derossi, *Nuova guida per la città di Torino*, Turin, Imprimerie Royale, 1781. Sur les guides de la ville de Turin, voir Rosanna Roccia, "Per cittadini e forastieri" in Rosanna Roccia et Costanza Roggero Bardelli (dir.), *La città raccontata : Torino e le sue guide tra Settecento e Novecento*, Turin, Archives historiques de la ville de Turin, 1997, pp. 25-82.

13. Voir figure 1.1.

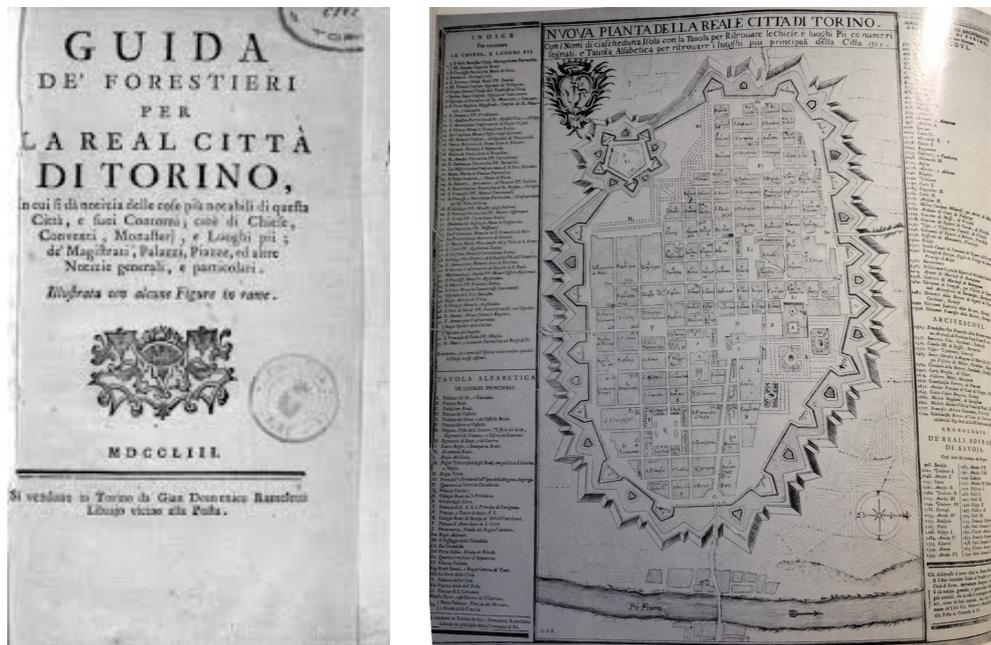


FIGURE 1.1 – Couverture et plan de la ville du guide de Giovanni Gaspare Craveri, *Guida de Forastieri per la real città di Torino*, Turin, 1753.

du Palais Royal et qu'il est cohérent de les évoquer tour à tour sur le même plan que la résidence royale puisqu'ils constituent des institutions contrôlées par le pouvoir royal et à proximité du palais, ce qui a conduit certains historiens à dénommer cette zone pour la fin du XVIII^e siècle, « Zona di comando »¹⁴. Il est intéressant de noter que le *Theatrum Statuum Regiae Celsitudinis Sabaudiae Ducis* paru en 1682 sous forme de planches illustrant les douze villes des États de Savoie à l'époque du règne de Charles-Emmanuel II, donne une représentation de Turin conforme aux souhaits du monarque et par conséquent, est révélateur de sa propre conception de l'espace curial. Celle-ci correspond en réalité au même périmètre que la zone de commandement, à laquelle sont ajoutés quelques piliers symboliques de la municipalité. En sont exclues les maisons particulières de la noblesse (même celles situées près du palais royal), certaines églises dont le Duomo de Turin, mais surtout le palais de la branche cadette des Carignan¹⁵.

Toutefois, nous verrons plus loin que cette représentation du pouvoir dans l'espace est réductrice et ne se limite pas au XVIII^e siècle à ce quartier « royal » et que l'espace curial s'étend à d'autres espaces dans la capitale par le simple fait que la cour investit d'autres lieux de la ville afin d'accroître son rayonnement symbolique.

1.1.2 Les représentations des voyageuses

Dans les récits de voyage des femmes britanniques, il est difficile de se forger une idée générale de leurs représentations de la notion de cour dans l'espace en étant la nature distincte des sources. Souvent, les correspondances relatent uniquement un seul épisode du voyage. Les aléas pratiques comme par exemple la brièveté du séjour engendrent une visite éclair où il n'est pas aisé d'évaluer la place de la cour tant au niveau du discours que des pratiques. Lady Spencer indique notamment que lors de son premier passage à Turin, elle n'a pas eu le temps d'écrire, tandis que Lady Caroline Holland, de passage dans la ville pour deux jours, ne fait pas mention du Palais Royal, ce qui laisse le chercheur sans moyens d'investigation¹⁶. Seuls les récits de voyage qui ont été écrits en vue d'une publi-

14. Voir F. Bagliani, P. Cornaglia, M. Maderna et P. Mighetto, *Architettura, governo e burocrazia in una capitale barocca. La zona di comando di Torino e il piano di Filippo Juvarra del 1730*, Turin, Politecnico, 2000. Cette zone est aujourd'hui classée patrimoine de l'Unesco.

15. Voir Andrea Merlotti, "Corte e città in una capitale dell'assolutismo. L'immagine di Torino nella letteratura del Settecento" in M. Formica, A. Merlotti et A. Rao (dir.), *La città nel Settecento*, Rome, ESL, 2014, pp. 248-250.

16. Lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 30 septembre 1763, BL, Add MS 75610 ; Lettres de Lady Holland, à la duchesse de Leinster, *Correspondence of Emily, Duchess of Leinster (1731-*

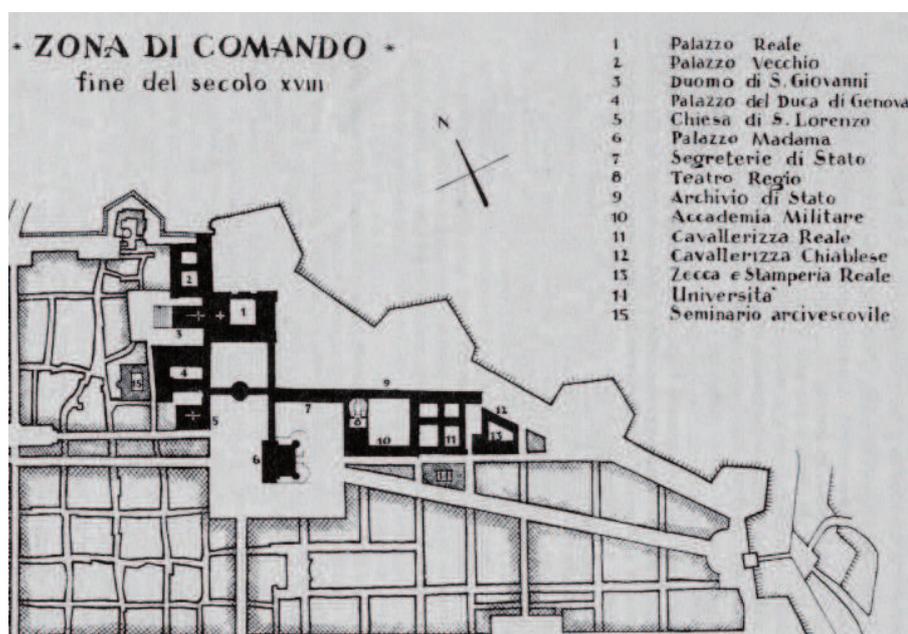


FIGURE 1.2 – Plan de la *zona di comando*, *Memorie della Accademia delle Scienze di Torino*, série V, vol 41, fasc 1.

cation ou dans un but didactique ou mémoriel ou bien encore, correspondant à un séjour plus long, peuvent nous éclairer sur la manière dont la cour est perçue dans le cadre du voyage sous l'angle d'un discours qui se veut plus structuré et organisé. A la lecture de ces derniers, nous constatons qu'une même confusion existe entre les bâtiments publics et les monuments royaux inscrits dans le paysage urbain. Le Palais Royal constitue néanmoins un élément majeur de la visite.

En 1770, Mrs Anne Miller, en voyage à Turin pour une vingtaine de jours, ce qui est relativement long par rapport à la durée moyenne des séjours dans la capitale, commence la description de cette étape par la visite du Palais Royal qui comprend les jardins, le palais et ses collections de peinture. Le théâtre et la bibliothèque royale sont évoqués ensuite mais ils sont considérés faire partie de la visite du palais, tandis que la chapelle du Saint Suaire est classée avec les autres églises de la ville. L'Académie n'est pas mentionnée¹⁷. Treize ans plus tard, Mary Berry, lors d'un court séjour de quelques jours, évoque en début de récit « I saw

1814), éd. Brian FitzGerald, Dublin, Irish Manuscript Commission, vol. 1.

17. Mrs Anne Miller, *Letters from Italy : Describing the Manners, Customs, Antiquities, Paintings, &C. of that Country, in the Years MDCCLXX et MDCCLXXI : To a Friend residing in France, Londres*, éd. Edward et Charles Dilly, 1776, vol. 1, pp. 69-89.

the palace and the Great Theater [...]; The great Theater joins the Palace by a long gallery », ce qui montre bien que le théâtre fait partie intégrante du Palais Royal, même si dans l'esprit des voyageurs, ce n'est pas forcément clair. Mary Berry confirme la représentation d'une capitale dans laquelle le Palais Royal s'intègre parfaitement à la ville car elle indique que le manque de finitions et l'absence de stuc sur la façade du palais se retrouvent dans les autres constructions de la ville qui nécessiteraient, selon elle, plus d'entretien. Cette impression renvoie à la remarque du Président de Brosses faite dans la première moitié du siècle, qui considère Turin comme un ensemble uniforme : "ici rien n'est fort beau mais tout y est égal et rien n'est médiocre, ce qui forme un total, petit à la vérité (car la ville est petite) mais charmant. Le palais du roi est assez beau..."¹⁸.

Même si le Palais Royal semble se fondre dans le paysage urbain, le caractère royal de la ville est perceptible dès l'arrivée à la résidence royale de Rivoli qui se situe à quelques lieues de la capitale par la grande route de Turin¹⁹.

Les résidences secondaires ou de villégiature ont la particularité d'être toutes dans les environs de la ville mais à une distance proche, ce qui permet au roi d'aller agréablement d'un lieu à un autre. Le souverain, les représentants diplomatiques ainsi que les membres de la noblesse ne sont donc jamais très éloignés de la capitale, l'aller-retour pouvant s'effectuer dans la journée, ce qui constitue un avantage tant sur le plan pratique qu'une conception très habile du domaine royal sur le plan politique. Dans tous les guides et presque dans tous les récits de femmes qui restent suffisamment longtemps à Turin, les demeures royales sont évoquées une à une et font donc l'objet de visites, ce qui montre que la découverte de la ville est orientée vers la visite de la cour au sens large, regroupant une multitude de sites qui change d'ailleurs en fonction des saisons. La cour observe en effet un calendrier régulier : l'hiver au Palais Royal puis l'été à Montcallier. Le palais de la Vénerie et celui de Stupinigi sont fréquentés surtout pour la chasse et sont régulièrement visités par la famille royale. La mobilité de la famille royale n'équivaut pas aux cours itinérantes qui précèdent l'époque moderne, mais suppose des déplacements fréquents. Les rencontres avec la famille royale ne prennent donc pas place au même endroit. Sous le règne d'Amédée III et de Marie-Antoinette d'Espagne, même si le Palais Royal est officiellement la résidence principale de

18. Mary Berry, *Extracts of the Journals and Correspondence from the Year 1783 to 1852*, éd. Lady Theresa Lewis, Londres, Longmans Green, 1865, vol. 1 p. 38; Charles de Brosses, *Lettres...*, *op.cit.*, p. 430.

19. Mary Berry, *Ibidem*; Hester Thrale Piozzi, *Observations and Reflections made in the course of a Journey through France, Italy and Germany*, Londres, A. Straham et T. Cadell, 1789, vol. 1, p. 46.

la cour, le palais de Montcallier occupe une place prépondérante dans la mesure où la famille y passe la plupart de l'année.²⁰

Nous avons montré que les bâtiments et institutions royales semblent se fondre avec d'autres monuments de la ville, ce qui rend la notion de l'espace curial peu lisible dans le paysage urbain. Nous pourrions en déduire que l'espace curial équivaut à la ville entière. Au regard des voyageuses, il apparaît que la cour est surtout définie par les lieux de résidence du roi et plus particulièrement, par le Palais Royal.

1.2 Le Palais Royal

Au cours de la visite du Palais Royal, les voyageuses, munies de leurs guides, cherchent à satisfaire leur désir de culture historique et artistique et espèrent être émerveillées par la beauté et la majesté de choses remarquables. Les guides ont tendance à véhiculer davantage cette attente que celle de voir la famille royale. Cependant, l'un des objectifs principal de cette visite est bien d'apercevoir le roi et les autres membres de la famille royale.

Lorsque Lady Mary Wortley Montagu fait étape à Turin en 1718, de retour de Constantinople où son époux était ambassadeur et après un séjour à Gênes de trois semaines, elle n'est pas impressionnée par les monuments de la ville car elle trouve que le palais, comme les églises, sont beaux, mais elle indique qu'après avoir aperçu tout ce que les étrangers doivent avoir vu dans la ville – donc le palais y compris- rien ne vaut une description particulière et elle préfère se concentrer sur sa rencontre avec la reine Anne d'Orléans que nous aborderons plus loin²¹.

Pourtant, nous pourrions imaginer que la voyageuse ne serait pas aussi blasée car le palais de Saint James est considéré par un guide anonyme paru en 1726, comme un édifice relativement modeste qui risque de décevoir les visiteurs. L'édifice avait été initialement prévu pour des filles lépreuses et a été agrandi successivement. Selon l'auteur, le palais peut difficilement être en capacité de démontrer la magnificence nécessaire pour représenter le pouvoir royal du royaume de Grande-Bretagne. L'auteur ajoute que la principale raison de ne pas construire un nouveau palais ou de réhabiliter *Whitehall*, victime d'un incendie en 1698 serait

20. Voir Andrea Merlotti, « Corte e città ... » in M. Formica, A. Merlotti et A. Rao (dir.), *La città nel Settecento*, *op.cit.*, p. 259 et « Una corte itinerante. Tempi e luoghi della corte sabauda da Vittorio Amedeo II a Carlo Alberto » in F. de Pieri et E. Piccoli (dir.), *Architettura e città negli Stati Sabaudi*, Macerata, Quodlibet, 2012, pp. 59-83.

21. Lady Mary Wortley Montagu, *Complete Letters...*, *op.cit.*, vol. 3, p. 60.

les continuelles guerres dans lesquelles le pays est engagé²².

La plupart des voyageuses témoigne néanmoins d'un plus grand enthousiasme et la comparaison avec d'autres cours européennes est favorable à la ville de Turin :

"it is said that few European palaces exceed in splendeur that of the Sardinia's king I found it very fine indeed, and the pictures dazling"²³.

Les appréciations des voyageuses sur le Palais Royal sont par nature subjectives et variables suivant les individus, bien qu'il existe une forte intertextualité entre les récits de voyage publiés et les guides de voyageurs français, principalement celui de Lalande, du Président de Brosses et de Cochin, comme nous le verrons plus loin.

En ce qui concerne la visite du Palais Royal, la relation d'Anne Miller reste la plus riche. Notre propos n'est pas ici d'analyser toutes les représentations des voyageuses, mais plutôt de nous attacher aux conditions et modalités de cette visite.

1.2.1 Accès et visite du Palais Royal

Nous ne disposons que de très peu d'éléments sur les conditions d'accès au Palais Royal. Nous pouvons néanmoins affirmer que les voyageuses sont admises à la visite, au regard des nombreux témoignages qu'elles ont laissé dans leurs écrits. Le guide de Gaspare Craveri de 1753 ne donne qu'une description de l'architecture du bâtiment et comme ses homologues étrangers, il n'apporte aucune information pratique concernant les visiteurs.²⁴

La première interrogation concerne les règles d'accès pour être admise au sein du bâtiment, notamment les conditions vestimentaires. Se rendre au Palais Royal constitue une visite à la cour mais dans quelle mesure cette dernière revêt un formalisme particulier ? Il est clair qu'il ne s'agit pas de présentation formelle dans le cadre d'une audience particulière ce qui supposerait, dans ce cas précis, le respect d'une étiquette spécifique que nous détaillerons dans le chapitre suivant. La visite du palais se fait généralement quand le roi et les membres de la famille royale sont à la messe. Joseph-Jérôme de Lalande affirme dans son guide que lorsque les visiteurs parcourent le Palais Royal, le roi se glisse incognito afin de profiter

22. Anon., *A New Guide of London*, Londres, 1726, p. 3.

23. Hester Thrale Piozzi, *Observations...*, *op.cit.*, p. 47.

24. Gaspare Craveri, *Guida de'forestieri per la real città di Torino*, Turin, Gian Domenico Rameletti, 1753, pp. 27-29.

de leurs commentaires élogieux.²⁵ Anne Miller reporte elle-même cette supposition, qu'elle considère d'ailleurs très improbable. Il s'agit très certainement d'un trait d'ironie à l'égard du souverain sarde. Il est toutefois intéressant de noter que les voyageurs n'oublient pas le maître des lieux au cours de leur visite, ce qui montre que le roi n'a pas besoin d'être physiquement présent dans le palais pour affirmer sa présence²⁶.

Si nous nous tournons vers d'autres cours européennes, tant en Angleterre qu'à la cour de France, il semble très facile de s'introduire dans le château²⁷. Cette question reste aujourd'hui peu explorée par les historiens et elle paraît relever plus de la coutume que d'un protocole officiel. Lucy Worsley, conservatrice des résidences royales d'Angleterre, précise que sous le règne de Georges II, aucun protocole n'est appliqué pour les invitations à des événements de la cour. Pour être admis, il suffit d'avoir l'assurance et l'apparence d'un courtisan par la richesse des textiles portés ainsi que par une connaissance des codes de la bonne société. Tous les étrangers sont admis sous réserve d'être issus d'un statut supérieur au bas peuple²⁸. Cette règle est toujours appliquée sous le règne de Georges III. D'autres éléments de réponse et points de comparaison peuvent être trouvés pour la cour de Versailles dans le récit de voyage de Sophie von La Roche qui visite le château en 1790. Cette dernière indique que dans la grande galerie du château « tout le monde peut y aller pourvu qu'on soit correctement vêtu ». Les jours de deuil, le port du noir est obligatoire²⁹.

A Turin, Hester Thrale Piozzi se contente d'un commentaire rapide sur le palais royal et ne détaille pas la préparation de sa visite, contrairement à son séjour en France³⁰. Nous apprenons qu'elle avait prévu de se rendre à Versailles et qu'une matinée au moins a été consacrée à recevoir des couturiers afin de confectionner des robes à panier³¹. Lorsqu'elle est à Fontainebleau, elle passe également une matinée entière à s'habiller pour voir la cour. Il n'y a aucune raison de penser que lors de son passage à Turin, elle n'a pas procédé à la même organisation de sa

25. Joseph-Jérôme de Lalande, *Voyage d'un Français...*, *op.cit.*, p. 101.

26. Anne Miller, *Lettres...* *op.cit.*, p. 88.

27. Hannah Grieg, *The Beau Monde*, *op.cit.*, p. 100; Danielle Kisluk-Grosheide et Bertrand Rondot, "Versailles et ses visiteurs", *op.cit.*, pp. 14-36.

28. Lucy Worsley, *Courtiers : the secret history of Georgian Court*, Londres, Faber & Faber, 2011, p. 19. Robert O. Bucholz, "Going to Court in 1700 : a visitor's guide", *The Court Historian*, vol. 5 n.3, 2000, pp. 181-215

29. Sophie von la Roche, *Journal d'un voyage en France*, Saint Quentin-de-Baron, éd. de L'Entre-deux Mers, 1785, p. 282 et p. 306.

30. Hester Piozzi voyage en France en 1776 et à Turin, en 1783.

31. Hester Thrale, *Mrs Hester French Journal*, New York, Haskell House, 1973, p. 96 et p. 130.

visite.

Pour accéder aux appartements privés, Joseph-Jérôme de Lalande indique qu'il faut être accompagné d'une « personne qui a le droit de vous y accompagner »³². Anne Miller se réfère directement au guide de Joseph-Jérôme de Lalande qui mentionne les bons services de Monsieur le comte de Grosso Cavallo, «occupant les fonctions de gouverneur du palais, dont la politesse et la patience sont extrêmes pour satisfaire la curiosité importune des étrangers»³³.

"Lalande pays a tribute to the patience and politeness of Mons. Le comte de Grosso Cavallo, who frequently conducts strangers about the palace, from whom we have received many civilities, that I shall have occasion to mention hereafter"³⁴.

Même si la plupart des voyageuses ne mentionnent pas avec qui elles font la visite, il est très fréquent que les visites aient lieu en groupe sous le terme de « Party »³⁵. D'autres intermédiaires sont également présents pour accompagner quelques voyageuses sans escorte masculine. Laetitia Houblon voyage notamment seule avec sa cousine à Turin en 1788 mais elles ont bénéficié de recommandations diverses, ce qui leur a permis d'être accompagnées dans toutes leurs visites par un militaire, le capitaine Albani, qui s'efforce d'être à leur service pour leur faire « tout visiter ». En France, nous retrouvons les mêmes pratiques. Sophie von la Roche, veuve au moment de son voyage à Paris, obtient d'être accompagnée dans sa visite du château de Versailles par un membre du cabinet du premier ministre, Monsieur Hénin³⁶.

La capitale turinoise constitue le premier contact avec la culture italienne. L'accès aux riches collections d'art de la famille royale est pour les voyageuses l'occasion d'acquérir des connaissances et l'opportunité de faire savoir que l'on a du goût et une aptitude à évaluer la qualité des œuvres. Les voyageuses les plus

32. Joseph-Jérôme Lalande, *Voyage d'un Français...*, *op.cit.*, p. 89; on retrouve également la mention des services de Monsieur de Grosso Cavallo dans le récit de Pierre Jean Grosley, *Observations sur l'Italie et sur les Italiens*, 1770, (1ère éd. 1764) p. 72.

33. Joseph-Jérôme Lalande, *Voyage d'un Français...*, *op.cit.*, p. 89.

34. Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, p. 71. Dans le guide de Lalande, on trouve effectivement la mention du comte "J'ai eu le plaisir de les voir [appartements] avec Monsieur le comte de Grosso Cavallo, gouverneur du château, dont la politesse et la patience sont extrêmes pour satisfaire la curiosité importune des étrangers". Joseph-Jérôme de Lalande, *Voyage d'un Français...*, *op.cit.*, p. 89.

35. Miss Egerton, *Diary of the Honorable Miss Egerton afterwards Marchioness of Westminster during 1787 et 1788 given an account of a Tour in France and the North of Italy*, Londres, éd. Henry Massey, 1855, p. 112.

36. Laetitia Houblon, *The Houblon Family, Its Story and Times*, Londres, Archibald Constable and Cie, 1907, vol. 2, p.212; Sophie Von La Roche, *Journal...*, *op.cit.*, p. 306.

érudites ont plaisir à énumérer, selon le modèle des guides de référence, tous les objets pièce par pièce³⁷. Anne Miller dans son interaction avec le comte de Grosso Cavallo cherche à obtenir l'approbation de son guide pour les commentaires artistiques qu'elle émet. Elle a plaisir à relater, concernant une œuvre réputée être de l'Espagnolet³⁸, que contrairement aux éloges de Monsieur de Lalande, elle trouve cette peinture sans relief. Le comte ajoute que le savant français n'a passé que quelques jours à Turin, laissant supposer que ses jugements hâtifs ne seraient faire autorité. A contrario, cela accrédirait la justesse du goût de Anne Miller³⁹. Le fait de savoir si le comte de Grosso Cavallo a voulu être poli à l'égard d'Anne Miller ou s'il a cherché à montrer un certain agacement face aux visiteurs trop pressés, la question reste ouverte mais nous pencherions pour la seconde interprétation.

Pénétrer dans le Palais Royal paraît donc chose aisée. Pour les appartements privés, la visite est possible sous réserve d'une personne accréditée. En revanche, l'accès aux lieux savants comme la bibliothèque particulière du roi semble plus restreinte. Joseph-Jérôme de Lalande évoque l'existence « d'excellents manuscrits » mais il n'est pas clair s'il a pu effectivement les voir ou s'il ne relaie que les propos du comte de Grosso Cavallo car il n'en donne aucune description. Si l'on s'en réfère au récit du Président de Brosses, il fait mention de documents relatifs à des auteurs de l'antiquité comme Lactance et Salluste⁴⁰. Anne Miller, suivant toujours le guide de Lalande à la lettre, tente elle aussi d'obtenir ce privilège mais sa demande n'est pas entendue.

"the former [the Library] is said to contain curious manuscripts, but we could not see them, an excuse being made, that some person was out of the way who had them in charge"⁴¹.

Anne Miller exprime sa frustration car elle affirme que les plans des batailles

37. Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, pp. 69-91 ; Journal de Lady Elizabeth Foster, The Devonshire's Collections, Chatsworth, DF 11/2/2 pp. 27-28.

38. José de Ribero, dit lo Spagnoletto (1591-1662)

39. Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, p. 88. Sur le jugement esthétique des femmes voyageuses, voir les travaux d'Isabelle Baudino, « Les voyageuses britanniques à Paris : un point de vue féminin sur l'art ? » in Mechthild Fend, Melissa Hyde et Anne Lafont, *Plumes et pinceaux, discours sur l'art en Europe (1750-1850)*, Dijon, Presses du réel/INHA, 2012.; *Id.*, « Les filles de Dibutade : Voyageuses britanniques et hiérarchie des genres picturaux en Europe au XVIIIe siècle » in Guyonne Leduc et Michèle Vignaux (dir.), *Avant l'Europe, l'Espace européen : le rôle des femmes*, Paris, L'Harmattan, 2013, pp. 51-69.

40. Joseph-Jérôme Lalande, *Voyage d'un Français...*, *op.cit.*, p. 96 ; Charles de Brosses, *Lettres...*, *op.cit.*, pp. 438-439.

41. Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, p. 92.

du prince Eugène se trouvent dans cette bibliothèque et comme elle n'a pas accès aux manuscrits, elle finit par considérer que la bibliothèque est d'un intérêt limité. Même l'échelle qui est montrée avec fierté comme étant « moderne » pour combler la visite, ne suscite pas ses louanges et ne parvient pas à contrebalancer sa déception⁴².

"There is little else remarkable in this appartement. They shew a moveable staircase, which is neatly finished, but is very common in all considerable libraries in England"⁴³.

Il est intéressant de noter qu' Anne Miller n'est pas exclue car elle serait une femme puisqu'elle est accompagnée de son époux. Il apparaît que ces manuscrits ne sont présentés qu'aux savants munis de recommandations, souvent accordées par d'autres hommes de science ou des érudits. En revanche, la vertu, pourtant très protégée par Charles-Emmanuel III, ne semble pas un obstacle pour le regard des étrangers et même celui des dames. Deux cabinets de peinture, réputés licencieux par le roi et interdits à la vue de ses propres fils, sont néanmoins ouverts aux visiteurs accompagnés du comte de Grosso Cavallo, qui est le seul dépositaire des clés. L'accès à ces pièces peut résulter d'une conception astucieuse de la visite du palais, en maintenant un équilibre subtil entre la démonstration de ses richesses d'un côté et la préservation d'un certain secret ou l'octroi de privilèges de l'autre, attisant la curiosité et flattant ceux qui ont le privilège d'y avoir accès⁴⁴.

L'extérieur du palais, c'est-à-dire les jardins, font l'objet de peu d'observations. Seule Anne Miller note que la réalisation d'un jardin à la française, même dessiné par le Nôtre, n'est pas comparable à la beauté d'un jardin anglais qui parvient à créer de la variété et des surprises, tout en respectant la nature alors que les formes géométriques et raides à la française créent un univers uniforme et ennuyeux. Les théories sur l'esthétique des jardins sont très en vogue en Angleterre et connues du public, dont celle du pittoresque de William Gilpin, qui correspond parfaitement à la description du jardin à l'anglaise faite par Anne Miller dans sa comparaison avec les jardins du Palais Royal⁴⁵.

L'hypothèse de Joseph-Jérôme de Lalande selon laquelle le roi viendrait incognito se glisser parmi les visiteurs ne semble pas sans fondement dans la mesure où le souverain n'est jamais complètement absent, l'art œuvrant à lui rendre gloire

42. *Ibidem*.

43. *Ibidem*.

44. *Ibidem*, pp. 84-85 ; Joseph-Jérôme Lalande, *Voyage d'un Français...*, *op.cit.*, p. 139.

45. Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, pp. 69-71 ; Elizabeth Bohls, *Women Travel Writers and the language of Aesthetics 1717-1818*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991.

et à diriger l'attention des visiteurs vers cet être transcendé⁴⁶. La curiosité des voyageuses ne peut être toutefois entièrement assouvie par cette démonstration de splendeur architecturale et artistique. La visite de la cour suppose au moins d'apercevoir la famille royale afin de concevoir sa propre opinion sur la grandeur « réelle » de celle-ci. Leurs perceptions seront alors retranscrites dans des carnets de voyage ou partagées dans la correspondance.

1.2.2 Rencontres informelles avec la famille royale

Il est commun dans les cours européennes que le roi et sa famille puissent être vus du public. Dans le royaume de France, cette tradition remonte au Moyen-âge et a pour but de légitimer le pouvoir en étant plus proche de ses sujets. Il s'inscrit dans le cadre des devoirs de représentation de la famille royale. Sophie von La Roche confirme cette pratique en France à la fin du XVIIIe siècle :

"Ici tout le monde peut voir le roi, sa famille et sa cour quand ils vont à l'église, et parcourir cette galerie et les six pièces adjacentes. Plusieurs centaines l'ont fait aujourd'hui. Le ministre ou le roi qui a eu cette idée a très bien compris ce qui fait de l'effet sur cette nation. Le souhait du peuple de voir son roi, de voir tous les grands à côté de lui (et soumis à lui comme eux-mêmes le sont); ensuite la splendeur, et les nombreux serviteurs qui entourent leur roi, la permission de voir jouer le dauphin et voir dormir le duc de Normandie, tout cela a un effet magistral sur le bon cœur de ses sujets »⁴⁷.

En Angleterre, nous retrouvons le même usage qui a lieu dans les mêmes circonstances, à savoir la procession vers la chapelle royale :

"Strangers ought not omit going thither on some sunday to see the king pass to his Chapel, when he goes thither, being always preceded by a Peer of the Realm carrying a sword of State before his Majesty, who is attended by the Lord of the Bedchamber in waiting, and accompanied by their Royal Highnesses, the Foreign Ministers, and the Nobility; the Gentlemen of the Band of Pensioners with their golden Pertuisans closing the March" ⁴⁸

46. Sur la notion de représentation du pouvoir royal au sein du Palais Royal, voir Louis Marin, *Le portrait du roi*, Les éditions de Minuit, Paris, 1981, pp. 221-235. L'ensemble des signes extérieurs à la personne du roi et représentant la souveraineté de celui-ci révèlent sa présence même lorsqu'il est absent.

47. Caroline Zum Kolk, "Paris et Versailles dans le récit de voyage de Sophie von de la Roche : un regard féminin sur la cour et la société française à l'aube de la Révolution" in Caroline Zum Kolk et al., *Voyageurs étrangers...*, *op.cit.*, troisième partie. Regards de voyageurs sur la cour.

48. Anon. *A New Guide to London*, *op.cit.*, pp. 5-6.

Sophie von la Roche, avant d'avoir la chance d'obtenir une audience privée à Windsor avec Charlotte d'Angleterre et sa famille grâce à ses relations dans les cercles de la cour, a tout d'abord pu observer la famille royale pendant l'office de la messe.⁴⁹

A la cour de Savoie, l'accueil de visiteurs se développe surtout dans la seconde moitié du XVIIIe siècle lorsque Charles-Emmanuel III prend la mesure du poids que l'appréciation des étrangers représente. Comme nous l'avons mentionné, c'est sous son règne que la noblesse est autorisée à fréquenter la société des ambassadeurs. Il semble néanmoins que le souverain ne se montre publiquement que pour les fonctions liées à la chapelle donc dans un rôle de représentation et de dévotion.⁵⁰ Les pratiques des voyageuses viennent nuancer cette représentation de la cour qui, sous le règne de Victor-Amédée III, laisse entrevoir de nombreuses opportunités de voir le roi et sa famille. Le plus souvent, c'est au Palais royal que ceux-ci se rendent visibles mais les mêmes opportunités existent aussi dans les résidences de villégiature.

Eleanor Egerton passe quelques jours à Turin avec sa famille en 1788, elle nous indique qu'après avoir visité non seulement le Palais royal, mais aussi les autres résidences royales à la campagne, c'est à la Vénérie que cette dernière a pu apercevoir la famille royale et être présentée de manière informelle :

"we were conveniently placed for seeing the Royal Family pass to mass about 12 o'clock during which we took the opportunity of seeing their own private apartments which are truly elegant and delightful. The King was so gracious as to speak to us, having been previously informed of our names and presented us to the Princess of Piedmont who did us the same honour »⁵¹.

Sous le règne de Charles-Emmanuel III, comme nous l'avons souligné, la cour est réputée être en retrait, notamment pour prendre ses repas « en famille »⁵²

49. Elle a obtenu ce privilège grâce à Madame La Fitte, gouvernante des princesses royales, et traductrice de l'un des ouvrages de Sophie von La Roche. *Journal de Sophie in London 1786 : Being the Diary of Sophie von La Roche*, traduit de l'allemand en anglais par Clare Williams, éd. Jonathan Cape, 1933, p. 200

50. Paola Bianchi, « La corte dei Savoia : disciplinamento del servizio e delle fedeltà » in Walter Barberis (dir.), *I Savoia. I secoli d'oro di una dinastia europea*, Turin, Einaudi, 2007, p. 168.

51. Miss Egerton, *Diary...*, *op.cit.*, p. 156.

52. Ce fait est confirmé par le récit de Charles Pinot Duclos en Italie en 1766 qui relève une privatisation de la vie curiale sous Charles-Emmanuel III qui se matérialise par le fait de prendre ses repas "en famille" ; Charles Pinot Duclos, *œuvres complètes de Duclos*, 1806, Paris, Delaunay, tome 7, p. 211. Sur cette évolution, voir Andrea Merlotti, « Il pranzo 'en famille' : pubblico e privato alla corte sabauda del Settecento » in Andrea Merlotti (dir.), *La tavola di corte...*, *op.cit.*, pp. 287-314. Voir aussi sur les changements de cérémonial de la table sous Victor Amédée III, voir Andrea Merlotti, « La corte sabauda e le sue residenze fra Sei e Settecento » in L. d'Alessandro,

Toutefois, une évolution s'est opérée puisque le roi, Victor Amédée III qui, sans suivre la tradition des grands couverts de Versailles, accepte un public de visiteurs, ce qui revient à une forme hybride de déjeuner semi-privé, semi-public qui a lieu le dimanche afin de satisfaire la curiosité des étrangers. Le protocole prévoit que les spectateurs sont autorisés à rester jusqu'à ce que le roi boive mais dans les faits, Victor Amédée III retarde ce signal jusqu'à la fin de son repas afin de satisfaire leur curiosité⁵³.

"We, being the only strangers, preferred remaining at the door to being within the room while they were at dinner, which we might have been, as they dine in public every Sunday"⁵⁴.

Les autres jours de la semaine, le roi prend ses repas à la « table ordinaire du roi » où l'étiquette est plus simple, servi par les gentilshommes de la chambre⁵⁵.

Aucun intermédiaire n'est mentionné dans le récit de Miss Egerton, mais il est probable qu'ils aient été accompagnés par le chargé d'affaires Britannique, M. Jackson, en l'absence de l'envoyé John Trevor. M. Jackson leur a rendu visite à leur arrivée à Turin et il est d'usage de chercher à rendre le séjour des compatriotes de distinction le plus agréable possible, ce qui comprend à Turin une présentation à la cour, même informelle.⁵⁶

Les représentants diplomatiques, bien que constituant des intermédiaires de premier plan pour accompagner les voyageuses à la cour ne sont pas pour autant les seuls interlocuteurs. Mrs Nugent vient de Nice où elle a fréquenté la haute société. Elle parvient à obtenir des lettres de recommandation auprès de l'évêque de Nice qui est un membre du clergé originaire de Turin, le comte de Valperga⁵⁷. Très populaire parmi la communauté anglaise à Nice, il est très souvent cité par les voyageuses⁵⁸. Grâce à sa recommandation, Mrs Nugent est dirigée vers le frère de l'évêque qui l'accompagne ensuite à la messe.

F. Labrador Arroyo et P. Rossi (dir.), *Europa, una storia del territorio tra Madrid e Napoli*, Naples, Suor Orsola Benincasa, 2014, p. 173.

53. Andrea Merlotti, « Il pranzo en famille : pubblico e privato alla Corte Sabauda delle Settecento », in Andrea Merlotti, *La tavola di corte tra Cinquecento e Settecento*, Rome, 2013, Bulzoni Editore, pp. 292-294.

54. Miss Egerton, *Diary...*, *op.cit.*, p. 161.

55. Voir Paola Cornaglia, « Il teatro della Corte e del Cerimoniale : il Palazzo Reale », in Paola Bianchi et Andrea Merlotti (dir.), *La strategie dell'apparenza*, *op.cit.*, p. 149.

56. Thomas Jackson (1758-1829) et John Trevor (1749-1824), Miss Egerton, *Diary...*, *op.cit.*, p. 156.

57. Charles-Eugène Valperga di Maglione (1740-1803), gouverneur du Collège des Provinces puis aumônier de la cour, il est nommé évêque de Nice en 1780 jusqu'à 1792.

58. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 131 ; lettre de John Trevor au marquis de Carmarthen du 9 août 1786, TNA, FO 67/5.

"Mr Nugent and I were permitted to stand with the other pages in attendance. We went with the Bishop of Nice's brother"⁵⁹.

Le roi remarque leur présence et fait venir le frère de l'évêque afin de connaître leur identité. Le roi fait passer un message flatteur à Mrs Nugent qui lui a semblé sérieuse et attentive pendant l'office. Cependant, il ne se déplace pas et ne lui adresse pas directement la parole. Il apparaît qu'il existe plusieurs niveaux de distinction accordées par le roi. Dans l'exemple de Miss Egerton, d'origine aristocratique, le roi est informé de son identité et accepte qu'elle soit introduite de manière informelle en lui adressant la parole. Il ne s'agit pas d'une audience particulière même si un certain formalisme a néanmoins été respecté, tandis que pour Mrs Nugent, dame de distinction mais non noble, elle est de fait remarquée par le roi mais ce dernier n'interagit avec elle que par personne interposée⁶⁰.

On voit bien le jeu subtil qui permet au roi de Sardaigne de mettre en valeur ses visiteurs en exerçant une politesse à leur endroit, mais il y a une variation dans l'hommage rendu en fonction du rang, ce qui montre une certaine gradation mais aussi une flexibilité de l'étiquette, qui est d'ailleurs bien maîtrisée par le souverain dans ces échanges moins formalisés.

La procession vers la chapelle royale ou l'office de la messe ne constituent pas les seules opportunités pour les voyageuses, elles peuvent également apercevoir la famille royale à la chapelle royale qui ne leur est ouverte qu'en présence du roi pour des concerts⁶¹. C'est l'occasion aussi pour elles de profiter de la musique royale qui est réputée de belle qualité.

Selon Elizabeth Foster, "la musique est belle quand le roi est là", ce qui est confirmé par Mrs Nugent à la même période qui trouve que le répertoire italien du début de siècle est magnifiquement exécuté, « Pergolese performed angelically »⁶². Charles Burney, le célèbre musicologue britannique lors de son tour en France et en Italie, apporte des éléments afin de nous éclairer sur les pratiques à

59. Lettre de Mrs Nugent à Lady Mary Graham à Nice (1792), in Maxtone Graham, *The Beautiful Mrs Graham and the Cathcart Circle*, Boston et New York, Houghton Mifflin Company, 1928, pp. 274-275.

60. Nous n'avons pas beaucoup d'éléments concernant Mrs Nugent. Elle est évoquée par une autre voyageuse, la comtesse de Spencer, dans une lettre du 13 février 1792 : elle était anciennement nommée Mrs Johnson. A l'époque de son voyage en Italie, elle est remariée au fils naturel du colonel Nugent. Correspondance de Lady Spencer à Caroline Howe, BL Althorp Papers, Add MS 75640.

61. Charles de Brosses, *Lettres...*, *op.cit.*, p. 495.

62. Lettre de Mrs Nugent à Lady Graham à Nice (1792), in Maxtone Graham, *The Beautiful Mrs Graham...*, *op.cit.*, 1928, pp. 274-275. ; Journal d'Elizabeth Foster, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, DF 11-2-2, p. 28.

la chapelle royale. Il indique que tous les matins une symphonie est exécutée par trois orchestres distribués dans trois galeries au cours de la messe basse à laquelle le roi et sa famille assistent, tandis que d'autres concerts lors de festivals avec des artistes italiens reconnus à l'étranger, comme les frères Bezozzis ou le violoniste Pugnani, ont lieu ponctuellement, également en matinée. Il précise qu'il y a beaucoup de monde à cette occasion, ce qui montre bien que l'accès de la chapelle est largement ouvert pour ce genre de manifestations culturelles⁶³.

La chasse royale au cerf, à la fois divertissement royal et événement mondain de la noblesse, est également une occasion pour les voyageuses d'apercevoir la famille royale. En principe, ce privilège n'est ouvert qu'aux personnes ayant été présentées formellement à la cour et d'origine aristocratique. Madame de Genlis mentionne la chasse dans les « honneurs de la cour », en précisant que ce n'est pas la chasse qui constitue ce privilège, mais le fait de pouvoir monter dans le carrosse du roi ou de la reine. A Turin, la voyageuse Anne Miller affirme que la chasse est ouverte à toute personne noble, reconnue comme telle par le roi ou dont le rang est accrédité par les représentants diplomatiques lorsqu'il s'agit d'étrangers⁶⁴. Les voyageuses y ont accès en réalité grâce au fait qu'elles sont sous la « protection » des représentants diplomatiques ou chargés d'affaires auprès desquels elles ont été recommandées. Ainsi Mary Berry en 1790 est invitée par Mrs Trevor, l'épouse du représentant diplomatique britannique, à suivre la chasse dans leur carrosse à quatre chevaux, tandis qu'une année plus tôt, Harriet Carr, une artiste amateur, accompagnée de son frère est invitée par Mr Trevor⁶⁵. Vingt ans plus tôt, Anne Miller indique qu'elle a loué un carrosse avec son époux pour voir la chasse royale à Stupinigi mais elle n'indique pas à quel titre elle a pu y participer, très probablement par l'intermédiaire du chargé d'affaires britannique⁶⁶.

Il y a deux résidences de chasse, la Vénérie royale et Stupinigi. La seconde est le plus souvent évoquée par les voyageuses. A partir de la seconde moitié du

63. Charles Burney, *The Present State of Music in France and Italy, or the Journal of a Tour through Those Countries, Undertaken to Collect Materials for a General History of Music*, Londres, T. Beckett, 1773 (1ère éd. 1771), pp. 64-65; pour une étude sur les pratiques de la musique royale à Turin au XVIIIe siècle, voir Annarita Colturato, « Musica e cerimonia nel Settecento », in Paola Bianchi et Andrea Merlotti (dir.), *La strategie dell'apparenza..., op.cit.*, pp. 167-199.

64. Stéphanie-Félicité du Crest, comtesse de Genlis, *De l'esprit de l'étiquette de l'ancienne cour et des usages du monde de ce temps*, éd. Edouard Quesnet, Rennes, H.Callière, 1885, p. 13, Anne Miller, *Letters..., op. cit.* p. 131.

65. Harriet Carr (1771-1848). Jeremy Black, *Italy and the Grand Tour*, New Haven et New York, Yale University Press, 2003, p. 134; Mary Berry, *Extracts..., op.cit.*, p. 238.

66. Anne Miller, *Letters..., op.cit.*, p. 130.



FIGURE 1.3 – La chasse royale à Stupinigi, XVIIIe siècle
Huile sur toile, Turin, collection privée.

XVIII^e siècle, la chasse a lieu deux à quatre fois par semaine à la Vénérie, tandis qu'à Stupinigi, elle se tient deux fois par semaine, hors les dimanches et jours de fêtes religieuses ou jours de pluie ou de neige, de septembre à novembre et dure environ quatre heures⁶⁷. L'uniforme de chasse est de mise pour les hommes et est composé d'un habit de couleur rouge, d'un gilet ou veste bleue avec une dentelle argentée et d'un chapeau tricorne, tandis que les femmes nobles sont en tenue d'apparat influencée par la mode française. Les femmes de la famille royale et leur suite qui figurent dans les carrosses portent le *grand habit* aux mêmes couleurs que celles de l'uniforme des chasseurs, c'est-à-dire un manteau rouge avec une pièce d'estomac bleu alors que les autres spectateurs sont habillés en tenue plus simple et de différentes couleurs. Les femmes sont habillées avec des tenues riches, certaines – à gauche au premier plan – portent comme à la fin du XVIII^e siècle en Italie la robe à la française comme habit de cour tandis que les autres figures féminines ont opté pour le pet-en-l'air (petanler en italien), tenue française importée en Italie, qui consiste d'une veste ainsi qu'une jupe plus courts, adaptée pour les promenades et les activités en plein air⁶⁸.

L'habit de chasse féminin comprend aussi des accessoires comme un chapeau à l'anglaise avec des plumes blanches visibles sur le tableau ainsi que d'autres accessoires comme les éventails en ivoire et en nacre avec des incrustations d'or et d'argent⁶⁹. Une femme du public en premier plan sur le tableau a également un éventail, ce qui montre que les invités imitent la cour.

En Angleterre, dès le début du XVIII^e siècle, les femmes adoptent l'habit redingote pour la chasse et l'équitation, c'est-à-dire une veste cavalière et une jupe, aussi porté pour voyager⁷⁰. Néanmoins, aucun élément ne nous permet de savoir si Anne Miller a opté pour cette tenue à Turin ou si elle a suivi la mode locale qui représente plusieurs modèles de robe de ville (et non de cour) que l'on a pu apercevoir dans la figure 1.3, tout en sachant qu'en Italie l'habit redingote pour les femmes de condition et les membres des familles royales a également été adopté, notamment pour l'équitation et le voyage⁷¹. Mary Berry a choisi l'habit

67. Pietro Passerin d'Entrèves, « Il cerimoniale della caccia al cervo », in Paola Bianchi et Andrea Merlotti (dir.), *Le strategie dell'apparenza, op.cit.*, pp. 207 et 216.

68. Voir les tableaux reproduits ci-après, figure 1.3 et 1.4. Rosita Levi Pisetzký, *Storia del costume in Italia*, Milan, Istituto Editoriale Italiano, vol. 4, 1967, p. 60.

69. Pietro Passerin d'Entrèves, « Il cerimoniale della caccia al cervo », in Paola Bianchi et Andrea Merlotti (dir.), *Le strategie dell'apparenza, op.cit.*, p. 212.

70. Voir figure 1.6. Anne Buck, *Dress in the Eighteenth-Century England*, Londres, B.T. Batsford, p. 52; Aileen Ribeiro, *Dress in the Eighteenth-Century Europe, 1715-1789*, New York, Holmes et Meier Publishers, 1984, p. 106.

71. Rosita Levi Pisetzký, *Storia del costume, op.cit.*, p.67 ; un tableau représentant Maria Ama-



FIGURE 1.4 – La réception des invités dans le hall du Palais de Stupinigi, XVIIIe siècle
Huile sur toile, Turin, collection privée.

de voyage car elle indique qu'après la chasse, elle a retrouvé sa voiture pour se rendre avec son père et sa sœur à Florence et ce n'est que parce qu'ils avaient pu organiser leur départ en utilisant la voiture offerte par les Trevor que ces derniers avaient acceptés l'invitation à la chasse royale⁷². De plus, nous savons aussi que Mary Berry indique qu'à son arrivée à Turin, elle porte a "riding dress" ce qui correspond à l'habit redingote, ce qui montre de part et d'autre, que cela soit le public de manière générale ou les voyageuses, elles ont une certaine latitude vestimentaire dans le cadre de la chasse⁷³.

Les femmes de la famille royale et de la noblesse sont placées dans des carrosses par ordre de préséance pour observer le spectacle. Mrs Anne Miller indique qu'elle a réservé des relais à des positions clés afin de pouvoir suivre toute la poursuite dans la forêt. Les cors de chasse, les cris des chasseurs ainsi que les aboiements des chiens constituent, selon Mrs Anne Miller, une harmonie et une atmosphère particulière⁷⁴.

Pendant la préparation du gibier ainsi que la curée qui est longue, des discussions entre membres des différents carrosses prend place puis le roi et la cour se dirigent vers le Palais de Stupinigi. Par l'intermédiaire de l'envoyé britannique, Mary Berry est autorisée à entrer dans le grand hall⁷⁵ où sont présents des gardes, des officiers et des dames de la cour. Ensuite, ils ont rejoint de nouveau leur carrosse et ont attendu que la cour quitte les lieux et les ont suivi en procession de voitures jusqu'à leur résidence d'été de Montcallier⁷⁶.

La chasse est l'occasion pour la famille royale d'honorer les visiteurs. Mrs Anne Miller relate que la duchesse de Savoie, lors de la curée, ordonne dans ce sens à un gentilhomme de la chambre, parfaitement choisi en raison de son aptitude à parler l'anglais, de déposer une patte du cerf, qui vient d'être chassé, avec ses compliments. Mrs Anne Miller y voit l'exemple de la grande politesse de cette

lia de Sassonia, reine des deux Siciles par Francesco Liani de 1738 montre que cet usage est en vigueur dans les cours italiennes et Lady Mary Coke fait mention même de la princesse de Carignan qui va jusqu'à porter la forme masculine avec un pantalon et non une jupe : « In my morning walk I mett the Young Princess of Carignan on horse back ; she rode very fast, but She appear'd to me intirely in Men's Clothes, which I cannot reconcile with that delicacy which is so becoming in that sex ». Lady Mary Coke, *Letters and Journals 1756-1774*, Londres, Kingsmead Bookshops, 1970, vol. 4, p. 317.

72. Pour un exemple d'habit de voyage, voir figure 1.5.

73. Mary Berry, *Extracts...*, *op. cit.*, pp. 236-239.

74. Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, p.131.

75. Voir la figure 1.4.

76. Mrs Anne Miller, "Letters...", *op.cit.*, p. 132 et Mary Berry, "Extracts...", *op.cit.*, pp. 238-239.



FIGURE 1.5 – Pompeo Batoni (1708-1787), *Portrait de Mary Fox en habit de voyage*, 1767, Huile sur toile, collection privée.



FIGURE 1.6 – George Haugh (1756-1827), *The Countess of Effingham with gun and shooting dogs*, 1787, Huile sur toile, Yale Center for British Art.

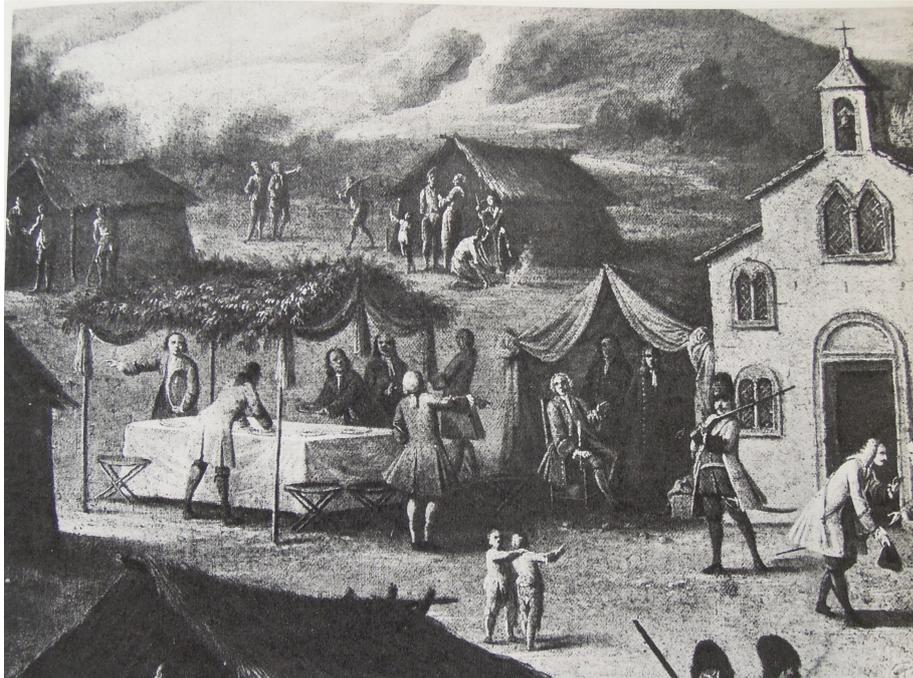


FIGURE 1.7 – Giovanni Michele Graneri (1708-1762), *Caccia al cervo*, 1747, Huile sur toile, Turin, musée civique.

Une table est préparée pour le petit déjeuner royal où les participants sont invités à se restaurer.

cour vis-à-vis des étrangers⁷⁷. Cet honneur semble correspondre à une aimabilité faite aux voyageuses qui n'ont pas été présentées formellement, se perpétuant jusqu'à la fin du siècle puisqu'en 1791, la jeune Harriet Carr fait l'objet de la même manière de cette marque d'attention. Comme elle se déplace au bras du représentant britannique, elle obtient même le privilège d'être introduite puisque le roi et l'épouse du duc d'Aoste lui adressent la parole.

"both the King and his son's wife, the Duchess of Aosta, spoke to Harriet as she had hold of Mr Trevor's arm. It is a sight worth seeing but going hunting in a carriage does not answer to our idea of the Chase. At the death all the court is assembled by sound of trumpet, and Harriet had the compliment paid to her of being presented with a foot of the stag"⁷⁸.

La condition noble n'est pas absolue puisque nous avons montré que le roi adaptait ses formes de politesse à l'égard des étrangers en fonction de leur statut social, mais il apparaît que dans la mesure où une personne est accompagnée et placée « sous la protection » du représentant diplomatique britannique, l'ordre des préséance est modifié et élève l'individu au même niveau qu'un invité d'honneur⁷⁹.

La chasse ne constitue pas toutefois uniquement une opportunité de distinction sociale et comme la musique à la chapelle royale, elle ne perd pas non plus sa valeur de divertissement. A l'issue de la matinée de chasse, Mary Berry indique qu'elle a pris congé de Mr. Trevor et de son épouse en les remerciant car elle a été très satisfaite du spectacle.

"We left Mr Trevor at the Minister's house, much pleased with our morning entertainment, and with her and Mr Trevor's politeness to us"⁸⁰.

Nous constatons que la visite du Palais Royal ou des autres demeures royales est motivée tant par une curiosité pour la culture locale et les rituels de la cour que par l'attrait que constitue la famille royale. Voir le roi ou même faire l'objet d'une brève entrevue s'apparentant à une présentation informelle témoigne chez les voyageuses d'une forme de respect pour le souverain et une fascination non dissimulée pour le spectacle qu'offre la cour. Cela ne signifie peut-être pas pour autant que les voyageuses se transforment en dames de cour comme en Angleterre

77. Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, p.132.

78. Citation empruntée à Jeremy Black, *Italy...*, *op.cit.*, p. 134.

79. L'apparence noble peut également créer des confusions puisque le représentant diplomatique est censé avoir vérifié le rang de la voyageuse avant sa visite à la cour. Le roi peut donc se baser sur le protocole et s'y tromper. Toutefois, comme nous le verrons plus loin, le roi sait bien que toutes les voyageuses ne sont pas nobles au sens strict des définitions continentales.

80. Mary Berry, *Extracts...*, *op.cit.*, p. 239.

mais leur participation, même en tant qu'observatrice, s'intègre dans la vie même de la cour. Même si dans l'esprit des Anglaises, les résidences royales sont le lieu par excellence de la cour, nous allons voir maintenant comment elles sont conduites à « faire cour » dans la ville car la présence royale dépasse celle de l'enceinte de ses châteaux.

1.3 La cour dans la ville

Au-delà du Palais Royal, le roi est présent à travers la promenade du "Corso" et dans le cadre de la saison de l'Opéra.

1.3.1 Le Corso

Il s'agit d'une promenade en carrosse d'où sa dénomination de « Corso », « course ». Elle a lieu tous les après-midis, quelque soit le temps. Elle part du palais pour ensuite traverser la "Strada del Po" (figure 1.8) jusqu'en dehors des murs de la ville au château du Valentino, une maison de plaisance du roi. Pour accéder à la place du château, il y a plusieurs avenues bordées d'arbres pour les carrosses avec des allées pour les promeneurs à pied (figure 1.9). Après plusieurs tours, la cour se dirige de nouveau à l'intérieur des murs de la ville à proximité des remparts de la citadelle où le Corso se termine. La promenade dure entre une et deux heures suivant les saisons, elle est plus courte pendant le carnaval⁸¹. La famille royale restent à l'intérieur de leurs carrosses comme la noblesse fortunée et le reste de la société marche à pied ou à cheval car le défilé avance lentement. Ainsi, il est facile d'observer les occupants dans les carrosses. C'est à la fois une démonstration publique de la cour, mais aussi un moment où cour et ville « fusionnent » afin de rendre hommage à la famille royale. Pour les élites, il s'agit également d'un événement de sociabilité hautement mondain où l'on peut converser tout en marchant⁸². Ce rendez-vous semble à la fois relever des devoirs des courtisans et d'un lieu convivial. Pour les voyageuses, la promenade est une occasion supplémentaire pour apercevoir facilement la famille royale.

La promenade du Corso est une spécificité italienne permettant à la noblesse de se retrouver dans certains lieux distingués de la ville. Elle fut importée en France au début du XVIIe siècle par Marie de Médicis qui créa le Cours-la-Reine

81. Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, p. 103; Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, p. 320; Mary Berry, *Letters...*, *op.cit.*, p. 128

82. Mrs Anne Miller, *op.cit.* p. 104.



FIGURE 1.8 – Ignazio Massone, *Vue de la rue du Po avec l'illumination, Veduta della Contrada di Po illuminata per i festeggiamenti delle nozze di Carlo Emanuele III e Elisabetta Teresa di Lorena, 1737*, Turin, Archivio Storico della Città di Torino.

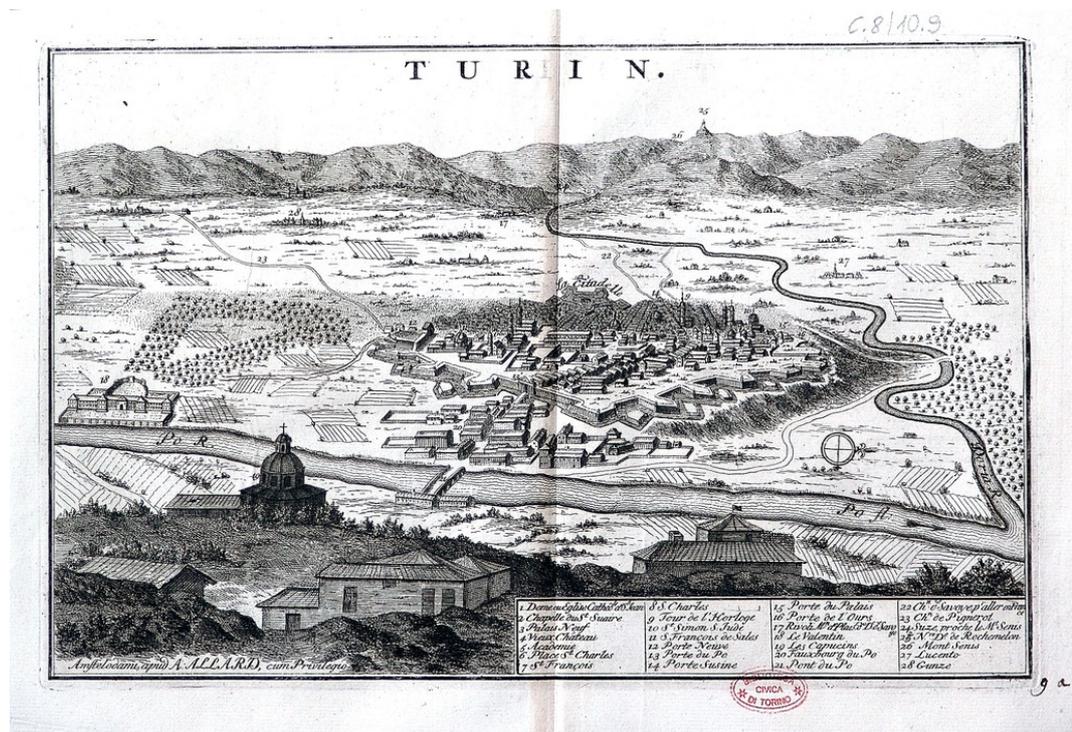


FIGURE 1.9 – Pieter van der Aa (1659-1733), Vue de Turin, 1729, Turin, Museo Civico. Nous distinguons la contrada del Po qui permet de sortir à l'extérieur de la ville en direction du pont sur le Po puis de se rendre autour du château du Valentino, à l'extrémité gauche de la gravure où les allées bordées d'arbres évoquées par les voyageuses sont visibles et forment un triangle.

similaire au Corso de Turin. Il s'agit d'un ensemble d'avenues bordées d'allées plantées où l'on peut circuler soit à carrosse soit à pied⁸³. Il ne sert pas à se déplacer d'un endroit à un autre mais uniquement pour la promenade. Il est réservé à la famille royale et à l'aristocratie. En 1650, Louis XIV fréquente le Cours où il retrouve ses courtisans et déplace ainsi l'étiquette du palais à la ville⁸⁴.

A la même période, le développement de la promenade de civilité se poursuit avec la création des allées-promenades, les boulevards, qui sont ouverts à tous tandis que les jardins royaux sont rendus accessibles uniquement à la cour et à la noblesse avec des grilles à l'entrée pour filtrer les promeneurs sauf le jour dédié au peuple. Ces transformations urbaines sont adoptés aussi en Angleterre. Saint James's Park est l'un des espaces de promenade élitaires où l'important est de voir et d'y être vu⁸⁵. Toutefois, la mode de se montrer en équipage recule au profit de celle de la marche et de l'équitation, surtout en Angleterre où elle a eu toujours plus de poids qu'ailleurs en Europe. De plus, en France, la cour ne réside plus à Paris depuis le règne de Louis XIV. Marie-Antoinette néanmoins, lorsqu'elle est dauphine et non encore installée à Versailles, quelques jours après la mort de Louis XV, en 1774, se rend tous les jours dans les bois près du château de la Muette, devenu le rendez-vous de la haute société qui s'y rassemble en carrosse. Lady Coke relate qu'elle a pu voir à la Muette la nouvelle reine de France à cheval puis l'ensemble de la famille le lendemain⁸⁶. En raison de la maladie puis du décès de Louis XV, elle n'avait pas eu la possibilité d'approcher la cour. A la cour de Savoie, le rituel reste inchangé tout au long du siècle et s'inscrit dans l'espace urbain ou à ses frontières.

Les voyageuses comme les autres étrangers qui restent suffisamment longtemps dans la ville participent également à ce rituel de l'après-midi. En 1770, Anne Miller indique qu'elle est très occupée les après-midi par le Corso, les visites et l'Opéra, ce qui montre qu'elle observe cette tradition et rend d'une certaine

83. Voir figure 1.8.

84. Sandra Pascalis, « Vers une urbanisation des loisirs aristocratiques ; la promenade urbaine comme lieu d'interprétation des loisirs de la cour dans la France du XVIIe et du XVIIIe siècle » Robert Beck et Anne Madoeuf (dir.), *Divertissements et loisirs dans les sociétés urbaines à l'époque moderne et contemporaine*, Tours, Presses Universitaires François-Rabelais, 2005 pp. 45-60. Voir aussi Marcel Poete, *La promenade à Paris au XVIIIe siècle. L'art de se promener. Les lieux de promenade dans la ville et aux environs*, Paris, Armand Colin, 1913.

85. Laurent Turcot, « Entre promenades et jardins publics : les loisirs parisiens et londoniens au XVIIIe siècle », *revue belge de philologie et d'histoire*, 2009, vol. 87, pp. 645-663. Voir également Christophe Loir et Laurent Turcot (dir.), *La promenade au tournant des XVIIIe et XIXe siècles : Belgique, France, Angleterre*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2011.

86. Lady Coke, *Letters...*, *op.cit.*, p. 359.

manière hommage au roi et à sa famille⁸⁷.

"The Royal Family and almost every body at Turin who are not bed-ridden, lying-in or dying, make their appearance in these avenues every day, from the hours of five or six until seven, when they change their ground to another avenue at some distance from these, and very near the citadel. This they leave at eight for the theatre or some private assembly"⁸⁸.

Les voyageuses font "corps" avec la cour en participant à cette pratique où un certain formalisme est de mise malgré l'extérieur et une grande foule. Lady Coke précise qu'elle a dû faire de nombreuses révérences⁸⁹. Lieu de distinction sociale, il s'agit bien d'une « promenade de civilité » dont les usages reprennent ceux des sociabilités aristocratiques⁹⁰. Miss Egerton remarque en 1788 que le prestige de ce rendez-vous est aussi caractérisé par le fait que les participants sont tous en tenue d'apparat, tandis que les femmes de la famille royale dans les carrosses sont en habit de cour :

"This evening we took a walk on the promenade, which is near the citadel, on each side of the Corso, where all the principal people take their airings in their carriages. It is shady and pleasant; and everybody being fully-dressed, both on foot and in their different vehicles, made the scene very gay"⁹¹.

Dans ce cérémonial, les équipages sont comme pour la chasse un emblème de la splendeur royale. Le carrosse de la reine est précédé de deux voitures et de six chevaux. Il est orné de dorures et à l'intérieur de velours rouge, des plumes rouges et blanches semblables aux habits de chasse conduit par huit chevaux et suivi par une autre voiture de la cour à huit chevaux. Cette démonstration du faste royal tranche avec l'économie qui est recherchée à la cour⁹².

Pour Anne Miller, la parade des carrosses permet au public de reconnaître la dignité de la famille royale de Savoie ainsi que sa maîtrise du cérémonial :

"The Royal Family make a noble appearance, particularly the coach of the Duchess of Savoy which is very fine : she drives with eight horses and a considerable cortege, consisting of her ladies, pages etc. in other coaches ; all conducted with

87. Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, p. 60

88. Mrs Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, p. 103.

89. Lady Coke, *Letters...*, *op.cit.*, p. 317

90. Laurent Turcot, "Entre promenades et jardins publics...", *art.cit.*, p. 647.

91. Miss Egerton, *Diary... op. cit.*, p. 156.

92. Lady Coke, *Letters...*, *op.cit.*, pp. 307-308. Sur les carrosses de la famille de Savoie et parades de gala, voir Andrea Merlotti, Le carrozze nel cerimoniale della corte sabauda in età moderna, in M. Lattanzi, A. Merlotti, F. Navarro, C. Basalmo (dir.), *Carrozze reali. Cortei di papi, principi e re*, catalogue de l'exposition, Reggia di Venaria, 27 septembre 2013- 2 février 2014, Silvana, 2013.

the utmost dignity and tranquillity"⁹³.

Au moment du carnaval, selon une dame d'honneur de la princesse Victoria de Savoie-Carignan, la promenade dure moins longtemps et laisse place aux farces et au jeu. Les cavaliers qui suivent les carrosses de la cour et des dames de la ville, tout en conversant, s'amuseraient à jeter des confitures et des fruits à l'intérieur des voitures.⁹⁴

Pour Mrs Home, de passage à Turin, c'est à la promenade qu'elle a pu apercevoir pour la première fois la famille royale et il est intéressant de noter que sa formulation « we afterwards met the Royal Family » est plutôt ambiguë car elle laisse imaginer une vraie rencontre⁹⁵.

Il en résulte que le Corso suscite un réel intérêt auprès des voyageuses. De plus, nous voyons que la frontière entre la cour et la ville est floue et qu'à Turin, les deux convergent souvent. Il convient aussi de souligner l'habileté de la cour de Savoie qui exerce une présence quotidienne dans la ville, en s'assurant de l'allégeance des courtisans, auxquels se rajoutent les visiteurs étrangers.

La notion de spectacle est manifeste ici et il serait sans doute un peu réducteur de considérer que cette fascination pour le faste royal se résume à une adhésion politique des Anglaises au pouvoir monarchique. La visite de l'espace curial contribue surtout à rendre le voyage stimulant.

1.3.2 Le théâtre royal

Il constitue un lieu public, où il est aisé d'observer à distance la famille royale. Toutefois, la saison de l'Opéra est courte puisque les représentations ne sont jouées que pendant le carnaval ou pour des occasions exceptionnelles comme la visite d'un prince étranger ou bien encore lors de festivités organisées en l'honneur de mariages royaux⁹⁶. C'est pourquoi, Anne Miller et Mary Berry qui voyagent respectivement en octobre et en mai n'ont pu visiter le théâtre qu'en plein jour, ce qui reste décevant au regard de l'engouement en Angleterre pour l'Opéra italien⁹⁷.

93. Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, p. 104.

94. Angelica Kottulinsky, *La destinée...*, *op.cit.*, p. 88. Il s'agit d'une voyage à Turin en 1752.

95. Journal of Mrs Home, National Records of Scotland, *Home of Wedderburn Papers*, GD 267/33/1.

96. La saison commence le jour de la fête de Saint Sébastien qui a lieu soit le 26 ou le 27 janvier et se termine pour Mardi-Gras.

97. Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, p. 92; Mary Berry, *Extracts...*, *op.cit.*, p. 38; William Weber, "La culture musicale...", *art.cit.*, pp. 119-139.

Pendant la saison, les voyageuses obtiennent une place le plus souvent grâce aux loges des représentants diplomatiques et de la noblesse locale qui, par civilité et politesse, invitent les étrangers à les occuper.

Les représentants diplomatiques ont un droit d'entrée au théâtre et leurs loges sont placées à droite parmi les nobles du second ordre⁹⁸.

Cette pratique de prêt de loges n'est pas sans poser de difficulté en termes de distinction sociale car même si les voyageuses appartiennent à la haute société, elles ne sont pas toutes d'origine aristocratique.

Lady Coke indique que la noblesse locale qui l'a accueillie à son arrivée à Turin lui a fait part de l'étiquette et qu'il n'est pas convenant de se rendre à l'Opéra royal, sans avoir été préalablement présentée à la cour :

"As they told me it was not right to go to the Opera before I had been presented to the Court, I sat very quietly at home four days, during which many Ladyes and Gentlemen came to see me"⁹⁹.

Le nouveau théâtre royal, construit de 1731 à 1738 par l'architecte Juvarra à la demande de Charles Emmanuel III, est par nature un lieu élitaires¹⁰⁰. Il appartient au roi qui en contrôle la réglementation, de définir la programmation jusqu'au texte des œuvres jouées.

"Malgré la modicité des revenus, la cour de Turin étale un luxe pompeux. Elle dépense considérablement en musiciens, en chanteurs et danseurs &c., c'est vraiment un grand mérite dans ce pays-là d'être histrion. Le roi est à la tête de son théâtre & de sa chapelle, comme des autres administrations. C'est toujours par le roi qu'un poète fait de méchants vers à un opéra; c'est de par le roi qu'on le met en musique; c'est encore par le roi qu'on régale le public qui, quoiqu'il ait payé à la porte du théâtre, n'a pas la permission ni de siffler ni d'applaudir"¹⁰¹. Le roi impose que tous les autres spectacles de la ville soient terminés avant l'ouverture d'une représentation au théâtre royal. Il peut également ordonner la suspension de la saison en cas de deuil à la cour¹⁰².

La gestion est confiée à une société composée des représentants de la plus

98. Thérèse Bouquet sous la coordination d'Alberto Basso, *Storia del teatro regio*, Turin, Cassa di Risparmio, 1976, p. 205.

99. Lady Coke, *Letters...*, *op.cit.*, p. 303.

100. L'ancien théâtre était situé dans un ancien palais San Giovanni; Alberto Basso, « La musica e il Teatro Regio », in Giuseppe Ricuperati (dir.), *Storia di Torino...*, tome V, *op.cit.*, p. 869.

101. Témoignage anonyme en 1791 qui a été identifié comme un médecin savoyard; François-Amédée Doppet, *État moral, physique et politique de la Maison de Savoie*, Paris, Buisson, 1791, p. 15.

102. Par exemple, en 1783 pour la mort de la reine Caroline; Thérèse Bouquet, *Storia del teatro Regio*, *op.cit.*, pp. 222.

haute noblesse, la *società nobile dai cavalieri* mettant fin à l'entrepreneuriat privé de l'ancien théâtre¹⁰³. Les loges de la noblesse sont elle-mêmes réparties en trois ordres correspondant à des balcons plus ou moins prestigieux. La haute bourgeoisie, surtout celle qui accède à des charges à la cour et dont les épouses sont admises au cercle de la reine, ont également un droit d'entrée¹⁰⁴. La petite bourgeoisie et le peuple sont exclus.

Parmi les archives de Lord Mountstuart, envoyé britannique à Turin de 1779 à 1782, figure une circulaire relative au respect de l'étiquette au théâtre royal adressée aux ministres étrangers par le comte de Perron, ministre et secrétaire des affaires étrangères du roi, qui confirme la volonté du roi de garder cet espace comme un lieu de distinction¹⁰⁵. Le roi Victor Amédée III constate qu'il manque des loges au théâtre royal pour les dames de qualité bénéficiant de recommandations. Il décrète que les loges des ministres étrangers pourront leur être assignées s'ils sont absents de la ville « tout le temps qu'il y aura Opéra au théâtre royal ». Il entend mettre fin à la pratique selon laquelle « nombre de dames de qualité [sont] obligées de se passer de loges avoient le désagrément de les voir occupées par des bourgeoises à qui les chargés d'affaires remettent les clés ». Les chargés d'affaires qui les remplacent devront alors s'adresser au secrétaire d'état au département des affaires étrangères pour obtenir la clé, ce qui sous-entend qu'un contrôle de l'« identité » sociale des voyageuses aura lieu afin de faire valoir des critères de distinction.

Cette mesure reflète l'intention de la cour de maintenir un public de choix comportant une forte représentation nobiliaire. Toutefois, la cour doit intégrer d'autres paramètres qui contraignent cette volonté puisque le roi est également attaché à récompenser les services de son personnel, ce qui suppose que les personnes au service de la cour, même à une charge subalterne, comme les valets de pied, ont également accès au théâtre. Le souverain ne limite donc pas son pu-

103. Alberto Basso, *La musica e il teatro...*, op.cit., p. 870. Selon William Weber, la participation de la noblesse dans le développement de l'activité musicale au XVIIIe siècle doit nuancer la notion même d'espace « bourgeois » d'Habermas et constitue la démonstration que la noblesse a également contribué à la constitution d'un espace public de la ville au même titre que la bourgeoisie, même s'il s'agit du théâtre du roi car il est intégré à la ville. William Weber, "L'institution et son public : l'Opéra à Paris et à Londres au XVIIIe siècle", *Annales*, vol. 48 n.6, 1993, pp. 1519-1539.

104. De nombreuses patentes de noblesse ont également été délivrées au profit de la haute bourgeoisie. Cinzia Scaffidi « La corte di Carlo Emanuele III » in Giuseppe Ricuperati (dir.), *Storia di Torino...*, op.cit. p. 853.

105. John Stuart, viscount Mountstuart (1744-1814) et Francesco Baldassare Perrone di San Martino (1718-1802), BL, *Bute Papers*, Add MSS 37083 vol.4.

blic à l'aristocratie mais plutôt à la cour¹⁰⁶. La composition sociale du théâtre est relativement diverse mais elle répond à une logique commune, à savoir la cohésion de la cour et à la réalité de son fonctionnement au quotidien, comprenant des échelons différents de la hiérarchie sociale. Or les étrangers ne sont pas vraiment des membres de la cour, sauf ceux qui exercent des fonctions diplomatiques. C'est pourquoi, cette mise au point voulue par le roi Victor-Amédée III montre une fois de plus la difficulté à laquelle se confronte le roi qui doit d'un côté, faire respecter les règles de distinction inhérentes à l'étiquette de sa cour et de l'autre, accueillir largement les visiteurs pour obtenir une image positive à l'étranger au risque d'être qualifiée de cour secondaire. Le théâtre royal a également un poids économique non négligeable auxquels les étrangers contribuent fortement, ce qui suppose que son accès ne soit pas être trop restrictif. La preuve en est que lors d'une période de deuil pour la reine, Marie-Antoinette d'Espagne, la programmation du théâtre royal a été maintenue uniquement par calcul économique alors que la fin de la saison se termine un mois plus tard. En revanche, les bals de cour correspondant aux « appartements » ont été annulés¹⁰⁷.

Il est difficile de savoir si cette circulaire a été effectivement appliquée en ce qui concerne les chargés d'affaires mais la pratique par les envoyés de prêter des loges à des « bourgeoises » persiste puisque Mary Berry, qui n'est pas d'origine aristocratique, est invitée à se rendre à l'Opéra dans la loge du représentant britannique¹⁰⁸.

Quant Lady Coke se rend à l'Opéra c'est aussi dans la loge du ministre étranger, Sir William Lynch, mais ce cas ne pose pas question car d'une part, elle est issue de la haute aristocratie et d'autre part, elle a été présentée à la reine quelques jours plus tôt¹⁰⁹.

"I went this evening to the Opera. The box where I was, which belongs to Sir William Lynch as the King's Minister, is very near the Royal Families"¹¹⁰.

Les représentants diplomatiques bénéficient d'un statut privilégié à la cour en étant associé à la conduite des affaires internationales du royaume et étant le représentant d'un roi étranger et à ce titre leurs loges sont aussi prestigieuses que

106. François-Amédée Doppet, *État moral, physique...*, *op.cit.*, p. 15 : « Ils [les valets de pied] y vont tous les jours et sans payer ».

107. Lettre de John Trevor au secrétaire aux affaires étrangères britannique, le marquis de Carmarthen en date du 22 février 1786, TNA, FO 67/5 f. 6. La reine Marie-Antoinette d'Espagne est décédée le 19 septembre 1785.

108. Mary Berry, *Extracts...*, *op.cit.*, p. 128.

109. William Lynch (vers 1730-1785).

110. Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, p. 304.

celles des hauts dignitaires de la cour.¹¹¹ Les loges des ministres étrangers ont également un coût, à savoir environ 98 livres par saison tandis que le billet d'entrée s'élève à 30 livres qui peut être encore majoré pour les soirs d'illumination du théâtre pour la venue de visiteurs illustres ou à l'occasion de fêtes pour les mariages royaux. Quant à la passation de la clé des loges, le ministre étranger est tenu de verser cinq pistoles au porteur de la clé que le roi fait envoyer et il doit également acquitter une pistole pour le programme¹¹².

La position de la loge de la famille royale est bien entendu centrale dans le théâtre et est entourée de glaces afin de voir le spectacle quelque soit sa position à l'intérieur¹¹³. L'ordre de préséance au sein de la famille royale est respectée comme il est d'usage au Palais Royal :

"The Queen sets in a great Chair, the Princesses in Chairs without arms & the Prince of Piemont & the Duke of Chablais stood or walk'd about"¹¹⁴.

La présence du roi est partielle dans la mesure où Lady Coke relate que ce dernier est arrivé tard dans la soirée mais ce n'est pas spécifique au roi et correspond à une pratique courante au XVIIIe siècle pour l'ensemble du public de ne pas voir l'intégralité du spectacle¹¹⁵. Le roi n'assiste pas à toutes les représentations qui ont lieu tous les jours sauf le vendredi¹¹⁶. La reine ainsi que les membres de la maison de Carignan sont des habitués du théâtre royal mais il leur est alloué par la *société nobile dai cavalieri* un nombre déterminé de billets, ce qui signifie que leur venue au théâtre est régulière mais non automatique. Par conséquent, l'Opéra ne constitue qu'une occasion incomplète pour apercevoir l'ensemble des membres de la famille royale¹¹⁷.

Alors qu'il est fréquent pour la noblesse de passer de loge en loge, seuls les princes de Carignan ont le droit de rendre visite à la famille royale. Lady Coke indique que le roi et ses fils visitent également la loge de la princesse de Carignan mais à aucune autre, ce qui montre qu'il n'y a pas de communication possible avec la cour au théâtre. Cependant, Lady Elizabeth Foster précise que toute l'assistance rend hommage à la famille royale lorsqu'ils s'installent dans leur loge.

111. Thérèse Bouquet, *Storia del Teatro Regio*, *op.cit.*, p. 205.

112. Instructions à l'attention du successeur de Lord Mountstuart, Mr Trevor, BL, *Bute Papers*, Add MSS 37083 vol.4.

113. Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, p. 93.

114. Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, p. 304.

115. Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, p. 304; sur les comportements du public au théâtre, voir William Weber, "L'institution et son public...", *art.cit.*

116. le vendredi, symbole du carême religieux, correspond au jour de repos des artistes. Alberto Basso, « La musica e il Teatro Regio » in Giuseppe Ricuperati, *Storia...*, *op.cit.*, p. 870.

117. Thérèse Bouquet, *Storia del Teatro Regio*, *op.cit.*, p. 204

"All the Royal Family except the Queen were in a large Box in the center ; & the effect of everybody's rising at their coming in, was very fine" ¹¹⁸.

Les autres loges occupées par la noblesse sont spacieuses et selon Mrs Anne Miller, elles ressemblent à des petites pièces plutôt qu'à des loges. Il y a des chaises et non des bancs comme en Angleterre. Pendant le spectacle, on joue aux cartes, on se rend visite et des rafraîchissements sont servis ¹¹⁹.

Le théâtre royal apparaît aux yeux des voyageuses comme « l'ambassadeur de charme » de la cour de Savoie, pour reprendre les termes de Thérèse Bouquet ¹²⁰. Dans les relations de voyage, il constitue un élément central de divertissement pour les séjours plus longs comme celui de Lady Coke.

"The Opera House is the finest I ever saw, & all the decorations, Scenes, & the most magnificent I believe in Europe. I'm told the Opera House at Naples is larger, but not so well proportioned. The first Man, & the first woman singers are very good ones ; the Man I hear is engaged to go to England next year. The Musick of the Opera in general is dull, but there is one song the prettiest I ever heard, which if I can get the Musick, I shall either send or bring to England [...]

I go every night to the Opera, which really amuses me ; 'tis much the best I have heard since I came to Italy & the Ballet very fine : one of the dancers has more grace then I ever saw ; She is engaged next year to go to Vienna, & after that she wishes to go to England, where I am sure she will be much admired" ¹²¹.

Le théâtre royal obtient même une visibilité et une reconnaissance à l'échelle européenne. La presse contribue notamment à donner un rayonnement international aux représentations du théâtre royal ¹²². Comme à la chapelle royale, les interprètes et danseurs se produisant au théâtre royal sont souvent déjà connus des voyageuses car il existe une forte circulation de musiciens de l'Italie vers Londres ¹²³. Nous connaissons le même phénomène aujourd'hui au XXI^e siècle que cela soit dans les productions d'opéra ou dans les corps de ballets, nous allons voir une représentation réputée « italienne » ou « britannique » mais les interprètes sont en réalité de toutes les nationalités.

118. Lettre de Lady Foster à la duchesse de Devonshire du 22 (le mois n'est pas précisé) [1783], *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS5/532.1.

119. Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, p. 93.

120. Thérèse Bouquet, *Storia del Teatro Regio*, *op.cit.* p. 323

121. Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, pp. 304-306

122. Thérèse Bouquet, *Storia del Teatro*, *op.cit.*, p. 323.

123. Voir à ce sujet, Annarita Colturato, « 'A memorable era in the instrumental music of this kingdom' : Piemontese Musicians in London in the latter half of the Eighteenth Century », in Paola Bianchi et Karen Wolf, *Turin and the British in the Age of the Grand Tour*, Cambridge, Cambridge University Press, 2017.



FIGURE 1.10 – Pietro Domenico Oliviero (1679-1755), *Il Teatro Regio*. Intérieur du théâtre lors de l'inauguration d'Arsace de Francesco Feo, le 26 décembre 1740, 1741, Huile sur toile, Turin, Museo civico.

Lady Elizabeth Foster partage l'enthousiasme de Lady Mary Coke. Lorsqu'elle écrit à son amie, la duchesse de Devonshire, elle met en avant surtout la beauté des illuminations lors de la visite de l'archiduc et de l'archiduchesse de Milan, Ferdinand et Béatrice d'Este en septembre 1783 :

"Nothing my Love can be finer than the illumination of the Great Theater : it is large and remarkably well proportioned, the form very perfect. There are six rows or stages, of the whole was a magnificent blurr" ¹²⁴.

Toutefois, même si l'appréciation du théâtre par les voyageuses est élogieuse, la visite en journée en dehors de spectacles est décevante. Anne Miller, reprend à bon compte les « imperfections » architecturales relevées par Charles-Nicolas Cochin, tandis que Mary Berry affirme que sans représentation ce n'était pas très flatteur :

"The Great Theatre joins to the Palace by a long gallery. There are only performances in it at the carnival, or on the occasion of some prince visiting the Court of Turin, when it is illuminated with 2,000 lights in the boxes, and must make a brilliant appearance ; we saw it by daylight and all in rubbish" ¹²⁵.

Lorsque de son deuxième passage à Turin, comme nous l'avons vu plus haut, Mary Berry est invitée dans la loge de l'envoyé britannique, ce qui lui permet d'apprécier le théâtre en activité et de le comparer à d'autres théâtres qu'elle a fréquentés à Naples et à Milan :

« To Mrs Trevor's box in the great opera house, which after Naples and Milan did not strike me much. Both the opera and the ballet were by far the grandest and best-dressed I have anywhere seen. In the ballet not less than 200 people appeared, all superbly dressed and 36 horses in two troops, differently caparisoned and well arranged. After an attack of the cavalry and a long engagement of the infantry, they all joined in a triumphal procession, in which the general appeared in a quadriger, drawn by four handsome brown horses, who performed their parts to admiration » ¹²⁶.

Les spectacles du théâtre royal sont par nature de taille à impressionner les visiteurs et leur préparation commence dès la fin de la saison précédente ce que retranscrit bien Mary Berry par l'ampleur de la mise en scène et des décors. En

124. Lettre de Lady Foster à la duchesse de Devonshire du 22 (le mois n'est pas indiqué mais il s'agit de toute évidence du mois de septembre), 1783, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS5 532.1. La représentation a réuni 2500 spectateurs en leur honneur. Il s'agissait d'un prologue en musique (cantate à trois voix), la *Dora Festeggiante* du compositeur espagnol, Vicente Martin y Soler. Thérèse Bouquet, *Storia del Teatro Regio*, *op.cit.*, p. 407.

125. Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, p. 92 ; Mary Berry, *Extracts...*, *op.cit.*, p. 38.

126. Mary Berry, *Extracts...*, *op.cit.*, p. 128

revanche, comme cette dernière a déjà fréquenté les loges des ministres étrangers à Naples et à Milan, l'effet de « grandeur » de la loge de Mrs Trevor et du grand théâtre sont moins présents et font même office de « déjà vu ».

Le théâtre de Carignan qui remplit une fonction de divertissement toute l'année et surtout après la saison de l'Opéra a des ambitions plus modestes. Il appartient à la cour de la branche cadette, et est nommé « le petit théâtre ». En raison de son répertoire plus léger, celui de l'opéra-bouffe, le roi n'y vient jamais et il n'autorise pas sa famille à y assister. François-Amédée Doppet précise que « les princes de sang ne sont pas libres d'aller au théâtre lorsqu'ils en ont envie ; il leur faut un ordre de sa majesté ou de ses agents »¹²⁷. Les dames du palais ne peuvent s'y rendre non plus car elles ne sont pas autorisées à assister à des pièces comiques¹²⁸. Mrs Anne Miller précise que la police surveille la décence au théâtre pour le compte du roi¹²⁹.

Comme pour le théâtre royal, les représentants diplomatiques ont également une loge qu'ils peuvent céder aux voyageuses pour une soirée. Ce n'est pas toujours le représentant britannique qui invite comme pour Mary Berry qui obtient d'occuper la loge de l'envoyé russe¹³⁰. Pour les diplomates britanniques, la loge coûte au ministre étranger environ 250 livres par an. Les billets d'entrée sont payés à l'entrée du théâtre et s'élèvent à vingt livres pour une représentation ordinaire et jusqu'à trente livres pour un événement exceptionnel¹³¹.

L'étiquette semble moins stricte qu'au théâtre royal. Mary Berry précise qu'à son arrivée à Turin en 1790, elle est en habit de voyage (habit redingote) lorsqu'elle rend visite à l'épouse de l'envoyé britannique, Mrs Trevor. Cette dernière doit se rendre au théâtre de Carignan et l'invite à s'y rendre avec elle, en lui assurant que malgré sa tenue qui n'est pas habillée, elle peut assister au spectacle sans que cela paraisse inconvenant¹³². Lors des mascarades qui peuvent avoir lieu après un spectacle, le billet d'entrée est accessible à toutes les bourses, notamment la petite bourgeoisie et le peuple. Lady Coke indique que les loges restent néanmoins toujours occupées par les gens de condition. Contrairement au théâtre royal dont les représentations et éventuellement les bals prennent fin à dix heures du

127. François-Amédée Doppet, *État moral, physique...*, *op. cit.*, p. 15.

128. Comtesse de Kottulinsky, *La destinée...*, *op. cit.*, p. 73.

129. Anne Miller, *Letters...* *op. cit.*, pp. 138-139

130. Il s'agit du premier voyage de Mary Berry en 1783. Mary Berry, *Extracts...* *op. cit.*, p. 128

131. Par exemple, en 1782, lors de la venue incognito du Tsarévitch Paul Petrovitch et son épouse Maria Feodorovna, ils sont présentés sous les noms d'emprunt de comte et de comtesse du Nord. Correspondance de Lord Mount Stuart, BL, *Bute Papers*, Add MSS 37083 vol.4.

132. Mary Berry, *Extracts...*, *op. cit.*, p. 236.

soir, les mascarades du théâtre de Carignan se prolongent dans la nuit jusqu'à trois heures du matin voire sept du matin ¹³³.

Comme le roi n'est jamais présent, la fréquentation au « petit théâtre » revient en quelque sorte à « faire sa cour » au prince et à la princesse de Carignan. Lady Coke relate qu'au cours de la mascarade, un hommage à la princesse a été rendu par une partie du public, constituée de gentilshommes turinois et étranger qui se sont transformés en temple arborant une banderole dédiée à sa beauté, tout en se déplaçant en procession jusqu'à sa loge ¹³⁴.

Toutefois, le théâtre de Carignan fait partie intégrante des lieux de divertissement à la disposition du roi qu'il peut utiliser pour recevoir des hôtes de marque comme par exemple pour la venue de l'archiduc et l'archiduchesse de Milan en 1783. Une représentation au théâtre royal est donnée puis suivie d'un opéra bouffe au théâtre de Carignan. Dans ce cas, les billets sont plus chers afin d'obtenir un public de distinction. Des illuminations, symboles de l'hospitalité et du luxe, sont disposées dans le théâtre ¹³⁵.

Apercevoir le roi et sa famille constitue pour les voyageuses comme pour tous les autres visiteurs l'opportunité d'apprécier le caractère d'une cour à travers ses membres. Son aspect « extérieur » reflète pour certaines voyageuses une certaine dignité, tandis que pour d'autres, des faiblesses. L'observation « sur pièce » des individus formant la famille royale dans le cadre des apparitions publiques traduit également le sens moral et le tempérament de ceux-ci. L'essentiel semble être de pouvoir décrire rapidement et de formuler un jugement. Cet échange de regards et d'évaluation est sans aucun doute réciproque, car dans les manifestations publiques, le spectacle est bien des deux côtés, même si aujourd'hui nous n'avons connaissance que du point de vue des voyageuses. Comme Roger Chartier l'a souligné à juste titre, le pouvoir de la représentation de la cour oscille entre le "faire croire" et "y croire" pouvant conduire à des "possibles démentis". Il est intéressant d'observer que les Anglaises s'investissent de manière différente dans la proposition de mise en scène de la cour ¹³⁶. Malgré l'enthous-

133. Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, p. 307.

134. Mary Coke, *Ibidem*. A l'époque du voyage de Lady Coke, la princesse de Carignan avait un rayonnement particulier auprès des visiteurs étrangers. Née Joséphine Thérèse de Lorraine Armagnac (1753-1797), elle épouse Victor Amadeus, Prince de Carignan (1743-1780).

135. Journal d'Elisabeth Foster, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, DF 11/2/2, p. 30; voir aussi Annarita Colturato, « Non nisi grandia canto : Feste teatrali e spettacoli d'occasione alla corte sabauda nel secondo Settecento », in Iskrana Jordanova et Paolagiovanni Maione (dir.), *Serenata e Feste teatrali in Eighteenth-Century Europe*, Vienne, Hollitzer Verlag, 2018, pp. 357-382.

136. Roger Chartier, "Pouvoirs et limites de la représentation : sur l'œuvre de Louis Marin, An-



FIGURE 1.11 – Elizabeth Vigée-Lebrun (1755-1842), *Portrait de Joséphine de Lorraine-Armagnac*, princesse de Carignan, vers 1786, Huile sur toile, Racconigi, Château de Racconigi.

siasme de certaines d'entre-elles, la mise à distance semble à la fois naturelle, étant donné leur position d'étrangère.

Qu'il s'agisse du théâtre royal ou du théâtre de Carignan, ils sont considérés aux yeux du public comme des lieux publics de la ville, tout particulièrement celui de Carignan où le roi n'est jamais présent. Il s'agit en réalité de deux cours différentes, celle du roi souverain et celle de la branche cadette. Cette notion de multiplicité de cours ne doit pas occulter. Nous la retrouverons dans le cadre du cérémonial de présentation dans le chapitre suivant.

1.4 Conclusion

Nous avons montré que la notion d'espace curial est très large et comprend non seulement les résidences royales mais aussi les lieux investis par la famille royale dans la ville. La présence royale est également indissociable des nombreuses activités culturelles et mondaines de la ville, à travers le théâtre royal pendant la saison mais aussi les promenades. Ces rendez-vous relativisent le supposé déclin de la cour car cette dernière est en réalité intégrée aux sociabilités aristocratiques de la capitale et participent au succès général d'une visite pour des étrangers à Turin. Ce chapitre rejoint sur ce point les études menées par Andrea Merlotti sur l'entité "cour-ville" identifiée dans l'imaginaire social mais aussi dans les pratiques. Nous verrons dans les chapitres suivants comment cette unité est également sociale et culturelle¹³⁷. Cette étude montre également le maintien de la cour comme lieu d'intérêt et de découverte, comme cela a été démontré pour Versailles mais aussi pour Vienne¹³⁸.

Sous le règne de Victor-Amédée III, de nombreux voyageurs ont reproché à la cour de Savoie de ne montrer que de la magnificence et de la pompe, notamment avec ses processions de carrosses, où le roi est assis, sans aucun contact avec le public¹³⁹. L'historiographie a ainsi relayé ses narrations négatives et conclut à une cour rigide¹⁴⁰. Les voyageuses renvoient au contraire l'image d'une cour accueillante, tournée vers les étrangers, qui sont traités avec grande politesse. Elles

nales, vol. 49, no.2, 1994, pp. 407-418.

137. Sur les territoires investis par la cour, voir Andrea Merlotti, "Corte e città...", in M. Formica, A. Merlotti et A. Rao (dir.), *La città nel Settecento*, op.cit., p. 259; Id., "Una corte itinerante...", in F. de Pieri et E. Piccoli (dir.), *Architettura e città...*, op.cit., surtout pp. 59-83.

138. Caroline Zum Kolk et al., *Voyageurs étrangers ...*, op.cit.; Jeroen Duindam, *Vienna and Versailles*, op.cit..

139. Pour les voyageurs masculins, voir Jeremy Black, *Italy...*, op.cit., p. 135.

140. Voir Giuseppe Ricuperati, *Storia di Torino*, op.cit., p. 583.

sont admiratives des parades royales, de la splendeur des équipages et de la beauté des résidences royales. Elles intègrent dans leur agenda de visite, autant le théâtre que les concerts de la chapelle royale et le *Corso*. Elles participent pleinement à l'offre culturelle, artistique et mondaine de la cour sans qu'aucune présentation formelle ne soit nécessaire, rendant ainsi l'accès à la cour et à ses espaces presque aussi fluides que ceux de la ville. L'étude des écrits du for privé des voyageuses britanniques mettent ainsi en lumière la curiosité des femmes pour la cour qui se traduit dans les pratiques, appelant à considérer avec prudence les formulations convenues de certains voyageurs. La réception des Anglaises est facilitée par la mise en place d'un circuit de visite incluant dans certains cas une proximité avec la famille royale, même pour les femmes de condition plus modeste, plus particulièrement à la chasse, grâce à l'intervention du représentant diplomatique. La mise en scène royale s'adresse donc à un public large où sont inclus les dames étrangères en visite, dont il est espéré qu'elles véhiculeront une image positive de la cour à l'étranger. Nous voyons bien que l'accueil s'inscrit surtout dans le cadre des stratégies politiques et diplomatiques de la cour et que la question de la "préférence anglaise" se pose en ces termes, ce que nous aurons l'occasion de développer plus loin.

Certaines questions se posent à ce stade de la réflexion : faut-il en déduire que les voyageuses deviennent temporairement des dames de la cour de Savoie ? ou restent-elles de simples observatrices extérieures ? Nous avons vu qu'en participant à la vie publique de la cour, elles faisaient "corps" avec la cour et les élites de la ville. Mais la question est de savoir jusqu'à quel point ? S'y engagent-elles toutes avec la même intensité ? En tout état de cause, si les voyageuses souhaitent participer encore davantage à la vie curiale, elles doivent obtenir une présentation formelle à la cour, dont les conditions et modalités répondent à une étiquette précise, ce que nous allons aborder dans le chapitre qui suit.

Chapitre 2

Le cérémonial de présentation formelle à la cour de Savoie

L'enthousiasme des voyageuses évoqué dans le chapitre précédent qui s'intègre, au moins en qualité d'observatrice, dans certaines sociabilités ou rituels de la cour dans les résidences royales ou dans la ville, ne semble pas pourtant unanime et quelques notes discordantes semblent pointer au profit des événements mondains de la capitale.

Lors de son escale à Turin, Lady Caroline Holland ne mentionne aucune visite à la cour. Seul un bon accueil au sein des sociabilités aristocratiques de la ville est évoqué. Un peu plus tôt à Paris, elle écrit à sa sœur, la duchesse de Leinster, en 1763 :

"I prefer Paris much to the Court; [...] at Paris one enters into and sees much more of the characters and the ton of the French than here, as all Courts have some resemblance of one another" ¹.

Quelques années plus tard, dans une lettre de Florence datée d'avril 1767, Lady Caroline Holland réaffirme son manque d'intérêt pour la cour :

"We have been at Court here, which neither Lady Mary or I liked to do, but the Grand Duchess expressed a desire to see us, so we could not help it [...] They are lately settled here and mightily fond of having people presented to them" ².

1. Lettre de Lady Caroline Holland à la duchesse de Leinster du 8 novembre 1763, *Correspondence...*, *op.cit.*, vol. 1, p. 393. Caroline Lennox (1724-1774), fille du second duc de Richmond et Lennox, épouse du politicien Henry Edward Fox (1705-1774), 1er Baron Holland of Foxley. Étant donné les hautes charges de son père, le duc de Richmond, qui est gentilhomme de la chambre et membre du *Privy council*, Lady Caroline Holland a toujours connu les cercles de la cour en Angleterre où elle continue à se rendre après son mariage. Peter Luff, « Fox (Georgiana) Caroline [née Caroline Lennox], suo jure Baroness Holland of Holland », *ODNB*.

2. Lettre de Lady Caroline Holland à la duchesse de Leinster en date du 13 avril 1767, *Corres-*

Les déclarations de Lady Caroline Holland font écho à celles du Président de Brosses qui affirme qu'à Turin "la ville est plus amusante que la cour ; il y a beaucoup de dames aimables et des maisons où les assemblées sont brillantes et nombreuses"³. Un autre voyageur, Lord Darmouth, soutient, en parlant cette fois de Paris, que la société à la ville est plus amusante car elle réunit une compagnie plus diverse ainsi qu'une plus grande variété de divertissements⁴.

De 1718 à 1792, nous n'avons identifié que onze présentations formelles mais il est difficile d'évaluer avec certitude leur nombre réel, en raison d'une documentation fragmentaire et dispersée⁵. Il apparaît, en revanche, que des dames de la haute aristocratie comme Lady Caroline Holland en 1766 ou bien la comtesse de Spencer en 1769 n'ont pas été introduites. Au regard de leur appartenance sociale et de leur fréquentation régulière à la cour de Saint James, ces dernières devraient être éligibles à solliciter une demande formelle de présentation⁶.

Peut-on en déduire un désintérêt pour la cour au profit de la capitale au sein de l'aristocratie britannique ou un simple effet de mode ? Dans le cas de Lady Caroline Holland, le manque de temps semble avoir été déterminant car elle n'est restée que trois jours, ce qui n'est pas suffisant pour organiser une présentation formelle à la cour car elle suppose certains préparatifs et un délai raisonnable pour que la demande soit traitée à la cour. Toutefois, il semble difficile de minimiser le développement de la ville et le succès de ses divertissements dans la seconde moitié du XVIIIe siècle⁷. Dans son étude sur les monarchies européennes à l'époque mo-

pondence..., vol. 1, *op.cit.*, p. 504.

3. Le Président de Brosses, *Lettres...*, *op.cit.*, p. 432.

4. William Legge (1731-1801), 2e Earl de Darmouth. Sarah Goldsmith, « The social challenge : Northern and Central European societies on the eighteenth-century aristocratic Grand Tour » in Rosemary Sweet, Gerrit Verhoeven et Sarah Goldsmith (dir.), *Beyond the Grand Tour...*, *op.cit.*, Partie 1, chapitre 3.

5. Je me permets de renvoyer à mon article, Isabelle Eve Carlotti-Davier, "La réception des voyageuses britanniques à la cour de Savoie au XVIIIe siècle : un accueil au service de la diplomatie ?", *Studi Piemontesi*, vol. L, n. 1, 2021, pp. 153-163.

6. Les journaux des voyageuses, notamment celui de Lady Mary Coke, mettent en évidence une pratique régulière de la cour. Voir aussi les témoignages précieux de Mrs Papendiek, *Court and Private Life in the time of Queen Charlotte : Being the Journals of Mrs Papendiek, Assistant Keeper of the Wardrobe and Reader to her Majesty*, éd. Mrs Vernon Delves Broughton, Londres, 1887, 3 vols et les écrits de Fanny Burney, *Diary and letters of Madame d'Arblay*, éd. Charlotte Barrett, Cambridge, Cambridge University Press, 1854, vol. 3 ; Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, 4 vols.

7. Andrea Merlotti démontre que les récits de voyage de la fin du XVIIe au début du XVIIIe siècle représentent la capitale de Turin au prisme de la cour tandis que la ville semble inexistante. A partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle, grâce à la combinaison -cour, théâtre et salons- Turin devient une capitale à part entière, qui est parvenue à affirmer son existence face à la cour. Voir

derne, John Adamson relève également dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, une certaine uniformisation des pratiques, ce qui tendrait à relativiser l'intérêt de la découverte de cours étrangères. Lady Caroline Holland confirme d'ailleurs cette hypothèse en déclarant : « all courts have some resemblance of one another »⁸. Les cours européennes comportent en effet des éléments communs, en grande partie empruntés au modèle de la cour de Louis XIV à Versailles, à savoir une résidence fastueuse comprenant les appartements de la famille royale et l'administration royale, des démonstrations de la piété du roi (selon l'observation du calendrier liturgique), le patronage artistique (au XVIII^e siècle, principalement la faïence et la porcelaine), les collections d'art ou scientifiques ainsi que la chasse et les divertissements (théâtre et opéra). Toutefois, le cérémonial de la cour de Savoie est issu d'une longue évolution empruntant à divers modèles dont la cour impériale⁹.

Toutefois, la cour de Savoie a su tirer profit de la ville en s'appuyant sur elle pour assurer le relais du divertissement à la disposition des visiteurs notamment par les assemblées animées par la noblesse locale dont celle de la comtesse Vignati de Saint Gilles (1714- ?) qui joue également un rôle d'intermédiaire entre la cour et les étrangers comme nous le verrons plus loin. Comme évoqué dans le premier chapitre, la Maison de Savoie a compris, dès la fin du XVII^e siècle, la nécessité de développer la ville tant sur le plan architectural qu'intellectuel et culturel. Par le théâtre royal ou le *Corso*, la cour reste ancrée au sein même de l'activité de la ville, avec un contact fréquent avec les réseaux élitaires. La présence royale n'est pas limitée à l'enceinte stricte du palais puisqu'elle est également représentée dans une pluralité de lieux qui sont associés à vie de la cour.

Antoine Lilti a relevé que l'influence de la théorie de Norbert Elias a conduit à tort à opposer une image dynamique de la ville avec ses salons à une image de la cour qui serait figée et immuable¹⁰. Dans les récits de voyage, nous avons pu noter toutefois une distinction entre les dames du palais et celles de la ville. Cette différence s'attache à la fonction même des premières qui est d'être attachées à la suite d'un membre de la famille royale mais cela ne signifie pas que les secondes ne fassent pas parties de la cour. Bien au contraire, ces dernières participent assidûment aux événements de la vie de cour, ayant même une place réservée pour

Andrea Merlotti, « Corte e città in una capitale dell'assolutismo... », in M. Formica, A. Merlotti et A. Rao (dir.), *La città nel Settecento*, op.cit., pp. 252-254.

8. Lady Caroline Holland, op.cit. p. 393 ; John Adamson, *The Princely Courts...*, op.cit., p. 14.

9. Andrea Merlotti, "La cour de Piémont-Savoie (XVII^e-XVIII^e siècle). Pratiques et modèles", *Revue d'histoire diplomatique*, vol. 3, 2014, pp. 251-268.

10. Antoine Lilti, *Le Monde des Salons...*, op.cit., pp. 73-80.

elles pour les festivités comme les bals de cour ou pour la liturgie du lavement de pieds qui constitue un temps fort du calendrier religieux de la cour¹¹. De même, la cour de Turin n'est pas composée que de la noblesse ancienne puisque comme à Versailles, le roi sarde s'est entouré de roturiers, qui grâce à l'achat de patentes, ont intégré la cour. La société de cour forme en réalité un ensemble disparate mais uni selon le modèle curial de la politesse et du bon goût. Selon Giuseppe Ricuperati et Luca Prestia, la cour de Savoie n'est pas un espace exclusivement nobiliaire mais constitue un microcosme regroupant les élites de l'Ancien Régime dans leur diversité¹².

Le concept d'unité culturelle entre la cour et la ville, telle que définie par Erich Auerbach dans le cadre des publics de théâtre français, semble trouver une application à la cour de Savoie pour le siècle suivant :

« Ici on voit déjà se constituer une unité qui amalgame la cour et la ville. Elle n'englobe ni la cour ni la ville dans son ensemble mais seulement leurs élites respectives. Cette unité, c'est une unité culturelle »¹³.

Cette unité comprend alors la maison du roi et son gouvernement, le Beau-Monde (aristocratie, bourgeoisie, hommes de lettres et de sciences, diplomates, ecclésiastiques...), tous ces sous-groupes se superposant en partie, l'exemple de la figure du diplomate étant particulièrement représentative par sa position de pivot et d'intermédiaire. Nous constatons donc que les frontières entre la cour et la ville sont poreuses et même si les voyageurs peuvent les opposer dans leurs écrits, cette distinction ne correspond pas à une réelle séparation dans les faits ni à une population radicalement différente.

Les séjours des voyageuses britanniques à Turin n'excèdent pas, en général, quelques jours, ce qui est guère compatible avec le formalisme d'une introduction à la cour. Et c'est précisément la crainte du cérémonial qui contribue à rendre les sociabilités de la cour moins attractives alors que la curiosité d'apercevoir la famille royale reste intacte. La visite du palais royal, la fréquentation au théâtre ou au Corso, sont motivées en grande partie par le fait d'être en mesure d'observer les membres de la Maison de Savoie. Leurs perceptions sont alors consignées dans la correspondance, où toute chose ou personne « remarquable » doit être décrite.

11. Il suffit de consulter la liste des dames fréquentant la cour conservée dans les papiers de l'ambassade de Lord Mountstuart à Turin de 1779 à 1782 pour y retrouver toutes les salonnières à la mode. BL, *Bute Papers*, Add MSS 37083, f.14-18.

12. Giuseppe Ricuperati et Luca Prestia, «La corte di un sovrano discusso» in Giuseppe Ricuperati, *Storia di Torino...*, *op.cit.*, *op.cit.*, p. 583.

13. Erich Auerbach, « La cour et la ville » in *Le culte des passions, essais sur le XVIIIe siècle français*, Paris, Macula, 1998, pp. 115-179.

Les bénéfiques en termes de prestige et de validation sociale sont manifestes, ce qui est d'ailleurs un élément supplémentaire pour affirmer l'importance de la cour comme moyen de reconnaissance sociale. Enfin, même si les voyageurs des deux sexes peuvent être amenés à critiquer la cour au profit de la ville, il n'en reste pas moins que même dans l'exemple du Président de Brosses qui relaie la mode de la ville, il lui est apparu comme une évidence de se rendre à la cour et d'y être présenté.

Il est important de noter que dans le cadre de la présentation formelle, l'élément du genre n'est pas indifférent car, non seulement il détermine les conditions et les modalités de la présentation formelle, mais il est visible également dans les pratiques qui diffèrent entre les deux sexes. Nous pouvons noter un plus grand nombre d'introductions officielles chez les voyageurs masculins. Il existe une explication relativement simple à cela puisque le Grand Tour à son origine a été conçu comme une étape dans la vie des jeunes hommes de bonne famille destinés à être introduits dans les cours d'Europe, comme nous l'avons rappelé brièvement dans l'introduction. Les buts à atteindre sont la maîtrise des codes de la politesse et de la civilité ainsi qu'une aisance pour parler la langue française et parfois italienne, tout en nouant des relations avec diplomates et politiciens utiles pour leurs carrières futures. Le lien avec la cour est primordial car il constitue à la fin du XVIII^e siècle l'essence même de leur voyage d'éducation. La formation apportée par la cour peut être complétée notamment à Turin par des enseignements divers que procure l'Accademia Reale ou bien par le moyen de professeurs particuliers¹⁴. Pendant la première moitié du XVIII^e siècle, Turin représente un choix de destination privilégiée par les familles aristocrates britanniques qui préconisent un séjour long. La cour de Vienne gagne en popularité dans le second XVIII^e siècle et dans certains cas, prend le pas sur Turin. Lord William Kildare, étudiant à l'Académie en 1767, fait savoir à sa mère, la duchesse de Leinster, son regret de quitter Turin pour Vienne, destination privilégiée par ses parents¹⁵. Les

14. Sur le voyage d'éducation, voir notamment Jean Boutier, "Le Grand Tour : une pratique d'éducation...", *op.cit.*, pp. 7-21 ; *Id.*, "Le Grand Tour des élites britanniques..." in Marie-Madeleine Martinet, Francis Conte, Annie Molinié, Jean-Marie Valentin (dir.), *Le chemin, la route, la voie...*, *op.cit.*, pp. 225-242 ; Jennifer Mori, « Hosting the Grand Tour : Civility, Enlightenment and Culture, c. 1740-1790 » in M. Hilton et J. Shefrin, (dir.), *Educating the Child in Enlightenment Britain : Beliefs, Cultures, Practices*, Londres, Routledge, 2009, pp. 6-14.

15. Lettre de William Kildare à la duchesse de Leinster du 27 octobre 1767, *Correspondence...*, *op.cit.*, vol. 3, pp. 493-494 ; A la fin du XVIII^e siècle, cette tendance se maintient : Lady Pembroke considère que Vienne est une meilleure garantie contre d'éventuelles liaisons avec des Italiennes qui pourraient détourner son fils de la fonction première de son voyage. Journal de Lord Herbert, *The Pembroke Papers : Letters and Diaries of Henry Tenth Earl of Pembroke and his Circle (1734-*

jeunes grand-touristes, inscrits ou non à l'Académie, sont généralement accompagnés de leur tuteur et sont rapidement présentés au représentant diplomatique britannique ou en leur absence, par le chargé d'affaires. Ce dernier facilite le lien social que le tuteur (bearleader), de condition plus modeste ne peut apporter. Il appartient même aux jeunes hommes de constituer un réseau de relations suffisant afin d'introduire son tuteur à la cour et au sein de la société locale¹⁶. Le ministre étranger les accompagne autant à la cour qu'à la ville, permettant ainsi leur mise en relation avec les élites locales¹⁷. A la cour, les ministres étrangers organisent leur présentation formelle puis ils sont intégrés parmi leurs invités aux festivités de la cour où ils se rendent régulièrement. En exerçant le rôle d'introducteur à la cour et dans les sociabilités de la ville, le diplomate devient à son tour « tuteur », ce qui favorise la régularité de leurs échanges et l'émergence de complicités notamment sur le terrain du libertinage et de la galanterie¹⁸.

Les autres visiteurs masculins plus âgés ont également recours aux services des représentants diplomatiques afin d'obtenir leur présentation à la cour. Celle-ci est d'une certaine manière informelle dans la mesure où elle ne donne pas lieu à une audience privée dans la chambre du roi. Seuls les hauts fonctionnaires de la cour, les ambassadeurs ou les envoyés ont ce privilège. La pratique courante est que le ministre britannique ou son chargé d'affaires conduise le visiteur au roi lorsqu'il sort de sa chambre avant d'aller à la messe et l'échange est bref¹⁹. Sous l'égide de Lord Mountstuart, Lord Herbert indique qu'il a été présenté à

1780), éd. Lord Herbert, Londres, Jonathan Cape, 1750 (1ère éd. 1739), vol. 1, p. 71.

16. Jennifer Mori, "Hosting the Grand Tour...", in M. Hilton et J. Shefrin, (dir.), *Educating the Child...*, *op.cit.*, pp. 6-14.

17. Lady Pembroke a bien conscience de la proximité évidente qui se crée entre le représentant diplomatique et le jeune grand-touriste puisqu'elle ne souhaite pas que son fils reste à Turin car le caractère « léger » du ministre étranger « is very improper to guide young men and in that small place is their constant companion and leader, unvoidably ». Journal de Lord Herbert, *Pembroke Papers*, *op.cit.*, vol. 1, p.71.

18. Lord Mountstuart prend sous son aile Lord Herbert d'autant plus que le représentant britannique est un parent éloigné de Lady Pembroke. Il reçoit le jeune homme chez lui à dîner et le conduit à travers toutes les sociabilités aristocratiques. Même après son départ de Turin, les deux hommes entretiennent une correspondance mettant en lumière leur connivence. Journal de Lord Herbert, *Pembroke Papers*, *op. cit.*, vol. 1, pp. 492-493. Voir dans ce sens, Jennifer Mori, « Hosting the Grand Tour... » in M. Hilton et J. Shefrin, (dir.), *Educating the Child...*, *op.cit.*, pp. 117 et 119. L'auteur qualifie les représentants diplomatiques à Vienne d'« instructors » (tuteurs).

19. A un an d'écart, Edward Gibbon et James Boswell ont tous les deux été présentés par le chargé d'affaires, Louis Dutens, en 1764 et 1765 respectivement ; Edward Gibbon, *Journey from Geneva to Rome*, Londres, éd. Thomas Nelson, 1961, p. 17 ; James Boswell, *Boswell on the Grand Tour : Italy, Corsica and France, 1765-1766*, New York, Mc Graw Hill, The Yale editions of the private papers of James Boswell, 1955, p. 28.

huit personnes de la famille royale (car une des sœurs du roi est indisposée), en arpentant le palais royal²⁰. Cette introduction ouvre le droit de participer aux festivités de la cour, à la chasse et au cercle de la reine. Une tenue de cour est exigée mais elle se simplifie au cours du siècle grâce au port de l'uniforme, ce qui correspond à la pratique dans d'autres cours et fait généralement partie de la garde-robe d'un gentilhomme²¹.

Notre étude doit tenir compte, non seulement des voyageuses britanniques de passage mais aussi des résidentes, qui sont le plus souvent représentées à Turin par les épouses des diplomates britanniques. Nous aborderons successivement la présentation formelle des épouses de diplomates, ambassadrices ou épouses d'envoyés puis celle des voyageuses. Nous allons examiner maintenant le cérémonial des ambassadrices qui constitue le modèle de référence de l'audience de présentation.

2.1 La présentation des ambassadrices

2.1.1 Le règlement concernant les ambassadeurs de 1715 : le modèle

Le cérémonial de cour relatif aux ambassadeurs a été élaboré en 1715 afin d'intégrer le nouveau statut royal de la cour suite à l'adoption des Traités d'Utrecht de 1713. Il est régi par le *Regolamento di cerimoniale per gli Ambasciatore ed inviati presso questa Reale corte* en date du 10 mai 1715 qui a été appliqué tout au long du XVIIIe siècle dans les mêmes termes sous les règnes suivants, celui de Charles-Emmanuel III (1730-1773) et de Victor Amédée III (1773-1796) jusqu'à l'occupation française en 1796. Il contient une section distincte relative à la présentation des épouses des ambassadeurs²². Des mémoires ultérieurs établis par le maître de cérémonie reprennent les termes du règlement de 1715 en les complétant et en intégrant les précédents dont ils disposent.

"Comme la dignité royale exigeoit un cérémonial différent avec les Ambassa-

20. Journal de Lord Herbert, *Pembroke Papers*, *op.cit.*, vol. 1, p. 360 : « At Court I went through eight most tiresome presentations, up stairs, down stairs, this way and that way without end".

21. En cas de deuil, l'habit noir est de rigueur, ce qui a nécessité l'achat de nouveaux vêtements. James Boswell indique que le valet de louage s'est chargé de lui en trouver et qu'il a dû se coiffer avec une « queue de cheval » ; James Boswell, *Boswell on the Grand Tour...*, *op.cit.*, p. 28 ; pour l'évolution de la tenue de court masculine en Europe, voir Aileen Ribeiro, *Dress...*, *op.cit.* pp. 123-125.

22. AST Cerimoniale mazzi 1 d'addizione, Ambasciatori e Inviati, fascicolo 1, 77-1.

deurs des têtes couronnées de celui qu'on pratiquoit avant pendant que les Souverains de la Maison de Savoie portaient le titre de Duc. A ces fins, S. Mté concerta avec le Roi très chrétien, qui pour ce envoya le plein pouvoir au Marquis de Prye, son Ambassadeur à la cour de Turin, qui convint avec le Marquis de Saint Thomas, Chevalier de l'Ordre de l'Annonciade et Ministre et Premier Secrétaire d'État de S. M. de la manière d'établir le cérémonial suivant qui fut ensuite approuvé par tous les Souverains respectifs" ²³.

La présence de l'ambassadeur de France dans la conception du modèle est assez révélatrice non seulement de la position stratégique de la France mais confirme aussi l'influence partielle de l'étiquette française. L'application du protocole est ensuite confirmée dans des documents ultérieurs réitérant les termes du règlement.

«L'on commença à le pratiquer avec le même Marquis de Prye et ensuite le pratiquent les ambassadeurs, comtes de Cambis et de Vaulgrenant Ambassadeurs du Roi de France. Le Marquis de Villa Major, Ambassadeur, suivit aussi l'exemple desdits ambassadeurs. Il en fit de même le comte d'Essex, Ambassadeur ordinaire à cette cour de S.Mté britannique ; ce par ainsi l'on ne doute nullement que tous les autres Ambassadeurs, qui pourront venir à l'avenir à cette Cour s'uniformeront [sic] à ce qui a été établi, pratiqué et observé fidèlement par le cours de vingt, et plus d'années et de la manière suivante » ²⁴.

Le cérémonial de présentation des ambassadeurs à la cour de Savoie est diffusé et communiqué en Europe, grâce à l'ouvrage de Jean Rousset de Missy, *le Cérémonial diplomatique des cours d'Europe*, publié à Amsterdam en 1745. L'auteur dans la préface de ce recueil précise que les informations qu'il a recueillies pour le royaume de Piémont-Sardaigne sont authentiques car elles lui ont été directement communiquées par le maître de cérémonie du roi de Sardaigne ²⁵.

Entre 1691 et 1799, sur trente-quatre représentants diplomatiques britanniques à la cour de Savoie, deux seulement ont été nommés ambassadeurs, les autres ont la qualité d'envoyé ou de ministre plénipotentiaire ²⁶. Le protocole n'a été ap-

23. Exemple de mémoire établi par le maître des cérémonies, non daté mais probablement émis vers 1735-1745. Il reprend les termes du cérémonial définis dans le règlement du 10 mai 1715 ; AST Cerimoniale Mazzi 1 d'addizione, Ambasciatori e Inviati.

24. AST, Cerimoniale, Ibidem. Louis Aymard, marquis de Prie (1673-1751), ambassadeur de France de 1714-1719, Louis-Dominique, comte de Cambis-Velleron, ambassadeur de France de 1725-1728, le comte de Vaulgrenant, ambassadeur de France en 1732, William Capel, Lord Essex (1697-1743), ambassadeur de Grande-Bretagne de 1732-1736.

25. Jean Rousset de Missy, *Le Cérémonial diplomatique des cours d'Europe*, 1745, chapitre XVIII, vol. 2, p. 769.

26. Lord Charles Mordaunt, 3e Earl of Peterborough (1658-1735) en 1713 et William Capel, 3e Earl of Essex (1697-1743), 1733-1736) D.B. Horn, *British Diplomatic Representatives (1689-*

pliqué qu'une seule fois pour une ambassadrice d'origine britannique. Il s'agit de l'épouse de Lord Essex en 1733, mais nous ne sommes pas en mesure de confronter le modèle à ce cas précis, car malheureusement certains registres de cérémonial de cour n'ont pas survécu, notamment pour la période concernée ici, de 1723 à 1737. Toutefois, comme nous l'avons noté dans le mémoire cité plus haut, le texte mentionne parmi les précédents invoqués par le maître de cérémonie que c'est bien ce règlement qui a été appliqué pour le cérémonial de présentation de Lord Essex. Lady Essex a donc été présentée, conformément au même règlement²⁷. La consignation dans des registres du cérémonial de cour postérieurs concernant des ambassadrices d'autres nationalités nous a permis également de compléter notre connaissance relative aux pratiques de ce règlement.

La présentation de l'ambassadrice correspond à la première audience publique de la reine. A Turin, l'ambassadeur et son épouse notifient leur arrivée à l'introducteur. Ce dernier fait une première visite et informe le secrétaire des affaires étrangères du souhait de l'ambassadeur de rendre hommage à la cour. L'ambassadrice exprime également au maître de cérémonie son désir de se rendre à la cour. Le maître de cérémonie revient vers elle pour lui donner le jour et l'heure de la première audience de cour qui lui est accordée. L'introducteur se rend à l'hôtel de l'ambassadrice avec le carrosse de la reine²⁸. La dame d'honneur de la reine accompagne l'introducteur et est accueillie par les gentilshommes de l'ambassadrice tandis que cette dernière l'attend sur la première marche. Elle est introduite chez l'ambassadrice en lui tenant la main et elle est invitée à s'asseoir sur une chaise c'est-à-dire un fauteuil sans accoudoirs. La femme de l'ambassadeur est aussi assise de la même façon. L'ambassadrice a la meilleure place dans le carrosse et il lui est rendu hommage par les gardes et les suisses qui se mettent en haie à son arrivée au palais. Le maître de cérémonie accompagne l'ambassadrice jusqu'au cabinet du cercle de la reine où elle est reçue par la première dame d'honneur. Cette dernière l'introduit dans la chambre à coucher où la reine est assise dans un fauteuil. Dès qu'elle aperçoit l'ambassadrice, la reine se lève. L'ambassadrice doit faire une première révérence en entrant, puis une deuxième au milieu de la pièce et une troisième, en s'approchant de la souveraine. La reine salue l'ambas-

1789), *The Royal Historical Society*, Londres, vol. XLVI, pp. 122-123 ; Christopher Storrs, « The British Diplomatic Presence... » in Karin E. Wolfe et Paola Bianchi (dir.), *Turin and the British...*, *op.cit.*, première partie, chapitre 4.

27. Lady Elizabeth Russel (décédée en 1784) ; John Ingamells, « Essex, William Capel (1697-1743) », *Dictionary...*, *op.cit.*, p. 341.

28. AST, Cerimoniale mazzi 1 d'addizione ; Jean Rousset de Missy, *Le cérémonial diplomatique...*, *op.cit. op.cit.*, vol. 1, p. 57 ; vol. 2, p. 769.

sadrice en lui baisant la main. L'ambassadrice rencontre ensuite le roi qui vient à son tour baiser sa main ainsi que ses fils qui lui baisent aussi la main. Lorsque ce dernier décide de se retirer, l'ambassadrice prend congé et elle est conduite par la dame d'honneur, puis par le maître de cérémonie aux appartements des princesses royales. La dame d'honneur la reçoit dans le cabinet du cercle des princesses royales puis elle est introduite dans la chambre à coucher des princesses royales qui restent debout. Elles baisent la main de l'ambassadrice à son arrivée et à la fin de l'audience. Celle-ci est ensuite raccompagnée jusqu'à son hôtel dans les mêmes conditions que pour son arrivée au Palais Royal²⁹.

En l'absence de reine, comme ce fut le cas à partir de 1741, lorsque Charles-Emmanuel III a perdu sa troisième épouse³⁰, jusqu'à la fin de son règne en 1773, il revient à la princesse de Piémont, dénommée dans les registres « Duchessa reale » ou « Sposa Reale », d'assurer la charge de recevoir les étrangers de distinction. C'est Marie-Antoinette d'Espagne (1729-1785) qui, à partir de 1750, date de son mariage avec le prince de piémont, futur roi Victor Amédée III, qui joue ce rôle. En 1773, à la mort de son beau-père, elle devient à son tour reine de Sardaigne et continue à recevoir les visiteurs de marque jusqu'en 1785. Lorsqu'elle est encore duchesse de Savoie, elle reçoit de la même manière que la reine dans sa chambre à coucher. Ses appartements se trouvent juste à l'étage au dessus de ceux de la reine³¹.

En octobre 1762, Marie-Antoinette d'Espagne est alitée après la naissance du duc de Montferrat³². Le protocole prévoit que la reine ou la duchesse n'exerce aucune fonction publique, dont les présentations, pendant le mois qui suit les couches. De passage à Turin pendant cette période, Lady Anne Northampton a dû renoncer à être introduite à la cour. Des échanges avec le maître de cérémonie ont été consignés dans le registre du cérémonial, faisant état du souhait de Lady Northampton d'être présentée à la cour lors d'un passage ultérieur³³.

29. Regolamento concernenti gli ambasciatori du 10 mai 1715, AST Cerimoniale mazzi 1 d'addizione, Ambasciatori e Inviati, fascicolo 1 et BRT, Registre du cérémonial de cour du comte Vacca di Piozzo, *Storia Patria*, 726 (8/2), audience de présentation de la baronne de Choiseul en 1766.

30. Élisabeth-Thérèse de Lorraine (1711-1741), troisième épouse et reine après la reine Polyxène de Hesse-Rheinfels-Rotembourg (1706-1735) tandis que la première épouse, Anne-Christine de Palatinat-Soultzbach (1704-1723) est princesse de piémont.

31. Paola Cornaglia, « Il teatro della corte e del cerimoniale : il Palazzo Reale », in Andrea Merlotti et Paola Bianchi, *Le Strategie dell'apparenza...*, op.cit. p. 154.

32. Maurice de Savoie, duc de Montferrat, (1762-1799), neuvième enfant de Victor-Amédée III et de Marie-Antoinette d'Espagne.

33. Son époux est nommé ambassadeur extraordinaire à Venise. Lady Anne Somerset (1741-

La première audience des ambassadrices a toujours lieu au palais royal. Si la famille royale est en villégiature, le roi et la reine reviennent à la capitale pour la journée, comme ce fut le cas pour la comtesse de Prye, épouse de l'ambassadeur de France à Turin en 1715³⁴. Le lieu de la présentation est essentiel car il détermine le code vestimentaire à observer comme nous allons le voir maintenant.

2.1.2 La robe de cour : le grand habit

L'ambassadrice doit impérativement porter le *grand habit* qui est d'usage à la cour de France pour les cérémonies formelles, dont l'audience de présentation des épouses des ambassadeurs. Comme nous l'avons indiqué dans l'introduction, le costume de cour et ses usages en Europe font, depuis une vingtaine d'années, l'objet de l'attention des historiens et des conservateurs de musée³⁵. Les récits autobiographiques de femmes présentées à la cour, les commandes faites aux fournisseurs et les inventaires permettent de caractériser le grand habit. Celui-ci comporte trois pièces principales amovibles : le grand corps ou corps de robe, la jupe et le bas de robe ou queue. Le grand corps sert à rigidifier le buste et comprend un large décolleté et une taille très fine en forme de cône. Madame de la Tour du Pin dans ses mémoires évoque un corset sans épaulettes lacé par derrière, laissant voir une chemise fine³⁶. La jupe du grand habit est posée sur un panier ou jupon

1763), John Ingamells, « Northampton, Charles Compton », *Dictionary...*, *op.cit.*, p. 713 : Lady Northampton, en mauvaise santé, décède l'année suivante à Naples suivie par son époux quelques mois plus tard à Lyon ; BRT, Registre du cérémonial de cour d'Antonio Vacca di Piozzo, *Storia Patria*, 726 (8-2), 1762, f. 205-207.

34. AST Cerimoniale Mazzi 1 d'addizione, Ambasciatori e Inviati, fascicolo 1.

35. Pascale Gorguet-Ballesteros a montré notamment les enjeux vestimentaires dans la réception de visiteurs à Versailles et surtout des ambassadeurs. Pascale Gorguet-Ballesteros, "Usages vestimentaires et jeux de regards à Versailles" in Danielle Kisluk-Grosheide et Bertrand Rondot, *Visiteurs de Versailles...*, *op.cit.*, pp. 68-78. Pour cette section, nous nous référons principalement aux travaux de Pascale Gorguet-Ballesteros pour la définition du grand habit, conservatrice en chef du musée Galliera à Paris qui a consacré plusieurs études sur le sujet ; Pascale Gorguet-Ballesteros, « Caractériser le costume de cour : propositions » in Pierre Arizzoli-Clémentel et Pascale Gorguet-Ballesteros, *Fastes de cour et cérémonies royales : le costume de cour en Europe 1650-1800*, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux, 2009, p. 58-63 ; *Id.*, « Petite étude du grand habit à travers les mémoires quittancés de la comtesse d'Artois (1773-1780) », *Apparence(s)*, [en ligne] 6/2015, mis en ligne le 25 août 2015. Consulté le 25 février 2020 URL : <http://journals.openedition.org/apparences/1325>. Voir aussi l'article d'Aurélien Chatenet Calyste, "Pour paraître à la cour : les habits de Marie-Fortunée d'Este, princesse de Conti (1731-1803)", *Apparence(s)* [En ligne], 4 | 2012, mis en ligne le 14 février 2012, consulté le 14 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/apparences/1184> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/apparences.1184>.

36. La marquise de la Tour du Pin, *Mémoires de la marquise de la Tour du Pin*, Mercure de France : le temps retrouvé, 2003, p. 86.

en toile raidi et élargi avec des baleines ou des baguettes d'osier et qui peut atteindre des largeurs surprenantes. Le bas de robe est une longue traîne que l'on peut détacher et qui est attachée à la taille avec des agrafes³⁷. L'étoffe utilisée pour le grand habit est riche, généralement de la soie avec des fils d'or et d'argent agrémentés d'ornementations brodées³⁸. Des accessoires sont liés à l'habit dont la palatine qui est un tour de cou, les manches du grand corps en dentelle ainsi que la mantille qui descend jusqu'à la taille et qui est censée couvrir les avant-bras et les barbes qui sont des bandes de dentelles plates qui font partie de la coiffe³⁹. Des bijoux sont également d'usage et le prêt de bijoux est courant. Il peut même faire l'objet d'une faveur spéciale de la reine. Madame de la Tour du Pin relate que pour sa présentation, Marie-Antoinette lui a prêté sept ou huit rang de gros diamants pour cacher sa gorge qui serait sinon découverte ainsi que d'autres placés dans ses cheveux⁴⁰. Les femmes admises à l'audience de présentation, ont l'obligation mais aussi le privilège de porter le même habit que la reine elle-même. A la cour de France, dès la fin du XVIIIe siècle, le *grand habit* finit par être réservé pour les cérémonies de mariage, les grandes fêtes religieuses et les deuils⁴¹.

A la cour de Savoie, le port du grand habit reste obligatoire pour les présentations des ambassadrices au Palais Royal ainsi que pour toutes les autres représentations publiques de la cour. Cette règle n'est pas contournable puisque la princesse Victoria (1683-1763), nièce d'Eugène de Carignan-Soissons, l'a expérimenté à ses dépens. Lorsque cette dernière décide de s'établir à Turin vers 1755, elle se retrouve exclue des fêtes publiques de la cour, car en raison de son âge elle ne peut plus porter l'habit de cour. Elle se rend régulièrement à la cour mais uniquement dans le cadre de réunions « en famille »⁴². De même, l'épouse du nouveau secrétaire aux affaires étrangères, Madame de Lascaris de Castellar, à son arrivée à Turin, a dû rester quelques jours dans une vigne (campagne) dans les environs de Turin, en attendant d'obtenir le grand habit nécessaire à sa présenta-

37. Madame de Genlis indique que la queue détachable permet de l'enlever chez soi le soir. Stéphanie-Félicité Du Crest, comtesse de Genlis, *De l'esprit des étiquettes...*, Paris, Mercure de France, 1996, p. 15.

38. La jupe de Madame de la Tour du Pin est brodée de perles et d'argent. La marquise de la Tour du Pin, *Mémoires...*, *op.cit.*, p.86.

39. Dans la garde-robe de la comtesse d'Artois, telle qu'étudiée grâce à ses mémoires quittancés, la palatine ne figure pas toujours dans les commandes tandis que les mantilles le sont toujours.

40. *Ibidem*.

41. Pascale Borguet-Ballesteros, "Caractériser le costume de cour..." in Pierre Arrizzoli-Clémentel et Pascale Gorguet-Ballesteros, *Fastes de cour...*, *op.cit.*, pp. 58-63.

42. La comtesse de Kottulinsky, *La destinée...*, *op.cit.*, pp. 77-78. La comtesse indique que le grand habit est fatigant à porter et qu'elle a eu du mal à s'habituer dans les premiers temps.

tion et à la fréquentation de la cour⁴³.

La comtesse de Kottulinsky indique vers 1755 que les membres de la famille royale portent des robes de cour riches et de couleur, tandis que les dames du palais ont également une jupe de couleur, mais l'étoffe est moins riche et le corps et le bas de robe sont noirs, en velours ou en gros de tour selon la saison⁴⁴. Il est difficile de se représenter quelle a pu être la version du *grand habit* pour les dames étrangères, le recueil d'Antonio Maria Stagnon nous en donne un aperçu, au moins pour la fin du XVIIIe siècle, mais comme cela reste un modèle, il serait intéressant d'avoir plus d'éléments pour déterminer les différentes variations de celui-ci dans la pratique.

A la robe de cour doit également s'accorder des éléments de coiffure, notamment la forme haute et travaillée surtout à partir de 1770⁴⁵.

Avant de pénétrer dans la chambre à coucher de la reine, le cérémonial exige que l'ambassadrice détache le bas de sa robe (en italien, « coda spiegata »). Ce rituel de la queue de jupe semble avoir été emprunté à la cour de France⁴⁶.

L'audience à la Reine, une fois accomplie, donne le droit de fréquenter la cour et notamment, d'assister au cercle de la reine. L'ambassadrice est alors invitée à s'asseoir sur un tabouret pliant au fond de la pièce en face de la reine⁴⁷.

Avant ou après l'audience de présentation, l'ambassadrice reçoit la première visite de la noblesse qui a été informée par le maître de cérémonie de l'arrivée de celle-ci dans la capitale, processus long pouvant se dérouler sur plusieurs jours. Cette formalité a entraîné un incident de protocole pour la première mise en œuvre du règlement qui met ainsi en lumière quelques lacunes du texte, qui ont néces-

43. BRT, Registre du cérémonial de cour du comte Vacca di Piozzo, *Storia Patria*, 726 (8/3), 1772, f.98.

44. La comtesse Kottulinsky, *La destinée...*, *op.cit.*, p. 74.

45. Cette mode est présente dès le règne de Louis XIV et se développe à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle avec l'ouvrage de Legros, *L'art de la coiffure des dames françaises*, publié en 1768 et qui se poursuit encore sous le règne de Louis XVI, par le successeur de Legros, Léonard, coiffeur royal des maîtresses de Louis XV et de la dauphine. En 1774, la coiffure à la cour de France est nommée le « Pouf au sentiment », où l'on incorpore à la coiffure des ornements comme des papillons, des amours en cartons et parfois des légumes. Voir Émile de la Bédollière, *Histoire de la mode en France*, Paris, Michel Lévy frères, 1858, pp. 122-125 et André Blum, *Histoire du costume. Les modes au XVIIe et XVIIIe siècle*, Paris, Hachette, 1928, chapitre V : "Coiffures et parfumeries"; Pour le règne de Louis XVI, voir *Souvenirs de Léonard coiffeur de la reine Marie-Antoinette*, Paris, éd.A. Fayard, 1905.

46. Voir notamment la baronne d'Oberkirch, *Mémoires de la baronne d'Oberkirch*, éd. Comte Léonce de Montbrison, Paris, Charpentier, 1869, vol. 2, p. 104 : la baronne indique qu'elle donne un coup de pied pour détacher plus aisément la queue de robe « afin de ne point embarrasser ses mules et tomber, ce qui serait le comble de l'insolence et de la désolation ».

47. Jean Rousset de Missy, *Le cérémonial diplomatique...*, *op. cit.*, p. 769



FIGURE 2.1 – Giuseppe Duprà (1730-1784), La famille royale de Savoie, vers 1768-1770, Huile sur toile, Turin, collection privée.



FIGURE 2.2 – Domenico Duprà (1689-1770), Portrait de Marie-Antoinette d'Espagne, princesse de Piémont, vers 1750, Madrid, musée du Prado.



FIGURE 2.3 – Dame de Turin en habit de cour, extrait du *Recueil général des modes d'habillements des femmes des États de sa Majesté le Roi de Sardaigne* d'Antonio Maria Stagnon (1751-1805), vers 1780, Turin.

sité certaines clarifications ultérieures. Les dames de la noblesse piémontaise se sont présentées au palais de l'ambassadrice, la marquise de Prie⁴⁸ en grand habit avec le bas de la robe abaissé, ce qui fut bien entendu jugé inapproprié et à proscrire pour les prochaines « investitures », puisque cela aurait eu pour conséquence d'élever l'ambassadrice au rang de reine. Il a donc été jugé que les dames de la ville se rendraient désormais chez l'ambassadrice en robe de ville⁴⁹.

Par effet de symétrie, comme l'arrivée à la cour donne lieu à l'introduction auprès de la reine, le départ suppose le respect de l'audience de congé qui suit les mêmes règles que pour le cérémonial de présentation. Le règlement prévoit en effet que « tout qui se pratique pour les premières visites et audiences des ambassadeurs se pratique aussi aux dernières de congé »⁵⁰.

Nous avons vu que le Règlement de 1715 a été élaboré avec la participation du marquis de Prie, ambassadeur de France. Toutefois, le cérémonial sarde n'est pas une réplique parfaite du cérémonial français, ce que nous avons déjà commencé à souligner en ce qui concerne l'habit de cour, mais il apparaît utile d'examiner plus largement les autres points de divergence afin de définir la spécificité du modèle de la cour de Savoie⁵¹.

2.1.3 Particularités et similitudes avec la cour de France

Le cérémonial de présentation sarde présente quelques variantes par rapport au modèle français qu'il convient de souligner. Tout d'abord, à la cour de Savoie, l'ambassadrice reçoit formellement la dame d'honneur de la reine à son hôtel puis voyage avec elle en carrosse jusqu'au Palais Royal, tandis qu'à la cour de France, l'ambassadrice est tenue de faire une visite « aux honneurs » la veille de sa présentation, ce qui signifie qu'elle doit rencontrer les dames d'honneur et d'atour de la reine⁵². Seul l'introducteur vient l'accueillir à son domicile.

48. Agnès Berthelot de Pléneuf (1698-1727), épouse de Louis, marquis de la Prie et ambassadeur de France à la cour de Savoie

49. AST, Cerimoniale, Mazzi 1 d'addizione, Ambasciatori ed Inviati, *Memoria relative alla Pretensa del Barone di Choiseul, Ambasciatore di Francia a questa Corte, che non dovesse la sua Consorte essere la prima a fare la visita alla Spose* en date du 24 juin 1772.

50. *Reglamento concernenti gli ambasciatori* du 10 mai 1715 ; AST, Cerimoniale, Mazzi 1 d'addizione, Ambasciatori ed inviati.

51. Pour une interprétation nuancée de l'influence française sur le cérémonial de la cour de Savoie, Voir Andrea Merlotti, "La corte Sabauda e le sue residenze fra Sei e Settecento" in L. d'Alessandro, F. Labrador Arroyo et P. Rossi (dir.), *Siti Reali in Europa. Una storia del territorio tra Madrid e Napoli*, Naples, Suor Orsola Benincasa, 2014, p.184.

52. La baronne d'Oberkirch, *Mémoires de la baronne d'Oberkirch, op.cit.*, p. 107.

Ensuite, quelques différences concernent le protocole de l'audience de présentation et la pratique du baise-main. A Turin, l'ambassadrice est reçue dans la chambre à coucher de la reine du cercle au lieu de la salle du cercle à Turin. La reine baise la main de l'ambassadrice après sa dernière révérence, tandis qu'en France, c'est l'ambassadrice qui doit la première baiser le bas de la robe de la reine qui en retour, lui baise la main. En réalité, la reine se contente d'une partie de ce rituel, puisque lorsque l'ambassadrice s'incline en vue de baiser le bas de la robe, la reine donne un coup d'éventail afin d'éviter que le baiser soit effectivement apposé⁵³.

Enfin, à Turin, l'ambassadrice reste debout pendant toute la durée de l'audience et elle ne participe pas au cercle le jour de la présentation alors qu'à la cour de France, l'ambassadrice a l'honneur du tabouret au cercle qui est placé face à la souveraine, privilège accordé uniquement aux duchesses. Elle est ensuite invitée à rester assise avec la reine et le cercle. L'ambassadrice est invitée à déjeuner puis conduite chez l'épouse du secrétaire aux affaires étrangères⁵⁴. A la cour de France, l'audience de présentation solennelle est redoutée comme étant une réelle épreuve en raison de la « gravité perpétuelle » de l'exercice, ce qui est le cas de Lady Hertford en 1763⁵⁵. Cette dernière a pris des cours de français afin d'être en mesure de comprendre et de répondre correctement aux questions qui pourraient lui être posées, tandis qu'Horace Walpole commente l'audience de Lady Rochford dont l'époux est nommé envoyé à Paris en 1766, en affirmant que le mauvais temps et la grande distance séparant les différents appartements de la famille royale ont été contrebalancé par le réconfort d'être invitée au dîner qui est toujours somptueux⁵⁶.

53. Voir Stéphanie-Félicité du Crest, comtesse de Genlis, *Mémoires inédits de Madame de Genlis : sur le XVIIIe siècle et la Révolution. De 1756 jusqu'à nos jours*, Paris, Ladvocat, 1825, vol. 3, pp. 53-54; la baronne d'Oberkirch, *Mémoires de la baronne d'Oberkirch, op.cit.*, p. 112.

54. Jean Rousset de Missy, *Le cérémonial diplomatique...*, *op.cit.*, vol. 1, p. 57; AST, Cerimoniale, Mazzi 1 d'addizione, Ambasciatori e inviati, billet de Monsieur de Segueville, introducteur des ambassadeurs au comte de Scarnafis, le 13 juillet 1779.

55. Isabella Fitzroy (1726-1782), fille cadette du second duc de Grafton et épouse de Francis Seymour Conway, premier comte de Hertford (1718-1794).

56. Helen Jacobsen, "Les ambassadeurs européens à Versailles" in Danielle Kisluk-Grosheide et Bertrand Rondot, *Visiteurs de Versailles...*, *op.cit.*, p. 121.

2.2 Le cérémonial de présentation des épouses des envoyés britanniques

Le cérémonial de présentation des épouses d'envoyés à la cour de Savoie diffère peu de celui de l'ambassadrice. Le Règlement de 1715 traite du cérémonial des envoyés mais aucune section n'est consacrée à leurs épouses, ce qui laisse entendre que les dispositions relatives aux ambassadrices leur seraient applicables dans les mêmes termes. Toutefois, une telle déduction face à ce vide juridique n'est néanmoins pas tenable, puisque l'envoyé, ministre de second rang ne peut bénéficier des mêmes droits et privilèges que ceux du premier ordre, auquel se rattache l'ambassadeur. En réalité, ce sont les registres du cérémonial qui ont pour fonction de fixer les règles non prévues par le règlement initial. C'est pourquoi, ils constituent la source principale pour restituer le cérémonial de présentation des épouses d'envoyés.

Sur les dix-sept envoyés en poste à Turin durant le XVIII^e siècle, il y a eu peu d'épouses, cinq au total. Les envoyés ne résident pas de manière permanente à Turin et leur mission diplomatique est menée par des chargés d'affaires qui assurent le quotidien diplomatique mais ces derniers n'ont pas eu d'épouse. Le plus connu d'entre eux est Louis Dutens (1730-1812), en raison du vaste nombre d'écrits qu'il a laissé à la postérité, que cela soit ses correspondances diplomatiques ou ses mémoires⁵⁷. La première épouse d'envoyé à résider à Turin est Lady Rochford à partir de 1749-1755 puis en 1758-1761, Lady McKenzie, Mrs Lynch de 1769-1772 et 1774-1776, Lady Mountstuart de 1779-1782 et enfin, Mrs Trevor de 1783-1797. Ces périodes longues couvrant la mission représentative de leur époux ont été souvent interrompues par des voyages ou des séjours prolongés dans d'autres États italiens ou en Suisse, comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

2.2.1 Un cérémonial légèrement simplifié

Le cérémonial des épouses des envoyés est plus simple dans le sens où le maître de cérémonie et la première dame d'honneur ne se rendent pas à l'hôtel de l'épouse de l'envoyé. Cette dernière se déplace au palais avec son propre carrosse. Selon le registre du cérémonial en 1772, la comtesse de Welsperg, épouse du

57. Louis Dutens, *Mémoires...*, *op.cit.*, vol. 1. Voir aussi Christopher Storrs, « The British Diplomatic Presence... » in Paola Bianchi et Karin Wolfe (dir.), *Turin and the British...*, *op.cit.*, pp. 56-72.

ministre plénipotentiaire de l'Empire, a rencontré plus tôt dans la journée de sa présentation, la dame d'atour de la princesse de Piémont, Madame la comtesse Provana, qui l'a ensuite introduite pendant l'audience. Dès son arrivée au palais, le protocole est identique que pour les épouses des ambassadrices et a lieu dans la chambre à coucher de la reine ou de la duchesse royale peu avant le cercle⁵⁸.

Il existe un ordre de préséance pour la présentation d'épouses d'envoyés lorsque la présentation est prévue le même jour. En 1750, Lady Rochford est introduite à la duchesse royale, c'est-à-dire Marie-Antoinette d'Espagne, en l'absence de reine. Madame de Bellegarde, l'épouse de l'envoyé de Pologne est présentée en deuxième, en raison du rang secondaire de l'État qu'elle représente par rapport à l'Angleterre⁵⁹.

Les registres du cérémonial font mention de la première visite à la Princesse de Carignan qui ne figure pas dans le règlement de 1715. Le comte Cravetta di Villanovetta, précise ainsi en 1780 pour la présentation de Lady Charlotte Jane Mountstuart⁶⁰ que « Da me prevenuta la prefata Milledi, che dopo della riverenza alla Real Corte era uso di far la visita alle Serenissima Principessa del Sangre »⁶¹. La visite chez la Princesse de Carignan se fait en habit de cour à une heure déterminée par la princesse et ne semble pas liée à la tenue d'un cercle comme pour la reine⁶². En 1780, Lady Mountstuart a demandé que l'heure de sa visite soit fixée avec son accord, ce que le maître de cérémonie a relevé comme étant non conforme au protocole. L'Anglaise a toutefois obtenu l'accord du roi pour cette liberté et il semble que cette demande ait été motivée pour des raisons de santé.

58. La comtesse Paola Provana di Pralungo (décédée en 1782). Personnalité très influente à la cour sous le règne de Marie-Antoinette d'Espagne. Elle était déjà dame d'honneur de la reine Elisabeth de Lorraine en 1737. Voir Andrea Merlotti, « Il pranzo « en famille »... », in Andrea Merlotti, *La tavola di corte...*, op.cit., p. 300.

59. BRT, registre du cérémonial de cour du comte de Salmatoris, *Storia Patria*, 726 (7/2), 8 janvier 1751, f. 137. La comtesse Rutowska, épouse du comte Claude-Marie de Bellegarde et d'Entremont (1700-1755), fille légitimée d'Auguste II donc demi-sœur du maréchal de Saxe. Il est intéressant de noter que Madame de Bellegarde n'est pas sans lien avec la cour de Savoie car la famille de son époux, les Noyel de Bellegarde, une des grandes familles de Savoie, occupe au XVIIIe siècle de nombreux postes à la cour. Sur Charles-Marie de Bellegarde et d'Entremont, voir Charles-Philippe d'Albert Luynes, *Mémoires du duc de Luynes sur la cour de Louis XV*, Paris, Firmin Didot, 1863, vol. XIII, p. 243 ; sur la famille Noyel de Bellegarde, voir Pierre Chevalier, *Les Ducs sous l'acacia : ou les premiers pas de la Franc-Maçonnerie (1725-1743)*, Paris, Vrin, 1964, p. 105 ; Jean Nicolas, *la Savoie au XVIIIe siècle : noblesse et bourgeoisie*, Montmélian, La Fontaine de Siloé, 2003, (1ère éd. 1978), p. 1041.

60. Charlotte Jane Windsor (1746-1800).

61. BRT, Registre du cérémonial de cour du comte Cravetta di Villanovetta, *Storia Patria*, 726 (9/3) 1780, f.188.

62. *Ibidem*.

Lady Mountstuart a dû annuler une première audience car elle était indisposée⁶³. Comme dans le cadre de la présentation auprès de la reine, la première visite à la princesse de Carignan peut avoir lieu le même jour pour l'envoyé et son épouse, mais chacun est reçu individuellement à des heures différentes⁶⁴.

En principe, l'épouse de l'envoyé est d'abord reçue à la cour, puis elle reçoit la visite de la noblesse, comme nous l'avons vu plus haut. Des aménagements sont néanmoins possibles comme dans le cas de Lady Mountstuart qui a dû reporter toute apparition publique en raison de sa grossesse⁶⁵.

2.2.2 Particularités du lieu et robe de cour

Contrairement aux ambassadrices, le lieu de la présentation des épouses d'envoyés a lieu dans le Palais Royal ou dans toute autre résidence royale où se trouve la reine. Sous le règne de Victor-Amédée III, la famille royale passe de longs mois à Montcallier et s'installe à la Vénérie début mai. A partir de la fin du mois de juin après l'anniversaire du roi, la famille se retire "en famille" à la Vigne de la Reine. Les ministres étrangers n'y sont pas reçus, sauf en cas d'audience ou pour y présenter des étrangers, mais il apparaît qu'aucune présentation d'épouse d'envoyé n'y a eu lieu⁶⁶.

Le lieu de l'introduction a néanmoins son importance car il détermine l'usage de la robe de cour. Lorsqu'elle a lieu au palais royal, la robe de cour est obligatoirement *le grand habit*, comme nous l'avons déjà évoqué plus haut. Ainsi, Lady Mountstuart a été contrainte de retarder sa présentation au Palais Royal pour les raisons évoquées plus haut⁶⁷. Il en est de même pour la première visite à la Princesse de Carignan, où la règle d'usage est de se présenter *en grand habit* et être reçue par la princesse dans la même robe⁶⁸. Selon la comtesse de Kottulinsky, « Aucune dame de la ville ne peut aller chez aucune princesse de sang sans être habillée en robe [de cour], même si des dames étrangères arrivent, de quelque naissance puissent être, elles n'osent se présenter sans robe »⁶⁹.

A l'inverse, lorsque la reine est en villégiature et donc non présente dans la capitale, la règle est que la dame présentée peut venir à la première audience de

63. *Ibidem*.

64. BRT, 726 (9/3), 1783, f.175 : Mr Trevor est reçu après le déjeuner tandis que Mrs Trevor est attendue le soir.

65. BRT, 726 (9/3) 1780, f. 191.

66. Lettres de John Trevor au Marquess of Carmarthen en date du 7 août 1784, TNA, FO 67/4.

67. BRT, 726 (9/3) 1780, f.187.

68. BRT, 726 (9/3) 1780, f. 188.

69. La comtesse de Kottulinsky, *La destinée...*, *op.cit.*, p. 74.

la reine en *robe de chambre* c'est à dire en « andrienne », version italienne de la *robe à la française*⁷⁰.

En 1783, l'exemple de la présentation de Mrs Trevor montre que cette règle pendant la période de villégiature connaît certaines exceptions. Mrs Trevor⁷¹ est présentée au château de Montcallier car la famille royale se trouve à ce moment-là à Stupinigi, conformément au billet que lui a été envoyé par le maître de cérémonie en vue de l'organisation de son introduction à la cour. En revanche, Mrs Trevor est prévenue du jour et de l'heure de sa propre présentation par l'intermédiaire de son mari qui en a été avisé de vive voix après son première audience avec le roi. L'audience de Mrs Trevor est prévue comme pour les épouses des ambassadrices juste avant le cercle de la reine dans les mêmes conditions que celles qui nous avons évoquées précédemment. Le maître de cérémonie se charge également de prévenir la noblesse qui viendra rendre visite à Mrs Trevor à son hôtel. Mrs Trevor doit également se rendre chez la princesse de Carignan et donc, la question de la robe de cour se pose de nouveau⁷². Mrs Trevor n'a pas de *grand habit* car elle vient d'être présentée au château de Montcallier en *robe de chambre* ("andrienne"). De plus, elle est en deuil, le registre du cérémonial précise qu'elle porte de la laine, ce qui correspond au grand deuil en raison de la mort de son beau-père. Elle fait la demande auprès de la princesse de Carignan par l'intermédiaire du maître de cérémonie d'être admise soit en robe de chambre soit de différer sa première visite. Le registre indique que Mrs Trevor a finalement obtenu de se présenter en robe de chambre chez la princesse de Carignan et que cette dernière l'a reçu aussi avec la même robe. La politesse est l'une des raisons d'être de l'étiquette qui sert tant pour placer la distance symbolique nécessaire entre le roi et ses sujets, mais aussi dans le cadre de la vie de cour pour réguler les relations entre la famille royale et les courtisans, de manière à ce que chacun soit reçu dignement⁷³. La princesse de Carignan fait la preuve de cette politesse de cour puisque nous avons trouvé un billet adressé au secrétaire d'État aux affaires étrangères, le comte de Perron⁷⁴ qui joue le rôle de référent pour la princesse en matière d'étiquette, où celle-ci répond

70. BRT, 726 (9/3), 1780, f. 175 et 180.

71. Harriet Burton, (1750/1751-1829).

72. Joséphine de Lorraine d'Armagnac (1753-97), épouse de Victor Amédée II (1743-1780), prince de Carignan.

73. Dans ce sens, Madame de Genlis évoque à la cour de France la « politesse sociale » qui règne au cercle où les duchesses renoncent à leur privilège du tabouret lorsqu'elles sont accompagnées de dames non titrées afin de ne pas les mettre dans l'embarras. Stéphanie-Félicité du Crest, comtesse de Genlis, *De l'esprit des étiquettes...*, *op.cit.*, pp. 16-17.

74. Francesco Baldassare Perrone di San Martino (1718-1802).



FIGURE 2.4 – L'andrienne ou robe de chambre, vers 1770, Milan, musée d'art de Castello Sforzesco.

favorablement à la requête de Mrs Trevor. Elle invoque notamment, dans l'attente de la fin du deuil de Mrs Trevor, qu'elle pourra recevoir cette dernière « en robe de chambre sans cérémonie » à condition que cette dérogation ne constitue pas de précédent, ce qui sous-entend que le grand habit reste de rigueur à sa cour⁷⁵.

Toutefois, lorsque Mrs Trevor s'est rendue chez la duchesse de Chablais, aucune inflexion de la règle du *grand habit* n'a été appliquée en sa faveur. Pourtant, comme la reine est en villégiature au moment de la présentation, la duchesse de Chablais a reçu Mrs Trevor en *robe de chambre*. Bien qu'il soit compréhensible qu'une différence de rang soit marquée entre les deux femmes, justifiant cette asymétrie, il est intéressant de noter que la duchesse de Chablais cherche à utiliser à son profit l'assouplissement de la règle du *grand habit* dans ses relations avec la princesse de Carignan afin d'imposer sa supériorité. Elle a pour habitude de se présenter chez elle en *robe de chambre* lorsque la reine n'est pas en ville, tandis que la princesse de Carignan est tenue de la recevoir en *grand habit*⁷⁶. Le vêtement devient donc un instrument de pouvoir.

Nous allons maintenant aborder la question des intermédiaires car selon le protocole appliqué à la cour de Savoie, aucune présentation ne peut avoir lieu sans introductrice.

2.2.3 Madame de Saint Gilles : une intermédiaire privilégiée ?

Les registres du cérémonial font apparaître, tant lors de l'audience de la reine que celle de la première visite à la Princesse de Carignan, la présence de la comtesse, Madame de Saint Gilles, comme accompagnatrice de l'épouse de l'envoyé⁷⁷. Cette dame de la noblesse piémontaise a un statut particulier auprès des étrangers à Turin et elle est réputée régner autant à la cour par la présentation des dames étrangères qu'à la ville avec son salon qui réunit de nombreux visiteurs⁷⁸. Les registres du cérémonial montrent que seule Madame de Saint Gilles figure comme accompagnatrice. Aucun autre nom n'apparaît. Nous pouvons nous interroger sur les raisons qui permettent à Madame de Saint Gilles de bénéficier auprès

75. BRT, Billet non classé de la princesse de Carignan au comte de Perron, Manuscrits de la princesse Marie-Joséphine de Lorraine d'Armagnac (1753-1797), Varia 176, 1.

76. BRT, billets de la princesse de Carignan au comte, Francesco Baldassare Perrone di San Martino, varia 176, 1.

77. A l'exception de Lady Rochford en 1750 et de Mrs Lynch en 1775. BRT, Registre du cérémonial de cour du comte de Salmatoris, *Storia Patria*, 726 (7/2) f. 51 et registre du cérémonial de cour du comte Cravatta di Villanovetta, 726 (9/1) f.102.

78. Pour son rayonnement à la ville, voir Andrea Merlotti, "Salotti in una città..." in Maria Luisa Betri et Elena Brambilla, *Salotti...*, op.cit., pp. 125-152.

de la cour d'une telle habilitation ou privilège qui se transforme en situation de quasi-monopole à partir de 1758 jusqu'à 1783. L'explication est peut-être à trouver en premier lieu dans les liens familiaux étroits qu'elle entretient à la cour. Son père, le comte Carlo Coardi di Carpaneto (1686-1755), officier de la cavalerie puis ambassadeur en Espagne, est ensuite nommé maître de la garde-roi, fonction qu'il exerce jusqu'à sa mort, ce qui lui donne un accès privilégié à la cour. Plus encore, Andrea Merlotti évoque son second mariage avec le comte de Vittorio Vignati de Saint Gilles (vers 1695-1769) de vingt ans son aîné, qui serait lui-même ou son frère, le fils naturel du duc Victor Amédée II⁷⁹. Enfin, le succès de son salon, attirant de nombreux étrangers dont surtout des Anglais, a sans aucun doute joué un rôle majeur aux yeux de la cour puisqu'elle devient alors une interlocutrice stratégique, notamment dans le contrôle de l'information. Selon Louis Dutens alors chargé d'affaires de l'envoyé Lord Mountstuart de 1779 à 1782, c'est bien par « cette constance à tenir maison ouverte l'avoit rendue maîtresse de tous les secrets de la ville et de la cour et lui avoit acquis un crédit sans bornes »⁸⁰. Nous pourrions avancer qu'elle fait office « d'ambassadrice » de la cour qui a pour mission tant de recevoir que d'introduire ainsi que de rendre compte. En 1785, lors du tour en Italie de Ferdinand IV et de Marie-Caroline de Naples, c'est la comtesse de Saint Gilles qui les reçoit dans le cadre de sa conversation (*Conversazioni*) qui a lieu le soir après leur visite à la cour. Elle occupe en quelque sorte une fonction de représentation officieuse entre la cour et la ville. Parmi la noblesse piémontaise, la comtesse de Saint Gilles est la seule hôtesse à recevoir les souverains de Naples et va jusqu'à leur offrir une hospitalité fastueuse, digne de celle de diplomates étrangers, en mettant en scène sur sa terrasse leurs portraits ainsi qu'un tableau de leur résidence de Caserte avec des illuminations. La cour elle-même utilise – sans aucun doute à une plus large échelle – les illuminations en signe d'hommage pour les visiteurs de rang royal ou pour les grandes fêtes, mais cette réception met en évidence une volonté de Madame de Saint Gilles de faire montre d'une hospitalité remarquable⁸¹. Lord John Holroyd, comte de Sheffield, (1735-1821) homme d'état et militaire, en visite à Turin en 1764, est présenté en même temps lors d'une représentation au théâtre, au secrétaire aux affaires étrangères, à l'ambassadeur de France et à Madame de Saint Gilles, ce qui place cette dernière d'une

79. Andrea Merlotti, "Salotti in una città..." in Maria Luisa et Elena Brambilla, *Salotti...*, *op.cit.*, p. 129.

80. Louis Dutens, *Mémoires...*, *op.cit.*, pp. 180-181.

81. Mélanie Traversier, *Le journal d'une reine. Marie-Caroline de Naples dans l'Italie des lumières*, Cézierieu, Champ Vallon, 2017, p. 319; lettre de l'envoyé Mr Trevor au Marquis de Carmarthen, 29 juin 1785, TNA, FO 67/4, f. 771.

certaine manière sur un pied d'égalité voire d'importance au sein même des ministres d'état et des diplomates du premier ordre⁸². Dans les dîners organisés par les ambassadeurs, Madame de Saint Gilles est parfois la seule femme à être invitée comme l'indique Lord Herbert (1759-1827), qui a assisté à un déjeuner chez l'ambassadeur du Portugal, Dom Rodrigo de Souza Cotinho⁸³. Lorsque Lord Mountstuart quitte son poste d'envoyé britannique en 1782, il prend soin de laisser des consignes à son successeur, Mr Trevor et il lui recommande notamment d'être dans les meilleurs termes avec la comtesse. Ce dernier s'exécute dès son arrivée avant même sa présentation à la cour et rend compte de cette mission en assurant que cette dernière « has been perfectly kind and friendly without being in the least captieuse ou exigeante », ce qui met en lumière de manière claire la position de pouvoir et d'influence de Madame de Saint Gilles. Du point de vue des intérêts des diplomates, elle est une personne dont il est important d'obtenir les faveurs pour obtenir des informations utiles⁸⁴. Nous ne disposons pas d'éléments pour déterminer si la cour a eu recours aux services de Madame de Saint Gilles, que cela soit comme informatrice ou comme intermédiaire privilégiée entre la cour et la ville. Dans les faits, nous ne pouvons nier qu'elle est effectivement la seule dame de la noblesse à être mentionnée dans les registres comme accompagnatrice et introductrice des épouses de diplomates lors des audiences de présentation. Il faut néanmoins souligner que dans le premier compte-rendu où la comtesse de Saint Gilles apparaît avec Lady Mckenzie pour son audience de congé, le maître de cérémonie indique sans plus de précisions qu'il s'agit d'un honneur.

"Fu Milady [MacKenzie] accompagnata a questa undienza [première audience] de Madame di San Gillio, qual ebbe l'onore d'entrare assieme a Miledy nella camera dell'udienza"⁸⁵.

Vingt ans plus tard en 1780, lors de la présentation de Lady Charlotte Mountstuart, Madame de Saint Gilles est présente ainsi que pour celle de Mrs Trevor en 1783. La comtesse accompagne non seulement les épouses au Palais Royal mais

82. Journal de voyage de Lord John Holroyd, 1763-1764, BL, Add MS 61979, f. 42.

83. Journal de Lord Herbert, *Pembroke Papers*, *op.cit.*, p. 379 : « Lord Mountstuart and Mr Dutens his chaplain called on me and carried me to Dinner at Suza's the Portuguese Minister, where Mad. S. Giles was the only Female, the Spanish Ambassadress who was to dine there being very devote remained at her prayers ».

84. Lettre de Mr Trevor à Lord Mountstuart du 24 décembre 1783, citée par Paola Bianchi in « Nella specola dell'ambasciatore. Torino agli occhi di John Stuart, ed Mountstuart e Marchese di Bute (1779-1783) » in Filippo de Pieri et Edoardo Piccoli (dir.), *Saggi in onore di Franco Rosso*, Macerata, Quodlibet, 2012, p. 152.

85. BRT, Registre du cérémonial de cour du comte Vacca di Piozzo, *Storia Patria*, 726 (8/1), 1761, f. 130.

aussi au palais Carignan auprès de la princesse⁸⁶. Il n'y a pas eu d'autre présentation avant l'invasion des États de Savoie par la France puisque Mr Trevor reste en poste jusqu'en 1798. La comtesse est elle-même très âgée et nous avons trace de son salon encore en 1788, même s'il est réduit à une petite cour⁸⁷.

Il apparaît clairement une corrélation entre l'affirmation de la position de salonnière de Madame de Saint Gilles et son apparition aux premières audiences (et à celles de congé). En 1750, Lady Rochford est présentée à la cour sans être accompagnée par Madame de Saint Gilles alors qu'à cette période, son salon n'a que deux ou trois ans d'existence. Andrea Merlotti date la création de son salon vers 1748 où il est cité par un voyageur anglais à Turin de 1747 à 1748⁸⁸. Dans les mémoires de la comtesse de Kottulinsky, aucune mention n'est faite du salon de Madame de Saint Gilles alors qu'elle évoque largement les sociabilités mondaines de la capitale vers 1753-1755. A partir de 1760 environ, le salon de la comtesse apparaît comme une institution incontournable pour les membres de la haute société dans un grand nombre de récits de voyage masculins et féminins. Sa maison ouverte tous les jours est le lieu de divertissement qui permet aux représentants diplomatiques d'emmener les étrangers qui leur sont recommandés, de la cour au salon de la comtesse. Lord Stanley confirme cet état de fait, en affirmant qu'en 1783, le salon de Madame de Saint Gilles est le lieu de rendez-vous avec le corps diplomatique⁸⁹. Des relations étroites s'établissent donc entre la salonnière et ces derniers, et nous pouvons imaginer qu'en retour de son hospitalité, elle puisse se prévaloir auprès d'eux de faveurs comme celle d'accompagner les épouses des envoyés ou toute autre voyageuse de marque.

2.3 La présentation des voyageuses

Les voyageuses en leur qualité de personnes privées n'ont pas vocation à figurer dans les registres du cérémonial de cour. Pourtant, lors de certains événements de la cour, le maître de cérémonie peut être amené à mentionner la présence de

86. BRT, Registre du cérémonial du comte Cravatta di Villanovetta, *Storia Patria*, (9/3), 1780, f.194; f. 188 et 1783, f.174.

87. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 212.

88. BRT, Registre du cérémonial de cour du comte de Salmatoris, *Storia Patria*, (7/2) 1750, f. 51; Andrea Merlotti, "Salotti in una città...", in Maria Luisa et Elena Brambilla, *Salotti...*, *op.cit.*, p.131.

89. John Thomas Stanley (1766-1850). Lord Stanley, *Journal de voyage de Lord Stanley* in Maria Josepha Stanley, *The Early married life of Maria Josepha*, Londres et New York, Longsman, Green, 1899, p. 41.

dames étrangères mais elles ne font l'objet que d'une attention passagère, ce qui ne permet pas de reconstituer les pratiques en matière de présentation formelle. Les récits de voyage et mémoires que nous avons pu croiser pour une période allant de 1718 à 1792 sont ici une source précieuse. Nous avons trouvé neuf témoignages de première main mentionnant leur présentation à la cour. En général, la procédure de présentation est évoquée de manière inégale mais l'intermédiaire qui a facilité leur introduction est presque toujours spécifié. Parmi eux, le journal de Lady Mary Coke est le plus détaillé sur ce cérémonial. Nous utiliserons donc cette source comme point de départ pour restituer et évaluer les pratiques.

Lady Mary Coke est une dame de la cour assidue en Angleterre, mais aussi dans d'autres cours européennes comme à Vienne où elle est parvenue à intégrer le cercle des intimes de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche et avec laquelle elle s'est finalement fâchée⁹⁰. Elle a la réputation d'accorder beaucoup de prix aux familles royales et de rechercher leur société. L'Anglaise fait souvent l'objet de nombreuses taquineries de son entourage pour cet attrait spécifique. Lady Mary Coke relate dans son journal que son ami, Horace Walpole, s'amuse à la qualifier d'admiratrice de rois et de reines sans égard à leur mérite⁹¹. Même à l'aube du siècle suivant, Lady Mary Coke reste une dame de cour enthousiaste, transmettant son savoir et son expérience à des plus jeunes comme sa nièce, Charlotte Campbell, qui affirme que l'estime de Lady Coke pour elle ne fut jamais aussi forte que lorsque cette dernière a été pressentie par la reine comme dame d'honneur de la princesse de Galles Caroline en 1810 :

"She [Lady Coke] thought more of me than she had ever done before, because I was on the road to royal favour; she herself being in her estimation an engrafted sprig of royalty; [...] Lady Mary Coke was grandly gracious and gave me dissertations on etiquette such as it existed in her young days"⁹².

90. Lady Mary Coke a effectué trois voyages à Vienne où elle restée dans les cercles de la cour de l'impératrice durant les hivers 1770-1771 et 1771-1772 ainsi que pendant l'été et le début de l'automne 1773. Voir Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 3, pp. 309-396 et vol. 4, pp. 1-69 et 230-254.

91. Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 3, p. 371 ; voir aussi le portrait de Lady Mary Coke dressé par sa nièce : Lady Louisa Stuart, *Lady Louisa Stuart : a Selection from Her Manuscripts*, Édinburgh, David Douglas, 1899, pp. 58-150.

92. Lady Bury-Campbell, *Diary illustrative of the times of George IV*, Londres, J. Lane, 1908, (1ère éd. 1838), vol. 1, p. 2.

2.3.1 La présentation de Lady Mary Coke

Lorsque Lady Mary Coke arrive à Turin, elle s'adresse à l'envoyé britannique, Sir William Lynch, afin d'être présentée⁹³. Le jour suivant, Madame de Saint Gilles se rend à son hôtel et lui offre ses services pour lui trouver un habit de cour ainsi que tous les accessoires nécessaires. La robe de cour que la voyageuse a portée à Vienne ne fait pas l'affaire et c'est la comtesse qui effectue pour elle les commandes nécessaires auprès des fournisseurs locaux⁹⁴. Nous ne sommes pas en mesure de savoir si la comtesse a été prévenue par l'envoyé britannique, Sir William Lynch, ou par d'autres moyens, dont la correspondance. En tout état de cause, comme Lady Mary Coke est la sœur de Lady MacKenzie, épouse de l'envoyé britannique de 1758-1761, elle a en sa possession d'excellentes recommandations pour la ville de Turin. Il est intéressant de voir que la comtesse facilite son entrée à la cour dès son arrivée, en prenant à son compte la préparation matérielle. Sa visite est aussi révélatrice de la volonté que nous avons déjà soulignée de la part de Madame de Saint Gilles de se placer favorablement auprès de chaque étrangère de distinction. Comme nous l'avons vu, Lady Mary Coke précise que les dames de la cour (qui se résument très vraisemblablement à la personne de la comtesse de Saint Gilles) lui ont indiqué qu'avant d'être présentée à la cour, elle ne pouvait pas se rendre à l'opéra royal et qu'elle a attendu chez elle pendant quatre jours tout en recevant la visite de la noblesse locale⁹⁵. Sa présentation est fixée au vendredi car selon l'Anglaise, c'est le seul jour où la reine tient son cercle pendant la période du carnaval⁹⁶. Elle a lieu comme pour les ambassadrices et les épouses des envoyés un peu avant le cercle vers huit heures du soir.

"We remain'd some time with the rest of the Company, after which I & Madame St. Jeal was called in where the King, the Queen, the King's two sisters, the young Princess, the Duke of Chablais, the Young Prince & Princess De Carignan & a Younger Brother of the Prince were all standing. I was first presented to the Queen, who receiv'd me very graciously, talk'd a great deal of Lady Betty [Lady Mckenzie] & said how much She had been esteem'd here. The King then walked up where the Queen had left me & was extremely civil, talk'd of different subjects & Lady Betty & Mr Mckenzie, & particularly said that he desired I wou'd tell them he had inquired after them. The King's sisters then spoke to me, the Duke

93. Sir William Lynch (vers 1730-1785).

94. La cour étant en deuil, le velours noir est de rigueur. Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 4 pp. 302-303.

95. Voir chapitre 1, section 1.3.2 "Le théâtre royal".

96. Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 4 p. 303.

of Chablais &c. The Queen and all the Princesses went into the next room where all the Company were & where Her Majesty & the princesses sat down for a few minutes, then got up & talk'd to all the Company as the King and Queen does in England" ⁹⁷.

Il résulte de ce long extrait des éléments communs avec le cérémonial des ambassadrices et des épouses des envoyés. La présentation a lieu dans la salle attenante au cabinet du cercle, ce qui correspond à la chambre à coucher de la reine. Le registre du cérémonial confirme cette information, en précisant lors de la première audience de Lady Rochford en 1750 à Marie-Antoinette d'Espagne, que d'autres dames étrangères sont présentées dans la chambre à coucher :

"E siccome in quest'occasione v'erano pure varie Dame forastieri, e di Famiglia distinta le quali bramavano d'inchinare la Real Sposa, si compiacque la medesima di concederle un tal onore ed avandole fatto entrare nella sua Camera ricevette i loro complimenti" ⁹⁸.

Lady Mary Coke s'attache surtout à l'échange qu'elle a pu avoir avec la famille royale et n'évoque pas le baise-main. Elle ne fait pas mention non plus des trois révérences. Son audience de congé, qui suit le même protocole que celui de la présentation nous permet de constater que l'audience de présentation auprès de la reine pour les voyageuses est identique, quelle que soit la personne introduite et son rang.

"I went to court a little after eight o'clock. The Dame d'honneur came into the room, where I was with the rest of the Ladies, & told me the Royal Family expected me, [and helped] me to let down my train. Madame de Saint Gilles went with [me to the] Bed Chamber where all the Royal Family were assembled" ⁹⁹.

Nous retrouvons toutes les caractéristiques de l'étiquette pour l'audience de présentation. La dame d'honneur qui introduit ainsi que le rituel de la traîne du *grand habit*. Les révérences ne sont toujours pas évoquées mais elles sont courantes dans toutes les autres cours, c'est pourquoi, il est probable qu'elle n'ait pas jugé utile de les citer. Lady Coke n'indique pas non plus dans les deux audiences comment elle est arrivée au palais mais comme nous l'avons vu, les carrosses sont de mise pour ce type d'événement. Nous savons également que personne ne peut être introduit dans le cabinet du cercle sans avoir été conduit par le maître de cérémonie. Une différence est toutefois visible par rapport à certaines présentations d'épouses de diplomates : il s'agit du nombre de membres de la famille

97. *Ibidem*.

98. BRT, registre du cérémonial de cour du comte de Salmatoris, *Storia Patria*, 726 (7/2), f.51.

99. Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.* p.303.

royale présents dans la chambre à coucher de la reine. Pour certaines épouses d'envoyés, les registres font état d'une première présentation à la reine, au roi et aux princes puis une deuxième audience avec les princesses royales et enfin, une troisième audience auprès de la princesse de Carignan. Dans le cas de Lady Coke, la famille royale est au grand complet puisque nous retrouvons non seulement les participants habituels mais aussi les princesses royales, les sœurs et frère du roi et même la princesse de Carignan. En revanche, il n'est pas fait mention dans les écrits des voyageuses d'une audience privée avec la princesse de Carignan à son palais comme il est prévu dans le cérémonial des épouses des représentants diplomatiques, ce qui pourrait laisser supposer soit que l'audience de présentation est unique pour l'ensemble de la Maison de Savoie, y compris la branche des Princes de Carignan, mais nous n'avons noté aucune visite de dame anglaise de notre corpus auprès de la princesse de Carignan pendant leur séjour à Turin, contrairement à certains récits de voyage masculins comme celui de Lord Herbert en 1783¹⁰⁰.

La présentation de Lady Mary Coke a lieu au Palais Royal car la famille royale est présente dans la ville pendant la période du carnaval. Les mêmes conditions de lieu s'imposent pour les voyageuses comme les épouses des envoyés, à savoir la présentation prend place là où se trouve la reine, soit dans la capitale soit dans les résidences royales dans les environs de Turin.

2.3.2 Les intermédiaires

Dans les écrits du for privé, Madame de Saint Gilles revient de manière récurrente dans les textes comme introductrice des voyageuses à la cour et cela, sur une longue période. Néanmoins, contrairement à la présentation des épouses des envoyés britanniques, son intervention semble moins exclusive.

Madame de Saint Gilles, comme nous l'avons rappelé, est une salonnière bien connue des étrangers, entretenant des liens étroits avec les envoyés des différentes nations et particulièrement avec les Britanniques, ce qui lui garantit une assemblée nombreuse, en raison du nombre élevé d'Anglais de passage et d'étudiants de l'Académie royale. Madame de Saint Gilles a rendu visite à Lady Coke le lendemain de son arrivée comme il est d'usage pour les épouses de ministres étrangers. Les liens familiaux de Lady Coke et sa haute naissance ont contribué sans aucun doute à ce régime de faveur¹⁰¹. De même, en 1783, Lady Foster, fille du tumul-

100. Journal de Lord Herbert, *Pembroke Papers*, *op.cit.*, p. 391.

101. Madame de Saint Gilles est présente à l'audience de congé de Lady MacKenzie et elles se sont fréquentées à la ville.

tueux Frederick Hervey, évêque de Derry puis 4ème comte de Bristol¹⁰² et surtout nièce de l'ancien représentant diplomatique britannique à Turin, le 2ème comte de Bristol, de 1755-1758,¹⁰³ parvient facilement à être en contact avec l'ambassadrice de France la baronne de Choiseul¹⁰⁴ et la comtesse de Saint Gilles qui l'introduira à la famille royale et l'accompagnera à tous les divertissements de la cour, mais aussi de la ville :

« I was presented at Turin by the Fr. Amb & Madame de Liles. She & 2 remembered my uncle Amb. There were particularly civil to me. I shall always feel grateful for the civilities shown to me¹⁰⁵.

Toutefois, au-delà de ces voyageuses qui bénéficient d'un statut social prestigieux renforcé par des liens familiaux en relation avec d'anciens services de représentation diplomatique, nous pouvons nous demander si Madame de Saint Gilles reçoit toute candidature, notamment auprès de femmes de moins grande naissance. L'exemple de Laetitia Houblon est assez significatif car sa famille, des réfugiés huguenots, est de fortune récente. Après avoir été marchands, ils se sont introduit avec succès dans les milieux financiers jusqu'à obtenir des hautes fonctions à la banque d'Angleterre à la fin du XVIIIe siècle. Certains membres ont reçu le titre de chevalier par Guillaume III mais le père de Laetitia Houblon, Jacob Houblon (1710-1770), est leur arrière-neveu et n'hérite pas du titre. Ce dernier vit en *Gentleman* avec les revenus de sa propriété de Hallingbury et exerce une fonction parlementaire de 1761 à 1768¹⁰⁶. Toutefois, Laetitia Houblon et sa jeune cousine, Elizabeth Watson, sont bien introduites. Lord Mountstuart, ancien envoyé à Turin, a envoyé une lettre de recommandation à l'envoyé britannique, Mr Tre-

102. Frederick Augustus Hervey (1730-1803) est un grand voyageur, amateurs d'art et d'antiquités, au comportement réputé « excentrique ». John Ingamells, « Bristol, Frederick Augustus Hervey », *Dictionary...*, *op.cit.*, p. 126.

103. George William Hervey (1721-1775), 2e Earl de Bristol.

104. Marie-Françoise-Jeanne Girard de Vannes, (?-?) épouse de l'ambassadeur de France à la cour de Savoie de 1766 à 1791, Louis-Marie-Gabriel-César, Baron de Choiseul (1734-1796). Cependant l'Histoire généalogique et chronologique de la Maison Royale de France mentionne un deuxième mariage en 1770 avec « N.Raby ». Voir le Père Anselme, *Histoire généalogique et chronologique de la Maison Royale de France*, Paris, Firmin-Didot, 1868, vol. 4, p. 852. Il semble que cette information soit erronée car en 1772 un mémoire du comte Vacca di Piozzo fait état de la résidence à Turin depuis plusieurs années de la baronne, ce qui prend sens si l'on se réfère à l'arrivée du couple en 1766. AST, Cerimoniale, Mazzi 1 d'addizione, Memorie relative alle Pretense del Barone di Choiseul Ambasciatore di Francia a questa Corte, che non dovesse la sua Consorte essere la prima a fare visita alla sposa del conte di Lascaris Ministro, Primo Secretario di Stato per gli affari esteri, 24 juin 1772

105. Journal de Lady Foster, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, DF 11/2/2 p. 42. Lord Bristol n'a pas le statut d'ambassadeur mais d'envoyé extraordinaire. D.B. Horn, *op.cit.*, p. 125.

106. Notice d'autorité du *National Trust* relative à la propriété de *Hallingbury Place*.

vor, tandis que le chargé d'affaires de celui-ci, Mr Jackson, a reçu une autre lettre par le consul britannique de Nice, Mr Green, que les deux Anglaises ont fréquenté quelques mois plus tôt au cours de leur villégiature dans cette ville en 1788¹⁰⁷. C'est le chargé d'affaires qui a facilité leur présentation auprès de Madame de Saint Gilles qui est alors vieillissante, mais toujours déterminée à organiser la présentation de voyageuses en visite à Turin. Comme les salonnières parisiennes qui ont souvent une « héritière » qui leur permet de garder leur influence dans le monde et de poursuivre l'activité de leur salon alors qu'elles deviennent âgées, Madame de Saint Gilles est assistée de sa nièce¹⁰⁸. Il semble que la motivation de Madame de Saint Gilles d'obtenir le privilège de présenter les voyageuses s'applique à un spectre social plus large que les seules représentantes du *Peerage* mais une fois de plus, des relations antérieures avec d'autres membres de la famille jouent également favorablement et attestent une insertion dans la haute société et ses parcours éducatifs. Le frère aîné de Laetitia Houblon, Jacob Houblon, a effectivement passé un long séjour à Turin dans le cadre de son Grand Tour, en étant membre de l'Académie Royale de juillet 1758 à janvier 1759 et a fréquenté assidûment le salon de Madame de Saint Gilles. Il a été présenté à la comtesse par un autre étudiant de l'Académie, Lord Charlemont¹⁰⁹. Madame de Saint Gilles maintient jusqu'à la fin de son "règne", le contrôle sur les introductions formelles, même si celui-ci s'exerce « par procuration », par l'intermédiaire de sa nièce. Cette présentation révèle donc que les femmes n'appartenant pas à l'aristocratie, sont admises à l'audience de présentation formelle. Les liens entre Jacob Houblon et la comtesse montrent que l'Académie royale est en quelque sorte une formation « anoblissante », permettant de développer un réseau dans les cercles aristocratiques et les lieux de pouvoir¹¹⁰.

Le rapport que Madame de Saint Gilles entretient avec les envoyés et leurs chargés d'affaires apparaît déterminant dans la place que la comtesse joue dans le cadre de la présentation, ce que la visite de la duchesse de Grafton en 1761, telle que relatée par Louis Dutens, illustre parfaitement. Louis Dutens est à cette

107. Thomas Jackson (1758-1829) et Nathaniel Green (1745-1799).

108. La nièce se dénommerait la comtesse Brizzio selon la correspondance de Laetitia Houblon mais il n'est pas certain que l'orthographe soit correcte. Sur la notion d'héritage et de transmission dans les salons parisiens, voir Antoine Lilti, *Le monde des salons...*, *op.cit.*, p. 135.

109. Jacob Houblon (1736-1783). Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 212; John Ingamells, *Dictionary...*, « Jacob Houblon », *op.cit.*, p. 525; James Caulfeld, Lord Charlemont (1728-1799).

110. Laetitia Houblon confirme l'importance de ce lien avec l'Académie royale car elle indique avoir eu l'honneur de converser plus longuement avec la famille royale que les autres dames étrangères présentées le même jour. Laetitia Houblon *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 214.

période chargé d'affaires, agissant au nom de l'envoyé britannique pendant l'absence de Lord MacKenzie.

Lorsqu'en 1761, la duchesse de Grafton¹¹¹ et son époux font une visite à Turin, le salon de Madame de Saint Gilles est déjà très réputé. En raison d'un lien éloigné de parenté entre le duc et le roi de Sardaigne, celui-ci a exprimé le désir de rendre leur séjour agréable et qu'il préconisait la plus grande politesse à leur égard¹¹². L'auteur indique que le duc serait le descendant de Charles II d'Angleterre, ce qui est confirmé par les historiens, le premier duc de Grafton est l'enfant illégitime de Charles II et de sa maîtresse, la comtesse de Castlemaine. Il n'a cependant jamais été reconnu par le roi. Les liens avec la famille de Savoie sont établis par Henriette d'Angleterre, fille de Charles II et mère d'Anne d'Orléans, reine de Sardaigne, elle-même mère de Charles-Emmanuel III. La question s'est posée de savoir qui parmi les dames de la cour aurait l'honneur d'accompagner la duchesse à la cour.

« Ce discours [du roi] ne manqua pas d'exciter, dans plusieurs Dames de la Cour, le désir de témoigner leur zèle ; et ce fut à qui l'obtiendrait l'honneur distingué de conduire la duchesse à la Cour. Il falloit s'adresser à moi pour cela ; et madame la comtesse de Saint Giles fut la première à m'en parler, et à me signifier qu'elle seroit bien aise que je lui procurasse cet avantage : à quoi je répondis par une simple révérence, qui n'exprimoit ni acquiescement, ni refus. Elle prit cela pour une affaire arrangée ; mais j'avois d'autres idées là-dessus »¹¹³.

Il apparaît bien que Madame de Saint Gilles, consciente de sa réussite dans le monde, s'est placée très vite dans les rangs et pense obtenir la préférence. Louis Dutens emploie le terme « d'avantage » pour souligner le fait qu'il s'agit avant tout d'une faveur qui est accordée aux dames de la cour par les représentants diplomatiques.

Nous pouvons en déduire que la procédure pour les épouses d'envoyés n'a aucune raison d'être différente et reflète plutôt des liens privilégiés de la comtesse avec certains ministres étrangers plutôt que d'une fonction d'introductrice privilégiée attribuée par la cour elle-même. Dans l'exemple de Laetitia Houblon, c'est le chargé d'affaires qui présente la voyageuse à Madame de Saint Gilles, ce qui laisse supposer que ce dernier a d'ores et déjà accordé à la comtesse l'honneur de la conduire à la cour¹¹⁴. Dans une lettre au secrétaire aux affaires étrangères à Tu-

111. Première épouse de 3e duc de Grafton, l'Honorable Anne Liddell, fille du Baronet Ravensworth. John Ingamells, « Grafton, Augustus Hervey Fitzroy », *Dictionary...*, *op.cit.*, p. 415.

112. Louis Dutens, *Mémoires...*, *op.cit.*, pp. 179-180.

113. Louis Dutens, *Mémoires...*, *op.cit.*, p. 180.

114. Dans la pratique, "conduire à la cour" signifie accompagner la voyageuse en carrosse jus-

rin datant de 1780, Lord Mountstuart confirme le rôle en amont des représentants diplomatiques. Il est cependant soumis au contrôle du secrétaire et aux notifications formelles du protocole¹¹⁵. Il apparaît même que le choix de la dame de cour puisse relever du choix du secrétaire d'état, peut-être en l'absence de proposition de l'envoyé britannique¹¹⁶.

Même si Madame de Saint Gilles est tributaire de décisions qui lui sont extérieures, elle est incontestablement en faveur à la cour. L'hospitalité qu'elle offre aux visiteurs fait écho à la politique d'accueil ouverte de la cour de Savoie à l'égard des étrangers. Madame de Saint Gilles bénéficie d'une position d'autorité tant à la cour qu'à la ville. La reine au cours d'un cercle a demandé à Lady Coke si cette dernière comptait se rendre après comme à son habitude au salon de Madame de Saint Gilles qui apparaît bien comme une « institution » de la vie mondaine prolongeant les sociabilités de la cour¹¹⁷. Des liens étroits entre des « salonniers » de la ville et la reine ne sont pas nouveaux ni incompatibles, comme l'atteste l'exemple de la dame du palais de la reine Anne d'Orléans, la marquise de Cavaglià qui tient des assemblées en ville réputées dans le premier tiers du XVIIIe siècle¹¹⁸. Lorsque Lady Elizabeth Foster est présentée à la cour en 1783 par Madame de Saint Gilles, elle indique qu'elle a été particulièrement bien reçue à la cour et que son succès a rejailli de manière positive sur la réputation d'introductrice de qualité de Madame de Saint Gilles.

«The king and the Queen both told me they had staid on purpose to receive me; their reception was as flattering as possible and they said many things you can wish to Madame de Saint Gilles ». et lors d'un concert à la cour, « they [The Royal Family] all repeated to Madame de Saint Gilles how pleas'd the Queen had

qu'au palais puis à l'audience de la reine. Comme la présentation a lieu avant le cercle, elles doivent attendre parmi une assemblée de courtisans avant d'être introduites. C'est d'ailleurs l'occasion pour la cour de découvrir les nouvelles venues. Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, p. 303.

115. Lettre du comte de Perron à Lord Mountstuart du 28 octobre 1780, BL, *Bute Papers*, Add MSS 37083. Voir figure 2.5.

116. De 1714 à 1720, l'Angleterre n'a aucun représentant diplomatique à la cour de Savoie. Pourtant, Mary Wortley Montagu (1689-1762) est présentée à la cour. L'Anglaise n'a pas précisé quelle dame de l'aristocratie locale l'a accompagnée à la cour, mais celui qui a facilité sa présentation est le chevalier Ossorio Alarcon (1697-1763). Il s'agit d'un diplomate de la cour de Savoie, qui sera nommé chargé de mission à la cour d'Angleterre en 1729 et dont Lady Wortley Montagu a fait la connaissance à Londres. Lady Mary Wortley Montagu, *Complete Letters...*, *op.cit.*, vol. 1, p. 234.

117. Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 4 pp. 325-326.

118. Voir Edward Corp, « The Court of Turin and the English Succession, 1712-1720 » et Andrea Merlotti, « The British and Freemasonry in Eighteenth Century Turin », in Paola Bianchi et Karin Wolfe (dir.), *op.cit.*, chapitre 3, partie 1 et chapitre 8, partie 2.

been with me »¹¹⁹.

Le choix de Madame de Saint Gilles n'est pas pour autant systématique et certaines présentations de femmes britanniques peuvent lui échapper. Louis Dutens a volontairement cherché à écarter Madame de Saint Gilles pour la présentation de la duchesse de Grafton et lui préfère la marquise de Prié, l'épouse d'un riche noble recevant chez lui avec beaucoup de faste. Il ne cache pas son inimitié à l'égard de Madame de Saint Gilles et le fait qu'il a lui-même œuvré pour soutenir un autre salon de la ville, celui d'une bourgeoise, Madame Martin, en y amenant les étrangers placés sous sa protection, et ainsi tenter de diminuer le succès de la conversation de Madame de Saint Gilles¹²⁰. Ce fut le cas aussi pour une riche anglaise qui devient résidente à Turin en raison de son mariage avec un officier du régiment de cavalerie de Savoie, Monsieur de Saint Pierre, et qui fut présentée à la cour par une autre dame de la cour, Madame d'Aix, probablement en raison de son origine savoyarde. Madame de Saint Gilles est toutefois parvenue à organiser une conversation en l'honneur de la nouvelle épouse anglaise, au cours de laquelle elle fait illuminer sa terrasse avec des lampions de différentes couleurs¹²¹.

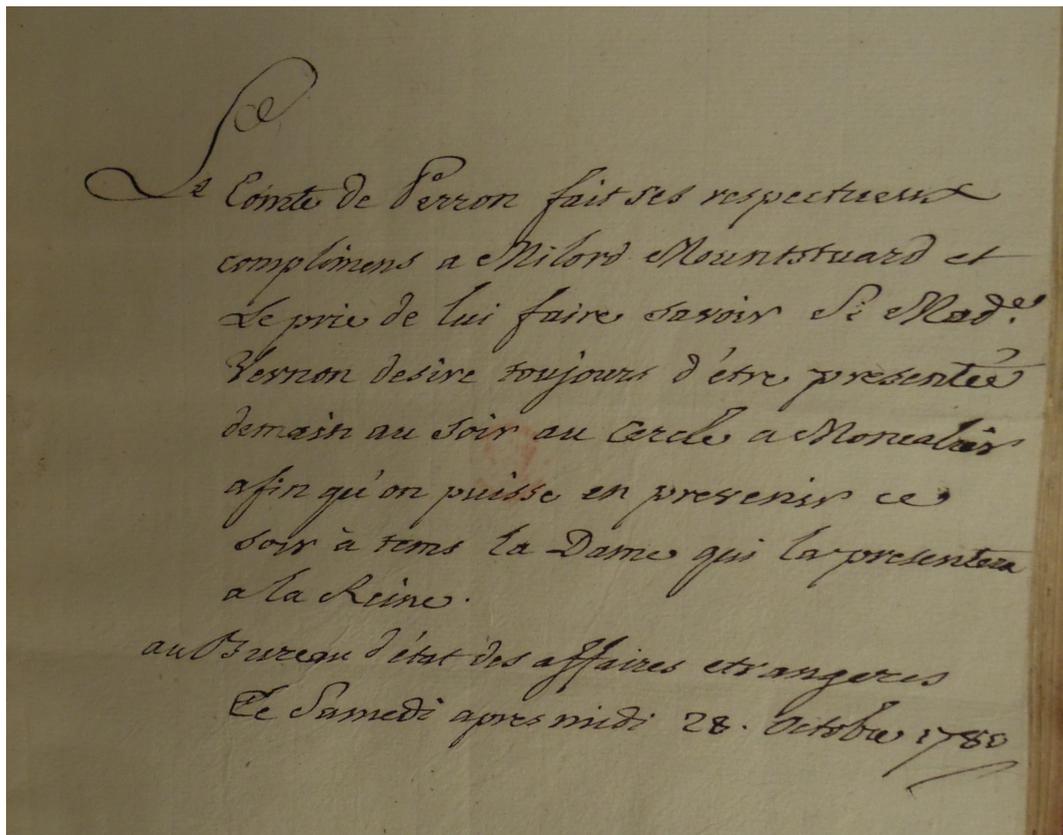
Le choix peut aussi se faire en dehors des dames de cour italiennes car par symétrie aux fonctions de présentation de l'envoyé pour les visiteurs masculins, leur épouse est habilitée à présenter les dames anglaises qui lui rendent visite. Mrs Trevor est notamment indiquée comme introductrice dans un registre qui semble être le seul qui ait survécu consignait toutes les présentations d'étrangers à la cour pour les années de 1782 à 1784. En 1783, Mrs Warren est ainsi présentée à la reine par Mrs Trevor, tandis que son époux est en charge de la présentation de Sir Warren au roi. Nous retrouvons l'élément de genre que nous avons mentionné plus haut, à savoir, les audiences de la reine sont uniquement menées par l'intermédiaire de femmes¹²². En revanche, l'autorisation de l'envoyé britannique semble requise en amont de la présentation, conformément à la lettre ci-dessous reproduite :

119. Lettre de Lady Foster à la duchesse de Devonshire de septembre 1783, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, C S/530.

120. Louis Dutens, *Mémoires...*, *op.cit.*, pp. 141, 153-154

121. Lettre du chevalier Lagnasco à Lord Mountstuart en date du 1er juillet 1780, BL, *Bute Papers*, BL, Add MS 37080.

122. AST, Cerimoniale, Mazzi 1 d'addizione, Ambasciatori e inviati : *Nota dei forestieri stati presentati all' corte* ; Frances Bisshopp (?-?) et Sir George Warren (1735-1801).



Le Comte de Perron fait ses respectueux
complimens a Milord Mountstuart et
Le prie de lui faire sçavoir si Mad.^e
Perron desire toujours d'être présentée
demain au soir au Cercle a Monsieur
afin qu'on puisse en preserver ce
soir à temps la Dame qui la présente
a la Reine.
au Bureau d'état des affaires étrangères
Ce Samedi apres midi 28. Octobre 1780

FIGURE 2.5 – Note du comte de Perron du 28 octobre 1780 adressé à Lord Mountstuart (*Bute Papers*).

2.4 Conclusion

L'étude du cérémonial de présentation des dames anglaises à la cour de Savoie met en évidence un ensemble d'usages qui semblent avoir été appliqués de manière invariable au cours du XVIII^e siècle. Le règlement des ambassadeurs et des envoyés de 1715 constitue le modèle de référence mais il est adapté aux épouses d'envoyés puis aux personnes privées dans les registres du cérémonial de cour.

Nous avons montré que le nombre d'audiences particulières accordées à des voyageuses britanniques est réduit alors qu'il apparaît que les circuits de recommandation fonctionnent bien et de manière relativement large. La figure de la comtesse de Saint Gilles contribue également à faciliter des présentations pour des dames de l'aristocratie mais aussi de la gentry. Toutefois, il semble qu'il faille distinguer les présentations des voyageuses de passage dont les conditions d'accès sont moins strictes que celles qui président à la reconnaissance des sujets de la cour. En effet, Laetitia Houblon, après son mariage avec le baron de Feilitzsch, alors capitaine-lieutenant dans le régiment de Leutrum, s'est vu opposer une demande de preuve de ses quartiers de noblesse sur plusieurs générations, règle en vigueur à la cour de France, ainsi que l'attestation d'un rang suffisant pour être présentée formellement à la cour d'Angleterre¹²³. L'historiographie anglaise semble avoir peu étudié les questions d'admissibilité à la présentation formelle à la cour d'Angleterre, mais il semblerait que sous le règne de George III, un accès assez large à la cour est constaté. En revanche, il n'est pas certain que ces introductions soient pour les membres de la *gentry* sans titre¹²⁴ des présentations formelles¹²⁵. Il apparaît donc une volonté de la cour, comme nous l'avons souligné dans le chapitre précédent, d'intégrer autant que possible les voyageuses britanniques. Cette tendance est également tangible dans d'autres cours en Italie comme à Naples alors qu'en France, la présentation formelle est refusée aux dames de l'aristocratie anglaise, qui ne sont généralement introduites que manière informelle¹²⁶.

Malgré la popularité de la ville que Lady Caroline Holland met en avant lors de son voyage en France, les voyageuses qui sont présentées formellement à Turin expriment une curiosité et un attrait manifeste pour la cour, ce que nous retrouvons

123. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 234. Le baron de Feilitzsch a obtenu une autorisation du roi de Sardaigne pour se marier avec Laetitia Houblon.

124. Nous entendons par l'absence de titre, le fait de ne pas détenir un titre attribué par le souverain, à la différence d'un titre lié à la propriété foncière.

125. Robert O. Bucholz, "Going to Court in 1700...", *art.cit.*, pp. 181-215.

126. Pour une comparaison des pratiques dans ces cours, voir annexe B.

dans les trois chapitres de cette partie selon des angles différents. Cette relation à la cour n'est pas uniquement motivée par l'intérêt de la découverte mais elle correspond aussi à des pratiques sociales. Les voyageuses et les épouses de diplomates qui fréquentent la cour d'Angleterre ont une bonne connaissance des codes curiaux. Le respect de la famille royale et d'un certain cérémonial sont des éléments qui font partie de la culture des élites. C'est pourquoi, la présentation en elle-même est vécue comme un honneur. Lady Elizabeth Foster a apprécié à sa juste valeur le compliment qui lui a été fait d'obtenir une audience au Palais Royal. Quant aux épouses de diplomates, en leur qualité de personne publique, elles sont introduites d'office en application du protocole. Le dynamisme de la ville-capitale est indéniable, mais il ne vide pas la cour et ses rituels de toute signification symbolique à l'égard des femmes en voyage.

Au niveau local, le cérémonial de présentation souligne également les liens étroits entre la cour, le corps diplomatique et les salonniers de la ville. L'exemple de la comtesse de Saint Gilles est remarquable tant par sa durée que par sa visibilité à la cour et à la ville, lui donnant ainsi une position de quasi-monopole sur les étrangers en visite.

L'étiquette appréhendée au prisme du genre montre que la réalité de la vie quotidienne des femmes, notamment la maternité, n'est pas absente du cérémonial tant pour les visiteuses que pour la reine ou la duchesse de Savoie, justifiant des aménagements des règles applicables.

L'exigence de l'*grand habit* semble néanmoins avoir découragé des présentations de voyageuses, même si nous pourrions nous demander si plus d'introductions formelles auraient été rendues possibles dans les résidences de villégiature, où cette règle est assouplie, mais dans l'état de nos sources, nous ne sommes pas en mesure de répondre à cette question. De plus amples recherches comparatives entre voyageuses et résidentes d'autres nationalités, pourraient venir compléter de manière utile notre connaissance en matière de présentation à la cour de Savoie.

Il semble que la brièveté des séjours joue de manière significative dans les choix des voyageuses de l'aristocratie ne pas solliciter de demande de présentation formelle, mais aussi des considérations économiques.

Lady Mary Wortley Montagu nous apporte à ce propos un éclairage tout à fait intéressant. Lorsque Lady Mary Wortley Montagu est à Turin en 1739, il s'agit d'un second voyage dans la capitale. Au cours de sa première visite, elle a été présentée formellement à la reine Anne d'Orléans. Dès son arrivée à Turin, l'envoyé

britannique, Arthur Villettes¹²⁷, lui rend visite car il a été prévenu par des officiers du roi de Sardaigne de son passage à Pont Beauvoisin. Sa nouvelle présentation à la cour est acquise et même attendue. Toutefois, le contexte du voyage est différent du premier, puisque Lady Mary Wortley Montagu a choisi de résider seule en Italie. Pour subvenir à ses besoins, elle dépend de l'envoi de versements effectués par son époux qui est en Angleterre. Or, ceux-ci ne sont pas suffisants pour assurer une vie de faste à l'étranger. C'est pourquoi, Lady Mary Wortley Montagu n'est pas en mesure d'acquérir un *grand habit* :

"I have been obliged to excuse my going to court, on having no court-dress and saying I intended to leave the town in a few days"¹²⁸.

Lors d'une troisième escale à Turin en 1741, Lady Mary Wortley Montagu est toujours confrontée aux mêmes difficultés financières et se range selon une pratique communément admise, sans doute pour échapper à la lourdeur du cérémonial de présentation formelle :

"I will not be at the trouble and expense of Dress, which is the same as Vienna. I sent my excuse to Mr Villette as I hear is commonly practis'd by Ladyes that are only Passengers"¹²⁹.

Il apparaît donc que c'est plutôt le cérémonial de présentation formelle que les voyageuses de l'aristocratie tente d'éviter plutôt qu'un manque d'intérêt général pour la cour.

Nous allons maintenant examiner l'accueil des Anglaises au sein des sociabilités "privées" de la cour, en envisageant dans un premier temps, l'expérience des épouses de diplomates dans le cadre de leur fonction officielle puis dans un second temps, celle des voyageuses de passage.

127. Arthur Villettes (1701-1776).

128. Lettre de Lady Mary Wortley Montagu à Mr Wortley Montagu du 10 septembre 1739, *Complete Letters...*, *op.cit.*, vol. 2, p. 44.

129. Lettre de Lady Mary Wortley Montagu à Mr Wortley Montagu du 11 avril 1741, *Complete Letters...*, *op.cit.*, vol. 2, p. 233.

Chapitre 3

Les honneurs de la cour

La présentation formelle donne droit de participer aux sociabilités de la cour. Les « honneurs de la cour » sont avant tout un privilège, puisqu'ils permettent comme l'affirme Lady Holland de mieux connaître la cour, mais c'est aussi d'une certaine manière, des obligations qui sont réelles pour les épouses des représentants diplomatiques ou de princes tandis qu'elles sont « gracieuses » pour les voyageuses qui peuvent à leur gré adapter leur degré d'implication à la cour par rapport aux attentes qu'elles espèrent en retirer. Cette expression, apparue sous la minorité de Louis XV, avait pour objet de réserver la proximité du roi aux seules familles de la noblesse ancienne¹. Nous reprenons cette appellation dans un sens très restrictif pour désigner l'hospitalité de la cour qui est accessible après l'audience de présentation. L'influence de la cour et de ses pratiques, comme modèle de référence, est visible dans l'usage de ce terme des "honneurs" pour qualifier d'autres formes de l'hospitalité des élites, comme les "honneurs de la ville" ou "les honneurs des vaisseaux", ce que nous développerons au cours des parties suivantes de ce travail.

C'est dans le cadre des sociabilités "à l'intérieur de la cour" que nous tenterons d'interroger la nature des relations des résidentes et des voyageuses avec les membres de la famille royale de Savoie. Il est difficile de trouver un terme adéquat pour décrire l'hospitalité de la cour car les notions de public et de privé s'appliquent ici de manière peu satisfaisante, même si les sociabilités dont il est question ne sont ouvertes qu'à des membres ayant été présentés formellement. Si nous prenons l'exemple du cercle de la reine, les voyageuses ne sont pas jamais

1. François Bluche, *Les honneurs de la cour*, Paris, P.Puy, 2000, (1ère éd. 1957, 2 vols ; Jean-François Solnon, *La cour de France*, Paris, Librairie générale française, 1996, pp. 362-367 et Henri Brocher, *Le rang et l'étiquette*, Paris, Félix Alcan, 1934, p.28.

intégrées à l'espace "intime" de la famille royale.

Le caractère exclusif que suppose la présentation formelle doit être cependant nuancé. Comme nous l'avons vu dans le chapitre premier, les voyageuses peuvent par l'intermédiaire des représentants diplomatiques et de leurs épouses assister à certains événements de la cour qui font en principe partie des « honneurs » de la cour comme la chasse, sans avoir été présentées à l'audience de la reine. Toutefois, la relation que les voyageuses peuvent nouer avec la famille royale dans le cadre de ces présentations informelles est par nature fugace et ponctuelle.

Dans ce chapitre, nous souhaitons nous intéresser à des relations plus suivies avec la cour dont celles entretenues avec les épouses des représentants diplomatiques britanniques, mais aussi celles des voyageuses ayant été présentées formellement. Nous rechercherons dans quelle mesure l'étiquette pèse sur la spontanéité et l'authenticité des échanges et si une certaine « familiarité » peut émerger de leurs relations dans une cour souvent jugée austère, dès les débuts du règne de Victor Amédée II, et parfois ennuyeuse et triste à partir de 1750, atmosphère attribuée généralement à l'influence de la duchesse royale, Marie Antoinette d'Espagne².

La vie de cour est rythmée par le calendrier religieux et plus particulièrement les festivités du carnaval précédant le carême qui correspondent à la période où la cour offre des divertissements à la bonne société au Palais Royal et dans la ville. Seuls la visite de princes étrangers ou les mariages royaux viennent perturber cet équilibre et apporter une animation supplémentaire. Les deuils affectent le cours normal des activités de la cour et notamment ses amusements qui peuvent être suspendus au moins temporairement. Les impératifs économiques peuvent toutefois entraîner des aménagements de l'étiquette, comme cela a été le cas pendant la période de deuil rendue en hommage à l'épouse de Victor Amédée, Marie-Antoinette d'Espagne en 1786³.

Le cérémonial de cour est relativement constant dans la mesure où il découle d'une tradition stable transmise par les maîtres de cérémonie tout au long du XVIIIe siècle. Victor Amédée II a posé les jalons pour asseoir la royauté de la Maison de Savoie après 1713, particulièrement en ce qui concerne l'administration de l'État et les relations avec le corps diplomatique. Sous le règne de Charles-

2. En 1737, George Montagu, vicomte Sunbury, considère que « The Court is polite indeed, and strangers are well received as it, but I can't help thinking it is dull enough, fusty with old forms and ceremonies, and destitute of the pleasures that generally attend on Princes » tandis que le Président de Brosses affirme haut et fort que le cercle de la reine est « aussi triste qu'il est possible d'imaginer ». Jeremy Black, *Italy...*, *op.cit.*, p. 134 ; Charles de Brosses, *Lettres...*, *op.cit.*, p. 432.

3. Voir le chapitre 1, section sur le théâtre royal, chapitre 1.3.2 "Le théâtre royal".

Emmanuel III, le système antérieur a été développé avec l'appui du maître de cérémonie et introducteur des ambassadeurs, Carlo Amadeo Salmatoris (1688-1759), et a été ensuite repris presque sans modification par Victor Amédée III en 1773 jusqu'en 1796⁴.

Les sociabilités de la cour de Savoie connaissent un regain d'intérêt sous l'impulsion d'historiens comme Andrea Merlotti et Paola Bianchi mais en revanche, les rencontres dans le cadre de la vie de cour expérimentées par les dames de distinction britanniques ne semblent pas avoir été abordées par l'historiographie. Même le récit de voyage de Lady Mary Wortley Montagu qui est très connu pour la première partie du XVIIIe siècle est plutôt citée à d'autres fins, comme dans le cas de Giuseppe Ricuperati pour introduire sa réflexion sur Turin comme capitale sur le plan politique⁵.

3.1 Les épouses de diplomates

Aux dires d'Horace Mann, lui-même envoyé britannique à Florence depuis 1738, l'arrivée d'un représentant diplomatique accompagné de son épouse est jugée comme un atout par rapport aux chargés d'affaires célibataires : « Lord and Lady Rochford's gaiety will be a great contrast to Vilette's solemnity »⁶.

Cet avantage est justifié tout d'abord parce que les épouses ont généralement les compétences sociales nécessaires pour assurer un rôle de représentation dans une cour étrangère. Lady Lucy Rochford est notamment considérée comme une dame de la cour en Angleterre très en faveur auprès de la famille royale. Elle a une longue expérience puisqu'elle a été dame d'honneur de la princesse de Galles avant son mariage⁷.

"You are going to see one of our court beauties, in Italy, my Lady Rochford : they are setting out on their embassy to Turin. She is large,

4. Giuseppe Ricuperati et Luca Prestia, « Lo specchio degli ordinati » in Giuseppe Ricuperati, *Storia di Torino*, *op.cit.*, vol. 5, p. 583. En 1796, lors de l'accession de Charles-Emmanuel V, le cérémonial de cour reste le même. Toutefois, étant donné le contexte politique difficile avec un territoire en grande partie annexé, cette période n'est pas très représentative.

5. Giuseppe Ricuperati, "Le avventure della capitale di uno Stato "ben amministrato" in Giuseppe Ricuperati, *Storia di Torino...*, *op.cit.*, Tome V, p. xix.

6. Lettre d'Horace Mann à Horace Walpole du 25 juillet 1749, *The Yale Edition of Horace Walpole's Correspondence*, *op.cit.*, vol. 20, p. 76 ; voir John Ingamells, « William Henry Nassau de Zuylestein, 4e Earl of Rochford », *Dictionary...*, *op.cit.*, p. 819.

7. Lucy Young (vers 1723-1773). Geoffrey Rice, *An aspect of European diplomacy in mid-Eighteenth Century : The Diplomatic Career of the Fourth Earl of Rochford at Turin*, Madrid and Paris, 1749-68, PhD, Université de Canterbury, Nouvelle-Zélande, 1973.

but very handsome, with great delicacy and address"⁸.

Selon les mémoires de Lady Louisa Stuart, la nièce de Lady Coke que nous avons évoquée plus haut, Lady Lucy Rochford a une forte personnalité et n'a pas peur d'exprimer ses opinions mais elle tente aussi de respecter les normes imposées par la société afin de servir les intérêts de son époux et se conformer aux fonctions à sa charge.

"Rather a remarkable person; a Lady of free manners who said and did whatever she pleased; but as her husband took no exceptions and she was clever and entertaining, she kept her place in society"⁹.

Les épouses des diplomates ont en effet des missions particulières liées au statut de leur conjoint dont la mission est de représenter un souverain étranger. Cette position sociale leur donne une visibilité particulière et valorisante dans la société mondaine locale et auprès des voyageurs de passage, mais elle comprend en contrepartie des obligations.

Nous avons souligné le rôle d'intermédiaire des épouses des représentants britanniques lors de la présentation de dames étrangères. Nous n'avons pas d'écrits du for privé émanant de ces femmes permettant d'apporter un éclairage personnel sur leurs pratiques. Nous n'avons connaissance de leurs faits et gestes qu'indirectement, à travers les archives diplomatiques britanniques, les récits de voyageurs étrangers et les rapports des maîtres de cérémonie.

3.1.1 La vie ordinaire de la cour : entre liberté et contraintes

Après avoir été présentée à l'audience publique de la reine, les ambassadrices « peuvent quand elles le souhaitent se rendre le soir à la cour, à l'occasion du cercle de la reine »¹⁰. Dans cette formulation, nous retrouvons toute l'ambiguïté du rôle de représentation des épouses de diplomates. Il est intéressant de noter que l'effet de la présentation n'est pas tant de conférer un privilège ni un droit intangible, mais plutôt une faculté de se rendre à l'assemblée de la reine selon leur convenance. La question qui vient à l'esprit est la suivante : dans quelle mesure cette invitation relève-t-elle effectivement du bon vouloir des épouses de diplomates ? Il semble qu'une certaine flexibilité soit acceptée dans la pratique, dans

8. Lettre d'Horace Mann à Horace Walpole du 17 mai 1749, *Walpole's Correspondence...*, *op.cit.*, vol. 20, p. 58.

9. *Ibidem*, Lady Louisa Stuart, *Notes by Lady Louisa Stuart on George Selwyn and his contemporaries*, éd. W.S. Lewis, Londres, Oxford University Press, 1928, p. 10.

10. Jean Rousset de Missy, *Le cérémonial diplomatique...*, *op. cit.*, p. 769.

la mesure où il est connu que la reine ou en son absence la duchesse, tient un cercle tous les soirs. Il apparaît que les diplomates sont invités à le fréquenter également. Toutefois, ces derniers ne s'y rendent qu'une fois par semaine, c'est-à-dire le mardi qui est le jour des ambassadeurs selon l'étiquette, ou un autre jour comme le préconise Lord Mountstuart, afin d'obtenir toute l'attention du roi qui est présent¹¹.

Comme nous l'avons déjà souligné, le cérémonial de Jean Rousset de Missy a été rédigé à partir de documents directement transmis par le maître de cérémonie, le comte de Salmatoris, ce qui assure l'authenticité de cette formulation. Par conséquent, même si l'épouse d'un diplomate est invitée à se rendre à la cour, elle n'est pas tenue d'assister à tous les cercles et elle peut choisir la fréquence et le jour pour y participer. Les registres du cérémonial de cour ne peuvent nous renseigner sur leur assiduité au cercle car ceux-ci ne sont évoqués que pour les jours de grande cérémonie publique ou lors de la présentation d'épouses de diplomates étrangers.

En réalité, il faut distinguer les audiences particulières et la fréquentation du cercle de la reine. Les premières peuvent être liées à un retour à la cour après une période d'absence ou à la suite d'une naissance qui correspond aussi dans les deux cas à une reprise de la vie de cour – ce que nous détaillerons plus loin – et qui équivaut également aux pratiques courantes des dames anglaises à la cour de Saint James. Le post-partum de la reine ou de la duchesse royale ainsi que toute indisposition ou maladie supposent une visite de courtoisie de la part des épouses de représentants diplomatiques selon leur rang c'est-à-dire les ambassadrices puis les épouses d'envoyés. Ainsi quand la princesse de Piémont, Marie-Antoinette d'Espagne, reste alitée pendant trois jours en 1776, une audience particulière est prévue pour constater son bon rétablissement et Mrs Mary Lynch¹², l'épouse du représentant britannique, se conforme à cette obligation au même titre que les autres dames de la cour¹³.

L'assiduité des épouses de diplomates au cercle est variable. Elle dépend de l'occurrence d'événements particuliers. L'anniversaire de la reine ou tout simplement la réussite de l'inoculation d'un de ses enfants contribuent à faire venir les

11. Mémoire de Lord Mountstuart, BL, *Bute Papers*, Add MS 37083, vol. 4; la comtesse de Kottulinsky, *La destinée...* *op.cit.*, p. 113; Andrea Merlotti, « Una corte itinerante... », in F. de Pieri et E. Piccoli (dir.), *Architettura e città...*, *op.cit.*, p. 63.

12. Mary Lynch (?-?).

13. BRT, Registre du cérémonial de cour du comte de Cravatta Villanovetta, *Storia Patria* (9/1), 1776, f. 102.

courtisans¹⁴. Nous retrouvons les mêmes pratiques à la cour d'Angleterre, les anniversaires constituant aussi l'un des principaux rendez-vous de la cour. A cette occasion, les dames de la cour revêtent des habits neufs ou font reprendre d'anciennes robes pour leur donner un lustre nouveau, ce qui donne lieu à des comptes-rendus détaillées¹⁵. Selon Lord Mountstuart, « the only gala days are New Years days, King & Queen Prince & Princess of Piémont birthdays » et ce sont les seules occasions au cours desquels la famille royale de Savoie et sa cour arborent de riches habits. Il conseille à Mr Trevor, son successeur, de ne prévoir qu'un seul habit de cour, même démodé. L'équipage ne sera requis que pour les jours de gala et devra être recherché en France en raison des coûts élevés à Turin¹⁶. Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, les femmes se rendant au cercle ou pour toute autre cérémonie publique, à l'exception de la chasse, le *le grand habit* est de rigueur. La *robe de chambre* est réservée aux périodes de villégiature de la cour.

En 1783, une journée de gala est organisée pour l'anniversaire de la reine Marie-Antoinette d'Espagne comprenant un défilé en cortège, la réception de tous les dignitaires et du corps diplomatique et pour finir, un bal dans la chambre d'apparat de la reine où une large assemblée s'est réunie¹⁷. Pour l'anniversaire de la princesse de Piémont, Clothilde de France, un bal est normalement prévu en 1786 mais cette dernière a été indisposée dans les jours précédents et n'est pas encore rétablie. C'est pourquoi, la princesse renonce au bal et tient un cercle où « les dames de la capitale » sont venues nombreuses la féliciter. En principe, dans la journée, le corps diplomatique est tenu de rendre hommage à la princesse mais comme la cour est à Montcallier, cette formalité n'est annulée¹⁸.

Parmi les jours de gala de la cour mentionnés par Lord Mountstuart figurent les festivités de la nouvelle année. Même si celles-ci se retrouvent dans d'autres cours européennes, la cour de Savoie prévoit des cérémonies de baise-main pour la cour entière ainsi que tous les organes administratifs et politiques du gouvernement¹⁹.

14. Lettre de Lady Elizabeth Foster à la duchesse de Devonshire de septembre 1783, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS5/530.

15. Hannah Grieg, *The Beau Monde*, op.cit., p. 110.

16. Mémoire de Lord Mountstuart, BL, *Bute Papers*, Add MS 37083, vol. 4, f. 97.

17. BRT, registre du cérémonial de cour du comte Cravatta di Villanovetta, *Storia Patria* (9/3), 17 novembre 1783 f. 179, "Giorno natalizio di S.M. La Regina".

18. BRT, registre du cérémonial de cour du comte Cravatta di Villanovetta, *Storia Patria*, 726 (9/4), 23 septembre 1786, f. 104.

19. Andrea Merlotti, « Una 'muta fedeltà' : le cerimonie di baciamento fra Sei e Ottocento » in Paola Bianchi e Andrea Merlotti, *Le strategie dell'apparenza...*, op.cit., pp. 93-132; Elena Pagnana, « Cerimoniale e cerimonie di corte nel Settecento napoletano », in Attilio Antonelli (dir.),

L'épouse du représentant britannique est invitée à une audience particulière de la reine afin de présenter à son tour ses hommages. Toutefois, étant donné le caractère symbolique et politique de ce cérémonial, qui représente une affirmation du pouvoir régalien fondée sur le rite ancien du serment de fidélité, celui-ci a toujours lieu au Palais Royal.

Le corps diplomatique est aussi invité à participer à cette tradition, mais dans un esprit différent puisque les diplomates sont temporairement attachés à la cour et sont les sujets d'un souverain étranger, ce qui justifie que leur traitement soit distinct. Une audience publique leur est spécialement dédiée, nommée l'« *udienza di complimento* », où ambassadeurs ou ministres étrangers doivent rendre hommage au roi qui les accueille à sa cour. Leur « fidélité » ou « loyauté » relève de la courtoisie de l'honnête homme qui doit régner dans les relations diplomatiques²⁰. Elle a lieu le matin avant la procession du baisemain de la noblesse qui prend place une heure après dans la chambre d'apparat de la reine²¹. L'audience publique du corps diplomatique a lieu sur convocation du maître de cérémonie qui en avise les membres par billet en indiquant l'heure de celle-ci²². A la fin du XVII^e siècle, seuls le nonce apostolique et l'ambassadeur de France ou d'Espagne étaient conviés à l'audience tandis qu'au siècle suivant, tout le corps diplomatique quelle que soit la nation représentée ou son rang doit comparaître, ce qui peut s'expliquer notamment par l'importance grandissante de l'Angleterre comme allié des États de Savoie et du statut plus ou moins gradé des diplomates envoyés en mission à Turin par le gouvernement britannique. Après l'audience publique avec le roi, les diplomates doivent rendre leurs compliments aussi au duc de Savoie et comme le précise le registre du cérémonial de cour en 1770, ils sont invités à voir en même temps la duchesse de Savoie ainsi que les princesses royales puis les sœurs du roi. Ce cérémonial correspond à un processus long puisqu'en 1770 la séance avec le roi a débuté à 10 heures du matin puis les salutations n'étant toujours pas terminées avant le déjeuner, elles se sont poursuivies dans l'après-midi où le corps diplomatique a rempli ses obligations à l'égard du prince du piémont, des ducs de Montferrat et d'Aoste ainsi que du duc de Chablais à trois heures²³.

Cerimoniale di Borbone di Napoli (1734-1805), Naples, Prismi, 2017, pp. 109-126; Pierre Nevejans, « Recevoir et se mouvoir. La gestuelle dans la réception diplomatique », in *Europa Moderna. Revue d'histoire et d'iconologie*, 2015, 5, pp. 32-50.

20. Lucien Bély, *L'art de la paix...*, *op.cit.*, Partie 3, chapitre 27

21. Andrea Merlotti, « Una 'muta fedeltà' : le cerimonie di baciamento fra Sei e Ottocento » in Paola Bianchi e Andrea Merlotti, *Le strategie dell'apparenza...*, *op.cit.*, pp. 93-132.

22. Jean Rousset de Missy, *Le cérémonial diplomatique...*, *op.cit.*, p. 769.

23. BRT, Registre du cérémonial de cour du comte di Piozzo, *Storia Patria*, 726 (8/3), 1er

Par symétrie, l'admission plus large de tous les représentants diplomatiques, quelque soit leur rang, a pour conséquence d'inclure les épouses dans le protocole, qui sont appelées à se rendre elles aussi à la cour pour rendre hommage à la reine. Cette obligation relève de la même manière de la courtoisie que toute personne de qualité doit observer en retour de l'hospitalité offerte par la cour. Nous avons pu trouver dans les registres du cérémonial de cour la trace de cette pratique en 1758 pour l'épouse de l'envoyé extraordinaire britannique, Lady Elizabeth MacKenzie.

"Feci sapere a Milady McKenzie che se desiderava fare corte in questo giorno alla Real Duchessa, Principessa, doveva trovarsi nella camera di parata un poco prima delle ore cinque che sarebbe stata introdotta. Fu introdotta alle sopradette Principessa che ebe l'onore di complimentare, a farle corte" ²⁴.

C'est la duchesse Marie Antoinette d'Espagne qui reçoit Lady Elizabeth MacKenzie en l'absence de la reine. ²⁵. Nous retrouvons la même formulation que dans le cérémonial de Jean Rousset de Missy qui se place sur le ton de l'invitation et non de la contrainte mais nul n'est dupe qu'un refus pourrait être qualifié d'incident diplomatique, sauf à se prévaloir de l'excuse de la maladie qui apparaît de temps à autre dans les compte-rendus du cérémonial pour les divertissements de la cour.

La réception des épouses du corps diplomatique par la duchesse se déroule au Palais Royal juste avant le cercle, qui a généralement lieu vers cinq heures lorsqu'il y a théâtre, sinon vers huit heures du soir ²⁶. Au cours de la même audience, une introduction aux princesses a lieu. Les épouses de diplomates ont en principe la priorité sur les dames de la cour pour effectuer leur hommage, tout comme le corps diplomatique qui ouvre cette journée de procession. Les questions d'ordre de préséance entre épouses des ministres étrangers peuvent se poser, comme ce fut le cas entre l'épouse de l'envoyé extraordinaire de Vienne en poste à Turin, la comtesse de Welsperg, et l'épouse du ministre plénipotentiaire de France à Parme, non accrédité à la cour de Savoie, la comtesse de Flavigny ²⁷. Toutes deux souhaitent rendre hommage à la duchesse Marie-Antoinette d'Espagne et sont convoquées

janvier 1770.

24. BRT, registre du cérémonial de cour du comte di Piozzo, *Storia Patria*, 726 (8/1), 1er janvier 1760, f.110.

25. Élisabeth- Thérèse de Lorraine, la troisième épouse de Charles-Emmanuel est décédée en 1741.

26. BRT, Registre du cérémonial de cour du comte di Piozzo, *Storia Patria*, 726 (8/3), 1er janvier 1773.

27. Marguerite-Félicité Bernard de Montigny (1737-1792).

par le maître de cérémonie à la même heure. Le protocole ne prévoyant pas cette difficulté, le maître de cérémonie, le comte di Piozzo, indique que l'incertitude a été levée par le roi lui-même qui est arrivé à la solution suivante. La comtesse de Welsperg doit être reçue dans la chambre à coucher comme l'étiquette le prévoit pour les audiences particulières avec la reine, tandis que la comtesse de Flavigny sera introduite dans le cabinet du cercle. Toutefois, pour une raison inconnue, c'est le contraire qui a été appliqué par la duchesse. Cette erreur a été mentionnée et rectifiée différemment lors d'une autre audience de baise-main des dames de la noblesse pour la mort de Charles-Emmanuel III deux mois plus tard, puisque les deux comtesses ont été reçues ensemble, conformément à ce qui leur avait été indiqué initialement. Une certaine flexibilité de l'étiquette apparaît donc, en cas de lacune des textes, ce qui est souvent le cas pour les épouses d'envoyés²⁸.

Les registres du cérémonial de cour ne font en principe état que d'événements publics. Les naissances, deuils et mariages royaux sont bien sûr intégrés à l'aspect « public » de la cour dans la mesure où la vie dynastique en constitue le fondement. La santé des membres de la famille royale constitue donc un sujet d'ordre public car le cours de la dynastie en dépend. Elle est à ce titre scrutée par les ministres étrangers et relayée dans leurs dépêches. L'épouse du représentant britannique suit donc les événements semi-privés, semi-publics impliquant la participation de la reine ou de la duchesse royale en priorité mais aussi les autres membres de la famille royale, ce qui se traduit pour elle en des obligations de visite supplémentaires. Il est plus rare de trouver dans les registres, des faits du for privé concernant les épouses des ministres étrangers. Les registres ont pour fonction première de « faire mémoire » et de régler tout contentieux lié à l'étiquette afin de fixer certains usages, mais ils ont également pour but de transmettre une représentation élogieuse de la cour aux générations futures. Ainsi, tout événement de nature privé soumis au protocole, mettant en lumière la bonté et la politesse de la famille royale face à un écart au protocole du fait d'étrangers, justifie son inscription dans les archives de la cour, ce qui a eu lieu lors de la naissance à Turin du troisième fils de Lord Mountstuart en 1780.

Lorsque le couple des Mountstuart s'installe à Turin en 1779 en vue de convaincre le roi de Sardaigne de prendre parti pour l'Angleterre contre la France dans la guerre d'indépendance des colonies américaines, Lady Mountstuart est enceinte²⁹.

28. BRT, Registre du cérémonial du comte di Piozzo, *Storia Patria*, 726 (8/3), audience des ambassadeurs du 1er janvier 1773 et baise-main de la noblesse et compliment des ambassadeurs du 2 mars 1773.

29. Charlotte Jane Windsor (décédée en 1800). Pour l'implication politique et diplomatique de

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, sa présentation officielle à l'audience de la reine a été reportée en raison de la proximité du terme de ses couches et elle n'est donc pas introduite de manière formelle ni à la cour ni auprès de la noblesse. Or le protocole prévoit qu'à la naissance du premier enfant à Turin, l'ambassadeur ou l'envoyé doit notifier la nouvelle à la cour auprès du secrétaire aux affaires étrangères qui ensuite, en informe le maître de cérémonie qui en fait part à la famille royale. Le ministre étranger doit alors faire part de son souhait de se présenter à la cour pour recevoir les félicitations de circonstance de la cour³⁰. L'incident du protocole relevé par le registre porte sur la question de savoir si Lady Charlotte Mountstuart est tenue de recevoir les visites que les pages de la cour et la noblesse rendent à l'accouchée et son enfant dans les jours qui suivent ses couches. En Angleterre, les usages de la politesse prévoient qu'un délai plus long doit être accordé aux femmes avant de réapparaître en société, qui est de neuf jours³¹. En application de cette pratique, Lady Charlotte Mountstuart refuse de recevoir le lendemain de la naissance, l'écuyer qui a été mandaté par le prince et la princesse de Carignan. Le roi et la reine décident de ne pas envoyer de page royal puisqu'il ne sera pas admis à voir Lady Charlotte Mountstuart. Le maître de cérémonie intervient auprès du roi pour obtenir sa décision dans cette affaire et éviter que la noblesse soit à son tour refusée d'entrer alors qu'elle doit complimenter l'épouse pour la naissance de son fils et effectuer en même temps sa première visite au titre de sa présentation ultérieure à la cour³². Le rapport est comme d'accoutumée rédigé de telle manière que le conflit est clos grâce à la générosité du roi et de la reine qui font preuve de la plus grande courtoisie. La conduite exemplaire de la cour à leur égard est d'autant plus soulignée, que leurs majestés de Sardaigne ont auparavant accepté de retarder la présentation à la cour de Lady Charlotte Mountstuart, en raison de sa situation délicate. Il est ainsi décidé que Lady Charlotte Mountstuart est autorisée à recevoir les visites de la noblesse à sa convenance et à paraître de manière publique, lorsqu'elle sera

Lord Mountstuart à la cour de Savoie, voir Paola Bianchi, « Nella specola dell'ambasciatore.. », in Filippo de Pieri et Edoardo Piccoli (dir.), *Architettura e città...*, *op.cit.*, pp. 135-160.

30. Lettre du secrétaire aux affaires étrangères, le comte de Perron à Lord Mountstuart du 1er mars 1780, BL, *Bute Papers*, vol. 4, Add MS 37083 f.22 et BRT, Registre du cérémonial de cour du comte de Cravatta Villanovetta, *Storia Patria*, 726 (9/2), 1er mars 1780, f.141-142.

31. Le retour « dans le monde » suppose une visite à la cour de Saint James avant de formaliser la reprise de la vie sociale de la jeune femme dans la capitale, ce qui correspond à la visite au cercle de la reine à Turin. Hannah Grieg, *The Beau Monde*, *op.cit.*, p. 108; Amanda Vickery, *The Gentleman's daughter*, *op.cit.*, pp. 204-205.

32. Sur ce point, nous avons constaté des variations dans la pratique pour la première visite de la noblesse qui intervient parfois après la présentation à l'audience de la reine.

pleinement rétablie³³.

Ce traitement particulier donne à voir en premier lieu que le protocole est flexible lorsque la politesse l'exige. La confrontation des usages de la courtoisie entre différentes nations a une influence sur la décision du roi qui tient à se montrer aimable et respectueux des coutumes étrangères, ce qui est l'illustration d'un accueil très hospitalier de la cour de Savoie qui parvient ainsi à maintenir d'un côté une image positive de la cour et de l'autre, à ménager le gouvernement britannique à travers ses représentants diplomatiques. Néanmoins, le devoir pour l'accouchée de recevoir la noblesse y compris la première dame d'honneur de la reine n'est retardé que de quelques jours et montre que le protocole est aménagé certes mais continue à être appliqué. Le registre mentionne que l'étiquette prévoit la réception selon l'ordre de préséance habituel tant des dames que des hauts dignitaires et ministres pendant trois jours, ce qui correspond à un nombre considérables de visites, surtout que la première visite donne lieu à une autre visite en retour par mesure de politesse³⁴. Dans les faits, la présentation formelle de Lady Charlotte Mountstuart à la cour a eu lieu un mois après la naissance, temps aussi nécessaire pour être en mesure de porter le *grand habit* afin de fréquenter la cour. Il est aussi spécifié que durant cette période elle a rempli son devoir de visite à l'égard de la noblesse. Le frère de Lord Mountstuart, William Stuart, en donne une description intéressante montrant la mise en scène qu'implique le cérémonial des visites de la noblesse.

"I escaped from Turin the day before Lady Mountstuart was to receive two hundred visits, a ceremony the thoughts of which appeared so irksome to her, that, I believe, she would have escaped too, if it had been in her power. It was, indeed, made as easy as possible, for she received gracefully reclined upon a couch, swaddled in a quantity of fine lace, and scarcely nodding her head upon the entrance of company. In a place where every one is eager and happy to talk, a few ouis, nons, and grimaces is sufficient to keep up conversation, but lest these should fatigue her, Monsieur Dutens stood at her right hand to assist with all the powers of loquacious flattery with which he is profusely gifted. As I had no inclination to act dumbly in this pleasant

33. BRT, Registre du cérémonial du cour du comte de Villanovetta, *Storia Patria*, 726 (9/2), 1er mars 1780, f.141-142 et 7 avril 1780, f. 181.

34. BRT, Registre du cérémonial de cour du comte Cravatta di Villanovetta, *Storia Patria*, 726 (9/2) f.181. A titre de comparaison, la princesse Victoria de Soissons-Carignan lors de son arrivée à Turin a reçu la visite de la noblesse pendant huit jours. Voir la comtesse de Kottulinsky, *La destinée...*, *op.cit.*, p. 72.

scene, I ordered my chaise and set out for Lyons, which at this season of the year I prefer to Turin" ³⁵.

Il en résulte que l'intimité féminine des épouses de diplomates tout comme celle de la reine et des princesses de la cour font partie du quotidien de la vie curiale et de son étiquette, mettant en lumière que la frontière entre le public et le privé reste très ténue. Comme nous venons de le voir, les épouses des ambassadeurs et des envoyés sont tenues à des obligations formelles qu'elles ne peuvent contourner comme le rituel du baise-main ou les visites d'usage à la cour, mais une grande latitude leur est donnée pour « doser » leur fréquentation au cercle.

3.1.2 Les privilèges

Les audiences particulières qui précèdent le cercle peuvent être perçues comme des privilèges puisqu'elles constituent, malgré leur caractère formel, l'opportunité d'un « tête à tête » avec la reine ou la duchesse royale. Il s'agit d'une distinction supérieure par rapport aux seuls participants au cercle par exemple. Toutefois, comme elles sont appliquées en vertu d'un protocole strict, elles apparaissent plutôt comme des formalités auxquelles il faut se résoudre. Certains privilèges plus manifestes peuvent être utilisés à bon escient, comme nous l'avons vu, pour le prêt de la loge à l'Opéra royal qui permet à la fois de remplir des obligations d'accueil à l'égard de compatriotes, mais aussi de profiter d'un emplacement de choix. Cette position constitue un faire-valoir social indéniable, tout en donnant l'opportunité aux dames en visite de profiter facilement des divertissements qui ont lieu tous les soirs pendant le carnaval. Le corps diplomatique participe aussi au prestige lié à tous les cortèges de gala, les promenades du *Corso* et à la chasse royale, où leurs carrosses défilent devant une multitude de spectateurs ³⁶. Les épouses sont conviées aux bals de la cour pendant la période du carnaval et aux mariages royaux.

Les bals de la cour débutent quelques jours après le rituel du baise-main du 1er janvier jusqu'à la fin du carnaval. Ils comprennent les bals de la chambre de l'alcôve et les bals des appartements, qui sont au nombre de cinq au total. Cette période de festivité du carnaval va de pair avec l'Opéra royal qui présente sa saison

35. Lettre de William à sa sœur Louisa Stuart en date du 17 avril 1780 in Lady Louisa Stuart, *Gleanings from an old portofolio containing some correspondence between Lady Louisa Stuart and her sister Caroline Lady Portarlington and other friends and relations*, Edimbourg, édité par Mrs Godfrey Clark, 1895, vol. 1, p. 120.

36. Andrea Merlotti, « Le carrozze nel cerimoniale della corte sabauda.. », in M. Lattanzi, A. Merlotti, F. Navarro, C. Basalmo (dir.), *Carrozze reali...*, *op.cit.*, p. 50.

à la même période. Elle est relativement stable et se tient chaque année, sauf rares exceptions. Ils commencent à six heures du soir et se terminent à dix heures³⁷.

Le premier bal est nommé, "piccolo ballo" et a toujours lieu dans la salle de l'alcôve avec des spectateurs, tandis que les autres bals souvent en l'honneur d'une princesse royale ou de sang, se déroulent dans la chambre d'apparat de la reine ou de la duchesse. Ils sont réputés « sans cérémonie » c'est-à-dire qu'aucune distinction de place n'a cours. Quelque soit le degré de formalisme des bals, les registres du cérémonial de cour précisent que les épouses de diplomates sont informées de la date du bal par le maître de cérémonie, qui leur fait parvenir une invitation nominative.

Plus que l'invitation elle-même qui peut être faite à toute personne ayant été présentée à la cour, ce qui est en jeu ici, c'est la place réservée aux épouses d'ambassadeurs ou d'envoyés, qui reflète la position de prestige de leur conjoint à la cour.

Les bals de l'alcôve sont généralement au nombre de deux ou de trois mais dans tous les cas, le corps diplomatique n'est pas convié pour le second³⁸. La salle de l'alcôve fait partie des appartements du roi, où il reçoit les ambassadeurs en audience privée et se transforme en salle de bal pendant le carnaval depuis la seconde moitié du XVIIIe siècle³⁹.

Une distinction est faite entre les ambassadrices et les épouses des envoyés qui sont pour ces dernières le cas le plus fréquent. Pour les ambassadrices, le règlement de 1715 prévoit :

"Quand l'ambassadrice sera invitée aux bals de cour, elle sera assise sur un tabouret semblable à celui qu'on donne aux princesses de sang, lequel sera mis en chef de banc des Dames de la première ligne latérale le long de la salle"⁴⁰.

Le privilège du tabouret, honneur suprême, se retrouve aussi au cercle où il est précisé que l'ambassadrice « s'assoira sur un tabouret au fond et au milieu du cercle en face de la reine ». Les épouses des envoyés britanniques du premier et du second rang ont quant à elles le privilège d'être placées au second rang des bancs du

37. La comtesse de Kottulinsky, *La destinée...*, *op.cit.*, p. 81 ; Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, vol.4, p. 306.

38. BRT, registre du 27 janvier 1783, "Secondo ballo d'Arcova" : les ambassadeurs et les ministres étrangers sont expressément mentionnés comme n'ayant pas été invités au second bal tandis qu'en 1785, un troisième bal de l'alcôve est autorisé par le roi et ils sont de nouveau conviés.

39. Paola Cornaglia, « Il teatro della corte e del cerimoniale : il Palazzo Reale », in Andrea Merlotti et Paola Bianchi, *Le strategie dell'apparenza...*, *op.cit.*, p. 152.

40. AST Cerimoniale mazzi 1 d'addizione, Ambasciatori e Inviati, fascicolo 1.

côté gauche entre deux dames du palais⁴¹. Les épouses des chevaliers de l'ordre qui représentent le rang le plus élevé au sein de la noblesse sont également placées sur un banc, celui-ci devant être à part un peu arrière par rapport aux princesses royales, ce qui montre la position avantageuse des épouses des envoyés, d'autant plus qu'elles ont priorité sur les dames de la ville et aux autres spectateurs qui sont admis en plus grand nombre uniquement lorsque les ambassadeurs et des envoyés et leurs conjoints ne sont pas présents⁴². La salle de l'alcôve se présente donc avec au centre sous le dais nommé « la couronne », la famille royale ainsi que les princes et princesses de sang sur des pliants puis de chaque côté en amphithéâtre trois rangées de bancs, à droite les dames de la cour et à gauche, les dames de la ville⁴³.

Bien que la pratique de l'étiquette semble fluctuante, l'attention portée au placement est d'une part liée à des critères de distinction que chacun doit pouvoir faire valoir comme un droit et d'autre part, comme chacun a une place qui lui est réservée, toute erreur entraîne par ricochet une désorganisation donnant lieu à un usage inapproprié d'autres places. Selon le maître de cérémonie, le chevalier di Piozzo, une certaine « confusion » aurait existé pour l'emplacement des épouses d'envoyés en 1771 et 1772. Selon les précédents, Lady Lucy Rochford en 1751 et Lady Elizabeth McKenzie en 1760 se sont trouvées placées sur le premier banc à gauche entre les dames du palais et derrière le banc des danseuses. En 1763, la comtesse de Khevenhuller, la conjointe du représentant de la cour de Vienne, aurait été assise de la même manière ainsi que la comtesse de Bellegarde quelques années plus tôt. Néanmoins, en 1771, Madame Khevenhuller⁴⁴, s'est assise sur les bancs du mauvais côté, ce qui a conduit la duchesse de Bricherasio à se placer sur un tabouret alors que seules les princesses de sang y ont droit. L'incident a alors créé le mécontentement du roi⁴⁵. Or, en 1772, la comtesse de Welsperg, épouse de l'envoyé de Vienne, fut placée conformément aux usages du côté gauche mais elle

41. AST Cerimoniale, Mazzi 1 d'addizione, Ambasciatori e Inviati, Memorie circa l'intervenzione e trattamento dei ministri esteri e delle loro moglie ai balli di corte ed intorno alla presentazione in corte di persone di nazionali dipendenti da un ministro estero absente o indisposto.

42. BRT, registre du cérémonial de cour du comte de Salmatoris, *Storia Patria*, 726 (7/2), 8 janvier 1751, f.36

43. La comtesse de Kottulinsky, *La destinée...*, *op.cit.*, p. 81.

44. Maria Amalia Susanna, princesse du Liechtenstein (1732-1787), épouse du ministre de l'Empire, Johann Sigismund Friedrich Khevenhuller-Metsch (1732-1801).

45. AST, Cerimoniale, Mazzi 1 d'addizione, Ambasciatori e inviati, f. 14, *Promemoria concernente il posto che devono occupar le moglie de' Ministri di second'ordine allorquando assistono a piccoli balli in corte denominati della camera dell'Allcova*; BRT, registre du cérémonial de cour du comte de Salmatoris, *Storia Patria*, 726 (7/2) 1751 et du comte di Piozzo, 726 (8/1) 1760

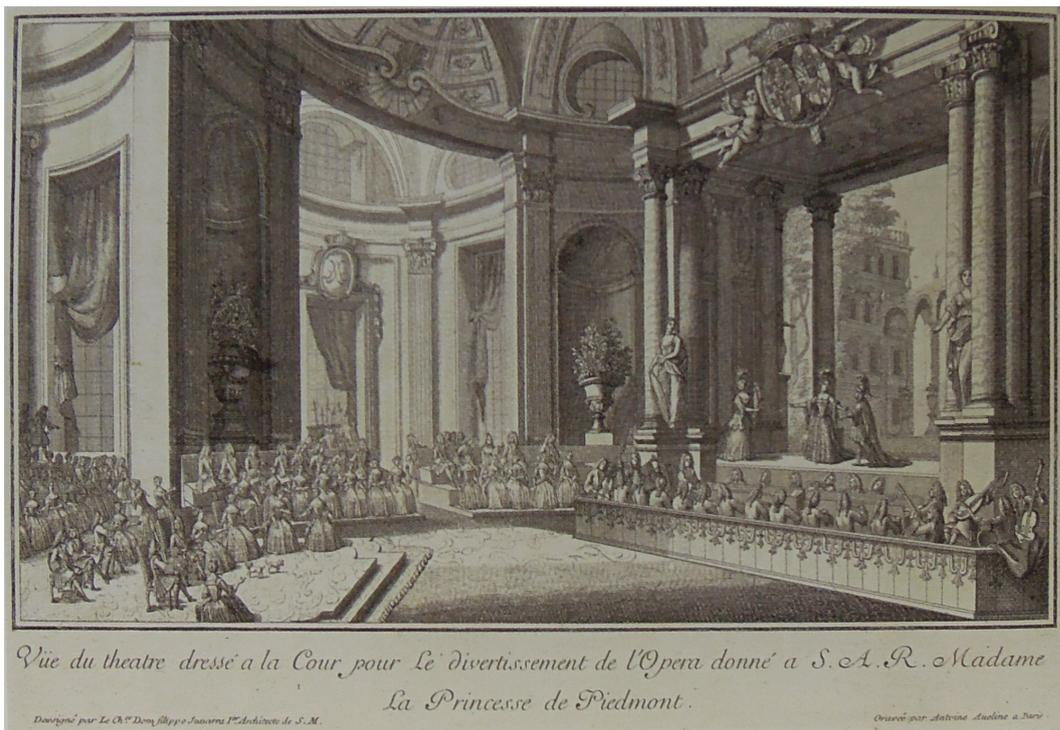


FIGURE 3.1 – A. Aveline sur un dessin de F. Juvarra (1678-1736), *Vue du théâtre dressé à la cour pour le divertissement de l'Opéra donné à S.A.R. Madame la princesse de Piémont*, vers 1722, Turin, Palais Madame, musée civique d'art antique.

a dû changer de place et passer du côté droit. La motivation d'une telle décision réside dans le souhait du roi de placer en majorité les dames du palais derrière les épouses des envoyés et une seule devant elle. Comme en 1771 et 1772, les dames du palais sont moins nombreuses, il a été nécessaire de les installer à droite⁴⁶. Il est proposé au roi de maintenir la règle du côté gauche lorsque le nombre de dames du palais est suffisant. Nous ne sommes pas en mesure de déterminer si le souverain en a décidé autrement ou si les usages sont restés tributaires du nombre de dames du palais, mais il semble que des variations se sont confirmées par la suite, comme dans le registre du successeur du comte di Piozzo, le comte Cravatta de Villanovetta en 1776 : l'emplacement sur le banc à droite et non à gauche est notamment prévu pour l'épouse de l'envoyé britannique.

"Avisai pure Milady Lynch quale, se non fosse stata ne avrebbe approfittato ed avrette avuto posto nel Banco destro dopo una dama di palazzo ove si trovavano le Ballerine"⁴⁷.

Une autre difficulté se pose lorsque le nombre d'épouses d'envoyés à la cour est inhabituellement élevé. Alors qu'en principe, la cour ne compte en général que deux épouses à la même période, il est d'usage qu'une seule d'entre-elles soit présente, afin d'éviter les problèmes de préséance⁴⁸. Cette mesure s'applique de la même manière à leurs conjoints. Or, en 1751, il y a trois ministres étrangers (Grande-Bretagne, Pologne et les Pays-Bas) présents à Turin accompagnés de leurs épouses, ce qui a eu pour conséquence fâcheuse que Lady Lucy Rochford, qui s'est rendue une seule fois aux bals de la saison, n'a pas pu prendre sa place conformément au protocole⁴⁹. Les épouses des différents ministres doivent donc se partager ce privilège, ce qui induit une participation moins fréquente, mais ce principe est également applicable aux représentants diplomatiques c'est-à-dire que c'est le couple qui est invité alternativement. Quelques années plus tard, en 1760, Lady Elizabeth McKenzie, n'ayant la concurrence d'aucune autre épouse d'envoyé, a pu assister à tous les bals et conserver sa place⁵⁰.

46. AST, Cerimoniale, Mazzi 1 d'addizione, Ambasciatori e inviati, f. 14, *Promemoria concernente il posto che devono occupar le moglie de' Ministri di second'ordine allorquando assistono a piccoli balli in corte denominati della camera dell'Allcova*.

47. BRT, registre du cérémonial de cour du comte Cravatta de Villanovetta, *Storia Patria*, 726 (9/1), 1776, f.103.

48. Les épouses ne sont invitées qu'à un seul bal au lieu de deux.

49. BRT, registre du cérémonial de cour du comte de Salmatoris, *Storia Patria*, 726 (7/2) 26 janvier 1751, f.139.

50. BRT, registre du cérémonial de cour du comte di Piozzo, *Storia Patria*, 726 (8/1) 21 janvier et 4 février 1760, f.110.

Dans les bals de la chambre de l'alcôve, un ordre strict des danses est respecté, en commençant par les menuets. Leur exécution est placée sous la surveillance du grand chambellan. Les premiers à danser sont d'abord les membres de la famille royale, y compris la branche cadette des Princes de Carignan, puis des danseurs choisis à l'avance, qui sont assis sur le premier banc. Les menuets sont suivis par des contredanses, où ce premier groupe peut être rejoint par une dame de la ville et de la cour⁵¹. Un ordre de préséance est appliqué parmi les dames danseuses dans la mesure où les épouses des chevaliers de l'ordre sont classées selon l'ancienneté de leur mariage et pour les jeunes filles, en fonction de leur date de présentation à la cour⁵². L'ambassadeur ou les ministres étrangers peuvent être désignés pour danser avec des dames de la cour. En 1751, Lord Rochford intervient comme danseur sur invitation du premier gentilhomme de la chambre, et exécute donc au menuet avec les trois princesses royales⁵³. Aucune épouse d'ambassadeur ou d'envoyé britannique n'est mentionnée comme danseuse, ce qui signifie uniquement qu'elles n'auraient pas été sélectionnées pour les menuets, mais cela n'exclut pas qu'elles aient pu danser dans les bals plus informels comme dans les « appartements »⁵⁴. L'expertise requise pour exécuter parfaitement les menuets a peut-être conduit les épouses anglaises à renoncer à solliciter un passage car selon la comtesse de Kottunlinsky, dame d'honneur de la princesse Victoire de Savoie-Carignan⁵⁵, les usages relatifs aux bals sont différents d'une cour à une autre. A Vienne, les menuets sont dansés différemment et il a fallu qu'elle suive des cours particuliers pour être en capacité de les réaliser avec aisance à la vue de toute la cour⁵⁶.

Pour les autres bals « sans cérémonie », dans la chambre d'apparat de la reine ou de la princesse de piémont, toute personne peut être admise à danser sans invitation spécifique du grand chambellan, y compris le corps diplomatique. Non

51. La comtesse de Kottulinsky, *La destinée...*, *op.cit.*, p. 81 ; Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, p. 306.

52. BRT, registre du comte Vacca di Piozzo, Ballo in corte 19 février 1770, f. 4 ; 24 janvier 1771, f.37.

53. BRT, registre du cérémonial de cour du comte de Salmatoris, *Storia Patria*, 726 (7/2), 26 janvier 1751, f.138 ; lettre de Lord Rochford à Amyand en date du 19 janvier 1752, SP 92/60 f.56.

54. La comtesse de Khevenhuller est mentionnée comme ayant dansé au bal de l'alcôve en 1763, ce qui montre que les épouses des envoyés ne sont pas exclus de ce privilège. AST, Cerimoniale, Mazzi 1 d'addizione, Ambasciatore e inviati, f. 14, *Promemoria concernente il posto che devono occupar le moglie de'Ministri di second'ordine allorquando assistono a piccoli balli in corte denominati della camera dell'Allcova*.

55. Issue de la branche des Soissons, elle naît en 1683 et décède à Turin en 1763.

56. La comtesse de Kottulinsky, *La destinée...*, *op.cit.*, p. 81.

seulement aucune distinction de places n'est appliquée, mais il est possible pour les dames de s'y rendre autant en robe de chambre (en andrienne) qu'en *grand habit*⁵⁷.

Au cours du bal de l'alcôve, les participants sont invités à consommer des rafraîchissements, des glaces et autres desserts sucrés. A son issue, les diplomates et leurs épouses ont le privilège d'approcher la couronne et de s'entretenir brièvement avec le roi et la reine. Il s'agit d'un honneur particulier, que ceux-ci peuvent faire profiter aux ressortissants placés sous leur protection⁵⁸.

Les bals de l'alcôve et les représentations à l'Opéra royal constituent en quelque sorte un rendez-vous régulier, où la ville et la cour se retrouvent pour participer aux sociabilités mondaines de la capitale. Il n'y a pas de rupture mais plutôt une offre diversifiée de divertissements qui inclut la cour dans le calendrier des élites, ce que le cercle de la reine parvient plus difficilement à réaliser en dehors de circonstances exceptionnelles. Les bals de cour sont considérés comme un point d'attache fort entre la cour et la noblesse de manière similaire au rituel du baise-main. Les épouses d'ambassadeurs ou d'envoyés britanniques sont largement associées à la vie de cour, mais il résulte des registres du cérémonial que nombreuses d'entre-elles sont excusées pour les bals de cour. Lady Rochford en 1751 n'a assisté qu'à un seul bal, celui de l'alcôve qui est aussi le dernier de la saison, tandis que Mrs Lynch en 1776 ne s'est rendue à aucun bal. Nous retrouvons la même tendance chez les autres femmes de diplomates étrangers. Le seul motif avancé est toujours le même, celui de l'indisposition. Cet état de fait correspond peut-être à une lassitude dans la mesure où la répétition du même spectacle motive les Anglaises à n'y comparaître qu'occasionnellement ou durant la première année de leur séjour à Turin. Toutefois, la règle des invitations par alternance pour éviter les conflits de préséance contribue également à réduire le nombre de possibilités sur uniquement cinq bals environ durant toute la saison du carnaval. Les problèmes de santé sont également récurrents et ne sont pas forcément de convention⁵⁹.

Les grands bals de la cour ont lieu dans les galeries et prennent place pour les mariages royaux ou la visite de princes étrangers, démontrant encore à une plus grande échelle, la cohésion de la cour et de la noblesse. Le protocole prévoit que les ambassadeurs et les envoyés sont invités aux grands bals et occupent respec-

57. En 1776, le roi Victor Amédée III a ordonné un bal au nom de la princesse de Piémont, Clothilde de France, nouvellement mariée, où cette règle a été appliquée. BRT, registre du comte Vacca di Piozzo, 19 février 1770 f. 5.

58. Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 4 p. 306.

59. Nous développerons la question de l'excuse de santé et la réalité de la maladie dans le chapitre 9.

tivement un tabouret pliant en tête du banc des chevaliers de l'ordre à la droite du trône pour les premiers et un tabouret carré (taburetto quadri) placé entre le premier et le second banc des dames à gauche du trône. Pour les épouses, rien n'est dit pour les ambassadrices mais comme nous l'avons vu, elles ont le privilège du tabouret pliant comme leur époux, tandis qu'il est stipulé expressément, car c'est le cas le plus fréquent, que les femmes d'envoyés devront s'installer sur la première ligne de bancs à droite qui se trouvent le long de la salle et devront prendre garde de ne pas s'asseoir à la première place mais plutôt à la deuxième ou à la troisième. Les règles relatives au déroulement du bal sont les mêmes que pour les bals de cour de l'alcôve avec des danseurs pré-choisis, sous contrôle du grand chambellan ou du maître de cérémonie⁶⁰

Les fêtes en l'honneur des mariages royaux ont un caractère politique, donnant lieu à des manifestations publiques avec une visibilité extérieure dans la ville par les cortèges de carrosses et indirectement, par les relations de la presse détaillant le programme de festivités, comme autant de démonstrations de l'affirmation du pouvoir royal. Toutefois, l'accès et la participation même aux célébrations sont réservés à un public choisi et souvent très sélectif dont le corps diplomatique a l'honneur de faire partie. L'arrivée à Turin du couple des princes héritiers, la princesse Clothilde de France et le prince de Piémont en septembre 1775 est un bon exemple montrant comment la cour de Savoie tente de rassembler la cour autour de grands événements. Les ministres étrangers et leurs épouses ont également un statut privilégié dans ce cadre, comme Mrs Lynch a pu l'expérimenter. En effet, elle a été conviée à l'ensemble des fêtes du mariage, mettant ainsi en lumière une proximité avec la famille royale peu commune⁶¹. Les festivités ont duré seize jours, après l'entrée des époux à Turin le 30 septembre 1775, selon un programme devenu « conventionnel » et attendu avec des bals, des concerts, des représentations théâtrales et le rite du baise-main, que l'on peut retrouver tout au long du XVIIIe siècle à l'occasion d'autres mariages des princes héritiers, Marie-Antoinette d'Espagne et Victor Amédée (futur roi de Sardaigne en 1773) en 1750 et Marie-Thérèse d'Autriche-Este et Victor Emmanuel en 1789⁶². Notre objet

60. AST, Cerimoniale, Mazzi 1 d'addizione, Ambasciatori e Inviati, fascicolo 1, *Memorie prese circa il gran ballo*, non daté, non signé.

61. Pour le cérémonial du mariage par procuration à Versailles puis la célébration du mariage dans les États de Savoie à Chambéry, voir Paola Bianchi, « La politica matrimoniale e rituale fra cinque e settecento », in Paola Bianchi et Andrea Merlotti (dir.), *Le strategie dell'apparenza...*, *op.cit.*, pp.66-68.

62. Voir Paola Bianchi, *Ibidem*, p. 68-69; Franca Varallo, « Le Feste da Vittorio Amedeo II a Vittorio Amedeo III » in Giuseppe Ricuperati, *Storia di Torino*, *op.cit.*, tome V, pp. 821-839.

n'est pas de donner un compte-rendu détaillé de toutes les manifestations, mais plutôt de nous attacher à la place qui est accordée à l'épouse de l'envoyé britannique.

Le soir du 30 septembre, la reine, l'épouse (la princesse de Piémont) et les autres princesses royales reçoivent dans le cabinet du cercle de la reine toutes les dames de la cour, en *grand habit* avec le bas de la robe abattu comme il est d'usage lors des audiences particulières avec la reine. La participation est tellement massive, qu'il faut prévoir un sens de circulation inhabituel afin d'éviter « la confusion » entre les entrées et sorties dans le cabinet trop exigü pour l'occasion, à savoir en passant par la chambre à coucher de la reine, son cabinet de toilette puis par la galerie Beaumont⁶³.

Aucune liste des dames n'est donnée dans le registre du cérémonial, mais il est spécifié que les épouses des ambassadeurs et des envoyés résidant à Turin sont conviées à ce rite « d'allégeance », au même titre que la noblesse piémontaise, comme pour le premier janvier de chaque année. Le deuxième soir, après les illuminations dans la ville, la même assemblée est invitée au cercle de la reine et le maître de cérémonie précise que la reine et les princesses, après s'être assises un instant, se lèvent et font l'honneur d'adresser la parole à certaines dames. Etant donné le nombre beaucoup plus élevé que pour un cercle « ordinaire », tous les courtisans n'ont pas réussi à entrer dans le cabinet du cercle⁶⁴. Les deux soirs suivants sont consacrés à des représentations à l'opéra royal où Mrs Lynch a pu prendre place dans sa loge qui, nous le rappelons, est proche de la tribune royale. Le cinquième jour, Mrs Lynch est invitée personnellement par le maître de cérémonie à assister aux « appartements », où la cour et la noblesse sont réunies. Ils sont suivis d'un souper avec la famille royale où Mrs Lynch a l'honneur de compter parmi les quelques convives invitées, comprenant les dames du palais, la comtesse de Nangis et de Cirié, l'épouse du secrétaire aux affaires étrangères, la comtesse de Lascaris et elle-même. Il s'agit d'un privilège extrêmement rare, c'est d'ailleurs le seul exemple que nous ayons trouvé dans les archives. L'étiquette est toutefois aménagée pour inclure les épouses des ministres, en annulant le cérémonial de la « grande table » c'est-à-dire en supprimant toute distinction de siège, à l'exception de la reine et de sa dame d'honneur, la comtesse de Provana⁶⁵, du roi

63. BRT, registre du cérémonial de cour du comte Vacca di Piozzo, *Storia Patria*, 726 (8/3), 30 septembre 1770, f. 60.

64. BRT, registre du cérémonial de cour du comte di Piozzo, *Storia Patria*, 726 (8/3), f. 61.

65. Favorite de la reine Marie-Antoinette d'Espagne, la comtesse est très puissante à la cour. Sur le rôle de la comtesse de Provana, voir Andrea Merlotti, « Il pranzo en famille » in Andrea Merlotti, *La tavola di corte... op.cit.*, p. 300.

et des princes. En revanche, la simplification de l'étiquette ne supprime pas tout faste royal lié à ces circonstances festives puisque le Chevalier di Piozzo précise que « le service fut magnifique »⁶⁶. Mary Lynch est de nouveau personnellement invitée à assister à plusieurs concerts qui ont lieu dans la galerie dit Daniel « auquel l'on eut soin de faire trouver les meilleurs instrumens et les meilleures voix »⁶⁷. Le cérémonial est ici allégé pour accueillir l'assistance sans distinction de place mais la reine et les princesses se sont assises face à l'orchestre comme à leur habitude. Deux grands bals sont donnés dans la salle des suisses avec des mises en scène et décors et la famille royale se tient sous un dais. Des loges sont prévues pour les ambassadeurs et les ministres étrangers du second ordre, à droite pour les premiers et à gauche pour les seconds. Le maître de cérémonie précise que « Mrs Lynch, qui ne dansoit pas, eut aussi sa place dans la loge du ministre du second ordre »⁶⁸. Le corps diplomatique a la faculté d'inviter dans sa loge des « étrangers de distinction pourvu que ce fut de leur consentement mutuel », ce qui contribue indéniablement à leur prestige et les positionnent dans une situation de supériorité par rapport aux voyageurs qui devront parvenir à obtenir leurs faveurs⁶⁹. En même temps, ces festivités de mariage participent pleinement à la politique de la cour d'intégrer toutes les "communautés", les différentes nations et provinces, y compris les étrangers de passage puisque le chevalier de Villanovetta conclut :

"Voici la fin du voyage et des fêtes dont l'agrément ne furent interrompus par aucun contretems [...] les Savoyards furent charmés, les Piémontois de même, les Étrangers très satisfaits et la Cour, après avoir demeuré quelques jours dans la capitale, alla jouir des débris de l'automne à Moncalier".

Malgré des réjouissances à la cour soulignées par le maître de cérémonie, la présence des épouses des diplomates britanniques reste difficile à évaluer, surtout en raison de nombreuses interruptions.

3.1.3 Absences et congés

Selon un voyageur anglais, après deux ans et demi de résidence à Turin, Lady Lucy Rochford serait lassée de Turin. L'histoire ne dit pas si cette dernière est

66. BRT, registre du cérémonial de cour du comte di Piozzo, *Storia Patria*, 726 (8/3), f. 61.

67. *Ibidem*.

68. *Ibidem*.

69. *Ibidem*.

fatiguée de ses obligations à la cour ou à la ville ou les deux, mais en regardant notamment les registres du cérémonial de cour, nous constatons que les mentions des épouses des représentants diplomatiques britanniques ne sont pas très fréquentes. Faut-il en déduire que la présence de celles-ci est très faible à la cour ? Il est vrai que ces registres sont très répétitifs dans leur format et relatent presque toujours les mêmes événements. Ils déroulent le calendrier habituel, à l'exception de certains incidents d'étiquette. Ainsi pour Elizabeth McKenzie par exemple, de 1758 à 1761, les seules entrées dans le registre correspondent à l'audience de sa présentation et celle de son congé ainsi qu'à sa participation aux bals de cour pendant le carnaval. Il est manifeste que sa fréquentation à la cour ne peut se résumer à ces seules rubriques et laisse penser que de nombreuses visites au Palais Royal (notamment au cercle) ainsi que dans les autres résidences royales sont passées sous silence, car elles n'ont pas donné lieu à des conflits d'étiquette. De plus, certaines périodes ne sont pas couvertes (1704-1709 et 1723-1737). En dehors de tout écrit du for privé en notre possession, les registres du cérémonial de cour constituent un début de piste pour restituer les pratiques des épouses des représentants diplomatiques mais ils sont par nature lacunaires. En tout état de cause, il apparaît comme nous le verrons aussi pour les voyageuses, que l'intérêt pour la cour et ici le sens d'un devoir de représentation sont très variables suivant les personnes.

En revanche, il est certain que lorsque les épouses de diplomates résident à Turin, elles doivent se conformer au protocole de la cour, ce qui a pu contribuer à opter pour une résidence sporadique dans la capitale. Les représentants diplomatiques eux-mêmes résident rarement à Turin pendant la totalité de la durée de leur mandat. Ils peuvent solliciter des autorisations pour quitter temporairement la capitale et ils sont dans ce cas remplacés par leurs chargés d'affaires⁷⁰ Les demandes de congés sont en principe attribués au couple qui voyage ensemble soit pour retourner en Angleterre soit pour voyager en Italie. En 1753, Lord et Lady Rochford décident de se rendre à Rome et à Naples pendant plusieurs mois et sont accueillis et hébergés par Horace Mann à Florence avant de terminer leur tour à Venise⁷¹. En 1754, ils sont en Angleterre de mars à octobre 1754 pour régler des affaires familiales et ne restent à Turin que quatre mois avant leur départ

70. Lord Essex est absent de décembre 1734 à mai 1735 ; Lord Rochford est absent de janvier à juin 1753 ; de mars à oct 1754. Il repart de Turin, le 11 fév. 1755 ; Sir William Lynch est absent de 1772 à 1774 ; Lord Mountstuart de juin à novembre 1781 et quitte Turin un mois avant la fin de son mandat.

71. Lettres d'Horace Mann à Horace Walpole du 6 avril 1753 et du 4 mai 1753, vol. 20, pp. 370 et 376.

définitif⁷².

Il apparaît néanmoins que les épouses des représentants diplomatiques s'absentent de Turin même en dehors de ces congés, ce qui accroît encore davantage la durée de leur absence. Lady Essex, malgré son statut d'ambassadrice à partir de 1732 jusqu'en 1736, entreprend des séjours dans les principales villes artistiques afin d'acquérir des œuvres de peinture. Elle part à Venise au mois de mai 1733, à Florence en février 1734 et en décembre 1734, alors que son époux retourne en Angleterre, elle repart à Milan, Florence, Rome et Naples et semble avoir y être restée au moins jusqu'à Pâques de l'année 1735, tout en sachant que la fin du mandat de Lord Essex à la cour de Turin a pris effet un an après, ce qui démontre de très longues absences sur une période étendue⁷³. Le cas de Mrs Harriet Trevor à la fin du XVIIIe siècle semble confirmer l'état de ces pratiques, mais avec un éclairage un peu différent⁷⁴.

Mr Trevor a assuré une mission très longue auprès de la cour de Savoie puisqu'il est en poste de 1783 jusqu'à l'invasion française en 1796. A partir de 1785, soit deux ans après son arrivée, ce dernier sollicite plusieurs congés pour lui-même et son épouse qui correspondent généralement à l'été jusqu'à la fin de l'automne. Mr Trevor a la réputation d'être un courtier « pointilleux » (a punctilious courtier)⁷⁵. Nous savons aussi que les Trevor possèdent une vigne (une campagne) en dehors de la capitale, ce qui correspond tant aux pratiques des élites locales qu'à la nécessité de se rapprocher du roi Victor Amédée III qui se trouve pendant cette période dans son château de Montcallier⁷⁶. Or, la plupart des absences de Mr Trevor sont liées en réalité au fait que Mrs Harriet Trevor est peu présente à Turin et qu'il l'accompagne parfois dans ses déplacements. Son intervention en tant qu'épouse du représentant diplomatique n'est visible que de manière sporadique, principalement en 1783 durant la première année du mandat de son conjoint. Les Trevor obtiennent également de passer l'été en Suisse ou en Savoie pour éviter la chaleur, ce qui correspond à une pratique courante chez les Anglais de fuir les grandes villes en été. Mr Trevor justifie aussi cette demande auprès du marquis

72. Geoffrey Rice, *An aspect of European diplomacy...*, thèse citée, p. 44.

73. John Ingamells, « William Capel, 3e Earl of Essex », *Dictionary...*, *op.cit.*, pp. 341-342.

74. Harriet Burton (vers 1750-1829).

75. Lady Elizabeth Webster souligne son application à être le courtisan « parfait » et notamment son goût pour le faste curial. « His ridicules are a love of dress, coats, volantes & always speaking French ». Lady Elizabeth Webster, *The Journal of Elizabeth Lady Holland (1791-1811)*, éd. The Earl of Ilchester, Londres, Longmans Green, 1908, pp. 153-154.

76. Journal de Lady Elizabeth Foster, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, 20 mai 1792, p. 7; Andrea Merlotti, « Une corte itinerante... », in F. de Pieri et E. Piccoli (dir.), *Architettura e città...*, *op.cit.*, pp. 68-76.

de Carmarthen, secrétaire aux affaires étrangères à Londres, sur le fondement de la santé de son épouse.

"I beg your Lordship to allow me to dedicate the remainder of my letter to an object merely personal in desiring humbly to represent to His Majesty my Request to receive His gracious permission to pass the ensuing summer in Savoy or Switzerland wishing chiefly on Mrs Trevor's account to avoid the excessive heats of the plain of Piémont ; I expect Mrs Trevor back from Italy in about three weeks, and as some previous arrangements will be necessary before my departure, your Lordship will very materially oblige me by taking the earliest opportunity of receiving and communicating to me His Majesty's pleasure upon this subject" ⁷⁷.

Sur la base de récits de voyageuses qui montrent que cette situation continue dans les années 1790, Mrs Trevor s'installe principalement en Suisse à Lausanne où elle y réside de manière quasi-permanente, Mr Trevor la rejoint à l'été, invoquant sans aucun doute les arguments soulevés plus haut ⁷⁸. En avril 1792, Mr Trevor sollicite de nouveau un congé pour l'été afin de retrouver son épouse :

"It is both to renew the assistance I was so lucky as to meet with last year at Geneva and to pass some time with Mrs Trevor who has remained all the year at Lausanne, that I solicit your Lordship's goodness to obtain His Majesty's permission for me to pass the heat of the summer in Switzerland during with Mr Jackson will be charged with his Majesty's affairs" ⁷⁹.

Sa requête a néanmoins été refusée pour la première fois en raison des tensions existant entre le royaume de Piémont Sardaigne et la France. Mr Trevor s'est uniquement rendu en Suisse quelques jours pour accompagner son épouse jusqu'au col du Saint Bernard, notamment pour l'assister dans les négociations liées au transport ⁸⁰.

Quelques années plus tôt, une lettre du 30 août 1786 de Mr Trevor au marquis de Carmarthen fait apparaître une autre demande, cette fois-ci du couple, afin de

77. Lettre de Mr Trevor au marquis de Carmarthen en date du 16 avril 1785, TNA, FO 67-4, f.705.

78. Lady Elizabeth Webster, *Journal...*, *op. cit.*, p. 154 ; Maria Josepha Standley, *The Girlhood of Maria Josepha Holroyd*, *op.cit.*, pp. 76-77.

79. Lettre de Mr Trevor au marquis de Carmarthen en date du 11 avril 1792, TNA, FO 67/9, f. 22.

80. Lady Elizabeth Webster, *Journal...*, *op.cit.*, p.63 : "Trevor defers his return to Turin until he has seen us all well over the mountain, as his interposition may be necessary to get some mules".

retourner en Angleterre pour six mois. Mr Trevor avance des arguments liés à la gestion de ses affaires mais une nouvelle fois, les intérêts de son épouse paraissent déterminants :

"It is near seven years that Mrs Trevor has been abroad and her mother [illisible] and some infirmities she has lately felt, makes her daughter feel very anxious to see her, at the same time that's the very indifferent state of health which she has herself enjoyed in this country makes her desirous of trying for sometime the effect of native air" ⁸¹.

L'attitude de Mrs Harriet Trevor ne fait pas l'unanimité au sein de la bonne société anglaise et locale car il apparaît qu'elle délaisse son devoir d'hospitalité à l'égard des voyageurs de distinction et qui plus est, de sang royal, notamment à l'occasion de la visite du duc de Gloucester, frère du roi Georges III, et de son épouse en novembre 1786. En dehors du statut un peu particulier de ce voyage en raison de la disgrâce du duc auprès du roi d'Angleterre suite à son mariage et d'un cérémonial simplifié pour sa réception que nous développerons dans une section ultérieure, l'absence de Mrs Trevor est soulignée, mettant en lumière l'inadéquation de son comportement.

"Wednesday we din'd and pass'd that evening at Mr Trevor's ; he has a most delightful house elegantly furnish'd and he lives en ambassadeur ; therefore, I must still think that Mrs Trevor would be more respectable at Home than at Lausanne, essentially as he is so miserable at her conduct, which, of course, makes the talk of the City..." ⁸².

En revanche, un an plus tôt, lors de la visite de Marie-Caroline de Naples à Turin, la reine se rend, dès le troisième jour de son arrivée à l'hôtel de Mrs Trevor. Cette dernière étant absente, elle lui laisse une invitation pour un dîner avec d'autres épouses de ministres étrangers et leurs conjoints. Mrs Harriet Trevor a fait la connaissance de la reine au cours d'un voyage l'année précédente avec sa belle-sœur Lady Hampden. Elles séjournent à Naples en janvier 1785 puis à Rome fin mars où Mr Trevor les rejoint au mois de mai pour ensuite repartir toutes les deux à Florence durant le mois de juillet. Mrs Harriet Trevor devient proche de la reine et elle a l'honneur de suivre la chasse dans son carrosse, accompagnée uniquement de sa dame d'honneur ⁸³. Or, Mrs Harriet Trevor n'est pas citée dans les listes des

81. Lettre de Mr Trevor au marquis de Carmarthen du 30 août 1786, TNA FO 67/5

82. Lettre de la duchesse de Gloucester à sa fille en date du 6 novembre 1786, in Violet Bidulph, *The three Ladies Waldegrave (and their mother)*, Londres, P. Davies, 1938, pp.189-190.

83. John Ingamells, « 2d Viscount Thomas Hampden », *Dictionary...*, *op.cit.*, p. 462 ; Mélanie Traversier, *Journal d'une reine...*, *op.cit.*, p. 441.

invités étant présents lors du déjeuner privé avec le corps diplomatique⁸⁴. Dans la dépêche de son époux au marquis de Carmathen, il indique que le dîner a eu lieu avec des ministres étrangers dont lui-même et quelques étrangers connus à Naples, mais son épouse n'est pas citée, ce qui n'est pas une preuve en soi, étant donné la nature de la correspondance diplomatique. Un autre dîner est organisé "en privé" avec des étrangers selon Mr Trevor et le journal de Marie-Caroline⁸⁵. Il s'agit aussi d'un repas avec des ministres d'état et des étrangers où Mrs Harriet Trevor n'apparaît pas non plus, mais cela n'exclut pas sa participation puisque nous savons qu'il y a au moins une trentaine de personnes invitées. Il n'est pas impossible que dans les deux cas la reine a omis de mentionner Mrs Harriet Trevor ou bien l'Anglaise n'a effectivement assisté à aucun de ces dîners. Celle-ci apparaît toutefois dans le journal de la reine qui indique avoir reçu sa visite la veille de son départ pour prendre congé. Cette dernière obtient un entretien privé avec la reine qui a d'ailleurs donné audience toute l'après-midi à l'occasion des visites de congé. Il y a de fortes chances que Mrs Harriet Trevor, se trouvant en Suisse, ait voyagé jusqu'à Turin pour finalement rendre hommage à la reine⁸⁶.

Nous pourrions penser que la vie d'épouse de diplomate dans une cour réputée formelle et dévote est en soi une raison suffisante pour chercher à s'en éloigner, mais il semble que dans les faits, la motivation de Mrs Harriet Trevor est plutôt de trouver des moyens de vivre loin de son époux, avec lequel elle ne s'entend guère. De retour définitif en Angleterre en 1798, la voyageuse Lady Elizabeth Webster, que Mrs Trevor a fréquentée en Suisse, revient plus tard dans son journal sur la trajectoire particulière de cette dernière, nous renseignant plus précisément sur l'attitude de Mrs Harriet Trevor.

"She [Mrs Trevor] was the daughter of a rich canon and was married partly for her beauty and a little for her wealth. Soon after her marriage she conceived a most insurmountable disgust towards her husband. [...] Trevor's foreign missions drew her upon the Continent, where she remained mostly for these eighteen years. The first thing she did was to live apart from him, and keep up a love correspon-

84. La reine Marie-Caroline précise que les ministres étrangers sont venus avec leurs épouses, notamment le représentant de l'empereur et son épouse, le marquis et la marquise de Gherardini di Castelnuovo, le diplomate autrichien Franz Joseph von Wurmbbrand-Stuppach et son épouse, le comte et la comtesse de Lascaris di Ventimiglia, vice-roi de Sardaigne, le comte de Perron, secrétaire d'état aux affaires étrangères et le comte de Brême, autre secrétaire d'état ou ministre de Naples. Voir Mélanie Traversier, *Le journal d'une reine...*, *op.cit.*, p. 514.

85. *Ibidem.*

86. Mélanie Traversier, *Le journal d'une reine...*, *op.cit.*, p. 520.

cence with him ; hence to the world they appeared enamoured of one another" ⁸⁷.

Il apparaît néanmoins que la bonne société à Turin ne semble pas avoir été dupe de la réalité de leurs relations conjugales si l'on en croit les propos de la duchesse de Gloucester et par le fait que Mr Trevor n'ait pas cherché spécialement à s'en cacher auprès de ses compatriotes, même de haute distinction. Au regard de nos sources, nous ne sommes pas en mesure de déterminer si ces deux exemples sont représentatifs de l'ensemble des épouses de représentants diplomatiques. Il semble qu'au contraire, Lady Elizabeth McKenzie, ait fait preuve d'une assiduité qui lui a valu autant l'estime de la famille royale que celle de dames de la cour dont Lady Mary Coke a bénéficié lors de son séjour à Turin en 1774 ⁸⁸. Nous avons pu noter qu'aucun congé n'a été accordé ou sollicité au cours du mandat de deux ans et demi (fin 1758 à juillet 1761), ce qui a très vraisemblablement contribué à sceller des relations plus suivies avec la cour et la ville. Le registre du cérémonial met en avant leur faveur dans la mesure où même si les mentions de Lady Elizabeth McKenzie que nous avons citées plus haut paraissent sommaires, elles sont plus développées que pour les autres épouses. Les expressions employées expriment la gratitude de la cour. Elle est notamment invitée au dernier bal de cour sur ordre spécial du roi « all'ordine avutone di S.M. » et il lui est accordé lors de l'audience de congé une conversation d'une vingtaine de minutes ce qui est supérieur à la normale et il est précisé que le roi l'a accueillie avec une extrême gentillesse (« con somma bontà ») ⁸⁹. Comme nous l'avons noté précédemment les tournures utilisées par les maîtres de cérémonie sont sujet à caution, puisqu'ils sont forcément partiels, il n'en reste pas moins que cette préférence est perceptible, en raison des éléments que nous avons relevés, mais aussi par le fait que la politesse des McKenzie a été distinguée dans le compte-rendu du protocole de congé.

"Questa mattina partirono alla volta di Londres Mr. McKenzie, Milady di lui degnissima Consorte, dopo aver compito con somma gen-

87. Lady Webster, *Journal...*, *op.cit.*, p. 154.

88. Louis Dutens donne d'ailleurs dans ses mémoires un portrait élogieux d'Elizabeth McKenzie démontrant son habileté à se faire apprécier : "Elle avoit "un air de dignité et de bonté qui lui concilioient le respect et l'attachement de tous ceux qui l'approchaient : on remarquoit de plus en elle un désir de plaire si naturel et si vrai, qu'elle y fût parvenue, quand-même elle n'eût pas pris pour cela tous les moyens possibles pour arriver à ce but". Louis Dutens, *Mémoires...*, *op.cit.*, p. 120.

89. BRT, Registre du cérémonial du comte di Piozzo, 726 (8/1) 1er juillet 1761, f. 130.

tilezza con tutta la nobiltà" ⁹⁰.

En remerciement de ses services à la cour, Mr. McKenzie reçoit un portrait du roi serti de diamants que le maître de cérémonie définit « d'une valeur considérable », comme il est d'usage à la cour de Savoie ainsi que le versement d'une somme de mille livres mais le registre est muet sur d'éventuelles présents que la reine ou ici la duchesse Marie-Antoinette d'Espagne aurait pu offrir à son épouse lors de l'audience de congé ou après celle-ci ⁹¹.

3.2 Les voyageuses

Nous allons maintenant aborder les liens entre les voyageuses britanniques et la famille royale en distinguant deux périodes, le règne de Victor Amédée II et d'Anne d'Orléans au début du XVIIIe siècle et celui de Victor Amédée III et de Marie-Antoinette d'Espagne à partir de 1774. Ce découpage chronologique partiel puisque le long règne de Charles-Emmanuel III n'y figure pas est dû au manque de sources pour cette dernière période. En raison de cette disparité, nous n'avons pas la prétention ici de donner une vision complète des relations des voyageuses britanniques avec la famille de Savoie, mais uniquement d'apporter un aperçu à partir de quelques récits de voyage et correspondances. Toutefois, des traits communs émergent de manière claire des échanges que nous avons pu mettre en évidence. Au-delà des expériences individuelles des voyageuses que nous allons présenter, il ressort de l'ensemble de la littérature du Grand Tour que la cour de Savoie s'est adaptée positivement au flux de voyageurs depuis la fin du XVIIe siècle et n'a eu de cesse de démontrer une longue tradition d'hospitalité tout au long du XVIIIe siècle. La politesse et la civilité constituent les principaux moteurs de cette politique d'ouverture.

De nombreuses raisons, politiques, économiques et diplomatiques ont favorisé la nation anglaise parmi cette population d'étrangers à Turin, mais au début du XVIIIe siècle, le contexte de la succession de la couronne jacobite a participé également à ce statut, plaçant tout particulièrement les voyageuses et résidentes britanniques dans une relation étroite avec la reine Anne d'Orléans ⁹².

90. BRT, Registre du cérémonial de cour du comte Vacca di Piozzo, *Storia Patria*, 726 (8/1), 1761, f. 131

91. BRT, Registre du cérémonial de cour du comte di Piozzo, *Storia Patria*, 726 (8/1), juillet 1761, f.130-131.

92. Christopher Storrs, « The British Diplomatic Presence in Turin : Diplomatic Culture and British Elite Identity, 1688-1789/98 » et Edward Corp, « The Court of Turin and the English

3.2.1 Au temps d'une reine anglophile : Anne d'Orléans

Selon le Baron de Pollnitz, la reine Anne d'Orléans jusqu'à sa mort en 1728 a toujours œuvré pour recevoir les voyageurs de passage.

"La reine vivoit encore dans le temps je passai à Turin. C'étoit une princesse des plus gracieuses et qui aimoit beaucoup converser avec les personnes de la cour. Elle recevoit parfaitement les étrangers qui avoient l'honneur de lui être présentez"⁹³.

Cette tradition d'ouverture et de l'hospitalité offerte aux visiteurs semble s'affirmer à la cour de Savoie dès les débuts du siècle, principalement par le biais du cercle de la reine. Dans ce cadre, sont accueillis les ministres étrangers au moins un jour par semaine ainsi que toutes les dames étrangères ayant été présentées formellement. Par l'audience d'introduction, la reine tisse les premiers liens avec les voyageuses, même si le roi et le reste de la famille royale sont présents. C'est la reine qui reste au centre aussi bien à l'audience particulière qui peut se renouveler au-delà de la présentation que dans le cadre du cercle.

En 1718, Lady Mary Wortley Montagu, de retour de Constantinople où son époux a été nommé ambassadeur, est présentée à la reine Anne d'Orléans, ce qui semble constituer l'unique rencontre de la voyageuse avec cette dernière dans la mesure où la famille royale est en villégiature à Rivoli :

"The Queen entertain'd me with a world of sweetness and affability & seem'd mistress of a great share of good sense. She did not forget to put me in mind of her English blood and added that she allwaies [sic] felt in herself a particular inclination to love the English. I return'd her civility by giving her the title of Majesty as often as I could"⁹⁴.

Cette rencontre témoigne d'un échange de politesse entre une femme de qualité et une reine, le compliment étant réciproque. L'Anglaise remercie la reine de son éloge de la nation anglaise et de ses compatriotes, en n'oubliant pas de la nommer en retour « Majesté », démontrant ainsi tant le respect qui lui est dû mais surtout pour lui procurer le plaisir d'être reconnue selon son statut de reine nouvellement

Succession, 1712-1720 » in Paola Bianchi et Karin Wolf (dir.), *Turin and the British...*, *op.cit.*, chapitre 4 et chapitre 3.

93. Baron de Pöllnitz, *Lettres et mémoires du Baron de Pöllnitz contenant les observations qu'il a faites dans ses voyages et le caractère des personnes qui composent les principales cours de l'Europe*, Amsterdam, H.G. Löhner, 1764, (1ère éd. 1734).

94. Lettre de Lady Mary Wortley Montagu à la comtesse de [non spécifié] du 12 septembre 1718 in Lady Mary Wortley Montagu, *Complete Letters...*, *op.cit.*, p. 214.

acquis. Anne d'Orléans, quant à elle, sous-entend qu'elle a des raisons particulières de bien apprécier les Anglais, puisqu'elle est elle-même de sang britannique, ce qui est censé créer une connivence entre les deux femmes. Anne d'Orléans est anglaise par sa mère, Henriette d'Angleterre et elle est nièce de James II. Elle n'a en réalité que des liens de sang avec l'Angleterre, sa mère meurt un an après sa naissance et sa culture est française puisqu'elle est élevée à la cour de France⁹⁵. Cette « parenté » anglaise n'est pas indifférente dans la mesure où Anne d'Orléans se retrouve ainsi intégrée à la succession de la couronne jacobite. A la mort de la reine Anne en 1714 puis de la fille de James II, Louise-Marie, la reine de Piémont-Sardaigne devient l'héritière à la couronne jacobite si le fils de James II, James III, n'a pas d'enfants⁹⁶. Même si la cour de Savoie ne soutient pas officiellement la cause jacobite et se sert des droits de la reine à la couronne comme élément de négociation dans le cadre d'alliances politiques avec les grandes puissances européennes, des liens privilégiés avec les Anglais sont revendiqués par la reine elle-même en présence de Lady Mary Wortley Montagu. Anne d'Orléans initie le début d'une longue tradition de l'accueil menée par les reines successives à la cour de Savoie, même après le mariage de James III en 1719 et la naissance d'un successeur l'année suivante, mettant ainsi fin à tout espoir de succession à la couronne jacobite pour la reine de Sicile (puis de Sardaigne).

La reine ne cache pas l'intérêt qu'elle porte à la cause jacobite, notamment en incorporant des membres féminins en faveur de celle-ci dans son entourage immédiat à la cour. Elle a d'ailleurs parmi ses dames d'honneur Françoise Oglethorpe (1696-1762), alors mariée au marquis des Marches, Joseph-François Noyel de Bellegarde (1687-1759)⁹⁷. Ce dernier est entré en contact avec les jacobites en exil en France et joue un rôle essentiel dans la diffusion de la franc-maçonnerie dans les États de Savoie⁹⁸. Son frère Sir Theophilus Oglethorpe (c.1684-1737)

95. Voir la biographie de Maria Teresa Reineri, *Anne d'Orléans, regina di Sardegna duchessa di Savoia (1669-1728)*, Turin, Centro Studi Piemontesi, 2006.

96. Voir Edward Corp, « The Court of Turin and the English Succession, 1712-1720 » in Paola Bianchi et Karin Wolf, *Turin and the British...*, *op.cit.*, chapitre 3.

97. Le mariage a lieu en décembre 1719. La famille de Noyel de Bellegarde, originaire de Savoie, a occupé des postes importants à la cour de Savoie, le père de Joseph-François est nommé ambassadeur en France tandis que ses fils ont également été distingués. Le plus jeune frère, Jean-Baptiste Noyel de Bellegarde, comte de Nangis, est gouverneur de Nice et obtient comme son frère la distinction de l'ordre de l'annonciade. Sa veuve est mentionnée dans les registres comme dame d'honneur de la reine ainsi que la comtesse de Bellegarde, épouse de Claude-Marie de Noyel Bellegarde, ministre du roi de Pologne à Turin en 1750, comme nous l'avons vu plus haut. BRT, registre du cérémonial de cour du comte de Salmatoris, *Storia Patria*, 726 (7/2), 8 janvier 1751, f. 137.

98. Membre de la Grand Lodge d'Angleterre, il fonde en 1749 la première loge maçonnique

est reçu à la cour de Savoie par Victor Amédée II avec beaucoup de courtoisie, où il est reconnu comme le « représentant jacobite à la cour de Sicile »⁹⁹. Françoise Oglethorpe a fini son éducation chez sa sœur Eleanor qui s'est mariée avec le comte de Béthizy, qui devient, Madame de Mézières. Elle a bénéficié de l'enseignement de l'abbé Fénelon. Elle s'est ensuite convertie au catholicisme et a obtenu à ce titre une pension de 2000 francs financée par le roi de France¹⁰⁰. Maîtrisant mieux l'anglais et le français que ses sœurs, elle se voit confier la charge de correspondre avec le secrétaire de James III, Lord Mar qui a besoin d'une traductrice car il ne parle pas bien le français¹⁰¹.

Après son mariage, il semble que Françoise Oglethorpe ait échangé de manière plus rare avec la cour de James III sans cesser pour autant son implication en faveur du jacobitisme, mais les traces de celle-ci ne sont pas tangibles. Était-ce une cause partagée avec son époux, le marquis des Marches, nous ne sommes pas en mesure de l'affirmer mais il apparaît qu'il avait connaissance de celle-ci et qu'il a pu jouer au moins un rôle secondaire pour l'aider dans cette tâche. Dans la seule lettre que le marquis ait adressée à James III, soit parce qu'il n'en a écrite qu'une seule soit les autres n'ont pas survécu ou existé, il affirme « I'm always happy to be able to second the zeal of the person of whom I am married ». Il est manifeste qu'à Turin au début du XVIIIe siècle, même après 1720, une réunion

à Chambéry, la loge des « trois mortiers ». En 1739, il est nommé gentilhomme de la chambre du roi. Sur le parcours jacobite et franc-maçon du marquis des marches et le développement de la franc-maçonnerie dans les États de Savoie notamment par l'influence britannique, voir Andrea Merlotti, « The British and Freemasonry in Eighteenth-Century Turin », in Paola Bianchi et Karin Wolfe (dir.), chapitre 8 ; Pierre-Yves Beaurepaire, *L'espace des Franc-maçons*, 2003, pp. 166-167.

99. Andrea Merlotti, « The British and Freemasonry in Eighteenth-Century Turin », in Paola Bianchi et Karin Wolfe (dir.), chapitre 8. Un jeune frère, James Oglethorpe (1696-17) réside un certain temps à Turin avec Theophilus en 1717 où ils ont des contacts avec le secrétaire de James III, Lord Mar. Voir aussi *ODNB*, « Theophilus Oglethorpe », « James Edward Oglethorpe ».

100. C'est une conversion toute relative car sa mère était de religion catholique. Françoise Oglethorpe a été élevée selon la religion anglicane tandis que ses sœurs aînées ont été confiées très jeunes à la reine Marie en exil à Saint Germain-en-Laye. Lady Oglethorpe (mère) est une dame de cour très investie à la cour de Charles II et elle a ensuite été très active dans la cause jacobite, transmettant à ses enfants cette vocation.

101. Voir Patricia Kneas Hill, *The Oglethorpe Ladies*, Atlanta, Cherokee Pushing Company, 1977, pp. 23 et 65 ; *Journal du Marquis de Dangeau*, éd. Philippe de Courcillon, Paris, 1858, tome XV, p. 360 : « J'appris que le roi avoit donné, il y a quelque temps, une pension de 2000 francs à Mademoiselle Oglethorp, Angloise qui s'est fait catholique, elle est sœur de la femme du marquis de Mézières, lieutenant général et gouverneur d'Amiens ». et tome XVIII, p. 167 : « Mademoiselle Oglethorp, sœur de la marquise de Mézières, a épousé il y a deux jours, le Marquis des Marches, fils du Marquis d'Antremont, ambassadeur du roi de Sicile, qui fut rappelé il y a quelques mois ; elle lui porte en mariage 800 000 livres qui sont des profits de la Compagnie des Indes ».

complexe de jacobites et franc-maçons gravitent autour de la cour de Savoie et la franc-maçonnerie a été d'ailleurs envisagée comme une stratégie possible pour servir la cause jacobite¹⁰². L'intervention du marquis des Marches a sans aucun doute été déterminante dans la nomination de son épouse à la fonction de dame d'honneur de la reine à la cour de Savoie, même si son frère Theophilus a également soutenue cette demande¹⁰³.

Une autre aristocrate irlandaise jacobite se trouve en 1725 parmi les dames du palais de Anne d'Orléans, Marie McNamee (MacNamara) à laquelle la reine est très attachée : malgré une demande de mariage provenant de la cour de Saint Germain en Laye, cette dernière refuse de la laisser partir. Cette participation de femmes anglaises jacobites au service de la reine reste un phénomène peu exploré et mériterait à l'avenir de plus amples recherches, mettant en évidence une nouvelle forme de représentation de femmes britanniques à la cour de Savoie¹⁰⁴. Il apparaît d'ailleurs dans la liste des voyageuses et résidentes britanniques en annexe de cette thèse, un lien évident entre les séjours de femmes britanniques et la cause jacobite, à Turin autour des années 1718-1727 et ailleurs, comme à Nice, jusqu'en 1756¹⁰⁵.

Lady Mary Wortley Montagu est elle-même la belle-sœur de Lord Mar, ce qui pourrait induire une complicité de cette dernière à la cause mais cette hypothèse semble peu probable. Une lettre de Lady Mar à son époux à la même période conservée dans les archives royales¹⁰⁶ montre que lorsque les deux sœurs se retrouvent fortuitement à Paris, Lady Mar est contrainte de lever son incognito car il n'est plus possible de feindre devant sa sœur, ce qui laisse supposer que la venue de Lady Mary Wortley Montagu n'était pas prévue et que celle-ci semble au contraire avoir contrarié ses projets. Lady Mar était censée rester dans l'anonymat chez la marquise de Mézières qui l'héberge et qui n'est autre que la sœur de Françoise Oglethorpe, œuvrant pour la cause à Paris¹⁰⁷. Lors de son voyage en Italie, la voyageuse a également évité toute association avec des jacobites britanniques

102. voir Andrea Merlotti, « « The British and Freemasonry in Eighteenth-Century Turin » » in Paola Bianchi et Karin Wolfe (dir.), *Turin and the British...*, *op.cit.*, chapitre 8.

103. Lettre de Theophilus Oglethorpe à James III en date du 14 juin 1720, in Patricia Kneas Hill, *The Oglethorpe Ladies*, *op.cit.*, p. 67.

104. Sur la présence de Marie McNamee à la cour de Savoie, voir Andrea Merlotti, « The British and Freemasonry in Eighteenth-Century Turin », in Paola Bianchi et Karin Wolfe, *Turin and the British...*, *op.cit.*, chapitre 8.

105. Voir annexe A.

106. *Stuart Papers*, château de Windsor.

107. Lettre de Lady Mar à son époux du 2 octobre 1719 citée in Patricia Kneas Hill, *The Oglethorpe Ladies*, *op.cit.*, p. 57.

exilés au risque d'être suspectée à son tour, affichant ainsi son indépendance par rapport à ce mouvement ¹⁰⁸. Les positions ouvertes de Lady Mary Wortley Montagu contre le catholicisme dans ses lettres ont amené certains auteurs à y voir la preuve d'un soutien au protestantisme et au règne de la Maison de Hanovre. Il semble réducteur d'opposer trop facilement protestants et jacobites alors que certains anglicans dont la famille Oglethorpe sont jacobites ¹⁰⁹. L'Anglaise donne sa propre représentation de la famille royale, en insistant sur ses pratiques dévôtes et son goût du cérémonial, ce qui ne diffère guère des préjugés qui circulent parmi les autres voyageurs :

"The king has a great vivacy in his eyes and the Prince of Piémont, is a very handsome man but the great devotion, on which this court is, at present fallen into, does not permit any of those entertainments proper for his age. Processions and masses are all the magnificence in fashion here" ¹¹⁰.

En tout état de cause, en sa qualité d'épouse d'un ambassadeur britannique, Lady Mary Wortley Montagu dispose de lettres d'introduction suffisantes pour être présentée à la reine lors de son escale à Turin en 1718, en dehors de toute considération à une quelconque adhésion au mouvement jacobite.

Quant à Anne d'Orléans, faut-il en conclure un soutien implicite à la cause jacobite ? Selon Andrea Merlotti, l'historiographie a balayé à tort cette hypothèse en raison du refus de la cour de Savoie d'accueillir James III à Turin alors que les réseaux jacobites (et francs-maçons) ne pouvaient être ignorés ni des souverains en place ni fortuits dans la capitale ¹¹¹. Nous pouvons déduire, au regard de la politique extérieure de la Maison de Savoie, que cette dernière a toujours habilement manié les alliances pour défendre ses intérêts, quitte à paraître versatile, et donc la cause des jacobites intervient de manière évidente comme une arme stratégique contre la France et un élément de rapprochement avec l'Angleterre. Edward Corp a montré que les intérêts d'Anne d'Orléans et la position de Madame Royale sont

108. Lettre de Lady Mary Wortley Montagu en date du 23 août 1746 in *Complete Letters...*, *op.cit.*, vol. 1 p.247.

109. Voir à ce sujet, Precious McKenzie, « A Protestant in Foreign Catholic and Muslim Spaces : The Turkish Embassy Letters of Lady Mary Wortley Montagu » in Gabriel R. Ricci, *Travel, Discovery, Transformation : culture and civilization*, Routledge, New Brunswick, 2014, chapitre 5, pp. 81-100; voir aussi Andrea Merlotti sur la cohabitation des jacobites et des protestants dans les loges maçonniques, « The British and Freemasonry in Eighteenth-Century Turin », in Paola Bianchi et Karin Wolfe, *Turin and the British...*, *op.cit.*, chapitre 8.

110. Lady Mary Wortley Montagu, *Complete Letters...*, *op.cit.*, pp. 214-215.

111. Andrea Merlotti, « The British and Freemasonry in Eighteenth-Century Turin », in Paola Bianchi et Karin Wolfe, *Turin and the British...*, *op.cit.*, chapitre 8.

en faveur de la cause jacobite. Les dames d'honneur d'Anne d'Orléans comportent aussi des femmes de la noblesse piémontaise comme la marquise de Cavaglià qui a notamment exposé publiquement un tableau de James III en majesté peint par David, que la reine elle-même a vu et admiré. Salonnière de renom, elle accueille chez elle tous les jacobites. Victor Amédée joue sur un terrain opposé puisqu'il doit défendre son titre royal de Sicile ainsi que l'alliance anglaise, ce qui le conduit à agir, malgré lui, à l'encontre des intérêts de la reine. Ce dernier a même dans une correspondance avec James III « invité » le jeune homme à se marier en 1718 pour mettre fin à l'embarras dans lequel il se trouve face à son épouse¹¹².

Cette dualité d'intérêts, bien que contraires, illustre néanmoins une faveur pour les Britanniques qui s'installe dès les débuts du XVIII^e siècle. L'accession tardive à un titre royal et la nécessité de le préserver face aux puissances européennes, assure aux voyageurs de cette nation la garantie d'un accueil bienveillant.

Comme nous l'avons évoqué dans le cadre de l'audience de présentation dans le chapitre précédent, l'importance de la diplomatie et de ses représentants à la cour de Savoie contribuent ainsi à accorder à certaines voyageuses un statut privilégié en raison de leurs liens familiaux avec ceux-ci comme nous l'avons vu pour Lady Coke en 1774 et Lady Foster en 1783. La durée du séjour est également un facteur d'intégration et de fréquentation privilégiée à la cour, comme le montre le cas de Lady Stanley, qui réside pendant une année à Turin afin d'accompagner son fils qui y poursuit sa formation¹¹³.

3.2.2 L'expérience de la rencontre à la fin du XVIII^e siècle

Les voyageuses, ayant été présentées sont invitées à participer aux sociabilités et divertissements de la cour. Celles qui résident à Turin sur une longue période comme les épouses de diplomates sont intégrées aux événements de la vie de cour ordinaire ainsi qu'aux festivités du carnaval. Comme l'essentiel des divertissements ont lieu pendant l'hiver lorsque la famille royale réside au Palais Royal - avec toutefois un relais des divertissements au théâtre de Carignan et dans les salons de la ville- la plupart des voyageuses apprécient mieux cette destination pendant la « saison ». Cette règle n'est cependant pas absolue, surtout sous le règne de Victor Amédée III et de Marie-Antoinette d'Espagne où le palais de Montcallier fait office de « deuxième » palais royal plutôt que d'une résidence se-

112. Edward Corp, «The court of Turin and the English Succession (1712-1720) in Paola Bianchi et Karin Wolfe (dir.), *Turin and the British...*, op. cit., chapitre 3.

113. The Early Married Life of Maria Josepha, op.cit. pp. 39-48.

condaire. En 1792, Lady Elizabeth Webster précise « I had many pleasant parties to Montcalieri »¹¹⁴.

La plupart des voyageuses considèrent la cour comme une proposition supplémentaire pour se divertir et découvrir de nouveaux espaces sociaux, à l'exception de Lady Mary Coke, dont l'attrait pour les familles royales a été souligné.

Son admission aux « honneurs de la cour » est perçue comme un privilège assorti d'obligations dont le premier est de s'y rendre conformément aux usages.

"I passed yesterday evening alone : there was a Court, but as it is three times a week it is not necessary to go constantly, tho' the civility with which I have been received will prevail with me to go oftener than I shou'd otherwise do"¹¹⁵.

Lady Mary Coke assiste tous les vendredi et dimanche au cercle et elle est parfois plus assidue que les autres dames de la noblesse.

« There was only eight Ladies besides those belonging to the court »¹¹⁶.

Cependant, comme nous l'avons vu, la participation au cercle est très variable en fonction des circonstances, ce qu'elle constate la semaine suivante où l'assemblée est très nombreuse¹¹⁷. Elle se rend à la cour même lorsqu'elle est souffrante :

"I dined with Sir William Lynch, but had felt myself far from well ; my throat was sore & during the dinner I suffer'd so extremely from cold, that I began to fear that it was rather an indication of an approaching illness than from the cold of the room ; however, as it was my day for going to Court at eight o'clock I dress'd and went".

Le devoir de dame de cour comprend également la fréquentation de cérémonies religieuses. Pour le jeudi saint, Lady Mary Coke, comme les dames de la noblesse locale s'est levée très tôt, à sept heures, afin de revêtir le *grand habit* et être coiffée. Elle a trouvé une accompagnatrice, Madame de la Motte, une ancienne amie de sa sœur, Lady Elizabeth McKenzie, pour la guider au cours de la journée. Lady Mary Coke est ainsi intégrée aux autres courtisanes car durant la messe, elle a le privilège d'être placée dans l'une des tribunes appartenant à la cour puis elle est invitée à se rendre dans les appartements de la reine afin d'assister au rite du lavement des pieds de douze enfants pauvres que la reine effectue

114. Lady Elizabeth Webster, *Journal...*, *op.cit.*, p. 7.

115. Lady Coke, *Letters...*, *op.cit.*, p. 309.

116. *Ibidem*, p. 315.

117. *Ibidem*, p. 322.

chaque année ¹¹⁸. Elle souligne sa position de faveur par sa proximité avec le reste de la famille royale durant la célébration qui se rassemble aussi autour de la reine.

"The king, the Prince of Piémont, the Duke of Chablais & the Prince of Carignan stood near me the whole time : the Duke of Chablais, as I have already said is very silent, but the king talk'd a great deal" ¹¹⁹.

Lorsque Lady Coke s'installe à Turin, elle est à la recherche d'un accueil bienveillant et rassurant car elle est de retour de Vienne où l'impératrice Marie-Thérèse qui l'avait jusqu'alors distinguée et pour laquelle elle a développé une réelle affection, semble s'être désintéressée d'elle. Les raisons de ce revirement de faveur sont incertaines et les amis proches de Lady Coke ont chacun eu en leur temps une théorie sur la question, en général peu flatteuse et fondée sur la personnalité jugée un peu « excentrique » de Lady Mary Coke ¹²⁰. A Florence, elle a été reçue par la grande duchesse par l'intermédiaire du représentant britannique, Horace Mann, mais Lady Coke est alarmée car il apparaît que l'impératrice ne s'est pas donné la peine d'écrire à sa fille pour annoncer sa venue alors qu'elle l'avait fait un an plus tôt auprès de la dauphine, Marie-Antoinette. La froideur de l'entretien l'a convaincue qu'elle n'était pas en faveur à cette cour. Lors d'une cérémonie publique, le grand duc lui fait une révérence mais « He did not do me the honour to speak to me, I wish myself at Turin; which at least I have nothing to fear » ¹²¹. Hors des États des Habsbourg, Lady Coke espère retrouver une réception plus encourageante. Ses attentes ne sont pas déçues car elle bénéficie de l'ancienne faveur de sa sœur Lady Elizabeth McKenzie et du prestige du statut d'envoyé britannique de son beau-frère, Lord John Stuart McKenzie. Son appétence pour les cours rejoint le besoin de reconnaissance de la famille royale de Savoie. Lady Coke constate avec soulagement qu'elle a été présentée dans les formes et ajoute « I was received with great civility » ¹²².

Le contenu de la conversation importe en réalité très peu. Il suffit d'obtenir de l'attention. Nous ne pouvons connaître que par bribes la teneur des échanges mais pour Lady Mary Coke, le roi est « particulary obliging » par le seul fait de lui adresser la parole à elle et non aux autres. Le privilège est d'autant plus grand quand il s'agit du roi.

118. *Ibidem*, pp. 326-327. Madame de Saint Gilles étend aussi son rôle d'introductrice à celui d'accompagnatrice pour la messe en l'honneur de l'anniversaire du roi. *Ibidem*, p. 310.

119. *Ibidem*, p. 327.

120. Voir Louisa Stuart, *Notes...*, *op.cit.*, pp. 123-124. Lady Mary Coke serait intervenue dans une dispute à la cour en mettant en cause une dame d'honneur proche de l'impératrice.

121. Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, p. 281.

122. Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, p. 307

Au cercle, le roi la distingue dans l'assemblée :

« The King has done me the honour to speak to me, but does not speak to the other ladies, only to the Foreign Ministers & other Foreigners that happen to be there »¹²³

De même, alors qu'elle est invitée à un bal de l'alcôve, elle jouit d'une autre marque de faveur :

"[A l'issue du bal] The Foreign Ministers then approach the place where the Royal Family were seated, who then get up and talk to them, but the conversation does not last long : the King & the Queen both spoke to me, tho' I did not advance as the rest did; not being in a publick Character I thought it wou'd be improper, & that if the Royal Family were incline to be gracious (which indeed they are) they wou'd speak to me, tho' I remain'd where I was"¹²⁴.

Au moment de sa présentation, Lady Coke indique qu'après avoir parlé avec la reine de sa sœur, le roi s'est avancé et il a été « extremely civil, talk'd of different subjects & Lady Betty [Lady Elizabeth McKenzie] & Mr McKenzie & particularly desired I would tell them he had inquired after them ». Toute la famille royale lui a adressé la parole tour à tour à l'audience de présentation mais aussi pendant le cercle qui a suivi¹²⁵.

La sœur du roi, Madame Félicité, lui a également réservé un très bon accueil et connaissant la pratique de Lady Mary Coke des cours européennes, espère qu'elle aura autant de plaisir à fréquenter la cour de Savoie. Il est difficile de savoir si la famille royale a eu connaissance de la relative « disgrâce » de Lady Coke à Vienne, mais elle apparaît comme une dame de cour expérimentée.

"I went to Court & was received with great civility. One of the King's Sisters said to me She heard I had been more than once at some Courts, which made her hope She shou'd see me again here ; I thank'd her for the honour She did me, but I thought to myself I shou'd have done better had I not made a third journey to Vienna"¹²⁶.

En revanche, le jeune demi-frère du roi, le duc de Chablais est, quant à lui, jugé peu aimable car il ne se donne pas la peine de parler aux dames étrangères, ce qui lui vaut des critiques de la part de l'Anglaise sur son manque de politesse qui

123. *Ibidem*, p. 315-316.

124. *Ibidem*, p. 306.

125. « They all spoke to me again », *Ibidem*, p. 303-304

126. *Ibidem*, p. 306

pourrait lui être préjudiciable dans toute autre cour et qui est de plus, offensant pour le sexe féminin. Il ne faudrait pas trop rapidement en déduire une quelque conscience « proto-féministe » de la part de Lady Mary Coke, son propos se situe dans le registre des bonnes manières et de la galanterie.

"I never saw a Prince [Duc de Chablais] of his time of life shew so little attention to women [...] Duke of Chablais stood with his back against the side of the room as usual, without speaking or even looking at the Ladies. I've wrote to Lady Betty [Lady Elizabeth McKenzie] told her he appears to me the strangest Young Man I ever saw & I am sure he will be thought so in other Countries, if he puts in execution the intention they say he has of travelling" ¹²⁷.

Quelques sujets de conversation ont pu être trouvés facilement entre Lady Mary Coke et les souverains de Piémont-Sardaigne. L'évocation de sa sœur, Lady Elizabeth McKenzie, a été au centre des interrogations de politesse, surtout que la lettre tant attendue pour y répondre a beaucoup tardé, mais cela a peut-être aussi donné une entrée en matière commode ¹²⁸.

"I have at last received a letter from Lady Betty with very proper acknowledgements for the obliging inquiries of the Court and the favourable manner in which everybody speaks of her [...] This evening at Court I acquitted myself of all Lady Betty had desired me to say to the Royal Family" ¹²⁹.

Au cercle, les nouvelles des filles de la reine, la comtesse de Provence et la comtesse d'Artois alimentent la discussion. Des lettres « codées » sont partagées au cours du cercle et notamment concernant la "compétition" pour produire un héritier entre Marie-Antoinette et les deux princesses de Savoie, faisant l'objet de discussions tant à Vienne qu'à Turin ¹³⁰.

Quelques échanges sur des centres d'intérêt communs rapprochent la voyageuse et la reine par le partage d'une même passion, la campagne.

« The Queen is very fond of the Country : She talk'd of it to me, and found I was intirely of her opinion » ¹³¹.

127. *Ibidem*, p. 322 et p. 320.

128. « The Queen ask'd me again if I had heard from Lady Betty. I'm amazed I have not, which all I can say to this repeated question », Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, p. 320.

129. *Ibidem*, pp. 320 et 322.

130. Lady Mary Coke fait mention d'une lettre de la comtesse d'Artois où le code « Je suis contente et très contente » laissait supposer qu'elle était enceinte » ; *Ibidem*, pp. 309-310.

131. *Ibidem*, p.313.

La reine, Marie-Antoinette d'Espagne, a effectivement contribué à délocaliser la cour pendant de longs mois, comme nous l'avons vu, en privilégiant le palais de Montcallier. Cette insistance pour la vie à la campagne serait apparue en réalité plutôt comme l'expression de son autoritarisme que pour un goût affirmé de la nature qui trouve son origine dans la reproduction des pratiques espagnoles en termes de résidences de villégiature¹³².

Lady Mary Coke repart de Turin avec une représentation très positive de la cour en raison des marques d'honneur que la famille royale ainsi que les autres dames de la cour ont bien voulu lui témoigner mais aussi par l'authenticité des échanges et la réception chaleureuse qu'elle a reçu. Elle indique au moment de son audience de congé :

"I was [not kissed] as I have been by another great Sovereign but the obliging manner in which every thing was said to me convinced me it was meant, & which I prefer a thousand times to the false embraces of the other great Personage. After having stay'd some time talking, they all said they hoped to see me again, that as Lady Betty talk'd of coming it wou'd be more agreable to me to be at Turin at the same time. The King & Queen & all the Royal Family then went into the next room where they receive Company : I follow'd, & the Queen & Princesses talk'd a great deal to me & in conclusion wished me a good journey" ¹³³.

Lady Mary Coke souligne la sincérité de la cour puisqu'elle fait écho à son dernier accueil à la cour de Vienne qui a remis en cause toutes les démonstrations en sa faveur lors des deux séjours précédents où l'impératrice l'avait prise dans ses bras et embrassé, ce qui est normalement réservé au rang des membres de sang royal selon l'étiquette dans les cours européennes¹³⁴.

Quelques années plus tard, Lady Foster bénéficie aussi lors de son séjour à Turin d'antécédents favorables puisque son oncle, Lord Bristol, a été un ministre britannique très apprécié à la cour¹³⁵. Le diplomate sera ensuite nommé aux plus

132. Voir en ce sens, Andrea Merlotti, « Una corte itinerante.. », in F. de Pieri et E. Piccoli (dir.), *Architettura e città...*, *op.cit.*, p. 75.

133. Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, p. 328.

134. Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, vol.3, pp. 474-476.

135. Lord Bristol a quitté Turin avec regret pour prendre le poste d'ambassadeur à Madrid et affirme dans sa dernière dépêche : "I have had the honour of being so particularly distinguish'd by the King of Sardinia, the Duke of Savoy and every one of the Royal Family". Voir James Rothwell, « Silver from London and Turin : Diplomacy by display and George Hervey, Earl of Bristol, Envoy Extraordinary to the Court of Savoy », in Paola Bianchi et Karin Wolfe (dir.), *Turin*

hautes charges à la cour d'Angleterre, atteignant celle de *groom of the Stole* et *first Lord of the Bedchamber* c'est-à-dire premier gentilhomme de la chambre du roi comme son prédécesseur à Turin, Lord Rochford¹³⁶. Nous avons vu que son accueil a été, dès le départ très flatteur, puisque Victor Amédée III et Marie-Antoinette d'Espagne ont retardé leur départ en villégiature pour la recevoir au Palais Royal. Cette mesure de faveur doit être soulignée car en dehors du cas des ambassadrices qui sont toujours reçues au Palais Royal, la plupart des voyageuses ont été présentées dans les résidences dans les environs de la ville. Son oncle n'avait qu'un statut de ministre de second rang donc il semble que le lien familial avec un diplomate n'est peut-être pas la seule raison conduisant à un régime de faveur. Comme nous l'avons vu pour Lady Mary Coke, ses qualités propres ont été valorisées comme la constance de sa fréquentation à la cour et son attitude respectueuse. La "carte" familiale a également joué car la famille de Savoie a la réputation d'être unie. La perspective de revenir avec sa sœur Lady Elizabeth McKenzie est suggérée comme un séjour plus agréable, même si en réalité les relations entre les deux sœurs sont tendues et explique peut-être aussi pourquoi la réponse de Lady Elizabeth McKenzie s'est fait attendre¹³⁷. Nous aurons l'occasion de développer plus loin cet « esprit de famille » qui règne à la cour, notamment lors de la visite de princes étrangers.

Comme il a été indiqué plus haut, une unité culturelle entre la cour et la ville est manifeste : les sociabilités de la cour sont influencées par la culture des salons, même si à l'origine c'est l'imitation du modèle curial qui a servi de fondement au développement des cercles et des divertissements aristocratiques à la ville. A titre d'exemple, l'*andrienne* ou *robe de chambre* est d'abord une robe de ville à la mode puis devient progressivement une robe de cour dans les Etats italiens¹³⁸. L'attraction autour de certaines figures féminines charismatiques est notamment courante dans l'espace mondain urbain. Lady Elizabeth Foster, même si elle se place en apparence en second plan de son amie célèbre, Georgiana Cavendish, duchesse de Devonshire, elle possède les qualités requises selon les normes de la

and the British..., *op.cit.*, chapitre 10. La voyageuse, Lady Mary Wortley Montagu confirme cet état de fait dans une lettre à sa fille, Lady Bute, en date du 14 juillet 1758. Lady Mary Wortley Montagu, *Complete letters...*, *op.cit.*, vol. 3, p. 328.

136. Gordon Goodwin, révisé par R.D.E. Eagles, Oxford « William George Hervey, second Earl of Bristol », *ODNB*.

137. Lady Mary Coke, *Letters...*, vol. 3, p. 371 "I have many reasons to think that Lady Betty has very little affection for me » et vol. 4 p. 317 « I'm particularly impatient for a letter from Lady Betty, as the Royal Family always ask me if I have not heard from her, & I'm tired of saying I'm surprised I have not".

138. Voir Rosita Pisetsky, *Storia del costume*, *op.cit.*, pp. 52-53.

société du XVIIIe siècle pour être facilement "célèbre". Elle est réputée de grande beauté même si cette notion ne recouvre pas au XVIIIe siècle uniquement la plasticité esthétique et renvoie aussi à l'élégance, au port et aux bonnes manières que seule une éducation aristocratique peut transmettre. L'Anglaise pourrait être décrite comme étant « fashionable » en anglais et de « bon ton » en français¹³⁹. Elle est fille du quatrième comte de Bristol, ce qui la place dans les grandes familles de l'aristocratie anglaise. Néanmoins, elle a transgressé les codes sociaux puisqu'elle a quitté son époux et perdu le droit de voir ses enfants. Elle est hébergée par la famille de Devonshire et des rumeurs commencent à fuser sur une éventuelle liaison avec le duc. C'est donc une femme fragilisée qui se présente à la cour, mais c'est précisément cette faille qui va plaire à la famille royale qui, par compassion, lui assure son soutien. Nous ne savons pas exactement si la famille royale a connaissance de toutes les informations la concernant, mais c'est probable car au sein des cercles mondains de la ville, son histoire circule¹⁴⁰. La faiblesse psychique de Lady Elizabeth Foster s'apparente à un état plutôt dépressif que l'on nomme selon les acceptations sociales de l'époque, la "mélancolie"¹⁴¹.

"I was without a guide ; a wife and no husband, a mother and no children ; travelling for my health, which was impaired by sorrow, and by myself alone to steer through every peril that surrounds a young women so situated : books, the arts, and a wish to be loved and approved ; an enthusiastic friendship for these my friends ; a proud determination to be my own letter of recommendation ; these, with perhaps manners that pleased, realized my projects, and gained me friends wherever I have been"¹⁴².

Vraisemblablement aussi atteinte de tuberculose, elle apparaît comme un être à protéger. La famille royale lui porte ainsi une attention particulière qui s'exprime par la fréquence et la longueur des échanges, ainsi que par la proximité de son emplacement par rapport à la famille royale. Le profil d'une dame de distinction avec un certain charisme et des fragilités semble avoir séduit la famille de Savoie.

"It is impossible to be better received than I am here the Prince of

139. Sur la notion de beauté au XVIIIe siècle voir Hannah Grieg, *The Beau Monde, op.cit.*, pp. 169-170. Nous développerons ces concepts et formulations dans la seconde partie de cette thèse sur l'espace mondain à la ville.

140. Lettre de Lady Elizabeth Foster à la duchesse de Devonshire de septembre 1783, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS5/530.

141. Le lien entre mélancolie et voyage au féminin sera étudié au chapitre 9.

142. Lettre de Lady Elizabeth Foster à son fils, Augustus Foster, in Vere Foster, *The two Duchesses*, Londres, Blakie & Son, 1898, p. 200.

Piemont talked to me almost the whole evening, the rest of the Royal Family who were in a row just before me in the concert room were full of attention to me on account of my cough; Madame Félicité, the King's sister took me by the hand, they all repeated to Madame de St Gilles how pleas'd the Queen had been with me & every body around me was saying quelque chose ou autre de flatteur [...] I am complimented by everybody on the particular notice the Court shows me & indeed nothing can be more gracious than their manner to me. I was surrounded by all the Royal Family for half a hour to night and they pity the melancholy I cannot resist & urge me to stay here, in order to be enlivened" ¹⁴³.

Il est intéressant de noter d'une part, que ce témoignage tranche avec certaines représentations de la cour, généralement réputée austère et bigote et dont l'étiquette stricte et le cérémonial trop lourd semble exclure toute relation authentique. La famille royale démontre ici au contraire qu'elle est capable d'une grande empathie et d'une certaine spontanéité, notamment par la gestuelle puisque la sœur du roi prend la main de Lady Foster. D'autre part, sa faveur est visible aux yeux de tous puisque les courtisans la complimentent pour ce succès. Enfin, la famille royale est séduite par elle comme l'ensemble des élites en ville ainsi que par l'archiduchesse de Milan, en visite à Turin, ce qui atteste la capacité de Lady Foster à exceller dans l'art de société.

"I was invitaded to all the fêtes given to the Dss. of Milan and was invited to her country house in Milan [...] The archiduchess has been kind in her affections [...] last night the archiduchess took leave of us all and is to go to Day; she came twice up to me to bid me not to forget my promise of going to Milan which she would do all in her power to make agreable to me" ¹⁴⁴.

Le prestige social lié à la reconnaissance de la cour n'est pas rejeté par Lady Elizabeth Foster qui en retire une certaine fierté. La cour, à travers son cérémonial, conserve une certaine intemporalité et un rayonnement qui dépasse la simple réputation que les Anglaises peuvent acquérir dans le cadre des sociabilités de la

143. Lettre de Lady Elizabeth Foster à la duchesse de Devonshire de septembre 1783, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS5/530.

144. Journal de Lady Elizabeth Foster, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, DF 11/2/2, p.42; lettre de Lady Elizabeth Foster à la duchesse de Devonshire, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS5/530.

ville¹⁴⁵. La situation personnelle de Lady Foster joue également de manière significative dans cette recherche de faveur royale. Ce phénomène de "validation" sociale est assez révélateur de la plupart des trajectoires sociales des voyageuses en Italie qui voient en l'étranger et en l'exil temporaire, un cadre social ouvert pour retrouver une identité sociale malmenée.

En revanche, ces deux exemples, celui de Lady Mary Coke et celui de Lady Elizabeth Foster, constituent des cas isolés et très sélectifs, puisque toutes deux appartiennent à l'aristocratie et aux cercles de la cour d'Angleterre¹⁴⁶. Comme nous l'avons évoqué concernant les loges au théâtre royal, la famille de Savoie, même si elle tend à accueillir des "bourgeoises" et à leur faire le compliment de leur adresser une parole ou une marque d'attention, elle démontre aussi une satisfaction à fréquenter des dames étrangères de distinction.

Ces rencontres permettent de nuancer les représentations sur la famille royale qui circulent parmi les voyageurs, et plus spécialement à l'égard de la reine Marie-Antoinette d'Espagne. Lady Stanley, qui a fréquenté la cour pendant un an¹⁴⁷, a notamment modifié son regard en fréquentant la reine, même si sa stature lui apparaît encore un peu austère :

"Her [the Queen] manner, as far as I have seen of it, and experienced regard to myself, is very affable and obliging but she is reckoned formal and a little (Spaniard-like) proud and austere in general"¹⁴⁸.

La princesse de Piémont, Madame Clothilde de France, joue un rôle important pour rendre la cour accueillante et semble communiquer une image positive de

145. Sur les formes de notoriété et en particulier, la distinction entre les notions de gloire et de réputation, voir l'introduction de l'ouvrage d'Antoine Lili, *Figures publiques. L'invention de la célébrité (1750-1850)*, Paris, Fayard, 2014; sur la continuité de l'attrait des contemporains du XVIII^e siècle pour le cérémonial de cour et la monarchie constitutionnelle en Angleterre, voir Brian Cowan, « «Celebrity, Politics and Sociability in Post-Revolutionary England » » in Katie Ashe et Kimberley Jones, *l'insociable sociabilité : résistances et résilience*, collection transversales, Paris, Le Manuscrit, 2017, partie II, pp. 165-190.

146. Leurs familles respectives entretiennent des relations étroites avec la cour depuis plusieurs générations : la mère de Lady Coke, Jane Warburton of Winnington, est dame d'honneur de la reine Anne puis de Caroline, princesse de Galles tandis que le grand-père de Lady Foster, le célèbre Lord John Hervey, est un courtisan renommé sous le règne de Georges II et de la reine Caroline et promu à la haute charge de *keeper of the privy council* et sa grand-mère, Molly Lepel, est dame d'honneur de la princesse de Galles; « John Hervey, second Baron Hervey of Ickworth (1696-1743) et « John Campbell, second duke of Argyll and duke of Greenwich (1680-1743) », *ODNB*; mémoires de Lady Louisa Stuart, op.cit. pp. 3 et 4.

147. Margaret Owen of Penrhos (1742-1816).

148. Lettre de Lady Stanley à sa mère, Lady Owen en date du 2 février 1785, *The Early Married Life of Maria Josepha Stanley*, op.cit., p. 42.

la cour auprès du peuple. Son époux, le prince de piémont apparaît plus terne mais bienveillant. Lady Foster qualifie la princesse « de la plus grande amabilité & adorée de tout le peuple », tandis que Lady Stanley considère qu'elle n'a jamais rencontré une personne aussi agréable. Elle ne la trouve pas sans beauté, malgré son appellation de "Gros Madame" à Versailles en raison de son surpoids. Sa bonne nature transcende son physique et rejoint une idée de la beauté beaucoup plus large que nous avons évoquée plus haut et qui a ici une connotation morale¹⁴⁹.

"His princess [la princesse de Piémont] is sister to the present king of France and she is one of the (without exception) the most pleasing woman one ever saw. She is rather handsome but it is not as a beauty one admires her but for an amiable countenance, indeed I never saw one that expressed more goodness of heart and affability of mind, and altogether natural, unassuming and unaffected and she is accordingly adored here by everybody"¹⁵⁰.

Lady Elizabeth Foster note que le prince de Piémont est très attaché à la princesse, ce qui constitue un élément digne d'attention car il montre comment dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, l'esprit familial « bourgeois », qui caractérise notamment la cour de Georges III, est très présent aussi à la cour de Savoie. La bonne entente conjugale et familiale ainsi que l'exemple édifiant qui en découle, sont valorisés par les voyageuses¹⁵¹. La bigoterie de la cour par l'observation de rites religieux, jugés pompeux et cérémonieux, gêne certaines voyageuses tout au long du siècle. En 1792, Lady Elizabeth Webster semble réprouber le zèle démontré par la princesse de Piémont qui porte une robe grise en soutien du clergé français destitué¹⁵². En revanche, pour d'autres voyageuses comme Lady Stanley, l'esprit vertueux de la famille royale est estimé. Le roi est ainsi reconnu comme un bon roi : « the king is aged sixty, is well-looking man, and a very well worthy well-meaning man, a good king, and well-beloved by his subjects »¹⁵³.

149. Journal de Lady Foster, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, DF 11/2/2, p.29; Sur le surnom de Clothilde de France, voir Madame de Campan, *Mémoires de Madame de Campan*, tome 1, Paris, Baudoin Frères, 1823, pp.62-63.

150. Lettre de Lady Stanley à sa mère Lady Owen en date du 2 février 1785, *The Early Married Life of Maria Josepha Stanley*, op.cit., pp. 42-43.

151. Sur le modèle "bourgeois" du règne de Georges III, voir Linda Colley, *The Britons...*, op.cit., p. 210.

152. Lady Elizabeth Webster, *Journal...*, op.cit., p. 7.

153. Lettre de Lady Stanley en date du 2 février 1785, *The Early Married Life of Maria Josepha*, op.cit., p. 43.



FIGURE 3.2 – François Hubert Drouais (1727-1775), *Clothilde de France*, 1775, Huile sur toile, Versailles, collections du Château de Versailles.

3.2.3 Les visites incognito

Lorsque Jean Rousset de Missy évoque le cérémonial de la visite de princes étrangers à la cour d'Espagne, il caractérise les pratiques des cours européennes par la nécessaire flexibilité de l'étiquette afin de s'ajuster tant à la diversité de rang des voyageurs qu'aux enjeux politiques ou dynastiques :

"Il n'y a point de Cérémonial réglé, ni bien autorisé par l'usage des princes étrangers, il varie suivant le Caractère, le rang & la qualité. On leur a déféré pour l'ordinaire de plus grands, ou de moindres honneurs, suivant que l'exigeoient les Raisons de Politique et d'État & les relations de parenté, & d'amitié. Ce qui fait que ce Cérémonial se marchande ordinairement à l'avance" ¹⁵⁴.

Le prince est en mesure effectivement d'aménager sa visite en accord avec la cour qui le reçoit et l'incognito, très pratiqué au XVIIIe siècle, fait partie de ce « marchandage » préalable évoqué par Jean Rousset de Missy et qui est confié aux représentants diplomatiques en collaboration avec le secrétaire aux affaires étrangères de la cour qui accueille le prince.

Cette visite, en quelque sorte « sur mesure », séduit les princes qui pour des raisons variées souhaitent éviter la lourdeur du protocole et circuler plus facilement dans la ville. Comme nous l'avons montré, la cour ne pouvant être séparée du reste des sociabilités aristocratiques urbaines, c'est cette unité culturelle complexe que la plupart des princes cherche à connaître et au sein de laquelle, il est possible de maintenir des relations utiles au développement de leurs propres stratégies politiques. C'est également cette combinaison de lieux qui assurent au visiteur la garantie d'obtenir des divertissements variés au cours de son séjour ¹⁵⁵. Ce sont le plus souvent des raisons politiques qui justifient le choix de l'incognito ou dynastiques pour entrer en contact avec une éventuelle future épouse par exemple. A partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle, cette forme de visite permet au prince d'observer et d'apprendre, un peu dans l'esprit du voyage d'éducation du Grand Tour, à l'échelle de futurs souverains, tout en créant une image publique positive alliant la simplicité et la modestie, valeurs plus estimées que le faste et le pompeux du siècle précédent et du premier siècle ¹⁵⁶.

154. Jean Rousset de Missy, *Le cérémonial diplomatique...*, *op.cit.*, vol. 2, Annexes, chapitre 1.

155. Sur les sociabilités mondaines dans le cadre de la visite de princes étrangers à Paris, voir Antoine Lilti, *Le monde des salons...*, *op.cit.*, pp. 386-390.

156. Voir les motivations de la visite incognito de Joseph II en 1777 en France : Volker Barth, "Les visites incognito à la cour des Bourbons au XVIIIe siècle" in Caroline Zum Kolk et al., *Voyageurs étrangers...*, *op.cit.*, pp. 323-335 et du même auteur pour la visite de Gustave III en

La popularité de cette formule de réception est tangible dans les sources. En France, les archives étrangères conservent un dossier complet de ces visites, dont Lucien Bély a présenté de nombreux exemples dans son ouvrage, *La société des Princes : XVIe-XVIIIe siècle* paru en 1999¹⁵⁷. A Turin, la cour met également en place cette forme d'accueil des princes dont plusieurs occurrences apparaissent dans les registres du cérémonial de cour, comme nous le verrons plus loin.

Le dictionnaire de l'Académie française dans ses diverses rééditions, de 1694 à 1798, donnent la même définition de l'incognito :

"sans être connu. Ce terme est pris de l'italien & se dit en parlant des personnes de qualité, qui étant en pays étranger ne veulent pas être connues, ou qui n'ont pas leur train ordinaire, ni les autres marques qui les distinguent ou qui par des raisons particulières, ne veulent pas être traitées selon leur dignité. Ce prince passa incognito par la France. Il fut incognito à Rome. Il peut se dire de toutes les personnes qui ne veulent pas être connues"¹⁵⁸.

Même si cette pratique peut concerner toute personne, cette définition vise avant tout à caractériser le cas particulier des princes voyageant à l'étranger et qui pour des raisons diverses souhaitent garder l'incognito. Le prince ou le couple, si celui-ci voyage avec son épouse, adoptent un pseudonyme qui correspond généralement au rang de « comte » et les honneurs qui lui seraient normalement dus par son titre royal sont réduits à une hospitalité de voyageurs de distinction, même si dans la pratique la règle est plus ou moins respectée en fonction des motifs de l'incognito, surtout lorsque la visite a un caractère politique. C'est une mise en scène d'une personnalité publique afin de faciliter les échanges, de contourner la lourdeur de l'étiquette et de favoriser plus d'intimité mais il est clair pour toutes les parties que cela ne signifie pas que le prince incognito n'est pas effectivement « connu » ou « reconnu » comme l'indique le dictionnaire de l'Académie. C'est un « secret de polichinelle » que tout le monde feint de ne pas connaître mais la véritable identité du prince et de son épouse continue à influencer d'une certaine manière le comportement de ceux qui les reçoivent. Le prince peut choisir de lever l'incognito

1784 en France, "Comme le dernier des Bourgeois. Les princes en visite incognito" in Danielle Kisluk-Grosheide et Bertrand Rondot, "Visiteurs de Versailles...", *op.cit.*, pp. 256-263 ; à Turin, la visite incognito de Joseph II en 1769 : Andrea Merlotti, « Il y a ici quelque étiquette ? Cerimonia e sociabilità per la visita di Giuseppe II a Torino nel 1769 » in A. Colturato et Andrea Merlotti (dir.), *La festa teatrale nel Settecento. Dalla corte di Vienna alle corte d'Italia*, Lucca, Libreria Italiana Musicale 2011, pp. 155-171.

157. Lucien Bély, *La société des Princes*, *op.cit.*, chapitres 34 et 35.

158. *Dictionnaire de l'Académie française*, éd. 1762.

et reprendre son rang et ainsi bénéficier des honneurs et de la publicité liés à son statut. L'habillement est aussi un moyen de confirmer ou non l'incognito, notamment en ôtant tout signe extérieur de royauté.¹⁵⁹

La venue incognito du duc et de la duchesse de Gloucester à Turin en 1785 n'entre néanmoins pas tout à fait dans les mêmes cas de figure que les précédents et revêt des caractéristiques particulières. Tout d'abord, ce n'est pas la figure du prince et les enjeux du voyage en tant que souverain établi ou futur qui motive le choix de l'incognito puisqu'il s'agit du frère du roi. Le problème ne se pose qu'au niveau des honneurs que ce dernier et son épouse sont en droit d'attendre. Dans les cas ordinaires, il s'agit d'un couple « légitime », reconnu par la cour dont ils sont originaires. La nature de la visite détermine ensuite le degré de formalisme souhaité ou souhaitable. Pour le duc et la duchesse de Gloucester, la difficulté réside dans le fait que leur mariage secret n'a pas reçu l'approbation de Georges III, tout comme celui de son jeune frère, le duc de Cumberland, avec Anne Horton¹⁶⁰. La notification de la naissance d'un premier enfant, la princesse Sophia, n'infléchit en aucune manière la position du roi d'Angleterre¹⁶¹. Suite à l'annonce du mariage du duc de Cumberland, le souverain britannique avait ordonné l'adoption du *Royal Marriages Act* (1772), interdisant tout mariage d'un membre de la famille royale pouvant diminuer le prestige de la couronne, ce qui exclut de fait toutes les personnes n'étant pas de sang royal. Pour être valide, le mariage devra avoir été préalablement approuvé par le roi¹⁶². Malgré une certaine réconciliation des frères avec Georges III, notamment par leur concours dans le cadre des émeutes anti-catholiques (Gordon Riots) en 1780, leurs épouses continuent à être privées de leur titre de duchesse en Grande-Bretagne et à l'étranger¹⁶³.

Les nombreuses années d'exil qui en ont suivi ne semblent toutefois pas entièrement motivées par leur disgrâce. Pour le duc de Cumberland, il semble que ses problèmes financiers ont compté tout autant dans son départ en Italie que ses démêlés avec Georges III.

Lorsqu'en 1771, le duc de Cumberland a informé Georges III de son mariage avec Anne Horton, le roi l'a exclu immédiatement de sa cour et a prohibé tout

159. Volker Barth, "Comme le dernier des Bourgeois..." in Danielle Kisluk-Grosheide et Bertrand Rondot, "Visiteurs de Versailles...", *op.cit.*, p. 256.

160. Anna Horton, née Luttrell (1743-1808), "duchesse" de Cumberland et Maria Waldegrave, née Walpole (vers 1736-1807), "duchesse" de Gloucester.

161. Princesse Sophia Mathilda de Gloucester (1773-1844).

162. Georges III craint également de nouvelles guerres civiles par des alliances entre princes et noblesse.

163. Matthew Kilburn, William Henry, Prince, first Duke of Gloucester and Edinburgh, *ODNB*.

contact ultérieur avec les membres de la famille royale. Il a aussi déclaré que cette mise à l'écart serait applicable à toute personne de la cour fréquentant le duc et son épouse¹⁶⁴. Après leur retour en Angleterre en 1774, le duc de Cumberland et son épouse sont parvenus à attirer une nombreuse société dans leur hôtel à Londres, *Cumberland House*. Ce sont les dettes qui ont conduit le couple à repartir une nouvelle fois plutôt que leur position sociale qui reste influente au sein de la bonne société anglaise¹⁶⁵.

Quant au duc de Gloucester, il se rend en Italie surtout pour des raisons de santé. Lors de son premier voyage de 1771-1772, alors qu'il ne voyage pas avec son épouse, il choisit de voyager incognito sous le nom de « comte de Connaught ». Il est alors reçu dans toutes les cours dont spécialement à Naples mais aussi à Rome, auprès du pape avec les honneurs liés à son rang¹⁶⁶. Lors de son deuxième séjour, cette fois-ci avec son épouse, tous les représentants diplomatiques en Italie ont reçu ordre de ne pas les accueillir selon les distinctions rendues aux princes¹⁶⁷. Néanmoins, ces instructions ont été peu suivies dans la mesure où le couple a été reçu par Horace Mann à Florence, qui les a présenté au grand duc. A Rome, ils ont même obtenu une audience papale¹⁶⁸. Lors d'un troisième voyage en 1786-1787, la cour de Savoie se trouve confrontée à l'accueil du duc de Gloucester et de son épouse.

Ayant connaissance de ces précédents, le roi de Piémont-Sardaigne décide de trouver un équilibre entre la détermination de Georges III qui n'a pas faibli et son devoir d'hospitalité à l'égard du prince. Le maître de cérémonie, le comte Cravata di Villanovetta, expose directement la situation du duc de Gloucester, en rappelant que son passage à Turin a été organisé en accord entre le représentant diplomatique, Mr Trevor, et le secrétaire aux affaires étrangères, le comte de Perron. Étant donné l'absence de validation de son mariage avec Maria Waldegrave, le maître de cérémonie en déduit que l'épouse du duc ne pourra pas recevoir les honneurs ordinaires liés à un rang qu'elle ne possède pas et conduit donc la cour à proposer

164. Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 4, p. 169.

165. Le duc de Cumberland et son épouse effectuent deux séjours en Italie, de 1773-1774 puis de 1785-1786. Matthew Kilburn, « Henry Frederick, Prince, duke of Cumberland and Strathearn », *ODNB*; John Ingamells, « Cumberland, Henry Frederick », *Dictionary...*, *op.cit.*, pp. 260-261.

166. John Ingamells, « Gloucester, William Henry », *Dictionary...*, *op.cit.*, pp. 402-403

167. Il s'agit de deux instructions dont fait état Horace Mann à Florence qui ont été envoyées à tous les représentants diplomatiques en 1773 lors du premier séjour en Italie du duc de Cumberland et de son épouse. Correspondence de Horace Mann à Horace Walpole en date du 10 août 1773, vol. 23 p. 501.

168. John Ingamells, « Gloucester, William Henry », *Dictionary...*, *op.cit.*, pp. 402-403.

un accueil adapté aux circonstances ¹⁶⁹.

Le duc de Gloucester et son épouse ne sont donc pas accueillis par un membre de la famille royale mais par Mr Trevor qui informe le secrétaire aux affaires étrangères de leur arrivée. La cour prévoit une visite en deux temps. Le premier jour, seul le duc est présenté à la famille royale à Montcallier où elle est en villégiature. Il est invité à déjeuner « en famille » c'est-à-dire sans cérémonial, à droite du roi et sans distinction de siège ¹⁷⁰. Dans le rapport de Mr Trevor au secrétaire aux affaires étrangères britannique, le marquis de Carmarthen, il indique que le duc « was received by all the family assembled together » et que le roi l'a reçu chaleureusement et l'a assuré de sa profonde estime ¹⁷¹. Le duc a fait la demande que son épouse puisse être présentée à la princesse de Piémont, Clothilde de France, en l'absence de reine ¹⁷².

"His Royal Highness intimated to me his wish that the Countess of Connaught might have the honor to pay her respects to the Princess of Piémont" ¹⁷³

Le cadre du voyage sur le Continent déborde en réalité ses préoccupations de santé du duc de Gloucester. Il œuvre également pour la reconnaissance de son épouse et de ses enfants qui, grâce à leur réception dans les cours étrangères, pourrait faire pression sur Georges III. Il entretient notamment avec le roi une correspondance visant à obtenir à son retour en Angleterre une éducation digne pour ses enfants, c'est-à-dire une formation à Cambridge pour son fils William et la nomination d'une gouvernante pour sa fille Sophia ainsi que le versement d'une pension pour les frais de leur éducation ¹⁷⁴.

La décision de la cour de Savoie est de considérer que la « duchesse » et ses enfants doivent être traités comme des voyageurs de distinction et comme nous l'avons vu, la présentation à la reine ou à la duchesse royale est ouverte non seulement à des femmes de la noblesse mais aussi de la gentry donc en cette

169. Registre du cérémonial de cour du comte Cravata di Villanovetta, *Storia Patria*, 726 (9/4), 5 novembre 1786, f. 104.

170. Registre du cérémonial de cour du comte Cravata di Villanovetta, *Storia Patria*, 726 (9/4), 5 novembre 1786, f. 105.

171. Lettre du 8 novembre 1786, TNA, FO 67-5, n.56.

172. La reine Marie-Antoinette d'Espagne est décédée en 1785.

173. Lettre de Mr Trevor au marquis de Carmarthen du 8 novembre 1786, TNA, FO 67-5, n.56.

174. Lettre du duc de Gloucester au prince de Galles citée par Violet Biddulph, *The Three Ladies Waldegrave...*, (*op.cit.*), p. 199. Toutefois, il faut nuancer ce point car en même temps, le duc entretient une relation conflictuelle avec son épouse à cette période et tend à ne plus la soutenir auprès du roi, contrairement à ses enfants. Voir sur cette question, le chapitre 8, section 8.2, "les enjeux de l'hospitalité".

qualité, l'audience particulière auprès de la princesse de Piémont ne saurait être refusée à Maria Waldegrave.

"The countess of Connaught and her children and suite were received as illustrious travellers whom the King considered proper to treat them with distinction *dans l'intérieur de sa cour* but without any of the ceremony and Etiquette which is always observed when the Company consists of such Persons whose sovereign or princely rank has been ministerially communicated or is universally acknowledged" ¹⁷⁵.

L'expression « à l'intérieur de sa cour » montre que la cour de Savoie exclut toute manifestation publique en leur honneur et que les égards qui leur sont accordés sont réduits et limités au cercle privé de la famille royale.

"No public fête was given, no distinguished Box assigned, no illumination ordered at the Theatre, nor did His Majesty or His Royal Highness of Piedmont or Chablais come to town to visit His Royal Highness, which last I own I think, was too rigorous an observation of etiquette" ¹⁷⁶.

N'ayant reçu aucune instruction directe pour cette visite, la dépêche a pour vocation d'obtenir l'approbation du roi en démontrant que la volonté de celui-ci a été respectée. Comme l'affirme Mr Trevor, de toute façon, « l'affaire d'étiquette est toujours boiteuse » ¹⁷⁷.

La cour a néanmoins mis à disposition de la famille de Gloucester ses écuries, chaque gouverneur dans les provinces a été prévenu de leur arrivée et a reçu l'ordre de se mettre à leur service et notamment de leur céder leur château pour se loger ¹⁷⁸. Non seulement Maria Waldegrave a été présentée à la princesse de Piémont mais ils ont été invités en famille à déjeuner à Montcallier. Le protocole ordinaire a été aménagé en plaçant une table ovale en diagonale « par commodité » pour vingt couverts.

La duchesse de Gloucester est assise à la droite du roi, à côté du duc de Chablais, de sa fille la princesse Sophia et la première dame d'honneur, ce qui constitue en soi une distinction. Le duc est quant à lui placé à côté de la princesse et du prince de Piémont, de son fils le prince William, de la duchesse de Chablais et des

175. Lettre de Mr Trevor au marquis de Carmarthen du 8 novembre 1786, TNA, FO 67-5, n.56.

176. *Ibidem*.

177. *Ibidem*.

178. *Ibidem*.

jeunes princes de Savoie. A gauche du roi, la sœur du roi, Madame Félicité, est accompagnée des premières dames et dame d'atour des différentes princesses de la famille de Savoie¹⁷⁹.

Le registre du cérémonial de cour indique qu'après le repas, la famille de Savoie a prévu un concert suivi d'un bal et que la famille de Gloucester a pris congé en fin d'après-midi vers six ou sept heures¹⁸⁰. Pour les deux jours restants, un emploi de temps a été prévu mais la famille royale n'intervient plus directement dans leur accueil. Une visite du palais royal de la Vénérie est organisée avec les hauts dignitaires de la cour comme le comte de Provana et le grand veneur du roi ainsi qu'une partie de chasse, une visite de l'arsenal et des forteresses de la ville. Les trois dernières visites n'ont pas pu prendre place faute de temps mais ce programme montre une volonté de la cour de leur faire découvrir des lieux-clés du pouvoir royal¹⁸¹. Cependant, l'hospitalité que la famille de Gloucester a reçue n'est pas comparable à celle démontrée par la cour lors des visites incognito de Joseph II en 1769 et du roi de suède en 1784 ainsi que pour celle de Ferdinand IV et de Marie-Caroline de Naples de 1785 : un certain faste y ont présidé, dont des bals et des représentations théâtrales donnés en leur honneur¹⁸².

Les principaux acteurs de la vie mondaine de la capitale dont les diplomates prennent le relais à la ville pour accueillir la famille de Gloucester. Le représentant britannique organise le premier soir une *conversazione* dans son palais puis le deuxième jour, un souper dansant. Le troisième jour, c'est l'ambassadeur de France qui invite le couple à un souper. La soirée se poursuit chez la comtesse de Saint Gilles pour une autre *conversazione* et se conclut au Casino des Nobles¹⁸³.

Maria Waldegrave a elle-même relaté ses perceptions sur sa rencontre avec la

179. Registre du cérémonial de cour du comte Cravata di Villanovetta, *Storia Patria*, 726 (9/3), 6 novembre 1786, f. 105-106.

180. Registre du cérémonial de cour du comte Cravatta di Vilanovetta, 6 novembre 1786, *Storia Patria*, 726 (9/3), f. 106.

181. Lettre de Mr Trevor au marquis de Carmarthen du 8 novembre 1786, TNA, FO 67-5, n.56.

182. Lettre de Mr Trevor au marquis de Carmarthen du 22 juin 1785, TNA, FO 67-4 f. 754 ; lettre de Mr Trevor au marquis de Carmarthen du 26 mai 1784, f. 454 ; Andrea Merlotti, « Y a-t-il ici quelque étiquette ? Cerimonia e etiquette per la visita di Giuseppe II a Torino in 1769 », in A. Colturato et Andrea Merlotti (dir.), *La festa teatrale nel Settecento...*, op.cit., pp. 155-171.

183. Registre du cérémonial de cour du comte Cravatta di Vilanovetta, 6 novembre 1786, *Storia Patria*, 726 (9/3), f. 106. Ces divertissements en ville sont similaires à ceux organisés pour la visite de Ferdinand IV et de Marie-Caroline de Naples quelques mois plus tôt en juin 1785. Voir Mélanie Traversier, *Journal d'une reine*, op.cit., pp. 510-520. Sur les casinos, voir Andrea Merlotti, "Note sulla sociabilità aristocratica nell'Italia del Settecento : I "Casini de' Nobili" in Gennero Barbarisi et al. (dir.), *L'Amabil rito, Cultura e società nella Milano del Parini*, Bologne, Cisalpino, 2000, pp. 45-69.

famille royale dans une lettre à sa fille, source extrêmement précieuse puisqu'elle correspond au seul témoignage du séjour de la duchesse à Turin qui ait survécu et qui soit porté à notre connaissance. En revanche, Maria Waldegrave ne décrit pas son accueil à son arrivée à Montcallier ni le déjeuner auquel elle a été conviée. Elle préfère donner une description physique et morale de la famille, ce qui est assez courant car elle répond à la curiosité des proches. Ses représentations confirment celles d'autres voyageuses, notamment la bonté de la princesse de Piémont et l'attachement du prince à son égard¹⁸⁴.

Le témoignage de la duchesse permet de rendre compte de la flexibilité que la cour parvient à atteindre dans la rencontre qui ne transparait pas toujours dans les registres du cérémonial de cour ou les dépêches diplomatiques. Elle précise que la « petite académie de musique » mentionnée par le comte de Cravata di Villanovetta n'a guère captivé l'auditoire et la princesse de Piémont a donné l'ordre de faire cesser la musique pour laisser place à des *country dances*, très en vogue dans toutes les cours européennes, et sans doute de nature à honorer leur origine britannique¹⁸⁵. La princesse Sophia et la duchesse ont pu ainsi mettre en valeur leur maîtrise de la danse et la réception un peu sérieuse de la cour a été remplacée par un bal à la satisfaction des invités. La famille royale démontre ainsi sa capacité à s'adapter et à introduire une certaine informalité qui n'est pas uniquement liée au statut de l'incognito mais aussi à une tradition de l'hospitalité « en famille », qui est appréciée par les voyageuses¹⁸⁶.

Comme nous l'avons noté aussi précédemment, l'"esprit de famille" résulte de cette rencontre, en mettant en valeur une certaine "familiarité" et proximité qui s'expriment aussi dans la gestuelle :

"Passing through the great gallery, I saw the King alone with Prince William leading by the hand and explaining to him the pictures and much pleased by the intelligence and curiosity with which his little pupil's questions were directed"¹⁸⁷.

L'expérience des voyageuses et même des familles dans le cas de la duchesse de Gloucester dévoile une représentation de la cour peu habituelle. Le cérémonial

184. Lettre de Maria Waldegrave à Lady Waldegrave du 6 novembre 1786, in Violet Biddulph, *The three Ladies Waldegrave...*, *op.cit.*, p. 189.

185. Sur la place des contredanses en Angleterre et en France, voir Frances Rust, *Dance in society*, Londres, Routledge, 1969, p. 61 ; Jean-Michel Guilcher, *La contredanse, un tournant dans l'histoire de la danse française*, Centre National de la danse, 2003 (1ère éd. 1969). Lady Mary Coke a elle-même enseigné à la cour de Vienne une contredanse anglaise appelée "the hemp dressers", ce qui montre que le passage des voyageuses à la cour n'est pas sans effet. Lady Mary Coke, *op.cit.* vol. 4, p. 21.

186. *Ibidem.*

187. Lettre de Mr Trevor au marquis de Carmarthen du 8 novembre 1786, TNA, FO (67/5), n.56.

de cour met les individus à juste distance lorsque l'étiquette l'exige, mais celle-ci n'est pas sans émotion ni sentiment dans un cercle plus restreint. La bienveillance de la cour répond à une attention individualisée qui rompt avec l'idée de grandeur du souverain et de la famille royale. Cela ne signifie pas pour autant que la cour ne cherche pas à satisfaire ses propres attentes et objectifs, mais elle n'est pas « désincarnée ». Du côté des voyageuses, elles obtiennent un accueil qui est à la fois flatteur et authentique. Lady Foster peut ainsi rassurer son amie, la duchesse de Devonshire, qu'elle est appréciée et « réhabilitée » socialement, tandis que Lady Mary Coke est « réintégrée » dans les cercles curiaux, jouissant de nouveau d'un statut de "faveur". La duchesse de Gloucester, sans pour autant avoir obtenu les honneurs liés au rang princier de son époux, elle a été reçue, elle a partagé un repas à la table du roi et ses enfants ont été remarqués pour leurs talents et leur éducation.

Il est intéressant de noter que lors du passage de la duchesse de Cumberland à Turin avec sa sœur, cette dernière est accueillie uniquement par Mr Trevor. Celui-ci tente de rendre son séjour agréable en lui faisant visiter ce qu'il y a de remarquable dans la capitale. Elle n'est pas présentée à la cour parce qu'elle est uniquement de passage et voyageant seule, elle a le statut d'une personne privée, ce qui au regard du protocole, n'implique aucune obligation de la recevoir officiellement¹⁸⁸.

3.3 Conclusion

Comment évaluer la portée de la visite des voyageuses et des résidentes britanniques en dehors des enjeux personnels, sociaux et politiques que nous avons soulignés ?

Il y a fort à parier, qu'à l'exception des épouses de diplomates dont les noms demeurent consignés dans les registres du cérémonial de cour, les voyageuses, personnes privées, et cela, quelle que soit leur notoriété, n'auront sans doute individuellement laissé que peu de traces à la cour de Turin. Néanmoins, il est indéniable que leur passage s'inscrit dans un phénomène social, politique et culturel plus large qui participe de la vie même de la cour et de sa capitale. Le développement de la notion de public au cours du XVIIIe siècle, dont font partie les voyageuses, participe au processus d'homogénéisation des pratiques curiales en

188. Lettre de Mr Trevor au marquis de Carmarthen du 2 juin 1786, TNA FO (67/5). En revanche, la duchesse a été reçue lors d'une audience particulière auprès de l'impératrice Marie-Thérèse lorsqu'elle a voyagé avec son époux en 1773.

Europe dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. En revanche, le bon accueil réservé aux Anglaises par la cour de Savoie ou dans d'autres cours d'Italie, est apparu comme une concurrence aux yeux de la cour d'Angleterre. Les voyageuses se présentant à la cour, avant leur départ en d'Italie, ont souvent été reçues avec une froideur non dissimulée de la part du roi Georges III et de la reine Charlotte¹⁸⁹.

Ces trois derniers chapitres ont eu pour objet d'examiner l'hospitalité curiale à l'égard des voyageuses britanniques au cours du XVIII^e siècle, de l'accueil le plus distant par le simple accès aux bâtiments du palais jusqu'à l'invitation au cercle de la reine ou aux divertissements de la cour. Ils ont tenté de s'inscrire dans le sillage des recherches transversales qui sont actuellement menées dans le cadre des études curiales. Le prisme du genre a permis d'aborder des questions peu abordées par l'historiographie de la cour de Savoie mais aussi du voyage. Avec un examen systématique des sources du pouvoir royal matérialisées par les registres du cérémonial et comparés aux écrits du for privé des voyageuses, l'articulation entre le respect des hiérarchies sociales et l'adaptation à l'origine sociale plus diversifiée des nouveaux participantes au Grand Tour dans la seconde moitié du XVIII^e siècle a pu être identifiée. Il en résulte une ouverture de la cour évidente, tout en maintenant autant que possible les différences de rang. La cour de Savoie démontre à la fois sa capacité à conserver son rôle d'autorité et de référent suprême de l'échelle sociale, mais aussi son ajustement à un contexte social, politique, artistique et intellectuel en constant renouvellement, tant au niveau de ses propres États que dans les autres nations européennes. Les innovations que constituent par exemple les présentations informelles modifient la composition sociale des dames admises à interagir avec la famille royale, même si cette communication n'est pas directe et n'appelle pas à une conversation, sauf dans le cas exceptionnel de la protection du représentant diplomatique britannique. Cette flexibilité est présente également dans les cercles plus confidentiels afin d'élaborer un accueil en adéquation avec le statut des invités et les attentes de ces derniers. Or, c'est bien l'absence de formalisme supposé des sociabilités de la ville qui rendent l'espace urbain supérieur aux yeux des contemporains et de certaines voyageuses britanniques, postulat que nous allons maintenant évaluer dans la seconde partie de cette thèse.

189. Voir Elisabeth Foster, *The Journal...*, *op.cit.*, p. 97. Voir aussi pour la cour de Vienne, Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 3, p. 375 et p. 350; vol. 4, pp. 86-87.

Deuxième partie
L'accueil à la ville

L'évolution du cérémonial de cour vers une "honnête familiarité" rend les frontières entre les différents espaces entre cour et ville plus perméables. Ce lien est d'autant plus significatif qu'il est soutenu par des personnalités qui naviguent habilement entre ces deux mondes. A Turin, le cas de Madame de Saint Gilles évoqué précédemment est particulièrement convaincant. La cour et la ville construisent ensemble les sociabilités aristocratiques de la capitale turinoise en définissant des contenus culturels ¹⁹⁰. Le modèle curial comme référent des bonnes manières et du bon goût n'a pas pour autant complètement disparu dans la construction identitaire des élites, notamment dans l'organisation des salons, fleuron du Beau Monde ¹⁹¹. La thèse de Norbert Elias en faveur de la primauté des usages de la cour dans le milieu aristocratique et mondain n'est d'ailleurs guère contestée par l'historiographie, à la seule nuance près que les historiens s'accordent également sur le fait que la cour ne constitue plus au XVIIIe siècle le seul centre d'influence ¹⁹². Même à Gênes, malgré son statut de République, les sociabilités aristocratiques restent marquées par la prégnance de l'héritage curial.

C'est cette culture mondaine des élites dans l'espace urbain, à travers l'accueil et l'hospitalité des voyageuses britanniques, que nous souhaitons interroger. De la même manière que les voyageuses ont été reçues à la cour, les "honneurs de la ville" doivent permettre aux Anglaises d'accéder à la meilleure société de la ville.

Selon l'abbé Coyer, les Italiens jouissent d'une réputation de l'accueil très favorable à l'égard des étrangers. Même si cette vertu de l'hospitalité semble viser le peuple italien entier puisqu'il considère qu'elle révèle l'un des traits marquants du caractère des Italiens, il apparaît sans ambiguïté que c'est bien la noblesse qui est ici visée :

"Une autre qualité bien louable, c'est l'honnêteté des Italiens pour les étrangers. Ils leur ouvrent leurs Palais, leurs maisons de plaisance,

190. Jeroen Duindam évoque même la notion d'équipe (team) entre la cour et la noblesse de cour sous le règne de Louis XIV qui ne se dément pas au cours du XVIIIe siècle. Jeroen Duindam, *Myths of Power, Norbert Elias and the Early Modern European Court*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 1995, p. 123. Benedetta Craveri met plus en avant la crise identitaire de la noblesse française au XVIIe siècle, en défendant que celle-ci aurait pris le parti d'obtenir une plus grande autonomie par rapport à la cour, en développant d'autres formes de sociabilités à la ville. Voir Benedetta Craveri, "Salons francesi e salotti italiani : proposito di confronto", in Maria Luisa Betri et Elena Brambilla, *op.cit.*, p. 540.

191. Antoine Lilti, *Le monde des salons*, *op.cit.*, pp. 108-110.

192. Benedetta Craveri, "Salons francesi e salotti italiani ; proposito di confronto" in Maria Luisa Betri et Elena Brambilla (dir.), *Salotti...*, *op.cit.*, p. 540. Même Jeroen Duindam, dans sa critique de Norbert Elias, ne remet pas en cause l'influence du modèle curial mais il considère que ce dernier n'est pas unique : les sociabilités aristocratiques urbaines ainsi que l'Église jouent un rôle tout aussi important. Voir Jeroen Duindam, *Myths of Power...*, ..., p.164.

leurs jardins ; et cela sans faire acheter la grâce par des prières réitérées, sans la retarder, sans faire sentir que c'est une grâce, sans même regarder à la qualité des personnes. Il suffit que l'Étranger ait une figure honnête. Se hasarde-t-on à parler leur langue ; loin de courir le risque d'un rire offensant, ou d'un persiflage, on vous encourage toujours par un *parla benè, benissimo*"¹⁹³.

Le seul contrepoint à cette générosité affable, selon l'abbé Coyer, serait le goût de la noblesse italienne pour la représentation. Ce sont donc les aspects tant rituels que matériels qu'il nous faut examiner au cours de cette deuxième partie. Dans quelle mesure l'accès aux sociabilités de la ville impliquent le respect de codes précis ou au contraire laisse place à des espaces fluides, peu formalisés ? Est-ce que cette tradition de l'accueil tant loué par les étrangers correspond à un mythe ou à une réalité ? Est-elle plus ouverte et supérieure qu'ailleurs ? Comme nous l'avons cité en tête de l'introduction, est-ce qu'elle correspond au modèle présenté par la comtesse de Pomfret dans la première moitié du XVIIIe siècle ?

193. Gabriel François Coyer, *Voyages d'Italie et de Hollande par Monsieur l'abbé Coyer*, Paris, Duchêne, tome 2, 1775.

Chapitre 4

Le Pacte de l'hospitalité des élites

Le concept du "Pacte de l'hospitalité" comme accueil conditionnel s'oppose à celui de "l'hospitalité absolue" défini par Jacques Derrida¹. Il résulte d'une évolution dès la fin du XVIIIe siècle que nous avons évoquée dans l'introduction, qui a conduit les élites à revoir leur éthique de l'accueil en raison d'une circulation et d'une mobilité croissante des individus, rendant impossible une hospitalité trop étendue et légitimant le droit de dégager certaines "conventions particulières" afin d'en limiter les contours.

Les philosophes ont pris part à la redéfinition de l'hospitalité mondaine comme une pratique conditionnelle. Kant distingue "l'hospitalité universelle", qui doit offrir le droit à chaque étranger "de ne pas être traité en ennemi dans le pays où il arrive", de "l'hospitalité des particuliers", qui peut comprendre le refus de recevoir car "cet usage bienfaisant demande des conventions particulières"². Les hommes de lettres, dont les encyclopédistes, s'accordent d'ailleurs pour dénoncer la fin d'un âge révolu, celui de l'hospitalité désintéressée, auquel l'hôtellerie a mis fin en créant une économie de marché. Cette indignation générale sur l'évolution du concept de l'hospitalité peut être trouvée dès la fin du XVIIIe siècle, notamment dans le *Traité de civilité* d'Antoine de Courtin, secrétaire de la reine Christine de Suède. Il dénonce la méconnaissance par les hôtelleries du caractère sacré de l'hospitalité, vertu confiée aux hommes par Dieu lui-même en vue de leur salut. L'étranger est perçu comme démuné puisqu'il est éloigné de son pays "sans connaissances et sans appui". Une condition sociale élevée ne fait pas obstacle à la protection d'autrui car les riches, comme les pauvres, sont les des-

1. Jacques Derrida, *De l'hospitalité*, Paris, Calmann-Lévy, 1997.

2. Immanuel Kant, *Projet de paix perpétuelle, Essai philosophique*, traduit de l'allemand, 1796 (1ère édition, 1795), 2e section, 3e article défini, pp. 42-48.

tinataires de ceux qui exercent la charité Malgré les efforts d'Antoine de Courtin pour lier l'hospitalité des élites au dogme de la religion chrétienne, l'hospitalité des élites du XVIIIe siècle repose surtout sur les codes de conduite de la haute société. Les "chaînon de bienfaisance", selon l'encyclopédiste, le chevalier de Jaucourt, ne sont pas vraiment rompus, mais les "conventions particulières" que suppose "l'usage bienfaisant" de l'hospitalité évoquées par Kant ont pour effet d'aménager le devoir de l'hospitalité :

L'éthique de l'hospitalité mondaine puise ainsi dans l'héritage culturel ancien, mais se fonde aussi sur les nouvelles définitions du savoir-vivre des élites, à savoir les notions de civilité, d'honnêteté et de politesse. Le désintéressement que revêt l'hospitalité traditionnelle cède le pas à un échange réciproque qui trouve son fondement dans l'idéal de sociabilité mondaine du XVIIIe siècle³. L'échange ou "pacte d'hospitalité" créé une union d'intérêts, le plus souvent symboliques mais pas uniquement⁴.

Il est intéressant de noter que la laïcisation progressive du terme n'est pas propre à la France. En Italie, une évolution similaire a pris place. Dans la *Lessicografia de l'Accademia della Crusca* de 1612, l'hospitalité ne comprend pas de définition. Le mot apparaît en collocation avec l'adjectif "caritevole" (charitable), "la vertu della caritevole ospitalità" (la vertu de l'hospitalité charitable). L'hospitalité appartient sans ambiguïté au champ lexical de la religion chrétienne⁵. Dans le *Compendio del vocabulario degli Accademia della Crusca*, la cinquième édition définit l'hospitalité comme la "liberalità nel ricevere i forestieri" (faire œuvre de libéralité en recevant des étrangers), ce qui montre doublement son "autonomisation" puisque l'hospitalité fait l'objet d'une part d'une entrée qui lui est propre et d'autre part, elle est intégrée à la terminologie de la politesse sans référence religieuse⁶. Nous pouvons voir également que l'hospitalité est envisagée uniquement à l'égard des étrangers, ce qui laisse penser que le lien entre accueil et visiteurs

3. Selon Jacques Derrida, l'hospitalité absolue rompt avec le droit et cesse lorsqu'il y a une "entrée dans le pacte" [de l'hospitalité]. Jacques Derrida, *De l'hospitalité*, Paris, Calmann-Lévy, 1997, p. 29. Voir aussi Marie Gaille-Nikodimov, "L'hospitalité privée au fondement des dialogues", in Alain Montandon (dir.), *Espaces domestiques et privés de l'hospitalité*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2000, p. 14.

4. Le Chevalier de Jaucourt condamne cette union motivée par "l'amour de l'intérêt". Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert, *L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, "hospitalité", vol. 8, (1751-1765), p.316.

5. *Lessicografia della Crusca*, "Caritevole", Florence, 1612.

6. "ospitalità", *Compendio del vocabulario degli Accademia della Crusca*, Florence, éd. Domenico Maria Manni, 1739. "liberalità" peut être traduit par don, ce qui renvoie à l'origine de l'hospitalité et ce terme s'intègre parfaitement dans le cadre de l'accueil du Grand Tour.

est une pratique établie et que le milieu social visé semble être celui de la haute société.

Les sources de l'hospitalité, notamment les traités de savoir-vivre, nous permettent de mieux comprendre ce qu'il faut entendre par l'hospitalité des élites. La littérature de la civilité du XVIIIe siècle s'est construite autour d'un ensemble d'ouvrages de la Renaissance⁷. Même si ces œuvres prônent une société hiérarchisée qui préservent les prérogatives de l'aristocratie, une évolution se dessine vers un public plus large. Malgré la représentation d'une société de cour exclusive dans le *Courtisan*, par exemple, sa réinterprétation par Castiglione dans des œuvres postérieures tend à s'adresser à un nombre plus large de destinataires. Erasme a également tenté, un peu avant, de toucher un public moins éduqué en choisissant volontairement la figure d'un enfant pour incarner son propos. Della Casa dans le *Galateo* vise non plus la noblesse de cour mais les élites cultivées qui sont érigées en modèle pour la société entière dans un contexte politique et social en pleine évolution⁸. Le texte de Della Casa est lui-même réinterprété par la traduction française de 1617 sous les titres de *Bienséance de la conversation entre les Hommes* puis traduit en anglais en 1640 et 1692, sous le titre de *Youth's Behaviour*, ce qui montre une diffusion rapide selon une version modifiée par rapport à l'original⁹. Les ouvrages du XVIIIe siècle sont héritiers de la réécriture des traités de la renaissance italienne, dont l'œuvre d'Antoine Courtin constitue un bon exemple. Le *Nouveau Traité de civilité* d'Antoine de Courtin a connu un énorme succès en Europe dès sa première parution en 1671¹⁰. En étant donné l'étendue de sa diffusion attestant donc sa représentativité, nous avons trouvé utile de nous pencher sur son interprétation de l'hospitalité.

Selon Antoine Courtin, l'hospitalité est facilement définissable puisque "ce

7. Erasme, *Traité de la Civilité puérile*, trad.fr (1530), Paris, Mille et une nuits, 2001 ; Baldassare Castiglione, *Le livre du courtisan*, trad.fr (1580), Paris, Le grand livre du mois, 1996 ; Giovanni Della Casa, *La Galatée*, trad.fr, (1558), Paris, Librairie générale française, 1991 ; Stefano Guazzo, *La civile conversazione*, trad.fr (1574), Lyon, 1579.

8. Voir Adelin Charles Fiorato, "Supérieurs et inférieurs dans quelques traités de comportement italiens du XVIe siècle", in Alain Montandon (dir.), *Traité de savoir-vivre italiens*, Clermont-Ferrand, Université Blaise Pascal, 1993, pp. 91-113.

9. John Brewer, *The pleasure of the Imagination : English Culture in the Eighteenth Century*, Londres, Harpers Collins, 1997, p. 102.

10. La première publication a été traduite en allemand dès sa parution, puis en anglais et en italien sans compter les diverses rééditions françaises. Voir la préface de Marie-Claire Grassi in Antoine de Courtin, *Nouveau Traité de la civilité qui se pratique en France à l'usage des honnêtes gens*, Saint Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1998. Les traités de savoir-vivre et de la politesse ont fait l'objet de nombreux recueils dans la collection "Littératures" sous la direction d'Alain Montandon sur lesquels nous nous appuyons tout au long de ce chapitre.

n'est qu'à proprement parler que recevoir un hôte"¹¹. Cet énoncé est par nature limitatif et semble d'emblée protéger les invitants. L'accueil d'un invité prend place dans la sphère domestique. Le lieu peut désigner aussi bien un palais dans la ville qu'une maison à la campagne. L'espace urbain comprend en réalité une double échelle de l'hospitalité en fonction des saisons, formule empruntée aux pratiques de la cour que nous avons évoquées dans la partie précédente. Cet ensemble, ville et villégiature, est d'ailleurs perceptible dès l'arrivée des voyageuses, par une approche par la mer. Le guide de Gravier sur Gênes et ses environs, paru pour la première fois en 1768 puis réédité au XIXe siècle, confirme cette unité géographique en indiquant que "ce qui rend la perspective admirable pour les étrangers, qui viennent par mer, est le nombre infini de palais, & de belles maisons de campagne, qui sont sur les hauteurs & environs de la ville & qui à quelque distance paroissent faire partie de la ville même"¹².

Cet espace physique correspond aussi à un espace social. Au delà des structures de l'accueil comme les auberges et les hôtels, il correspond surtout aux sociabilités de la bonne société. Les salons, le théâtre et les casinos à la fin du XVIIIe siècle deviennent les lieux mondains par excellence où gravitent les élites. La villégiature, comme le décrit si bien Goldoni, n'est que le prolongement dans le cadre de la campagne ou de l'arrière-pays pour le comté de Nice, des pratiques urbaines¹³. Les mêmes processus de distinction s'appliquent mais l'hospitalité est en général plus large car elle inclut l'hébergement, ce qui est beaucoup rare à la ville.

Comment l'hospitalité des élites à la ville s'intègre-t-elle à l'ensemble du système d'accueil du Grand Tour ? Quelles en sont les règles et usages ? Il nous appartient de délimiter les contours de cette pratique à travers les récits des voyageuses britanniques et de les confronter avec d'autres sources contemporaines provenant d'hommes de lettres afin d'évaluer le cadre tant conceptuel que matériel de l'hospitalité au XVIIIe siècle à Nice, Turin et Gênes.

L'"entrée dans le pacte" conduit à étudier l'accès au sein des sociabilités aristocratiques et plus spécialement, les premiers contacts lors de l'arrivée dans la ville. Le jeu des lettres de recommandation gouverne l'admission des voyageuses dans les maisons mais aussi dans tout autre lieu de visite. Nous chercherons à montrer

11. Antoine de Courtin, *Nouveau Traité...*, op.cit. p. 208. Nous faisons référence à l'édition de 1750, éditée par Durand à Paris.

12. Yves Gravier, *Description des beautés de Gênes et de ses environs*, Gênes, 1788 (1ère éd. 1768), p. 4.

13. Carlo Goldoni, *La trilogie de la villégiature*, traduit et adapté par Myriam Tanant pour la Comédie française, Paris, Quatre vents, 2012.

que le système des recommandations se révèle souvent peu fiable en termes d'instrument de reconnaissance sociale, étant donné la facilité de l'obtention des lettres et conduit dans certains cas à une asymétrie de la relation de l'hospitalité. Une certaine surenchère de la politesse des invitants contribue à offrir aux voyageuses un accueil très flatteur, parfois embarrassant.

Les limites du pacte de l'hospitalité seront l'occasion d'aborder les questions ou services n'entrant pas dans la sphère privée et contractuelle de l'accueil. Les impératifs de l'ordre public et de la surveillance policière font partie du dispositif étatique du contrôle des étrangers et sont donc hors du champ des interactions interpersonnelles des élites. Toutefois, ils influent sur la perception des voyageuses de l'accueil pratiqué dans la ville, tout en réitérant leur différence par le rappel de leur qualité d'étrangère. La problématique du logement reste le plus souvent exclue de la convention de l'hospitalité des élites, en raison de l'émergence du marché de l'accueil. L'historiographie du voyage s'est jusqu'à lors intéressée aux cartes de l'hôtellerie de luxe pour les visiteurs à Paris ainsi qu'à Rome¹⁴. A notre connaissance, aucune étude similaire n'a été menée dans les villes de Nice, Turin et Gênes. Elle nous permet de confirmer que les voyageuses fréquentent les mêmes adresses situées dans les beaux quartiers, en raison de leur emplacement par rapport aux impératifs de la vie en société et des visites des sites d'intérêt. Dans cette approche topographique de l'hébergement, nous nous attacherons à l'histoire des sensibilités. Dans la littérature du voyage mais aussi dans la fiction, les auberges font l'objet de critiques sévères¹⁵. L'historiographie a été ainsi conduite à relayer les récriminations des voyageurs, en se fondant sur l'insalubrité et l'inconfort des mauvaises auberges. Les récits des Anglaises laissent apparaître pourtant des aspects positifs du logement qui ont été peu soulevés par les auteurs. L'écriture féminine du voyage apporte une dimension supplémentaire à l'expérience du lieu d'habitation à l'étranger, dépassant le luxe et le confort pour rejoindre le bien-être et la santé du corps.

14. Jean-Pierre Dubost, "Les étrangers à Paris au siècle des Lumières", in Daniel Roche (dir.), *La ville promise*, Paris, Fayard, 2000, pp. 221-290; Philippe Prudent, *La Rome des Britanniques*, *op.cit.*, pp. 355-382.

15. Voir à ce sujet, Jean Viviès, *Le récit de voyage en Angleterre au XVIIIe siècle : de l'inventaire à l'invention*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1999, pp. 153-155.

4.1 L'entrée dans le pacte et son contenu

4.1.1 Premières visites et lettres de recommandation

Selon la comtesse de Pomfret, il est d'usage en Italie que les nouveaux venus soient accueillis par une première visite de la noblesse locale¹⁶. Nous avons vu dans la partie précédente que les voyageuses de l'aristocratie anglaise ont été accueillies à Turin par Madame de Saint Gilles qui leur a rendu une première visite à leur hôtel¹⁷. A Gênes, Lady Henrietta Pomfret précise que "the day after I landed, the principal ladies did me the honour of a visit" tandis qu'en 1792, Lady Harriet Duncannon indique avoir reçu la visite d'Angelina Durazzo, l'une des familles nobles et influentes de la République¹⁸. A Nice, Lady Amabel Polwarth mentionne également la visite de la comtesse de la Valle deux jours après son arrivée¹⁹.

Les voyageuses de l'aristocratie britannique ont, en principe, un réseau de relations suffisant large, souvent d'ordre familial, pour bénéficier de lettres de recommandation mais leur arrivée est généralement anticipée par les représentants diplomatiques qui en informent les dames de la noblesse locale. Selon les règles d'usage de la politesse concernant les visites entre personnes de même condition, le destinataire accueille directement la personne nouvellement en ville sans que cette dernière soit contrainte de "rendre sa lettre"²⁰. Les lettres de recommandation sont faciles à obtenir pour les voyageuses de premier rang. Lady Mary Coke évoque, non sans ironie, le cas de la mère de Lady Spencer, Mrs Anna Poyntz qui parvient à obtenir les meilleures recommandations au cours du voyage. La politesse de leur accueil lui assure généralement au minimum l'invitation à un repas, ce qui lui permet ensuite de faire plus ample connaissance et de se prévaloir avantageusement du prestige de cette relation dans la prochaine destination de son voyage et d'utiliser les lettres qu'elle a pu obtenir²¹. Mrs Anna Poyntz ne manque

16. Lettre de Lady Pomfret à Lady Hartford du 28 juillet 1739, *Correspondence between Frances, Countess of Hartford [...] and Henrietta Louisa, Countess of Pomfret*, *op.cit.*, vol. 1, p. 131.

17. Lady Caroline Holland en 1766, Lady Mary Coke en 1774 et Lady Elizabeth Foster en 1783.

18. Lettre de Lady Pomfret à Lady Hartford du 28 juillet 1739, *Correspondence of...*, *op.cit.*, p. 131 ; Lettre de Lady Duncannon à Lady Graham en date du 11 mai 1792 in E.Maxtone Graham, *The Beautiful Mrs Graham...*, *op.cit.*, 1928, p. 277.

19. Lettre de Lady Amabel Polwarth à la Marchioness Grey en date du 16 janvier 1778, Bedford Archives, L30/9/60/123.

20. Antoine de Courtin, *Nouveau Traité...*, *op.cit.*, p. 127.

21. Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 3, p. 179 : "She [Mrs Poyntz] got letters at Paris for the Arch Bishop [de Lyon] who certainly cou' not do less than receive her to dinner, 'tis her

aucune occasion et exploite à merveille son réseau de relations puisqu'elle sollicite auprès de Lady Mary Coke des lettres de recommandation pour sa prochaine destination à Nice²². Mrs Anna Poyntz continue à organiser son voyage à Nice en se rendant chez le duc de Villars, commandant d'Aix-en-Provence, afin de solliciter une escorte car elle accompagne seule avec quelques serviteurs ses petits-enfants. Lady Mary Coke assiste à l'entretien et souligne le manque de maîtrise du français de l'Anglaise, ce qui n'est pas sans exprimer un peu de condescendance de sa part pour une femme de distinction qui se place au niveau des plus grands. Le duc répond lui-même avec ironie qu'il n'y a pas de soldats pour ce genre de mission et que des lettres de recommandations dans des villages reculés ne lui seraient d'aucune utilité puisqu'il n'y a aucune personne de distinction ou d'importance. Cette supplique de Mrs Anna Poyntz a finalement porté ses fruits puisqu'elle obtient un ordre du commandant, mettant à sa disposition la Maréchaussée, qui selon les dires de Lady Mary Coke, serait plus proche des personnages de roman de Fielding plutôt que de véritables militaires²³. Le cas de Lady Elizabeth Foster est encore plus édifiant car cette dernière démontre que son réseau de relations et sa notoriété personnelle sont suffisants pour être introduite dans la meilleure société, sans aucune lettre de recommandation. Elle affirme ainsi qu'elle n'avait aucune lettre pour Turin et pourtant, elle parvient à intégrer parfaitement la haute société, grâce aux seules introductions de Madame de Saint Gilles qui a pour coutume de se présenter aux voyageuses de distinction dès leur arrivée²⁴. Il en est de même lorsque la voyageuse est l'épouse d'un homme politique : la visite est organisée par anticipation avec l'appui des canaux diplomatiques. Ainsi, en novembre 1782, Lord Mountstuart, quittant alors son poste de ministre britannique à la Cour de Savoie et regagnant la route pour l'Angleterre, fait la rencontre fortuite de Lord et Lady Elliot, qui sont logés dans le même hôtel que lui à Lyon. Ces derniers envi-

way to beg letters to the most considerable people wherever she comes and always stays to dine or sup with them, that she may take of it in the next place she goes to. She desired the Arch Bishop of Lyons wou' give her a letter for the Duke of Villars [Commandant à Aix-en-Provence] and she told me she had it".

22. Mary Coke ne s'est pourtant jamais rendue à Nice en raison de sa proximité avec Monaco, où le duc de York y est décédé. L'Anglaise aurait entretenu une relation amoureuse avec ce dernier mais il n'est pas clair si ce fut réciproque, ce qui alimente les moqueries habituelles à son égard. Voir Brian Dolan, *Ladies of the Grand Tour, op.cit.*, p. 142.

23. *Ibidem*, p. 179.

24. Lettre de Lady Elizabeth Foster à Georgiana Cavendish de septembre 1783, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS/5/530 : "Mde de Saint Gilles I have gone everywhere but my acquaintance is now very numerous"; Voir aussi le Journal de Lady Elizabeth Foster, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, DF 11/2/2, p. 42.

sagent de se rendre à Nice. Sir Gilbert Elliot est membre du Parlement, partisan whig et d'origine écossaise comme Lord Mountstuart²⁵. Le diplomate envoie une lettre à son chargé d'affaires, Mr. Liston, qui fut autrefois chargé de la formation du jeune Sir Gilbert, afin que le couple soit présenté au Commandant à Nice puis il devra s'assurer que lors de leur retour au printemps, ils soient logés à Turin dans ses propres appartements et divertis en conséquence²⁶.

Pour les voyageuses n'appartenant pas à la haute aristocratie anglaise ou ne pouvant se prévaloir d'un lien de parenté avec une personne publique, l'accueil est variable et dépend en réalité de leur propre habileté ou chance d'avoir obtenu des lettres de recommandation efficaces avant leur départ ou au cours de leur voyage. Celles-ci viennent alors combler un "déficit de notoriété sociale"²⁷. Comme nous l'avons évoqué dans la partie précédente, alors que Madame de Saint Gilles semble prête à rendre visite à toutes les étrangères de distinction dès leur arrivée à leur hôtel, Laetitia Houblon a dû, quant à elle, se rendre elle-même chez la salonnière²⁸. La venue de cette catégorie sociale de voyageuses est également anticipée mais d'une autre manière, non pas par la médiation prestigieuse de la diplomatie européenne mais par une autre lettre émanant du scripteur de la recommandation à son correspondant qui va permettre de préciser - plus sincèrement - l'étendue de la "dette" ou de la "faveur" qui est sollicitée. Cet échange épistolaire double confirme ou infirme la lettre de recommandation qui a été accordée à la voyageuse. Parfois, la formulation même de la lettre de recommandation fera apparaître la réelle obligation qui est demandée, qui varie conformément au mérite supposé du voyageur²⁹.

L'efficacité des lettres peut également être due à un hasard heureux comme dans le cas de Mrs Anne Miller, la propulsant de manière inattendue dans les cercles de la plus haute société italienne. La condition sociale du scripteur et du bénéficiaire ne sont donc pas toujours sur un même pied d'égalité, ce qui rejoint le soin que prend Antoine de Courtin dans son traité de bien spécifier que lorsque

25. Sir Gilbert Elliot (1751-1814) deviendra célèbre notamment pour ses missions diplomatiques en Méditerranée et pour son rôle de vice-roi du royaume Anglo-Corse de 1794-1796. Lady Elliot, née Anna Maria Amyand (1752-1829). Voir *The Life and Letters of Sir Gilbert Elliot, first Earl of Minto*, éd. La comtesse de Minto, Londres, Longmans Green, 1874, 2 vols.

26. Lettre de Lord Mounstuart à Robert Liston en date du 6 novembre 1782, NLS MSS 5527, Liston Papers, f.62.

27. Emmanuelle Chapron, "Avec bénéfice d'inventaire" ? Les lettres de recommandation aux voyageurs dans l'Europe du XVIIIe siècle, *Mélanges de l'École française de Rome- Italie et Méditerranée*, École française de Rome, 2010, 122 (2), p. 440.

28. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 212.

29. Emmanuelle Chapron, "Avec bénéfice d'inventaire" ?, *art.cit.*, pp. 442-451.

la relation comporte une certaine asymétrie, il ne faut pas appliquer les usages à la lettre et qu'il est nécessaire de les adapter à sa propre condition³⁰. Mrs Anne Miller, riche héritière de la *gentry* mais sans titre, obtient des lettres du cardinal de Choiseul l'introduisant chez son cousin, le baron de Choiseul, ambassadeur de France à Turin en 1770. La rencontre des Miller (elle est accompagnée de son époux) avec le cardinal n'est malheureusement pas décrite mais nous savons que celle-ci a été facilitée par des amis. La voyageuse découvre, à sa plus grande satisfaction, leur portée : "The recommendatory letters of the *Cardinal de Choiseul* have the secret of opening many doors, that are difficult of access to people of much more consequence than we are, unpossessed of the same advantages"³¹. Ces lettres ont également la vertu de les introduire rapidement dans la bonne société, ce qui constitue un avantage lorsque le séjour dans la ville est court. En contrepartie, l'intégration dans les cercles mondains implique en retour des obligations sociales, ce que déplore Mrs Anne Miller, très soucieuse d'enchaîner le plus grand nombre de visites et d'avoir ensuite, loisir pour rédiger ses notes de voyage. La haute société locale est un sujet d'observation qui fait partie de ses objets d'étude et les lettres lui permettent d'en avoir un témoignage direct³². Par son expérience, Mrs Anne Miller parvient à maîtriser parfaitement le système des lettres de recommandation en favorisant un nombre réduit de relations :

"I understood that what I have been told at Turin was very just, namely, that if a stranger happens to have many letters of recommendation, he ought to sink all above one, or at most two, to the same town"³³.

Mrs Anne Miller ajoute que plusieurs recommandations peuvent s'avérer incompatibles car d'une part, étant donné que toutes les familles offriront les mêmes services et qu'en retour, il faudra les fréquenter, cela posera une question de temps à leur consacrer et d'autre part, si les familles sont en conflit, il est inutile de se retrouver malencontreusement mêlée à leurs différends³⁴. Néanmoins, une méconnaissance du calendrier des élites peut rendre les lettres inopérantes. Mrs Anne

30. Antoine de Courtin, *Nouveau Traité...*, *op.cit.*, pp. 16-17.

31. Mrs Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 1, p. 135.

32. "However, for people who are determined to stay but a short time in a place, and are bent on seeing every thing worthy the curiosity of strangers, letters of recommendation, and their consequences, are, on some accounts, by no means convenient. The frequent dining from home, shortens the mornings, and the afternoon is always consumed between the Corso, visits and the opera". *Ibidem*, p. 69.

33. *Ibidem*, p. 310.

34. *Ibidem*, p.310-311.

Miller compte utiliser à Gênes les nouvelles lettres de recommandation qui lui ont été accordées à Turin par les épouses des ambassadeurs de France et d'Espagne mais à son arrivée dans la ville, elle s'aperçoit que les destinataires des lettres sont en villégiature. L'absence d'introduction exclut l'accès aux sociabilités privées pour ne laisser place qu'aux divertissements publics. En revanche, l'avantage est d'avoir plus de temps et la liberté pour quitter la ville sans être retenu par des obligations sociales³⁵. Emmanuelle Chapron évoque la fonction de "cheville narrative" des lettres de recommandation dans le récit de voyage, permettant aux voyageurs d'introduire les personnes rencontrées. Nous ne savons pas si Mrs Anne Miller utilise cette convention littéraire pour mentionner les familles influentes de la République de Gênes ou si elle veut convaincre le lecteur de sa légitimité sociale en précisant qu'elle a effectivement obtenu ces lettres. En tout état de cause, Mrs Anne Miller choisit de mentionner qu'elle a joint à sa missive les fameuses lettres de recommandation qui n'ont pas pu être remises³⁶. Le système de la recommandation a, en quelque sorte, un effet multiplicateur au gré du voyage. Même si les lettres d'un unique scripteur comme le cardinal de Choiseul dans l'exemple de Mrs Anne Miller sont suffisantes pour un voyage court, plus la résidence à l'étranger est longue plus les opportunités de rencontres favorisent l'acquisition de nouvelles lettres. Lady Philipina Knight et sa fille Cornelia ont ainsi profité d'un long séjour en France où elles ont obtenu des lettres auprès de l'archevêque de Toulouse, Monsieur de Brienne, ce qui leur a ouvert les portes du cardinal de Bernis à Rome. Les deux femmes sont parfaitement intégrées dans la bonne société romaine puis elles partent pour Naples où elles ont été accueillies par le ministre anglais, William Hamilton et ont même fréquenté la reine de Naples. Après un séjour en France, elles décident de s'installer à Gênes et sans que l'on puisse déterminer quelles relations ont été plus déterminantes que les autres, leur introduction dans la noblesse locale génoise a été immédiate alors que leur statut social ne les prédisposait pas à un tel succès social. Le réseau britannique des résidents de longue durée sur le continent joue également un poids significatif dont Lady Penelope Rivers en constitue un bon exemple pour la ville de Nice à partir de 1779³⁷. Laetitia Houblon rencontre ainsi à Lyon Lady Penelope Rivers qui est son amie et cette dernière se rendant à Nice avant elle, prépare

35. Mrs Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 1, p. 163.

36. Les lettres sont réputées être adressées à sa mère et constituent donc une reconstruction à posteriori. Il en résulte que toutes les interprétations sont possibles en ce qui concerne ce récit en particulier.

37. Lady Penelope Rivers Atkins (c.1725-1795).

son arrivée en l'annonçant dans la bonne société et l'introduit ensuite sur place parmi toutes ses relations³⁸.

En définitive, la lettre de recommandation est plutôt un outil créateur de notoriété que de légitimisation sociale. Elle exerce une fonction d'identité dont les validations successives permettent de passer outre la simple condition sociale. La lettre est, selon les termes d'Antoine Lilti, un véritable "réducteur d'altérité", c'est-à-dire qu'elle assure aux destinataires la garantie d'être reconnu et identifié parmi la masse des voyageurs de distinction. Leur réputation découle de leur appartenance au réseau européen des élites³⁹. Le formalisme joue ici un rôle majeur dans la mesure où la politesse qui doit gouverner le processus d'introduction crée symboliquement un espace relationnel "pacifié" entre inconnus, gommant en partie ce qu'Alain Montaudon nomme "le caractère intrusif du premier contact"⁴⁰. Par la première visite, la voyageuse passe du statut d'étrangère à celle d'invitée. Nous allons maintenant aborder le contenu du pacte lui-même en tentant de déterminer l'étendue des devoirs et obligations de l'hospitalité "à l'italienne".

4.1.2 Les honneurs de la ville

En 1739, Lady Henrietta Pomfret emploie, dans ses notes de voyage, l'expression "the honors of their city" en évoquant l'hospitalité d'une dame génoise, Madame *Brignole Sale*⁴¹. Il ne s'agit pas exactement du pendant des "honneurs de la cour", même si la référence au modèle curial est claire comme nous l'avons rappelé plus haut, car sa mise en œuvre répond à des contraintes différentes. Elle comporte toutefois des éléments communs, notamment l'intégration dans un "entre-soi" social, donnant lieu à des rencontres et des divertissements privilégiés. Il n'y a plus la centralité d'une seule famille, la famille royale, mais plutôt un ensemble d'interlocuteurs de la haute société. Ceux-ci se distinguent par leur prestige social lié très souvent à une fonction politique dans la ville ou bien à leur position à la cour. A Turin, le lien entre cour et ville étant très étroit, les dames de la haute noblesse sont à la fois les principales représentantes de l'accueil dans les deux

38. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 187-188.

39. Antoine Lilti, *Le Monde des Salons*, *op.cit.*, p. 103.

40. Alain Montandon, *Politesse et savoir-vivre*, Paris, Anthropos : diff. Économica, 1997, Chapitre 1.

41. Carnet de voyage de Lady Henrietta Pomfret, Leicester Record Office, *MSS Finch*, DG 7/D1, f.48. Anna Balbi Brignole Sale, épouse de Giuseppe Brignole Sale. Selon l'ambassadeur de France cité par Roberto Bizzocchi, *Les sigisbées...*, *op.cit.*, p. 202 : "Anne Balbi est la femme de Giovan Giacomo puis de Giuseppe Maria, tous deux frères de l'ambassadeur Brignole. Elle est la fille du défunt doge Francesco Maria et la nièce de Costantino, chef des Balbi à ce moment".

espaces. A Gênes, ce sont les grandes familles de la République qui assument ce rôle. Elles constituent, en quelque sorte, la parentèle du doge qui se renouvelle, par alternance, entre la noblesse ancienne et la nouvelle, leur conférant un statut particulier dans l'accueil d'étrangers⁴². Il s'opère en quelque sorte une répartition des obligations liées à l'hospitalité entre la sphère politique et diplomatique qui sont assurés par les représentants politiques de la République et la sphère que l'on peut nommer « domestique » ou « privée » où les femmes ont le devoir de recevoir les hommes politiques, les membres des maisons royales ainsi que leurs épouses mais aussi les voyageurs recommandés. Ainsi lorsque la reine Marie-Caroline de Naples effectue une escale à Gênes en 1785, celle-ci ne fait aucune mention d'une quelconque réception chez le doge et elle suit le parcours de tous les autres voyageurs-personnes privées ordinaires, en visitant les salles du conseil du palais dogal et en étant reçue dans les grandes familles génoises comme les Durazzo et les Spinola, qui font office de représentants du pouvoir, en se substituant au doge lui-même. La reine de Naples est également hébergée dans le palais de la famille Brignole dont Giacomo Maria Brignole a été doge auparavant, de 1779 à 1781⁴³.

A Nice, l'hospitalité est généralement assurée par la famille du commandant ainsi que par les dames de la noblesse locale⁴⁴. En revanche, la bourgeoisie locale ne figure pas dans le circuit d'accueil des voyageuses de distinction. Ensuite, l'hospitalité à la ville répond aux mêmes exigences de politesse que la cour. Les voyageuses doivent être assurées de passer un agréable séjour. Il convient de noter que "les honneurs de la ville" sont exercés par de nombreux acteurs qui ne sont pas exclusivement italiens même si ces derniers sont les principaux "invitants". Les diplomates étrangers participent à cette réception des visiteurs par leurs fonctions propres mais aussi par le jeu des lettres de recommandation que nous venons d'évoquer plus haut. La noblesse locale reste le modèle prépondérant et influe

42. Edoardo Grendi, "Ipotesi per lo studio della socialità nobiliare genovese", *Quaderni Storici*, n.102, 1999, p. 741 ; Calogero Farinella, "Note su socialità aristocratica e cicisbeismo a Genova nel Settecento", in Roberto Bizzocchi et Arturo Pacini, *Sociabilità aristocratica in età moderna. Il caso genovese : paradigmi, interpretazioni e confronti*, Pise, Pisa University Press, 2008, p. 44 ; Osvaldo Raggio, *Storia di una passione : cultura aristocratica e collezionismo alle fine dell'ancien regime*, Venise, Marsilio, 2000, p. 29.

43. Journal de Marie-Caroline de Naples in Mélanie Traversier, *op.cit.*, pp. 536-537 ; Elena Brambilla, *Sociabilità e relazioni femminili nell'Europa moderna : Temi e saggi*, Milan, Franco Angeli, 2013, p. 197.

44. Lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 6 et 7 décembre 1769, BL, *Althorp Papers*, Add MSS 75611 ; journal de Jane Home (1771-1772), NRS, *MSS Home of Wedderburn*, GD 267/33/1 ; journal de Lady Elizabeth Foster, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, DF 11/2/2.

sur les pratiques des résidents étrangers mais ne s'y substitue pas complètement puisque les maisons du corps diplomatiques cherchent également à conserver une certaine identité culturelle⁴⁵.

Par ses diverses expériences, Mrs Anne Miller finit par définir dans son guide sa propre conception de l'hospitalité en Italie et prodiguer des conseils avisés à d'autres voyageurs. Selon l'Anglaise, les devoirs de l'hospitalité revenant aux invités italiens, c'est-à-dire à l'aristocratie principalement, consistent à offrir aux étrangers divers services dont des facilités matérielles, incluant la mise à disposition de certains biens personnels⁴⁶. Il résulte de l'ensemble des récits des voyageuses que la mission principale reste l'introduction dans la bonne société. Les dames de la noblesse locale deviennent alors des intermédiaires sociaux et culturels, accompagnant la voyageuse dans les différents cercles mondains⁴⁷. Dans ce rôle d'intégration des voyageuses, il est d'usage que ces dernières ne se contentent pas de les conduire parmi leurs connaissances mais d'organiser en leur honneur une réception à leur domicile et de les convier à leur propre conversation (*conversazione*). Il appartient également aux membres masculins de la noblesse locale de relayer les femmes italiennes pour animer la vie sociale et offrir des divertissements aux étrangers. Ainsi Lady Elizabeth Webster affirme qu'à Turin, le comte Massin l'a conviée à un dîner, tandis que Lady Margaret Spencer, accompagnée de son époux, ont été accueillis par le ministre sarde et son épouse à Gênes, qui ont commandité plusieurs réceptions rassemblant de nombreux invités à leur palais⁴⁸. Il n'est pourtant pas dans la tradition italienne de tenir table ouverte, ce que la plupart de célèbres voyageurs comme Tobias Smollett et le Président de Brosses ont déploré⁴⁹. Il s'agit toutefois d'une distinction que nous n'avons trouvée que pour

45. Le représentant britannique respecte notamment le calendrier festif et mondain dépendant de sa propre cour, comme l'anniversaire du roi ou de la reine.

46. Mrs Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 1, p. 310 : "This expression means, that Strangers recommended are to make use of the persons they are recommended to, in regard to themselves and every belonging to them".

47. Lettre de Lady Elizabeth Foster à Georgiana Cavendish de septembre 1783, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS/5/530.

48. Journal de Lady Holland, 11 février 1792, *op.cit.*, p. 7 ; journal de Lady Margaret Spencer, 27 décembre 1769, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS/5/2014-1-252. Les Spencer ont été recommandés auprès du représentant sarde par le commandant à Nice, le comte de Nangis, Jean-Baptiste Noyel de Bellegarde (1701-1778).

49. Il convient toutefois de préciser que Tobias Smollett n'était pas introduit de toutes façons dans les cercles aristocratiques contrairement au Président de Brosses, à l'exception d'une maison à Gênes, probablement celle de Clelia Durazzo, à laquelle il a été recommandé. Il a alors été convié à sa conversation, pour être présenté à un auteur italien. Lettre du 15 janvier 1765, Tobias Smollett, *Travels through France and Italy*, éd. Ted Jones, New York, Tauris Paperback, 2010, p. 168.

des femmes de la haute aristocratie ou des épouses de *Baronets*⁵⁰. Une certaine informalité permet également d'être invitée à l'improviste : la comtesse de Spencer se promène ainsi dans les jardins de la propriété du gouverneur à Nice, elle croise son épouse, Madame de Nangis, qui l'invite à entrer et comme des membres de la noblesse locale sont en train de dîner, elle est conviée à les rejoindre sans autre cérémonial⁵¹. La comtesse de Spencer est également invitée à dîner dans la campagne de Monsieur de Saint André, ce qui montre bien une nouvelle fois que les voyageuses ayant une position supérieure ont droit à plus d'égards et surtout, ce *topos* à l'encontre de l'hospitalité italienne n'est pas entièrement avéré⁵². La noblesse locale et les épouses de diplomates font également office de guide et d'intermédiaire dans la visite des principales curiosités de la ville⁵³.

Dans l'appréciation de la qualité de ces services, il apparaît que le temps consacré et investi au profit des voyageuses consacre l'excellence de la prestation hospitalière :

"how well I passed my time there, I leave you to imagine - when I tell you, that, not contented with merely visiting me, la signora Brignola, devoted all her time to my *amusement* : taking me in the morning to the principal buildings, and in the afternoon making assemblies (which they call Conversations) or introducing me to those of her friends" ⁵⁴.

Une aide matérielle peut être également offerte. Il est intéressant de noter que les largesses de la noblesse italienne ou des diplomates étrangers, peuvent être embarrassantes pour les voyageuses de plus modeste condition comme Mrs Anne Miller. L'hospitalité crée une asymétrie par nature puisqu'elle "oblige" son bénéficiaire mais celle-ci est d'autant plus accentuée en cas de différence sociale car l'échange de politesses n'est pas parfaitement équilibré. Or, à Turin, l'ambas-

50. Sur les représentations de l'hospitalité de la table en Italie, voir Emmanuelle Chapron, "Avec bénéfice d'inventaire ?...", *art.cit.*, p. 441.

51. Anna Maria Teresa Genna di Coconato, comtesse de Nangis. Journal de Lady Spencer, 12 décembre 1769, f. 54, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS5 2014-1-252 : ce dîner imprévu n'est pas en réalité un repas complet, elle a accepté de goûter à la soupe de macaronis, une tranche de melon et de la polenta puis du café et ensuite, elle s'est rendue chez elle pour s'habiller pour son propre dîner.

52. Charles-François Thaon de Revel (1725-1807), marquis de Revel et de Saint André.

53. Lady Henrietta Pomfret, Leicester Record Office, *The Finch Papers*, DG 7/D1, f.48. ; l'épouse du ministre sarde, Madame Cravanzana, accompagne Lady Margaret Spencer dans sa visite du palais Durazzo.

54. Lettre de Lady Pomfret à Lady Hartford du 28 juillet 1739, *Correspondence...*, *op.cit.*, vol. 1, pp. 132-133.

sadeur de France, le baron de Choiseul, fait preuve de la plus grande courtoisie à l'égard de Mrs Anne Miller et de son époux qui les reçoit à la manière des Princes. Il leur est gracieusement proposé un logement dans son palais, le couvert et la mise à disposition de ses équipages. Personne, ni même la voyageuse, n'est dupe que la magnificence d'un tel accueil est de pure forme et ne peut être acceptée. Un autre niveau de politesse est alors mis en avant, qualifié par l'Anglaise de "smaller matters". Le ministre français propose alors, comme il est couramment d'usage, de leur confier, à leur convenance, la clé de sa loge au théâtre. En principe, cette faveur revient au représentant britannique mais Mrs Anne Miller précise qu'elle n'a pas de lettres pour ce dernier car au moment de son départ d'Angleterre, aucune nomination n'a été prononcée⁵⁵. L'hospitalité des élites semble néanmoins dans la pratique en légère contradiction avec les préceptes de la politesse française de l'honnête homme telles qu'énoncées et représentées par Antoine de Courtin. En effet, selon l'auteur, celle-ci ne doit jamais être trop imposante afin de ne pas gêner ses invités⁵⁶. Cette générosité est, en revanche, facilement "acceptable" entre égaux c'est-à-dire entre l'aristocratie et les voyageuses de plus grande distinction puisque Lady Henrietta Pomfret, en consacrant un poème faisant l'éloge des "rites de l'hospitalité" en Italie démontre que les attentions qui lui ont été adressées l'ont plutôt charmée au point d'en établir un modèle digne d'inspiration pour son propre pays⁵⁷. Les "small matters" sont bien entendu l'assistance la plus fréquente. Il est rare que les voyageuses soient hébergées et bénéficient du couvert, à l'exception de l'hospitalité à la campagne qui est différente mais celle-ci est limitée à certaines situations précises comme nous le verrons plus loin. L'équipage est certes offert à Turin pour se rendre à la cour et plus particulièrement, pour la cérémonie de présentation formelle que nous avons exposée dans la partie précédente. A Gênes, il est d'une utilité moindre car l'ensemble des récits de voyage révèle l'impossibilité de circuler en voiture en raison de l'étroitesse des rues abritant les palais

55. Mrs Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 1, p. 69-70. Les lettres du cardinal sont de nouveau employées à bon escient à Bologne où les Miller sont également reçus avec autant d'empressement par le sénateur Androvandi et son épouse et le couple anglais finit par accepter tous leurs services, non par intérêt mais par politesse, en raison de leur grande insistance sauf l'équipage qui reste sans aucun doute trop étroitement lié aux privilèges de la haute noblesse et des honneurs de la cour. *Ibidem*, p. 310.

56. "le point de la bonne réception, qui est de ne contraindre les hôtes en rien du monde ; mais de les laisser une pleine et entière liberté, depuis qu'ils entrent jusqu'à ce qu'ils sortent. C'est pour cela qu'ils ne faut point les embarrasser de soins même obligeans". Antoine de Courtin, *Nouveau Traité...*, *op.cit.*, p. 211.

57. Voir l'extrait reproduit dans l'introduction.

de la noblesse⁵⁸. Les grandes familles sont ainsi contraintes d'utiliser la chaise à porteur à l'intérieur⁵⁹. En tout état de cause, les voyageuses les plus fortunées qui se déplacent par la route, surtout à la fin du XVIIIe siècle, louent des voitures, leur permettant de se déplacer de manière autonome⁶⁰. La noblesse locale constitue également des intermédiaires utiles pour acquérir des biens de consommation. Madame de Saint Gilles a commandé pour le compte de Lady Mary Coke l'habit de cour et ses accessoires en vue de sa présentation en 1774, tandis que plus de dix ans plus tard, alors que la salonnière est trop âgée, Laetitia Houblon et sa jeune parente Elizabeth Watson obtiennent les services de deux jeunes galants dans cette entreprise. La comtesse Bogaretti, après une première visite, les assiste également pour négocier à bon prix des articles nécessaires pour le futur mariage de la seconde⁶¹. La relation demeure asymétrique dans le simple fait de l'absence de réciprocité car il n'est pas garanti que l'hospitalité offerte sera rendue. Les femmes de la noblesse italienne voyagent peu en dehors de la péninsule mais elles peuvent faire profiter aux membres masculins de leur familles ou de leur réseau proche, leurs nouvelles connaissances et de plus, nous verrons plus en détails que ces dernières retirent également des bénéfices immédiats de la visite des étrangers. Le caractère unilatéral du devoir de l'hospitalité n'est toutefois pas absolu dans la mesure où le fait d'être reçu suppose aussi l'acceptation de l'invité de se soumettre aux règles de l'invitant et de l'honorer de sa présence⁶². Dans le pacte "à l'italienne", il manque cependant un point essentiel : l'hébergement. Pour les philosophes et les encyclopédistes, c'est précisément l'absence de gîte et de couvert qui cause le déclin de la conception chrétienne de l'accueil, la vidant ainsi de sa valeur de don sacré comme nous allons le voir plus en détails.

58. "The *Strada Nuova* a row of palaces, but so narrow, that much of the magnificence of its effect is lost; and yet, except the *Strada Bolli*, it is the widest street in the town". Agnes Berry, *Extracts...*, *op.cit.*, p. 41.

59. La *Piazza della Annunciata*, étant le lieu de stationnement des voitures dans la ville. Mrs Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 1, p. 166; Agnes Berry, *Extracts...*, *op.cit.*, p. 41.

60. Il s'agit le plus fréquemment que d'une étape du voyage, ce qui oblige à garder une voiture; Lady Amabel Polwarth a sa propre voiture à Nice en 1779, tout comme Lady Elizabeth Webster à Gênes en 1795. Lettre de Lady Amabel Polwarth à la Marchioness Grey en date du 6 février 1778, Bedford Record Office, L30/9/60/125; Elizabeth Holland, *Journal...*, *op.cit.*, p. 135.

61. Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 4, p. 302; Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, pp. 212-213.

62. Anne Gotman, "Le système domestique à l'épreuve de l'hospitalité : asymétrie des positions ou égalité?" in Alain Montandon (dir.), *Espaces domestiques et privés de l'hospitalité*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2000, pp. 336-349.

4.2 Les limites du pacte de l'hospitalité

La réception d'un hôte implique traditionnellement le fait d'accueillir une personne chez soi⁶³. Or, force est de constater, que les voyageurs sont rarement hébergés par les membres des principaux acteurs de la société d'accueil. Le gîte ne semble pas faire partie de l'offre de l'hospitalité sauf dans certains cas particuliers. Toutefois, il apparaît que du côté des visiteurs, ceux-ci ont tendance à eux-mêmes décliner une telle invitation lorsqu'elle se présente. Comme évoqué précédemment, dans le cadre de la visite d'étrangers illustres comme le duc de Grafton et son épouse, ceux-ci ont tout d'abord refusé la proposition du chargé d'affaires, Louis Dutens, de les loger dans son hôtel particulier, tandis que le duc de Gloucester et sa famille ont également préféré séjourner dans une auberge plutôt que de s'installer chez l'envoyé britannique, Mr Trevor⁶⁴. Faut-il en conclure qu'accepter d'être hébergé à partir de la seconde moitié du siècle ne correspond plus aux critères du *Bon ton*, alors même que l'apparition de l'hôtellerie est réputée par les philosophes et les hommes de lettres comme la grande responsable de la perte de la notion sacrée de l'hospitalité ?

Le passage de l'hospitalité "privée" et domestique à l'économie de marché, favorisé par le développement du commerce et du voyage, aurait, selon l'encyclopédiste, le chevalier de Jaucourt, rendu les hommes insensibles "aux mouvements secrets de la Nature" au profit d'un plus grand nombre de "commodités", des "connaissances étendues", "un luxe facile et l'amour de l'intérêt"⁶⁵. Pour Antoine de Courtin, l'hôtellerie se caractérise par des "lieux publics non gouvernés par l'esprit chrétien" et pire encore, n'exerçant qu'une "hospitalité intéressée et mercenaire et qui ne [tendant] même le plus souvent qu'à écorcher le monde à le dépouiller comme pourroient faire des voleurs de grand chemin au coin d'un bois"⁶⁶. La vertu de la charité s'étant étiolée, les valeurs de l'honnête homme s'en trouvent également amoindries puisque l'ethos de l'aristocratie ne peut se départir des principes de l'honneur présidant à un accueil généreux et gratuit. Voltaire confirme cet état des faits et défend une rhétorique sociale de l'hospitalité en

63. Antoine de Courtin, *Nouveau Traité...*, *op.cit.*, p. 208

64. Le roi et à la reine de Naples sont logés chez le représentant de Naples, Monsieur Gallo. Nous avons noté qu'ils suivent toutefois des pratiques relativement informelles. En ce qui concerne le séjour du duc et de la duchesse de Gloucester, le rapport du 8 novembre 1786 de Mr Trevor ne donne pas le nom de l'auberge. Voir le chapitre 2, section 2.3.2 "Les intermédiaires" et le chapitre 3, section 3.2.3 "La visite incognito des membres de la famille royale britannique".

65. Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert, *L'Encyclopédie*, "hospitalité", *op.cit.*, pp.314-316.

66. Antoine de Courtin, *Nouveau Traité...*, *op.cit.*, pp. 203-204.

s'attaquant à cette "pernicieuse institution" que sont les "cabarets" où les étrangers sont logés "pour de l'argent dans des cabanes dégoûtantes"; "cette vertu si sociale, ce lien sacré des hommes", continue-t-il, s'est relâchée⁶⁷. La perte de l'idéal de l'hospitalité pour Voltaire ne se traduit pas uniquement par la nostalgie de temps meilleurs où la tradition était conservée mais surtout, parce qu'elle engendrerait une aporie corrélative des relations sociales. L'accueil qu'il a prodigué lui-même à de nombreux grand-touristes à Ferney n'est peut-être pas le signe d'une générosité sans faille, étant donné que la venue des étrangers est largement contrôlée par le système des lettres de recommandation et que leur réception est soumise à une mise en scène de sa personne frisant le culte de la personnalité. Toutefois, Voltaire parvient à créer, par son hospitalité, un lieu de rencontre et d'échange. Il semble, cependant, se conformer parfaitement aux nouvelles règles de l'espace mondain en vigueur à Paris où l'hospitalité se limite aux visites, aux assemblées ou salons et aux tables ouvertes. La sociabilité mondaine justifie en elle-même une nécessaire hospitalité cantonnée à certaines restrictions afin d'éviter les abus de part et d'autre et de garantir ainsi la cohésion sociale du groupe accueillant⁶⁸.

La recherche du luxe et l'amour de l'intérêt, relevés par le chevalier de Jaucourt comme les nouveaux moteurs animant les relations humaines remplaçant ainsi les "chaînon de bienfaisance" d'autrefois se manifestent réciproquement dans l'interaction sociale :

"Les gens riches, y ont gagné dans leurs voyages la jouissance de tous les agréments du pays où ils se rendent, jointe à l'accueil poli qu'on leur accorde à proportion de leurs dépenses. On les voit avec plaisir, et sans attachement, comme ces fleuves qui fertilisent plus ou moins les terres par lesquelles ils passent"⁶⁹.

La société est pervertie et l'authenticité des liens semble exclu puisque chacun est conduit par ses propres motivations. Les voyageurs représentés sont bien les grand-touristes issus de la bonne société reçus "poliment" par la société d'accueil, en manque de liquidités, et voyant d'un bon œil l'arrivée de ces visiteurs fortunés. Ce tableau correspond sans doute à une vision un peu pessimiste voire alarmiste du voyage, gommant la complexité des relations humaines et surtout, l'enrichissement culturel que procure l'expérience viatique. Néanmoins, il n'est pas entièrement infondé et correspond au moins à une certaine réalité économique

67. Voltaire, *Dictionnaire philosophique* in Voltaire, œuvres complètes de Voltaire, Paris, éd. Ch. Lahure et Cie, 1859, p. 504.

68. Voir Antoine Lilti, *Le Monde des Salons*, op.cit. p. 108

69. L'Encyclopédie, "hospitalité", op.cit., pp. 203-204

de la noblesse locale comme nous le montrerons plus loin. Selon Daniel Roche, il s'agit d'un phénomène à échelle multiple, se développant à un rythme plus ou moins rapide. Le développement économique et culturel ainsi qu'un certain recul religieux favorisent l'expression de l'individualisme au détriment de celle du don⁷⁰.

L'accueil dans les villes et capitales des États italiens ne posent pas uniquement des problématiques de traditions et de religion, mettant en cause la conscience d'individus ou l'ethos aristocratique dans son ensemble mais renvoie également aux politiques concernant le contrôle des étrangers. Il convient maintenant de nous écarter du pacte lui-même afin d'examiner comment l'accueil des voyageuses dans chaque lieu s'articule avec des impératifs d'ordre public. Ceux-ci ne font pas partie de la "négociation contractuelle" de l'hospitalité mais la réglementation relative au contrôle et à la surveillance des étrangers ont une influence sur la perception de l'accueil par les voyageuses. L'intervention de l'État vient rogner certaines libertés individuelles au service des précautions policières et des douanes. La condition d'étranger peut même apparaître ici, aux yeux des voyageuses, comme l'expression d'une certaine "inhospitalité".

4.2.1 Les enjeux publics de l'hospitalité

Le contrôle des étrangers s'exerce à l'entrée de la cité. Il implique de nombreux acteurs dans les provinces (commandants, gouverneurs et douaniers) et dans les villes (surtout la police)⁷¹. Même dans le cadre de l'hôtellerie, des procédures de surveillance se greffent à la simple commercialisation de services d'hébergement. L'auberge ou l'hôtel garni constituent des lieux que la police des États italiens utilise comme relais pour le contrôle des voyageurs. Les aubergistes et les logeurs sont soumis à l'obligation de transmettre le nom et la destination du voyage de leurs "hôtes" aux autorités de la ville. Il s'agit d'une pratique courante en Italie mais aussi dans le royaume de France, notamment à Paris⁷².

70. Daniel Roche, *Humeurs vagabondes*, *op.cit.*, pp. 496-498.

71. *Ibidem.*, surtout pp. 363-368 et 368-373. Voir aussi pour les procédures d'identité et la police italienne de manière générale, Gilles Bertrand, "Pour une approche comparée des modes de contrôle exercés aux frontières des anciens états italiens" in Claudia Moatti (dir.), *La mobilité des personnes en Méditerranée de l'Antiquité à l'époque moderne : procédures de contrôle et documents d'identification*, Rome, École française de Rome, 2000, pp. 253-302 ; Livio Antonielli (dir.), *La polizia in Italia nell'età moderna*, Rubettino, Soveria Manelli, 2002 ; Donatella Balani, *Il vicario tra città e stato : l'ordine pubblico e l'annona nella Torino del Settecento*, Turin, Deputazione subalpina di Storia Patria, 1987. Je remercie Vincent Denis pour ces références bibliographiques.

72. Daniel Roche (dir.), *La ville promise...*, *op.cit.*, pp. 27-32.

Les sources administratives et policières sont, malheureusement, très fragmentaires, dans les villes étudiées, afin d'étudier cette question avec précision. A Turin, Edoardo Piccoli a constaté que les registres consignants l'arrivée des visiteurs étrangers n'ont pas été conservés par la municipalité ainsi que ceux tenus par les aubergistes et les logeurs⁷³. A Gênes, les archives de police ont été partiellement détruites en 1797, ce qui réduit de manière significative la possibilité de constituer un corpus significatif⁷⁴. A Nice, nous avons pu avoir la trace de quelques ordonnances publiques concernant le comté de Nice dans les archives d'État de Turin, énonçant des prescriptions applicables à la ville, notamment les procédures de contrôle des étrangers. Ainsi, en 1751, Giuseppe Maria de Santa Giulia, gouverneur, énonce l'obligation des aubergistes, des hôteliers, des loueurs ainsi que tout particulier accueillant des étrangers, de porter à la connaissance des autorités locales l'identité des voyageurs :

"Ordiniamo a tutti gli Obergisti, Osti, Tavernieri, Locandieri, ed ogn'altra persona di qualunque grado, stato e condizione [...] di dover fare ogni sera, prima di un'ora di notte la consegna di tutti li Forastieri, che saranno alloggiati nelle lore Case, Osterie, Taverne, Locande [...] i Nomi, Cognomi e Patria de'Forastieri, da dove vengono, e dove sia indirizzato il loro Viaggio, e tal consegna così circonstanziata, rimetter in iscritto all'Uffiziale di nostra Guardia, sotto pena arbitraria come sopra"⁷⁵

Les procédures de contrôle sont présentes dans les récits de voyage des Anglais au cours du siècle même si elles ne sont pas évoquées de manière systématique. Elles apparaissent généralement dans le texte lorsqu'elles rompent la fluidité du voyage et créent de longs temps d'attente. Les passages de douane à l'entrée dans le territoire ou dans la ville sont ainsi représentés comme de véritables frontières à franchir. La liberté de mouvement et de circulation des personnes ainsi que des biens semblent parfois entravées. La surveillance exercée par les douaniers dans les États de Savoie ou aux portes de la ville de Gênes concerne surtout la répression de la contrebande. Les voyageuses ne sont pas les plus sus-

73. Edoardo Piccoli, "Never a more favorable reception than in the present juncture : British Residents and Travellers in and about Turin, 1747-48" in Paola Bianchi et Karin Wolfe, *Turin and the British...*, *op.cit.*, chapitre 7.

74. Gilles Bertrand, "Pour une approche comparée des modes de contrôle...", *chap.cit.*, p. 269.

75. AST, Contado di Nizza, mazzi 33, regg. 15, Registre des correspondances du gouverneur (1729-1740), Ordonnance de police du marquis de Santa Giulia, du 1er janvier 1751. Nous retrouvons cette même obligation d'information sur les étrangers dans l'ordonnance du commandant Paterson du 1er janvier 1761.

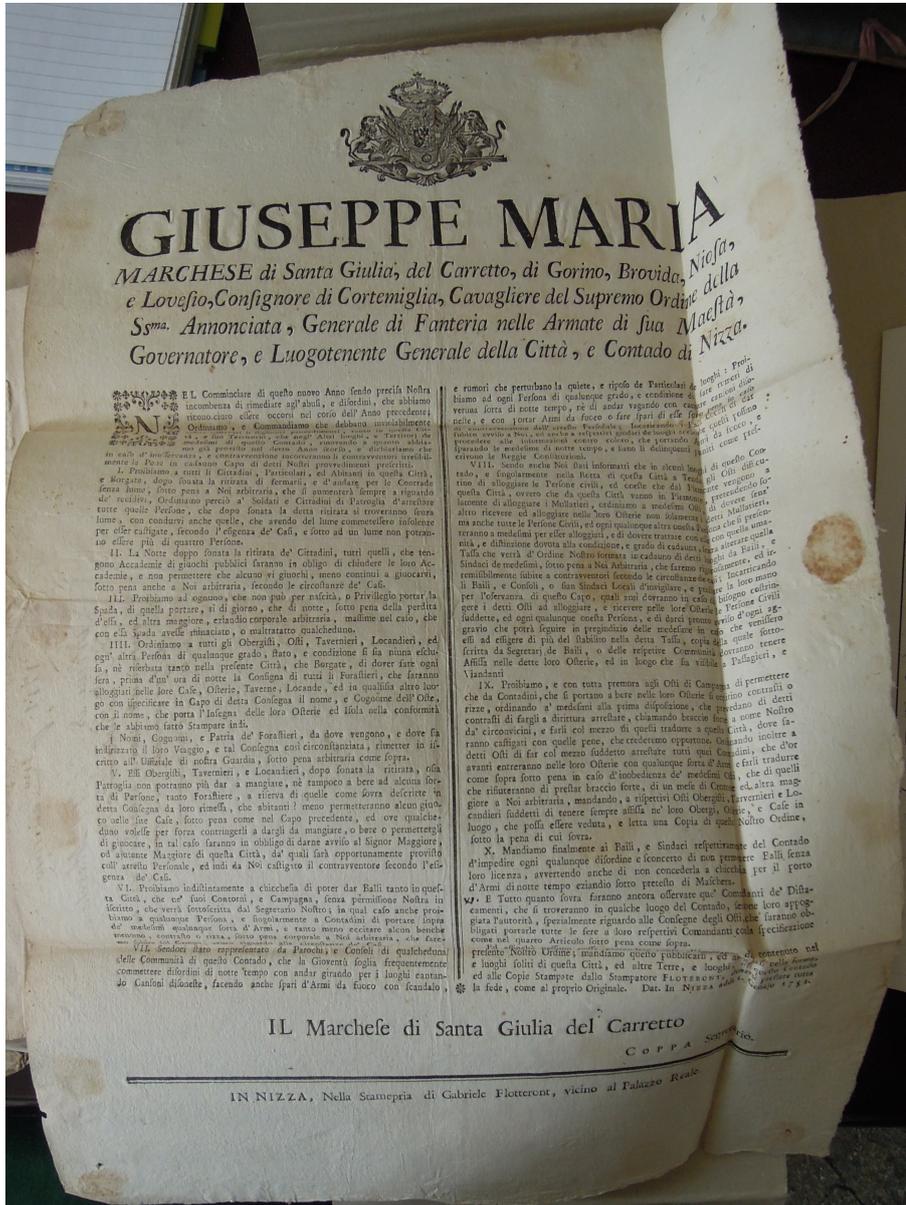


FIGURE 4.1 – Ordonnance de Giuseppe Maria, marquis de Santo Giulia del Carretto, gouverneur de Nice, du 1er janvier 1751, Archives d’Etat de Turin.



FIGURE 4.2 – Ordonnance du commandant Paterson du 1er janvier 1761, Archives d'Etat de Turin.

pectées a priori⁷⁶. La formalité de la fouille de l'intégralité de leurs bagages apparaît donc superflue. C'est pourquoi, Mrs Anne Miller parvient à contourner, en partie, cette nuisance, en offrant à la fois sa bonne foi et une compensation financière pour raccourcir le processus de recherche⁷⁷. L'astuce n'est pas d'une grande nouveauté et semble même être suggérée dans certains guides d'Italie comme celui de Guillaume par exemple⁷⁸. Le contexte politique, notamment pendant la période révolutionnaire, joue un rôle certain sur le durcissement des contrôles. Lorsque Lady Harriet Duncannon, son époux et sa mère, la comtesse de Spencer, arrivent à Nice après le passage du Var, ils savent que leurs bagages seront examinés de fond en comble car des compatriotes se sont vus confisquer des œuvres de Rousseau ainsi que tous les journaux français⁷⁹. La surveillance s'étend bien entendu aux ouvrages réputés dissidents ou dangereux pour la morale publique. Mrs Anne Miller fait remarquer, toutefois, que cette gêne occasionnée aux voyageurs est également appliquée au roi de Piémont-Sardaigne qui l'accepte de bon coeur, ce qui permet de relativiser la méfiance des autorités à l'égard des étrangers et de rendre les contrôles plus tolérables⁸⁰.

Le relevé des noms des voyageuses peut également être transmis aux plus hautes autorités dès l'entrée dans la ville. A Gênes, Mrs Anne Miller précise que son nom ainsi que celui des membres de sa suite ont été consignés pour être adressés au doge comme le prévoit la coutume⁸¹. Les procédures d'identification s'accroissent également dans la seconde moitié du siècle face à l'accroissement de la mobilité des personnes, donnant lieu à une pratique plus répandue des

76. Les Anglaises reçoivent et envoient régulièrement en Grande-Bretagne des objets de consommation par l'intermédiaire d'autres voyageurs mais cette circulation n'est pas illégale.

77. Mrs Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 1, pp. 68 et 158 : (Turin) "I am sure you will be glad to learn, that we did not meet with the least difficulty from the officers of the *Douane*, at the gate ; for although we have nothing that can be esteemed contraband, the delay and trouble custom house officers occasion by the opening of trunks, is singularly vexatious and inconvenient to travellers ; but these let us pass, without examination, on our bare word that we had nothing concealed. We requited them for their civility with a suitable gratuity, for which they were extremely grateful" ; (Gênes) "We have had no trouble with the custom officers ; for a small consideration they cheerfully let us pass without difficulty, on M_'s assuring them we had nothing seizable".

78. Guillaume, *Le Guide d'Italie pour faire agréablement le voyage à Rome, Naples & autres lieux, tant par la Poste que pour les Voitures publiques*, Paris, 1775, p. 223-225, cité par Gilles Bertrand, "Pour une approche comparée des modes de contrôle...", *chap.cit.*, p. 263.

79. Lettre de Lord Duncannon à Lord Bessborough à Nice en date du 9 mars 1792 in Earl of Bessborough, *Lady Bessborough and her circle*, Londres, John Murray, 1940, pp. 68-69.

80. Mrs Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 1, p. 144 : "The *contraband* is well attended to here. The K[ing]'s own coach is not exempted from being searched ; who then can object to the strictest scrutiny, when his M[ajesty] himself submits to the examination of the officers of the *Douane* ?".

81. Mrs Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 1, p. 158.

sauf-conduits et de passeports⁸². La pratique d'identification ne renvoie pas uniquement à un contrôle par les autorités centrales ou locales mais plutôt à la mise en place de cadres juridiques apportant une protection aux voyageurs qui en sont munis, surtout en temps de guerre⁸³. Les Anglaises, au moins à la fin du XVIIIe siècle en bénéficient puisque nous avons pu trouver dans le fonds conservé à la *British Library* relatifs aux archives de Lady Margaret Spencer, trois passeports. Les deux premiers sont signés le même jour par l'ambassadeur britannique à Paris puis par le roi Louis XVI en 1790 lors du retour de Lady Margaret Spencer de Paris en Angleterre en 1790, tandis que le troisième a été délivré en 1794 à Milan par le comte de Wilczek, ministre plénipotentiaire de l'Empire⁸⁴.

Il est intéressant de noter que les signataires sont très divers. Un diplomate britannique, le roi Louis XVI (il n'est pas certain que la signature soit authentique, il s'agit vraisemblablement d'une délégation de signature) et un ministre plénipotentiaire de l'Empire, personnes publiques représentant le souverain, ce qui les distinguent des certificats octroyés par les évêques. Seules les personnes sont citées dans le document, à l'exclusion des biens. Les informations relatives à l'identité même de la voyageuse sont succinctes puisque seul son titre est mentionné, à défaut de son prénom, son lieu de naissance ou de résidence, conformes aux critères que nous connaissons aujourd'hui dans les formulaires de l'état civil. Il apparaît que le rang à lui seul suffit à caractériser l'identité et surtout garantir un accueil en adéquation avec celui-ci à l'étranger.

Le maillage que permettent les procédures de contrôle tend aussi à surveiller autant que possible d'éventuels espions dans la cité. Le passage de la douane est notamment un lieu de renseignement pour les officiers de l'administration qui relaient l'information non seulement aux instances gouvernementales mais semble aussi être relayée au représentant britannique. Lady Mary Wortley Montagu indique qu'en 1739, elle a reçu, à sa grande surprise, la visite de Mr Villetes, le résident anglais à Turin, le soir même de son installation à l'auberge. Il avait été prévenu de son arrivée par les agents du roi stationnés au Pont de Beauvoi-

82. Au XIXe siècle, les informations relatives au contrôle d'identité figurent parmi le reste des informations utiles aux voyageurs, ce qui démontre sa banalité par rapport aux guides du XVIIIe siècle. Des renseignements précis sont donnés sur les personnes délivrant les papiers et le coût de leur obtention. Voir notamment Mariana Starke, *Travel in Europe : for the use of travellers on the Continent and likewise in the Island of Sicily*, Paris, Galiani, 1839 (1ère éd. 1824), p. 106.

83. Gilles Bertrand, "Pour une approche comparée des modes de contrôle...chap.cit.", pp. 263-275; Daniel Nordman, "Sauf-conduits et passeports" in Lucien Bély, *Dictionnaire de l'Ancien Régime*, Paris, Quadrige PUF, 2020 (1ère éd. 1996), pp. 1122-1124. Pour la pratique des passeports au début du XVIIIe siècle, voir Lucien Bély, *Espions et ambassadeurs*, Paris, Fayard, 1990.

84. BL, *The Althorp Papers*, Add MSS 75743.

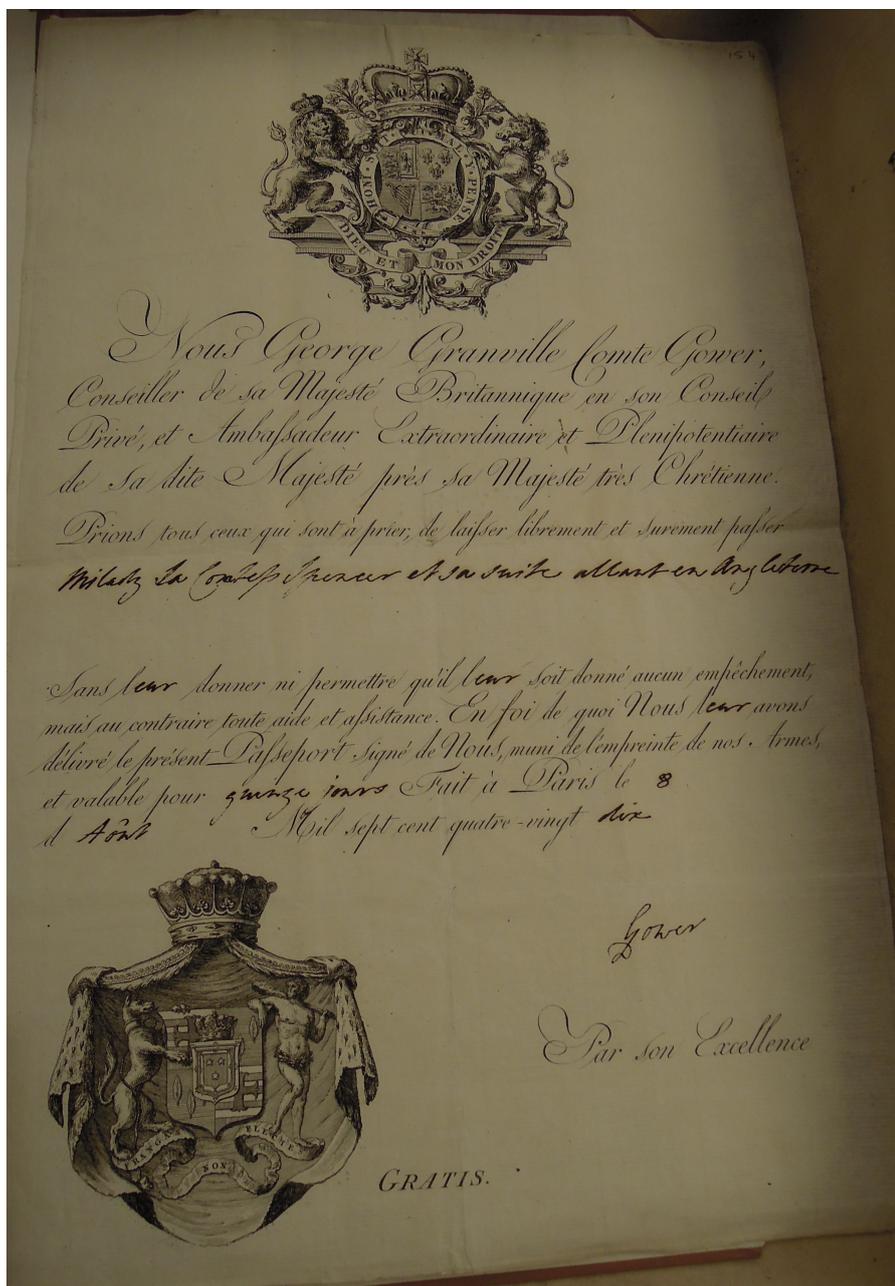


FIGURE 4.3 – Passeport délivré le 8 août 1790 par George Leveson-Gower (1773-1846), comte Granville, ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire à Paris au profit de Lady Spencer. Il s'agit d'un retour en Angleterre sans passage en Italie, British Library.

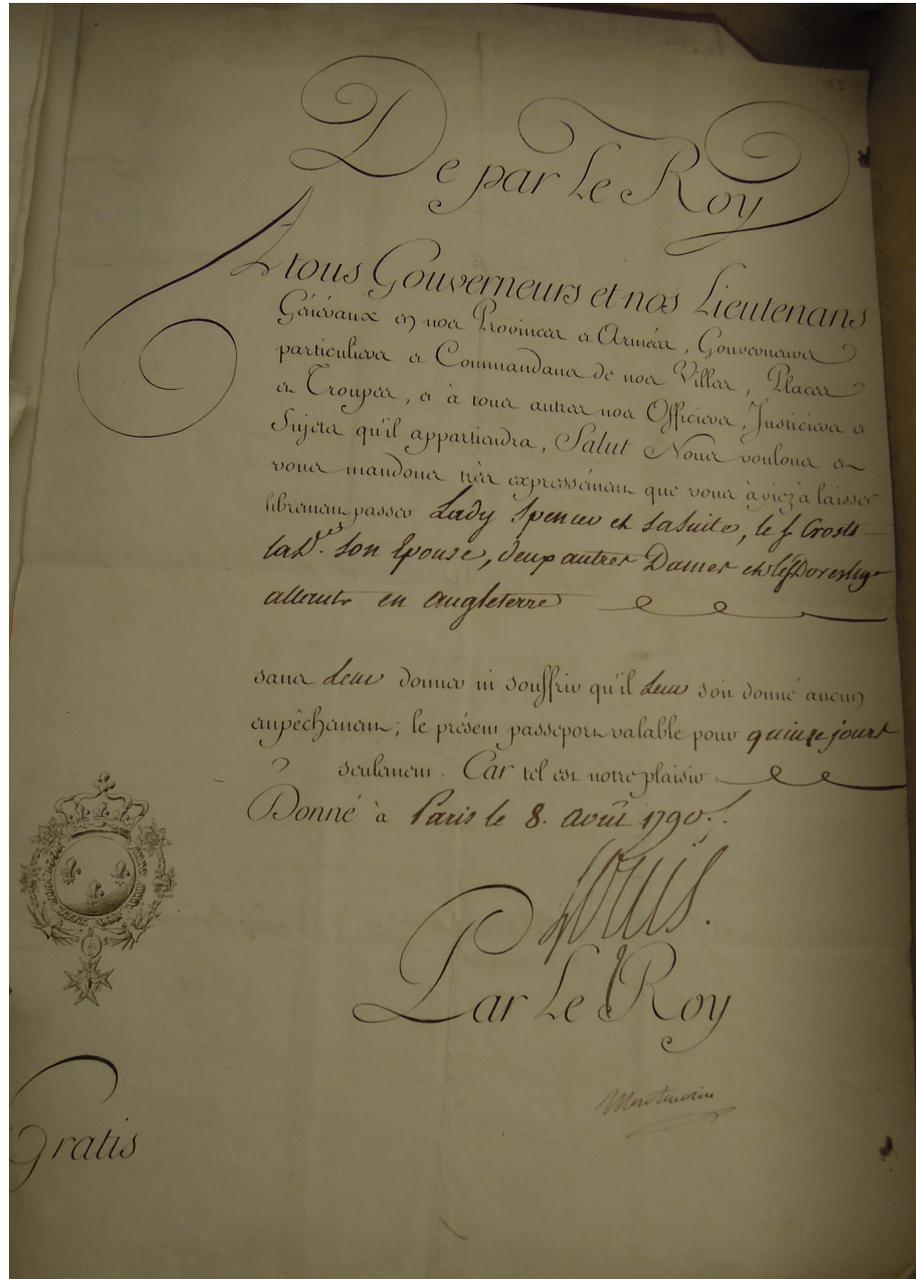


FIGURE 4.4 – Passeport délivré le 8 août 1790 au nom du roi Louis XVI en faveur de Lady Spencer, British Library.

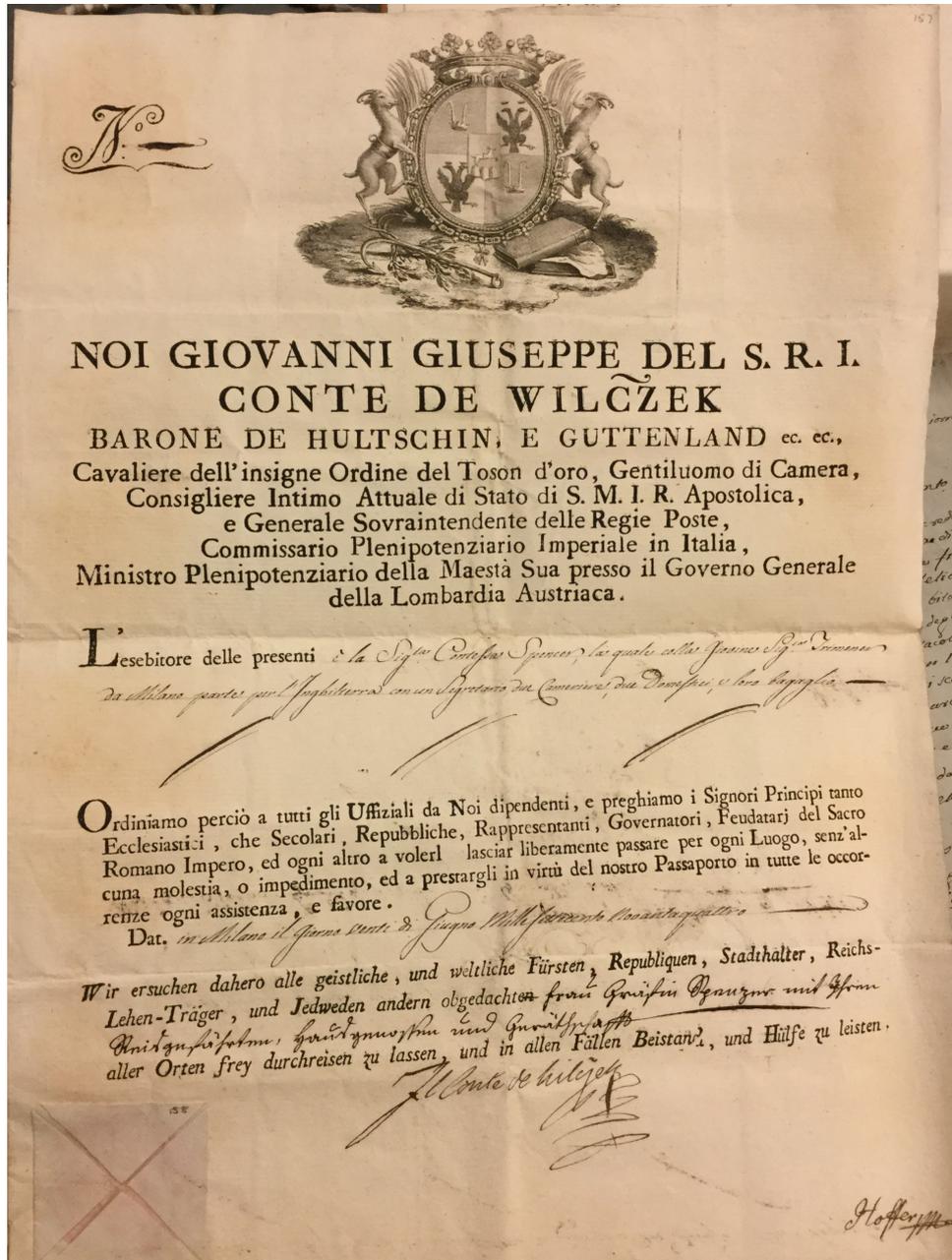


FIGURE 4.5 – Passeport délivré par 20 juin 1794 à Milan par le comte de Wilczek, ministre plénipotentiaire de l'Empire, pour le retour de Lady Spencer en Angleterre, British Library.

sin, qui eux-mêmes ont obtenu le nom de la voyageuse par les serviteurs de son ami et compatriote Lord Carlisle⁸⁵. Le territoire est ainsi quadrillé de postes de contrôle et de circulation des renseignements. Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, Mrs Anne Miller mentionne l'existence dans la capitale de Turin d'informateurs qui s'immiscent au sein de la bonne société en quête de rumeurs ou de faits avérés⁸⁶. L'espace mondain, par sa composition relativement homogène, favorise les échanges et donc le partage d'informations⁸⁷. Même dans les relais de poste, les laquais de place, les messagers ainsi que les voituriers seraient au service des autorités policières et militaires de la capitale⁸⁸. Les mouvements et la circulation des individus seraient donc scrutés dans tous les espaces fréquentés par les voyageuses. Il est difficile, toutefois, de déterminer dans la pratique, le poids réel de cette surveillance à l'égard des étrangers. Le défaut de survivance, à notre connaissance, des fiches de surveillance des voyageurs de condition par les autorités locales, similaires à celles qui existent aux archives des affaires étrangères pour la ville de Paris, constitue un frein regrettable à la recherche⁸⁹.

L'ouverture de la correspondance ne fait pas l'ombre d'un doute pour les voyageuses. Les Anglaises prennent soin de ne pas divulguer certaines informations qui leur paraissent sensibles dans leurs lettres. Lady Mary Montagu aurait des nouvelles politiques à raconter sur la base de ce qu'elle entend lors de son séjour à Gênes et bien qu'elle juge que la plupart ne soient pas vraies, elle préfère éviter de les évoquer de peur d'être inquiétée⁹⁰. Elle ne s'exprime librement que lorsqu'elle remet son courrier à un intermédiaire sûr, généralement une personne de son réseau de relations ou un membre de sa famille⁹¹. Mrs Anne Miller in-

85. Lettre de Lady Mary Wortley Montagu à E. Montagu, en date du 10 septembre 1739, Lady Mary Wortley Montagu, *Complete letters...*, *op.cit.*, vol. 2, p. 44.

86. Mrs Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 1, p. 136 : "There are spies in every house. In regard to strangers, they scarce utter a word that is not treasured up; they should be upon their guard how to speak their sentiments, as it has often happened, that, without any intention to injure them, what they have said in certain companies have been misrepresented to government".

87. Voir Lucien Bély, *Espions et ambassadeurs*, *op.cit.*, deuxième partie, chapitre 4, "Une sociabilité européenne".

88. Mrs Anne Miller, *Letters...* *op.cit.*, vol. 1, p. 138.

89. Antoine Lilti, *Le Monde des Salons*, *op.cit.*, p. 501.

90. Lettre de Lady Mary Wortley à E. Montagu en date du 29 juillet 1741, Lady Mary Wortley Montagu, *Complete Letters...*, *op.cit.*, vol. 2, p. 245 : "If I wrote you all the political stories I hear, I should have a great deal to say. A great part is not true, what I think so, I dare not mention, in consideration of the various hands this paper must pass through before it reaches you".

91. Lettre de Lady Mary Wortley Montagu à E. Montagu du 11 avril 1741, Lady Mary Wortley Montagu, *Complete Letters...*, *op.cit.*, vol.2, p. 233 : "I take this opportunity of writing to you on many subjects in a more freer manner than a durst do by the post, all letters are opened here and in other places, which occasions them to be lost, besides other inconveniences that may happen".

dique également qu'elle détient des anecdotes édifiantes relatives à l'inquisition, qu'elle a recueillies auprès d'un noble génois mais elle se garde bien de les relater par écrit. Les noms sont d'ailleurs, généralement biffés dans tout le récit et cela, quelle que soit la ville visitée⁹². Il règne donc un esprit de suspicion de part et d'autre, reflétant une vision de l'hospitalité peu conforme aux conceptions antiques et chrétiennes. Dans le cas précis de Mrs Anne Miller, dont le projet est d'obtenir la publication de son guide, rend cette précaution nécessaire. Il serait intéressant d'établir la matérialité d'un tel contrôle, surtout en présence de femmes dépourvues sur le plan du droit d'existence politique mais en revanche, les femmes de la haute société britannique sont également à la tête de puissants réseaux pouvant motiver une surveillance par les États italiens. Lady Mary Wortley Montagu considère notamment qu'elle est traitée comme une potentielle espionne à Turin en raison de ses liens familiaux avec des partisans et activistes jacobites⁹³. Elle en tient pour preuve la perte de quelques lettres écrites à Turin et que son époux n'a pas reçues⁹⁴.

Le contrôle des étrangers passe également par celui des conditions sanitaires. C'est une problématique d'actualité avec la crise de la Covid même si jusqu'à lors, en Occident, les épisodes d'épidémie et les quarantaines qui les accompagnent semblaient bel et bien des expériences du passé. Lady Mary Wortley Montagu est ainsi contrainte, en 1718, de rester sous la surveillance d'un noble génois désigné par les autorités de la ville afin de vérifier qu'aucun contact physique n'a lieu entre elle et les élites venues lui rendre visite⁹⁵. Les quarantaines rallongent le temps de déplacement, comme le constate la voyageuse plus de vingt ans tard, lorsqu'elle se rend de Turin à Bologne, en traversant les Appennins⁹⁶.

Au-delà du contrôle des étrangers et de la santé publique, le logement des voyageuses représente une réalité matérielle propre au voyage qui peut influencer de manière décisive l'appréciation positive ou négative du lieu. L'hôtellerie, même si elle est dénoncée comme mercenaire par Antoine de Courtin, demeure néanmoins, dans l'esprit des contemporains, des lieux où l'on exerce l'hospitalité

L'éditeur indique que sa lettre a été confiée au frère de son gendre, Lord Bute.

92. Mrs Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, vol.1, p. 209.

93. Sur ses liens avec les réseaux jacobites, se reporter au chapitre 3, section 3.2.1 "Au temps du règne d'une reine anglophile : Anne d'Orléans".

94. Lettre de Mary Wortley Montagu en date du 25 août 1741, Lady Mary Wortley Montagu, *Complete Letters*, *op.cit.*, vol. 2, p. 247.

95. Lettre de Lady Mary Wortley Montagu à la comtesse de Pomfret du 12 septembre 1718.

96. Lettre de Lady Mary Wortley à Lady Pomfret en date du 11 septembre 1739, Lady Mary Wortley Montagu, *Complete letters...*, *op.cit.*, vol. 2, pp. 149-150.

à l'égard des étrangers⁹⁷. Les récits de voyage des Anglaises peuvent créer une certaine confusion chez le lecteur d'aujourd'hui car la description de quelques hôtels dans les grandes villes pourrait laisser penser qu'il s'agit d'un modèle proche de l'hospitalité traditionnelle entre personnes de distinction, bien que de nature commerçante.

4.2.2 Auberges et hôtels

L'historiographie a relayé l'expérience récurrente des voyageurs à travers les récits de voyage et les guides, en mettant l'accent sur les critères de confort et de propreté, qui sont essentiels pour les Britanniques mais aussi pour les voyageurs d'autre nationalité, comme les Français. Les études portent sur l'analyse des conditions matérielles de l'hébergement ainsi que sur les structures de l'accueil intégrées dans le cadre d'une économie de marché. L'échelle territoriale joue en faveur des grandes villes ou de certains pays, comme la Grande-Bretagne, qui est jugée plus performante qu'ailleurs. L'angle de recherche fondé sur l'évolution urbaine et de ses modes de loisirs et de divertissements (principalement, les théâtres) a guidé notamment les travaux effectués sur les étrangers dans la capitale de Paris au XVIIIe siècle⁹⁸. Or, certains aspects semblent être occultés par les historiens. Il s'agit notamment de critères allant au-delà du simple confort matériel et touchant davantage au "ressenti" des voyageuses et à l'expression d'un univers esthétique dans le cas des plus beaux hôtels de la ville.

Selon certains auteurs, les écrits féminins fournissent davantage d'informations sur la qualité de l'hébergement⁹⁹. Jeremy Black souligne, par exemple, l'intérêt du récit de Mrs Sarah Bentham car elle ne manque pas de donner un avis sur

97. Antoine de Courtin, *Nouveau Traité...*, *op.cit.*, p. 203 : "les hôtelleries sont des lieux publics, où on exerce l'hospitalité, c'est-à-dire, où on reçoit et loge des étrangers".

98. La littérature est abondante mais nous pouvons noter pour le voyage en Italie et en Europe, Jeremy Black, *Italy and The Grand Tour*, *op.cit.*, pp. 68-75 ; Daniel Roche, *Humeurs vagabondes*, *op.cit.*, pp. 524-560 ; les ouvrages de Marc Boyer pour le sud-est de la France et Nice, *L'hiver dans le midi. L'invention de la Côte d'Azur, XVIIIe siècle-XXI siècle*, Paris, L'Harmattan, 2009 (1ère éd. 2002), surtout pp. 45-48 ; id, *Histoire de l'invention du tourisme, XVIe-XIXe siècles : origine et développement du tourisme dans le Sud-Est de la France*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2000 ; pour la capitale parisienne, Jean-Pierre Dubost, "Les étrangers à Paris au siècle des Lumières", in Daniel Roche (dir.), *La ville promise*, *op.cit.*, surtout pp. 273-280.

99. Voir notamment, Guillaume Garnier, "Le voyage de Madame Cradock en France (1783-1786) : salubrité et conditions de sommeil", *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, [en ligne] 121-3 | 2014, mis en ligne le 15 novembre 2016, consulté le 27 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2837> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.2837>.

toutes les auberges qu'elle fréquente en Italie¹⁰⁰. A la lecture des commentaires cités, ceux-ci apparaissent plutôt assez laconiques et semblables aux commentaires de ses compatriotes masculins¹⁰¹. Pour mieux cerner en quoi ils constitueraient vraiment une plus-value, il apparaît qu'il faudrait davantage se tourner vers l'histoire des sensibilités, impliquant la dimension psychologique des voyageuses et même, le soin du corps, plutôt que vers l'histoire matérielle et économique. Une approche se fondant plus sur l'intériorité des voyageuses, lorsque leurs écrits parviennent à l'exprimer, permet de mettre en lumière le désir de retrouver un environnement qui reflète un "art de vivre" élégant mais aussi un espace de l'intimité, dépassant ainsi les attentes habituelles de luxe et de confort. Ces priorités définissent tout autant les pré-requis d'un bon logement à l'étranger que les critères qui sont traditionnellement associés.

Pour limiter autant que possible les déconvenues, les voyageuses anglaises ont pour habitude de descendre dans les hôtels qu'elles connaissent de réputation auprès d'autres voyageurs. Ceux-ci doivent répondre à certaines qualités de distinction et d'élégance qui vont de pair avec une localisation à la fois prestigieuse et commode. D'ailleurs, tout au long de leur voyage en Italie, les Britanniques de condition se suivent et se retrouvent dans les mêmes hôtels et auberges. Lors de son escale à Lyon en 1784, Mrs Hester Piozzi affirme être dans le même hôtel que le duc et la duchesse de Cumberland, ce qui est un gage de garantie du niveau de distinction de l'hôtel et de sa fréquentation par les élites anglaises¹⁰². Un an plus tôt, Mary Berry retrouve à Gênes ses compatriotes à l'auberge¹⁰³. En tout état de cause, l'éventail des choix est prédéterminé et relativement restreint. Les recommandations des guides ne concordent pas toutes et ne correspondent pas toujours aux exigences des voyageuses qui descendent, presque sans exception, dans les plus beaux hôtels des grandes villes italiennes. Il en est de même à Paris, où les voyageuses restent souvent fidèles aux anciennes adresses comme la rue de Tournon dans le quartier de Saint Germain¹⁰⁴. Même en 1802, Mary Berry, qui est

100. Jeremy Black, *Italy and the Grand Tour*, *op.cit.*, p. 70.

101. *Ibidem*.

102. Olivier Zeller a mis en évidence une continuité de ces pratiques dans la ville de Lyon jusqu'en 1820. Olivier Zeller, "Les sociabilités lyonnaises vues par les voyageuses britanniques (vers 1780-vers 1820) in Isabelle Baudino, *Les voyageuses britanniques au XVIIIe siècle...*, *op.cit.*, pp. 97-199.

103. Mrs Hester Piozzi, *Observations...*, *op.cit.*, vol. 1, p. 33 ; Mary Berry, *Extracts...*, *op.cit.*, vol. 1, pp. 41.

104. Pour la carte de l'hébergement dans la capitale de Paris et des fluctuations du prestige des deux rives, voir Jean-François Dubost, "Les étrangers à Paris au siècle des Lumières" in Daniel Roche (dir.), *La ville promise*, *op.cit.*, surtout pp. 262-290.

descendue à l'hôtel d'Orléans près des grands boulevards, préfère y renoncer et revient à un hôtel de la rue de Tournon, auquel elle est habituée¹⁰⁵. Lady Caroline Holland, par exemple, réside à l'hôtel de Tréville en 1763 malgré l'évolution de la mode en faveur des nouveaux quartiers de la rive droite¹⁰⁶.

L'anticipation de la question de l'hôtellerie n'est cependant pas une règle absolue. Certaines voyageuses sont moins prévoyantes et ne parviennent pas toujours à obtenir l'hôtel de leur choix, même dans une capitale. Ainsi lors d'un nouveau passage à Turin en 1790, Mary Berry se trouve dans un profond désarroi car tous les établissements réputés sont complets ou insatisfaisants.

"When we got to Turin, we went first to the Auberge Royale, which was quite full; then to the Armes d'Angleterre, the next best hôtel. Here they showed us two rooms only, very bad accomodation, for which they asked ten livres a day. Thought we should do better at *La Bonne Femme*, and found all full there, and returned to the Armes d'Angleterre, but were stopped from driving into the court : a gentleman had in the meantime taken the rooms. We were now at a loss what to do. I knew of no other hotels in Turin"¹⁰⁷.

Mary Berry indique bien qu'elle ne peut concevoir de s'installer dans un hôtel qu'elle ne connaît ni d'expérience ni de réputation. Elle est, néanmoins, contrainte de s'aventurer ailleurs. Son père explore un premier établissement, *L'hôtel de Provence*, selon la recommandation de personnes (Mary Berry emploie le terme de "people" sans plus de précisions) mais ce dernier n'est du tout conforme à leurs souhaits et il est également complet. La suite de l'anecdote permet de mieux cerner qui sont les informateurs. La famille Berry reçoit ensuite l'aide de leur voiturier puis un individu se trouvant dans une *coffee-house*. Ce dernier, qualifié d'homme "civil", c'est-à-dire serviable, leur indique une autre auberge, *La Dogana Vecchia*. Mary Berry ajoute que cette adresse lui est inconnue, ce qui n'est guère étonnant puisque les auberges habituelles des Anglaises se situent dans les quartiers neufs. Nous pouvons noter que le cercle de la voyageuse s'est complétement "distendu" pour faire appel jusqu'à un tenancier ou client de cabaret. Nous constatons donc une circulation de l'information sur place, qui se substitue aux parcours plus "attendus" du Grand Tour. Ils finissent par se résoudre à prendre des chambres dans cet établissement car elles sont suffisamment spacieuses bien que le niveau de qualité ne soit guère supérieur à celui d'un hôtel dans une petite bourgade italienne.

105. Mary Berry, *Extracts...*, *op.cit.*, vol. 2, p. 225.

106. Lettre de Lady Caroline Holland du 28 mai 1768, *Correspondence...*, *op.cit.*, vol. 1, p. 373.

107. Mary Berry, *Extracts...*, *op.cit.*, vol.1, p. 228.

L'Anglaise reprend ici à bon compte la mauvaise réputation que les voyageurs relaient sur les auberges placées en dehors des grandes villes ¹⁰⁸. Dans la description qui est faite par Mary Berry, il apparaît que le mauvais entretien de la maison ou des matériaux peu nobles, comme les sols en briques très ordinaires, des portes et des fenêtres qui ferment mal, des plats trop gras et ailés, qui correspondent aux *topos* de la mauvaise auberge. Ils renvoient non seulement à l'absence de critères de confort et de luxe qui rendent l'hôtellerie plus agréable mais aussi au défaut d'un cadre lui permettant de se représenter comme une personne de distinction. Les exigences de l'Anglaise reflètent une attente "légitime" puisque sa participation au voyage en Italie ainsi que sa fréquentation de la haute société anglaise confirment cette position sociale, bien que n'ayant aucun titre ni de grande fortune ¹⁰⁹.

Contrairement à l'auberge de la *Dogana vecchia*, l'Auberge Royale fournit à ses hôtes, un appartement, un carrosse et deux laquais. A l'auberge de la Bonne Femme, l'ameublement est délicat avec des tissus damassés et d'immenses miroirs ¹¹⁰. Ce dernier élément d'élégance constitue pour les voyageuses une référence stable de l'hôtel de luxe. Ces détails esthétiques reflètent une approche féminine de l'espace et ne sont exprimés qu'à travers leurs récits ¹¹¹.

Le *Nuova Guida per la città di Torino* de Derossi (1781), qui a la particularité de consigner les adresses utiles, donne une liste de l'hôtellerie et des auberges sous une rubrique "alberghi diversi" ¹¹². Un bref descriptif indique, en particulier, la clientèle adaptée pour chaque établissement. Il est intéressant de trouver, parmi

108. Mary Berry, *Extracts...*, *op.cit.*, p. 229 : "The people mentioned an Hôtel de Provence, a vile place which my father went to look at, and which luckily was quite full. In the meantime the voiturier and a civil coffee-house man proposed our going to the Dogana Vecchia, an auberge I had never ever heard of; thither we went, and found room enough, but not a bit better accomodated than we should have been in one of the smallest towns in Italy". Voir comme moyen de comparaison, Charles de Brosses, *Lettres...*, *op.cit.*, tome 1, p. 165, (édition 1875)

109. *Ibidem*; nous employons le terme de "légitime" dans le sens de Pierre Bourdieu, *La distinction : la critique sociale du jugement*, Paris, Ed. de Minuit, 1992 (1ère éd. 1979). Toutefois, Mary Berry n'est pas légitime au sens d'une éducation depuis l'enfance au sein de la haute société britannique mais elle l'est devenue par la fréquentation de cercles élitaires qui lui ont donné accès à un bagage mondain suffisant. Les affinités intellectuelles qu'elle partage avec Horace Walpole et Lady Damer contribuent également à lui assurer une place dans cette société exclusive.

110. Edward Gibbon, *Journey...*, *op.cit.*, p. 11 et Journal de la comtesse de Spencer, BL, *The Althorp Papers*, Add MSS 75744, f.19.

111. J. de la Roche évoque, par exemple, des "logements peu brillants" à l'auberge de la Bonne Femme mais il n'entre pas dans une description précise des objets ou de la décoration qui l'entoure comme critères de distinction sociale. Voir J. de la Roche, *Voyage d'un amateur des arts. En Flandres, dans les Pays-Bas, en Hollande, en France, en Savoye, en Italie, en Suisse. Fait dans les années 1775, 1776, 1777 et 1778*, Amsterdam, tome 2, p. 1.

112. Onerato Derossi, *Nuova Guida...*, *op.cit.*, p. 143.

les hôtels destinés aux étrangers, ceux cités en tête par Mary Berry, à savoir l'Auberge Royale et celle de l'Angleterre ("Inghilterra") dans le guide tandis que Mary Berry le nomme "Armes d'Angleterre")¹¹³. Le guide ne prévoit pas de hiérarchie mais il est implicite que les meilleurs sont réservés aux visiteurs. L'auberge de la Bonne Femme, placée en troisième choix par Mary Berry, n'est pas précisée comme étant recommandée pour une clientèle étrangère. Le guide Reichard de 1793 ne donne pas de liste et se contente de citer l'Auberge Royale et l'hôtel d'Angleterre, démontrant un certain consensus avec le guide de Derossi jusqu'à la fin du XVIIIe siècle¹¹⁴. En 1792, Lady Elizabeth Foster indique être arrivée à l'Auberge Royale à onze heures du soir après la fermeture des portes de la ville (qui ont été réouvertes pour elle en échange, sans aucun doute, d'une compensation financière), ce qui montre que cette auberge est en très bonne position sur le marché à la fin du XVIIIe siècle¹¹⁵. A l'inverse, en 1763, la comtesse de Spencer a choisi de s'installer à l'auberge de la Bonne Femme. Il est probable qu'il y ait eu des variations de réputation propres à certaines voyageuses ou bien une évolution de la qualité des établissements comme nous pouvons l'expérimenter sur le marché hôtelier aujourd'hui¹¹⁶. Au tout début du XVIIIe siècle, Lady Mary Wortley Montagu fait mention d'une auberge se trouvant sur la place royale¹¹⁷. Il ne s'agit donc ni de l'auberge de la Bonne Femme ni de l'Auberge Royale dont nous ne connaissons pas l'ancienneté. Dans le guide de Derossi, ces deux auberges se trouvent toutes les deux à proximité du Palais Royal et non loin du théâtre de Carignan¹¹⁸. La *Dogana Vecchia* est plus éloignée du cœur de l'activité des boutiques de la rue neuve mais surtout de la rue du Po et le théâtre de Carignan. Son emplacement reste très prestigieux, à l'arrière du palais royal et à proximité de nombreuses grandes maisons de la noblesse turinoise¹¹⁹.

113. *Ibidem*.

114. (Heinrich August Ottokar) Reichard, *Guide des voyageurs en Europe, avec une carte itinéraire de l'Europe et une carte de la Suisse*, Weimar, au Bureau d'industrie, 1793, p. 319.

115. Journal de Lady Elizabeth Foster, 10 mai 1792, *The Devonshire's collections*, Chatsworth, p. 21. Le révérend et tuteur, Thomas Brand, indique qu'il existe un décret donnant au droit à la réouverture des portes, s'il on apporte la preuve d'être accompagné d'un fils de pair. Lettre de Thomas Brand à Mrs Carr du 13 octobre 1781, NLS, Acc 10061.

116. Journal de voyage de la comtesse de Spencer, BL, *The Althorp Papers*, Add MSS 75744, f.19.

117. Lettre du 12 septembre 1718, Lady Mary Wortley Montagu, *Complete Letters...*, *op.cit.*, vol. 1, pp. 432-433 : "We were lodged in the Piazza Royale which is one of the noblest squares I ever saw".

118. Onerato Derossi, *Guida...*, *op.cit.*, p. 143.

119. Voir la liste des résidences de la noblesse à Turin (1780) en annexe, BL Add MSS 37083, *Bute Papers*, vol. 4, ff. 31-32.

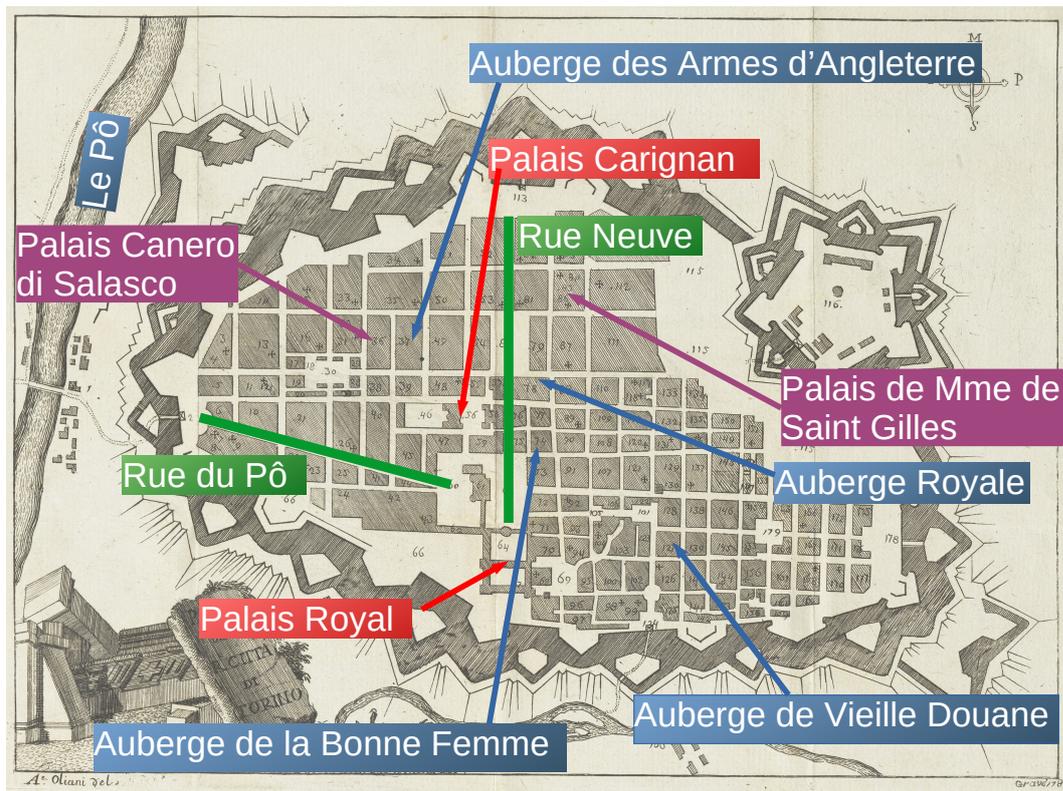


FIGURE 4.6 – Plan de Turin avec les principales auberges fréquentées par les voyageuses britanniques au XVIIIe siècle.

Pour la ville de Gênes, les informations sont lacunaires dans les récits des voyageuses. Les guides sont également relativement silencieux. Le guide du Grand Tour de Thomas Nugent de 1750 fait mention d'auberges que l'on ne retrouve pas dans les récits de voyage des Anglaises. Elles ont pu soit disparaître soit ne plus correspondre aux critères de distinction sociale des voyageuses¹²⁰. Le récit de Mrs Anne Miller (1770) ainsi que le guide des itinéraires de Louis Dutens (1775) concordent pour désigner l'hôtel de la poste comme le meilleur de la ville. Il est situé près de l'église de l'Annonciade. Vingt ans plus tard, le guide Reichard de 1793 et le récit de Mrs Bentham mentionnent la qualité de l'auberge de Sainte Marthe¹²¹. L'auberge de Sainte Marthe se situe dans la rue des plus beaux palais de la noblesse, rue Balbi à l'angle avec celle de *Via Fontana*¹²². Selon un guide italien destiné à des négociants, l'auberge de la Poste, nommée *La Posta de' Cavalli*, est répertoriée comme un lieu réservé pour les personnalités les plus illustres (*li piu distinti Personnaggi*) ainsi que le *Palazzo Grande Dell'Anunziata*. L'auberge de *Santa Marta* est également mentionnée en premier choix sans indication particulière, mais étant donné qu'il s'agit du palais Balbi Piovera situé dans son emplacement exceptionnel, il ne fait pas de doute sur la qualité de la clientèle. En revanche, d'autres auberges comme celle de la *Croce di Malta*, par exemple, est spécialement recommandée pour les négociants¹²³.

On voit bien, comme à Turin, une répartition sociale plus ou moins stricte de la carte de l'hébergement. Les auberges les plus prestigieuses sont sans surprise situées dans la même zone urbaine près de la place de l'Annonciade, dans le prolongement de la rue Balbi où se situent les palais de la noblesse. La place de l'Annonciade est également à proximité de la *Strada nuova*, qui est réputée être l'une des plus belles rues de la ville. Les voyageuses sont donc logées au cœur des quartiers de distinction.

A Nice, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, les hôtels réputés se situent dans les nouveaux quartiers qui se développent à l'extérieur de la vieille ville, près de la Croix de Marbre¹²⁴. Ils sont parfois tenus par des Anglais, ce qui est

120. Thomas Nugent, *The Grand Tour...*, *op.cit.*, p. 150.

121. Mrs Anne Miller, *Letters...* *op.cit.*, p. 161, Louis Dutens, *Itinéraire des routes les plus fréquentées ou journal de plusieurs voyages aux villes principales de l'Europe*, Paris, Pissot, 1782, p. 44; (Heinrich August Ottokar) Reichard, *Guide des voyageurs en Europe...*, *op.cit.*, p. 249; Jeremy Black, *Italy and...*, *op.cit.*, p. 70.

122. Giuseppe Marcenaro, *Genova e le sue storie*, Milan, Bruno Mondadori, 2004, p. 31 : "nel Palazzo Balbi Piovera fondo via balbi svoltando in via delle Fontane".

123. Andrea Metrà, *Il Mentore perfetto de' Negozianti*, Trieste, 1794, p. 413.

124. Alain Bottaro, "La présence britannique à Nice sous l'Ancien Régime", *Recherches régionales des Alpes-Maritimes et des contrées limitrophes*, vol. 197, janvier-mars 2011, p. 12; voir

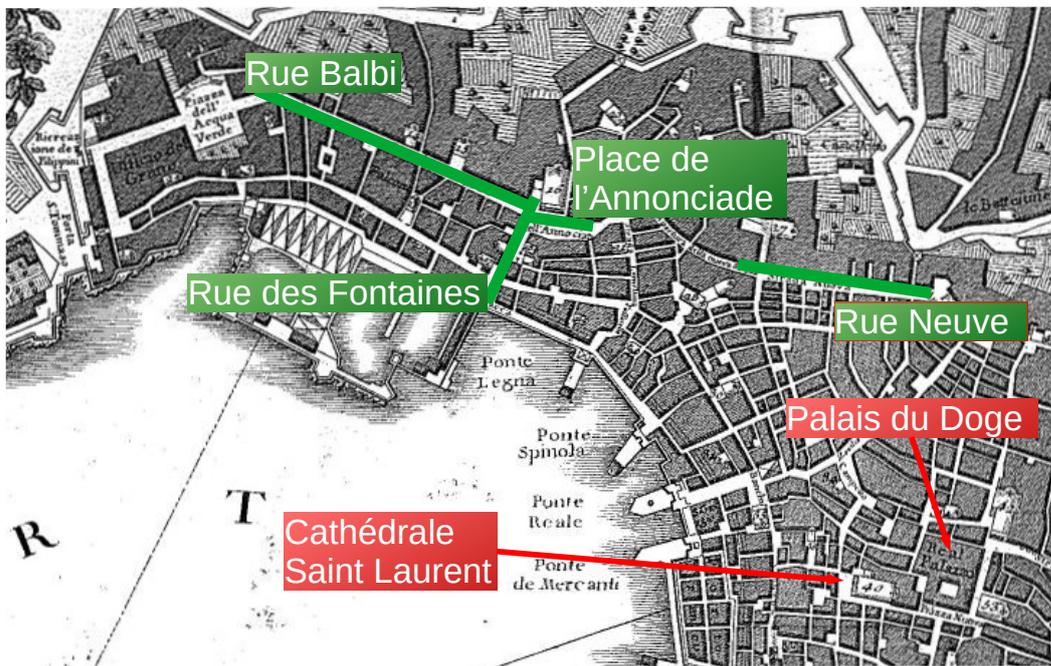


FIGURE 4.7 – Plan de Gênes avec les principaux lieux de fréquentation des voyageuses britanniques au XVIIIe siècle. Les auberges accueillant les voyageuses semblent se situer autour de la place de l'Annonciade, à proximité des palais de la noblesse, rue Balbi.

finalement assez fréquent en Italie.

Lady Elizabeth Foster mentionne, en 1783, deux hôtels dont les propriétaires sont britanniques, les "Stuarts" et les "Williams", le dernier désignant l'hôtel d'Angleterre. Lady Amabel Polwarth y est descendue en 1778 et affirme que l'hôtel, tenue par Mrs Williams, se trouve sur une grande place ayant vue sur la mer¹²⁵. Elle s'était installée tout d'abord dans un hôtel garni passable, mais étant donné le manque de place pour les serviteurs, elle a décidé de rechercher plus grand. A l'hôtel d'Angleterre, la voyageuse a obtenu deux larges chambres à coucher, une pièce pour un domestique, deux *drawing rooms*, dont le sien se trouve à l'étage en dessous. Ils apprécient également le nombre satisfaisant de cheminées mais regrettent le bruit de la ville. La literie est également perfectible¹²⁶.

Les voyageuses ne restent pas, en général, à l'hôtel et préfèrent ensuite s'installer dans une maison avec jardin : "There are two hotels, Stuarts & Williams [hotel d'Angleterre] for the accomodation of strangers before they can hire houses"¹²⁷. L'hôtel d'Angleterre se situe dans les nouveaux quartiers de la ville, Lady Amabel Polwarth y réside en 1779¹²⁸. Le guide Reichard de 1793 ainsi que celui de Louis Dutens de 1782 conseillent l'hôtel de la Poste mais il n'y a aucune indication sur sa situation dans la ville¹²⁹. A la même période, l'hôtel des quatre Nations, connu pour sa clientèle cosmopolite, est mentionné dans les récits de voyage de deux

aussi Daniel Féliciangeli, "Le développement de Nice au XVIIIe siècle", in Annales de la faculté de lettres et de sciences humaines de Nice, *Aspects de Nice du XVIIIe au XXe siècles*, pp. 59-60. Tobias Smollett donne quelques indications pratiques sommaires sur les garnis mais son exemple ne nous paraît pas pertinent au regard de son statut social bien inférieur à celui des voyageuses. Je me permets de renvoyer sur ce point à mon article, "Les voyageuses britanniques à Nice de la fin du XVIIIe siècle au début du XIXe siècle : un espace relationnel à dimensions multiples", *Cahiers de la Méditerranée*, 94/2017, pp. 317-318.

125. Selon le journal de Mrs Home, l'hôtel d'Angleterre, bâti pour les Anglais à Nice, serait dénommé la "maison jaune" et abriterait "the very vaporish part of the "Nation". National Records of Scotland, *Home of Wedderburn Papers*, GD 267/33/1.

126. Journal de voyage de Lady Amabel Polwarth, RO de Leeds, WYL150, vol. 5, f.169; lettre de Lady Amabel Polwarth à la Marchioness Grey du 3 janvier 1778, RO Bedford, L 30-9-6-122 et L 30-9-6-123.

127. Journal de Lady Elizabeth Foster, février 1783, pp. 65-66, The Devonshire's Collections, Chatsworth, DF 11-2-1.

128. Il s'agit des nouveaux quartiers de *Villa Nova*, urbanisés au XVIIIe siècle à l'ancien emplacement du "pré aux oies", zone autrefois marécageuse puis aménagée après la chute des murailles en 1706 jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Des maisons de la noblesse sont édifiées le long de la rue de Saint François de Paule. Journal de voyage de Lady Amabel Polwarth, RO de Leeds, WYL150, vol. 5, f.169; sur l'urbanisme, voir Hervé Barelli, *Vieux Nice. Guide historique et architectural*, Nice, Serre Editeur, p. 78.

129. (Heinrich August Ottokar) Reichard, *Guide des voyageurs en Europe...*, *op.cit.*, vol. 1, p. 279; Louis Dutens, *Itinéraire des routes...*, *op.cit.*, p. 42

savants, Arthur Young et James Smith mais celui-ci ne semble pas faire partie des hôtels fréquentés par les voyageuses de notre corpus ¹³⁰.

Quel que soit le degré de luxe des hôtels, l'expérience de l'hébergement constitue bien plus qu'une simple dépense de consommation. Les hôtels constituent des lieux où les voyageuses peuvent renouer avec plus d'intimité dans un espace privé ¹³¹. Contrairement aux auberges sur la route où la promiscuité est pesante, c'est un espace de repli sur soi où la voyageuse peut se reposer mais aussi lire ou écrire. La différence entre l'hôtel de luxe et la location d'appartements semble relativement ténue comme nous allons le voir maintenant et peut laisser planer des doutes en l'absence de précisions des voyageuses. En réalité, la différence résiderait dans le partage de certaines commodités dans le cas des hôtels, tandis que la location semble offrir plus de liberté ¹³².

4.2.3 Vers plus de liberté et d'intimité : les locations

Lorsque les voyageuses séjournent plusieurs mois dans les grandes villes, il est fréquent qu'elles ne résident pas à l'hôtel. Elles louent des appartements auprès de la noblesse locale, soit par l'intermédiaire de banquiers soit par les représentants diplomatiques et leurs chargés d'affaires. La location constitue une source de revenus non négligeable pour la noblesse locale. Ainsi, Laetitia Houblon et sa jeune cousine obtiennent un appartement pour deux mois à la fin de l'été dans le palais du comte Nuovolone, qui est lui-même en villégiature à la campagne. La négociation a été menée par Mr Jackson, le chargé d'affaires anglais en poste à Turin ¹³³. Nous n'avons pas d'informations sur les conditions de cette location ni sur son coût mais il apparaît que les prix varient naturellement comme aujourd'hui en fonction des quartiers. Ainsi, Lady Mary Wortley Montagu, séjournant en Italie seule et ne souhaitant pas retourner en Angleterre, doit compter sur les quelques subsides que lui versent son époux, ce qui l'oblige à renoncer à vivre en ville. Elle suscite la compassion d'une amie aristocrate génoise, Clelia Durazzo, qui indique que l'Anglaise est installée dans un palais dans le quartier de

130. Arthur Young, *Travel through France during the years 1787, 1788, 1789*, éd. Miss Betham-Edwards, Londres, Bell, 1892, p. 271 ; James Smith, *Sketch of a Tour on the Continent*, Londres, Longman-Hurst-Rees-Orme-J.White, 1807, vol.1, p. 212.

131. A Turin, Lady Mary Coke se réfère à plusieurs reprises au "home" et ne cite jamais le nom d'hôtel mais plutôt d'appartement. Voir Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 4, pp. 311, 312 et 326.

132. Daniel Roche, "Logeurs et hôteliers", in Daniel Roche (dir.), *La ville promise*, *op.cit.*, pp. 322-344.

133. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 212.

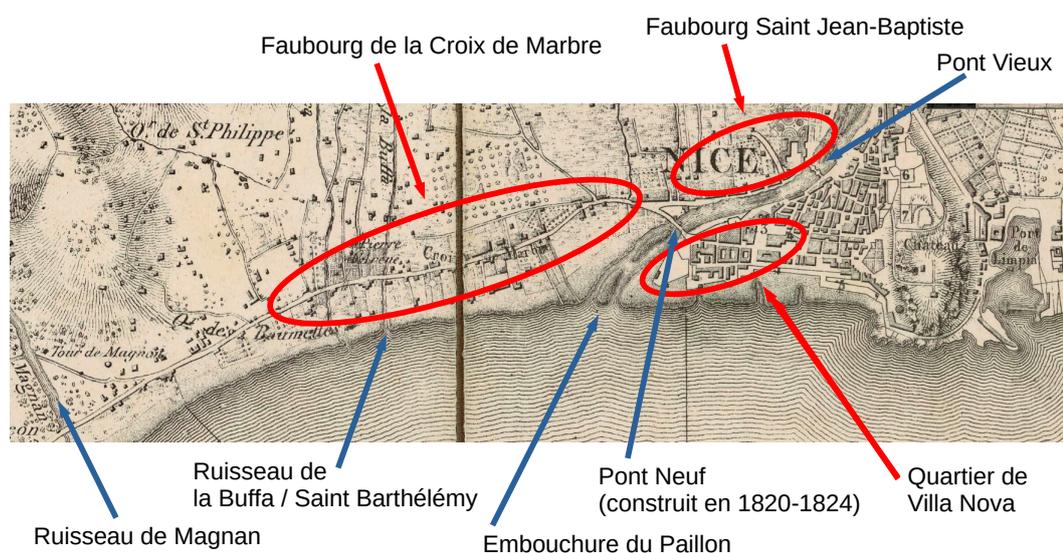


FIGURE 4.8 – Plan des quartiers d’hébergement des Anglaises à Nice au XVIII^e siècle. Extrait de la carte topographique de Rosalinde Rancher de la ville et de la campagne de Nice (1825) dans le *Guide des étrangers* du même auteur, 1827. Deux quartiers sont investis par les voyageuses anglaises, celui de la *Villa Nova* et le faubourg de la Croix de Marbre. Le faubourg Saint-Baptiste comprend le "Pont Vieux" qui correspond au passage du Paillon pour accéder à la ville. Le Pont Neuf qui apparaît sur la carte n’existait pas au XVIII^e siècle et il est le résultat du plan d’aménagement et d’embellissement de la ville (*Consiglio d’Ornato*) qui est adopté par lettres patentes par Charles-Albert 1^{er} le 26 mai 1832. Le Pont Neuf a pour objet de rendre l’accès à la ville plus court et plus direct depuis le faubourg de la Croix de Marbre jusqu’au quartier de *Villa Nova*, où les Britanniques sont également installés et où se développent progressivement des lieux publics comme le cercle philharmonique au XIX^e siècle. Les discussions relatives au nouveau pont sont antérieures, ce qui explique pourquoi Rosalinde Rancher indique son existence future sur la carte. Sur le *Consiglio d’Ornato*, voir E. Scoffier et F. Bianchi, *Le Consiglio d’Ornato, 1832-1860*, Nice, Serre Editeurs, 1998.

Carignano et souhaite être en société et recevoir mais elle craint qu'elle ne soit forcé à trouver un autre logement ¹³⁴. A la fin de l'été, elle est contrainte de quitter Gênes pour déménager dans une villa où elle vit très retirée du monde ¹³⁵. A l'inverse, Lady Bristol, qui installée dans un appartement à Turin, crée à son gré, dans le cadre d'un appartement élégant, un univers à la fois intime, chaleureux et informel autour de quelques invités choisis :

" I have settled in a pleasant apartment, enjoy repose, and between our Chargé d'Affaires here, a Lady I have been formely recommended to, and an English Gentleman a pretty good player on the violoncello made up a little music in my apartment [...]; I have not felt yet any ennui..." ¹³⁶.

C'est à Nice que les locations sont les plus fréquentes car les séjours sont rythmés par la saison et sont donc souvent de plusieurs mois. Ce n'est pas le cœur de la ville qui est recherché mais plutôt les nouveaux quartiers de *Villa Nova* puis progressivement, les étrangers s'éloignent encore davantage pour occuper des maisons qui se trouvent dans le faubourg de la Croix de Marbre. Il est courant pour les voyageurs britanniques de dénommer cette zone urbaine, *Newborough* ou *New Town* ¹³⁷. Au début du XIXe siècle, le guide de Mariana Starke confirme cet état de fait, en déclarant que le faubourg de la Croix de Marbre est le quartier des Anglais (*The English quarter*) ¹³⁸. Il est précisé que le torrent du Paillon, qui est plutôt une rivière, sépare la ville de ce secteur. Celle-ci pourrait même figurer comme une frontière symbolique, séparant les Anglais du centre de la ville ¹³⁹.

A la fin du XVIIIe siècle, le guide Reichard décrit avec clarté les pratiques des étrangers qui sont alors bien établies : "C'est principalement dans les faubourgs

134. Lettre de Clelia Durazzo à Agostino Lomellini du 5 juillet 1741, Archivio di Stato di Genova, MS 48901 : "abbiamo a Genova Miledi Montagu, donna di 50 anni, di spirito e desiderosa di trattare; la compatisco, credo che sarà sforzata di andarsene presto, perché abbia preso casa in Carignano e pensava prenderla piu vicino y l'inverno coll'idea di fermarsi un anno".

135. Lettre du 9 septembre 1741 à Chiara Michiel Bragadini in Françoise Sorbier, *Lettres d'ailleurs (1709-1762), Lady Mary Wortley Montagu*, Paris, J.Corti, 1997, p. 251.

136. Lettre de Lady Bristol à Lady Erne du 18 mai 1779, in W.S. Childe-Pemberton, *The Earl Bishop : The life of Frederick Hervey, the Bishop of Derry and Earl of Bristol*, Londres, Hurst et Blackett, 1924, p. 233.

137. La dénomination de *New Town* figure notamment dans une lettre de Lady Amabel Polwarth à la Marchioness Grey du 16 janvier 1778, RO Bedford, L 30-9-6-123. Voir aussi Daniel Félician-geli, "Le développement de Nice..." *op.cit.*, pp. 59-60

138. Mariana Starke, *Travels in Europe between the Years 1824 and 1828 adapted to the Use of Travellers comprising an Historical Account of Sicily*, Londres, John Murray, 1828, vol.1, p. 117.

139. *Ibidem*, p. 117 : "The Paglion, a torrent which descends from the adjacent mountains, separates it [the town] from what is called the English Quarter, and runs into the sea on the west".

de la Poudrière et de la Croix de Marbre que logent les étrangers, qui sont attirés par la beauté du climat, et qui passent l'hiver à Nice [...] l'affluence des étrangers engagea les habitans à construire et meubler un grand nombre de maisons, destinées uniquement à cet usage. Elles sont presque toutes isolées, entre cour et jardin, ayant vue sur la mer d'un côté et de l'autre sur une campagne enchantée, qui n'est pour ainsi dire qu'un jardin. On loue ces maisons pour la *saison* c'est à dire du mois d'octobre au mois de mai. On peut avoir une chambre garnie à un louis et il y a des appartemens depuis quinze louis jusqu'à cent et même cent-cinquante. Les propriétaires fournissent le linge et même l'argenterie, mais en petite quantité, et d'une valeur ordinairement très médiocre. On trouve des meubles à louer pour deux louis le mois. Il faut attacher des réseaux de mouchérons à tous les lits ; sans cette précaution il ne seroit pas possible de dormir. Il faut avoir soin, lorsqu'on fait quelques conventions, d'entrer dans les plus petits détails" ¹⁴⁰.

Alain Boyer date les premières locations vers 1760. Les coûts qu'il a pu mettre en évidence varient entre 120 livres en 1763 jusqu'à 3600 livres en 1792 mais il faut également tenir compte de la superficie des maisons qui est très variable. Laetitia Houblon indique avoir loué une petite maison lors de son premier séjour à Nice en 1787, tandis que la seconde fois, elle obtient une grande résidence lui imposant par sa taille de recevoir chez elle ¹⁴¹. Pour les voyageuses moins fortunées comme Mary Berry, il est fréquent de recourir à une sous-location auprès d'un compatriote. Mary Berry prend donc possession d'une petite maison meublée qui lui a été louée par le Général Morgan pour le reste de la saison, de mi-décembre jusqu'au premier mai. Le loyer dû s'élève à 90 livres, ce qui lui semble exorbitant par rapport aux prestations du logement ¹⁴². Pour choisir sa location, le bouche à oreille fonctionne de la même manière que pour les auberges et les hôtels. Les mêmes maisons sont louées d'une saison à l'autre, sur recommandation des voyageurs, un peu à l'image de nos réseaux sociaux. La comtesse de Spencer s'installe dans un premier temps dans une villa qui avait été occupée par ses amis, les Holland, l'année précédente ¹⁴³. Il est difficile de savoir comment les contrats de location sont formés, s'ils sont informels ou consignés chez un notaire ou un banquier ou bien encore s'il existe un modèle-type. L'insistance du guide Reichard sur la préparation de conventions "dans les plus petits détails" laisse supposer

140. (Heinrich August Ottokar) Reichard, *Guide des voyageurs en Europe...*, *op.cit.*, vol. 1, pp. 279-280.

141. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, pp. 187 et 218.

142. Mary Berry, *Extracts...*, *op.cit.*, vol. 2, pp. 225-226.

143. Lettre de la comtesse de Spencer à Caroline Howe du 21 novembre 1769, BL, *The Althorp Papers*, Add MS 75611.

que les contrats de location sont matérialisés au moins par un écrit. Un exemple nous est fourni lors d'un litige soumis à l'arbitrage du commandant de la ville de Nice concernant un incident relatif à un contrat de location entre le propriétaire, le comte de Saint Laurent et l'apothicaire connu des Anglais, Monsieur Faraudi, agissant très probablement pour le compte de Lady Pembroke, qui occupe la maison. L'objet du contentieux n'est pas clairement explicité mais il est intéressant de noter qu'il y est fait mention d'un contrat écrit, signé par l'apothicaire¹⁴⁴.

Les démarches des visites peuvent être faites par les consuls étrangers qui ont également une fonction de banquier. En 1779, le consul de Prusse, M. Vierne, accompagne Lady Amabel Polwarth et son époux valétudinaire. Les maisons proposées correspondent à celles qui sont généralement retenues par les étrangers, comme la maison du comte Laurenti qui se trouve sur la route de France, dans laquelle Lady Pembroke réside en 1783. Les résidences du comte Caius et Riccardi sont également souvent louées¹⁴⁵. Dans l'offre, il est possible aussi de louer deux appartements sur deux étages dans l'hôtel de Monsieur de Saint Pierre se situant en ville dans les nouveaux quartiers de *Villa Nova*, proche de l'hôtel d'Angleterre. Lady Charlotte Finch a logé avec ses enfants dans ces appartements en 1769 et semble avoir été très appréciée par le propriétaire. Son fils, Lord Winchilsea, retourne à Nice quelques années plus tard en 1772 et indique à cette dernière que Monsieur de Saint Pierre a donné leurs noms aux chambres. A son arrivée, il a pris le soin de faire venir ses enfants, en ne cessant de faire l'éloge de Lady Finch, notamment pour sa générosité¹⁴⁶. Selon Lord Winchilsea, les pièces ont été élégamment rénovées : la petite chambre et le salon ont été tapissées. La pièce qu'il avait occupée lors de son précédent séjour est également très bien aménagée. L'entrée de la maison a fait également l'objet d'améliorations comme la pose de marbre et d'un heurtoir en cuivre. Pour son nouveau séjour, il a été convenu qu'une partie du loyer serait payée comptant, l'autre par lettre de crédit¹⁴⁷.

Contrairement à ce qu'affirme le guide de Reichard de 1793, les particuliers ne louent pas tous en meublé, même en fin de période. En 1802, Mary Berry indique notamment que le Général Morgan et son épouse ont eux-mêmes aménagé une maison, puis ce fut le tour de Mary Berry et sa sœur de mettre celle-ci encore plus à leur goût, en déplaçant les meubles mis à leur disposition. L'habitation est avant

144. Journal de Lord Herbert, *Pembroke Papers*, *op.cit.*, vol. 2, p. 243.

145. Journal de Lady Amabel Polwarth, RO Leeds, WYL150, vol. 5 (1776-1779), f.166-167.

146. Lettre de Lord Winchilsea à Lady Charlotte Finch, 19 novembre 1772, RO Leicester Archives, *Winchilsea Papers*, DG7/Bundle 32/30 : Monsieur de Saint Pierre a reçu en présent des salières que Lady Finch lui a fait parvenir après son départ de Nice.

147. *Ibidem*.

tout un lieu intime que les voyageuses s'approprient le temps du séjour¹⁴⁸.

Toutefois, l'attrait du quartier de la Croix de Marbre peut, cependant, passer au second plan lorsque d'autres impératifs s'imposent en raison de l'âge ou de la maladie. La comtesse Spencer finit ainsi par renoncer à la villa qui avait été louée par Lady Holland l'année précédente pour prendre un appartement dans la maison du comte de Vintimille dans les nouveaux quartiers de *Villa Nova* au palais Héraud¹⁴⁹. Les motifs de ce revirement sont dûs d'une part, au fait que la campagne du Faubourg de la Croix de Marbre, comprenant un ensemble de deux petites maisons, est trop exigüe pour contenir toute la famille de Lady Spencer et d'autre part, parce qu'il est nécessaire de traverser le Paillon pour accéder au coeur de la ville. Or ce passage semble effrayer Lady Poyntz, la mère de la comtesse, qui est âgée¹⁵⁰. Après avoir visité plusieurs campagnes, Lady Amabel Polwarth considère que la maison du comte Laurenti, malgré sa propreté, n'est pas assez grande, trop basse de plafond et sans aucun doute sombre. Celle du comte Caius est trop éloignée, la route pour y aller est trop raide. La villa Ricardi, malgré de très belles vues sur la baie de Nice, est peu accessible pour des valétudinaires et donc inadaptée pour son époux. Lady Amabel Polwarth prend alors la décision de s'installer à l'hôtel d'Angleterre situé dans les nouveaux quartiers de *Villanova*¹⁵¹.

En dehors de ces cas particuliers, la location est surtout influencée par la recherche d'une certaine représentation de l'Italie et de la côte méditerranéenne. La beauté de la nature est souvent associée à la luxuriance de jardins d'orangers et de citronniers. Ainsi, Lord John Hervey plaisante dans une lettre adressée à Lady Mary Wortley Montagu à Gênes en 1741 qu'il serait difficile que ses buissons de mûres soient aussi olfactifs que les orangers dans son salon en Italie ou bien Lady Bristol se réjouit d'imaginer sa fille, Lady Elizabeth Foster, "parmi ses orangers" à Nice¹⁵². Dans son jardin, Laetitia Houblon profite aussi de l'abondance de fruits et légumes qui garnissent sa table¹⁵³. L'historiographie relaie également l'intérêt pour cette végétation "exotique" et les paysages¹⁵⁴. L'observation du climat est

148. Lettre de Mary Berry à Mrs Anne Damer du 16 décembre 1802 in Mary Berry, *Extracts...*, *op.cit.*, vol. 2, p. 226.

149. Pour les palais de la ville de Nice, voir chapitre 5, section 5.1.2 "Carte des conversations".

150. Journal de la comtesse Spencer, 23 novembre 1769, The Devonshire's Collections, Chatsworth, CS5 2014-1-2, f.43.

151. Journal de voyage de Lady Amabel Polwarth, RO de Leeds, WYL150, vol. 5, f.167.

152. Lettre de Lord John Hervey du 25 juin 1741, *Complete letters...*, *op.cit.*, vol. 2, p. 241 ; lettre de la comtesse de Bristol à Lady Elizabeth Foster du 13 mars 1783, in Vere Foster, *The Two Duchesses*, *op.cit.*, p. 96.

153. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 187.

154. Alain Boyer, *Histoire de l'invention du tourisme*, *op.cit.* ; Alain Bottaro, "La présence bri-

un objet d'étude pour certaines voyageuses qui vont jusqu'à effectuer des relevés journaliers, ce qui apparaît d'avant-garde puisque la parution d'ouvrages de spécialistes sur le sujet se situe au XIXe siècle. Les avis divergent d'ailleurs sur les bienfaits du climat de Nice, sur les vents et leur influence sur les malades¹⁵⁵. Toutefois, il apparaît que l'intérêt pour la mer a été un peu oublié pour la simple raison que les guides se limitent à des descriptions topologiques plutôt qu'à une sensibilité¹⁵⁶. Or, il est manifeste que pour les voyageuses, cet élément naturel est essentiel dans leurs choix de résidence, en ville ou dans les faubourgs. Cette insistance sur le bord de mer ne transparaît pas dans les relations masculines du XVIIIe siècle qui n'en font pas mention. L'océan est un objet d'observation et de contemplation romantique : Lady Elizabeth Foster y retrouve l'écho de ses sentiments intérieurs : «as there is no tide here the Sea appears equally fine and I often stand on the rampart to see it dark against the rocks, beside from the steepness of the shore, there is a constant strong surge »¹⁵⁷. La question du rapport féminin à la nature a été caractérisée par Sara Mills à la fin du XVIIIe siècle comme l'expression soit d'une puissance dominatrice semblable à l'oppression féminine soit comme une force protectrice et douce, ces deux tendances contradictoires coexistant parfois¹⁵⁸.

A Gênes, Lady Mary Wortley Montagu indique à son amie qu'elle a trouvé "un assez beau palais, dans une situation charmante, dont la vue sur la mer et la terre paroissent fait pour entretenir les Rêveries" et elle ajoute dans une correspondance à son époux pour ce même logement :

"I have taken a House here for the remainder of the Summer, which I have been induc'd to by a fine Situation on the Sea, which is always the pleseantest, and I believe the wholesomest in a warm

tannique...", *art.cit.*, pp. 13-17.

155. A titre d'exemple, la comtesse de Spencer dans son journal en 1769 consigne quotidiennement le temps sur une page qui fait face à ses notes de voyage. Journal de Lady Spencer, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS5 2014-1-2.

156. Sur la redécouverte de la mer comme *otium* antique et le développement des stations balnéaires, voir Alain Corbin, *Le territoire du vide. L'Occident et le désir de rivage*, Paris, Champs Histoire, 1988, pp.283-305.

157. Lettre de Lady Elizabeth Foster de octobre 1783 à Lady Sheffield, RO East Sussex, AMS 5440/113.

158. Sara Mills, "Written on the Landscape : Mary Wollstonecraft's letters written during a short residence in Sweden, Norway and Denmark, in Amanda Gilroy (dir.), *Romantic Geographies : Discourses of Travel, 1775-1844*, Manchester, Manchester University Press, pp. 19-33. Voir aussi sur l'écriture féminine esthétique, Elizabeth Bohls, *Women Travel Writers and the Language of Aesthetics 1717-1818*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999 ; Anne Mellor, *Romanticism and Gender*, New York, Routledge, 1993.

climate"¹⁵⁹.

Lady Knight est installée avec sa fille Cornelia dans une maison qui donne sur le bord de mer¹⁶⁰. A Nice, les exemples sont nombreux. Laetitia Houblon indique qu'elle peut observer de son jardin le passage des frégates et leurs manœuvres à bord avec une lunette¹⁶¹. En revanche, les voyageuses n'ont pas d'activité de baignade contrairement à Tobias Smollett. Ce dernier précise d'ailleurs que des aménagements seraient nécessaires afin que les femmes puissent se baigner décemment. Tobias Smollett consacre un passage sur cette question : la trop grande fréquentation des plages rendrait nécessaire le recours à une tente ou bien il faudrait faire venir de l'eau de mer directement dans les appartements. Les hommes de distinction britanniques comme Lord Kildare se baignent à Nice, ce n'est donc pas liée à une question de classe sociale mais de genre¹⁶².

L'orientation au sud est également un élément déterminant pour des raisons de santé. Ainsi, la comtesse de Spencer, après avoir déménagé du faubourg de la Croix de Marbre à la maison du comte de Ventimille (palais Héraud), elle précise que sa situation au sud fait partie des qualités de ce logement¹⁶³. Plus de vingt ans plus tard, lorsque la comtesse revient à Nice avec sa fille souffrante, elle se félicite d'avoir obtenu, non sans difficultés, en raison de l'affluence des étrangers, le logement idéal pour elle, comprenant de l'espace, une bonne orientation et une vue mer¹⁶⁴.

Il ressort de ce tableau du logement que les voyageuses sont les premières à

159. Lettre de Lady Mary Wortley Montagu à Chiara Michiel Bragadini du 6 juillet 1741 et lettre de Lady Mary Wortley Montagu à Wortley du 17 juin 1741, *Complete Letters...*, *emphop.cit.*, vol. 2, p. 242 et 239.

160. Lettre de Lady Knight du 20 août 1790, *Lady Knight's Letters from France and Italy*, éd. Lady Elliott-Drake, Londres, Arthur L. Humphreys, 1905, p. 149.

161. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 188.

162. Lettre de Lord Kildare à la duchesse de Leinster, *Correspondence of Emily...*, vol. 3, p. 504 ; Tobias Smollett, lettre du , *Travels...*, *op.cit.*, p. xx. Il s'agit véritablement d'une incompatibilité des structures à Nice car les voyageuses se baignent dans les villes balnéaires en Angleterre. Voir Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, p. 228. Après son séjour à Nice, elle se rend à Margate et suit une cure de bains de mer.

163. Journal de la comtesse de Spencer, *The Devonshire Collections*, Chatsworth, 27 novembre 1769, f. 44 : "It is in a fine situation for a town house" et entrée du 5 décembre 1769, f.51 : "We all remained to Count Ventimiglia's house in Nice where we have a fine large apartment to the South, the girls and I are in a upper apartment in the same house lent to us by Mr Panchot banquer".

164. Lettre de la comtesse de Spencer à Caroline Howe du 10 février 1792, BL, *The Althorp Papers*, Add MSS 75640 : "The delightful apartment she has here with a terras [sic], a Beruan and a little Cabinet to the South and quite on the Sea, all which her bed chamber and dressing room open onto, are so exactly the thing she wants that I cannot grudge the trouble we have taken to get at it".

souhaiter une certaine indépendance. Faut-il en conclure pour autant que l'hospitalité traditionnelle est la grande absente du Grand Tour ?

4.2.4 Le maintien de l'hospitalité traditionnelle

Nous avons peu d'exemples d'invitations de voyageuses dans les demeures de la noblesse italienne. Dans certains cas, il n'est pas aisé de distinguer s'il s'agit d'un hébergement à domicile ou bien d'une "poste restante". Lorsque Lord Lempster indique à Lady Pomfret qu'elle pourra adresser ses courriers à son amie, Lady Mary Wortley Montagu, chez le comte de Maffei à Turin, cela peut laisser supposer que cette dernière loge dans le palais du comte ou bien que la maison fait juste office de poste restante¹⁶⁵. Il semble aussi que l'hospitalité traditionnelle prend place loin des villes où le logement est plus difficile à trouver. Il en est de même en Grande-Bretagne où l'accueil dans les propriétés à la campagne est souvent motivé par la distance. La famille et les amis effectuent en général un tour de plusieurs grandes maisons¹⁶⁶. Il convient aussi de distinguer l'hospitalité dans les villas de campagne de la visite. Dans ce dernier cas, la visite suppose l'obtention de tickets qui ont un coût et ne constitue donc pas un accueil entièrement désintéressé. Les tours des demeures patriciennes ne sont accessibles qu'aux personnes de qualité, ayant pu se prévaloir de relations au sein de la noblesse locale ou bien dans les réseaux des voyageurs de distinction. Cet entre-soi social peut donner à l'accueil un caractère familier et exclusif, donnant ainsi l'impression aux voyageuses d'y être reçues comme des invités. Cet aspect est d'autant plus accentué que la visite est faite par le maître ou la maîtresse de maison¹⁶⁷. L'intérêt des voyageuses est réel : le mobilier, l'architecture ainsi que les jardins sont examinés avec curiosité. L'accueil comprend souvent la possibilité de déjeuner dans les jardins, le repas étant servi par les domestiques de la maison, moyennant un prix raisonnable¹⁶⁸. En ville, ce sont également les maîtres de maison qui effectuent la visite sur présentation de billets mais il n'est pas spécifié si une restauration est

165. Lettre de George Lempster du 19 avril 1741 à Lady Pomfret, *The Finch Papers*, RO Leicester Archives, DG7/D5, f. 134.

166. Joanna Martin, *Wives and daughters. Women and Children in the Georgian Country House*, Londres et Hambledon, Bloomsbury Academic, pp. 97-120, 2004; Rosemary Baird, *Mistress of the House. Great ladies and Grand Houses, 1670-1830*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 2003; Mark Girouard, *Life in the English Country House : a Social and Architectural History*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1978, pp. 189-191; Zoé Kinsley, *Women writing the Home Tour, 1682-1812*, Aldershot, Ashgate, 2008, chapitre 5 et 6 "Home Tour Spectacles".

167. Voir notamment le journal de Miss Eleanor Egerton, *Diary...*, *op.cit.*, pp. 112 et 115.

168. Mrs Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, p. 213-214.

proposée. Elle semble moins utile par rapport à la campagne, étant donné que les hôtels ou les appartements des voyageuses se trouvent près des principaux sites à voir¹⁶⁹. Enfin, une autre forme de l'accueil doit être distinguée de l'offre du gîte et du couvert. Il s'agit des excursions à la journée dans l'arrière-pays niçois qui comprennent généralement la visite de propriétés de la noblesse associée à des festivités qui selon les occasions, sont soit fastueuses soit au contraire, de la plus grande informalité. Nous sommes en présence d'une véritable hospitalité de la part des maîtres de maison, sans contrepartie. En revanche, la réception ne comporte pas d'hébergement, la distance entre les campagnes et la ville étant suffisamment faible, l'aller-retour est réalisable sur la journée ou même la demi-journée¹⁷⁰. Il en est de même à Turin durant la période de villégiature où l'accueil est transposé à la campagne. Il est d'usage que l'envoyé britannique suive la cour et reçoive dans sa "petite vigne"¹⁷¹.

Au delà de l'évolution de la notion de l'hospitalité à la fin du XVIIIe siècle, la différence de richesse entre les invitants et les voyageuses est certainement un élément à ne pas sous-estimer¹⁷². Seuls les plus fortunés sont en capacité de mener à bien l'hospitalité traditionnelle. Elle prend place loin de la ville, souvent sur le chemin de retour des voyageuses en Grande-Bretagne. La distance justifie et motive l'invitation. Lady Elizabeth Webster est reçue avec sa compagne de voyage, Harriet Trevor, dans la propriété du comte de Massin dans la vallée de l'Aoste dont elle a fait la connaissance à Turin¹⁷³. C'est au cours de son voyage vers l'Angleterre que Lady Elizabeth Webster a reçu des lettres du comte la "presant" de venir lui rendre visite. L'Anglaise accepte et elle est donc logée avec l'épouse de l'envoyé britannique et sa suite pour la nuit¹⁷⁴. Le comte de Massin

169. *Diary...*, *op.cit.*, p. 115.

170. Voir infra chapitre 6, "Les autres formes de l'hospitalité", section 6.1 "Le circuit des promenades et excursions".

171. Journal de Lady Elizabeth Foster, 20 mai-26 juin 1792, p. 7, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, DF 11-2-5. Un autre voyageur, Sir James Hall, indique que la maison de campagne de l'envoyé se situe sur une colline, après avoir longuement longé le Po. Voir John Ingamells, *Dictionary...*, "John Trevor", *op.cit.*, p. 954.

172. Cela est d'autant plus vrai pour les consuls et les chargés d'affaires qui disposent de revenus moindres. Sur cette question, voir infra chapitre 5, section 5.1.3 "Les maisons de diplomates".

173. Il s'agit du comte Amédée Valperga, comte de Massin, marquis de Caluso et d'Albarei. Il fait partie des grandes familles qui a aidé à restaurer les finances de l'État lors d'une crise du prix élevé du grain en Savoie en 1790, ce qui le place dans les grandes fortunes du royaume. Voir Charles Albert Costa de Beauregard, *Un homme d'autrefois. Le marquis Henri-Joseph Costa de Beauregard*, Paris, E. Plon, 1877, pp. 407-408. Le comte de Massin semble un grand admirateur de Lady Elizabeth Webster puisqu'il a donné plusieurs dîners en son honneur dans la capitale turinoise.

174. Lady Elizabeth Holland, *Journal...*, *op.cit.*, p. 60. L'hospitalité du comte de Massin semble

est considéré comme hospitalier, faisant les honneurs de sa maison, tant par la générosité de son accueil et par l'élégance de celui-ci, répondant ainsi aux critères de distinction de la grande noblesse¹⁷⁵. Un appartement dans une tour est mis à sa disposition, comprenant une chambre avec une pièce attenante pour recevoir. Sa suite a été installée à proximité. Le soir venu, elle profite de sa solitude pour écrire, lire et penser. La voyageuse finit par prendre peur car son imagination la conduit dans ce château médiéval à rêver d'esprits du passé. Le genre du roman gothique est déjà à la mode et a sans aucun doute fait partie des lectures de la voyageuse¹⁷⁶. Il s'agit donc d'une hospitalité d'étape complète, comprenant le gîte et le couvert mais l'accueil reste occasionnel et limité dans le temps.

A la même période (autour de 1792), des circonstances exceptionnelles dont les intempéries, peuvent motiver un hébergement au sein de la noblesse italienne. Ce cas de figure intervient notamment dans le cadre de la traversée de Nice à Gênes. Il s'applique, de toute vraisemblance, pour les voyageuses de la grande noblesse munies de lettres de recommandation solides. Nous en avons trouvé un exemple avec la comtesse de Spencer, ses filles et son gendre accompagnés par Lady Elizabeth Foster. Le mauvais temps les ayant obligé à faire une escale à Monaco, un accueil d'urgence a été organisé en leur faveur. Grâce à une lettre du commandant de la place, les Anglais ont obtenu le privilège d'être hébergés dans le palais princier. La comtesse affirme que l'accueil est informel ("[they] had no *gêne* whatever") conformément aux recommandations d'usage sur l'hospitalité défendues par Antoine de Courtin, selon lesquels les invités ne doivent pas être importunés face à un hôte qui ferait de l'excès de zèle¹⁷⁷. Ils n'ont reçu que la visite du commandant et quelques officiers dans l'après-midi¹⁷⁸. Ils débarquent ensuite à San Remo où ils sont d'abord installés dans une auberge sombre et infestée de vermine. Ils décident alors d'utiliser leurs lettres de recommandation auprès des

également constante car Lord William Kildare mentionne une invitation à ce même château, plus de vingt ans plus tôt. Lettre de Lord William Kildare à la duchesse de Leinster du 24 août 1768, *Correspondence of Emily, Duchess of Leinster*, *op.cit.*, vol. 3, p.535.

175. Lady Elizabeth Holland, *Journal...*, *op.cit.*, p. 61 : "The Count Masin is a well-bred man of a certain age, hospitable, and doing the honours of his house, where plenty and luxury are united".

176. Horace Walpole est réputé le précurseur de ce genre littéraire avec son roman, le château d'Otrante, paru en 1764. Ann Radcliffe publie en 1789 les *Les châteaux d'Athlin et de Dunbayne* où des jeunes femmes innocentes sont aux prises avec des barons inquiétants. *Les mystères d'Udolphe*, le plus célèbre, paraît un an plus tard par rapport au voyage de Lady Elizabeth Webster.

177. Voir supra section 4.1.2 "les honneurs de la ville"; Antoine de Courtin, *Nouveau Traité...*, *op.cit.*, p. 211.

178. Lettre de la comtesse de Spencer à Caroline Howe du 28 avril 1792, BL, *The Althorp Papers*, Add MSS 75640.

notabilités locales et ils sont finalement hébergés par le marquis de Borea d'Olmo qui possède l'un des plus beaux palais de la ville où divertissements et concerts sont donnés. Le marquis offre l'hospitalité non seulement aux Spencer mais aussi à d'autres voyageurs qui ont dû faire usage de lettres pour se loger selon leur statut¹⁷⁹. En revanche, l'accueil de l'aristocratie locale n'a pas tous les agréments de celle des grandes villes où des figures cosmopolites, maîtrisant le français et l'anglais, parviennent à échanger avec les voyageuses. La comtesse de Spencer précise que leur capacité à ne s'exprimer qu'en italien a exclu de la conversation la plupart des Anglais voyageant avec elle et qu'elle a dû suppléer à ce défaut avec l'aide de Lady Elizabeth Foster, étant les deux seules étrangères à parler la langue du pays. Leur politesse et générosité ont donc également des limites. Cette hospitalité ne semble ouverte qu'aux voyageuses de la plus haute distinction ou à l'instar de Lady Elizabeth Webster, sans être membre du *peerage*, peut au moins se prévaloir de son accréditation en tant que dame de cour fréquentant la cour d'Angleterre, ce qui lui a aussi ouvert le droit d'être présentée à la cour de Savoie. L'hospitalité traditionnelle dans des palais et châteaux ne concerne donc qu'une infime minorité de voyageuses.

Les diplomates britanniques ou même les consuls sont parfois conduits à héberger des voyageuses. En 1718, Lady Mary Wortley Montagu est accueillie et logée chez l'envoyé extraordinaire britannique à Gênes dans leur maison de villégiature à Saint Pierre de l'Arène¹⁸⁰. La relation d'hospitalité révèle une certaine parité, puisque même si le rang d'ambassadeur est plus élevé que celui d'envoyé extraordinaire, il n'y a pas de grande disparité sociale et le partage d'une même culture est manifeste¹⁸¹. Avec Pierre Bourdieu, nous pourrions la nommer une hospitalité "mêmeté ou habitus"¹⁸². Il apparaît que le rôle de l'épouse, Mrs Davenant, joue un rôle essentiel dans l'accueil, notamment dans la réception de la noblesse locale afin d'intégrer et de divertir ses hôtes mais aussi par sa bonne

179. Lettre de Lord Duncannon à Lord Bessborough du 1er mai 1792 in *The Earl of Bessborough, op.cit.*, p. 70.

180. Il s'agit de Henry Molins Davenant, envoyé britannique de 1714 à 1722. Lettre de Lady Mary Wortley Montagu à la comtesse de Pomfret du 28 août 1718, *Complete Letters, op.cit.*, vol. 1, p. 428.

181. John Ingamells, *Dictionary of...*, "Davenant Henry", *op.cit.*, p. 280.

182. Christophe Abrassart et Magali Uhl, "De l'hospitalité sociologique à l'hospitalité narrative : quels dispositifs de médiation?", *Sociologies* [en ligne], Dossiers, Hospitalités. L'urgence politique et l'appauvrissement des concepts, mis en ligne le 13 mars 2018, consulté le 15 février 2021. URL. <http://journals.openedition.org/sociologies/6897>; DOI : <https://doi.org/10.4000/sociologies.6897>.

humeur qui rend le séjour agréable ¹⁸³.

Le manque de gîte et de couvert est souvent lié à un rapport asymétrique entre l'invitant et ses hôtes plus qu'à une absence de générosité. Lorsque la comtesse de Pomfret débarque avec sa famille en felucca à Nice, en 1741, elle demande l'assistance du vice-consul présent, Gabriel Bonijol, car les infrastructures hôtelières sont insuffisantes. Ce dernier leur offre le gîte mais non le couvert, étant dans l'impossibilité matérielle de leur porter ce secours. Un compromis original est trouvé : la nourriture sera transitée de l'auberge à l'habitation du vice-consul ¹⁸⁴. La relation est socialement asymétrique puisqu'elle met en relation une famille de l'aristocratie britannique et un marchand protestant d'origine française, installé à Nice avec sa femme et ses deux filles. Leur accueil est, néanmoins, apprécié grâce à leur politesse et bonhomie. L'hospitalité est accordée temporairement dans l'attente d'un retour de meilleures conditions météorologiques pour repartir en direction de Gênes. Cette situation n'est pas isolée et se retrouve dans d'autres destinations du Grand Tour et il apparaît que c'est le naturel et la simplicité de l'accueil qui soit la clé pour que les différences sociales ne se fassent pas trop ressentir ¹⁸⁵. L'hospitalité traditionnelle semble donc s'exercer dans des contextes particuliers et de très courte durée. Cependant, la règle de la brièveté du temps de l'hébergement n'est pas absolue puisque Lord Rochford a abrité chez lui pendant plusieurs mois deux Anglaises "non accompagnées", ce qui pourrait laisser entendre que le devoir de protection de l'envoyé britannique justifie ici cette générosité supplémentaire ¹⁸⁶.

183. *Ibidem*.

184. Journal de voyage de la comtesse de Pomfret, Nice 5 juin 1739, RO Leicester, DG7/D1.

185. Lady Caroline Holland, contrainte pour une raison que nous ignorons de s'installer avec son époux à Genève dans la maison de leur banquier a apprécié leur accueil. La bonne entente avec la femme de celui-ci a supprimé toute crainte de zèle à son égard pour faire place à une relation enjouée et sans gênes, réduisant l'écart social. Lady Caroline Holland, *op.cit.*, pp. 507-508 : "I was little discomposed on my arrival and so was Lord Holland to find we were in our Banker's house and worn to death, as we thought, with their civilities ; but *tout au contraire*, they are such easy good-humoured people it's no constraint at all. He is generally out on business, and Madame Genlis, his wife, is a jolly merry franck Scotchwoman with whom I am as much at my ease as I should be with Mrs Liegois ou Mrs Calcot".

186. Lettre de Lord Rochford à Horace Mann du 24 mars 1751 citée dans la thèse de G.W. Rice, *An aspect of european diplomatic in the mid-eighteenth Century : The diplomatic career of the fourth Eral of Rochford at Turin, Madrid and Paris (1749-1768)*, Université de Canterbury, 1973. Les deux femmes (une mère et sa fille) semblent être de qualité, la fille est réputée "accomplished" et parle bien l'italien et le français, ce qui correspond à une bonne éducation au regard des critères de la haute société anglaise.

4.3 Conclusion

Ce chapitre a permis de démontrer, que le pacte de l'hospitalité au XVIII^e siècle dans les villes de Turin, Gênes et Nice, répond dans ses grandes lignes, au modèle des principales capitales européennes. Celui-ci s'est forgé dans la tradition de l'hospitalité antique et chrétienne mais a évolué en fonction des besoins et des contingences de l'espace mondain, notamment la nécessité de cantonner dans certaines limites l'accueil d'un flux constant de visiteurs. Les lettres de recommandation constituent, dans une certaine mesure, un garde-fou contre des visites inopportunes mais elles opèrent avant tout comme une barrière sociale, fondée sur la distinction sociale ou le mérite. Dans la pratique, nous avons pu constater que les voyageuses britanniques, par leur titre ou à leur assimilation à la bonne société, accèdent facilement à un accueil flatteur à leur arrivée dans la ville. L'hospitalité de la noblesse locale et les services courtois de la part des diplomates étrangers donnent une représentation positive de l'accueil. L'interprétation des lettres de recommandation comme marqueur social doit être nuancée car elles sont d'une part, largement dispensées par politesse ou parfois par flatterie et d'autre part, la noblesse italienne et les représentants diplomatiques étrangers y répondent généreusement, créant des situations un peu comiques lorsque la relation de l'accueil est socialement disproportionnée comme dans l'exemple de Mrs Anne Miller. Un idéal de rencontres et d'échanges traverse l'Europe, ouvrant sur un désir d'altérité de part et d'autre, que celui-ci soit ensuite déçu ou finalement peu authentique. L'absence de couvert et de gîte est apparu pour certains voyageurs comme un défaut de l'hospitalité italienne. Toutefois, les règles qui sont appliquées en Italie suivent les préceptes des traités de civilité à la mode et ne sont pas moins restrictives qu'ailleurs en ce qui concerne le gîte. Les offres d'hébergement sont plus élevées dans les campagnes qu'à la ville, qui comporte une infrastructure hôtelière attractive. La persistance de l'hospitalité traditionnelle en cas de nécessité ou dans des lieux plus isolés correspond également aux pratiques courantes en France et en Angleterre. Ces conclusions confirment les études similaires menées par les historiens dans d'autres villes italiennes, démontrant une plus grande concentration dans un quartier de prédilection alors que dans la capitale parisienne, plusieurs quartiers privilégiés ont été notés¹⁸⁷. A Turin, ce sont les quartiers neufs

187. Jean-françois Dubost, "Les étrangers...", in Daniel Roche (dir.), *La ville promise...*, *op.cit.*, pp. 266-267 : sur la rive droite, le quartier du Palais-Royal et sur la rive gauche, le quartier de Saint Germain qui semble avoir la préférence des Anglaises comme nous l'avons montré plus haut. Pour une comparaison avec une autre ville du Grand Tour : Philippe Prudent a montré que les voyageurs et les résidents britanniques ainsi que les hôtels qui les hébergent sont regroupés autour de la place

qui emportent l'adhésion tandis qu'à Nice, une pratique de location de villas de campagne, en dehors de la ville, coexiste avec le choix de résider dans le nouveau quartier de *Villa Nova*. A Gênes, bien que nos informations soient moins fournies, il apparaît que c'est le prestige des palais des grandes familles de la rue Balbi qui aient motivé le choix des auberges alors qu'il n'est pas fait mention d'hôtels fréquentés par les étrangers près du palais ducal, ce qui montre l'étendue de la ville par rapport à Nice par exemple où le quartier de *Villa Nova* est à proximité immédiate du Palais Royal.

Les Anglaises s'accommodent en réalité très bien de la "perte" de l'hospitalité à la ville car elles bénéficient ainsi de plus de moments d'intimité et de repos qui sont bienvenus face à la fatigue que suppose le fait de voyager. Les sensibilités des voyageuses sont particulièrement visibles dans le choix de leur hébergement. Nous avons constaté qu'il doit répondre non seulement à des critères de confort mais aussi à une esthétique de l'intérieur lié à un idéal social, conforme à l'image du rang réel ou rêvé d'une personne de qualité. Un bon logement doit également être en mesure d'apporter un cadre rassurant et apaisant. L'environnement immédiat a eu une influence sur l'état d'esprit de la voyageuse. Il ressort de la plupart des écrits des voyageuses, une satisfaction et même un bien-être dans les villes de bord de mer, comme à Gênes et à Nice, ce qui a été peu développé jusqu'à présent par l'historiographie.

La recherche d'intimité et de calme caractérisée dans le cadre du logement se retrouve dans certaines sociabilités plus confidentielles que nous évoquerons dans le chapitre sur l'hospitalité britannique. Elle s'explique aisément face au tourbillon de la vie en société qu'implique le voyage. Pour les femmes plus âgées, la fatigue qu'impose son rythme est redoutée¹⁸⁸. Comme il a été évoqué plus haut, la comtesse de Bristol apprécie ses appartements à Turin, où elle s'entoure d'un cercle confidentiel d'invités. Elle semble satisfaite de cette coterie qu'elle agrmente de promenades dans la ville. En affirmant " I have not yet felt any ennui", celle-ci affirme sa capacité à organiser son séjour à sa guise, ce constitue l'expression d'une certaine liberté¹⁸⁹.

Or, l'une des fonctions principales de l'hospitalité italienne est de divertir les étrangers. Comme à la cour, cette préoccupation est constante à la ville. C'est éga-

d'Espagne à tel point que le quartier est nommé "little Westminster". Philippe Prudent, *La Rome des Britanniques...*, *op.cit.*, p.80 et p.99.

188. Lettre de la comtesse de Spencer à Caroline Howe du 7 janvier 1792, BL, *Althorp Papers*, Add MSS 75640.

189. Lettre de la comtesse de Bristol à Lady Erne du 18 mai 1779 in W.S. Childe-Pemberton, *The Earl Bishop...*, *op.cit.*, p. 233.

lement inhérent au mode de vie des élites. S'il est évident que l'âge, la disposition intérieure ou même la prudence dictée pour les femmes en difficultés conjugales influent sur l'enthousiasme des voyageuses, donnant lieu à des niveaux d'implication variables, la fréquentation de la société mondaine locale reste une évidence incontournable.

Chapitre 5

Les conversations

Les conversations (*conversazioni* en italien), souvent associées au théâtre, constituent les passe-temps les plus courants des visiteurs de distinction. Forme importée de la France des salons du XVII^e siècle, elles apparaissent comme une sorte de révolution sociale en Italie, mettant fin à la ségrégation des femmes établie par la contre-réforme. Ce nouveau modèle apporte non seulement une mixité des sexes, mais institue également une place privilégiée en faveur des dames de l'aristocratie italienne. Il répond également à un besoin grandissant de l'accueil des élites européennes. Les conversations se développent progressivement au XVIII^e siècle pour devenir une "institution" de la vie mondaine italienne dès 1758 à Turin et à Gênes¹. Le jésuite, Clemente Bondi, dépeint l'essor du phénomène des conversations dans l'introduction à son poème, *Conversazioni* (1778), comme le souhait des Italiens de fréquenter davantage les étrangers. Cela aurait conduit à la pratique des maisons ouvertes et des conversations². Quant aux femmes, elles accèderaient selon lui à une société faite d'interactions sociales, après une longue période de plus de soixante ans de travaux d'aiguille et d'isolement³.

Pour définir le terme de "conversation" dans l'Italie du XVIII^e siècle, Roberto Bizzocchi a recours à sa racine latine (*conversatio*) comme usage fréquent d'une chose, "la fréquentation, l'habitude des relations, la familiarité des rapports" qui n'est pas sans rapport avec le concept de "sociabilité mondaine" telle que définie par les auteurs italiens⁴. Il est intéressant de noter que le *compendio del vocabu-*

1. Elena Brambilla, *Sociabilità e relazioni femminili nell' Europa Moderna : Temi e Saggi*, Milan, Franco Angeli, 2013, pp. 186-192.

2. Clemente Bondi, *Poesie*, Penada, Padoue, tome 1, p. 12 : "Nacque il bisogno di piu spesso convivere con gli stranieri. Si apersi allora ogni casa".

3. *Ibidem*.

4. Roberto Bizzocchi, *Les sigisbéas : comment l'Italie inventa le mariage à trois, XVIII^e siècle*,

lario dell'Accademia della Crusca (1739) définit la conversation "conversazione" comme le fait de converser au sein d'une société unie. Cette acceptation met en avant l'existence d'une culture commune des élites autour de la conversation⁵. Clemente Bondi affirme d'ailleurs que le fait de vivre ensemble durablement, a favorisé l'émergence d'"une culture universelle d'esprit et des moeurs"⁶. Cette constatation positive pour l'auteur conduit, néanmoins, avec le temps à des effets négatifs car de l'unité serait née l'uniformisation des pensées et des conduites. Les conversations seraient devenues plus stériles, où chacun par manque d'imagination ou de peur d'être distingué, aurait préféré se conformer aux autres. Ces critiques sont semblables à d'autres poèmes satiriques comme le célèbre *Il Giorno* de Parini⁷. Le dictionnaire de la Furetière (1690) définit la conversation, dans son deuxième sens qui est en fait un prolongement de la définition du premier, comme "des assemblées de plusieurs personnes savantes et polies" selon le modèle des conversations de Mademoiselle Scudéry et du chevalier de Méré⁸. Force est de constater la stabilité du terme "conversation" en italien contrairement à la variété des termes existant tant en France qu'en Angleterre. Ce sont les étrangers qui associent le terme d'"assemblée" à celui de "conversation", tandis qu'il apparaît de manière constante sous le vocable "conversazioni" dans les textes en italien⁹.

La filiation française dans l'éclosion des salons italiens est aujourd'hui un fait incontesté de l'historiographie italienne¹⁰. L'étude des salons italiens a suscité l'intérêt des historiens italiens depuis une vingtaine d'années. Les actes d'un colloque à l'université de Milan en 2003 sur les salons italiens et le rôle des femmes-salonnières comme vecteurs culturels rassemblés par Maria Luisa Betri et Elena

trad. fr., Paris, Alma, 2016, p. 37. Le titre original est : *Cicisbei. Morale privata e identità nazionale in Italia* publié chez Laterza et Figli, 2008.

5. *Compendio del vocabulario dell'Accademia della Crusca*, *op.cit.*, tome 1, 1739.

6. Clemente Bondi, *Poesie*, *op.cit.*, p. 12.

7. Giuseppe Parini, *Il giorno (Il Mattino, 1763) et (Il Mezzogiorno, 1765)*, éd. Francesco Reino, Milan, 1801.

8. Le premier sens du dictionnaire prévoit : "entretien familial qu'on avec ses amis, dans les visites, dans les promenades...". *Dictionnaire de la Furetière*, La Haye et Rotterdam, Arnoud, 1690.

9. Voir aussi Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 188, Le terme d'assemblée est également employé par le Président de Brosses pour définir la conversation. Charles de Brosses, *op.cit.*, vol. 2, p. 191.

10. Elena Brambilla, *Relazioni femminili...*, *op.cit.*, pp. 186-192; Andrea Merlotti, "Salotti in una città cosmopolita ...", *op.cit.*, p. 125; Edoardo Grendi, "Ipotesi per lo studio della socialità nobiliare genovese in età moderna", in Roberto Bizzocchi et Arturo Pacini, *Sociabilità aristocratica in età moderna. Il caso genovese : paradigmi, interpretazioni e confronti*, Quaderni del Dipartimento di Storia, Università di Pisa, p. 66; Roberto Bizzocchi, *Comment l'Italie inventa...*, *op.cit.*, p. 37.

Brambilla, ont permis d'approfondir notre connaissance non seulement pour la période moderne et contemporaine (XVIIIe-XIXe siècles) mais aussi sur une aire géographique large puisqu'elle comprend les principales capitales culturelles italiennes¹¹. Quelques années plus tard, la contribution française d'Antoine Lilti sur les salons parisiens, en érigeant la mondanité comme catégorie d'analyse de l'histoire sociale et culturelle, a joué un rôle décisif pour nuancer l'interprétation d'un certain nombre de questions, notamment sur les barrières sociales concernant l'accès des étrangers dans les salons, sur l'opposition entre les salons mondains et littéraires et sur la théorie de l'espace public au sens de Jürgen Habermas qui apparaît peu pertinente dans un contexte de sociabilités informelles fondées sur la cooptation et le contrôle de dames de l'aristocratie¹².

Le développement des conversations a pour effet de modifier les représentations et identités féminines. Les traités de civilité de la Renaissance avaient pourtant attribué une place de choix aux femmes de la société de cour, mais la contre-réforme a également tenté de maintenir un contrôle strict des femmes. Au XVIIe siècle, de nombreuses images pieuses encourageant les épouses à rester fidèles à leurs devoirs domestiques et familiaux circulent et sont prégnantes dans l'esprit du public¹³. Au XVIIe siècle, les épouses ont accès à des sociabilités mixtes mais elles apparaissent toujours dans un cadre social où les cercles familiaux au sens large sont présents, garantissant ainsi un certain contrôle sur elles¹⁴. Au XVIIIe siècle, selon Roberto Bizzocchi, la reconnaissance des conversations et surtout la nouvelle vision du rôle des femmes de condition au sein de la haute société, atteint son paroxysme dans le cadre d'une procédure de demande de séparation datant de 1778 auprès des autorités épiscopales génoises, initiée par une aristocrate, Maria Brignole. Son époux, Paolo Francesco Spinola, retourne la demande de la plaignante, en affirmant que c'est elle qui en réalité cherche à se soustraire à ses devoirs d'épouse, en restant confinée dans son palais. Sur la base de témoignages, la curie constate que contrairement à Maria Brignole, les dames de distinction génoises assurent leurs devoirs familiaux de représentation en participant aux sociabilités mondaines (théâtre et conversations). Cette fonction apparaît aux yeux de la cour comme l'une des obligations principales d'une épouse de qua-

11. Maria Luisa Betri et Elena Brambilla, *Salotti e ruolo...*, *op.cit.*

12. Antoine Lilti, *Le monde des salons...*, *op.cit.*, pp. 54-55 ; Jürgen Habermas, *L'espace public...*, *op.cit.*

13. Il s'agit d'illustrations du début du XVIIe siècle issues de la Bible, mettant en garde contre les dangers de la vie mondaine et indiquant le slogan suivant : "ne va pas te divertir, tu n'en sortiras pas meilleure!". Voir Roberto Bizzocchi, *Les sigisbées...*, *op.cit.*, p. 30.

14. *Ibidem*, p. 35.

lité alors que nous aurions pu penser que l'Église aurait plutôt défendu le mode de vie vertueux adopté par la Génoise¹⁵. Le devoir des femmes de prendre part aux conversations est un principe acquis dès la première moitié du XVIIIe siècle. Clelia Durazzo, aristocrate génoise active dans l'accueil des étrangers, confie à Agostino Lomellini, alors représentant de la République de Gênes à Paris, qu'il est nécessaire le soir qu'elle se rende à une ou deux conversations pour ne pas passer pour mélancolique ni méprisante¹⁶.

Le succès des conversations est également dû à l'installation de riches résidences diplomatiques, causant une émulation significative au sein de la haute société. Andrea Merlotti a démontré qu'à Turin, la révocation de l'interdiction des contacts entre diplomates et la noblesse locale qui avait été ordonnée par Charles-Emmanuel III en 1730 a permis l'émergence de conversations tenues par les dames de l'aristocratie et de la bourgeoisie dans la seconde moitié du XVIIIe siècle¹⁷. A Nice, la ville connaît également ce phénomène des conversations mais à une échelle plus modeste que dans la capitale turinoise¹⁸.

Le modèle des salons français, dont la diffusion est visible dans les principales capitales européennes dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, a ainsi entraîné une certaine homogénéité des pratiques des élites européennes, facilitant l'intégration des étrangers de distinction. Toutefois, il convient d'ajouter que l'emprunt n'est pas absolu et que chaque région conserve des traditions et des formes qui lui sont propres¹⁹. L'objet de ce chapitre est d'apprécier la réception par les voyageuses britanniques de cette forme de sociabilité et de divertissement. L'étude de l'accès aux conversations s'impose en premier lieu : elle renvoie aux processus de distinction sociale et tend à démontrer que l'admission dans ces cercles répond aux critères de rang ou de recommandation applicables dans l'Europe de l'Ancien Régime, bien que celle-ci soit réputée par les étrangers moins facile à Paris ou dans la capitale romaine. Dans les villes envisagées, cette question ne semble pas avoir été abordée par les historiens sous l'angle de l'accueil des voyageurs. Les règles de distinction sociale sont sans aucun doute réputées connues, mais l'at-

15. Roberto Bizzocchi, *Les sigisbées...*, *op.cit.*, pp. 39-42., pp. 39-42.

16. Lettre de Clelia Durazzo à Agostino Lomellini du 2 octobre 1740, ASG MS 48906, f.63.

17. Andrea Merlotti, *Salotti in una città cosmopolitana...*, *art.cit.*, pp. 125-126.

18. Je me permets de renvoyer à mon article pour la période de la fin du XVIIIe siècle et le début du XIXe siècle : Isabelle Eve Carlotti-Davier, "Les voyageuses britanniques...", *art.cit.*

19. La prépondérance de l'Europe française est aujourd'hui discutée et nuancée, voir notamment Pierre-Yves Beaurepaire, *L'Europe des Lumières*, Paris, Presses universitaires de France, Que sais-je, 2004. Au cours du développement dans ce chapitre, nous aurons l'occasion d'évoquer d'autres ouvrages soutenant ce même point de vue.

tention portée à un groupe particulier constitué par les Anglaises en visite permet de nuancer les représentations véhiculées à ce sujet. Dans le sillage de l'ouvrage d'Antoine Lilti, il est apparu pertinent de tenter d'établir une carte topographique des conversations afin de déterminer s'il existe une riche variété de maisons accessibles ou si l'on est plutôt face à une concentration limitée à un quartier de la ville ou bien encore, s'il s'agit de lieux uniques²⁰. Les demeures des représentants diplomatiques complètent également le paysage mondain, il convient donc de déterminer la nature des conversations qu'ils proposent en raison de leur double appartenance à une couronne étrangère et à la société locale dans laquelle ils résident. L'accès et la fréquentation des voyageuses ont été traités en fonction des différences de grade et de prestige du personnel diplomatique et consulaire, ce qui a été peu exploré par l'historiographie au profit des conversations des ambassadeurs. L'intégration des voyageuses implique de définir quelle fonction les conversations occupent dans leur esprit, quelles attentes et même peut-être quelles aspirations, elles peuvent associer à cette forme de sociabilité.

5.1 Un processus de distinction sociale

Les conversations relèvent des "honneurs de la maison" et s'intègrent donc à l'hospitalité domestique privée²¹.

Selon Antoine Lilti pour les salons parisiens, le concept de "salon" serait composé d'une pluralité de pratiques comprenant les visites, les dîners et les soupers²². En Italie, il semble bien que l'espace de la conversation se distingue de la visite dans la mesure où elles sont plus limitées. Elles ne concernent que les visites qui sont des introductions et celles de congé, à l'exception des visites lorsqu'une personne est souffrante ou alitée. Le fait de se rendre aux assemblées remplace en

20. Antoine Lilti, *Le monde des salons...*, *op.cit.*, pp. 126-135.

21. Les "honneurs de la ville" ("honours of their city") que nous avons évoqués dans le chapitre précédent, correspondent à l'accueil complet des voyageuses dans l'espace urbain : Lady Henrietta Pomfret, RO Leicester, *MS Finch*, DG 7/D1, f. 48. L'hospitalité privée peut parfois comprendre certains aspects relevant de la sphère semi-privée, notamment dans le cadre des conversations du doge à Gênes, ce que nous développerons plus loin. Voir supra section 5.1.2 dans ce chapitre "Carte des conversations : lieux et hôtessees".

22. Toutefois, dans le récit de Mrs Crewe à Paris, l'Anglaise semble distinguer les différentes formes de sociabilité et il apparaît que les dîners et les soupers sont des réceptions qui n'englobent pas les assemblées que celle-ci nomme également des *parties*. Il faudrait alors rapprocher le fait de tenir salon à l'offre intégrale de l'hospitalité de la maîtresse de maison, ce qui ne permet pas alors de caractériser ici la conversation (*conversazione*) qui répond, à notre sens, à des caractéristiques précises. Michael Allen, *An English Lady...*, *op.cit.*, pp. 99 et 113.

réalité le rituel des visites²³. Les dîners ne font pas en principe partie des conversations qui débutent plus tard dans l'après-midi. Il n'y a pas de table ouverte au cours des conversations mais il convient de noter toutefois quelques exceptions, dont notamment deux conversations à Gênes vers 1737 (celle de Livia Pallavicini et de Bettinetta Durazzo) qui reprennent cette tradition mais uniquement au profit des membres de l'ancienne noblesse pour la première tandis que la seconde sépare la soirée en deux parties comme en France et offre "un repas bien servi" à "une cour choisie"²⁴.

5.1.1 Un accès réputé facile

Les voyageuses britanniques sont généralement passées par la capitale parisienne avant de se rendre en Italie. En 1739, selon Lady Henrietta Pomfret, les grandes maisons parisiennes sont difficilement accessibles et il faut presque "soudoyer" la maîtresse pour être reçue²⁵. Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, malgré le succès qu'ont les étrangers à Paris, Antoine Lilti a montré que nombreux sont ceux qui ne sont jamais parvenus à pénétrer dans les salons français²⁶. Toutefois, à cette même période, les voyageuses britanniques, d'origine aristocratique, semblent avoir été admises facilement dans les principaux salons. Lady Caroline Holland indique qu'elle a de nombreuses relations grâce à Lady Hervey qui réside à Paris. Elle fréquente notamment l'hôtel de Madame Geoffrin²⁷. Dix ans plus tard, la comtesse Spencer et sa fille, Georgiana, sont non seulement des invitées de Madame du Deffand mais elles sont aussi "courtisées" par toute la bonne société qui "s'empresse" pour les recevoir²⁸.

L'Italie a la réputation auprès des voyageuses d'être une terre d'accueil plus ouverte à tel point que les différences de position sociale seraient en quelque sorte gommées. Lady Caroline Holland déclare notamment : "in Italy they are civil to all

23. Lettre de Caroline Holland du 19 décembre 1766 à la duchesse de Leinster, *Correspondence...*, *op.cit.*, p. 487.

24. Voir Salvatore Rotta, "Une aussi perfide Nation : la relation de l'État de Gênes de Jacques de Campredon" in Carlo Bitossi et Claudio Paolucci, *Genova 1746 : una città d'antico regime tra guerra e rivolta*, Archivio di Stato di Genova, 1988, p. 630 et p. 670.

25. "For it is not here [Sienne] as in France (that you must pay the Lady of the house or never get into it". Lady Henrietta Pomfret, lettre de juillet 1739 in *op.cit.*, vol. 2., p. 133.

26. Antoine Lilti, *Le monde des salons*, *op.cit.*, pp. 102-106 et pp. 143-148.

27. Lettre de Lady Caroline Holland à la duchesse de Leinster du 4 juin 1763, *Correspondence...*, *op.cit.*, p. 375.

28. Lettre de Madame du Deffand à Horace Walpole du 12 juin 1773, *Horace Walpole's Correspondence*, *op.cit.*, vol. 5, p. 367 : "Milady Spencer a eu le plus grand succès : on a jamais eu pour aucune étrangère, autant d'empressement et rendu autant d'honneurs".

the English, but make no distinctions - *cela ne flatte pas l'amour propre*"²⁹. Cet état de fait serait confirmé par d'autres voyageurs masculins comme l'abbé Coyer qui soutient que "toute personne honnête, présentée par une main commune, y trouve un accès facile [en Italie]"³⁰.

Marry Berry passe deux fois à Turin au cours des années 1783-1784 et dans les deux cas, elle se rend chez le représentant britannique et son épouse, les Trevor. Son séjour est très bref, deux jours en 1783 puis trois en 1784³¹. Cette visite ne suffit cependant pas à elle seule à lui ouvrir les portes des grandes maisons turinoises, sans le complément d'autres lettres de recommandation. Malgré les excellentes relations accumulées à Rome et à Naples (où elle a été présentée à la reine de Naples et introduite auprès de la haute aristocratie), elle ne parvient pas à bénéficier d'un réseau suffisamment étendu ou efficace dans toutes les capitales italiennes. Elle se trouve réduite à obtenir des bénéfices d'usage pour les voyageurs de distinction ordinaires, à savoir le prêt de la clé de la loge du représentant britannique à l'Opéra royal. Son amitié avec la comtesse de Skavronsky lui donne toutefois la possibilité d'avoir une place dans la loge du ministre russe au théâtre de Carignan mais elle reste exclue du circuit des maisons privées. En 1790, à Turin pour deux jours, Mary Berry rend de nouveau visite à Mrs Trevor et décline la faveur traditionnelle du prêt de la clé de sa loge au théâtre de Carignan. Nous pourrions penser qu'une explication à ce cas précis serait une nouvelle fois celle de la brièveté du voyage dans la ville. Cependant, cet argument ne semble pas vraiment convaincant ici car pour d'autres voyageuses comme Lady Caroline Holland, malgré un séjour de trois jours à Turin en 1766, cette dernière a été invitée à la conversation de Madame de Saint Gilles, qui lui avait d'ailleurs rendu visite à son auberge dès son arrivée. Quelques années plus tôt, Lady Spencer qui est restée quatre jours à Turin, a aussi été admise chez Madame de Saint Gilles³². Toutefois, il convient d'ajouter que deux plus tôt, la comtesse turinoise est réputée très âgée, même si elle tient encore salon³³. En revanche, aucune source nous permet de savoir si Madame de Saint Gilles reçoit toujours en 1790. L'exemple de Lady Webster à Turin en 1792 montre que cette hypothèse n'est pas suffisante à elle seule pour expliquer le manque d'accès de Mary Berry aux maisons de la noblesse italienne car Lady Webster indique dans son journal avoir été invitée chez

29. Lettre de Lady Caroline Holland à la duchesse de Leinster du 12 janvier 1767, *Correspondence...*, *op.cit.*, p.494.

30. Gabriel François Coyer, *Voyages d'Italie...*, *op.cit.*, tome 1, p. 154.

31. Mary Berry, *Extracts...*, *op.cit.*, p. 39 et p. 128.

32. Journal de voyage de Lady Spencer, 1763, BL, *Alphorp Papers*, Add MS 75743.

33. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 212.

le comte de Massin qui a organisé un dîner en son honneur³⁴.

A Gênes, pour son premier voyage, Mary Berry est accueillie par l'assistant du consul, Mr Brame, qui ne semble pas lui avoir offert d'entrée particulière dans les maisons de la noblesse et la voyageuse fait état de sociabilités entre compatriotes et d'une représentation au théâtre. Au retour, elle ne fait état d'aucune réception dans la noblesse³⁵. Le journal de Mrs Gunn, épouse d'un révérend, antiquaire, montre que leur accueil a également été limité à celui du consul. Ils n'ont pas été reçus dans les maisons de la haute société³⁶. A l'inverse, Lady Spencer, s'étant arrêtée deux jours à Gênes, n'a aucun mal à s'intégrer à la bonne société grâce à une recommandation du commandant de Nice au ministre de Turin à Gênes, recommandation à la fois utile mais venant s'ajouter de toutes façons à une position sociale élevée due à son rang de comtesse³⁷. Anne Miller, de la *gentry* à l'époque de son voyage, est un cas de figure à mi-chemin car grâce à l'entremise des lettres de recommandation du cardinal de choiseul, elle obtient des entrées chez Madame de Saint Gilles à Turin et dans les grandes familles à Gênes³⁸. Hester Piozzi fait état d'une invitation un peu énigmatique où elle aurait été reçue dans une maison dont certains illustres hôtes seraient issus d'une très ancienne noblesse mais ayant perdu toute leur fortune. La voyageuse ne précise pas comment elle a été introduite mais elle précise qu'elle a pu se prévaloir du statut d'intime de la famille³⁹. Il en résulte des situations diverses ne permettant guère de faire des généralisations en fonction du statut social, même si dans la plupart des cas, la hiérarchie sociale est respectée.

Dans la province du royaume de Sardaigne dont Nice fait partie, les sociabilités aristocratiques sont sous le contrôle du gouverneur⁴⁰. Andrea Merlotti a démontré que la société du gouverneur rassemble la noblesse locale mais aussi quelques représentants non-nobles, habitués à fréquenter cette dernière, à tel point que dans le cas d'une visite du roi de Sardaigne, la question de savoir qui peut fré-

34. Lady Webster, *Journal...*, *op.cit.*, p. 7.

35. En 1790, Mary Berry ne fait pas d'escale à Gênes.

36. Journal de Mrs Anne Gunn (1792), Norfolk Record Office, WGN 3-1, pp.4-5.

37. Lettre de Lady Margaret Spencer du 29 décembre 1769, BL, *Althorp papers*, Add MS 75611.

38. Lady Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, p. 133 et p. 163. Anne Miller n'a cependant pas pu profiter de ses lettres pour être reçue dans les maisons génoises en raison de la villégiature. Voir supra section 4.1.1 "Premières visites et lettres de recommandation".

39. Hester Piozzi, *Observations...*, *op.cit.*, p. 64.

40. Andrea Merlotti, "Note sulla sociabilità aristocratica..." in Gennero Barbarisi, Carlo Capra, Francesco Degrada, Fernando Mazzocca, *L'Amabil rito. Cultura e società nella Milano del Parini*, Bologne, Cisalpino, 2000, pp. 57-58.

quenter le roi se pose. La solution première avait été de décider que seuls les membres admis lors des assemblées du gouverneur seraient admis. Or, il a été constaté que le cercle du gouverneur ne réunit pas la totalité de la noblesse locale, dont une partie se trouverait alors exclue de la présence royale tandis que des sujets non-nobles y seraient acceptés. Un mémoire anonyme, datant des premières années du règne de Victor-Amédée III, relatif aux moyens pour résoudre cette difficulté et les "inconvenients" qu'elle engendre, a été rédigé et plaide pour une solution pragmatique correspondant à la réalité locale : si dans une province, le gouverneur réunit une telle assemblée "mixte", les personnes non-nobles ne peuvent "se voir séparées de la noblesse, avec laquelle elles vivoient auparavant sans difficulté" au risque de créer des "désunions dans les villes"⁴¹.

L'éloignement de la capitale et la présence de visiteurs étrangers venus pour leur santé, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, donne à Nice une couleur différente. La noblesse est réputée un peu trop "neuve" par les voyageurs et les aristocrates britanniques peinent à trouver des interlocuteurs⁴². Les récits de voyage des Anglaises confirment le manque de personnes de qualité avec lesquelles il est agréable de converser et il apparaît également que la conversation du gouverneur semble ouverte au plus grand nombre⁴³. Toutes les voyageuses de notre corpus ont eu accès aux conversations du gouverneur, mais elles sont toutes issues de l'aristocratie et de la frange supérieure de la *gentry*. Mary Berry ne se rend à Nice qu'une fois en 1802 dans un contexte social et politique différent en raison de l'occupation française. Toutefois, les pratiques de la haute société reprennent temporairement selon les mêmes usages que durant la seconde moitié du XVIIIe siècle au moins au sein de la noblesse niçoise qui est restée dans le comté de Nice ou qui y est revenue après la paix d'Amiens. Mary Berry est ainsi admise à la conversation de Madame de Saint Agathe. Elle avait une lettre de recommandation de la duchesse de Devonshire auprès du marquis de châteauneuf qui n'est autre que le frère de Madame de Sainte Agathe. La duchesse de Devonshire avait fait la connaissance de la famille de châteauneuf lors de son séjour à Nice en 1792⁴⁴.

41. *Ibidem*, p. 58.

42. Daniel Féliciangeli, *Le développement de Nice...*, *op.cit.*, p. 65.

43. Journal de la comtesse Spencer, 30 septembre 1766, *The Devonshire Collections*, Chatsworth, CS5 2014-1-252.

44. Mary Berry, *Extracts...*, *op.cit.*, vol. 2, p. 226. Il n'est pas fait mention si le maire reçoit et selon quelle forme de l'accueil, mais les étrangers en visite ne semblent pas bénéficier de la même proximité qu'avec le gouverneur sous le régime sarde antérieur jusqu'à son rétablissement en 1815.

Il semble donc qu'une ouverture relativement large est faite aux voyageuses munies de lettres de recommandation. Il est cependant frappant de constater que pour une même personne, son accès aux conversations sera très facile dans certaines villes et non dans d'autres. Alors que Mary Berry n'est pas reçue à Turin ni à Gênes, elle est pourtant admise dans les plus grandes maisons de la noblesse napolitaine et romaine. Elle est présente à la conversation de la princesse de Santa Croce, proche du cardinal de Bernis, sur introduction de Lady Warren⁴⁵. A Naples, Mary Berry est sous la protection de l'épouse du ministre russe à Naples, la comtesse de Skavronsky, et de Lady Warren. Elle est présentée à la princesse Belmonte qui l'invite à dîner dans sa loge. En revanche, elle n'est pas reçue à des conversations de dames napolitaines, mais plutôt à des dîners et des soupers chez les ministres étrangers ou chez les Anglais⁴⁶. Aucune règle claire ne semble émerger de ces pratiques, l'accès des voyageuses aux conversations est conditionné à la richesse et à la pertinence de leur réseau de relations au moment de leur passage dans chaque ville. Quelques aléas, comme l'absence de la noblesse en ville, en raison de la villégiature, peuvent contrarier l'efficacité du système mais en principe, de bonnes recommandations ouvrent les portes des maisons réputées.

Dans le cas britannique, l'ambiguïté existant entre les différentes catégories de la *gentry* que nous avons évoquée dans l'introduction et la première partie, rend parfois plus aisé l'admission des voyageuses de la *gentry*. François-de-Paule Lapatie en donne un bon exemple en évoquant le cas romain : il explique que seules les dames étrangères étant reçues dans leur cour d'origine sont admises dans les conversations de la haute noblesse locale. Or, cette coutume aurait tendance à favoriser les Anglaises par rapport aux Françaises. Pour étayer son propos, il décrit la mésaventure de Madame Trudaine⁴⁷ :

"M. le cardinal de Bernis étoit à Rome quand M. Trudaine y vint il

45. Mary Berry, *Extracts...*, *op.cit.*, pp. 56-57. Lady Warren est une représentante de la frange supérieure de la *gentry*, ayant fait l'objet d'une présentation formelle à la cour de Turin. AST, *Cerimoniale*, Mazzi d'addizione : Nota dei Forastieri stati presentati all' corte. Voir aussi Philippe Prudent, *La Rome des Britanniques...*, *op.cit.*, pp. 418-425 : l'auteur a mis en évidence les différentes fréquentations des voyageurs britanniques à Rome.

46. Mary Berry, *Extracts...*, *op.cit.*, p. 76 et p. 87.

47. Il s'agit vraisemblablement de la seconde épouse de Jean-Charles Philibert Trudaine de Montigny (1733-1777), Anne Marie Rosalie Bouvard de Fourqueux (1747-1776), fille d'un conseiller d'état et d'un intendant des finances. Jean-Charles Philibert Trudaine est le fils de Daniel-Charles Trudaine (1703-1769), conseiller d'état et membre de l'Académie des sciences comme son père. Voir Françoise Mosser, *Les intendants des finances au XVIIIe siècle : les Lefèvre d'Ormesson et le "département des impositions" (1715-1777)*, Genève, Droz, 1978, p. 304.

y a 8 ans [sic] avec Mad. Trudaine, qui ne vit personne à Rome parce que quelqu'un s'avisa de publier que ce n'étoit que de la robe. On s'informa si elle avait été présentée à la Cour de France. C'est la règle pour ce pays-ci. Aussi ne vint-elle qu'une fois à la conversation de M. le cardinal. [...] M. le cardinal dit qu'il frémit quand on lui annonce des femmes françaises, parce qu'il est toujours très embarrassé. Les Angloises sont mieux reçues parce qu'en Angleterre il n'y a ni robe ni finance qu'il faille épilucher comme chez nous. Les Romains sont terribles sur l'étiquette" ⁴⁸.

Il est intéressant de noter que l'assertion selon laquelle en Angleterre, "il n'y a ni robe ni finance" ne signifie pas qu'il n'y aurait pas de différences de degrés dans la noblesse anglaise. La situation favorable des Anglaises résulte de l'absence de définition juridique de la noblesse et à la difficulté de trouver des équivalences de titres avec les acceptations de la noblesse continentale. Par conséquent, les maîtres ou maîtresses de maison sont moins à même d'être aussi sélectifs que pour la noblesse française. De plus, la présence des Anglais est également souhaitée pour des raisons économiques, mais aussi en vertu de la vogue d'anglomanie qui s'impose progressivement en Italie au XVIII^e siècle. L'exemple de Madame Trudaine montre également que les effets de distinction sociale varient d'une destination à une autre. En effet, cette dernière est parfaitement intégrée à la société du gouverneur à Nice trois ans plus tard ⁴⁹.

Aucune homogénéité des pratiques ne semble exister entre les principales villes italiennes, ni même entre la capitale et la province dans les États de Savoie. En revanche, les séjours courts ne sont pas à eux seuls un motif d'exclusion des grandes maisons. Une autre interrogation demeure également sans réponse : les voyageuses de la *gentry* admises par lettre de recommandation sont-elles reçues qu'une seule fois par simple politesse ou parviennent-elles à être réinvitées et donc intégrées véritablement à la bonne société ? Le récit d'Anne Miller permet de constater qu'elle a été à même d'observer Madame de Saint Gilles à Turin mais rien ne permet d'affirmer s'il s'agit d'une visite unique ou une pratique répétée comme c'est le cas pour Lady Mary Coke ⁵⁰. Il ne semble pas que l'accueil soit

48. François-de-Paule Latapie, *Éphémérides*, 4e cahier, journée du 11 mai 1775. Citation empruntée à Gilles Montègre, *La Rome des Français au temps des Lumières. Capitale antique et carefour de l'Europe (1769-1791)*, Rome, Ecole française de Rome, 2011, p. 114. Les *Éphémérides* ont été édités par Gilles Montègre aux éditions Classique Garnier en 2017.

49. Journal de la comtesse Spencer, 13 janvier 1770, *The Devonshire Collections*, CS5 2014-1-2.

50. Lady Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, p. 133 ; Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, p.311.

conditionné par les alliances politiques entre l'Angleterre et l'Italie car à Gênes, Anne Miller remarque que la plupart des familles ou des salonnières comme Clelia Durazzo, sont très favorables à la France plutôt qu'à la nation britannique et pourtant, les Anglais sont très bien reçus dans la République génoise comme partout ailleurs dans la Péninsule⁵¹.

Il convient d'ajouter que l'accès des voyageuses britanniques aux conversations est relativement ouvert mais en revanche, comme nous allons le voir maintenant, celui-ci reste très limité au regard de l'ensemble des demeures nobiliaires qui pourraient accueillir les étrangers.

5.1.2 La carte des conversations : lieux et hôteses

Les conversations sont des lieux où les voyageuses, tout comme les autres visiteurs, sont garantis de trouver de manière régulière de la compagnie et des amusements, sans même changer de maison dans certains cas. Lady Mary Coke organise ainsi son séjour à Turin entre la vie de la cour, les promenades et les assemblées de Madame de Saint Gilles :

"My life affords little variety : when t'is fine in the mornings I walk, and the evenings I either pass in my own Apartment, or at Madame de Saint Gilles where there is always Company and where I play at whist or Omber⁵².

Certaines résidences nobiliaires sont particulièrement réputées pour accueillir les étrangers. Elles ont l'avantage de constituer des points de repères pour les voyageurs, en devenant de véritables "institutions" de la vie mondaine. A Turin, la conversation de Madame de Saint Gilles a d'ailleurs eu une durée remarquable, soit presque de trente ans⁵³. Avant l'ère de Madame de Saint Gilles, il n'est pas question de conversations, mais plutôt d'assemblée et la carte mondaine ouverte aux étrangers semble plus diversifiée : dans le récit de voyage d'Augustus Hervey, il est fait état de la présence en 1748 d'une multitude d'assemblées tenues par des hôteses mais aucune d'entre-elles ne se sont maintenues au même niveau de fréquentation que le salon de Madame de Saint Gilles⁵⁴. Celle-ci semble

51. Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, p. 163 et p. 221.

52. Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, p. 311.

53. Madame de Saint Gilles tient son salon de 1760 à 1788 environ. Voir chapitre 2, section 2.2.3.

54. Augustus Hervey, *Augustus Hervey's Journal. The Adventures Afloat and Ashore of a Naval Casanova*, éd. David Erskine, Londres, Chatham Publishing, 2002, pp. 57-60.

avoir su créer un monopole de l'accueil. La carte de l'espace mondain est pourtant très étendue à Turin comme le montre la liste des maisons nobles constituant la société de cour, datée de 1780 et conservée par Lord Mountstuart. L'aristocratie piémontaise se répartit dans tous les quartiers, anciens ou neufs, enserrant le Palais Royal⁵⁵. La proximité des auberges les plus réputées et surtout du Palais Royal et du palais de Carignan comportant chacun un théâtre jouent sans conteste en faveur de Madame de Saint Gilles. Cependant, sa concurrente, la comtesse de Voghera, également bien située derrière le palais de Carignan, ne parvient pas remporter le même succès⁵⁶.

Un incident témoigne de l'existence de cette rivalité entre les deux hôtes italiennes : afin de garantir chacune la supériorité de sa propre conversation, elles ont misé sur la même stratégie consistant à se rapprocher des épouses des représentants diplomatiques qui ont une fonction de présentation des dames étrangères. Lady Mountstuart est ainsi courtisée tant par Madame de Saint Gilles que par la comtesse Voghera. Or, l'Anglaise décide d'offrir un présent à Madame de Saint Gilles, un habit de prix. Madame de Voghera finit par l'apprendre et se rend chez les Mountstuart afin de s'enquérir des raisons d'une telle froideur à son égard par rapport à Madame de Saint Gilles. Timide et mal assurée, Lady Mountstuart aurait demandé à un jeune anglais, Lord Herbert, de rester avec elle pendant la visite de la comtesse afin de la "protéger" des récriminations éventuelles de la Piémontaise⁵⁷. Cette inquiétude n'est peut-être pas uniquement liée au caractère de Lady Mountstuart. La comtesse de Voghera est perçue par ses contemporains et notamment par le chevalier Taparelli di Lagnasco, comme étant dotée d'une forte personnalité. Ce dernier s'est amusé à établir une classification des dames de la noblesse locale en fonction des cartes du jeu du tarot. La comtesse de Voghera apparaît comme "l'Empereur", tandis que Madame de Saint Gilles est nommée "le Monde"⁵⁸. Cette mainmise de Madame de Saint Gilles sur les étrangers de passage et le succès de sa conversation est d'ailleurs reconnu dans une pièce de théâtre, *Masquerade du colporteur français* publiée de manière clandestine par

55. Voir dans les papiers diplomatiques de Lord Mountstuart (vers 1780-1781) la "position des maisons des chevaliers de l'ordre suprême, des ministres d'état et de toutes les dames de Turin". BL, *Bute Papers*, Add MS 37083, vol. 4, f. 88-93.

56. Voir infra la figure 5.1 représentant les principales demeures nobiliaires et palais.

57. Journal de Lord Herbert, *Pembroke Papers*, *op.cit.*, vol.1, p. 418.

58. "Le très noble jeu des tarocs", BL, *Bute Papers*, Add MS 37083, vol. 4, f. 132. L'"Impératrice" revient à la "majestueuse marquise de Brême", ce qui montre bien que l'attribution masculine d'"Empereur" pour la comtesse de Voghera dénote un goût pour le pouvoir encore plus marqué.

Louis Jean Pierre Dunand⁵⁹. L'auteur dédie son oeuvre à Madame de Saint Gilles, où il est affirmé qu'elle seule a la capacité "par son esprit [de] venger ses belles compatriotes de l'orgueil de nos Françaises" et qu'elle "possède avec facilité les langues étrangères et ne dédaigne pas de cultiver les lettres et d'encourager la jeunesse par ses discours et son exemple"⁶⁰. Les jeunes anglais, surtout ceux qui sont élèves à l'Académie, ont plus de temps pour s'intégrer au sein de la société turinoise et ils sont souvent accompagnés dans leurs visites par l'envoyé britannique, ce qui leur permet finalement de fréquenter un plus grand nombre de maisons. Lord Herbert est ainsi au coeur des querelles entre salonnières :

"I went to Mad. de Vaugière [Voghera] and S. Giles late, and here ends my Day. The principal houses at Turin open every night for those who chuse to come are, The Carignan, Vaugière [Voghera] et S. Giles. These two last hate and detest one another and the Princess Carignan is too well brought up and too much of a Gentlewoman to lower herself to such pityfull Tracasseries".⁶¹.

Nous n'avons pas d'exemple de voyageuse fréquentant le salon de la comtesse de Voghera ni celui de la princesse de Carignan. De même, les salons de la princesse de Carignan, Joséphine de Lorraine d'Armagnac, sont extrêmement réputés, réunissant savants et hommes de lettres, mais aucune Anglaise ne semble y avoir été invitée alors que ces dernières fréquentent très souvent le théâtre de Carignan⁶². Lord Herbert, en revanche, s'est rendu régulièrement chez la princesse dans le cadre de bals et une seule fois à sa conversation⁶³. Une explication possible réside dans le fait que la princesse a cessé de tenir des conversations après le décès de son époux, c'est-à-dire à partir de 1780. Comme la plupart de nos sources sont postérieures à cette date, il est donc difficile d'en tirer une quelconque conclusion⁶⁴. Il semble que la princesse de Carignan fréquente les voyageuses différemment, notamment à la cour comme nous l'avons observé dans le

59. Selon Roberto Bizzocchi, il s'agit d'un étudiant savoyard. Il est peut-être à la recherche d'un mécénat aristocratique en dédiant ce compliment à Madame de Saint Gilles. Voir Roberto Bizzocchi, "Une pratique italienne du XVIIIe siècle : le sigisbée", *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2007, n.54-2, doi.org 10.3917 rhmc.542.0007.

60. Citation empruntée à Andrea Merlotti, "Salotti...", *art.cit.*, p. 140; voir aussi Id., "Il caso Dunand : vitalità e insidie della sociabilità nella Torino di Alfieri (1772-1777)" in M. Cerruti, M. Corsi et B. Danna (dir.), *Alfieri e il suo tempo*, Olschki, Florence, 2003, pp. 131-177.

61. Journal de Lord Herbert, *Pembroke Papers*, *op.cit.*, p. 418.

62. G. Gasperoni, *Giuseppina di Lorena, principessa di Carignano*, Turin, Paravia, 1938.

63. Journal de Lord Herbert, *Pembroke Papers*, vol. 2, pp. 419 et 427.

64. Victor-Amédée Louis de Savoie-Carignan décède le 20 septembre 1780. Lettre du chevalier de Lagnasco à Lord Mountstuart d'avril 1780, BL *Bute Papers*, Add MS 37080, f. 86.

chapitre 3. Cette dernière cultive d'ailleurs un intérêt particulier pour la culture anglaise, conformément à la mode de l'*Anglomanie*⁶⁵.

Autour des années 1770, Andrea Merlotti a mis en évidence également un autre salon, celui de Madame d'Aglié⁶⁶. Il rassemble des militaires de haut rang, des dignitaires ecclésiastiques ainsi que des intellectuels comme Emmanuele Bava di San Paolo, l'un des promoteurs de la littérature piémontaise⁶⁷. Cette conversation ne semble pas avoir été fréquenté par les voyageuses. Force est de constater que les séjours courts par les voyageuses favorisent le cercle de Madame de Saint Gilles.

En évoquant la conversation de Madame de Saint Gilles, Lady Caroline Holland indique qu'il s'agit d'une assemblée "very much like an English assembly, of the moderate kind, not a rout; begining and ending at the same hours than ours do. One essential difference tho' there is : I don't think there were above a dozen women and above thirty men"⁶⁸.

A première vue, il est intéressant de constater que Lady Caroline Holland ramène la conversation italienne à une assemblée anglaise⁶⁹. Dans un second temps, cela n'est guère surprenant car le modèle français de la cour de Louis XIV transposé à la ville, puis emprunté par d'autres pays européens, a donné lieu à des formes de sociabilités aristocratiques qui se sont greffées sur des formes locales plus anciennes. Toutefois, selon Amanda Vickery, l'origine des *assemblies* reste obscure⁷⁰.

Selon le dictionnaire de Johnson de 1730, le "rout" est le rassemblement d'une

65. BRT, Archives de la Princesse de Carignan, varia 176, 1 et 2. Ses carnets personnels montrent notamment son goût pour la poésie anglaise dont elle a copié des extraits.

66. Cristina Saluzzo Miolans Spinola (1758-1794).

67. Andrea Merlotti, "Salotti...", *op.cit.*, p. 141.

68. Lettre de Lady Caroline Holland du 1er novembre 1766, *Correspondence...*, *op.cit.*, p. 477. Pour Lady Henrietta Pomfret, il en est de même puisqu'elle indique que "la signora Brignola [Brignole] [...] in the evening made an assemble [assembly] call'd here Conversation for us". Carnet de voyage de Lady Pomfret, Record Office de Leicester, *The Finch Papers*, DG7-D1, f. 48. Dans une lettre de Lady Pomfret à la comtesse de Hartford du 4 décembre 1739, la voyageuse évoque les "assemblies" du palais Doria.

69. Sophia Fermor, la fille de la comtesse de Pomfret, précise dans une lettre relatant la vie sociale à Sienne que les conversations sont "just like our assemblys in England, only more frequent since there is constantly every night a Conversation to one bodys house or another". Lettre non datée (1739). Record Office de Leicester, *The Finch Papers*, DG 7 Bundle 37-7. Lettre de Lady Caroline Holland à la duchesse de Leinster du 1er novembre 1766, *Correspondence...*, *op.cit.*, p. 477.

70. Voir Soile Ylivuori, *Women and Politeness in Eighteenth-Century England : Bodies, Identities, and Power*, New York, Routledge, 2019, chapitre 1 "Framing the Stage", "Polite Identities and Cultural Exchange"; Amanda Vickery, *The Gentleman's daughter*, *op.cit.*, p.239.

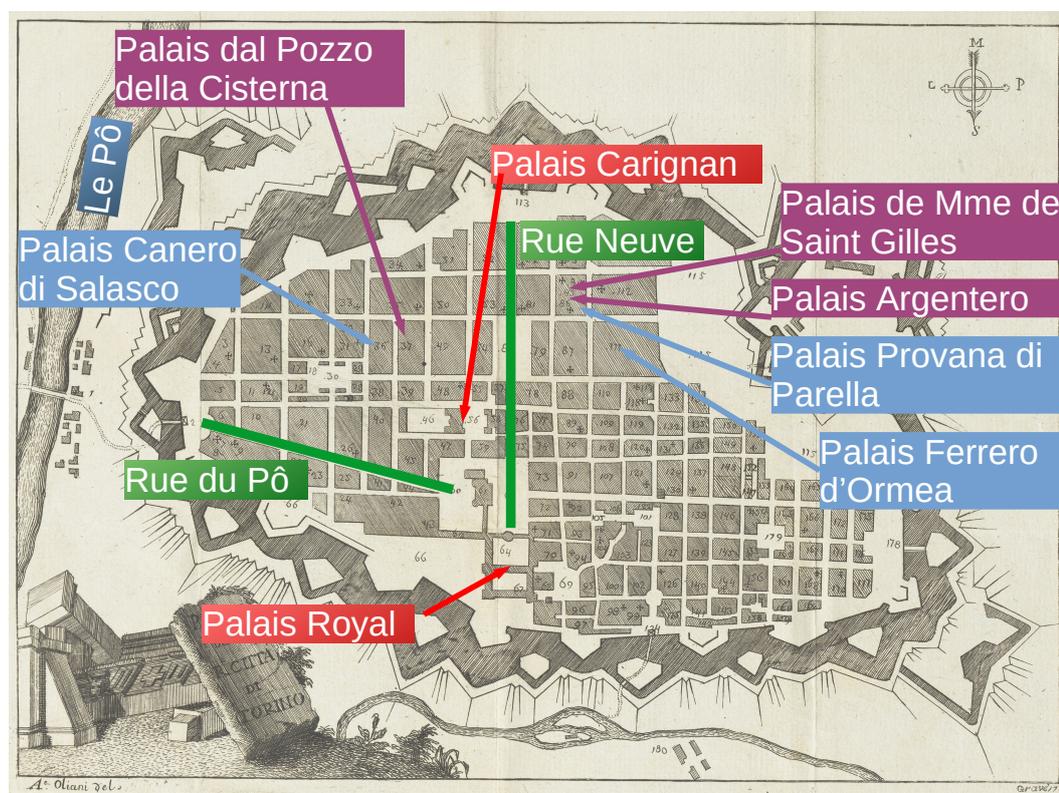


FIGURE 5.1 – Plan des principaux palais de la noblesse à Turin fréquentées par les voyageuses britanniques dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Ils se situent dans les quartiers neufs de la ville. Selon Lord Mountstuart, Madame de Saint Gilles réside "dans la place derrière le château" et dans le même îlot que le secrétaire aux affaires étrangères, le comte Baldassare Perrone di San Martino (palais Argento). L'accès au Palais royal est direct en suivant la rue neuve tandis que le palais Carignan est également à proximité. Assez curieusement, l'emplacement du palais de la comtesse de Saint Gilles ne figure pas dans le guide de Derossi. Il y a toutefois la mention d'un nom "Gillio" qui aurait pu correspondre à la comtesse, bien qu'il soit étonnant que son titre ne soit pas précisé contrairement aux autres représentants de la noblesse locale indiqués dans le guide. La localisation qui est donnée dans l'îlot *San Marco* (îlot 6), à l'extrémité de la rue du Po en direction de la Porte, pourrait être plausible dans la mesure où cette rue est prestigieuse et mène également directement au Palais royal. En revanche, celle-ci paraît trop éloignée des principaux sites et par conséquent, peu crédible par rapport aux informations de Lord Mountstuart. Le palais *dal Pozzo della Cisterna* est la propriété de la famille de Voghera. Certains palais habités par des diplomates et des chargés d'affaires britanniques sont représentés : Lady Elizabeth et James Stuart McKenzie ont occupé des appartements dans le palais Provana di Parella vers 1758. Mrs Lynch et Sir William Lynch sont installés au palais d'Ormea près de l'Arsenal de 1770 à 1772 ainsi que Lady Mountstuart et Lord Mountstuart, de 1779 à 1782. Le chargé d'affaires, Arthur Vilette, loge dans le palais Canero di Salasco en 1733.

grande foule tumultueuse et bruyante (vociférante)⁷¹. A la multitude des formes de divertissement mondain italiens correspond également divers cercles en Grande-Bretagne : les "private assemblies" prennent place dans les maisons aussi bien à la ville qu'à la campagne et sont tenues par des hôtes de l'aristocratie. Elles donnent lieu à des jeux de carte, à de la danse et à de la conversation, tandis que les "public assemblies" (assembly rooms) se sont développées avec la commercialisation des loisirs dans les villes d'eau qui constituent des lieux culturels publics⁷². La saison à Londres comprend plusieurs formes d'assemblées "publiques" - routs et drums- où l'on joue, danse et l'on se restaure⁷³. Bien que de moyenne taille, le terme de "rout" employé par Lady Caroline Holland renforce cette idée d'un grand nombre d'invités, quand bien même l'échelle est moindre. Lord Herbert indique que chez Madame de Saint Gilles, il y a une succession de petites pièces remplies de monde, ce qui est facilement imaginable puisqu'elle constitue le point de rendez-vous de tous les Anglais et autres étrangers de distinction⁷⁴.

A Gênes, la carte des conversations est plus variée qu'à Turin et concerne une multitude de grandes maisons. Les assemblées mondaines se partagent entre les conversations et l'institution des *veglie*. Lady Philippina Knight évoque cette tradition consistant pour les maîtresses de maison des quarante familles nobles à recevoir alternativement trois fois par semaine. Elle précise que le nombre de familles concernées aurait diminué en 1790. Selon la voyageuse, les *veglie* sont des fêtes somptueuses avec de nombreuses illuminations⁷⁵. Cette forme de sociabilité est ancienne. Clelia Durazzo indique dans sa correspondance s'être rendue à cinq *veglie* de juin 1740 à février 1742, sans donner plus d'indications, sauf le fait qu'elle a lu à son frère une pièce française envoyée par Agostino Lomellini de Paris pendant que le reste de la compagnie joue aux cartes. En revanche, les conversations ont lieu tous les jours que cela soit en ville ou à la campagne⁷⁶.

71. "to rout : to assemble in clamorous and tumultuous crowds".

72. Hannah Grieg, *Le Beau Monde*, *op.cit.*, pp. 96-97 et Amanda Vickery, *The Gentleman's daughter*, *op.cit.*, p.239

73. Amanda Vickery, *The Gentleman's daughter*, *op.cit.*, pp. 239-244 ; John Brewer, *The Pleasure of the imagination*, Londres, HarpersCollins, 1997, pp. 59-72 ; Philippe Borsay, *Urban Renaissance : Culture and Society in the Provincial town 1660-1770*, Oxford, Oxford University Press, 1989, pp. 336-349.

74. Journal de Lord Herbert, *Pembroke Papers*, *op.cit.*, vol. 1, p. 360.

75. Lettre de Lady Knight à Mrs Drake du 30 août 1790, *Lady Knight's Letters...*, *op.cit.*, p. 149. Voir aussi Jérôme de Lalande, *Voyage...*, *op.cit.*, p. 364.

76. le 29 décembre 1739 chez le doge, le 29 juin 1740 chez Battinetta Durazzo, le 15 juillet 1740 chez Annetta Brignole, le 28 octobre 1740 chez le doge puis en février (il n'y a pas de date complète) chez Manin Durazzo (Maria Maddalena Durazzo). ASG, MS 48903 f. 60, MS 48923 f.78, MS 48921 f.76, MS 48927 f.73 et MS 48918, f.68. Il est intéressant de noter que l'épouse du

Les *veglie* sont peu connues des historiens et il est donc difficile de les distinguer des conversations qui se sont développées selon le modèle des salons parisiens. Il est également incertain de dater les *veglie* avec précision, bien qu'elles soient déjà présentes dès la fin du XVIIe siècle comme les conversations⁷⁷. Contrairement à Turin avant 1730, aucune interdiction de contact entre diplomates et la noblesse locale n'a entravé le développement de sociabilités cosmopolites, ce qui explique une apparition plus précoce des conversations à Gênes⁷⁸. Certains cercles (*circoli*) issus de la tradition de l'Académie des Arcades sont tenus par des femmes de la noblesse génoise. D'autres ont pour objet la lecture et la répétition d'œuvres de théâtre en vue de représentations dans les théâtres privés à la ville et dans les résidences de villégiature⁷⁹. Les conversations ne semblent pas pour autant avoir supplanté les autres formes d'assemblées, du moins pour ce qui concerne les *veglie* qui restent citées de manière autonome dans les récits de voyage tant masculins que féminins. Selon Cornelia Knight, les *veglie* relèveraient d'un formalisme plus important, notamment en termes de codes vestimentaires⁸⁰. Les conversations suivent les saisons, celle de l'été débutant à neuf heures et s'achèvent avant minuit⁸¹.

Comme nous l'avons montré dans le chapitre précédent, les hôtesse exerçant l'hospitalité à l'égard des étrangers ont le plus souvent des liens directs avec le pouvoir⁸². Les salonnières génoises font preuve d'une culture cosmopolite, liée au fait que les membres de leur famille ont occupé des postes diplomatiques à l'étranger, comme c'est le cas pour la famille Durazzo et Brignole⁸³. Dès la première

doge n'est pas mentionnée en tant que maîtresse de maison contrairement aux autres hôtesse de la ville. Sur la fréquence des conversations, voir la lettre du 12 août 1739 et du 21 octobre 1739, MS 48891 f. 49 et MS 48889 f.47.

77. Calogero Farinella, "Note su socialità aristocratica e cisisbeismo a Genova nel Settecento", in Roberto Bizzochi et Arturo Pacini, *Sociabilità aristocratica... op.cit.*, p. 52.

78. Voir notamment la lettre de Lady Mary Wortley Montagu du 28 août 1718, *Complete letters...*, *op.cit.*, vol. 1, p. 428.

79. Lettre de Clelia Durazzo à Agostino Lomellini du 28 juin 1741, ASG MS 48896, f.53.

80. Cornelia Knight, *Autobiography of Miss Cornelia Knight, Lady Companion to the Princess Charlotte of Wales*, éd. J.W. Kaye, Londres, Allen, 1861, p. 95.

81. Lettre de Lady Knight à Mrs Drake du 30 août 1790, *Lady Knight's Letters...*, *op.cit.*, p. 149. Le Président de Brosses indique des horaires proches, huit ou neuf heures jusqu'à minuit ou une heure du matin. Voir Charles de Brosses, *Lettres...*, *op.cit.*, p. 59.

82. Chapitre 4, section 1.2.1 "Les honneurs de la ville".

83. Maristella Ciappina Cavanna, "Marcello Durazzo", *Dizionario degli Italiani*, éd. Istituto dell'Enciclopedia Italiana, vol. 42, 1993. Giovan Luca Durazzo (1681-1728) est envoyé de la République de Gênes à Paris puis à Londres. Son fils, Giacomo Durazzo (1717-1794) est ambassadeur à Vienne de 1749 à 1752; *Id.*, "Brignole Sale", *Dizionario...*, *op.cit.*, vol. 14, 1972. Dans la famille Brignole Sale, Francesco Maria exerce des missions diplomatiques en Corse, à Londres

partie du XVIII^e siècle, la famille Durazzo, à travers l'hospitalité de Clelia Durazzo, reste présente dans l'accueil des étrangers jusqu'à la fin du XVIII^e siècle où cette fois-ci, ce sont ses fils qui reprennent le flambeau à la fin du XVIII^e siècle⁸⁴. Les conversations génoises apparaissent, cependant, exclusivement tenues par des femmes de la noblesse dans la première moitié du XVIII^e siècle et il n'apparaît pas, dans le cas des petits-fils de Clelia Durazzo, qu'il s'agisse nommément de conversations vers 1790-1792⁸⁵.

Une source découverte par Salvator Rotta dans les archives des affaires étrangères à la Courneuve a contribué à mieux connaître les principales conversations dans la première moitié du XVIII^e siècle. Il s'agit d'un rapport établi par l'ambassadeur français à Gênes en 1737, Alain Campredon, qui met en évidence les alliances entre grandes familles de l'ancienne et la nouvelle noblesse de la République. Cette source est par nature sujette à caution quant aux conclusions qui en sont tirées par le ministre français, mais il permet néanmoins d'identifier les conversations à la mode à cette période⁸⁶. La correspondance de Clelia Durazzo à son sigisbée, Agostino Lomellini, de 1739 à 1741 apporte également des éléments afin de reconstituer la carte des conversations⁸⁷.

Pendant la première moitié du XVIII^e siècle, les voyageuses britanniques munies de lettres de recommandation semblent bien avoir été invitées dans les conversations de la nouvelle noblesse dont les représentantes saillantes sont Maria Anna Brignole Sale et Clelia Durazzo dont les palais se situent rue Balbi⁸⁸. Les maisons de l'ancienne noblesse abritent également des conversations comme celle de Lilla

puis à Versailles et est élu doge en 1746.

84. Miss Egerton, *Diary...*, *op.cit.*, pp. 115-116 et lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 5 mai 1793, B1, *Althorp Papers*, Add MS 75642.

85. Miss Egerton, *Diary...*, *op.cit.*, pp. 115-116.

86. L'intégralité du texte est reproduit in Salvatore Rotta, "Une aussi perfide Nation...", in Carlo Bitossi et Claudio Paolucci, *Genova 1746*, *op.cit.*, pp. 609-708. La relation de Campredon est commentée principalement sous l'angle du sigisbéisme par Calogero Farinella in "Note su socialità...", *op.cit.*, pp. 43-72.

87. AST, MS 48885-48923. Trente-six lettres de Clelia Durazzo à Agostino Lomellini ont été rachetées par les archives d'état de Gênes auprès d'un antiquaire. Elles ont fait l'objet d'une communication par Andrea Lonzola lors de la journée d'étude du 4 mai 2018 ("culture galante et sigisbéisme dans le long XVIII^e siècle") à l'Université de Toulouse Jean-Jaurès mais aucune publication d'articles ni de projet d'édition n'a encore vu le jour. Je remercie vivement Maddalena Giordano, archiviste, responsable des archives privées Durazzo-Giustiniani à Gênes, de m'avoir indiqué l'existence de ce fonds.

88. Maria Anna Balbi (dite *Annetta*) est la fille du défunt doge Francesco Maria Balbi (1730) et épouse de Giuseppe Maria Brignole Sale, ambassadeur de la République de Gênes à Paris en 1748, tandis que Clelia Durazzo (1709-1782) est l'épouse de Marcello Durazzo, sœur de Giacomo Durazzo, ambassadeur à Vienne et de Marcellino Durazzo, doge de 1767 à 1771.

Doria située à la place Saint-Matthieu⁸⁹. Selon Calogero Farinella, les salons de la vieille aristocratie seraient plus formels, particulièrement celui de Livietta Pallavicini, qui constituerait presque une cour mais il ne semble pas que son salon ait été ouvert aux étrangers⁹⁰.

Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, la conversation de Lilla Doria reste prédominante pour l'accueil des étrangers⁹¹. En 1770, Anne Miller cite les noms de deux hôtes, Mesdames Balbi et Durazzo qui correspondent aux lettres de recommandation en sa possession⁹². Conformément à la description qui est donnée par Anne Miller, ces dames auraient tendance privilégier une "nationalité", la première les Anglais et la seconde, les Français :

"Madama Balbis and Madama Durazzo have the character of being uncommonly polite to the strangers; the former has distinguished many English by her obliging prejudices to that Nation; the latter is deemed to be rather partial to the French"⁹³

Selon Marianna d'Ezio, il s'agirait d'Artemisia Spinola Balbi et de Bettinetta Durazzo⁹⁴. Pour la première, il est incontestable qu'Artemisia Balbi reçoit des ressortissants anglais dans le salon qu'elle tient de 1760 à 1770⁹⁵. Néanmoins, il semble que l'hôtesse, Maria Anna Balbi, que nous venons d'évoquer plus haut, pourrait également être celle désignée par Anne Miller car il est connu que cette dernière entretient des liens d'amitiés solides avec les Britanniques⁹⁶. Toutefois,

89. Lettre de Lady Pomfret à la comtesse de Hartford du 28 juillet et du 4 décembre 1739, *Correspondence of...*, *op.cit.*, vol. 1, p. 132. Lady Pomfret ne donne pas le prénom de la maîtresse de maison. Il s'agit de Lilla Grimaldi Doria, réputée être la sigisbée du ministre français, Germain-Louis Chauvelin (en 1748) selon les mémoires du duc de Richelieu (Louis François Armand du Plessis), *Mémoires secrets et inédits sur les cours de France aux XVe, XVIe, XVIIe, XVIIIe siècles*, Paris, Mame et Delauney-Vallée, vol. 5, 1829, pp. 339; lettre de Lady Mary Wortley Montagu du 17 juin 1741 *Complete Letters...*, *op.cit.*, vol. 2, p. 239.

90. Voir Calogero Farinella, "Note su socialità...", *art.cit.*, p. 61.

91. Journal de Lady Spencer, The Devonshire's Collections, Chatsworth, CS 5 2014-1-252, f.72. Jérôme de Lalande affirme que Lilla Doria est "celle qui reçoit le plus du monde habituellement". Jérôme de Lalande, *Voyage d'un Français...*, *op.cit.*, 1770, p. 364.

92. Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, p. 163.

93. Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, p. 163.

94. Marianna d'Ezio, "Literary and Cultural Intersections between the British and Italian Women Writers and *Salonnières* during the Eighteenth Century" in Hilary Brown et Gillian Dow (dir.), *Readers, Writers, Salonnières. Female Networks in Europe, 1700-1900*, Bern, Peter Lang, 2011, p.21.

95. Artemisia di Gianfrancesco Spinola, épouse de Francesco Maria Balbi Senegara, marquis de Piovera (1734-1789). Voir Salvatore Rotta, *L'illuminismo a Genova : lettere a F. Galiani di Pietro Celesia*, Florence, La Nuova Italia, tome 2, pp. 40-41.

96. Lettre de Clelia Durazzo du 19 août 1739, ASG MS 48904, f. 61.

la salonnière a également des préférences françaises car elle a vécu à Paris où elle a tenu un salon⁹⁷. Pour la deuxième dame citée par Anne Miller, Marianna d'Ezio propose de considérer la salonnière, Bettinetta Durazzo. Epouse d'un ancien doge (1734-36), Stefano Durazzo, elle tient effectivement des conversations où se réunissent les familles Durazzo, Balbi et Brignole et connaît un certain succès au sein de la nouvelle noblesse mais son rôle vis à vis des étrangers n'est pas, à notre connaissance, avéré⁹⁸. En revanche, Clelia Durazzo reste avec Maria Anna Balbi, l'une des principales hôtesse accueillant les étrangers en visite à Gênes et plus particulièrement les Français, en raison de ses liens particuliers avec l'ancien représentant diplomatique de la République à Paris (1739-1741), Agostino Lomellini, dont elle est la sigisbée. Elle est également une véritable instigatrice de la diffusion du théâtre français au sein de la noblesse génoise, ce qui correspondrait à la remarque de "partialité française" lancée par Anne Miller⁹⁹. Les confusions sont en réalité assez inévitables puisque la plupart des dames de la République ont le même nom, ce qui rend difficile la reconstitution précise d'une carte des conversations. Par exemple, la comtesse Spencer dans une lettre à sa correspondante, se contente d'énumérer les familles qu'elle a rencontrées ("Spinola's, Doria's, Durazzo's and such fine people"). Toutefois, dans son journal, elle établit une liste des dames dont elle a fait la connaissance. Comme celles-ci ont la réputation de tenir des conversations, cette source a l'avantage de compléter le tableau jusqu'alors dressé, au moins pour le milieu du siècle¹⁰⁰. Sont énumérées Lilla Doria que nous avons déjà évoquée, puis Lilla Mari Spinola, reconnue pour son hospitalité à l'égard des étrangers selon un voyageur anonyme ayant fait publier un récit de voyage à Londres en 1781, Madame Angelina Durazzo, qui a été l'hôtesse favorite du duc de York lors de son séjour en 1764, Maria Maddalena Durazzo, citée dès 1740 par Clelia Durazzo comme hôtesse de conversations et enfin, Artemisia Balbi mentionnée plus haut¹⁰¹. Le nombre de conversations est

97. Voir Calogero Farinella, "La nobile servitù...", in Maria Luisa Betri et Elena Brambilla, *Salotti...*, *op.cit.*, p. 116; Marianna d'Ezio, "Literary and Cultural Intersections..." in Hilary Brown et Gillian Dow, *Readers, Writers...*, *op.cit.*, p. 21.

98. Voir Calogero Farinella, "Note su socialità...", in Roberto Bizzochi et Arturo Pacini, *Sociabilità aristocratica...*, *op.cit.*, p. 61.

99. Dino Puncuh, *Archivio dei Durazzo marchesi di Gabiano*, Gênes, Actes de la *Storia Patria*, 1781, p. 20; Marianna Botarro et Mario Paternostro, *Storia del teatro a Genova*, Gênes, Esataph, 1982, p. 56.

100. Journal de Lady Spencer, 29 décembre 1769, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS5, 2014-1-252, f.72-73.

101. Anonyme, *Descrizione istorica e critica dell'Italia o nuovo memorie sullo stato attuale del suo governo, delle scienze, delle arti, del commercio, della popolazione e dell'istoria naturale*,

extrêmement élevé dans la République génoise et sont bien réparties entre les différents palais. Cependant, cette abondance de conversations semblent néanmoins connaître une évolution à partir de 1790 et tendre à diminuer voire disparaître. En 1792, lorsque la comtesse Spencer revient à Gênes, elle ne fait plus mention de conversation. Deux ans plus tôt, Miss Egerton n'en fait pas non plus ¹⁰².

Comme il y a des *veglie* du doge, il existe de la même manière des conversations du doge à laquelle les voyageuses peuvent être invitées ¹⁰³. Cette inclusion du représentant de l'Etat au sein des sociabilités privées de la République, selon des modes ordinaires de l'hospitalité domestique résulte du fonctionnement de la République que nous avons évoqué dans le chapitre précédent ¹⁰⁴. Un rapprochement peut être fait avec les Etats du Vatican à Rome où il revient aux relations de famille les plus proches du cardinal (ce sont souvent des belles-sœurs), en tant que maîtresses de maison des palais qui lui sont confiés, d'accomplir le cérémonial des réceptions privées ¹⁰⁵.

L'absence de préséance entre dames de la noblesse, règle qui ne souffre pas d'exception pour l'épouse du doge et ses enfants, pourrait laisser supposer une certaine informalité ¹⁰⁶. Toutefois, il ne s'agit pas, bien-entendu, d'une conversation ordinaire. Tout d'abord, c'est une assemblée accueillant une foule beaucoup plus nombreuse que dans les maisons nobiliaires. La comtesse de Spencer indique que cinq cent convives sont rassemblés. D'autre part, un cérémonial et protocole président à la fête. Des habits de cours sont exigés et un rituel de bienvenue est appliqué :

"In the evening, we went to the Doge's assembly which is a mask

Londres, 1781, vol 1, p. 420 ; Lettre de Clelia Durazzo à Agostino Lomellini du 16 octobre 1740, ASG MS 48907, f.64.

102. Miss Egerton, *Diary...*, *op.cit.*.

103. Lady Spencer y est invitée lors de son séjour en 1769 après sa présentation à la noblesse génoise lors de la conversation de Madame Lilla Doria par l'épouse de l'envoyé des États de Savoie, Giovan Battista, marquis de Fontana Cravanzana. Les voyageuses de plus modeste condition sociale sont également admises aux conversations du doge. Madame de Boccage a notamment été présente à l'une de ses conversations lors de son séjour en 1758 sur invitation de la comtesse de Neuilly, mettant en évidence un accès ouvert à l'ensemble des étrangers. Il ne s'agit donc pas d'une faveur propre aux Britanniques. Voir Madame du Boccage, *œuvres de Madame de Boccage*, Lyon, Périsse, tome 3, p. 372.

104. Se reporter au chapitre 4, section 4.1.2. "Les honneurs de la ville".

105. Maria Pia Donato, « I salotti Romani del Settecento : il ruolo femminile tra politica e cultura » in Elena Brambilla et Maria Luisa Betri, *Salotti e ruolo femminile...*, *op. cit.*, pp. 189-212.

106. Journal de Lady Spencer, 26 décembre 1769, The Devonshire's Collections, Chatsworth, f.71 : "The Doge's wife and daughter have no distinction whatever from the Senator's wives and other ladies of Genoa". Voir aussi Calogero Farinella, *Note su socialità aristocratica...*, *op.cit.*, p. 43.

[illisible] formal affair. All the Genovese men and women, except some young men from college are dressed in black. The Doge and the Senators sat in one of the middle rooms and got up and bow to every woman that passes, the Doge is dressed in a sort of purple robe, the Senators all in Black ones with tye wigs and the covering for their heads is either a square Black silk cap or a Black velvet hat; the present Doge Negroni is a very sensible well-bred man and a man of learning" [...] ¹⁰⁷.

Comme nous l'avons noté concernant l'hébergement des voyageuses, deux rues principales, la *Strada Balbi* et la *Strada Nuova* abritent les principaux palais tandis que le palais du doge se trouve de l'autre côté du centre médiéval (Voir figure 4.7).

A Nice, la baronne Tonduti fait office de facilitatrice principale des étrangers, citée dès 1757 par le capitaine Hervey, mais il apparaîtrait, selon une lettre de Lord Breadalbane du 24 mai 1766 à Henry Fox, que les premières conversations tenues par des femmes de la haute société, à l'exception de celle de l'épouse du commandant, soient postérieures à 1765 et se seraient développés vers 1780 ¹⁰⁸. Les maisons qui accueillent les voyageuses sont toujours de famille noble, même si l'épouse invitante peut être issue de la bourgeoisie. Il est notamment connu qu'à Nice, la baronne ainsi que ses soeurs, Mesdames Artaud et Bretin, sont d'extraction bourgeoise mais elles ont fait un bon mariage ¹⁰⁹. A son arrivée, Lady Polwarth semble surprise par le degré d'ouverture de la société niçoise et surtout par la condescendance des consuls à l'égard de ces hôtesse de condition plus modeste, alors qu'eux-mêmes ne sont que des marchands. La hiérarchie ne lui semble pas parfaitement respectée :

"I smil'd inwardly, at he a Merchant, observing on the Baronne's want of birth but I suppose every Swiss is a Gentleman born as well as a Welchman and the hundred thousandth part of a sovereign at least" ¹¹⁰.

107. *Ibidem*.

108. Journal d'Augustus Hervey, *Journal of...*, *op.cit.*, p. 250; lettre de Lord Breadalbane du 24 mai 1766, *Henry Fox, first Lord Holland, his family and relations*, éd. Earl of Ilchester, Londres, John Murray, 1920, vol.2, pp. 322-323. La baronne est mentionnée comme hôtesse d'une conversation dans le journal de Lord Herbert et celui de Lady Elizabeth Foster en 1783 et dans le récit de Laetitia Houblon en 1788. Journal de Lord Herbert, *Pembroke Papers, op.cit.*, vol. 2, p. 251; journal de Lady Elizabeth Foster, février 1783, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, D 11-2-1, p. 69; Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 222.

109. Madame Artaud et Madame Bertin, Lord Herbert, *Pembroke Papers, op.cit.*, vol. 2, p. 244 et p. 247.

110. lettre de Lady Polwarth du 24 février 1778, RO Bedford, L 30-13-12-47.

Les voyageuses de l'aristocratie comme la comtesse Spencer ou Lady Amabel Polwarth font d'ailleurs elles aussi des distinctions claires entre les hôtes, en privilégiant autant que possible celles de la première noblesse dont celles du gouverneur (nommé "governor" ou "commandant" par les Anglaises) et de quelques membres de la noblesse qui peuvent se prévaloir soit de leur richesse soit de liens familiaux d'exception comme Madame de Châteauneuf qui est une descendante de Madame de Sévigné¹¹¹. Quelques années plus tard, Lady Amabel Polwarth séjourne à Nice alors qu'aucun gouverneur n'est en poste, ce qui supprime une opportunité de fréquenter des assemblées de distinction et réduit donc l'offre de sociabilité à des cercles comme celui de la baronne Tonduti où même les consuls sont admis¹¹². Même l'assemblée de la *Présidente*, la comtesse Marie, qui bénéficie pourtant d'une position prestigieuse ne semble pas parvenir à répondre aux attentes de Lady Polwarth, et cela, malgré le bon accueil que cette dernière reconnaît avoir reçu¹¹³. Lorsqu'enfin le poste est de nouveau pourvu, il ne fait aucun doute au sein de la noblesse locale, que la conversation de l'épouse du gouverneur prendra le dessus sur toutes les autres :

"There is no Commandant at present but a new one is appointed, who is married [...] and when they come Mme's Assemblies will kill all the other Conversations"¹¹⁴.

Pourtant, les intermédiaires de la noblesse locale, comme Madame de la Valle, qui introduisent les voyageuses dans les autres assemblées de la ville, présentent ces cercles comme des lieux de haute distinction sociale sous les termes de "grand assemblies" ou "first assembly of the town" pour la comtesse Marie¹¹⁵.

Malgré la préférence des conversations du gouverneur et de son épouse, il y a

111. Pauline-Roseline de Villeneuve-Vence (1737-1773). Lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 6 et 7 décembre 1769, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75611; voir aussi Lady Anna Maria Poyntz, lettre du 21 février 1770 à Lady Spencer, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75572.

112. Lettre de Lady Amabel Polwarth du 6 février 1778, RO Bedford, L30/9/60/125 : "I imagine they are not stiff about rank here".

113. Lettre de Lady Amabel Polwarth du 24 février 1778 à Lady Mary Grey et lettre de Lady Polwarth à la Marchioness Grey du 24 mars 1778, RO Bedford L30-9-60-130 et L30-13-12-47. La comtesse Marie est l'épouse de Cesare Maria, président du Sénat de Nice de 1768 à 1790.

114. Lettre de Lady Amabel Polwarth du 30 janvier 1778, RO Bedford, L30-13-12-46. Il convient de nuancer les affirmations de la voyageuse car selon Lord Winschelsea, quelques années plus tôt, en 1772, la conversation du commandant, réputé être un homme sans relief, n'attire pas grande foule contrairement à celle de la *Présidente*. Il semble que le titre de gouverneur ne suffise pas à lui seul à garantir le succès de la conversation auprès des étrangers. C'est plutôt la personnalité de ce dernier et la présence d'une épouse qui y contribuent. Lettre de Lord Winchilsea à Charlotte Finch du 19 novembre 1772, RO Leicester, *The Finch Papers*, DG7 Bundle 32-30, f. 23.

115. Lettre de Lady Polwarth du 10 février, RO Bedford, L30-9-60-126.

aussi comme ailleurs une rivalité entre hôtessees qui tentent d'obtenir des invités étrangers mais aussi des habitués locaux ¹¹⁶.

Le gouverneur et ses intendants sont logés au XVIIIe siècle dans le palais ducal et les jardins sont nommés "Jardins du roi" ¹¹⁷. Dans le prolongement du palais, se trouve la maison du marquis Peyre de Châteauneuf, l'un des principaux interlocuteurs des Britanniques de distinction ¹¹⁸. Les demeures de la noblesse niçoise sont situées principalement rue droite, non loin du Palais ducal, bien qu'au XIXe siècle, de nombreuses familles ont décidé de rejoindre les nouveaux quartiers vers la rue de Saint-François-de-Paule, près du théâtre et des hôtels pour étrangers ¹¹⁹.

L'absence de cérémonial semble confirmé par l'arrivée du nouveau gouverneur en 1778 : les représentants de la bonne société britannique souhaite lui rendre visite pour se présenter mais il ne semble pas y avoir de protocole établi à cet effet ¹²⁰. Les hommes de qualité prennent l'initiative de le voir ensemble, ce qui a créé un certain désarroi pour le gouverneur, apparemment débordé par cette démarche. Ce dernier a finalement rendu visite aux Anglais mais cela a suscité de nombreuses discussions. La belle-fille de l'ancien commandant, Madame de la Valle, qui a bien connu le marquis de Saint Marsan à Turin, est consultée et agit comme intermédiaire auprès du gouverneur pour le compte des Britanniques mais elle est contrainte d'admettre qu'elle n'est pas en mesure de donner des recommandations d'étiquette pour ces visites ¹²¹.

Cette inégalité entre conversations, surtout à Nice, nous conduit à nous interroger sur ce qui distingue, pour les voyageuses, une conversation de la première noblesse des autres. Au-delà de la distinction sociale de l'hôtesse qui est décisive, d'autres éléments matériels, notamment l'élégance et le luxe, viennent consacrer les cercles les plus prestigieux des coteries plus modestes. En quelque sorte, quelles sont les caractéristiques d'une véritable conversation aristocratique à l'italienne aux yeux des voyageuses britanniques en visite ?

116. *Ibidem*.

117. Rosalinde Rancher, *Guide des étrangers à Nice*, Nice, Société typographique, 1827, p. 49. Au XIXe siècle, le Palais ducal devient le Palais Royal et les jardins du roi ont été remplacés par la place de la paix.

118. *Ibidem*.

119. *Ibidem*, p. 70. La famille de Cessole s'installe même jusqu'au quartier de Saint Barthélémy vers 1830, à proximité du faubourg de la Croix de Marbre, attribué aux Anglais.

120. Il s'agit de Philippe Asinari, lieutenant-général, et marquis de Saint Marsan qui fait son entrée à Nice le 15 juin 1778. Louis Durante, *Histoire de Nice depuis sa fondation jusqu'à l'année 1792*, Turin, Joseph Favale, 1824, vol. 3, p. 203.

121. Lettre de Lady Amabel Polwarth, du 30 avril 1778, RO Bedford, L30-9-60-139.

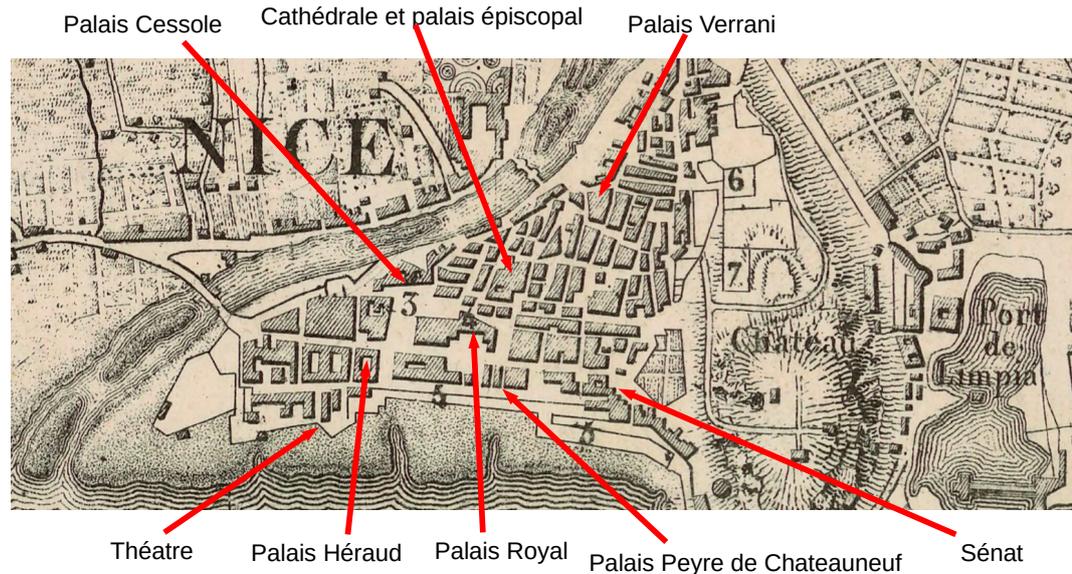


FIGURE 5.2 – Plan des principaux palais de Nice fréquentés par les voyageuses. Le palais Héraud est de la propriété du comte de Vintimille et se trouve dans les quartiers de la *Villa Nova*. Nathaniel Green (1745-1799), consul d'Angleterre, réside dans ce palais à la fin du XVIIIe siècle. Le palais du comte de Cessole se trouve dans le même îlot que l'hôtel d'York du XIXe siècle, ce qui laisse supposer que les premiers hôtels pour les voyageurs anglais ont dû se situer à cet emplacement. Dans le Palais Royal sont logés le gouverneur et les intendants. Le palais Peyre de Châteauneuf est dans la continuité du Palais Royal et donne sur la promenade du cours. Extrait de la carte topographique de Rosalinde Rancher de la ville et de la campagne de Nice (1825) dans le *Guide des étrangers* du même auteur, 1827. Sur les palais de la vieille ville, voir Jacques Moulinier et Catherine Ungar, *Maisons et palais du Vieux Nice*, Nice, Institut d'Etudes Niçoises, 2004.

5.1.3 Aménagement intérieur et qualité de la réception matérielle

L'hôtesse doit être en mesure de démontrer un certain niveau de luxe et d'élégance dans l'accueil de ses invités pour prétendre faire partie des conversations de premier rang, représentant le bon "ton" italien. L'abbé Coyer, dans son guide de 1775, consacre le chapitre V au luxe ("Du luxe en Italie") recherché par la noblesse :

"Chaque pays a son luxe. Ce n'est pas la table qui dérange les Maisons en Italie; la *chocolata* et des *rinfreschi*, voilà communément ce qu'on offre. Mais l'amour de la représentation entraîne de grandes dépenses dans la construction et l'entretien des palais, dans les meubles, dans les équipages, dans la multitude de domestiques" ¹²².

La comparaison pour les Anglaises est la saison à Londres qui se tient entre novembre et juin pendant les sessions parlementaires où de nombreux membres du *Beau Monde* britannique sont appelés à rejoindre leurs hôtels particuliers dans la capitale ¹²³. La réunion des élites à Londres connaît de la même manière une hiérarchie des maisons fondée, sans surprise, sur des critères de distinction sociale. C'est cette grille de lecture que les voyageuses appliquent en Italie. Il apparaît en premier lieu que le luxe implique la propreté qui dans le cas italien est souvent opposé au manque d'entretien et à la vétusté. Lady Amabel Polwarth remarque que les tableaux de la *Présidente* sont devenus obscurs et sombres par manque de réfection tandis que les dorures des cadres sont tellement usées que l'on dirait presque du laiton ou du cuivre ¹²⁴. L'habit de la maîtresse de maison, qui ne ressort pas impeccablement, n'est pas même pas digne d'une femme de chambre ¹²⁵. Enfin, comble de l'horreur : les chandelles sont faites de suie alors qu'à Londres, les plus grandes résidences ne manquent jamais d'illuminer leurs salles de réception avec des chandelles de cire :

"From the ornaments projected large branches for candles but alas! the candles were tallow and when the shabby candlesticks and tallow candles were ready on the card-tables, most of the branches were carefully put out with an extinguisher, and a pleasing perfume

122. Gabriel François Coyer, *Voyages d'Italie...*, *op.cit.*, tome 2, p. 184.

123. Hannah Greig, *The Beau Monde*, *op.cit.*, p. 6; Paul Langford, *Public Life and Propertied Englishmen, 1689-1798*, Oxford, Oxford University Press, 1991, pp. 141-142.

124. Lettre de Lady Amabel Polwarth du 24 février 1778, RO Bedford, L30-13-12-47.

125. *Ibidem*.

behind them" ¹²⁶.

Lady Amabel Polwarth cite l'impertinence de Tobias Smollett à ce sujet et se rend compte toutefois qu'il faut distinguer l'apparence de la *Présidente* de son bon accueil qu'elle a apprécié :

"I really am running in a style almost as impertinent as Smolletts, and have not the like provocation, for the Presidente and all her Company were very civil to me" ¹²⁷.

Les jeux de lumière dont les illuminations comme nous l'avons vu au théâtre royal constituent en tout état de cause un symbole de richesse et de pouvoir. Madame de Saint Gilles, n'hésite pas à les utiliser pour honorer des invités d'exception comme la reine de Naples ¹²⁸.

Les conversations fréquentées par Lady Pomfret dans les palais à Gênes, répondent, plus de trente plus tôt, toujours aux mêmes critères de distinction et de luxe. L'adéquation entre les attentes de la voyageuse et la qualité de la réception la conduit à considérer que la rencontre avec les élites locales est fusionnelle, formant une société européenne du bon goût où les bonnes manières sont ici indissociables du luxe :

"All the Beau-Monde met together, the apartments were fine, finely lighted and furnished with all the art, or nature, could produce the senses" ¹²⁹.

Le riche mobilier, la perfection de l'architecture ainsi que la présence de marbre constituent également des éléments de magnificence qui seront ensuite repris en Grande-Bretagne selon le style du *Paladio* ¹³⁰.

Vu sous l'angle des hôtes, l'enjeu est pour elle de représenter au mieux le prestige de leur famille, ce qui explique la priorité donnée aux pièces de réception, notamment en termes de magnificence, par rapport aux étages d'habitation, ce qu'Anne Miller constate à Gênes en 1770 ¹³¹.

126. *Ibidem*. Sur ce critère exclusif à Londres, voir Hannah Grieg, *The Beau Monde*, *op.cit.*, p. 42. L'auteur cite notamment un guide satirique sur la haute société de la saison concernant les chandelles de suie : "Tallow candles are at all times detestable and their existence is not even known in genteel life".

127. *Ibidem*.

128. Voir chapitre 2, section 2.2.3. "Madame de Saint Gilles : une intermédiaire privilégiée?".

129. Lettre de Lady Henrietta Pomfret à la comtesse de Hartford du 28 juillet 1739, *Correspondence of...*, *op.cit.*, p. 132.

130. Lettre de Lady Mary Wortley Montagu du 28 août 1718, *Complete Letters...*, *op.cit.*, vol.1, p. 428 ; Journal de voyage de Lady Pomfret, RO Leicester, DG7, f.48.

131. Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, p. 179.

Toutefois, à la fin du XVIII^e siècle, selon Lady Philippina Knight, la richesse plus que l'élégance caractériserait la décoration intérieure des palais génois :

"splendid conversazioni are given in different palaces, which are magnificently furnished with pictures, gildings, lustres, and are indeed more costly than elegant" ¹³².

L'aspect gastronomique de la réception a son importance : la qualité des rafraîchissements et des sorbets devient à la fois un signe de distinction et constitue aussi une caractéristique de l'hospitalité à l'italienne par rapport aux soupers français. Lady Philippina Knight précise qu'à Gênes, en 1790, les "rafraîchissements" désignent des mets glacés et du chocolat ainsi que des biscuits servis dans des plats en argent ¹³³. Les comptes de Teresa Gentile Doria, tels que mis en évidence par Calogero Farinella montrent, même s'ils s'appliquent aux *veglie* et peuvent également correspondre à une pratique personnelle, qu'il est probable que la collation ait été variée suivant les réceptions, où l'on peut y trouver du chocolat à la vanille ou du chocolat froid, du sirop ou bien encore des cerises, de la crème et des pistaches ¹³⁴. Le sorbet au citron apparaît comme la signature ultime de cette hospitalité gustative ¹³⁵. Il en résulte que le menu doit être choisi avec soin et être de grande qualité.

L'élégance doit être présente également parmi les invités à la conversation. Leur arrivée doit déjà constituer un spectacle qui doit impressionner même les passants, la frontière entre le caractère privé et public de la conversation reste ici ténue :

"[...] all the ladies walk to and from them with their trains held up by a servant, and their chairs following. A silk lanterne with a wax light goes before, and on fine nights, when many of the ladies go the same way, it's pretty enough to see the variety of lights, and the

132. lettre de Lady Knight à Mrs Drake du 30 août 1790, *Lady Knight's Letters...*, *op.cit.*, p. 149.

133. Lettre de Lady Knight à Mrs Drake du 20 août 1790 in *Lady Knight's Letters...*, *op.cit.*, p. 149

134. Calogero Farinella, "Note su socialità...", in Roberto Bizzochi et Arturo Pacini, *Sociabilità aristocratica in età moderna...*, *op.cit.*, p. 68 ; voir aussi une offre similaire dans les conversations aristocratiques à Naples, Elisa Nova Chavarria relate les propos de Galiani qui se désole de ne pas retrouver dans les meilleurs maisons parisiennes, les délices des sorbets, de fruits et de fromage, ce qui fait "grande violence à mon tempérament napolitain". Elisa Nova Chavarria, "Forme e spazi della sociabilità aristocratica napoletana nel Settecento", in Roberto Bizzochi et Arturo Pacini, *Sociabilità aristocratica...*, *op.cit.*, p.73.

135. Calogero Farinella, "Note su socialità aristocratica...", in Roberto Bizzochi et Arturo Pacini, *Sociabilità aristocratica...*, *op.cit.*, p. 69.

company following"¹³⁶.

Toutefois, il n'est pas nécessaire d'être en mesure de démontrer l'ensemble de ce faisceau de critères, mais il est en revanche impératif d'en satisfaire au moins quelques uns. Madame de Saint Gilles reçoit avec le degré de raffinement requis et sa réputation de maîtresse de maison est incontestée. Cependant, ses appartements constitués d'une succession de pièces de petite taille peuvent paraître moins majestueux que les palais génois par exemple¹³⁷. Il est intéressant de noter qu'à Gênes, les mêmes critères de luxe sont appliquées pour les *veglia*, d'une part parce qu'elles prennent place dans les mêmes palais et d'autre part, il apparaît que la réception aristocratique est formalisée de manière relativement homogène¹³⁸.

Cette esquisse du modèle de conversation à l'italienne, réputée être à l'image de la première noblesse, renvoie en quelque sorte à l'idéal de distinction culturelle que nous avons évoqué dans le cadre du logement¹³⁹. Les attentes des voyageuses emportent avec elles à l'étranger une représentation précise de la société dont elles considèrent être les membres, à savoir, le *Beau Monde*. Le système de l'hospitalité, qu'il soit curial ou aristocratique, encourage également ce phénomène en cherchant à impressionner les visiteurs et tout naturellement, avec l'appui des guides visant à faire découvrir les choses les plus remarquables de la ville, ceux-ci contribuent à chercher partout l'excellence. Les ambassades étrangères jouent un rôle décisif à cette surenchère de l'accueil mais pour les échelons inférieurs du personnel diplomatique et consulaire, la réception des étrangers peut parfois s'avérer périlleuse.

5.1.4 Les maisons des diplomates

Les voyageuses britanniques bénéficient de l'accueil de l'ensemble des ministres étrangers présents lors de leur séjour dans le cadre des conversations diplomatiques comme il est d'usage dans les grandes capitales de la Péninsule¹⁴⁰. En recevant de nombreux étrangers de la ville, ces maisons constituent de véritables pôles cosmopolites. La mission de représentation des diplomates se reflète

136. Lettre de Lady Knight à Mrs Drake du 20 août 1790, *Lady Knight's Letters...*, *op.cit.*, p. 149.

137. Lord Herbert, *Pembroke Papers*, *op.cit.*, vol. 1, p. 360.

138. Jérôme Lalande, *Voyage...*, *op.cit.*, p. 364 : "Dans les *veglie*, "on y voit beaucoup d'aménité, de profusion et de goût, les rafraîchissements et les illuminations y coûtent prodigieusement".

139. Voir chapitre 4, section 4.2.2. "Auberges et hôtels" et section 4.2.3 "Pour plus de liberté et d'intimité : les locations".

140. Gilles Montègre a souligné l'importance des salons diplomatiques dans l'accueil des étrangers à Rome. Gilles Montègre, *La Rome des Français*, *op.cit.*, p. 126.

dans la magnificence de l'accueil. La conversation diplomatique fait, en quelque sorte, figure d'une "vitrine" prestigieuse du souverain du pays d'origine. Ce dernier aspect est d'ailleurs souligné avec justesse par Anne Miller, en visite à Turin en 1770 :

"All the Ambassadors and foreign ministers *entertain* very handsomely, as well as frequently, at their respective houses, proportionably to their appointments; but the Spanish ambassador's table surpasses all the others in quantity and quality; the king of Spain having ordered the *Comte d'Ayguilar* [...] to exceed in magnificence all the others, without exception; and added, that the additional expense was not to be his concern, let the augmentation be what it might. Consequently, his table is too much loaded with the delicacies that can possibly be procured. He has a vast profusion of plate and a much greater number of servants than necessary" ¹⁴¹.

Selon Anne Miller, la richesse et l'attrait que la conversation diplomatique doit susciter aux yeux des étrangers va au-delà du souper, qui est en soi constituée déjà un atout par rapport à l'offre italienne. Même dans certaines maisons de représentants du second rang, l'ostentation y est notoire : les épouses portent des bijoux somptueux et l'on y joue gros jeu, rivalisant ainsi avec les ambassadeurs :

"The ambadress of Vienna, Madame Caff-Millar [Khevenhüller], has the finest diamonds I ever saw and in the greatest quantity; she (for the ambassador is at this time absent) entertains frequently. All the foreign ministers, with their wives, repair most of the nights to her *hotel*, where there is high play after supper" ¹⁴².

La comtesse de Khevenhüller est en réalité l'épouse de l'envoyé de Prusse, ministre plénipotentiaire. C'est la qualité de la réception qui la fait passer pour ambassadrice ¹⁴³.

L'offre de l'hospitalité des envoyés plénipotentiaires dépasse les conversations et comprend aussi une gamme variée de divertissements, financée en grande partie par la fortune personnelle : à Turin, Louis Dutens relate notamment, avec emphase, la grandeur des réceptions de ses "maîtres", Lord et Lady McKenzie :

141. Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, pp. 134-135.

142. Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, p. 136.

143. BRT Registre du cérémonial de Cour 1771, f.35. Le comte Johann Sigismund Khevenhüller (1732-1801) est nommé à la cour de Turin de 1763 à 1770. Voir Christine Lebeau, *Aristocrates et grands commis à la cour de Vienne (1748-1791). Le modèle français.*, Paris, CNRS Editions, 1996.

"M. de McKenzie tenoit à Turin un très grand état, et Milady son épouse recevoit bien son monde ; ils avoient souvent de grandes assemblées, donnoient des bals, de grandes fêtes, en sorte que leur maison fut bientôt le rendez-vous le plus agréable de la meilleure compagnie de Turin" ¹⁴⁴.

Les envoyés britanniques logent souvent dans de prestigieux palais dans les nouveaux quartiers correspondant au premier agrandissement de la capitale dans la première moitié du XVIIIe siècle ¹⁴⁵. De 1758 à 1761, Lord McKenzie et son épouse louent le palais *Provana di Parella* près de la place Saint Charles, tandis que Lord et Lady Mountstuart sont installés, de 1779 à 1782, dans le palais Ferrero d'Ormea, généralement prévu pour un ambassadeur et une large suite ¹⁴⁶. Il est situé dans l'îlot *Giuseppe*, près de l'arsenal ¹⁴⁷. Bien que nous ne sachions pas dans quel palais Lord Bristol réside en 1754, ce dernier est également réputé pour la magnificence de son accueil, notamment en raison de ses collections d'argenterie. Si l'on en croit Horace Mann, il aurait dépensé des sommes considérables à Turin afin de tenir son rang de diplomate mais aussi pour préparer la suite de sa carrière ¹⁴⁸. Le faste de sa maison est de nature à rivaliser avec celui de l'ambassadeur de France, Monsieur Chauvelin ¹⁴⁹. Toutefois, nous n'avons pas trouvé la trace de ses conversations. Il est vrai que Lord Bristol n'est pas marié mais l'exemple des conversations d'Horace Mann à Florence ou du cardinal de Bernis à Rome ne semble pas exclure cette possibilité. Pour les chargés d'affaire de l'ambassade, il apparaît que le choix de leur lieu d'habitation est également optimisé : Mr Villettes, secrétaire agissant comme chargé d'affaires en 1734 pour le compte de l'ambassadeur, Lord Essex, loue des appartements dans l'un des palais édifié par le comte Ludovico Canera di Salasco dans l'îlot de *Santo Giacinto*, qui est extrêmement bien placé puisqu'il est à proximité du palais Carignan, de la place Saint Charles et non loin aussi du Palais Royal ¹⁵⁰.

144. Louis Dutens, *Mémoires d'un voyageur...*, *op.cit.*, p. 123.

145. Les nouveaux quartiers du Pô correspondent au second agrandissement de la ville dans les dernières décennies du XVIIIe siècle. Voir Francesco Gianazzo di Pamparato, *Famiglie e Palazzi. Dalle campagne piemontesi a Torino capitale barocca*, Turin, Paravia, 1997.

146. Voir le plan des principales maisons de la noblesse à Turin, figure 5.1.

147. William Lynch occupe également le palais Ferrero d'Ormea de 1770 à 1772.

148. Il obtient l'ambassade de Madrid après son mandat à Turin.

149. François Claude Bernard Louis de Chavelin (1716-1773). James Rothwell, "Silver from London and Turin...", in Paola Bianchi et Karin Wolfe, *Turin and the British...*, *op.cit.*, chapitre 10.

150. Voir Edoardo Piccoli, "Never a more favorable reception...", in Paola Bianchi et Karin Wolfe, *Turin and the British...*, *op.cit.*, chapitre 7.

La fréquence des conversations semble variable suivant les destinations mais les maisons sont largement ouvertes. Lady Rochford reçoit tous les soirs de 1749 à 1755, avec un souper. La comtesse de Kottulinsky, originaire de Vienne, fait l'éloge de ses soirées cosmopolites dans ses mémoires :

"Chez la femme de l'envoyé d'Angleterre, Milady Rochefort, une de mes amies intimes, j'étois presque tous les soirs à souper, où il y avait quantité d'Anglois, nation que j'estime infiniment car j'aime leur franchise" ¹⁵¹.

En 1790, Mrs Trevor reçoit également avant les représentations au théâtre de Carignan aux mêmes heures que les salonnières italiennes, c'est-à-dire jusqu'à huit ou neuf heures du soir. Mary Berry précise que la société qu'elle réunit dans sa conversation est principalement française ¹⁵².

A Gênes, Henry Molins Davant, envoyé britannique de 1714 à 1722 est le seul à occuper cette fonction au XVIIIe siècle. Son épouse, Frances Davant, reçoit la noblesse locale en animant des conversations auxquelles Lady Mary Wortley Montagu a participé ¹⁵³. La Grande-Bretagne décide ensuite d'envoyer des consuls qui n'ont ni la naissance ni l'éducation de l'ancien envoyé, chargés en réalité de surveiller les allées et venues du Prétendant (James Francis Edward Stuart) ¹⁵⁴. Les consuls que l'on trouve à Gênes après 1722 et tout au long du XVIIIe siècle à Nice, reçoivent dans la mesure de leurs moyens, à un niveau beaucoup plus modeste que les autres diplomates.

A Nice, la situation est similaire. Les consuls des différentes nations à Nice, y compris le représentant britannique, ne sont guère considérés comme des *Gentlemen*, selon Lady Amabel Polwarth. Leur présence aux conversations de la noblesse niçoise résulte de l'existence d'une société élitaires locale très restreinte et semble être favorisée par les relations qu'ils entretiennent avec les étrangers de distinction dans le cadre de leurs fonctions ¹⁵⁵. Il ne semble pas avant la fin du XVIIIe siècle, exister de trace de conversations proposées par les consuls. Laetitia Houblon indique cependant que sa cousine, qui s'est mariée avec le consul britan-

151. La comtesse de Kottulinsky, *La Destinée...*, *op.cit.*, p. 104 et sur la présence régulière des étrangers de la ville, voir p. 78.

152. Mary Berry, *Extracts...*, *op.cit.*, p. 236.

153. Lettre de Lady Mary Wortley Montagu à Lady Pomfret du 28 août 1718, *Complete Letters...*, *op.cit.*, p.428.

154. Voir Paola Bernardini, "The Genoese are esteem'd extremely cunning : relazioni diplomatiche, mercantili e culturali tra Genova e l'Inghilterra alla metà del XVIII secolo" in Carlo Bitossi et Claudio Paolucci, *op.cit.*, pp. 709-719.

155. Lettre de Lady Polwarth du 4 mai 1778, RO Bedford L 30-9-60-140.

nique, Mr Green, à Turin, doit depuis son retour à Nice effectuer de nombreuses visites et recevoir, conformément aux obligations de son nouveau statut¹⁵⁶. Arthur Young fait d'ailleurs l'éloge de l'hospitalité du consul et de son épouse qui d'une part, lui permet de partager un repas "à l'anglaise" et affirme que leur accueil est tellement chaleureux qu'il dépasse la politesse ordinaire¹⁵⁷. Leur résidence à Nice se situe dans le quartier neuf de *Villanova*, ce qui laisse supposer l'accueil de nombreux Britanniques¹⁵⁸. En revanche, rien ne permet d'affirmer que l'épouse du consul tient des conversations, ce qui semble être réservé aux femmes des envoyés et à la mesure de leur fortune. Les archives diplomatiques ne sont pas d'un grand recours pour répondre à cette question. Toutefois, l'ampleur et la qualité de l'hospitalité du consul Green ne fait aucun doute en raison notamment de sa popularité après des voyageurs britanniques¹⁵⁹.

Il en résulte que lors des séjours des voyageuses au cours du XVIII^e siècle, les conversations diplomatiques suivent surtout le modèle des réceptions des ambassades françaises (et parfois, espagnoles), ce qui donne le ton et la mesure de l'hospitalité à atteindre.

5.2 Chasser l'ennui ou s'enrichir ?

Il ressort, de manière unanime, que la fonction principale de la conversation est de divertir et d'être un moyen relativement facile pour trouver de la compagnie, soit en attendant l'Opéra ou le théâtre soit pour combler l'absence de spectacles. Dans les villes étudiées, la question de la saison des spectacles est moins critique qu'à Rome où celle-ci est limitée à la période du Carnaval. Comme nous l'avons évoqué plus haut, à Turin, la saison de l'Opéra royal est relayée par les représentations du théâtre de Carignan. La conversation de Madame de Saint Gilles est notamment plus fréquentée le vendredi car il n'y a pas théâtre¹⁶⁰. A Gênes, une

156. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 216.

157. Arthur Young, *Travels...*, *op.cit.*, p. 274-276.

158. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p.216.

159. Il a notamment reçu le soutien de la duchesse d'Ancaster lors d'une demande de dédommagement auprès du secrétaire britannique d'état, Lord Greville, rédigée par l'envoyé britannique à Turin, après l'occupation française où il aurait aidé de nombreux Anglais à fuir à Gênes, alors qu'il avait déjà quitté ses fonctions de consul. Une autre lettre est envoyée par Monsieur Trevor après le décès de Monsieur Green afin de tenter de venir en aide à sa veuve et ses quatre enfants dont certains sont en mauvaise santé. Lettre de Lord Greville à Monsieur Trevor du 9 juin 1792 et lettre de Monsieur Trevor à Lord Greville du 29 mars 1800, NA, FO 67-10 f.128 et f.139.

160. Jérôme de Lalande, *op.cit.*, vol.1, p. 193 ; Lord Herbert, *Pembroke Papers*, *op.cit.*, vol. 2, p.383.

multiplicité de théâtres dans l'espace public ou privé ainsi que l'accès à de nombreuses conversations garantit aux voyageuses une qualité des divertissements. Même en période de villégiature, les voyageuses bien intégrées comme Lady Philippina Knight et sa fille, Cornelia, sont invitées à assister à des conversations et des représentations de théâtre privées à la campagne. Elles ont l'autorisation de passer les portes de la ville en raison de leur statut d'étrangère de distinction et de revenir ensuite en ville ¹⁶¹. En France, les salons se tiennent entre la fin des spectacles comme chez Julie Lespinasse et le souper tandis qu'en Italie, c'est à la place ou avant le théâtre que les étrangers se rendent dans les grandes maisons. Mais que faisait-on dans les conversations ? Une multiplicité d'activités semble présente bien que cela soit parfois difficile de les rattacher aux seules conversations car elles semblent être pratiquées dans le cadre d'autres divertissements aristocratiques, avec des variations selon les lieux et les familles. Marianna d'Ezio met en garde contre des analyses trop "uniformisantes" à l'échelle de la Péninsule car chaque état semble avoir développé des formes particulières de conversation, Venise et Rome constituant sur ce point des exemples manifestes ¹⁶².

5.2.1 La place de la musique et de la danse

Dans les récits de voyage des Anglaises, il est difficile de déterminer quelles occupations sont accessibles aux invités. La musique est par exemple peu associée à la forme de la conversation animée par les maîtresses de maison, tandis que les concerts de musique sont souvent proposés par des hommes comme dans la famille Durazzo ou bien dans les maisons des représentants diplomatiques. Il apparaît pourtant dans l'iconographie des exemples d'œuvres représentant des après-midis de musique correspondant à des conversations, mais nous n'avons pas trouvé de témoignage dans les sources ¹⁶³. Même dans la correspondance de Clelia Durazzo, aucune mention n'est faite à la musique. Dans les brèves descriptions

161. Voir la lettre de Thomas Brand à Mrs Carr du 13 octobre 1791, NLS, *Brand MSS*, acc 10061. Elles sont notamment invitées à assister à une pièce jouée en français dans le théâtre privé de la famille Durazzo à Sestri.

162. Marianna d'Ezio, "Literary and Cultural Intersections..." in Hilary Brown et Gillian Dow (dir.), *Readers, Writers, Salonnières...*, *op.cit.*, p.12-13.

163. Miss Egerton mentionne deux concerts à Gênes, tous deux sur invitation de messieurs, l'un par Giovan-lucca Durazzo et l'autre, par Monsieur Cafferano. Miss Egerton, *Diary...*, *op.cit.*, pp. 116-117. Sur les représentations iconographiques au XVIIIe siècle, voir Giulia Torri, *La vita in villa. Svaghi, lussi e raffinatezze nell'Italia del Settecento*, Rome, Donzelli Editore, 2017 : deux toiles de G. Bonito, appartenant à une collection privée, évoquent une après-midi de divertissement où des invités jouent de la musique tandis que d'autres jouent aux cartes autour d'une table.

qu'elle donne, seuls les éléments constitutifs de la conversation italienne sont présents, à savoir une hôtesse réunissant une société mixte autour de tables de jeu¹⁶⁴. Pourtant, il est fréquent de trouver en Italie la présence de musiciens amateurs et professionnels dans les grandes maisons. Marianna D'Ezio cite même la participation d'artistes étrangers comme Cecilia Davis, une chanteuse d'opéra de renom anglaise, qui a donné des récitals à Milan, Florence, Venise et Naples de 1772 jusqu'à 1785¹⁶⁵. Caroline Giron-Panel mentionne l'existence d'"académies" qui désignent une soirée musicale qui peut prendre place chez un compositeur, dans une demeure patricienne ou bien encore dans une maison bourgeois¹⁶⁶.

Il semble également que les formes de sociabilité soient plus flexibles qu'il n'y paraît, surtout en villégiature. Les jardins remplacent les intérieurs et il semble bien qu'il y ait des transpositions de la conversation de la ville à la campagne. Même si le terme de "conversation" n'est pas utilisé par les peintres, les assemblées réunissant musique et jeux de cartes définissent un genre pictural, dénommé "trattenimento in giardino"¹⁶⁷. Selon le *Compendio del vocabulario degli accademici della Crusca* de 1739, le terme de "trattenimento" est le fait de recevoir une personne de distinction ou un ambassadeur¹⁶⁸. Il n'est pas clair cependant, selon ces tableaux, de déterminer qui est à l'initiative de l'invitation. A Cornigliano, la maison d'Agostino Lomellini est de loin la plus connue et il y reçoit des étrangers¹⁶⁹. Selon Osvaldo Raggio, les assemblées dans les jardins seraient des conversations adaptées à un cadre plus informel et dicté par la saison et la campagne¹⁷⁰. Ces peintures ne sont pas sans lien avec les équivalents français comme celui de Michel Barthélémy Ollivier, *Le thé à l'anglaise servi dans le salon des Quatre-Glaces au palais du Temple à Paris* de 1764 où des musiciens interprètent, tandis que les autres jouent ou se restaurent au buffet. Selon Antoine Lilti, la peinture peut évoquer dans un même tableau des moments qui n'ont pas forcément eu lieu au même moment, ce qui tendrait à montrer les limites de ces

164. Lettre de Clelia Durazzo du 15 mars 1740, ASG MS 48916 f. 71.

165. Marianna D'Ezio, *Literary and Cultural Intersections...*, *op.cit.*, pp. 14-15

166. Voir Caroline Giron-Panel, "La musica ha la sua propria sede in questa città : histoire urbaine et espaces musicaux à Venise, 1600-1797", in Laure Gauthier et Mélanie Traversier (dir.), *Mémoires urbaines : la musique dans les villes d'Europe (XVIe-XIXe siècle)*, Paris, PUPS, 2008, p. 71.

167. Giulia Torri, *La vita in villa...*, *op.cit.*, pp. 249-250.

168. *Compendio del vocabulario degli accademici della Crusca*, *op.cit.*, vol. 5.

169. Edward Smith, *Sketch...*, *op.cit.*, vol. 1, p. 256; voir aussi Osvaldo Raggio, "Variazioni sul gusto francese. Consumi di cultura a Genova nel Settecento", *Quaderni Storici*, n.115, 2004, pp. 177-178.

170. Osvaldo Raggio, "Variazioni...", *art.cit.*, p.177.

sources pour établir la réalité des pratiques ¹⁷¹.

La danse fait également partie des activités favorites des élites et il apparaît que les bals sont en principe liés aux festivités de la période du carnaval et prennent place soit dans les théâtres soit dans les grandes maisons. Comme pour la musique, les sources de notre corpus ne sont pas très prolixes sur les bals, à l'exception de Lady Polwarth à Nice pendant l'hiver 1778-1779. Elle indique avoir dansé chez la baronne Tonduti pendant le carnaval : elle évoque les danses à la mode, à savoir les cotillons qui sont d'origine française mais aussi les *Country Dances* qui sont des contredanses anglaises ¹⁷². Elle indique que contrairement à son amie, Mrs Barker qui a refusé de danser, elle a exécuté tant bien que mal les figures ¹⁷³. Dame de la cour en Angleterre, Lady Amabel Polwarth a néanmoins une certaine habitude de la danse car elle participe tous les ans à l'anniversaire du roi. A cette occasion, trois nouvelles chorégraphies sont proposées par le maître de danse royal, élargissant ainsi le répertoire disponible et sont ensuite reproduites dans les cercles de sociabilité aristocratique de la ville. Des recueils sont édités tous les ans au profit des professeurs particuliers ou des académies privées de danse ¹⁷⁴.

Cette pluralité des formes de la conversation semble démontrer à la fois une certaine plasticité qui contraste avec les assemblées de Madame de Saint Gilles à Turin, qui apparaît plutôt, aux yeux des étrangers, comme une institution stable et sans doute plus figée. Il en résulte que les activités de musique et de danse peuvent avoir lieu dans le cadre des autres événements mondains comme les dîners qui sont distincts des conversations, comme le témoigne Pietro Verri dans les mémoires à sa fille (1775). L'écrivain évoque notamment le fait qu'il n'est pas nécessaire de faire montre de ses talents de musicienne lorsqu'elle reçoit pour le dîner (pranzo), sauf si elle dispose d'un réel talent. Cette recommandation laisse supposer que les maîtresses de maison auraient tendance à considérer qu'une aubade offerte à ses invités est l'exemple d'une hospitalité de qualité ¹⁷⁵. En effet, le dîner donne lieu dans certaines maisons à des spectacles de société : du théâtre, de la déclamation poétique ou de la musique comme nous venons de l'évoquer ¹⁷⁶. La lecture à voix

171. Antoine Lilti, "Le concert au salon : musique et sociabilité à Paris au XVIIIe siècle", in Hans Erich Bödeker, Patrice Veit et Michael Werner (dir.), *Espaces et lieux de concerts en Europe 1700-1900 : architecture, musique et société*, Berlin, Berliner Wissenschafts Verlag, 2008 p. 142.

172. Lettre de Lady Amabel Polwarth du 10 mars 1778, RO Bedford, L30-13-12-48.

173. Ibidem.

174. Ingrid Brainard, "New dances for the Ball. The Annual Collections of France and England in the Eighteenth-Century", *Early Music*, vol. 14 n.2, 1986, pp. 164-174.

175. Pietro Verri, *A mia Figlia*, éd. Gavino Manca, Sellerio editore Palermo, 2003, p.60.

176. A Parme, le dramaturge, David Garrick, est convié en 1764 par le duc Philippe de Parme à un dîner donné en l'honneur du duc de York. A cette occasion, il lui est demandé de lire et jouer

haute est d'ailleurs une pratique réputée appartenir à la conversation, notamment à Gênes dans le salon d'Artemisia Balbi Senagara, où des livres soumis à la censure sont dévoilés¹⁷⁷. Il serait erroné de réserver à la conversation l'ensemble de ces activités, en se fondant uniquement sur l'iconographie qui a contribué pour une large part à créer le mythe des salons littéraires à Paris¹⁷⁸. Il convient également de souligner que la diversité des divertissements ainsi que leur qualité ont sans aucun doute varié en fonction du lieu et de la fortune des maîtresses de maison italiennes.

Les étrangers ressentent généralement au cours de la conversation, en Italie ou ailleurs, le besoin de rompre une ambiance qui devient pesante, en raison d'une politesse qui semble trop rigide, souvent imputée à un manque de communication entre les convives. A Paris, selon Mrs Crewe, le souper est la ressource appréciée par les étrangers pour rompre avec l'étiquette du cercle autour de la maîtresse de maison qui donnerait lieu à des révérences et des discours à l'arrivée de chaque convive, l'après-midi étant ainsi coupée en deux parties¹⁷⁹. A Turin, le formalisme de la conversation de Madame d'Aglié est mis en évidence par le voyageur William Deane Poyntz, en 1778, qui mentionne la tenue d'un cercle¹⁸⁰. Cette pratique de placer les invités en cercle est un emprunt du modèle curial (le cercle de la reine), tandis que dans d'autres villes comme Venise, Anne Miller évoque une organisation des pièces, notamment une succession de pièces, afin d'éviter la formation d'un cercle¹⁸¹. Il semble également que la configuration des appartements de Madame de Saint Gilles, comprenant des pièces étroites contenant un grand nombre d'invités, aient contribué à rompre avec cette ancienne tradition¹⁸².

Macbeth pour le grand plaisir du duc. Voir Peter Walch, "David Garrick in Italy", *Eighteenth-Century Studies*, vol. 3, n.4, 1970, pp. 528-529.

177. Farinella Calogero, "La Nobile Servitu...", in Maria Luisa et Elena Brambilla, *Salotti...*, *op.cit.*, p.116; voir aussi Maria Iolanda Palazzolo, "Leggere in salotto...", in Maria Luisa et Elena Brambilla, *Salotti...*, *op.cit.*, pp. 19-27.

178. Antoine Lilti, "Le concert au salon..." in Hans Erich Bödeker, Patrice Veit et Michael Werner (dir.), *Espaces et lieux de concerts...*, *op.cit.*, p. 142; *Id.*, *Le monde des salons*, *op.cit.*, p. 9.

179. Michael Allen, *An English Lady...*, *op.cit.*, p. 113.

180. Andrea Merlotti, *Salotti in una città cosmopolita...*, *art.cit.*, p. 142.

181. Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 2, p. 359. En revanche, Pietro Verri, qui affirme transmettre à sa fille un tableau véridique des conversations de son temps (autour de 1777) à Milan, décrit les rituels du cercle dans les conversations aristocratiques. L'auteur lui recommande d'oser entrer dans la pièce avec naturel, de ne pas oublier de saluer la maîtresse de maison ainsi que les invités déjà assis. Elle doit également se lever à l'arrivée de chaque invité. Pietro Verri, *A mia figlia*, *op.cit.*, pp. 36-38. Cela n'est pas sans rappeler les codes suivis par le doge et sa famille à Gênes dans le cadre de ses assemblées.

182. Lord Herbert, *Pembroke Papers*, vol. 2, p. 360.

Toutefois, la tenue du cercle est reprise dans certaines conversations provinciales à Nice. Lady Amabel Polwarth indique que celles-ci débutent toujours par un cercle formel¹⁸³. Il n'est pas rare cependant que la province soit plus conservatrice par imitation de la capitale.

Le jeu, surtout les cartes, constituent les divertissements par excellence des conversations fréquentées par les voyageuses. Le jeu est bien-entendu pratiqué dans toutes les formes de sociabilité aristocratique et particulièrement au théâtre qui constitue le prolongement de l'hospitalité domestique. Dans les loges, on joue pendant que des rafraîchissements sont servis¹⁸⁴. A Nice, les concerts par souscription peuvent être suivis de bals et des salles sont dédiées au jeu¹⁸⁵. La centralité du jeu est telle que Lady Caroline Holland fait le rapprochement entre la conversation italienne et l'*assembly* anglaise qui n'est autre qu'une soirée avec des jeux de cartes ("card parties")¹⁸⁶.

5.2.2 La centralité du jeu

La prédominance du jeu est visible par l'utilisation des cartes à jouer dans le cadre des sociabilités aristocratiques comme carton d'invitation ou même comme "carte de visite" pour relayer un message comme illustré ci-après¹⁸⁷. Il existe également des sortes de bulletins faisant office d'invitation à des conversations ou des fêtes. Nous avons trouvé dans les archives de Lady Spencer quelques exemples d'invitation qui sont donnés ci-après. Les cartes de jeux sont également utilisées pour reporter les gains et pertes lors d'une conversation comme nous avons pu en trouver quelques exemples dans les archives de la noblesse locale génoise, comme aussi illustré.

Cette centralité du jeu transparaît de manière évidente dans les écrits des voyageuses puisque les conversations constituent l'activité habituelle de l'après-midi où il est possible de se rendre tous les jours, devenant ainsi une occupation quotidienne. Les sociabilités se concentrent autour des tables de jeu, même s'il est possible de s'en éloigner pour converser ou marcher¹⁸⁸. Les jeux de cartes à la mode sont les jeux d'argent (Pharaon, Piquet, la Cavagnole..), dont la plupart sont

183. Lettre de Lady Amabel Polwarth du 24 février 1778, RO Bedford, L 30-13-12-47.

184. Lettre de Lady Caroline Holland du 19 décembre 1766, *Correspondence...*, *op.cit.*, p. 487.

185. Lord Herbert, *Pembroke Papers*, *op.cit.*, vol.2, p. 249.

186. Lettre de Lady Caroline Holland du 1er novembre 1766 à la duchesse de Leinster, *Correspondence...*, *op.cit.*, p. 477.

187. Voir figure 5.3 et 5.4

188. Lettre de Sophia Fermor (1739), RO Leicester, *Finch Papers*, DG 7, bundle 37-7.



FIGURE 5.3 – Carte à jouer, recto et verso, invitant Madame Teresa Gentili Doria à un bal au palais des Carrega en 1732, Centro di Studi e Documentazione Economica de Gênes.



FIGURE 5.4 – Carte à jouer, recto et verso, relayant un message sans doute rédigé par Lady Spencer ou pour son compte, British Library.

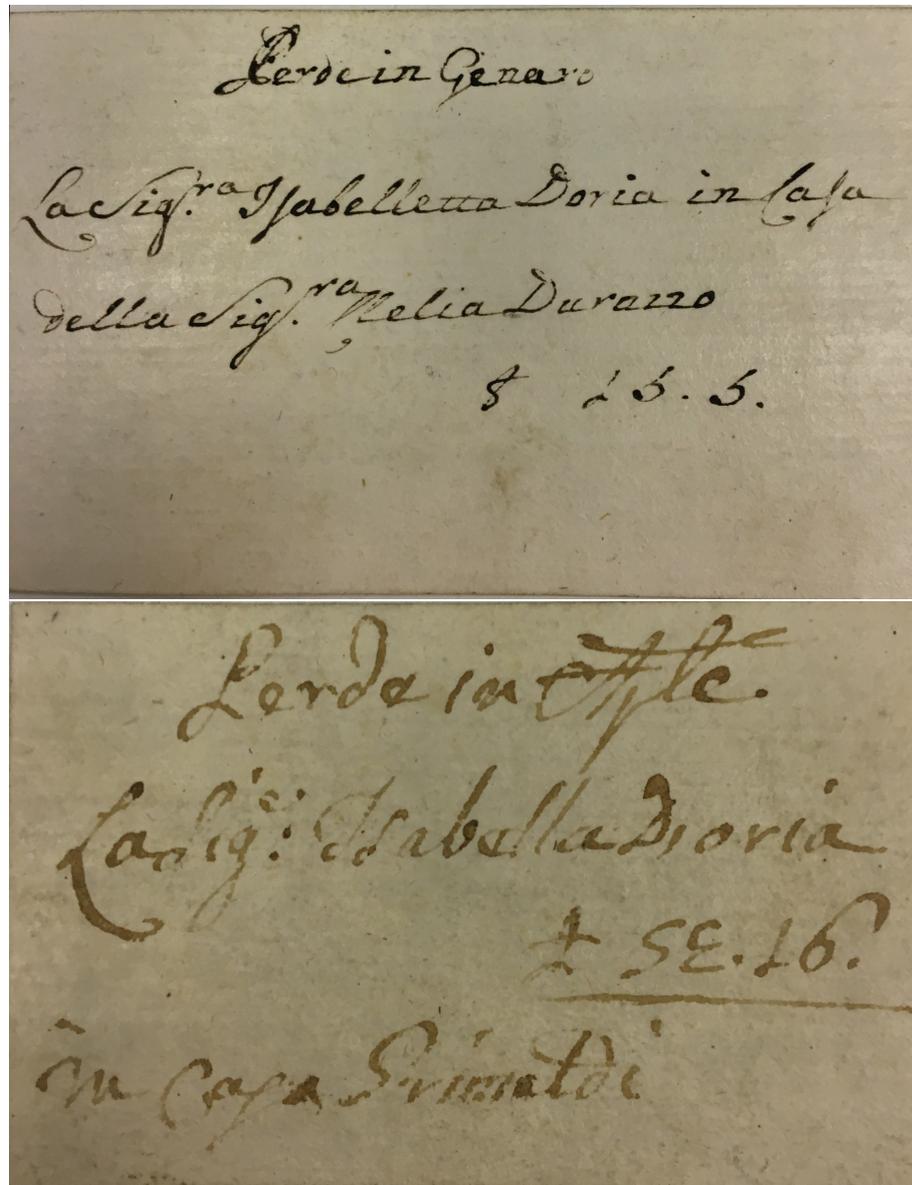


FIGURE 5.5 – Cartes appartenant à Isabella Doria récapitulant le compte de ses gains et pertes lors d'une conversation chez Clelia Durazzo et chez les Grimaldi, Centro di Studi e Documentazione Economica.

pratiqués en France. Le Whist britannique est également cité¹⁸⁹. Lady Mary Coke indique avoir fait des parties de Whist et d'Ombre chez Madame de Saint Gilles, tandis que la comtesse de Spencer mentionne jouer au *Whist*, Quadrille, Reversis et au Pharaon à Nice chez le gouverneur¹⁹⁰. A Gênes, une large table de jeu rassemblant plus de vingt personnes autour des jeux de cartes dont le Biribi, le Quinze et la Trésette sont relevés par Lady Spencer. Les voyageuses semblent connaître un grand nombre de jeux, mais il n'est pas rare qu'elles soient initiées à des nouveaux comme ce fut le cas de la comtesse de Spencer qui découvre le Pharaon à Nice en 1769 ou de Laetitia Houblon qui apprend à jouer au Reversis dans la même destination à la fin du siècle¹⁹¹. Des traités instituant les règles applicables à ces jeux apparaissant dès 1725 en France puis en 1753, paraît en Italie un recueil recensant les jeux les plus pratiqués dans les conversations¹⁹². En Grande-Bretagne, Edmund Hoyle publie un traité sur le Whist en 1743, qui a ensuite donné lieu à une nouvelle édition révisée en 1775 en vue de le compléter avec d'autres jeux importés d'Europe¹⁹³. Ces manuels montrent à la fois une homogénéité des pratiques et attestent, de manière manifeste, le goût du jeu.

Cependant, la réception de celui-ci est plutôt mitigé parmi les voyageuses. Même si l'attention portée au montant des sommes mises concerne avant tout des critères de prestige et de distinction sociale, le jeu lui-même ne suffit pas à satisfaire les attentes. Il existe, naturellement, quelques exceptions.

En 1769, la comtesse de Spencer apprécie de découvrir la complexité du jeu du Pharaon qui suppose de manier 78 cartes ainsi que des coupes, des épées et des

189. Les études sur le jeu émanent principalement de l'histoire littéraire. Sur le jeu au XVIIIe siècle en Italie, voir Beatrice Alfonzetti et Roberta Turchi, *Spazi e tempo del giochi nel Settecento*, Società Italiana di Studi sul Secolo, 2011. Sur le jeu au XVIIIe siècle en France, voir aussi Francis Freundlich, *Le monde du jeu à Paris : 1715-1800*, Paris, Albin Michel, 1995 ; Elisabeth Belmas, *Jouer autrefois : essai sur le jeu dans la France moderne*, Seyssel, Champ Vallon, 2006. Pour une approche plus sociologique du jeu, voir Antoine Lilti, *Le Monde des Salons...*, *op.cit.*, pp. 233-238.

190. Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, p. 311 ; Journal de Lady Spencer, 8 décembre 1769 et 26 décembre 1769, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS5 2014-1-2 f.52 et f.71.

191. Journal de Lady Spencer, 8 décembre 1769, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS5 2014-1-2 f. 52 ; Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 188.

192. En France, l'*Académie universelle des jeux* publie plusieurs éditions jusqu'en 1802, rassemblant les usages en vigueur pour chaque jeu ; en Italie : R. Bisteghi, *Il gioco pratico e sieno Capitoli diversi che servono di regola ad una Raccolta di giuochi piu praticata nelle Conversazioni d'Italia*, Bologne, 1753.

193. Edmund Hoyle, *A Short Treatise on the game of Whist*, Londres, 1743 ; *Id.*, *Hoyle's game improv'd : being practical treatises on the following fashionable games, viz. Whist, Quadrille, Piquet, Chess, Back-gammon, Cricket, Tennis, Quinze, Hazard and Lansquenet. In which are also contained the way of betting at those games...including the laws of the several games...*, Londres, 1775.

bâtons¹⁹⁴. Elle semble également impressionnée par le nombre de tables de jeu (8 à 10 tables environ) mises à disposition par la comtesse de Nangis, fréquentées par de nombreux hommes comme dans la conversation de Madame de Saint Gilles à Turin¹⁹⁵. Cette disproportion présente dans certaines conversations l'a surprise au début mais elle indique ensuite qu'elle fait régulièrement des parties avec le comte de Maccarani¹⁹⁶.

Laetitia Houblon semble apprécier les parties de Reversis car d'une part, elle est accompagnée d'un baron qui est galant avec elle et il semble que la politesse est de faire gagner les dames¹⁹⁷. A Nice, elle pratique le whist, le Reversis et le Pharaon et note dans son journal tous ses gains et pertes comme il est d'usage parmi les dames de la haute société en Europe¹⁹⁸. Elle y consacre toute son attention et se trouve agacée d'avoir été interrompue dans le jeu par la conversation incessante de la duchesse de Cossé Brissac¹⁹⁹. La voyageuse rapporte même une anecdote qui serait une tradition locale qui consisterait à déterminer par le jeu si un soupirant est amoureux. Il lui suffit de tirer une carte pour sa supposée bien-aimée et si cette dernière perd au jeu à cause de ladite carte, cela signifie qu'il éprouve des sentiments pour elle, très vraisemblablement en application du proverbe, "malheureux en amour, heureux au jeu"²⁰⁰. Le jeu est ici vecteur de sociabilité et surtout, d'intégration de la voyageuse au sein de la noblesse niçoise, en étant initiée à leurs usages.

Alors que les comptes de jeu de Laetitia Houblon sont bénéficiaires, lorsque les pertes s'accumulent pour des voyageuses moins chanceuses ou expertes, le jeu devient inquiétant. Lady Mary Coke se désole de ne pas être en mesure de rééquilibrer ses livres de compte car les mises du Whist pratiquées à Turin sont

194. Journal de Lady Spencer, 8 décembre 1769, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS5 2014-1-2, f.52.

195. *Ibidem*, f.52.

196. *Ibidem*, f.54. La forte proportion de membres masculins peut notamment s'expliquer par le fait que seules les femmes mariées participent aux conversations, contrairement à la pratique anglaise où les jeunes filles sont invitées, en partie pour faire un bon mariage. Voir Elena Brambilla, *Sociabilità e relazioni femminile...*, *op.cit.*, pp. 186-192.

197. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 190.

198. A Gênes, Isabella Doria De Mari (?-1785), aristocrate génoise forte éprise du jeu, a choisi d'établir un bilan de ses gains et pertes pour chaque conversation, en indiquant les sommes en cause ainsi que le nom de la maîtresse de maison. Les résultats sont ensuite consignés dans un livre de comptes. CSDE, *Archivio Doria di Montaldeo*, n.816-834.

199. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, p. 198. Son attrait du jeu ne se limite pas aux conversations, elle participe également à des loteries et propose même d'offrir une partie de ses gains à sa correspondante (sa belle-soeur) afin de ne pas être tentée de les réinvestir de nouveau.

200. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.*, p. 195.

basses. Or, elle a engagé de nombreuses sommes à Florence en jouant sans succès à l'Ombre tous les après-midis chez Horace Mann et Lord Tylney²⁰¹.

Le roi de Sardaigne a tenté, comme ailleurs, d'instaurer une régulation restrictive en imposant des mises en jeu peu élevées. Toutefois, comme les bénéfices pour l'Etat sont évidents, notamment ceux issues de la loterie, une certaine tolérance demeure jusqu'aux dernières décennies du XVIIIe siècle²⁰². La comtesse de Spencer précise notamment qu'à Nice, il est possible de jouer chez Madame de Nangis même les jours de fêtes religieuses comme l'Immaculée Conception²⁰³. Toutefois, le contrôle se durcit à la fin du XVIIIe siècle. Laetitia Houblon précise que le Pharaon est désormais banni par Victor Amédée III en janvier 1788. Des amendes sont mêmes fixées, s'élevant à 100 couronnes pour une première infraction et à 300 couronnes en cas de récidive. Elle ajoute sur le ton de l'humour qu'au delà, c'est une vie retirée dans un couvent qui attend les contrevenantes !²⁰⁴. En France et en Angleterre, la situation reste difficile à maîtriser²⁰⁵. Le Pharaon est également dans la ligne de mire de Georges III, cette folie du jeu étant directement associée aux dames de l'aristocratie. Cependant, les mesures prises ne mettent pas fin à sa pratique. Il est prohibé à la cour mais il se maintient dans les grandes maisons²⁰⁶. Lady Amabel Polwarth avait déjà relevé en 1778 que les sommes mises sont faibles dans le comté de Nice. L'Anglaise justifie cet état de fait par une rumeur selon laquelle les Anglais ont trop gagné au Basset (qui est proche du jeu du Pharaon) et ont donc dépouillé la noblesse locale, ce qui a conduit par la suite le roi à bannir tout gros jeu :

"Some winters ago, there was pretty high play for Nice at the Basset Table and both Lord Algernon Percy and Sir Horatio Mann²⁰⁷ us'd to pull out their Rouleaux of Guineas. But on the whole they won the Nissards money, which perhaps may be a reason there being less gaming at present"²⁰⁸.

201. Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 4, p. 308, 282 et 311.

202. Jérôme de Lalande, *Voyage d'un Français...*, *op.cit.*, p. 151 ou 191.

203. Journal de Lady Spencer, 8 décembre 1769, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS5 2014-1-252, f. 52.

204. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, pp. 198-199.

205. Sur la police des jeux en France, voir Elisabeth Belmas, *op.cit.*, pp. 192-201.

206. Gillian Russel, "Faro's Daughters : Female Gamesters, Politics and the discourse of Finance", *Eighteenth-Century Studies*, vol.33, n.4, 2000, pp. 481-504.

207. Neveu de l'envoyé Horace Mann (1744-1814).

208. Lettre de Lady Polwarth du 10 février 1778, RO Bedford L 30-9-60-126. Jérôme de Lalande fait mention également de cette hypothèse d'Anglais ayant remporté trop de gains comme Lord Malborough. Jérôme de Lalande, *Voyage d'un Français...*, *op.cit.*, p. 151 et p. 191.

A Gênes, selon Lady Mary Wortley Montagu, la réglementation prévoit l'interdiction des jeux de hasard²⁰⁹. Toutefois, la réalité est autre : des mises élevées semblent être en jeu dans les grandes maisons. En 1739, Alain Campredon note les palais où l'on joue gros, comme par exemple, chez Lilla Bianca Pallavicini, veuve de Felice Spinola²¹⁰. Jérôme de la Lalande précise que chez Lilla Doria vers 1760, "il s'y fait des parties de cavagnol extrêmement considérables"²¹¹. A la fin du XVIIIe siècle, Lady Phillipina Knight reporte que dans les conversations, les mises sont très hautes mais elle ne semble pas avoir joué elle-même car elle emploie l'expression "it's said very high". Elle ajoute que les gains sont versés en main propre au domicile dans les vingt-quatre heures et si les dettes ne sont pas honorés, le vainqueur peut poursuivre le débiteur²¹². Lady Philippina Knight fait partie du groupe de femmes plus âgées qui sont réputées avoir abandonné les folies de la jeunesse auxquelles la pratique excessive du jeu se rattache. De plus, elle ne souscrit pas à la débauche et à la dissipation qu'elle reproche à de nombreux congénères. Elle affirmera d'ailleurs plus tard à Rome qu'elle ne joue jamais et que sa fille en fait de même²¹³.

L'âge ou parfois les circonstances malheureuses d'un séjour à l'étranger constituent des éléments décisifs qui influencent le comportement des dames anglaises. Ainsi, alors que la comtesse de Spencer apprécie le jeu dans ses premiers voyages jusqu'en 1769 inclus, il n'en est pas de même en 1792²¹⁴. Lady Spencer est à Nice pour accompagner sa fille temporairement rejetée par le duc tandis que la cadette, Lady Duncannon, est souffrante et doit rester dans le climat chaud de l'Italie. Face à ce contexte douloureux, la comtesse affirme qu'elle en a fini des jeux d'argent et qu'elle ne sait plus même jouer. Elle ne s'y prête que par politesse lorsqu'elle reçoit²¹⁵. Le goût du jeu est remplacé par des buts plus édifiants comme la botanique, qui devient d'ailleurs au XIXe siècle une occupation réputée noble et de

209. Lettre de Lady Mary Wortley Montagu du 25 août 1741, *Complete Letters...*, *op.cit.*, vol. 2, p. 247 : "All games of chance are strictly prohibited, and it seems to me the only Law they do not try to evade. They play at Quadrille, Picquet...but not high".

210. Salvatore Rotta, "Une aussi perfide nation...", in Carlo Bitossi et Claudio Paolucci, *Genova 1746...*, *op.cit.*, p. 670.

211. *Ibidem*, p. 630.

212. *Ibidem*, p. 149.

213. Lady Phillipina Knight, *Letters...*, *op.cit.*, p.177.

214. Lady Spencer a eu dans sa jeunesse une passion du jeu, qu'elle a transmise à sa fille, la duchesse de Devonshire, qui en fait les frais durement puisque celle-ci est contrainte de s'exiler pendant deux ans en Europe au titre de ses dettes (et de sa grossesse illégitime). Voir Georgiana Cavendish, *The Sylph*, éd. Jonathan David Gross, Evanston, Northwestern University Press, 2007. Préface de l'éditeur, p. xxvii.

215. Lettre de Lady Spencer du 11 avril 1792, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75641.

nature à détourner les jeunes filles de la frivolité²¹⁶.

Il est intéressant de noter qu'il n'est jamais question de jeu dans les récits ou correspondances de voyage des femmes en difficulté conjugale. Leur conduite dangereuse peut affecter des négociations comme par exemple, les tentatives de Lady Elizabeth Foster auprès de son mari afin d'obtenir l'installation de ses enfants à Chatsworth ou conduire à des situations irrémédiables comme le divorce pour Lady Webster²¹⁷. Un autre élément, tout aussi déterminant, est le manque de ressources. Lorsqu'il y a séparation ou exil pour la duchesse de Devonshire sans divorce, les voyageuses sont démunies de leur *pin money* et laissé au bon vouloir de la famille²¹⁸. La mère de Lady Spencer tente de pallier cette difficulté en aidant financièrement sa fille mais il n'est certainement pas question de jeu pour cette raison, afin de ne pas déplaire au duc dont le rappel de la duchesse est espéré et attendu²¹⁹. Les traités de civilité anglais ou les principes de la *Politeness* mis en évidence par le *The Gentlemen's Magazine* ne condamnent cependant pas de manière absolue le jeu. De nombreuses critiques sont bien-entendu formulées contre cette activité. Elles sont de deux ordres : la première vise le rôle social des femmes en leur qualité de mère (tant en sa qualité de gardienne de la famille que sur sa capacité à engendrer des héritiers sains). La seconde renvoie à la notion de beauté féminine qui serait altérée par la pression du jeu et la fatigue d'une vie dissolue. Toutefois, le jeu est considéré faire partie des activités nécessaires à la bonne compagnie. Il doit néanmoins être occasionnel et lié à des montants raisonnables²²⁰. Ces recommandations sont restées lettre morte auprès des femmes de la haute société, dont la duchesse de Devonshire avant son exil, qui utilisent des événements ordinaires de la sociabilité aristocratique comme les concerts par exemple pour jouer et engager des grosses sommes. Ainsi, en 1790, Lord Ken a engagé une procédure judiciaire contre les contrevenantes les plus notoires, en préconisant même la peine du pilori²²¹.

216. Voir Ann Scheir, *Cultivating Women, cultivating Science : Flora's daughters and Botany in England, 1750 to 1860*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1996, p. 10. La mode de la botanique comme occupation féminine commence dès la seconde moitié du XVIIIe siècle sous l'influence de la reine Charlotte.

217. Sur les conséquences d'une séparation de fait ou d'un divorce au XVIIIe siècle, voir Lawrence Stone, *The Family, Sex and Marriage in England 1500-1800*, Londres, Weindelfeld et Nicholson, 1977.

218. Amy Louise Erickson, *Women and Property in Early Modern England*, Londres et New York, Routledge, 1993, pp. 116-118; Susan Staves, *Married Women's Separate Property in England (1660-1833)*, Cambridge (Mass.) et Londres, Harvard University Press, 1990.

219. Lettre de Lady Spencer 1792 du 1er avril 1792, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75641.

220. Voir Ingrid Tague, *Women of quality...*, *op.cit.*, pp. 60-62.

221. Voir Gillian Russell, *Faro's daughters : Female Gamesters, Politics and the discourse of*

Le fait de jouer avec des inconnus est également réputé désagréable : "Mrs Barker has play'd at whist both time [à la conversation de la Présidente à Nice], but with foreigners she did not know, or some puppy-looking Englishman, such as a certain Durand...whom she did not care about so that she has no reason to find her parties very agreeable" ²²².

La mode de se cultiver pour les femmes anglaises, et même d'écrire à la suite de Lady Mary Wortley Montagu, conduit à minimiser l'intérêt du jeu. Dans la première moitié du XVIIIe siècle, Lady Henrietta Pomfret, affirme ainsi haut et fort que le jeu ne l'intéresse pas. Celle-ci fait l'éloge de Clelia Durazzo pour ses talents de maîtresse de maison car elle a su percevoir son ennui et lui a proposé de converser ²²³. Même la comtesse de Spencer, à la conversation du doge en 1769, au-delà du formalisme qui lui déplait, juge l'assemblée ridicule et sans intérêt sauf pour ceux qui jouent ²²⁴. Plus de trente ans plus tard, en évoquant les tables de jeu comme principal divertissement dans les casinos à Venise, Anne Miller affirme qu'elle aurait préféré aller à l'Opéra ou au théâtre, même si elle reconnaît l'hospitalité généreuse de son hôtesse ²²⁵. En Grande-Bretagne, les cercles des *Bluestocking* reflètent cette évolution qui s'accroît dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, dans la mesure où les cartes sont impérativement bannies ²²⁶. En revanche, ce qui peut paraître paradoxal, c'est le fait que les *Bluestocking* ont choisi de nommer leurs nouvelles réunions, inspirées du modèle français, par le terme italien de "conversazione" afin d'affirmer leur culture cosmopolite ²²⁷.

Il n'est pas étonnant de retrouver aussi une même tendance parmi les dames de l'aristocratie italienne. A Gênes, dès les premières décennies du XVIIIe siècle, Clelia Durazzo déclare ouvertement un même désintérêt pour le jeu au profit du

Finance in 1790 Britain, *Eighteenth-Century Studies*, vol. 33, n.4, 2000.

222. Lettre de Lady Amabel Polwarth du 24 mars 1778, RO Bedford, L 30-9-60-130, pp. 481-504.

223. Lettre de Lady Pomfret à la comtesse de Hartford du 28 juillet 1739, *Correspondence of...*, *op.cit.*, p. 131 : "As I did not like to play, la signora Durazzi, a woman of infinite wit, and agreeable conversation, always entertained me".

224. Journal de Lady Spencer, 23 décembre 1769, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS5 2014-1-2, f.70.

225. Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, vol.2, p. 359.

226. Amy Prendergast, *Literary Salons across Britain and Ireland in the long Eighteenth-Century*, New York, Palgrave MacMillan, 2015, pp. 44-77.

227. En 1782, Fanny Burney mentionne notamment les "London conversaciones" de Mary Monckton (1746-1840), salonnière et l'une des représentantes du groupe des *Bluestockings* qui rassemble les personnes de rang et la littérature. Voir Amy Prendergast, *Literary Salons...*, *op.cit.*, p. 61.

théâtre²²⁸. De 1760 à 1770, Artemisia Spinola Balbi Senarega a la réputation d'avoir "changé le jeu pour la philosophie et à la lecture des bons écrivains le tems autrefois employé à la promenade de S. Petro Arena"²²⁹. Calogero Farinella fait mention d'un autre maîtresse de maison (soit Teresa Pallavicini soit Teresa Doria) qui serait selon Giuseppe Gorani, "instruite sans le paroître" et dont le "secours des cartes" n'est plus utile "pour abréger un temps qui s'écouloit avec une rapidité surprenante"²³⁰. Faut-il en déduire qu'une évolution se dessine à la fin du XVIII^e siècle, le passage des conversations-assemblées (*Assemblies ou Card parties*) vers des lieux intellectuels et de savoir ?

5.2.3 la conversation comme lieu d'échange culturel et de communication ?

Il est difficile de répondre à cette question, étant donné le manque d'informations relatant les échanges et les conversations. Il semble également périlleux de tenter d'édicter une règle générale. Des conversations d'un style plus traditionnel ou au contraire, se rattachant davantage à la philosophie des Lumières ont sans doute coexisté. De même, la composition sans cesse renouvelée des assemblées les plus à la mode a une influence sur la teneur des échanges. A Turin, la conversation de Madame de Saint Gilles reste avant tout un lieu de passage où la société change par l'arrivée et le départ des voyageurs et des étudiants de l'Académie, tandis que la conversation de Madame d'Aglié, pourtant réputée très stricte sur l'étiquette, est également un lieu de discussions savantes. Une altercation entre le baron Keith, ambassadeur de Prusse et un jeune capitaine piémontais relatif aux qualités et propriétés de l'air fixe se serait soldé par un duel dans le palais même de la maîtresse de maison²³¹. La question que nous pouvons nous poser est la suivante : était-ce un salon particulièrement ouvert à la réflexion intellectuelle ou bien ce genre de débat était au contraire très occasionnel ? A Gênes, Alain Campredon indique en 1739 que dans les conversations de Bettinetta Du-

228. Lettre de Clelia Durazzo du 19 octobre 1739, ASG, MS 48889, f.47.

229. Citation du duc de Lafoes (1719-1806) empruntée à Salvatore Rotta, *L'illuminismo a Genova...*, *op.cit.*, vol. 2, pp.40-41

230. G. Gorani, *Mémoires et secrets et critiques des cours, des gouvernements, et des moeurs des principaux états de l'Italie*, vol.3, Paris, Buisson, 1793, p.420 cité par Calogero Farinella, *La Nobile Servitu...*, in Maria Luisa Betri et Elena Brambilla, *Salotti...*, *op.cit.*, p. 117.

231. Voir Andrea Merlotti, *Salotti in una città cosmopolita*, *art.cit.*, p. 141-142. Les duels étaient pourtant interdits dans les États de Savoie.

razzo "les entretiens, les jeux et les amusements y ont libre cours"²³². Il apparaît une certaine informalité et des échanges mais leur nature n'est pas précisée. A la fin du XVIIIe siècle, les assemblées prennent une tournure plus politique comme le salon d'Anna Pieri Brignole Sale où l'on pratique la poésie engagée visant à la réforme du système social. Des représentations théâtrales subversives sont notamment jouées. L'activité politique du salon est alors condamnée, certains membres sont arrêtés en 1794 pour conspiration à l'encontre de l'oligarchie²³³. Cependant, à cette période, il n'y a que très peu d'Anglaises présentes en Italie avant de revenir en grand nombre après la paix d'Amiens de 1802.

Marianna D'Ezio a tenté d'établir des liens entre les femmes de lettres britanniques et les hôtes italiennes. En réalité, elle met plutôt en avant une communauté d'idées partagées par les femmes de l'aristocratie européenne qui, par éducation ou par leurs lectures personnelles ont atteint un niveau élevé d'érudition. Leurs essais ou romans expriment également leur désir de réforme de la condition féminine. Elle fait notamment le rapprochement entre le roman écrit par la princesse de Carignan, Joséphine de Lorraine, *Les aventures d'Amélie* en 1771 avec l'œuvre de Sarah Scott, *Millenium Hall* publié en 1762, décrivant réciproquement l'avènement d'une société matriarcale²³⁴. La princesse de Carignan tient une conversation avec des intellectuels comme Cesare Beccaria et voyage à Milan et à Paris où elle a l'opportunité d'être en relation avec Pietro Verri, Rousseau et Voltaire²³⁵. Sarah Scott, quant à elle, est la sœur de la célèbre Lady Montagu, représentante des *Bluestocking*. Après un mariage malheureux, elle n'a jamais eu les moyens de voyager en Italie²³⁶. Il paraît donc difficile de considérer la conversation comme lieu de rencontre entre ces femmes mais plutôt la constatation d'une circulation de livres et d'idées. Celle-ci est favorisée par le développement de la traduction, activité où les femmes jouent d'ailleurs un rôle important²³⁷. Nous

232. Salvatore Rotta, "Une aussi perfide nation...", in Carlo Bitossi et Claudio Paolucci, *Genova 1746, op.cit.*, p. 630.

233. Calogero Farinella, *La Nobile Servitu, op.cit.*, p. 117.

234. Marianna d'Ezio, "European Women Writers and *Salonnières* as Cultural Mediators in the Age of the Grand Tour" in Vanessa Alayric-Fielding, Ellen R. Welch (dir.), *Intermédiaires culturels*, séminaire des jeunes dix-huitiémistes (Belfast-2010), Paris, Honoré Champion, 2015, pp. 141-149; *Id.*, "Literary and Cultural Intersections...", in Hilary Brown and Gillian Dow (dir.), *Readers, Writers, Salonnières...*, *op.cit.*, pp. 11-30.

235. Marianna d'Ezio, "European Women writers ...", *art.cit.*, pp. 142-143.

236. Gary Kelly, "Scott [Née Robinson] Sarah", *The Oxford Dictionary of National Biography*; Nicole Pohl et Betty A. Schellenberg, "Sarah Scott, Elizabeth Montagu, and the Familiar Letter in Dialogue" in Temma Berg et Sonia Kane (dir.), *Women, Gender and Print Culture : Essays in memory of Betty Rizzo*, Plymouth, Lehigh University Press, 2013, pp. 123-144.

237. Marianna d'Ezio, "European Women Writers...", *art.cit.*, pp. 146-147; voir aussi Mirella

n'avons pas d'exemple de voyageuse ayant fréquenté la conversation de la princesse de Carignan, en revanche, Lord Herbert mentionne une assemblée de la princesse qu'il qualifie sans aucun intérêt ("an exceeding stupid Assembly")²³⁸. Il y a fort à parier que cette perception est plutôt liée au formalisme du cercle. Celui-ci est en effet très porté sur l'étiquette²³⁹. Il en résulte que l'activité intellectuelle des femmes s'exprime sans doute tout autant à l'extérieur des murs des conversations par la proximité avec des savants. Les exemples sont fréquents en Italie mais aussi en France ou en Angleterre. Cet accompagnement des femmes par les hommes semblent un modèle qui fonctionne bien dans l'Italie du XVIIIe siècle entre les salonniers réputés érudites comme la marquise de Boccapaduli à Rome qui bénéficie d'une longue amitié avec Alessandro Verri, tandis que Clelia Grillo Borromeo, célèbre salonnière à Milan mais d'origine génoise, fréquente régulièrement de nombreux savants dont Antonio Vallisneri²⁴⁰. Ce phénomène n'est pas nouveau puisqu'à la fin de la première moitié du XVIIIe siècle, Claudio Fromond, savant pisan, est en correspondance avec Giulia Durazzo sur des sujets scientifiques. Il dispense également ses lumières auprès des femmes de la haute société génoise comme Lilla Doria et Clelia Durazzo lorsque ces dernières viennent prendre les eaux²⁴¹.

Selon l'abbé Coyer, "les Italiens, accoutumés, de tous tems, à voir les lettres et les sciences se familiariser avec le sexe, ne s'avisent pas d'en rire. Les *femmes savantes* de Molière n'étaient que ridicules, sans être savantes"²⁴². Antoine Lilti a d'ailleurs montré que contrairement aux idées reçues, le modèle de la salonnière qui a inspiré toute l'Europe est avant tout une maîtresse de maison²⁴³. Lady

Agorni, *Translating Italy for the Eighteenth Century. Women, Translation and Writing, 1739-1797*, Londres et New York, Routledge, 2014 (1ère éd. 2002).

238. Lord Herbert, *Pembroke Papers*, *op.cit.*, vol.1, p. 383.

239. Lord Herbert indique notamment que chez la princesse, l'envoyé, Lord Mountstuart, ministre de second rang, n'a pas accès aux chaises sans dossier comme les ambassadeurs mais un tabouret, démontrant la mise en pratique des règles de la cour.

240. Gilles Bertrand et Marina Pieretti, *Una marchesa...*, *op.cit.* ; Anna Maria Serralunga Bardazza, *Clelia Grillo Borromeo Arese : vicende private e pubblica virtù di una celebre nobildonna nell'Italia dell'Settecento*, Biella, Eventi e progetti, 2005.

241. Correspondance de Giulia Durazzo Grimaldi, Palais Durazzo Pallavicini, *Archivio Pallavicini II, Grimaldi Durazzo*, f. 171.

242. Gabriel François Coyer, *Voyages d'Italie...*, *op.cit.*, p. 181. Sur les femmes italiennes et la science, voir infra chapitre 6, 6.3 L'accès aux collections, institutions et académies.

243. Antoine Lilti évoque la distinction entre femme du monde (la maîtresse de maison) et femme de lettres qui a été soigneusement maintenue au XVIIIe siècle. Les salonnières doivent en priorité se consacrer à l'hospitalité, ce qui n'exclut pas toute forme d'érudition. En revanche, les éventuelles ambitions qu'elles pourraient nourrir sont dénoncées par les œuvres satiriques. Voir Antoine Lilti, *Le monde des salons...*, *op.cit.*, pp. 115-120.

Caroline Holland remarque que les Françaises ne lisent que très peu et passent beaucoup de temps sur leurs ouvrages. Toutefois, selon elle, elles restent "conversables" c'est-à-dire à même de converser de manière agréable grâce à leur distinction. En Italie, elle trouve qu'il est très rare de trouver des femmes suffisamment éduquées et avec lesquels elle a plaisir d'échanger car elle trouve que les femmes se préoccupent surtout de plaire aux hommes, ce que nous discuterons plus loin sur la question de la galanterie au salon. En revanche, ces critiques ne visent pas leurs compétences intellectuelles²⁴⁴. Quelques années plus tard, la comtesse de Spencer emploie également la même formule que Lady Caroline Holland et se plaint que le nombre de femmes avec lesquelles elle peut échanger selon des critères de distinction et d'éducation comparables est restreint à Nice, mais elle ajoute que la comtesse de Nangis est la seule interlocutrice de rang et que celle-ci tente de son mieux d'offrir le meilleur accueil à ses invités étrangères²⁴⁵.

L'abbé Coyer, en évoquant précisément les conversations, indique que "ce n'est pas un petit agrément de pouvoir finir la journée dans les conversations, qui sont ouvertes ici comme dans toute l'Italie. On y trouve quelque personnage intéressant, de l'amusement et de l'instruction"²⁴⁶.

Il apparaît bien que le profil des hôtesse que les voyageuses ont rencontrées démontre une grande éducation et parfois un niveau élevé de connaissances tout au long du XVIII^e siècle, confirmant ainsi les propos de l'abbé Coyer. Comme nous l'avons évoqué antérieurement, Lady Henrietta Pomfret voue une grande admiration pour les femmes génoises et surtout, lors de son séjour en 1739, pour Clelia Durazzo qu'elle qualifie de femme dotée d'un grand esprit et d'une conversation agréable²⁴⁷. Cette perception n'est pas démentie par la description qui en

244. Lettre de Lady Holland à la duchesse de Leinster du 15 juillet 1763, *Correspondence...*, *op.cit.*, vol. 1, p. 383. Il ne faut pas non plus oublier que Lady Caroline Holland est avant tout francophile et elle est très intégrée dans la société parisienne, ce qui crée de fait un biais dans ses représentations.

245. Journal de voyage de Lady Spencer, 6 et 7 décembre, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS5 2014-1-2, feuillet déchiré, pas de numéro de folio lisible. Le prestige social de la comtesse de Nangis, Anna Maria Teresa Genna di Coconato est avéré. Elle est l'épouse de Jean-Baptiste Noyel de Bellegarde, comte de Nangis et chevalier de l'Annonciade, gouverneur de Nice de 1763 à 1775. Madame de Nangis figure dans les registres du cérémonial de cour de Turin comme dame du palais à la cour de Turin en 1775 tandis que le comte de Nangis exerce les fonctions d'inspecteur général des armées. BRT, Registre du cérémonial de cour du comte de Villanovetta, *Storia Patria*, 726 (9/1). Il semble que Lady Spencer émet plutôt une légère réserve en ce qui concerne le luxe attendu et peut-être sur l'éducation des dames italiennes de manière générale, conformément aux représentations anglaises.

246. Gabriel François Coyer, *Voyages d'Italie...*, *op.cit.*, p. 96.

247. Lettre de Lady Pomfret du 28 juillet 1739, *Correspondence of...*, *op.cit.*, vol. 1, p. 131.

est faite par Alain Campredon, ambassadeur français à Gênes en 1737 comme une femme savante :

"Le mérite de cette dame lui tient luy de beauté, elle a du goust pour les ouvrages d'Esprit et c'est un bon moyen pour s'insinuer auprès d'elle, elle a du tour dans ses expressions, de la finesse, de l'élévation, son loisir se partage entre la lecture et le sigisbéisme"²⁴⁸.

La correspondance de Clelia Durazzo fait apparaître également un intérêt fort pour les mathématiques à tel point qu'elle est dénommée par l'un de ses amis, la "Madame du Châtelet de Gênes". Une passion pour le théâtre lui doit une certaine réputation également²⁴⁹. Elle a fait construire un théâtre dans son palais rue Balbi et à Cornigliano dans sa villa de villégiature et aime organiser la représentation de pièces françaises (comédies et tragédies), notamment de Racine, Crébillon et de Voltaire avec ses amis et sa famille²⁵⁰. Anne Miller indique que la rencontre de Madame de Saint Gilles vaut à elle seule la visite à sa conversation, outre le fait d'y trouver la meilleure société de Turin : "by her obliging manner she has the happy art of making her house agreeable to every body"²⁵¹.

L'Anglaise fait ici référence à l'art du mondé démontré par la maîtresse de maison piémontaise mais, Louis Dutens, qui pourtant ne témoigne pas beaucoup d'amitié à son égard, lui reconnaît de l'esprit²⁵². A la même période, la comtesse de Spencer rencontre la célèbre hôtesse, Artemisia Spinola Balbi, férue de philosophie, prône la liberté de pensée contre la dévotion religieuse, lit des livres soumis à censure et entretient une correspondance intellectuelle avec l'économiste Giovanni Attilio Arnolfini, la voyageuse ne faisant pourtant pas de commentaire particulier à son sujet²⁵³. A Nice, comme nous l'avons indiqué plus haut, seule l'épouse du gouverneur, Madame de Nangis, et Madame de Saint André sont véritablement réputées avoir de l'éducation. Toutefois, dans les deux cas, il n'est pas aisé de distinguer la part de distinction sociale de celle de l'esprit supposé²⁵⁴.

248. Salvatore Rotta, "Une aussi perfide Nation..." in Carlo Bitossi et Claudio Paolucci, *Genova 1746, op.cit.*, p. 657.

249. Lettre de Clelia Durazzo du 19 octobre 1739 et du 28 juin 1741.

250. Maria Botaro et Mario Paternostro, *Storia del Teatro a Genova, op.cit.*, p. 57 ; Dino Puncuh, *Archivio dei Durazzo...*, *op.cit.*, p. 20.

251. Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, p. 133.

252. Louis Dutens, *op.cit.*, p. 181.

253. ASL, *Archivio Arnolfini*, N. 179, BB.2, e 9, notamment la lettre d'Artemisia Spinola Balbi à Giovanni Attilio Arnolfini du 18 juin 1767 concernant l'éducation par la religion et la dévotion au détriment de la pratique de la philosophie ; Voir aussi Salvatore Rotta, *L'illuminismo a Genova, op.cit.*, vol. 2, pp.40-42.

254. Journal de Lady Spencer, 6 et 7 décembre 1769, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth,

Ces rencontres ne donnent malheureusement pas lieu à des observations qui pourraient révéler la nature des échanges. Ceci n'est pas spécifique aux lieux étudiés puisque la comtesse de Spencer a également rencontré dans son premier séjour à Rome la célèbre salonnière, la marquise de Boccapaduli connue pour tenir un cabinet de curiosité de renom et des conversations brillantes, mais elle n'a pas laissé d'information sur cet événement. Dix ans plus tard, Hester Piozzi précise que ses compatriotes féminines n'ont eu de cesse de parler de la marquise, montrant ainsi les limites de l'écrit et une oralité non transmise qui faussent négativement les interprétations d'une circulation des savoirs entre femmes au sein des conversations²⁵⁵. Une fois de plus, nous n'apprenons rien ni sur les liens qui se sont créés ni sur leurs perceptions de l'hôtesse italienne. Il est probable que cette lacune dans les écrits a pour origine l'ambiguïté concernant l'éducation des femmes en Grande-Bretagne mais que l'on trouve également en France. Une femme du monde est invitée à se cultiver pour l'agrément de ses invités mais elle ne doit pas chercher à faire montre de son savoir²⁵⁶. La comtesse de Spencer elle-même a fait l'objet de raillerie de la part d'Horace Walpole qui considère qu'elle veut se faire passer pour une femme savante et c'est la marquise de Deffand qui prend l'initiative d'établir la parfaite "normalité" de Lady Spencer :

"Elle [Lady Spencer] m'a paru femme du grand monde, [d'] une politesse noble, prévenante, agréable, superficielle, facile et rien de plus ; je me suis point aperçue qu'elle prétend à l'esprit ; je croirai volontiers qu'elle n'en a qu'en monnaie courante, et ce qu'il en faut pour la dépense qu'on peut en faire dans un souper et dans une visite"²⁵⁷

Il est intéressant de voir que Madame de Deffand ne fait que donner la définition admise socialement d'une femme de qualité qui doit avoir quelques connaissances pour être de bonne compagnie sans faire pour autant l'étalage de son savoir afin de ne pas apparaître pédante. S'agit-il d'une solidarité féminine ou au contraire d'une déclaration factuelle ou bien encore de la jalousie féminine ? Toutes les in-

CS5 2014-1-2, f. 51-52.

255. "The conversations of Cardinal de Bernis and Madame de Boccapaduli are what my Countrywomen talk the most of" in Hester Piozzi, *Observations...*, *op.cit.*, p. 416.

256. Dans ce sens, voir les recommandations de Lady Mary Wortley Montagu à sa petite-fille dans une lettre du 28 janvier 1758, *Correspondence of...*, *op.cit.*, vol. 3, pp. 224-228 : "The second caution to be given to her (which is absolutely necessary) is to conceal whatever learning she attains, with as much solicitude as she would hide crookedness or lameness; the parade of it can only serve to draw on her envy and consequently the most inveterate hatred, of all her ans she fools, which will certainly be at least three parts in four of all her acquaintance".

257. Lettre de Madame de Deffand à Horace Walpole du 30 juin 1773, *Horace Walpole's Correspondence*, *op.cit.*, vol. 5, p. 377.

terprétations sont possibles mais en tout état de cause, une cohérence générale se dégage autour de la définition d'une hôtesse aristocrate : celle-ci doit être en mesure de remplir au mieux sa fonction de l'accueil et de l'hospitalité, en associant principalement des compétences sociales à un bagage intellectuel raisonnable²⁵⁸.

Une autre question que nous avons évoquée très rapidement dans le cadre de l'hospitalité traditionnelle dans le chapitre 4 est celle de la langue²⁵⁹. Il apparaît que de part et d'autre la maîtrise de la langue étrangère constitue un atout essentiel pour assurer une communication entre voyageuses et la noblesse locale. Des Anglaises comme la comtesse de Spencer, Lady Foster et Cornelia Knight sont avantagées car elles connaissent bien le français et l'italien. Selon Alice Frances Archer, Laetitia Houblon a la capacité de traduire des pièces de théâtre françaises en anglais ainsi que de lire de la littérature italienne²⁶⁰. Cependant, à Turin, bien que le français y soit pratiqué, il n'en reste pas moins que la plupart des échanges entre les membres de l'aristocratie locale ont lieu en piémontais dans les conversations ou à la cour. Anne Miller souhaite apprendre le dialecte, apparemment qualifié par les contemporains étrangers de "jargon"²⁶¹, mais il n'existe pas de manuel et il est très difficile de comprendre la logique grammaticale de la langue :

"The Turinese in general speak French indifferently, and amongst themselves converse constantly in Piedmontese ; which is such a wretched jargon, that there never has been any book printed in it, nor can it be wrote grammatically"²⁶².

La comtesse de Kottulinsky confirme cet état de fait et évoque l'impossibilité de trouver un professeur, ce qui réduit les possibilités d'interactions, donnant lieu à des mises à l'écart des étrangers volontaires et involontaires²⁶³.

A Nice, la comtesse de Spencer évoque également la difficulté de comprendre

258. Nous pouvons noter au passage que les dames françaises apparaissent plus libres de commenter les personnes rencontrées que leurs interlocutrices anglaises.

259. Pour une étude générale récente sur les langues et le Grand Tour, voir Arturo Tosi, *Language and the Grand Tour : Linguistic experiences of Travelling in early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2020.

260. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 189.

261. L'abbé Coyer mentionne l'existence d'un jargon vulgaire, le piémontais, opposé à la langue de la bonne compagnie, le français. Gabriel François Coyer, *Voyages d'Italie...*, *op.cit.*, p. 96.

262. Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, p. 137.

263. La comtesse de Kottulinsky, *La destinée...*, *op.cit.*, p. 77 : "la langue piémontaise est un jargon qui a du rapport avec l'italien corrompu ; elle sied bien aux femmes ; j'ai désiré d'avoir un maître pour me l'enseigner mais on n'en a point, parce qu'elle n'a point de règles ; je l'ai apprise de ma fille de chambre qui n'en savait d'autre, à la cour on la parle beaucoup, de même que la noblesse. L'on y parle très bien l'italien et le français".

le dialecte local, le *Nissard* qui est selon la voyageuses, "ni du français ni de l'italien mais plutôt un mélange à consonance un peu dure qui est très difficile à comprendre"²⁶⁴. A la fin du XVIIIe siècle, Laetitia Houblon affirme que c'est la langue française qui est pratiquée dans les conversations, ce qui était d'ailleurs déjà le cas auparavant, qu'elle parvient à se faire comprendre et suivre ce qu'on lui dit mais que depuis Paris, elle n'a pas entendu de "bon français"²⁶⁵.

Antoine Lilti a également démontré que les Anglais, même parmi les femmes cultivées, lisent le français mais ont des difficultés à le parler. Lady Montagu est ainsi décrite par Madame Necker comme faisant des "efforts inouis pour s'exprimer en français"²⁶⁶. Anne Miller indique dans le même sens que même en français, les Anglais ne sont pas certains d'être parfaitement compris, sachant évaluer avec lucidité la difficulté des langues étrangères. De même, la comtesse de Spencer qui n'a pourtant pas de difficulté à converser en Italien considère elle-même qu'elle parle du mauvais italien avec la noblesse locale²⁶⁷. Cette perception de "mauvais italien" découle en réalité du décalage existant entre le langage littéraire acquis par certaines voyageuses en Grande-Bretagne et la pratique dans les Etats italiens de dialectes, l'italien soutenu étant utilisé uniquement lorsque la noblesse souhaite montrer son éducation. En conséquence, la comtesse de Spencer peut autant faire état de ses propres difficultés que de sa déception de ne pas parler un italien "pur". La langue italienne n'a pas connu de codification avant le milieu du XIXe siècle, tandis que l'"Accademia della Crusca", créée au XVIe siècle et supprimée à la fin du XVIIIe siècle, a eu pour vocation de véhiculer le toscan à partir des auteurs classiques comme Dante, Pétrarque et Boccace²⁶⁸.

Les voyageuses qui ne maîtrisant pas le français ou l'italien ont général recours

264. Journal de voyage de Lady Spencer, 6 et 7 décembre 1769, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS 5 2014-1-2, feuillet déchiré, pas de numéro de folio.

265. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 189. Pour l'utilisation du français au sein de la noblesse niçoise, voir également le journal de Lady Spencer, 6 et 7 décembre 1769, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS 5 2014-1-2.

266. Antoine Lilti, *Le monde des salons...*, *op.cit.*, p. 147. Voir aussi Mascha Hansen, "Medicinal Sociability : British Bluestockings and the Continental Spa", in Sebastian Domsch et Mascha Hansen, *British Sociability in the European Enlightenment. Cultural Practices and Personal Encounters*, Londres, Palgrave MacMillan, 2021, chapitre 5. L'auteur cite les mémoires de Mrs Carter qui font état du manque de maîtrise de la langue française par les Anglais à Spa.

267. Lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 29 décembre 1769, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75611.

268. Voir notamment sur ce sujet, Arturo Tosi, *Language and the Grand Tour...*, *op.cit.*, conclusion. L'auteur insiste qu'en Italie, l'usage des dialectes ne permet pas de distinguer aussi clairement les classes sociales, contrairement au français. C'est pourquoi, les élites italiennes choisissent de parler français afin de maintenir leur supériorité.

à des professeurs pour tenter de se conformer à la dimension d'apprentissage du Grand Tour²⁶⁹. Lady Amabel Polwarth s'est engagée à travailler l'italien à tel point que son époux, pour la taquiner, lui conseille d'écrire à sa soeur en italien pour s'exercer²⁷⁰. Quant à Lady Phillipina Knight, elle se rend bien compte que le fait de ne pas parler l'italien nuit à son intégration et qu'elle repose le plus souvent sur la traduction que lui fait sa fille :

"In the public conversation, there is a much variety of personages from the different states of Italy, Germany, France, Sweden and Russia. Cornelia generally gets a good share in conversation as she speaks many languages. I content myself with understanding some, and having the rest explained by her, but here [Gênes] many of the young Gentlemen and ladies speak English"²⁷¹.

Il apparaît, en effet, que le poids des étrangers britanniques en Italie ainsi que la supériorité économique en faveur de la Grande-Bretagne jouent sur le plan linguistique. Ainsi, la jeune génération apprend l'anglais et ce n'est pas sans surprise que ces représentants de la noblesse locale soient considérés les plus éduqués par les voyageuses. Ainsi, Lady Elizabeth Foster indique dans ce sens qu'à Nice : "le Chevalier de Revel is almost the only young man of information and education, and speaks very good English".²⁷²

Force est de constater que même si pour certaines dames de l'aristocratie anglaise, les conversations ne répondent pas à l'ensemble de leurs attentes, la qualité de l'hospitalité des maîtresses de maison dans les villes étudiées est reconnue de manière unanime. A Turin, les hôtesse seraient très hautaines et formelles aux dires des voyageurs masculins, ce qui dans le cas de Madame de Saint Gilles faisant office d'ambassadrice de la cour n'est pas étonnant, mais il semble que les relations que cette dernière a entretenues avec Lady Mary Coke en 1774 ou avec Lady Foster en 1783 reflètent un accueil et une disponibilité de la salonnière qui ont été appréciées²⁷³. A Nice, à la fin du XVIIIe siècle, Laetitia Houblon affirme

269. Voir les cours de français d'Elizabeth Watson à Nice in Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 189.

270. Lettre de Lady Polwarth du 30 janvier 1778, RO Bedford, L 30-13-12-46.

271. Lettre de Lady Knight du 25 juillet 1790, *Lady Knight's Letters...*, *op.cit.*, p. 144.

272. Journal de voyage d'Elizabeth Foster, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, DF 11-2-1, p. 68.

273. Pour les récits masculins, voir Edward Gibbon, *Journey...*, *op.cit.*, p. 41 : "Il n'y a d'assemblée publique que celle de Madame de Saint Gilles, et la noblesse paroît d'une hauteur plus qu'Allemande"; voir aussi Giuseppe Baretti, *An account of the Manners and Customs of Italy with observations on the mistakes of some Travellers, with regard to this country by Joseph Baretti*, 1769 (1ère éd.), Londres, Davies, vol. 2, p. 120.

que les Niçois leur ont témoigné beaucoup de civilité et que les assemblées sont très agréables²⁷⁴. A Gênes, de 1739 à 1790, les voyageuses ayant fréquentées les conversations concordent pour souligner le bon accueil qui leur a été réservé²⁷⁵.

5.3 Conclusion

Les conversations à Nice, Turin et Gênes au XVIIIe siècle constituent sans conteste une part significative des soirées des voyageuses. Leur perception de l'accueil est variée, en raison de la multiplicité des expériences, des époques, de l'âge ou de la situation personnelle de la voyageuse au moment du voyage. Il résulte de ce tableau dressé à partir d'un nombre limité de sources que tout au long du siècle, les concepts de la politesse européenne ainsi que le modèle français des salons offrent un cadre relativement familier pour les voyageuses, bien plus que pour les historiens du XXIe siècle, confrontés à des incertitudes et à des zones d'ombre non résolues. Les aspects formels et matériels restent encore sous-explorés. Il n'est pas clair non plus si la conversation correspond véritablement à un modèle précis à part la présence d'une hôtesse aristocrate, pratique qui semble stable au moins jusqu'en 1790 ou constitue plutôt un cadre "lâche", limité par le seul rendez-vous des élites au cours de la soirée. La flexibilité concernerait les activités proposées car le formalisme est toujours applicable afin de préserver les règles de distinction sociale propres aux sociabilités aristocratiques. C'est dans ce sens qu'il faudrait entendre le terme d'"informalité" associée aux conversations ou salons de l'Ancien Régime. L'historiographie des salons italienne a déjà apporté un certain nombre d'éléments afin de mieux cerner la vie mondaine autour des conversations, mais il faut espérer que d'autres études à l'avenir à partir de nouvelles sources italiennes apporteront des réponses plus complètes sur ces questions. Ce chapitre a permis, notamment grâce à la correspondance inédite de Clelia Durazzo pour la première moitié du XVIIIe siècle qui vient enrichir notre corpus de voyageuses britanniques, de montrer durant cette période plusieurs points : d'une part, les Anglaises étant issues de l'aristocratie ont accédé facilement aux grandes maisons italiennes. D'autre part, la réception des Anglaises apparaît réussie et harmonieuse grâce à des hôtesse partageant un idéal de civilité ainsi qu'une grande capacité

274. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 188.

275. Pour Gênes : Lettre de Lady Pomfret à Lady Hartford du 28 juillet 1739, *Correspondence of...*, *op.cit.*, vol. 1, p. 131 ; lettre de Lady Spencer du 29 décembre 1769, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75611 et lettre de Lady Phillipina Knight du 25 juillet et du 20 août 1790, *Lady Knight's Letters...*, *op.cit.*, pp. 144 et 149.

à accueillir. Le jeu est décrié par certaines voyageuses comme Lady Pomfret en 1739 mais l'éducation de Clelia Durazzo et d'Anna Maria Brignole a comblé cette critique. Comme l'a bien illustré Lady Pomfret, la conversation est à l'image d'un *Beau Monde* réuni²⁷⁶. Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, dont la plus grande partie de notre corpus fait état, les conversations suivent les évolutions sociétales propres à cette période dont la philosophie des Lumières joue un rôle décisif sans toutefois englober toutes les transformations. Une diversification sociale de la population des voyageuses conduit avec elle des problématiques d'accès aux conversations comme dans le cas de Mary Berry. Toutefois, nous avons pu démontrer que cet obstacle peut être levé par l'exercice du système des lettres de recommandation. La plupart des conversations nobiliaires adoptent la même forme que celles de la première moitié du XVIIIe siècle, fondées sur la cooptation et les règles de l'urbanité. Toutefois, le regard des Anglaises a changé et l'on perçoit progressivement des attentes qui pourraient sembler contradictoires : le luxe ostentatoire et la richesse demeurent des critères essentiels afin de distinguer les cercles de la première noblesse et l'honneur d'y être invitées, tandis que l'excès de formalisme, associé à la vétusté des sociabilités de la cour, sont jugés dépassés. Une autre évolution est tangible et concerne la nature même de la conversation : l'assemblée mondaine semble rejetée au profit des quelques conversations ayant su remplacer les jeux de cartes par les discussions savantes. Le modèle du salon littéraire à la française semble être devenu la forme d'excellence de l'accueil et de l'hospitalité. Toutefois, il convient de souligner d'une part, que les conversations de la première moitié du XVIIIe siècle ont déjà cette ambition et que des hôtesse génoises comme Clelia Durazzo sont des intermédiaires de la culture littéraire française. D'autre part, les salons d'Artemisia Balbi Senagara au milieu du siècle et surtout ceux d'Anna Pieri Brignole à la fin du XVIIIe siècle, font surtout preuve d'un esprit de réforme politique. Enfin, d'autres conversations plus "classiques", proches de la cour, comme celui de Madame de Saint Gilles sur toute la seconde moitié du XVIIIe siècle, coexistent avec celles d'avant garde de la République génoise. De la même manière, les conversations niçoises sont tournées vers l'accueil de nombreux étrangers, tentant plus de suivre le train de vie imposé par ces visiteurs fortunés que vers une revendication intellectuelle ou politique.

Sur l'ensemble du XVIIIe siècle, les relations des Anglaises avec les hôtesse italiennes reposent principalement sur des critères de distinction sociale. La supériorité économique et politique de la Grande-Bretagne dans la seconde moitié

276. Lettre de Lady Pomfret à Lady Hartford du 28 juillet 1739, *Correspondence of...*, *op.cit.*, vol. 1, p. 131.

du XVIII^e siècle ainsi que l'affirmation de stéréotypes en Europe changent les représentations à l'égard de la noblesse locale en des jugements plus tranchés et moins favorables, comme nous le verrons dans les chapitres suivants. En revanche, contrairement à ce qui est généralement relevé par les historiens du voyage, la reconnaissance d'un bon accueil et l'amitié affleurent de manière récurrente dans les textes.

L'apport des conversations en termes de formation des voyageuses ou de l'émergence d'un modèle féminin qui serait constitué par les hôtesse italiennes dans ce cadre semble tenu à la lumière des sources. La barrière de la langue constatée dans cette analyse confirme les nouvelles interprétations du Grand Tour sous l'angle linguistique présents dans les travaux d'Arturo Tosi ainsi que ceux d'Antoine Lilti pour la capitale parisienne. L'absence de maîtrise de la langue italienne ou française est un obstacle à la communication et donc à la circulation des idées et des savoirs²⁷⁷. Les stratégies discursives féminines visant à éviter toute extériorisation d'ambitions intellectuelles sur la scène "publique" semblent claires par l'absence de référence écrite au contenu des échanges avec les hôtesse italiennes les plus érudites, à l'exception de Lady Pomfret qui, dans la première moitié du XVIII^e siècle, a ouvertement loué les qualités intellectuelles de Clelia Durazzo. Sa description reste toutefois très sommaire et même si l'ensemble de la correspondance avec Lady Hartford contient des "prétentions" littéraires évidentes, les missives n'ont pas vocation à être publiées et leur lecture reste limitée à l'entourage de sa destinataire²⁷⁸. Toutefois, l'emprunt du terme de "conversazione" par les *Bluestocking* est en réalité à la fois la preuve que ses membres ont voyagé mais implicitement, il serait possible d'en déduire, qu'aux yeux des Anglaises intellectuelles des dernières décennies du XVIII^e siècle, le modèle des hôtesse italiennes ne serait pas incompatible avec une revendication du savoir féminin.

Même si l'accueil par le biais des conversations est prépondérant, d'autres formes de l'hospitalité aristocratique s'expriment au cours du voyage. Elles sont très diverses et en apparence sans lien entre elles mais en réalité, elles parachèvent le système de l'accueil des élites.

277. Arturo Tosi, *Language and the Grand Tour...*, *op.cit.*; Antoine Lilti, *Le monde des salons...*, *op.cit.*, p. 147.

278. Lettre de Lady Pomfret du 28 juillet 1739, *Correspondence of...*, *op.cit.*, vol. 1, p. 131.

Chapitre 6

Les autres formes de l'accueil

Après avoir étudié l'hospitalité domestique aristocratique à travers les conversations, il convient maintenant de déterminer quels sont les autres formes de l'accueil des élites dans la cité. Les dames de la noblesse locale, intermédiaires des voyageuses, invitent ces dernières dans de nombreux lieux privés ou publics en guise de découverte des coutumes locales ou de divertissement. Dans un premier temps, il sera question de la promenade qui est habituellement présentée comme une activité quotidienne autonome. Il s'agit ici de mettre en évidence les liens entre accueil et promenade. Dans un second temps, nous envisagerons l'accompagnement des hôtes italiennes dans la sphère du religieux. L'historiographie traite généralement de la réception des pratiques de l'Eglise catholique par les visiteurs anglais protestants alors que nous avons choisi de mettre en évidence une politesse de l'accueil par les élites italiennes, répondant autant à la curiosité des Anglaises qu'à une logique d'intégration dans la haute société. Enfin, nous nous interrogerons sur l'accès des voyageuses aux circuits culturels de la ville, notamment les milieux artistiques et scientifiques, permettant ainsi d'évaluer la place des femmes voyageuses dans des domaines en principe réservés aux hommes de distinction et aux savants.

6.1 La promenade comme lieu de sociabilité cosmopolite

Les promenades publiques constituent un terrain privilégié de l'investissement des Anglaises dans l'espace urbain car elles ne supposent pas à priori d'introduction au sein de la noblesse locale dans la mesure où elles appartiennent au réseau

public urbain. Toutefois, elles constituent également une autre forme de l'accueil et du divertissement proposé par les élites locales, réunissant une société de distinction cosmopolite. Nous nous intéresserons principalement aux villes de Gênes et de Nice car les promenades de distinction à Turin rejoignent les pratiques de la cour étudiées dans le chapitre 2.

6.1.1 Les promenades génoises

De manière générale, les voyageuses britanniques n'ont pas laissé de descriptions très détaillées mais elles font souvent état de l'appellation de la promenade et du nom des personnes qui les ont accompagnées. Il ne semble pas y avoir de lien entre un manque de description et des séjours courts, puisque Lady Knight et sa fille, par exemple, qui ont résidé à Gênes pendant presque un an, n'apportent pas davantage d'informations.

Le guide de Gravier consacre une section de son ouvrage aux promenades publiques génoises pour les personnes de distinction, confirmant le public visé ainsi que la nature sociale de ce plaisir extérieur¹. L'auteur indique dans la réédition de 1830 que la ville "manque de belles promenades" en raison d'un défaut d'espaces disponibles. Il ajoute que la ville en possède, néanmoins, quelques unes qui sont agréables². Pour reprendre la version de 1788, la promenade est qualifiée de "divertissement pour l'hyver", ce qui constitue sa qualité première, celle d'un agrément distingué, mais crée aussi "la surprise et l'étonnement des étrangers"³. Plusieurs promenades sont recensées comme étant les plus connues et pratiquées par les habitants. Elles l'objet d'une description adaptée selon les attentes les plus courantes des voyageurs : sa fréquentation par le *Beau Monde*, son intérêt ainsi que la qualité de l'air. Le circuit de promenade dans l'ensemble de la ville s'étend du quai qui borde la mer près du grand fanal, près de la Lanterne jusqu'au palais Doria, puis se continue avec l'*Acquaverde*, la rue Balbi, la place de l'Annonciade, la rue neuve jusqu'à la place amorosa et l'*Acquasola*⁴. Dans cet espace, plusieurs itinéraires spécifiques sont proposés. La promenade dite des petites murailles commence à la porte de Saint Thomas jusqu'à la mer, offrant de belles vues sur les bâtiments et l'activité portuaire :

"cette promenade est très fréquentée par le *Beau Monde* en hyver

1. Yves Gravier, *Description des beautés de Gênes...*, op.cit., 1788, p. 13.

2. Yves Gravier, *Description des Beautés de Gênes...*, op.cit., 1730, p. 46.

3. Yves Gravier, *Description des beautés de Gênes...*, op.cit., p. 13 et p. 15.

4. Le guide Reichard donne une énumération similaire. Heinrich August Ottokar Reichard, *Guide des voyageurs en Europe...*, op.cit., vol. 1, p. 248.

parce qu'elle est entièrement réparée des vents du nord ; on y aperçoit le fameux Pont de Carignan, et sur la hauteur la magnifique église bâtie par la maison Sauli dont nous parlerons ensuite. Toutes ces variétés forment le spectacle le plus pittoresque et le plus séduisant, l'affluence du monde en augmente le charme, l'agrément, et la beauté" ⁵.

Les notions de spectacle et du "remarquable" au cours de la promenade ainsi que la composition sociale élevée de ses participants sont des facteurs estimés déterminants à l'adresse des étrangers, plaçant donc, sans ambiguïté, la promenade dans l'arsenal de l'hospitalité génoise. La participation des représentants de la bonne société n'exclut pas la fréquentation d'autres groupes sociaux puisqu'il s'agit de lieux publics et la promenade sur la colline de l'*Acquasole* en constitue un bon exemple. Une certaine liberté d'action, en sus de celle d'y circuler y est prônée : "Le Noble, le Bourgeois, l'Artisan, la Dame, la Bourgeoise, la Grisette, tout se trouve pèle mêle les jours de fête, aucune distinction, aucune étiquette, chacun y jouit de sa liberté" ⁶. La mixité est d'ailleurs de mise : l'auteur souligne qu'elle "attire une affluence étonnante de monde des deux sexes" ⁷ Il en est de même pour la promenade du Pont de Carignan qui est fréquentée pendant l'été le soir par un très grand nombre, où il est d'usage d'apporter une chaise de paille car les banquettes de marbre ne conviennent pas à tout public ⁸.

Toutes les promenades génoises ne sont pas aussi diversifiées socialement. La promenade de l'*Acquaverde* a la réputation d'être plus sélective dans la mesure où elle se situe sur une place près de la porte de Saint Thomas et au bout de la rue Balbi avec des banquettes de marbre des deux côtés ⁹. Les Dames s'installent notamment au milieu sur des chaises en paille pour converser avec des hommes de qualité de leur "côterie" et l'auteur ajoute qu'il "y a une certaine étiquette à cette promenade qu'on n'aperçoit pas dans les autres" ¹⁰. Les moines et les religieux s'y rendent également ¹¹.

Les conditions relatives au bon air ou la protection contre le vent constituent des critères qui sont mis en avant pour répondre aux attentes du voyageur, conjointement à leurs aspirations de cohésion sociale : "l'air y est très sain dans toute son étendue" pour la promenade de l'*Acquasole*, tandis que pour la promenade à l'in-

5. *Ibidem*, pp. 17 et 18.

6. *Ibidem*, p. 19.

7. *Ibidem*, p. 18.

8. *Ibidem*, p. 20.

9. *Ibidem*, p. 20.

10. *Ibidem*, p. 20.

11. *Ibidem*, p. 20.

térieur de la ville, celle de l' *Acquaverde* n'est pas toujours ombragée, ce qui expose le promeneur au soleil et l'air n'y est pas "absolument sain" ¹². La littérature médicale influence progressivement le genre du guide du voyage. L'attrait de la mer et du commerce constituent également un intérêt pour les visiteurs au même titre que l'architecture, confirmant une nouvelle fois la thèse d'Alain Corbin ¹³.

Alors qu'il est facile de suivre visuellement ces itinéraires de promenade et d'imaginer les voyageuses dans ce cadre, nous n'avons pas la confirmation si elles les ont toutes pratiqué ou uniquement une partie d'entre-elles. La durée du séjour ainsi que les objectifs du voyage ont plus ou moins privilégié cet aspect de la visite. Toutefois, il apparaît clair d'une part, que celles qui ont logé à Gênes à l'hôtel de poste et à l'auberge Sainte Marthe autour de la place de l'Annonciade ont par définition emprunté le circuit intérieur de la place de l'Acquaverde à la rue neuve car toutes les curiosités majeures de la ville se situent dans cette même zone urbaine ¹⁴. D'autre part, le journal de Lady Henrietta Pomfret indique une promenade en bord de mer en compagnie des dames génoises qui l'ont accueillie, ce qui montre que les quais bordant la mer au départ de la porte de Saint Thomas ont été pratiqués par des voyageuses ¹⁵. La voyageuse fait aussi état d'une promenade dans des jardins, mais il est difficile de savoir s'il s'agit de lieux publics ou privés ¹⁶. En revanche, dans sa correspondance, elle ne fait aucune allusion à la promenade, préférant partager des anedoctes relatives aux personnes qui l'ont reçue et guidée dans la ville ¹⁷.

12. *Ibidem*, p. 18 et p.19.

13. Alain Corbin, *Le Territoire du vide : l'Occident et le désir du rivage (1750-1840)*, Paris, Flammarion, 1990.

14. Voir figure 4.7 au chapitre précédent.

15. Journal de voyage de Lady Henrietta Pomfret, RO Leicester, DG7/D1, 13 juin 1739, f. 48 : "We went with the ladies to take the air by the seaside and afterwards to an Assembly". Il s'agit d'une promenade d'après-midi, probablement celle des petites murailles. Le terme "ladies" renvoie notamment à Maria Anna Balbi Brignole et à Clelia Durazzo.

16. *Ibidem*, 19 juin 1739, f.48. Il peut s'agir des "jardins de Lomellino" mentionnés par le guide Reichard de 1793 comme faisant partie des promenades les plus remarquables. Le palais de la famille Lomellino est très ancien et se situe dans une rue perpendiculaire à la strada nuova, *op.cit.*, p. 248.

17. *Correspondence between Countess of Hartford...*, *op.cit.*, vol. 1, pp. 106-107.

6.1.2 Promenades urbaines et excursions dans l'arrière-pays niçois

A Nice, les promenades prennent une importance particulière en raison de sa qualité de ville balnéaire et de ses vertus curatives¹⁸. De plus, l'offre de divertissement de Nice étant plus limité que dans les capitales, les promenades et même les excursions dans la campagne environnante constituent un atout particulier du lieu. C'est également une forme de l'accueil à la campagne de la noblesse niçoise.

Les promenades font l'objet d'une mention spéciale comprenant parfois un paragraphe entier dans les guides dès le XVIIIe siècle et leur place s'accroît au XIXe siècle. Rosalinde Rancher est l'auteur d'un guide local à l'usage des étrangers publié en 1827 qui tend à répondre à une demande ancienne des visiteurs concernant les promenades : "Depuis long-temps les étrangers qui viennent passer l'hiver sous le beau ciel de Nice témoignent leur désir d'avoir un guide imprimé pour leur indiquer ce qu'il y a de plus remarquable dans le pays et pour les diriger dans leurs promenades aux environs de la ville"¹⁹.

Les promenades évoquées par les voyageuses dans la ville de Nice sont les Terrasses et les remparts²⁰. Le port est un lieu d'attraction certain où l'on peut voir des navires italiens et étrangers²¹.

Comme l'a indiqué Rosalinde Rancher, ce sont les "environs de la ville" qui suscitent avant tout l'intérêt des Anglais. Les récits sont nombreux à évoquer à la fin du siècle de longues promenades à mulet, mais surtout à cheval, parfois en voiture, le long des grandes routes du Var, de Turin et de Villefranche²². Le château de Montalban, la ville de pêcheurs de Villefranche ainsi que les maisons de campagne et couvents sont les principales attractions.

Parmi les excursions dans l'arrière-pays, il est fréquent que des groupes se forment autour de la visite d'une campagne prestigieuse comme celle du comte

18. Cette réputation est toutefois controversée et fera l'objet de commentaires détaillés lorsque nous aborderons la question de la maladie dans le chapitre 9.

19. Avertissement de l'ouvrage de Rosalinde Rancher, *Guide des étrangers à Nice contenant quelques notions sur l'histoire et la statistique du pays avec l'indication des promenades et des objets les plus remarquables de la ville et de ses environs*, Nice, Imprimerie de la société typographique, 1827.

20. Miss Egerton, *Diary...*, *op.cit.*, p. 105.

21. Lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 30 septembre 1769, BL Add MS 75611 ; journal de Lady Polwarth, RO Leeds, WYL150, vol. 5, f.202 ; lettre de Lady Foster à Lady Sheffield du 2 avril 1783, RO East Sussex, AMS 5440-113.

22. Lettre de Lady Amabel Polwarth du 30 janvier 1778, L30-13-12-46 ; Miss Egerton, *Diary...*, p. 100.

de Saint André et du marquis de Châteauneuf²³. Nous retrouvons alors la société cosmopolite des voyageurs (avec un nombre de Français plus important en fin de période dont le prince Camille de Rohan) et de la noblesse locale²⁴. Il s'agit généralement d'une promenade sur la journée, comprenant la visite de la propriété du noble qui reçoit, ainsi que des terres ou autres curiosités locales. Parfois, les nobles niçois offrent un repas²⁵. Ces sorties remportent un grand succès parmi les voyageuses car elles correspondent à un certain idéal de retour vers la nature et de la pratique de l'exercice.

A l'inverse, la découverte du religieux ne place pas les Anglaises dans un cadre familier. Observer à distance la pompe du rite catholique ainsi que la clôture religieuse des jeunes filles sont des expériences récurrentes du voyage britannique en Italie. Celles-ci pourraient alors paraître très banales, du déjà "entendu", mais les écrits des voyageuses démontrent une volonté de se rendre compte par elles-mêmes. Le réseau de connaissances joue ici à plein.

6.2 L'accès au religieux

Le religieux constitue sans conteste un spectacle à part entière, attisant la curiosité des voyageurs. Il est inclus dans l'offre de l'accueil et de l'hospitalité des élites comme étant un service non empreint de prosélytisme qui leur est accordé par politesse, car plus qu'ailleurs, où les étrangers sont autonomes, notamment au théâtre, la découverte des rituels de l'église catholique implique l'intermédiation de membres de la noblesse locale. Parfois, ce sont des compatriotes déjà introduits qui jouent ce rôle de facilitateur. L'accès au sacré est pourtant ouvert au tout venant au moins pour les offices, mais les Anglais protestants ont conscience qu'ils ne sont pas des membres initiés, ce qui les place à la fois comme de véritables étrangers au monde catholique et pour la première fois, dans une situation de minorité. L'espace religieux italien connaît comme dans les autres pays européens un mouvement de "sécularisation" des institutions religieuses au cours du XVIIIe

23. Charles-François Thaon de Revel (1725-1807), marquis de Revel et de Saint André ; Jérôme Antoine Peyre de Châteauneuf (1728-1793).

24. Journal d'Elizabeth Foster, *The Devonshire Collections*, Chatsworth, p. 87 ; Miss Egerton, *Diary...*, *op.cit.*, p. 103 et Laetitia Houblon, *op.cit.*, p. 199.

25. Journal de voyage de Lady Spencer, 31 janvier 1770, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, folio non numéroté. Lady Spencer et sa famille sont invitées par la comtesse et le comte de Saint André : "We found Madame de St André a very pretty gentle well-bred woman who seems fond of her husband and children. We dined there and staid till it was so dark that we could scarcely see enough to ride home".

siècle. Celui-ci est accentué par l'influence des Lumières et du rationalisme, entraînant l'idée d'un relativisme des croyances. Cette évolution conduit également à créer une continuité des espaces élitaires, entre le temporel et le religieux²⁶.

Une autre tendance historique notable dans la seconde moitié du XVIIIe siècle est l'assouplissement des tensions religieuses entre la couronne britannique et le Pape qui a un effet positif sur la réception de la religion catholique par les voyageuses de confession protestante. La reconnaissance de la souveraineté de Georges III par le pape suivie du ralliement des catholiques au roi de Hanovre, enterrent tout risque d'un retour des Stuarts et rélègue ainsi la question religieuse à une actualité moins brûlante²⁷. La dissolution de la Compagnie de Jésus par le Pape Clément XIV en 1773, venant confirmer les mesures d'expulsion prises au Portugal en 1759, en France en 1763 et en Espagne en 1767, contribue aussi à calmer les tensions entre catholiques et protestants²⁸. L'anti-catholicisme demeure toutefois un discours identitaire fort en Grande-Bretagne et à l'étranger, expliquant les nombreux *topos* présents dans les relations de voyage, parfois reproduits par pure forme, oscillant entre le mépris voire l'indignation ou encore, au plus faible de leur expression, à des remarques amusées²⁹. Cette attitude de groupe ne fait pas obstacle cependant, sur l'ensemble des écrits des voyageuses au XVIIIe siècle, à une fascination non dissimulée lorsqu'il s'agit du patrimoine religieux dans ses aspects architecturaux et artistiques. La musique religieuse a également une place à part. Parfois, une certaine neutralité prend place et ne se distingue guère des descriptions de monuments séculiers. Anne Miller affirme que les églises ne sont finalement pas autre chose que des collections de peinture et de sculpture³⁰. La fréquentation des lieux religieux devient alors acceptable et même non condamnable, contrairement à la crainte antérieure de certains voyageurs dans la première moitié du XVIIIe siècle d'être associés à des catholiques. Selon Lawrence Klein,

26. Le sociologue Jean-Pierre Sironneau appelle néanmoins à nuancer le phénomène de "déchristianisation" au XVIIIe siècle en invoquant qu'il existerait une fidélité qualitative dans la mesure où le dogme est à cette époque mieux compris tandis que le conformisme religieux serait en déclin en raison de contraintes et d'habitudes religieuses moins marquées émanant des familles et du clergé. Jean-Pierre Sironneau, *Sécularisation et religions politiques*, La Hague, Moutons Editions, 1982, p.142.

27. Colin Haydon, *Anti-Catholicism in eighteenth century England (c.1740-80) : A Political and Social Story*, Manchester et New York, Manchester University Press, 1993, pp. 164-165.

28. Rosemary Sweet, *Cities and the Grand Tour...*, *op.cit.*, p. 150.

29. Colin Haydon, *Anti-Catholicism in Eighteenth-Century England*, pp. 164-203 ; Linda Colley, *The Britons...*, *op.cit.*, p. 54 ; Jeremy Black, *Italy and the Grand Tour*, *op.cit.*, pp. 166-173 et *Id.*, *The Grand Tour in the Eighteenth-Century*, *op.cit.*, pp. 261-276 et Rosemary Sweet, *Cities and the Grand Tour...*, *op.cit.*, pp. 148-150.

30. Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 1, p. 293.

la religion au sein de la haute société aurait été réduite à une discipline sociale et civile représentée par le concept de "Politeness"³¹.

En revanche, la majorité de grandes voyageuses ou de familles de grands voyageurs sur plusieurs générations sont majoritairement représentées par des protestants, ce qui n'est guère étonnant puisqu'ils dominent également la société britannique³². Même si nous avons pu observer que les guides les plus consultés par les voyageuses sont français, notamment l'ouvrage de Lalande, le modèle-type du "bon voyageur" reste bien celui du citoyen de la Grande-Bretagne issu de la révolution glorieuse. Même s'il n'est pas souvent cité, le guide de Joseph Addison a également œuvré pour diffuser une morale protestante du voyage sur le continent, en l'opposant au modèle catholique qui condamnerait son peuple à la pauvreté³³. Linda Collins a montré que l'accession au trône de Guillaume d'Orange puis de la dynastie de Hanovre instaurent le règne d'un "protestantisme de masse", écartant la représentation de la monarchie fondée sur le droit divin. Cette vision pragmatique, visant à sauvegarder une Nation protestante, a nourri un patriotisme se reposant sur une religion rejetant la superstition et l'ignorance. Les élites associées au pouvoir en place l'ont bien compris et se sont donc construits une identité en fonction des valeurs du protestantisme³⁴. Le concept de "Britishness" souvent daté à la seconde moitié du XVIIIe siècle car il connaît à cette période une expansion évidente remonte plutôt à un long processus historique. Il a également un effet uniformisant touchant toutes les couches sociales formant la haute société, ce qui explique une concordance de points de vue dans l'ensemble des récits des voyageuses. Ces tendances d'ouverture et de fermeture, d'affirmation et de déclin de la pratique religieuse, qui peuvent apparaître contradictoires, s'expriment naturellement dans les textes. Bien qu'appartenant à une religion non reconnue officiellement dans les États catholiques, les voyageuses ne traduisent pas pour autant de gêne ni d'inquiétudes réelles à l'égard des autorités religieuses de la société d'accueil car elles sont en réalité très bien accueillies.

Nous souhaitons envisager l'accès au religieux comme créateur de lien social

31. Sur les liens entre Politeness et religion en Grande-Bretagne, voir Philip Carter, *Men and the Emergence of Polite Society, Britain 1660-1800*, première partie, chapitre 5 "Problematising polite", Londres, Routledge, 2014 (1ère éd. 2001); Lawrence Klein, *Shaftesbury and the Culture of Politeness*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994, p. 10.

32. Linda Collins, *The Britons...*, *op.cit.*, p.19.

33. Joseph Addison, *Remarks on Several Parts of Italy*, 1705; sur la rhétorique des grands-touristes et la religion; voir Clare Haynes, "A trial for the Patience of Reason? Grand Tourists and Anti-Catholicism after 1745", *Journal for Eighteenth-Century Studies*, n.2, 2010, pp. 195-208.

34. Linda Collins, *The Britons...*, *op.cit.*, pp. 11-54, surtout pp. 48-49.

plutôt que de nous attarder sur leur réception du patrimoine religieux, en montrant que le religieux, appréhendé comme un spectacle à la fois fascinant et grotesque, ne fait pas obstacle à des relations cordiales, voire même amicales, entre les voyageuses et la noblesse locale catholique, le clergé ainsi que les ordres monastiques. A titre préliminaire, il convient de souligner que dans les écrits des voyageuses, surtout les correspondances, il est fréquent de ne trouver aucune référence au religieux pour les villes de Turin et de Gênes, contrairement à Rome qui suscite généralement des descriptions beaucoup plus détaillées comme dans la relation d'Anne Miller et de Mary Berry³⁵. Dans le comté de Nice, le religieux pallie souvent une offre de divertissements plus limitée.

6.2.1 Pratique des rites catholiques et mondanité religieuse

L'attrait des voyageuses pour le religieux, comme pour l'ensemble des étrangers, commence par la découverte des offices de la semaine sainte. Même si ces fêtes ne prétendent pas surpasser l'ampleur de celles qui sont célébrées à Rome, elles suscitent toujours l'intérêt des Anglaises. La centralité des festivités religieuses dans l'espace public est incontournable pour les touristes.

"Holy week at Nice is observed with devotion and the celebration of the bishop blessing the Palm trees is pretty and solemn : he then carries the Host to the outside of the church door and they stay there some time, then knock and are received ; these Palm branches are supposed to bring luck to those who have them. The Musick on Jeudi Saint composed by Monsgr Barttaglini was remarkably fine and performed in nine churches, it was solemn and pathetick, the churches were crowded and the silence awfull. On Saturday prematurely they celebrate the resurrection and the Alters are uncovered, the Bishop is dressed and redressed frequently on his elevating the Host there is a discharge of Cannon from the forts and the garnison under arms discharge theirs guns also. The Regiments passed afterwards on review before the Commandant"³⁶.

Le témoignage de Lady Elizabeth Foster en 1783 est particulièrement intéressant car il montre que la religion n'est pas forcément tournée en dérision et que les principales critiques mettant en cause la sincérité de la pratique religieuse ne sont

35. Voir Philippe Prudent, *La Rome des Britanniques...*, *op.cit.*, pp. 512-513.

36. Journal de Lady Elizabeth Foster, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, DF 11-2-1, pp. 90-91.

pas toujours incriminées. Les attitudes d'ouverture et de fermeture sont variables selon les voyageuses. Même les catégorisations par tendance politique dont elles pourraient relever ne sont pas fiables. En effet, Mary Berry, de tradition whig comme Lady Elizabeth Foster, est au contraire très critique sur les célébrations de la semaine sainte à Rome au cours de la même année, allant jusqu'à annoncer un déclin de la papauté en raison de la désaffection des fidèles³⁷.

La messe fait également l'objet de curiosité. Malgré les recommandations de son ami protestant, le Baron Feitlitz, qui n'aime ni les partisans du pape ni le rouge—associant ainsi la religion catholique à la débauche des femmes françaises et italiennes—Laetitia Houblon décide de se rendre à la grande messe célébrée par l'évêque avec sa cousine, Elizabeth Watson :

"We are just come from the Cathedral where He celebrated high Mass, and afterwards preached an excellent sermon in Italian. Betsy says she is sure I shall be perverted, for I was attentive and pleased, altho' it lasted 32 minutes. But indeed there was not a word that the Bishop of London might not have said at Saints Pauls ; and He said that he hoped to meet us all in Heaven !" ³⁸.

Le relativisme des croyances apparaît de manière claire chez certaines voyageuses, tandis que la menace du risque de conversion semble réelle pour d'autres.

Dans le cadre de la découverte du religieux, la prise de voile est de loin la célébration la plus recherchée : Laetitia Houblon ne cache pas son impatience d'assister aux vœux d'une religieuse³⁹. C'est un événement qui suscite le plus d'effroi, il s'agit d'une sorte de fascination-terreur. Comme leurs congénères masculins, les voyageuses expriment fortement leur réprobation. La "dramatisation" des descriptions trouve sa source dans les représentations de dames de qualité : la perte de la richesse du vêtement liée à la frivolité de la vie mondaine tranche avec la pauvreté et l'humilité de la nouvelle condition de l'impétrante :

"she was dressed very gaily, with a large hoop and quantities of flowers and feathers. After taking leave of her friends (who were present at the ceremony), she retired to have her decoration taken off and to be clothed in the habit of the Dominicans" ⁴⁰.

37. Mary Berry, *Extracts...*, *op.cit.*, p. 106. Voir aussi sur ce point, Philippe Prudent, *La Rome des Britanniques...*, *op.cit.*, p. 518.

38. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, pp. 189 et 191.

39. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 189 : "I hope soon to see a Nun professed".

40. Miss Egerton, *Diary...*, *op.cit.*, p. 114.

Ce déchirement, signifié par la clôture, peut créer au-delà de l'observation, une empathie qui va jusqu'aux larmes. Lady Pomfret a aperçu lors de conversations à Gênes une jeune Florentine dont les amours avec un page ayant été reprouvés, décide d'entrer au couvent. Comme l'ensemble de la noblesse locale, elle est invitée à son entrée en religion :

"After a week of these amusements [jeu de cartes dans les conversations] which is the custom before a nun takes the habit, the day for receiving it was fixed. All the company that she had been amongst went to see the ceremony, except my friend Durazzi, who told me, if she was not mistaken in me, I had better not make one of the party. My daughters, however wished to be present and I attended them. She was richly dressed, much in the manner we dress in the royal weddings, but with gold and colours [...]; "I owe to you that my resolution was much weaker than hers ; and, though she was a complete stranger to me, I could not forbear shedding some tears at her unhappy and irremediable mistake" ⁴¹.

Ce retrait du monde, contrairement aux craintes des voyageuses, semble ouvrir sur une existence moins isolée et austère, s'il on en croit l'œuvre de Francesco Guardi, *le parloir des nonnes à San Zaccaria* (1745-50), conservée au Ca'Rezzonico. La gaieté et l'apparente frivolité des religieuses, habillées simplement, mais avec élégance, reçoivent de nombreux visiteurs masculins. La frontière entre la mondanité au sein du monastère et celle de l'extérieur semblent difficilement reconnaissables. Les recherches menées par Elena Brambilla ont d'ailleurs confirmé l'existence d'une riche vie sociale et festive dans le cadre des couvents de femmes ⁴².

La confusion entre les sphères du public et du privé est également frappante. Le serment de la vie religieuse est avant tout un événement mondain. Robert Bizzocchi emploie même l'expression de "mondanité religieuse" ⁴³. Miss Egerton précise qu'elle a été introduite pour la première fois parmi la noblesse locale lors de la prise de voile d'une jeune fille de distinction. L'invitation des étrangers à ce

41. Lettre de Lady Pomfret du 23 septembre 1739, *Correspondence of...*, vol. 1, pp. 129-130. L'anecdote se poursuit avec un dénouement un peu inattendu car Lady Pomfret a ensuite cherché à savoir si la jeune femme avait prononcé ses vœux et qu'elle a même échangé par correspondance avec elle. La jeune religieuse lui a notamment reproché d'avoir à tort versé des larmes lors de son entrée au couvent.

42. Elena Brambilla, *Sociabilità e relazioni...*, *op.cit.*.

43. Roberto Bizzocchi, *Les sigisbées...*, *op.cit.*, p. 16.

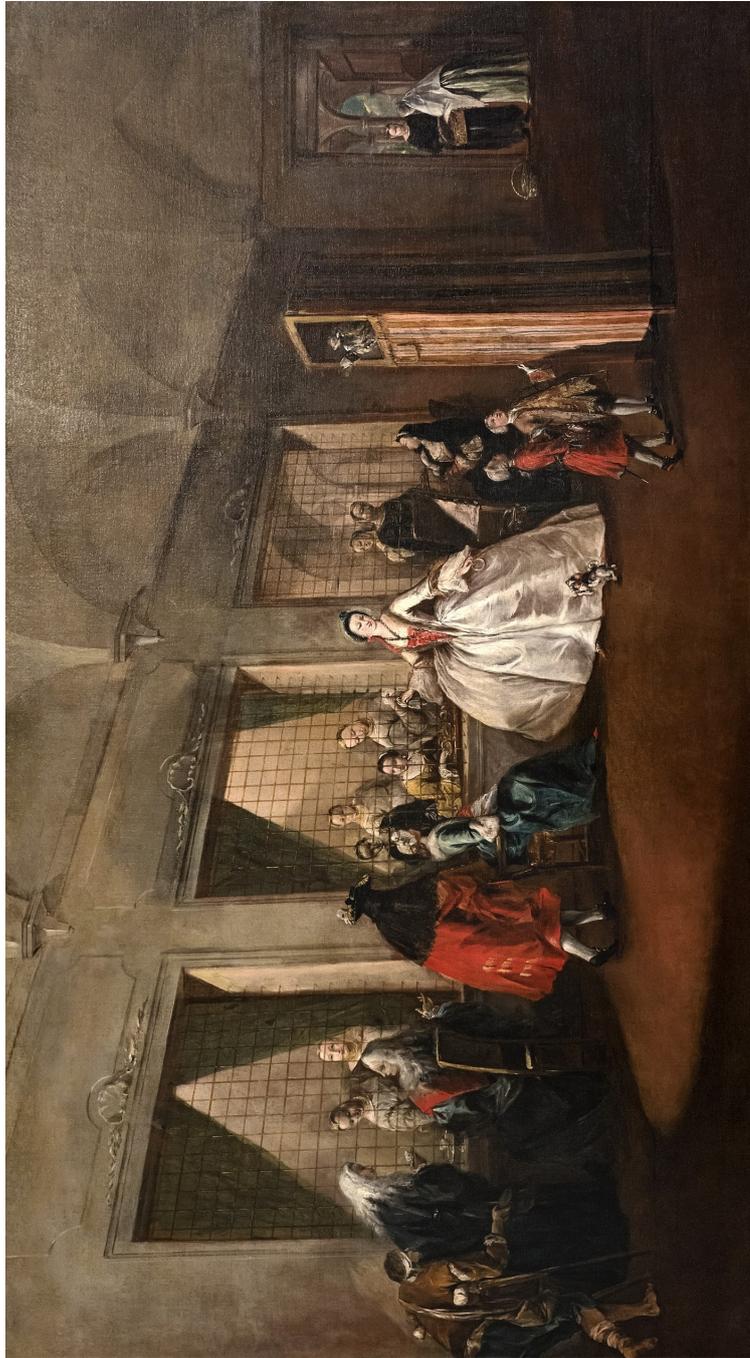


FIGURE 6.1 – Francesco Guardi (1712-1793), *Le parloir des nonnes à San Zaccaria*, vers 1745
Huile sur toile, Venise, Ca'Rezzonico.

spectacle intime qui correspond à une étape de la vie au sein d'une société exclusive reste pour les voyageurs plutôt une expérience relevant du "voyeurisme" qui n'est pas sans rappeler les "télérealités" d'aujourd'hui⁴⁴. D'autres actes de la vie privée comme les mariages sont également proposés à la curiosité des Anglaises afin de les divertir. Dès la première moitié du XVIIIe siècle, Lady Mary Wortley Montagu est ainsi invitée à un mariage au sein de la famille Spinola où elle est frappée par la magnificence du banquet nuptial⁴⁵. Force est de constater que l'hospitalité des étrangers n'est pas le seul mobile de la noblesse locale, mais bien aussi l'opportunité pour les grandes familles génoises de démontrer leurs richesses par un luxe ostentatoire⁴⁶.

La religion n'échappe pas aux critiques acerbes de certaines voyageuses comme Anne Miller, en reprenant le *topos* du manque d'authenticité de l'église catholique, qui se matérialise notamment par une mise en scène du religieux où la dimension sacrée est absente. Anne Miller considère ainsi que l'architecture même de l'église des Jésuites à Gênes par sa succession de dômes ressemble plus à un décor de théâtre qu'à un lieu de culte⁴⁷. Son impression n'est pas démentie lorsqu'elle se rend dans une église pour la visiter et elle constate qu'il s'y tient un concert spirituel. Elle découvre que la musique est tellement entraînante qu'elle ne peut s'empêcher de penser qu'elle aimerait danser alors que les spectateurs agissent comme à l'Opéra et continuent leurs jeux amoureux malgré le lieu où ils se trouvent :

"The appearance all together was rather theatrical than religious ; the music good and the symphonies so lively, that they seemed to me to announce the entry of a ballet, I could think of nothing but dancing, and had I not been sure I was in a church, I should believe myself at the overture of an opera : nor by the countenances and manners of the congregation, could you suppose they were assisting at a religious ceremony [...] I plainly perceived, that the fair Genoese knew how to unite gallantry with devotion ; There is more move in an Italian church

44. Miss Egerton, *Diary...*, *op.cit.*, pp. 113-114.

45. Lettre de Lady Mary Wortley Montagu du 25 août 1741, *Complete Letters...*, vol. 2, p. 247 ; sur le caractère public des sociabilités aristocratiques génoises, voir Edoardo Guardì, "Ipotesi...", *art.cit.*, p. 745.

46. Osvaldo Raggio montre que les mariages impliquent l'importation de produits luxueux, notamment du vin de Bourgogne et des soieries de Lyon. Osvaldo Raggio, "Variazioni sul gusto francese : consumi di cultura a Genova nel Settecento", *Quaderni Storici*, n.115, 2004, p. 171.

47. Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 1, p. 191.

than in a French theater" ⁴⁸.

Selon l'Anglaise, les femmes nobles se cachent sous leurs capuches pour mieux agir en liberté et "orgner (sic) [lorgner] with more privacy" ⁴⁹.

6.2.2 La rencontre avec le clergé et les dames de bienfaisance

Le bon accueil réservé aux voyageuses par le clergé et les représentants des ordres monastiques conduit à nuancer ces partis pris, au moins à l'échelle individuelle. Les voyageuses, en raison de leur statut social à l'étranger, sont notamment introduites à Nice auprès de l'évêque. Ce dernier est un membre à part entière de la bonne société et participe à ce titre aux conversations de la ville. Il est donc fréquent que des visites soient échangées. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, Charles-Eugène de Valperga est une figure estimée de la communauté britannique à Nice ⁵⁰. Miss Egerton indique d'ailleurs que celui-ci est venu rendre visite à sa famille dès leur arrivée à Nice de la même manière que les autres notabilités de la ville comme Madame de la Valle et le baron Grimaldi ⁵¹. Laetitia Houblon montre que l'évêque fait partie des membres de la noblesse qu'elle visite régulièrement : "We paid our respects to the Bishop who is charming" ⁵². Ces visites sont de nature mondaine. Lady Elizabeth Webster s'amuse donc à affirmer son intérêt pour la science en cherchant à lancer un débat sur l'électricité des météores ⁵³. Les abbés sont aussi comme en France très présents dans les sociabilités des élites auxquelles les voyageuses sont introduites :

"the Abbés Spinola and Gandolfi delighted and surprised every one with the powers of their voices, and the taste and the execution with which they sung" ⁵⁴.

Lady Elizabeth Foster reçoit également la visite d'un curé âgé d'une petite paroisse dans l'arrière-pays, avec lequel elle entient une relation fondée sur une estime réciproque : "I never saw a more venerable looking old man. I promis'd him to return and when I did, I found some figs ready for me, some grapes which

48. *Ibidem*, pp. 164-166.

49. *Ibidem*, p. 166.

50. Charles-Eugène de Valperga (1740-1803) est évêque de Nice de 1780 à 1792. Lettre de l'envoyé John Trevor au marquis de Camarthen du 9 avril 1786, NA, FO 67-5.

51. Miss Egerton, *Diary...*, *op.cit.*, p. 100.

52. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 191.

53. lettre de Lady Webster à Maria Josepha du 11 février 1792, *The Girlhood of Maria Josepha Holroyd*, *op.cit.*, pp. 128-129.

54. Miss Egerton, *Diary...*, *op.cit.*, p. 117.

they preserve admirably from one season to the other and I was delighted with my new acquaintance, who in return has promis'd to come and visit me and has done often so. It soothes my mind to talk to him and to afford him the pleasure which I see my visits give him" ⁵⁵.

Le clergé met en œuvre un accueil facilitant leur intégration aux offices de la semaine sainte. Le lavement des pieds semble être la célébration la plus recherchée : Miss Egerton, accompagnée par Lady Gordon, est accueillie à la messe à la Cathédrale par le vicaire afin qu'elles soient bien placées, tandis que la comtesse de Spencer évoque la venue du grand vicaire, envoyé par l'évêque, afin d'organiser leur participation à la célébration du jeudi saint. Il en profite pour se rendre aimable auprès des enfants présents (la petite-fille de la comtesse et la fille de Lady Elizabeth Foster) en offrant des rameaux tressés ⁵⁶.

Les ordres monastiques réservent également un bon accueil aux voyageuses britanniques. Anne Miller mentionne une visite cordiale au couvent de chanoines à la Superga de Turin. Cette dernière est reçue par un moine, qui lui apparaît avoir reçu une éducation soignée, ce qui lui permet de communiquer selon les codes mondains de la bonne société. De surcroît, le religieux fait montre d'une liberté de vue qui bannit toute superstition, se présentant donc à contre-courant des représentations qui sont couramment véhiculées. Alors que la voyageuse avait été très critique sur les célébrations, elle nuance de manière positive un bon nombre de préjugés relayés par les voyageurs grâce à cette rencontre aimable. Cette bonne impression est confirmée par les cellules des moines qui répondent à la sobriété attendue et de plus, sont nettes et propres. La bonne hygiène constitue, en effet, un critère décisif chez les Anglais car l'évaluation de la religion englobe l'ensemble du système social et politique ⁵⁷. Quatre ans plus tard, Lady Mary Coke évoque également la disponibilité des chanoines lorsqu'elle visite les tombeaux de la famille royale. Aucune dame de la noblesse n'a cependant souhaité l'accompagner. Madame de Saint Gilles, toujours au service de l'Anglaise, a finalement confié cette tâche à un chanoine ⁵⁸.

En revanche, la sollicitation des voyageuses au profit d'œuvres de charité ten-

55. Journal de Lady Foster, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, DF11-2-1, pp. 75-76.

56. Miss Egerton, *op.cit.*, pp. 104-105; lettre de Lady Spencer du 1er avril 1792 : "Sunday evening, the Bishop sent his grand vicaire home just for dinner, to bring some little presents of Palm branches to the children and arrange the manner of our going to see the function of the disciples feet etc".

57. Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, vol.1, p. 125. Voir aussi Joseph Addison, *Remarks on Several Parts of Italy...*, *op.cit.*.

58. Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 4, p. 314.

draît à encourager le relais des *topoi* à l'encontre de la religion des pays catholiques. Les Anglaises ont conscience, dans le cadre de l'accueil qui leur est réservé, de l'attrait financier qu'elles peuvent représenter. Laetitia Houblon ne cache pas sa désapprobation concernant une quête réalisée par les dames de la noblesse locale. Elle ne remet pas en cause la légitimité de cette œuvre initiée par les autorités religieuses, ce qui est important de souligner, mais plutôt la noblesse locale elle-même qui aurait décidé de la confier aux femmes nobles les plus en vue de la ville dans l'espoir d'obtenir plus de bénéfices :

"It is certain that fashion, beauty and birth, continue to extract money even where it is grudged. The Marquis de châteauneuf this day attended the beautiful Beggars Mesdames de Ramini and Verani to collect for the Hospital ; a sure method of receiving. Nobody gives less than a crown, so the sum must be great indeed, as they apply to every one. They made a short stay"⁵⁹.

L'accueil est ici "intéressé" et enferme également les voyageuses dans un rôle certes de supériorité économique mais également de "donateurs systématiques". Cet exemple permet de montrer que les Anglaises attachent du prix à l'authenticité et à une certaine gratuité dans la relation de l'hospitalité.

L'éventuelle "menace" de conversion ressentie par les Britanniques protestants n'est pas qu'une hypothèse d'école. Mrs Jane Home se convertit au catholicisme après plusieurs années passées en Italie (de 1771 à 1777) et a laissé un journal de voyage rempli de prières. Elle ne retournera jamais en Angleterre avec ce dernier, en ayant fait le choix de la vie religieuse dans un couvent de carmélites en Belgique⁶⁰. Il ne s'agit pas un cas fréquent, mais il n'est pas non plus complètement isolé et les exemples semblent nombreux dans les milieux marchands. A Livourne, des conversions de jeunes femmes au sein de la communauté anglaise dès le début du XVIIIe siècle avaient conduit à l'arrivée d'un chapelain mandaté par la *British Factory*, afin d'assurer que les conversions ne se multiplient pas⁶¹. La résolution de ces cas de conversion ont donné lieu à chaque fois à des incidents diplomatiques car le consul ou l'envoyé est à la fois garant de la liberté

59. Jérôme Antoine Peyre de Châteauneuf (1728-1793). Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 196.

60. Voir John Ingamells, "Home Patrick", *Dictionary...*, *op.cit.*, pp. 515-517.

61. Voir Stefani Villani, "L'histoire religieuse de la communauté anglaise de Livourne (XVIIe-XVIIIe siècle)" in Albrecht Burkardt, Gilles Bertrand et Yves Krumenacker (dir.), *Commerce, voyage et expérience religieuse (XVIe-XVIIIe siècle)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, deuxième partie : "Europe des affaires et interactions religieuses". L'éducation est un facteur clé conduisant à des conversions.

religieuse des sujets de la couronne, mais aussi en réalité mandaté pour empêcher ces conversions. Ce contrôle, souvent sollicitée par la famille britannique, tend donc à limiter le risque de conversion.

En tout état de cause, l'aristocratie britannique se rallie, dans le second siècle, au modèle du patriote protestant dans sa grande majorité. Le risque de conversation semble donc moins important.

Nous avons démontré que l'accès et l'intégration au domaine du religieux donnent lieu à un faisceau de liens sociaux conduisant à une approche différenciée de la religion au sein des voyageuses de notre corpus. Elle dépasse d'une certaine manière l'évocation classique des lieux communs généralement soulevés par les Britanniques, permettant ainsi de saisir la portée des rencontres. Nous aborderons la pratique protestante des voyageuses dans le chapitre 8.

6.3 L'accès aux collections privées, institutions et académies

L'accès aux savoirs artistiques, techniques ou scientifiques représente l'un des intérêts du voyage en Italie. Le privilège d'approcher des collections privées ou de pénétrer dans certaines institutions comme l'Université répond une fois de plus au jeu des lettres de recommandation, même si parfois des liens d'amitié peuvent également ouvrir certaines portes. Selon Brian Dolan, le Grand Tour constitue une opportunité pour les femmes d'acquérir des connaissances voire même une expertise dans certains domaines qui est ensuite mobilisable à leur retour en Angleterre⁶².

6.3.1 Le domaine de l'art entre autorité et indépendance

Dans le domaine de l'art, le voyage a été présenté par Isabelle Baudino comme une ouverture exceptionnelle pour les femmes⁶³. La fréquentation régulière de

62. Brian Dolan, *Ladies of the Grand Tour*, *op.cit.*, pp. 243-267.

63. Isabelle Baudino, "Les filles de Dibutade : voyageuses britanniques et hiérarchie des genres picturaux en Europe au XVIIIe siècle" in Guyonne Leduc et Michèle Vignaux (dir.), *Avant l'Europe, l'espace européen : le rôle des femmes*, Paris, L'Harmattan, 2013, pp. 51-68; Mireille Agorni, *Translating Italy for the Eighteenth Century : British Women, translation and Travel Writing (1739-1797)*, Londres, Routledge, 2014, p. 24; voir aussi sur la place des femmes dans la pratique de l'art en Grande-Bretagne, id., "Entre art et artisanat : les femmes amateurs artistes en Grande-Bretagne au XVIIIe siècle", communication dans le cadre de la journée d'étude *Pour l'amour de l'art ? Les enjeux de la pratique amateur de l'art dans l'Europe des Lumières*, organi-

collections d'art et surtout de peinture, donne à leur tour aux voyageuses l'opportunité de se forger un goût esthétique et de se positionner face à l'art italien. Leur jugement est d'autant plus affûté qu'elles ont déjà visité des collections en France et plus particulièrement à Paris. La plupart des musées sont ouverts au public à la fin du XVIIIe siècle en France et en France et en Italie⁶⁴. Il ne s'agit cependant pas pour les voyageuses d'une expérience totalement nouvelle puisque la visite des grandes demeures du royaume moyennant l'achat de tickets les a habitués à la découverte de collections privées ainsi qu'à une familiarité avec l'architecture, la décoration intérieure et l'art des jardins⁶⁵. Rosemary Sweet a également mis en évidence les pratiques de visites d'ateliers et d'expositions d'art en Grande-Bretagne, mais aussi l'accès aux traités de l'art, notamment ceux de Joshua Reynolds, que les femmes sont à même de consulter, leur apportant ainsi la connaissance nécessaire pour former leur propre jugement esthétique⁶⁶. De même, la culture de l'acquisition d'œuvres d'art par des dames nobles britanniques est notable également dès le XVIIe siècle⁶⁷. Comme nous l'avons vu dans l'introduction, la plupart d'entre-elles appartiennent à une famille dont la tradition de voyager est présente sur plusieurs générations et elles ont également des liens avec des artistes. Il en résulte que la découverte de collections en Italie constitue un approfondissement d'une pratique existante.

Notre objectif n'est pas ici de restituer l'ensemble des visites de palais et d'églises que les voyageuses ont effectuées, mais de déterminer comment cette offre s'intègre au voyage mondain et à l'accueil des élites et dans quelle me-

sée par le centre de la Méditerranée moderne et contemporaine, Université de Sophia Antipolis le 13 septembre 2013.

64. La Galerie des Offices est accessible au public dès 1765 alors qu'en France, le Louvre n'ouvre ses portes qu'en 1793. En Grande-Bretagne, le British Museum pourtant fondé en 1753 n'accueille du public qu'en 1810, tandis que la British Gallery est créée en 1824. Voir Isabelle Baudino, "Les voyageuses britanniques à Paris : un point de vue féminin sur l'art ?" in Mechthild Fend, Melissa Hilde et Anne Lafont (dir.), *Plumes et pinceaux : discours de femmes sur l'art en Europe (1750-1830). Essais*, Paris, publications de l'Institut national d'histoire de l'art, pp. 153-184.

65. Le journal de voyage de Celia Fiennes relatif à un tour ayant lieu de 1682 à 1712, publié en 1888 par Emily Griffiths, sous le titre *Through England on a Side Saddle in the Time of William and Mary* donne un aperçu précoce de "tours féminins" et de la liberté, déjà présente, de son auteur d'émettre des jugements esthétiques sur ce qu'elle est invitée à voir. Sur les visites en Angleterre de la fin du XVIIe siècle au début du XIXe siècle, voir Zoe Kinsley, *Women writing the Tour (1682-1812)*, introduction.

66. Rosemary Sweet, *Cities and the Grand Tour...*, *op.cit.*, chapitre 1 "Experiencing the Grand Tour".

67. Voir notamment l'exemple de la comtesse d'Arundell, Alatheia Talbot (vers 1590-1654) évoqué dans l'introduction.

sure l'accès aux collections contribue à une prise de position esthétique des voyageuses.

Il apparaît que l'accumulation de connaissances acquises au cours des visites le long du parcours accroît la légitimité des voyageuses. Hester Piozzi affirme notamment à Mantoue que le guide du palais ducal aurait eu tendance à surestimer la valeur de ce patrimoine alors qu'elle est elle-même en mesure de l'apprécier à sa juste mesure puisqu'elle a déjà visité Versailles, Turin et Gênes⁶⁸. Anne Miller considère que la préparation minutieuse de son voyage avec la lecture des principaux guides, dont celui de Lalande et de Cochin, justifie sa capacité à se prononcer sur des œuvres. Rosemary Sweet souligne les ambitions déguisées d'Anne Miller qui prétend, dans la préface de son guide, n'avoir pour espoir que de se rendre utile en apportant sa contribution aux amateurs d'art, mais personne n'est dupe que cette dernière souhaite s'imposer sur un pied d'égalité avec les auteurs masculins⁶⁹.

Isabelle Baudino met en avant le fait que les femmes n'hésitent pas à évaluer les œuvres par rapport à la hiérarchie des genres picturaux, dont la maîtrise constitue en soi un critère de distinction social lié au privilège du voyage⁷⁰. Le Grand Tour opère également une distance entre pairs puisqu'il confère une supériorité aux voyageuses par rapport à leurs congénères de la haute société n'ayant pas la possibilité de voyager en Europe. C'est parce qu'elles ont évalué sur pièce et sur place qu'elles sont habilitées à affirmer leur jugement esthétique sur tout sujet artistique, que cela soit à l'étranger ou de retour en Angleterre. Les informations savantes sur les peintures sont réservées aux journaux intimes ainsi qu'aux relations destinées à être lues et publiés. En effet, la correspondance ne fait en principe état que de l'allure générale de la ville ainsi qu'aux personnes rencontrées. La comtesse de Spencer a consigné dans un journal à part la liste des sites visités, tandis qu'elle relate la vie de société dans sa correspondance avec Lady Caroline Howe. L'épistolarité répond à des sujets attendus, contrairement au jour-

68. Hester Piozzi, *Observations...*, *op.cit.*, pp. 119-120. Voir aussi Isabelle Baudino, "Les filles de Dibutade...", in Guyonne Leduc et Michèle Vignaux (dir.), *Avant l'Europe, l'espace européen...*, *op.cit.*, p. 63.

69. Rosemary Sweet, *Cities and the Grand Tour...*, *op.cit.*, chapitre 1 "Experiencing the Grand Tour". Voir également sur ce point, chapitre 2 sur la visite du Palais Royal à Turin.

70. Isabelle Baudino, "Les filles de Dibutade...", in Guyonne Leduc et Michèle Vignaux (dir.), *Avant l'Europe, l'espace européen...*, *op.cit.*, p. 63. Selon l'auteur, ce classement par genre conduit les voyageuses à entériner un ordre social où les artistes masculins sont exposés et valorisés au détriment des artistes féminines, à l'exception d'Angelica Kauffman à Rome qui est présentée de manière très élogieuse par Hester Piozzi, même si celle-ci apparaît plus sous son rôle d'hôtesse que de peintre.

nal qui ouvre plus de marges d'exploration et d'expression autonomes⁷¹. Dans le récit de voyage d'Anne Miller, qui tente de surpasser celui de ses prédécesseurs masculins, les peintures sont méthodiquement listées par nom de l'artiste, la description du sujet ainsi que l'appréciation de sa réalisation par la voyageuse qui ose avancer des avis tranchés⁷². Il apparaît que sa restitution est confrontée à posteriori au moment de la réécriture ou pendant la visite par rapport à l'attribution et aux descriptions données par les autres guides de référence. Malgré la détermination de la voyageuse d'affronter ouvertement l'ordre genré en matière d'art, elle admet simplement qu'elle a commis une erreur sur une toile en la confondant "bêtement" avec un portrait de famille⁷³. Les églises sont traitées de la même manière que les palais, présentées selon une liste de peintures par auteur⁷⁴. Plus de dix ans plus tard, Mary Berry, pourtant écrivaine et possédant une solide formation intellectuelle, ne s'attarde pas vraiment sur la peinture lors de ses passages à Turin et à Gênes entre 1783, 1784 et 1790. Elle ne fait aucun inventaire comme Anne Miller, le travail de cette dernière, publié dès 1776, rendant sans doute inutile une telle entreprise. Mary Berry préfère plutôt évoquer quelques œuvres du palais Durazzo. Elle n'oublie toutefois pas de faire montre de sa connaissance en citant le nom des peintres et de donner son avis sur la composition d'une toile de Véronèse⁷⁵.

Toutes les voyageuses n'ont pas la même soif de connaissance. Les attentes peuvent être différentes. L'intertextualité n'est pas forcément la même non plus. Ce ne sont pas toujours les guides de savants les seuls points de repère au cours de la visite. L'enjeu est autre par exemple pour Lady Mary Coke. A Turin, elle s'intéresse aux galeries de portraits car elle est avant tout fascinée par les familles royales. Le nom de l'artiste lui importe peu, ce qui compte pour elle est la ressemblance supposée avec d'autres membres de la famille de Savoie, qui doit lui permettre d'imaginer les anciennes figures royales, en fonction de critères de beauté physique ou par la similitude de traits⁷⁶. L'approche n'est donc pas érudite ni même revendicatrice d'une quelconque émancipation féminine. Elle révèle

71. Voir lettre de la comtesse Spencer du 30 septembre 1763 et son journal de 1763, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75610 et Add MS 75743.

72. Sur les palais génois, voir Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, pp. 168-179.

73. *Ibidem*, p. 169 : "A Magdalen, by Andrea del Sarto, as they pretend; but I was so stupid as to mistake it for a family portrait". Anne Miller fait mention également d'un catalogue obtenu sur place et qui lui sert également pour compléter ses notes; *Ibidem.*, p. 185.

74. *Ibidem*, p. 191.

75. Mary Berry, *Extracts...*, *op.cit.*, p. 125.

76. Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 4, pp. 316-319 et p. 323.

un intérêt qui ne dépasse pas les considérations d'apparence ou d'image publique des têtes couronnées. A Gênes, la voyageuse poursuit toujours la même recherche mais cette fois-ci elle commente le portrait d'une reine encore en vie : "I saw in the *Palais Durazzo* an original picture of the famous Queen of Sweden, tis finely painted, but as I have never heard She was reputed a beauty I fancy She is much flatter'd, as the picture represents her very handsome" ⁷⁷.

A Nice, l'attraction culturelle au XVIIIe siècle consiste en d'anciennes ruines romaines telles que décrites avec précision par Tobias Smollett ⁷⁸. Toutefois, il ne semble pas que les voyageuses considèrent essentiel d'en rendre compte, en raison probablement de la qualité un peu secondaire des sites ou de la poursuite d'autres centres d'intérêt. Rosemary Sweet a d'ailleurs démontré que les voyageuses britanniques ne se sentent pas liées par la mode masculine des *virtuosi* dans la seconde moitié du XVIIIe siècle et prennent la liberté de ne pas s'y conformer ⁷⁹. Les restes antiques constituent davantage le cadre de promenades dans la campagne niçoise dont l'agrément, nous l'avons vu, est la découverte avant tout d'une variété d'objets à admirer, inscrits dans une végétation inhabituelle ⁸⁰. Par exemple, Lady Caroline Holland n'évoque pas les vestiges romains de Nice, alors qu'elle démontre une grande curiosité pour les antiquités à Rome et à Naples. Elle pointe à juste titre que cette connaissance est un faire-valoir social incontestable, mais elle ajoute ne pas souhaiter en dire davantage, car elle sait que sa correspondante, la duchesse de Leinster, affiche ouvertement de l'ennui pour ces choses. D'autre part, elle souligne que c'est plus le goût esthétique que l'érudition qui l'attire, ce qui confirme une fois de plus que l'approche féminine est particulière, dégagée de toute obligation de conformisme au modèle masculin. Les femmes peuvent en profiter à l'égal des hommes, mais elles ne sont pas obligées de se forcer à apprécier et encore moins de restituer tout ce qu'elles ont vu, ce qui reste sans aucun doute l'apanage des savants plutôt que celui de l'ensemble des voyageurs, hommes et femmes confondus ⁸¹. En réalité, c'est également son appétence pour l'histoire qui transparaît :

77. Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 4, p. 300.

78. Voir à ce sujet la lettre du 15 janvier 1764, Tobias Smollett, *Travels...*, *op.cit.*, pp. 147-155.

79. Rosemary Sweet, *Cities and the Grand Tour*, *op.cit.*, chapitre 1 "Experiencing the Grand Tour".

80. Voir la section ci-dessus sur les promenades.

81. Lettre de Lady Holland 13 janvier 1767 à la duchesse de Leinster, *Correspondence ...*, *op.cit.*, pp. 493-494 : "At Rome I was in better spirits and began to taste *virtu*; by the time I return to England (as we propose to pass at least a fortnight at Rome on our return) I may give myself airs. Rome in that way exceeds all that can be seen or imagined. Some antiquities I have seen here, for those nothing beats this place, and I taste them more than *virtue*".

"I agree with you I love vastly to see places where such and such people have been, and where great events have happen'd; and that pleasure is great in Italy, the more so as the things happ'ned so long ago, and that just now I'm more read in ancient than modern history. 'tis some years since I have read in the French memoirs, and you know those things strike one just according to [the] situation of one's mind at the time. The ruins and remains of the Roman Empire really amaze me" ⁸².

L'accès à l'art paraît simple puisqu'il correspond au circuit habituel des visites. Mais qu'en est-il des sciences ?

6.3.2 Un accès diversifié à la science

La rencontre des voyageuses et de la science connaît diverses formes. Elle prend place dans divers espaces et couvre plusieurs disciplines académiques. Toutefois, même si les assemblées sont avant tout des lieux de divertissement, la science est également perçue et présentée comme un spectacle. A Bologne, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, la célèbre Laura Bassi, diplômée de l'Université, est invitée dans les grandes maisons pour présenter ses expériences et son savoir ⁸³. Des ouvrages destinés à un public féminin contribuent à développer l'intérêt des femmes pour la science dont le livre d'Algarotti, *Newtonianism for Ladies* publié dès 1737 et plus de dix ans plus tôt en Italie, la traduction par Giuseppa Eleonora Barbapiccola des *Principes de la Philosophie* de Descartes ⁸⁴. Le président de Brosses, en 1738, inclut comme "curiosités" à voir, les femmes

82. Lettre de Lady Caroline Holland du 19 décembre 1766, *Correspondence...*, *op.cit.*, p. 483.

83. Laura Bassi (1711-1778). Marta Cavazza, "Between Modesty and Spectacle : Women and Science in Eighteenth-Century", in Paula Findlen, Wendy Wassyng Roworth et Catherine M. Sama (dir.), *Gender and Culture in the Age of the Grand Tour*, *op.cit.*, chapitre 11.

84. Sur la diffusion des ouvrages scientifiques, voir Paola Govoni, *Un pubblico per la scienza. La divulgazione scientifica nell'Italia in formazione*, Rome, Carocci, 2002, pp. 56-72; sur les femmes et la science en Italie, voir Paula Findlen, "Women on the verge of Science : Aristocratic Women and Knowledge in Early-Century Italy" in Sarah Knot et Barbara Taylor, *Women, Gender and Enlightenment*, Houndsmill, Palgrave Macmillan, 2005, pp. 265-287; sur la notion de public et de spectacle de la science et des techniques, voir Liliane Hilaire-Pérez, Fabien Simon et Marie-Thébaud Sorger (dir.) *L'Europe des Sciences et des techniques nouvelles : un dialogue des savoirs, XVe-XVIIIe siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2016, troisième partie, les "Publics", "Spectacles et mises en scène"; Bernadette Bensusade-Vincent et Christine Blondel (dir.), *Science et Spectacle in the European Enlightenment*, Aldershot, Ashgate, 2008; Simon Schaffer, "Natural Philosophy and public spectacle in the Eighteenth Century", *History of Science*, n.21, 1983, pp. 1-43.

savantes italiennes dont la célèbre salonnière, Clelia Brillo Borromeo à Milan qui est parvenue à s'entourer de grands scientifiques, mais surtout la mathématicienne Maria Gaetana Agnesi et la physicienne Laura Bassi, citée plus haut⁸⁵. La comtesse de Spencer n'évoque pas directement Laura Bassi dans ses correspondances donc il est difficile de savoir si elle a eu l'opportunité de lui rendre visite ou si elle a recueilli des informations la concernant, mais nous avons pu trouver dans d'autres archives de la voyageuse une description non datée de l'italienne⁸⁶.

Grâce à des lettres de recommandation données par un homme cultivé de Nice, Laetitia Houblon affirme avoir été en contact avec l'abbé Amoretti à Milan, un géographe et naturaliste éminent qui lui a ouvert les portes de la bibliothèque ambrosienne. Ce dernier lui a concédé à son tour plusieurs lettres de recommandation pour des savants de l'université de Pavie. Elle a pu ainsi assister à des cours du professeur Volta et à une visite guidée des jardins botaniques avec d'autres professeurs. Après avoir visité le musée, elle a été confiée aux bons soins du professeur Volta qui lui a présenté le nouveau théâtre d'expérimentation ainsi que toutes les machines sur lesquels il travaille dont certaines proviennent d'Angleterre⁸⁷. La place faible de la science par rapport à la peinture ou à l'art de manière générale s'explique par la centralité des listes d'œuvres artistiques dans les guides et à l'héritage des antiquaires qui mêlent histoire, architecture et art. Il convient de souligner également que les expériences scientifiques sont largement accessibles aux dames de la haute société en Angleterre mais il est de bon ton de montrer une certaine réserve pour ne pas être taxée d'être trop savante. Du livre du courtisan, en passant par les ouvrages de Giovanni de Cataneo ou de Benvenuto Robbio di San Raffaele jusqu'aux conseils de Lady Mary Wortley à sa fille pour l'éducation de sa petite-fille, la femme de qualité doit savoir cacher ses connaissances avec discrétion et modestie. Il ne faut pas embarrasser des interlocuteurs moins informés, surtout masculins, c'est pourquoi, il est probable que cette précaution ait conduit les voyageuses de la grande aristocratie à ne pas insister sur ces aspects dans leur correspondance⁸⁸. Leur discours en matière de connaissances de tout

85. Paula Findlen, Wendy Wassyng Roworth et Catherine M. Sama (dir.), *Gender and Culture in the Age of the Grand Tour*, *op.cit.*, introduction.

86. BL, *Althorp Papers*, Add MS 75737.

87. Carlo Amoretti (1747-1816); Alessandro Volta (1747-1827). Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 203.

88. Sur les auteurs italiens, voir Maria Cavazza, "Between Modesty and Spectacle...", *op.cit.*, chapitre 11 in in Paula Findlen, Wendy Wassyng Roworth et Catherine M. Sama, *Gender...*, *op.cit.*; lettre de Lady Mary Wortley Montagu du 28 janvier 1758, *Complete Letters...*, *op.cit.*, vol. 3, pp.224-228. Elle conseille à sa petite-fille de ne pas montrer ses compétences intellectuelles car les trois quarts des personnes, quelque leur soit leur sexe, qu'elle rencontrera pourraient se piquer

ordre reste plus mondain en comparaison avec des voyageuses qui sont de condition plus modeste, ayant une revendication intellectuelle semble-t-il plus marquée et assumée⁸⁹. La botanique fait figure d'exception en Angleterre dès la seconde moitié du XVIIIe siècle au sein de la haute société, surtout vers 1780, sous l'impulsion de la reine Charlotte⁹⁰.

La fréquentation de savants et d'intellectuels favorise l'accès à certains espaces scientifiques dont les cabinets de curiosité. Hester Piozzi déclare notamment lors de son voyage à Turin en 1784 : "Some letters from home directed me to enquire in this town for Doctor Charles Allioni who kindly received, and permitted me to examine the rarities, of which he has a very capital collection"⁹¹. Ce cabinet d'histoire naturelle est de nature privée et les transactions commerciales ne sont pas exclues. Hester Piozzi évoque le cas d'une pièce - une truite fossilisée- qu'elle n'a pas pu voir car le savant ne la montre qu'aux plus offrants. La description faite par l'Anglaise n'est pas de démontrer une connaissance scientifique, mais plutôt l'opportunité de citer des auteurs classiques, démontrant en tout état de cause une volonté d'affirmer la maîtrise de certains codes dans le milieu érudit⁹². Son accès aux collections scientifiques reste modeste au regard des possibilités offertes à l'astronome français, Jérôme de Lalande, qui rencontre de nombreux professeurs turinois⁹³.

Huit ans plus tard, Lady Elizabeth Webster s'en tient au contraire à des considérations très vagues, il n'est pas question d'inventaire. En revanche, elle glisse qu'elle a suivi des conférences de chimie avec le professeur Bonvoisin. Elle passe ensuite à l'espace mondain en évoquant un dîner organisé en son honneur par le comte Masin, démontrant une nouvelle fois le lien entre science et spectacle, prenant place en dehors des académies :

"before dinner he [comte Masin] sent for one of the Professors, who exhibited the cruel experiment upon a frog to prove animal elec-

de jalousie.

89. Nous pouvons mettre en parallèle les présentations encyclopédiques d'Anne Miller et de Mary Berry relatives au musée des vestiges romains de l'Université à Turin. Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, p. 96 ; Mary Berry, *Extracts...*, *op.cit.*, p. 39.

90. Ann B.Shteir, *Cultivating Women, Cultivating Science : Flora's Daughters and Botany in England (1760-1860)*, Londres, The Johns Hopkins University Press, 1996, pp. 35-36.

91. Hester Piozzi, *Observations...*, *op.cit.*, p. 47. Carlo Allioni (1728 ou 1729-1804), botaniste et l'un des fondateurs de l'Académie des Sciences de Turin. Il est responsable du cabinet d'histoire naturelle du roi. Voir David Rousseau, "A la rencontre des savants piémontais : sur les pas de Jérôme Lalande dans son voyage en Italie (1765-1768)", hal-unice.archives.fr, décembre 2009.

92. *Ibidem*, p. 50.

93. voir David Rousseau, "A la rencontre des savants piémontais...", *art.cit.*

tricity" ⁹⁴.

De même, à Gênes, Lady Elizabeth Foster évoque l'accès à la science dans le cadre mondain puisqu'elle est reçue dans la maison de campagne de Giacomo Durazzo, savant, mais surtout homme du monde. Elle est néanmoins un peu plus précise dans ses descriptions, mais le journal qu'elle écrit a une vocation pédagogique puisqu'il est adressé à sa fille et ne cherche pas à imiter un guide ⁹⁵.

S'il on en croit les écrits des voyageuses, une intégration plus limitée des voyageuses apparaît dans le domaine des sciences en comparaison avec l'art ⁹⁶.

6.3.3 L'absence de liens avec les académies

La question des académies dans les villes étudiées est sans doute moins pertinente qu'à Rome qui en possède de nombreuses tant dans le domaine de l'art que des lettres ⁹⁷. Il semble que la haute naissance des membres de l'*Accademia delle Scienze e Lettere*, fondée d'ailleurs sous le patronage à titre posthume de la reine Christine de Suède, ait eu pour effet d'exclure des voyageuses écrivaines de condition plus modeste comme Anne Miller et Mary Berry ⁹⁸. A Turin et Gênes, bien que des sections ou colonies de l'Accademia delle Scienze aient été créées à partir de 1730,

94. Lady Elizabeth Webster, *Journal... op.cit.*, p. 7.

95. Journal de voyage de Lady Elizabeth Foster à sa fille, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, DF 11-2-5, p. 14. Miss Egerton bénéficie également d'une visite guidée par le marquis en 1790 mais elle se contente de la mentionner sans la commenter. Miss Egerton, *Diary...*, *op.cit.*, p. 112.

96. Il est frappant de noter la différence d'accès et de détails retranscrits dans le récit de voyage de la marquise de Boccapaduli qui est plus tardif (1794-1795) : même si nous n'avons pas d'éléments de comparaison pour les villes étudiées, une attention particulière de la marquise pour les sciences et les techniques est manifeste et supérieure aux relations des voyageuses britanniques. Voir Gilles Bertrand et Marina Pieretti, *Una marchesa in viaggio...*, *op.cit.*. Je me permets aussi de renvoyer à mon compte-rendu sur cet ouvrage dans les *Cahiers de la Méditerranée*, n. 103, décembre 2021, pp. 321-323.

97. La duchesse de Devonshire est d'ailleurs nommée "pastourelle" à l'Accademia de l'Arcadie pour ses poèmes en 1792 sous le nom d'Eurinome, tandis que Philippina et Cornelia Knight, résidant à Rome ont été toutes deux admises en 1782 sous les noms respectifs d'Elvira Aulidense et de Corisba Saffica. Il n'est pas clair cependant pourquoi Lady Philippina Knight y figure car nous ne lui connaissons aucun écrit à cette date. Il est probable que son amitié avec le cardinal de Bernis ait joué un rôle : ce dernier est lui-même membre de cette académie et a peut-être cherché à honorer l'Anglaise. Voir BL, *Althorp Papers*, Add MS 75743 et Philippe Prudent, *La Rome des Britanniques op.cit.*, p. 257. Sur l'Accademia des Arcades, voir Elisabetta Grazioso, "Presenze femminili : fuori e dentro l'Arcadia" in Maria Luisa et Elena Brambilla, *Salotti e ruolo femminile...*, *op.cit.*, pp. 67-96 et Elena Brambilla, *Sociabilità e relazioni femminili...*, *op.cit.*, p. 200.

98. Les voyageurs, hommes et femmes, nommés à l'Accademia sont soit des hauts représentants de l'église anglicane soit des membres de l'aristocratie ou de la frange supérieure de la *gentry*. Voir Philippe Prudent, *La Rome des Britanniques, op.cit.*, pp. 257-258.

nous n'avons aucune trace d'une quelconque fréquentation des voyageuses à ces cercles ni encore moins de nomination. Ceci est guère surprenant étant donné les courts séjours passés dans ces villes, à l'exception de Philippina Knight et de sa fille Cornelia qui n'évoquent pas la question. Il semble que la pratique de la poésie selon le mode de l'Arcadie ait pris plus place dans les palais de villégiature plutôt qu'à la ville, où les conversations ouvertes aux étrangères de passage restent principalement organisées autour du jeu⁹⁹. A Turin, les représentantes féminines locales sont elles-mêmes minoritaires dans les Académies, donc il apparaît a fortiori logique que les voyageuses de passage n'y figurent pas¹⁰⁰. Il est également difficile de retracer d'éventuels liens avec des loges bien que nous avons vu, en évoquant les relations entre la Cour de Savoie et les jacobites-francs-maçons, des ramifications présentes à Turin au sein même de la haute société¹⁰¹. Il en est de même pour Gênes où la première loge est créée en 1736 et même si la franc-maçonnerie se développe surtout à travers les réseaux marchands, certaines familles patriciennes dont les Gentile, Sauli et Invrea y prennent part également¹⁰². S'agissant de femmes voyageuses, malgré l'existence de loges mixtes, la question de leur intégration semble peu se poser. En revanche, les représentants de la noblesse locale y appartenant participent à la vie mondaine et il est probable que les valeurs portées par les francs-maçons aient circulé parmi les voyageuses de la même manière que l'ensemble des mouvements de pensée du temps des Lumières.

6.4 Conclusion

Il ressort de ce chapitre que la promenade constitue une activité extérieure mondaine participant à un accueil personnalisé des élites italiennes en faveur des représentantes de l'aristocratie. La promenade réunit soit quelques anglaises et représentantes de la noblesse locale comme dans le cas de Lady Pomfret, soit de larges groupes dans le cadre d'excursions dans l'arrière-pays niçois à la fin du

99. Angela Valenti Durazzo, *I Durazzo : Da schiavi a dogi della Repubblica di Genova*, Roccafranca, La compagnia della Stampa Massetti Rodella, 2004.

100. Voir Luisa Ricaldone, "Presenze femminile nella cultura Torinese" in Giuseppe Ricuperati, *Storia di Italia...*, *op.cit.*, vol. 5, pp. 963-977.

101. Andrea Merlotti, "The British and Freemasonry in Eighteenth-Century Turin", in Paola Bianchi et Karin Wolfe, *Turin and the British in the Age of the Grand Tour*, *op.cit.*, Partie 2, chapitre 8.

102. Giuseppe Giarrizzo, *Massoneria e illuminismo nell'Europa dell'Settecento*, Venise, Marsilio, 1994, p. 103 ; René Boudard, *Gênes et la France dans la seconde moitié du XVIIIe siècle*, 1962, Paris, Mouton et Cie, 1962, pp. 370-379.

XVIII^e siècle. Dans ce dernier cas, l'accueil se rapproche de celui de la ville dans les conversations où le nombre et la qualité des membres contribuent à renforcer le caractère cosmopolite de cette société. Les liens entre étrangers et la noblesse italienne se renforcent dans un décor plus informel, où l'exercice ajoute aussi une autre dimension à l'échange.

Nous avons également exploré l'accès des voyageuses britanniques aux milieux intellectuels, artistiques et académiques. Force est de constater une diversité des expériences, en raison principalement de l'existence de différents réseaux de relations. Hester Piozzi ou Mary Berry, qui fréquentent des cercles d'intellectuels, ont obtenu un accès privilégié dans le milieu scientifique. Les attentes des voyageuses sont également variées, entre la soif de connaissance et d'érudition d'Anne Miller et la curiosité plus banale d'autres voyageuses. Cette pratique de connaisseur ou d'amateur prolonge un capital intellectuel et artistique déjà existant en Grande-Bretagne, tout en l'enrichissant et le développant. La relative indépendance des femmes par rapport aux enjeux de formation en culture classique soulignée par Rosemary Sweet est confirmée dans les villes étudiées¹⁰³. Les Anglaises se conforment comme l'ensemble des visiteurs à un certain nombre de visites dictées par les guides et de manière générale, par les circuits du Grand Tour, de la même manière que les touristes d'aujourd'hui. Elles sont en mesure de renoncer à tout voir en invoquant leurs obligations sociales ou au contraire, de formuler des opinions qui, en réalité, n'engagent qu'elles-mêmes. Toutefois, la portée réelle des rencontres et des visites reste incertaine dans la mesure où, dans leurs écrits, les voyageuses sont très réservées lorsqu'il s'agit de l'acquisition de savoirs. Comme les prétentions intellectuelles dépassent les limites de leur rôle mondain, les femmes de la haute société, surtout dans l'aristocratie, ont conscience qu'elles parviendront davantage à développer leurs compétences intellectuelles, en étant prudentes et discrètes dans leur discours. C'est dans l'espace de l'intimité que les ambitions des voyageuses sont les plus visibles car leurs lectures sont révélatrices d'un apprentissage littéraire et intellectuel constant.

Après avoir abordé l'accès des voyageuses dans les conversations puis dans les institutions du savoir, nous allons maintenant nous intéresser à l'intégration des Anglaises dans le milieu mondain sous l'angle du corps, à travers les thématiques de l'habillement et de la galanterie. Nous tenterons d'interroger l'articulation entre les obligations mondaines de la représentation féminine au sein de la société étrangère et le pouvoir de décision et d'autonomie des voyageuses.

103. Rosemary Sweet, *Cities and the Grand Tour*, chapitre 1.

Chapitre 7

Mode et galanterie

La culture de la représentation féminine correspond à un ensemble d'obligations et de comportements attendus par la société des élites du XVIII^e siècle. Elle renvoie à l'éducation des filles qui dès le plus jeune âge apprennent à intégrer les préceptes de la société de cour¹. Cette "marque de fabrique" est à la fois le gage d'une reconnaissance sociale ouvrant l'accès à des espaces privilégiés, mais elle dicte également un certain nombre de règles et de contraintes sociales dont le respect est nécessaire pour maintenir son appartenance au groupe.

Les éléments de la mode vestimentaire font partie de cette culture aristocratique dont les codes doivent être maîtrisés. L'art de la galanterie est également une compétence sociale qu'il faut manier avec prudence. Dans le contexte du voyage, comment les Anglaises de distinction gèrent-elles un contexte à la fois familier et différent ? C'est l'adaptation des voyageuses à la culture de la représentation italienne que nous allons étudier dans ce chapitre.

L'histoire du vêtement connaît depuis le développement du champ de l'histoire culturelle et en particulier, l'histoire matérielle, un regain d'intérêt. L'histoire littéraire s'invite à revisiter le luxe du XVIII^e siècle à travers l'étude du vêtement et du cinéma, afin de confronter représentations et réalité historique². L'histoire du corps, notamment de la santé et de la beauté, constitue également un axe de recherche ramenant la culture du corps au delà d'un "lieu social" dominé

1. Norbert Elias, *La civilisation des mœurs*, *op.cit.*. Sur une étude des manuels de civilité et des pratiques chez les femmes de la haute société britannique, voir l'ouvrage de Soile Ylivuori, *Women and Politeness...*, *op.cit.*, en particulier le chapitre 1 "Framing the stage", section "Female Bodies and Performances of Politeness".

2. Susanne Schmid, "Of Marble Halls, Hairstyles and Colonial Goods : Eighteenth and Nineteenth-Century Luxury on Screen" in Annick Cossic-Péricarpin et Emyrs D. Jones (dir.), *La représentation et la réinvention des espaces de sociabilité*, Transversales, tome VII, Paris, Éditions du Minuit, 2021, chapitre 5, première partie.

et intériorisé par des normes sociétales³. Les travaux sur les éléments formels se rattachant à "l'ornementation" féminine pourraient néanmoins apparaître comme une historiographie à contre-courant, faisant resurgir du passé les théories féministes sur l'oppression des femmes et le système du patriarcat où ces dernières sont cantonnées à un rôle de soumission et de passivité. Le XVIIIe siècle avec le mouvement de réforme des Lumières n'a-t-il pas lui-même conduit les protoféministes contemporaines, dont certaines représentantes des *Bluestockings* comme Hester Piozzi ou plus encore l'essayiste, Mary Wollstonecraft, à dénoncer la futilité et la frivolité des femmes de la haute société? Elles affirment que ce rôle leur a été assigné par les hommes pour mieux les dominer car il a façonné leur désir de plaire et d'être agréable en société⁴.

L'histoire des femmes sous l'angle de la culture de la représentation, que cela soit par le langage du corps, à travers le vêtement ou dans les relations de galanterie, révèlent des identités féminines construites en fonction du concept de *Politeness*. Elles s'expriment par un contrôle et une discipline intérieure qui doit se traduire à l'extérieur par une sorte de représentation théâtrale. La notion empruntée à l'anglais de "Performance" - dans le sens d'une présentation extérieure de soi réussie mais aussi de mise en scène artificielle mettant en jeu le vêtement et le corps - devient un élément clé pour comprendre ces identités dans l'espace mondain⁵. Pour les voyageuses britanniques du XVIIIe siècle, il s'agit de trouver une adéquation entre le concept de la *Politeness* et la mode vestimentaire locale.

La composition du vestiaire des voyageuses britanniques de distinction en Italie et surtout, leur conformité à l'étiquette, sont des problématiques quasiment absentes dans les champs historiographiques que nous venons d'évoquer⁶. Brian

3. Catherine Lanoe, Mathieu da Vinha et Bruno Laurioux (dir.), *Cultures de cour, cultures du corps, XIVe-XVIIIe siècles*, Paris, PUPS, 2011; voir aussi le lien entre corps féminin et littérature, Jennie Batchelor, *Dress, distress and desire : clothing and the Female Body*, Manchester, Manchester University Press, 2010.

4. Hester Piozzi, *Observations...*, *op.cit.*, p.; Mary Wollstonecraft, *A vindication of the rights of Women with Strictures on Political and Moral Subjects*, 1792, Chapitre 5.

5. Voir Katie Barclay et Deborah Simonton, *Women in Eighteenth-Century Scotland : intimate, intellectual and public lives*, Farnham et Burlington, Ashgate, 2013, p. 3.

6. La consommation du luxe a par contre été davantage étudiée pour les principales capitales européennes au XVIIIe siècle, mais elles n'abordent pas spécifiquement les pratiques vestimentaires féminines dans le cadre du voyage en Italie ni les questions de l'étiquette. John Brewer and Roy Porter (dir.), *Consumption and the world of goods*, New York et Londres, Routledge, 1993; Maxine Berg, *Luxury and Pleasure in Eighteenth-Century Britain*, Oxford, Oxford University Press, 2005; Maxine Berg et Helen Clifford (dir.), *Consumers and Luxury : Consumer Culture in Europe 1650-1850*, Manchester, Manchester University Press, 1999; Maxine Berg et Elizabeth Eger (dir.), *Luxury in the Eighteenth-Century Debates, Desires and Delectable Goods*,

Dolan consacre sept pages de son ouvrage, *Ladies of the Grand Tour* sur la mode féminine dans le cadre du Grand Tour, mais son objet n'est pas d'étudier localement les pratiques. Il est plutôt de rappeler la prédominance de la mode française ainsi que les représentations de la consommation du luxe par les femmes dans la littérature satirique. Il soulève la question de l'adaptation et de la conformité des voyageuses aux usages vestimentaires et à l'étiquette sans pourtant la développer⁷. Cette lacune historiographique peut s'expliquer tout d'abord par un manque de sources disponibles. Les guides renseignent les pratiques et usages vestimentaires italiens plutôt que celles des voyageuses. Les récits de voyage ou les journaux intimes ne sont pas d'un grand secours puisque l'acte même de se préparer et de se vêtir appartient à la vie ordinaire et n'appelle pas d'explications détaillées. La correspondance, fondée sur l'art de l'anecdote, n'évoquera le vêtement que si des circonstances particulières le motivent afin de distraire les destinataires. Il est également difficile de trouver des sources comptables contemporaines du voyage. Les recherches d'archives semblent indiquer qu'elles n'ont pas survécu. Seuls les comptes de Grisell Baillie, datant d'un voyage en Italie de 1731 à 1733, ont été publiés⁸. Les inventaires après décès pourraient être une piste mais faudrait-il encore que la garde-robe ait survécue et comment déterminer son lien avec le voyage ? D'autre part, l'importance accordée par les historiens à l'influence de la mode et de l'étiquette française, autant dans le champ de l'histoire de la mode et du costume que dans celui des études curiales a contribué à laisser présupposer une uniformité des pratiques au détriment des particularismes locaux et des initiatives individuelles.

7.1 Les pratiques vestimentaires des voyageuses : conformité ou indépendance ?

La question du vêtement dans le cadre des sociabilités mondaines renvoie aux effets de distinction sociale. Il est avant tout le signe visible et extérieur du rang⁹. Toutefois, il est incontestable que l'évolution des sociétés européennes vers une

Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2003 ; Stéphane Castelluccio, *Le commerce du luxe à Paris au XVIIe et XVIIIe siècles. Echanges nationaux et internationaux*, Bern, Peter Lang, 2009 ; Nathalie Coquery, *L'hôtel aristocratique : le marché du luxe à Paris au XVIIIe siècle*, Paris, PUPS, 1998.

7. Brian Dolan, *Ladies of the Grand Tour*, *op.cit.*, pp. 177-184.

8. Grisell Baillie, *The Household Book of Lady Grisell Baillie (1692-1733)*, éd. Robert Scott-Moncrieff, Edimbourg, Scottish History Society, 1911.

9. Daniel Roche, *La culture des apparences. Une histoire du vêtement XVIIe-XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 1989, pp. surtout 178-181.

consommation du luxe accessible aux plus fortunés et avec un certain retard, aux couches inférieures, rend plus lâche l'adéquation entre l'habit et l'appartenance sociale¹⁰. Dans les sociabilités cosmopolites, le vêtement reste un élément formel de contrôle et de validation sociale : après l'exercice des lettres de recommandation, les voyageuses doivent continuer à "montrer patte blanche" afin de se conformer aux codes définis par les usages mondains locaux. Lord Chesterfield affirme que le bon usage du monde ainsi que la raison invitent le voyageur à s'adapter aux manières de la haute société locale, non pas parce qu'elles seraient les meilleures dans l'absolu mais parce qu'elles sont les meilleures dans le lieu où l'on se trouve. La civilité est sensiblement la même, les quelques variations auxquelles l'étranger se trouve confronté doivent être surmontées par une souplesse d'esprit (*flexibility*) afin de lui permettre de s'y résoudre¹¹. Les bonnes manières comprennent notamment l'apparence extérieure matérialisée par le vêtement : "A man of sense [...] dresses as well, and in the same manner, as the people of sense and fashion of the place where he is"¹². Les lettres de Lord Chesterfield apportent une contribution significative à la construction d'une rhétorique autour de la *Politeness* à l'étranger, constituant ainsi un sorte de manuel de civilité plus particulièrement orienté vers les sociétés de distinction du Grand Tour. Mais qu'en est-il des femmes ? Ces lettres ne les visent pas directement.

7.1.1 La "cour dogale" de Gênes

Au sein de la république génoise, il n'y a pas de cour au sens strict mais le palais dogal crée néanmoins une sorte de cour composée des principales familles génoises. Le doge et son épouse reçoivent selon le modèle de la conversation. Cette dernière forme de sociabilité a ici un caractère hybride puisqu'elle est fondée à la fois sur l'hospitalité privée des élites mais comprend également une nature publique et politique¹³. Cette double dimension induit des effets sur l'étiquette qui se trouve à mi-chemin entre le protocole strict de la cour et la plus grande informalité présente dans les conversations nobiliaires. Tous les récits de voyage au XVIIIe siècle concordent sur l'existence d'une robe faisant office d'habit de

10. John Styles, *Dress of the People : everyday fashion in the Eighteenth-Century England*, New Haven, Yale University Press, 2007, pp. 31-34.

11. Lettre de Lord Chesterfield du 2 octobre et du 24 novembre 1747, *The works of Lord Chesterfield...*, New York, Harpers Brothers, 1838, pp. 157-158 ; 164-165.

12. Lettre de Lord Chesterfield du 30 décembre 1748, *The Works of Lord Chesterfield...*, *op.cit.*, pp. 237-238.

13. Voir chapitre 5, section 5.1.2 "La carte des conversations : lieux et hôtessees".

cour : elle reprend la couleur noire imposée par les lois somptuaires et seule la matière change selon la saison, du velours en hiver et de la soie au printemps¹⁴. Cornelia Knight indique notamment en 1790 :

"All nobility dressed in black, the men invariably, and the ladies when at Doge's Palace [...]. It was considered their court dress and was rarely worn for mourning."¹⁵

Selon Marzia Cataldi Gallo, le *grand habit* est délaissé pour un assouplissement du costume d'apparat et donnant lieu au port du *manteau*¹⁶. Il n'est pas clair, en revanche, si c'est l'Andrienne qui a ensuite remplacé la robe manteau comme dans les cours des autres états italiens, notamment en Lombardie dès la première moitié du XVIIIe siècle ou lors de la villégiature pour la cour de Savoie sous le règne de Victor-Amédée III. Comme nous l'avons indiqué, il ne s'agit pas à proprement parler de cour donc la question reste ouverte¹⁷. En tout état de cause, un certain formalisme est respecté, représenté par la robe à panier au moins dans la seconde moitié du XVIIIe siècle :

"There [à la conversation de Lilla Mari Spinola] a long consultation as to what I should do next as there was to be great assembly at the Doges that never is but once a year and I had no Hoop of a proper size to appear in ; however Madame Lilla Mari Spinola lent me a hoop and with great difficulty got one of my gowns alter'd to it"¹⁸.

Le fait d'arranger des robes existantes semble dicté par l'urgence du calendrier mondain local et la difficulté d'être ajustée à toutes les variations de l'étiquette dans les différentes escales. Il est intéressant de souligner que la comtesse de Spencer est en quelque sorte prise en charge par la salonnière italienne, Lilla Mari Spinola. Nous pouvons y voir une forme de solidarité féminine et de l'hospitalité,

14. Lettre de Lady Mary Wortley Montagu du 25 août 1741, *Complete Letters...*, *op.cit.*, vol. 2, p. 247 ; Joseph Baretti, *Account of the Manners...*, *op.cit.*, p. 206 ; Yves Gravier, *Description des Beautés...*, *op.cit.*, p. 11 : "L'habit de parade est noir". Sur les lois somptuaires à Gênes, voir Marzia Cataldi Gallo, "Storia del costume, storia dell'arte e norme suntuarie" in M.G. Muzzarelli et A. Campanini (dir.), *Disciplinare il lusso. La legislazione in Italia e in Europa tra Medioevo ed Età Moderna*, Rome, Carocci, 2003, pp. 179-198 ; Aileen Ribeiro, *Dress in Eighteenth-Century Europe...*, *op.cit.*, pp. 111.

15. Cornelia Knight, *Autobiography...*, *op.cit.*, vol. 1, p. 95.

16. Marzia Cataldi Gallo, "Seta nei salotti, nel guardaroba e nelle sacrestie genovesi" in Marzia Castaldi Gallo (dir.), *Arte e lusso della seta a Genova dal'500 a 700'*, Turin, U. Allemandi, 2000, p. 59-60.

17. Voir Rosita Pisetsky, *Storia del costume...*, *op.cit.*, pp. 55 et 59.

18. Journal de la comtesse de Spencer, 23 décembre 1769, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS 5 2014-1-2, f.71.

facilitant l'intégration de la voyageuse dans les cercles les plus prestigieux de la République. Cet exemple montre également que les aspects formels de l'introduction au palais dogal constituent en soi un objet de discussion et d'échange, tout en reconnaissant aux hôtes non seulement un rôle d'intermédiaire culturel mais aussi d'arbitre de l'étiquette locale.

7.1.2 La mode française en Italie

Dans les cercles aristocratiques de la ville, les contraintes vestimentaires ne disparaissent pas. Comme il a été précisé dans le chapitre 5 sur les conversations, l'informalité qui caractérise les cercles mondains au XVIII^e siècle selon les historiens des sociabilités concerne davantage la facilité de tenir à l'improviste une assemblée pour honorer un visiteur de marque ou à la possibilité d'y varier les activités et les discussions plutôt qu'un laxisme sur les conditions d'entrée à ces cercles, dont la parure fait partie. A Paris, les voyageuses semblent attentives à respecter les usages locaux, le prestige de la mode française et de la capitale jouent certainement : ainsi, dès 1763, Lady Caroline Holland relate qu'elle n'ose continuer à porter ses chapeaux bien que cela soit très contraignant pour elle tandis que plus de vingt ans plus tard, Frances Crewe est guidée de manière autoritaire par Lady Clermont, une résidente de longue durée proche de la cour de Versailles, dans le choix des adresses de tailleurs et de marchandes de modes mais aussi sur le respect de l'étiquette en termes vestimentaires propre à chaque forme de sociabilité¹⁹.

Dans les trois destinations, il est incontesté dans l'historiographie du voyage mais aussi du costume et du vêtement que les femmes des élites italiennes suivent la mode française tout au long du XVIII^e siècle comme dans la plupart des pays européens, même si l'Anglomanie s'affirme dans la seconde moitié du XVIII^e siècle²⁰. La question qui se pose est plutôt comment les usages français sont repris voire adaptés dans la pratique en fonction des particularités locales. Il semble que les élites italiennes peinent à atteindre le niveau de luxe atteint en France ou en Angleterre. Toutefois, selon les voyageurs, les grandes familles de la République

19. Lettre de Caroline Holland à la duchesse de Leinster du 12 juin 1763, *Correspondence...*, *op.cit.*, p. 378 ; sur Frances Crewe à Paris, voir Brian Dolan, *Ladies of the Grand Tour...*, *op.cit.*, pp. 179-180.

20. Voir notamment le tableau de la marquise de Boccapaduli réalisé par Laurent Pécheux et conservé dans les collections privées de la famille dell'Drago à Rome où celle-ci a choisi d'être représentée dans son cabinet de curiosité avec une robe à l'anglaise afin de montrer sa modernité. Gilles Bertrand et Marina Pieretti, *Una marchesa in viaggio...*, *op.cit.*, figure 1.

génoise apparaissent plus en mesure de rivaliser avec leurs modèles français.

Dès les premières décennies du XVIII^e siècle, Lady Mary Wortley Montagu évoque la richesse de l'habillement des dames génoises qui ne se soumettent aucunement aux lois somptuaires dans le cadre des sociabilités aristocratiques ordinaires de la ville :

"The French being their Masters introduc'd all their Customs, which were eagerly embrac'd by the Ladys" [...] they wear exceeding fine lace and linnen and in their Country houses which are generally in the Faubourg, they dress very rich, and have extreme fine jewels"²¹.

Le guide de Gravier confirme cet état de fait à la fin du XVIII^e siècle :

"les dames sont vêtus à la française & embrassent nos modes, le plus qu'elles peuvent. Comme elles sont fort riches, elles ont des dentelles de grand prix, beaucoup de diamants et d'autres bijoux : elles portent aussi de belles étoffes [...]"²².

L'oligarchie génoise consomme tout au long du XVIII^e siècle de nombreux produits de luxe à Paris qu'ils obtiennent par des intermédiaires, notamment des bijoux et des tabatières comme l'atteste la correspondance de la salonnière Clelia Durazzo à Agostino Lomellini pour la première moitié du XVIII^e siècle, tandis que les comptes de la noblesse génoise font apparaître une continuité des pratiques, notamment de nombreuses commandes de tissus, plus spécialement la soierie lyonnaise dans la dernière décennie du XVIII^e siècle²³.

En 1792, Anne Gunn en vient même à se dire qu'il y aurait même une sorte d'uniformisation de la mode à l'échelle européenne, à l'exception de quelques détails :

21. Lettre de Lady Mary Wortley Montagu du 25 août 1741, *Complete Letters...*, *op.cit.*, vol. 2, p. 247.

22. Yves Gravier, *Description des beautés de Gênes...*, *op.cit.*, p. 11. Voir aussi sur l'influence de la mode française en Italie et en Europe, Rosita Levi Pisetzký, *Storia del costume...*, *op.cit.*, pp. 19-24; Anne Buck, *Dress in Eighteenth-Century England...*, *op.cit.*, pp. 33-36; Aileen Ribeiro, *Dress in Eighteenth-Century Europe...*, *op.cit.*, pp. 20-42. Voir aussi pour le rôle de la diffusion de la mode française et anglaise par la presse et de l'émergence du public féminin comme cible ("recognized interest-groups") : Rebecca Messbarger, *The Century of Women. Representations of Women in Eighteenth-Century Italian Public Discourse*, Toronto et Buffalo, University of Toronto Press, 2002, p. 107 et Giuseppe Ricuperati, "Periodici eruditi, riviste e giornali di varia umanità delle origine a metà Ottento" in Alberto Asor Rosa, *Litteratura italiana : Il letterato e le istituzioni*, Turin, Einaudi, 1982, vol. 1, pp. 920-944.

23. Archivio Storico del Comune di Genova, 385-241-77, Fonds *Brignole Sale*, "Libro di cassa della Signora Anna Pieri" (1796-1800).

"Their [Ladies'] dress so little unlike ours that you would scarce remark an Italian Lady in an English assembly, excepting by their hair which is particularly beautiful" ²⁴.

A Turin, les informations recueillies concernant la mode vestimentaire sont très lacunaires. Toutefois, selon Anne Miller, au milieu du siècle, les femmes de la haute société auraient la réputation de paraître toujours de la plus haute distinction, même lorsque celles-ci portent des négligés ²⁵.

C'est à Nice que la noblesse parvient avec le plus de difficulté à suivre le rythme de la mode française. Lady Amabel Polwarth déclare que "the ladies here generally dress after the French mode that is, in all probability, the modes that have been left off these two or three years at Paris" ²⁶. Dix ans plus tard, Laetitia Houblon constate que les dernières créations de la mode parisienne importées à Nice n'entraînent pas forcément l'adhésion ni l'admiration de la noblesse locale ²⁷. Cela semble confirmer l'existence de variations voire des décalages dans la mode vestimentaire niçoise, ce qui peut notamment s'expliquer par le manque de ressources de l'aristocratie niçoise. Selon les voyageuses, la haute société niçoise tente de maintenir un train de vie comparable celui de Paris ou de Londres mais le défi paraît difficile à tenir. Mrs Jane Home parle même de "deficiency" (incapacité) de la noblesse niçoise à imiter les femmes de distinction françaises, leur principal écueil étant de croire qu'elles y parviennent néanmoins ²⁸. Dix ans plus tard, à la conversation de la *Présidente*, Lady Amabel Polwarth remarque que les robes sont tellement démodées qu'il ne serait pas pensable d'en trouver de similaires, même dans les boutiques vétustes de Monmouth Street à Londres ²⁹. L'usure de la robe de la *Présidente* ainsi qu'une propreté douteuse trahit une aristocratie appauvrie.

Comme nous l'avons évoqué dans la hiérarchie des différentes conversations, la supériorité sociale s'évalue à l'aune de détails matériels confirmant un certain luxe :

24. Journal de voyage de Mrs Anne Gunn, RO Norfolk, WGN 3-1, f.4-5.

25. Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 1, p. 136. Sur la notion de distinction et le port du négligé, voir Elise Urbain, "Le goût pour le négligé dans le portrait français du XVIIIe siècle", *Dix-huitième siècle*, n. 48, 1, 2016, p. 569, pp. 569-586.

26. Lettre de Lady Polwarth du 24 février 1778, RO Bedford, L30-13-12-47

27. Laetitia Houblon fait état de chapeaux portés par des Anglaises, étant de la dernière mode à Paris, qui auraient suscité plus d'étonnement que d'admiration au sein de la société niçoise. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 193.

28. Journal de Mrs Jane Home, Records of Scotland, GD 267-33-1

29. La rue de Monmouth est un quartier de Londres spécialisé dans la vente de vêtements de seconde main et cité dans les satires comme *The Beggar's Opera* de John Gay de 1728.

"The ladies wore feathers but not enormous ones, chiefly the younger ones, who often dress without a cap, in flowers and ribbands or gauze and really tolerably well, for the Perruquiers are better than the other trades, but for the rest of the dress, I think a compleater collection and odder variety of old-fashion'd shabby things, could hardly be found in Monmouth Street [...]; "Madame la Présidente had dress'd out her head to the utmost, but her gown was so dirty that an English chambermaid would hardly wear it" [...] "the dirty magnificence of beggarly noblesse is so new an object to as an Englishman that "the laugh will come on his face" as involuntary as poor Teague's" ³⁰.

La mode italienne offre néanmoins une gamme beaucoup plus étendue de choix quant aux formes et styles de vêtement que dans les gardes-robres anglaises, Aileen Ribeiro souligne d'ailleurs que cette spécificité s'applique à toute l'Italie et qu'elle est liée à un changement plus marqué des saisons ³¹. Madame de Nangis reçoit en négligé en 1770, tandis que les Niçoises invitées à une conversation chez un voyageur anglais se présentent en "circassiennes" quelques années plus tard ³². Malgré une première présentation à son désavantage, Lady Amabel Polwarth, découvre que la *Présidente* est en capacité de s'imposer avec une robe en beau satin bleu, ce qui l'élève immédiatement dans la considération de l'Anglaise. L'épouse du gouverneur de Nice jouit également du prestige nécessaire pour se conformer aux usages vestimentaires de la haute société européenne ainsi que certaines représentantes des grandes familles. En 1770, l'élégance de la comtesse de Saint André ("elegant in her dress") est remarquée. Selon Jane Home, elle possède tous les attributs d'une femme du monde ("A truly Women of fashion") grâce notam-

30. Lettre de Lady Amabel Polwarth à Mary Jemima Robinson, Baroness Grantham, RO Bedford, L30-13-12-47. La voyageuse cite vraisemblablement une comédie de Farquhar intitulée *The Twin Rivals* représentée pour la première fois à Drury Lane en 1702. Voir Elizabeth J. Heard, *Experimentation on the English stage, 1695-1708*, Londres et New York, Routledge, 2016 (1ère éd. 2008) p. 54.

31. Aileen Ribeiro, *Dress in Eighteenth-Century Europe...*, *op.cit.*, p. 108 (édition 2001).

32. Journal de Mrs Jane Home, Records of Scotland, GD 267-33-1 et lettre de Lady Amabel Polwarth à Mary Jemina Robinson, Baroness Grantham, RO Bedford, L30-13-12-47. Le *négligé* est une tenue dont il manque un ou plusieurs éléments d'une parure plus formelle. Sa matière est généralement légère, en soie ou coton et les attaches sont visibles. Les bonnets et les fichus permettent de cacher l'absence de coiffure. Voir la définition donnée par Elise Urbain, "Le goût pour le port du négligé...", *art.cit.*, p. 569. La robe à la circassienne est une variante de la robe à la polonaise qui elle-même est dérivée de la robe à l'anglaise. Voir J. Quicherat, *L'histoire du costume depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du XVIIIe siècle*, Paris, Hachette, 1875, p. 614.

ment à un revenu (*pin money*) de vingt-cinq Louis que lui verse son époux³³.

Il apparaît que même si la mode française reste d'une certaine manière l'idéal à atteindre, des décalages et des particularismes locaux sont présents. Comment les voyageuses se déterminent-elles par rapport à ces contextes ?

7.1.3 La garde-robe des voyageuses

Par curiosité, Jemima Grey, soeur et correspondante de Lady Amabel Polwarth à Nice, sollicite la description de sa garde-robe. Cela suppose que celle-ci a vocation à évoluer par rapport au départ d'Angleterre. La voyageuse indique détenir :

"An old nightgown and an old everyday sack which came pack'd in the trunk were not hurt by the carriage and serve very well for common use. I purchas'd at Lyons for 10 louis, a very pretty sattin, small bouquets of roses, yellowish and purplish flowers on a white ground. This may sound very cheap but it is thin and flimzy and besides the quantity would not service for trimming" [...] I saw a beautiful embroider'd sack, of that kind when the embroidery flowers forms the trimming, which was sold for 26 louis : how much would be ask'd for a gown and petticoat, I could not make out, but suppose a great deal more"³⁴.

La garde-robe doit être renouvelée suivant les besoins, mais elle est aussi constituée en fonction d'opportunités d'achat se présentant au cours du voyage. Toutefois, certaines voyageuses comme Lady Amabel Polwarth cherchent à maîtriser les dépenses, en se conformant à l'idéal de bonne ménagère ("the prudent housewife"). Il n'y a pas de grande différence entre son vestiaire en Italie et celui qu'elle décrit posséder après son mariage, à savoir, une robe simple pour rendre visite à une parente qui sera ensuite réutilisée pour tous les jours, une autre pour recevoir et une dernière pour les *assemblies*, ces deux dernières étant confectionnées avec de la soie brodée et des motifs floraux³⁵.

33. Journal de Mrs Jane Home, archivées privées déposées au Records of Scotland, GD 267-33-1. Elle est l'épouse du commandant de Nice, Charles-François (1725-1807), de 1781 à 1787. Jean-Baptiste Toselli, *Biographie de Nice, ancienne et nouvelle ou dictionnaire historique de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs actions, par leurs écrits, leurs talents, leurs mérites et leurs erreurs dans la ville et le comté de Nice*, Nice, Imprimerie de la société typographique, 1860, tome 1, pp. 251-256.

34. Lettre de Lady Amabel Polwarth du 24 février 1778, RO Bedford, L30-13-12-47. La voyageuse ajoute que son habit de voyage confectionné en Angleterre est bon à jeter au feu donc il lui sera nécessaire d'en obtenir un nouveau exemplaire

35. Lettre de Lady Amabel Polwarth du 24 février 1778, RO Bedford, L30-13-12-47 ; voir aussi



FIGURE 7.1 – Pompeo Batoni (1708–1787), *Portrait de Lady Margaret Spencer*, 1764,

Huile sur toile, Althorp, collection privée.

La robe à la française portée par la comtesse de Spencer est l'illustration de la prégnance de la mode française auprès des dames anglaises en Italie.

Néanmoins, il est de pratique courante de compléter voire d'enrichir sa garde-robe. Cette démarche est davantage motivée par le désir de consommer et d'obtenir des articles de luxe que de se conformer à une étiquette ou à la mode locale³⁶. Il est fréquent d'acquérir de la dentelle à Bruxelles ou à Spa et des tissus à Lyon³⁷. Lady Grisell Baillie indique avoir acquis à Lyon en octobre 1731 du lin, de la soie et un panier à Lyon³⁸. A Gênes, il est d'usage d'acheter surtout du velours et de la soie³⁹. A chaque escale, il semble que des biens spécifiques sont plus particulièrement achetés, ce qui peut conduire à une impression d'exotisme et même d'étrangeté :

"I was looking at myself the other day and thought I wd tell you what a motley Creature I was become : for my Riding Habit was bought at *Rome* I recollected ; my Hat and Shirt at *Naples*, my shoes at *Padua*, my stockings at *Brescia*, my Ruffles at *Genoa*, one of my Petticoats at *Milan* and the rest of my dress in England"⁴⁰.

Les prix des articles semblent très variables selon les villes. Pour obtenir de bons prix, l'intervention de dames de la noblesse locale peut se révéler salutaire pour les voyageuses. La comtesse de Borgaretti à Turin mène ainsi pour le compte d'Elizabeth Watson, les négociations nécessaires afin de constituer sa garde-robe de mariée en vue de son mariage avec le consul d'Angleterre de Nice, notamment un bonnet et des boucles en or, démontrant en quelque sorte une autre forme d'accueil de l'aristocratie en faveur des Anglaises⁴¹. A Nice, par exemple, l'éloignement de la capitale turinoise rend captives les dames étrangères qui, en général, restent durant toute la saison de l'hiver. En 1778, il n'y a qu'une boutique vendant de la soie et en quantité très limitée, ce qui conduit à des prix très élevés comme dans les stations balnéaires chics aujourd'hui :

"I found the Mercer's shops here, extremely deficient in silks, and

Anne Buck, *Dress in Eighteenth-Century England...*, *op.cit.*, p. 40. Sur le souci d'économie comme idéal féminin, voir Ingrid Tague, *Women of Quality...*, *op.cit.*, p.106-111.

36. Aileen Ribeiro, *Dress in Eighteenth-Century Europe...*, *op.cit.*, 1784, pp. 140-160. Voir aussi l'analyse genrée du "shopping" dans les villes du Grand Tour, Rosemary Sweet, *Cities of the Grand Tour...*, *op.cit.*, 2012, chapitre 1 "Experiencing the Grand Tour".

37. Pour la dentelle, voir *The Household of Lady Grisell Baillie*, *op.cit.*, p. 350; lettre de Lady Caroline Holland à la duchesse de Leinster du 16 mai 1763, *Correspondence...*, *op.cit.*, p. 372.

38. *Ibidem*, p. 358.

39. Journal de voyage de Lady Pomfret, 12 juin 1739, RO Leicester, *Finch Papers*, DG7-D5. Pour les textiles de luxe à Gênes, voir Marzia Castaldi Gallo, "Seta nei salotti...", *op.cit.*, pp. 60-63.

40. Hester Piozzi, *The Piozzi Letters 1784-1791*, éd. Edward Alan Bloom, Newark, University of Delaware Press, 1989, p. 215.

41. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 213.

what they had over dear. I observ'd they came from Lyons and hardly from Italy. However, I bought at last a good green and white thin sattin for a *Polonaise* and another with stripes of different colours but chiefly blue, for a *sack* which does not deserve much commendation, but it was bought as a *Pis-aller* and they make me give 8 Sterling a yard for each of them" ⁴².

Sur place, la confection des robes est généralement confiée à des tailleurs et des couturières ("mantua makers") mais le défaut, par exemple de main d'œuvre jugée suffisamment qualifiée, peut donner lieu à une confection "faite à la maison" par des personnes de son entourage accompagnant une voyageuse de distinction et fortunée, souvent de condition sociale et économique plus modeste (*Companions*) ⁴³ :

"I mentionn'd before that all the tribe of workmen and trades people are indifferent, Mrs Barker who had trimm'd a gown of her own very well, was so good as to trim my Lyons silk for me, we chose the materials and for the value of 14 Sterling in cheap gauze and flowers we really made up a pretty a pretty trimming" ⁴⁴.

Les travaux d'aiguille ne sont bien évidemment pas exclus pour une dame de condition et il n'est donc pas surprenant que Lady Amabel Polwarth ait un peu participé à la réalisation des *trimmings* car les tâches les plus délicates et les plus raffinées comme la broderie font partie des occupations régulières des dames anglaises de la haute société ⁴⁵. A l'étranger, le manque de fournisseurs et de services auxquels les voyageuses sont habituées les contraint redistribuer légèrement les rôles. En revanche, lorsque la confection de la garde-robe est presque entièrement

42. Lettre de Lady Amabel Polwarth du 24 février 1778, RO Bedford, L30-13-12-47.

43. Il s'agit de personnes accompagnant de plus riches voyageurs mais qui ne font pas partie de leur suite dans le sens où elles sont logées de manière indépendante. Il est possible que certains arrangements financiers aient été mis en place, notamment la prise en charge des frais de transport. Nous développerons cette relation asymétrique entre Anglaises dans le chapitre 9.

44. *Ibidem*. En Grande-Bretagne, les jeunes filles de la bourgeoisie sont amenées à confectionner elles-même leurs robes de soirée, condition nécessaire pour participer aux sociabilités mondaines urbaines. Il serait d'ailleurs acceptable de porter plusieurs fois la même robe. Voir l'exemple de Mary Somerville en Écosse in Katie Barclay et Deborah Simonton, *Women in Eighteenth-Century Scotland...*, *op.cit.*, pp.238-240.

45. Sur les travaux d'aiguille et autres activités manuelles des femmes de qualité, notamment la décoration intérieure : voir Amanda Vickery, *Behind closed doors. At Home in Georgian England*, New Haven, Yale University Press, 2009, surtout le chapitre 9, "What Women made", pp. 231-256. Toutefois, nous n'avons pas rencontré de témoignages de voyageuses occupées à des travaux de broderie en Italie ; il semble que leur emploi de temps reste largement réservé aux visites et aux sociabilités mondaines.

faite à la main par la voyageuse, cela révèle surtout un déficit de ressources. Par conséquent, toutes les voyageuses ne sont pas à la recherche du luxe, mais sont au contraire soumises à rude épreuve en raison de la centralité du vêtement comme condition formelle d'accès aux sociabilités aristocratiques. Comme évoqué plus haut les gardes-robres des femmes italiennes étant plus variées, les problèmes financiers de certaines voyageuses sont d'autant plus accentués lors d'une longue résidence⁴⁶. Par exemple, après le décès de son époux, l'amiral Joseph Knight, sa veuve, Lady Philipina Knight, et sa fille, Cornelia, ont été contraintes de s'exiler. En Italie, une gestion économe des dépenses et le réemploi de matériaux constituent des stratégies efficaces pour participer à la vie de société locale, en dépit des difficultés :

"We have always lived in the best company and not inelegantly, though with a severe economy in our table and by my daughter's being the milliner and I the mantua-maker, stay-maker and workman. We make dress but a small part of our expenses, and we really spend about a tenth part of what our country persons do, yet we cannot sometimes help regretting the hard fate we have had ; still I hope no one can accuse us of being spongers or mean, or running into debts" [...] "Wine is very cheap and all sorts of clothing : my stock of house linen has been of no small use in clothing us"⁴⁷.

Lady Elizabeth Foster dispose également de faibles ressources financières : elle doit compter sur la générosité de son amie, la duchesse de Devonshire, qui lui envoie des sommes d'argent, notamment en contrepartie de la prise en charge de l'éducation de la fille illégitime du duc au cours du voyage. A Paris, Lady Elizabeth Foster a pu acheter des articles chez Mademoiselle Bertin pour se prémunir du froid : "Melle Bertin five wits [to preserve oneself] from cold à la chinoise". Lorsqu'elle est établie à Nice, elle reçoit également du tissu (du chintz et de la mousseline) que son amie lui a préparé en anticipant ses besoins, ce qui dénote la centralité du vêtement dans la "survie" sociale des femmes de la haute société :

"I want to have some share in your spring dress and good looks and you can have them made up after Mademoiselle Bertin's patterns.

46. Aileen Ribeiro, *Dress in Eighteenth-Century Europe...*, op.cit., 2001, p.108.

47. Lettre de Lady Knight à Mrs Drake du 2 mai 1790, *Lady Knight's Letters...*, op.cit., pp. 137. Voir aussi la lettre de Lady Knight à Mrs Drake du 21 septembre 1777 relative à la pression imposée par les exigences vestimentaires en France et en Italie : "Can you forgive my engrossing so much of your time about dress ? Here [en France] you must have dress for all seasons - the same in Italy - and I flatter myself you will from affection be glad to hear that my girl is smarted out". Lettre de Lady Knight à Mrs Drake du 21 septembre 1777, *Lady Knight's Letters...*, op.cit., p. 34.

I send you too some ship hats and some tea in case you should not get good at Nice but for God's sake give it Mrs G. if it makes you nervous" ⁴⁸.

La duchesse de Devonshire souhaite que Lady Elizabeth Foster puisse bénéficier d'un statut favorable dans l'espace mondain à l'étranger mais elle prend soin de ne pas faire trop ressentir l'asymétrie de leur relation.

A travers l'étude du vêtement, il apparaît que la relative pauvreté de certaines familles de l'aristocratie italienne ne soient pas en totale opposition avec la situation économique de certaines voyageuses, ce qui atténue d'une certaine manière les inégalités dans les relations entre Anglaises et représentants de la noblesse locale même si les Anglaises parviennent à sauver les apparences.

Il en résulte qu'une certaine marge de liberté est accessible pour les voyageuses dans les villes étudiées en dehors des lieux de sociabilité soumis à une étiquette forte. A Nice, un certain relâchement par rapport au rythme de la capitale où les sociabilités de la société de cour impliquent de longs préparatifs permet de porter des tenues plus ordinaires ou de cacher ses cheveux avec des fichus et des bonnets, ce qui n'est pas sans rappeler la flexibilité de la ville d'eau de Spa où la diversité et l'originalité de l'habillement font l'effet d'un spectacle de carnaval ⁴⁹. Contrairement à Lady Caroline Holland à Paris plus de dix ans plus tôt, Lady Amabel Polwarth ose se démarquer, en reprenant l'usage anglais des chapeaux et des bonnets. C'est la notion de rang qui rend cette prise de position audacieuse puisque le chapeau de paille est uniquement porté par les paysannes niçoises : "But the better sort of people to my astonishment walk out fully dress'd without a kind of shelter. For my part, I boldly wear an English hat and bonnet" ⁵⁰. De plus, les codes vestimentaires semblent moins clairs et une invitation à se rendre dans la villa du comte de Saint André dans l'arrière-pays pose la question de savoir si

48. Lettre de la duchesse de Devonshire à Elizabeth Foster du 25 janvier 1783, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, C S5-486 et Lettre de la comtesse de Bristol à Lady Foster du 7 février 1783, *The two Duchesses...*, *op.cit.*, p. 88.

49. Mrs Greville précise à Lady Sarah Lennox dans une lettre datée de 1764 : "absolutely a Masquerade : some with large hats which Lady Mary Coke has taught them to turn up behind telling them 'tis the fashion with us : others are curled to the top of their heads, we had a little Princess Saprike from Poland that wore a Turkish habit and head French...". Voir Anne Buck, *Dress in Eighteenth-Century England...*, *op.cit.*, pp. 99-102. Le même phénomène est constaté Lady Mary Coke : "all sorts of dress are permitted". Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 2, p. 61.

50. Lettre de Lady Amabel Polwarth à Jemima Robinson du 24 février 1778, RO Bedford, L 30-13-12-47. Cela fait écho à la préoccupation d'Anne Miller à Rome qui est soucieuse de se protéger du soleil afin de ne pas mettre en péril la blancheur de sa peau et n'ayant pas trouvé de chapeau adapté, n'hésite pas en créer un. Voir Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 3, p. 45.



FIGURE 7.2 – Angelica Kauffamn (1741-1807), *Portrait de Lady Elizabeth Foster*, 1786,

Huile sur toile, Ickworth, National Trust.

La robe en mousseline de Lady Foster (il s'agit d'une robe peignoir) est très proche de celle portée par la duchesse de Polignac dans un tableau de Madame Vigée Le Brun (1755-1742) datant de 1782 et conservé au Musée national des châteaux de Versailles et du Trianon. Ce tableau témoigne de la continuité de l'influence de la mode française auprès des voyageuses anglaises, même à la fin du siècle. Selon Aileen Ribeiro, le chapeau aurait été acheté comme souvenir à Livourne comme c'est l'usage dans cette ville, mais nous n'avons pas trouvé de trace d'une escale de Lady Foster à Livourne. Aileen Ribeiro, *Dress in Eighteenth-Century Europe...*, *op.cit.*, 1984, pp. 154-155.

une tenue d'apparat ("full dress") est requise alors que le chemin de campagne pour s'y rendre, notamment à cheval ou à dos de mulet, ne s'y prête guère⁵¹.

Dans la plupart des choix vestimentaires présentés, des enjeux symboliques se rattachent aux pratiques, c'est ce que nous allons voir maintenant.

7.1.4 Significations symboliques des pratiques

Elles sont diverses et correspondent à des parcours personnels et à des lieux distincts. La situation personnelle au moment du voyage a une influence réelle et plus précisément l'état d'esprit et le profil de la voyageuse conditionnent certains choix, sauf ceux associés au rang. Par exemple, Lady Amabel Polwarth qui accompagne son époux valétudinaire n'a pas le cœur à la fête et elle séjourne à Nice à une période (1778) où le nouveau commandant n'est pas encore présent, ce qui réduit l'opportunité de participer à des conversations de la première noblesse. Mariée depuis six ans, elle a vingt-sept ans à la date du voyage⁵². À l'inverse, Lady Elizabeth Foster qui se trouve en Italie cinq ans plus tard à l'âge de vingt-trois ans, est avant tout une femme mondaine, habituée à plaire, c'est pourquoi, l'apparence reste pour elle un marqueur identitaire fort. Les veuves, souvent plus âgées, adoptent en général une attitude de distinction mais dans une plus grande sobriété. À la lumière des sources disponibles, trois caractéristiques peuvent toutefois être associées aux pratiques de manière conjointe et sur l'ensemble du siècle où une continuité est perceptible : la nécessité de tenir son rang comme nous l'avons déjà souligné, un besoin d'affirmer une certaine supériorité britannique et enfin, la représentation de certains idéaux féminins tels que définis en Grande-Bretagne. La question de la distinction sociale rejoint alors des préoccupations sociétales britanniques exportées en Italie.

Comme indiqué en introduction de cette section, le vêtement est avant tout un signe visible du rang. L'attention des voyageuses issues de l'aristocratie à maintenir leur statut social est en quelque sorte une seconde nature. Même Lady Amabel Polwarth qui est soustraite à un train de vie mondain pour les raisons que nous venons d'évoquer n'a pas manqué d'imposer sa position sociale lorsqu'elle a été approchée par le consul du Danemark afin d'être marraine de son fils. Le parrain choisi n'est autre que le prince du Danemark par procuration. Elle a considéré qu'en sa qualité de représentante de l'aristocratie protestante à Nice, il était de

51. Lettre de Lady Amabel Polwarth à la marchioness Grey du 12 juin 1778, RO Bedford, L 30-9-60-151.

52. Journal de voyage Lady Amabel Polwarth, RO Leeds, WYL150, vol.5, f.173.

son devoir d'y répondre favorablement. Après avoir obtenu l'approbation de son époux, celle-ci se prête volontiers au jeu de préparer une parure d'apparat ("full dress") :

"I am very much oblig'd both to Mrs J. Yorke and to you for your narration of your Employments and gaeities [...] But what account can I give in return; a christening (and so I shall tell her) does not rank very naturally with Comedies and Balls and yet it is by far the greatest event that has happen'd since our arrival [...] Yet as soon as the Word was given and something of an Object presented itself to be busy about, Mantua-makers, milliners were sent for and made, remade and alter'd and you might well have smil'd to heard me inquiring after Caps that were expected from Lyons and at last, the Day drawing near, and the poor Caps not appearing, was infinitely oblig'd to Mrs Barker who undertook to make me a dress'd Cap [...] Still more would you have smil'd when the Friseur was sent for at 10 o'clock and I as seriously rose sooner than usual and breakfast'd in my Room as if I had been dressing for the Birthday [At Saint James']. For you must know these good Folks rather chose their Christening at Noon than in the Evening, so at noon, I sallied forth handed in and out by M. Veillon in hoops, dress'd sacks and Heads too high for the Coach"⁵³.

L'enjeu semble de taille pour que l'Anglaise juge nécessaire de s'habiller selon l'étiquette des *Drawing Rooms* à la cour de Saint James. Dans l'espace de la villégiature, les frontières entre groupes sociaux sont plus floues due à la proximité que favorise ce cadre, mais aussi en raison de la présence d'une société plus restreinte dans la ville de Nice. Selon Lady Amabel Polwarth, les consuls ne sont autres que des marchands mais la fonction qui lui est demandée requiert de se présenter conformément à son statut social⁵⁴. Les préparatifs constituent également une activité divertissante qui lui rappelle sa vie à Londres.

La semaine suivante, toujours dans le but de tenir son rang, elle fait venir le friseur nommé "perruquier" à Nice afin de garnir sa coiffure à la française avec des bijoux et des plumes pour répondre à l'invitation à un concert chez un Anglais

53. Lettre de Lady Amabel Polwarth à Jemmima Robinson, Baroness Grantham du 30 janvier 1778, RO Bedford, L 30-13-12-46.

54. Lettre de Lady Polwarth à la Marchioness Grey du 23 janvier 1778, RO Bedford, L-30-60-124 : "It seems that our two bankers are protestant and have one (M. Veillon) the honour of being call'd Consul for Prussia and the other M. Veillon for Denmark though perhaps they may be merchants and consuls all in one, and have very few Prussians or Danes to take care of".

de distinction⁵⁵.

La conscience de la supériorité de la culture britannique ou du moins des manifestations patriotiques affleurent dans les pratiques. Lorsque Lady Amabel Polwarth ose se démarquer de la noblesse niçoise avec ses chapeaux et fichus, c'est implicitement au nom d'une conception différente de la mode anglaise, orientée davantage vers les formes simples ou plus commodes, notamment pour favoriser l'exercice⁵⁶. Sans doute, la notion de rang n'est pas absente puisque comme nous l'avons mentionné plus haut, se protéger du soleil est un impératif lié au bon sens mais aussi de distinction pour préserver son teint. A Turin en 1783, Lady Elizabeth Foster semble avoir atteint l'apogée du succès social car aux yeux de ses admirateurs piémontais, l'allégeance à son pays, correspondant à son âme, transparait malgré sa parure à la française :

"My parure est de l'élégance française mais mon cœur et mes manières sont anglaises"⁵⁷.

Cette dichotomie public-privé ou externe-interne fait en réalité écho aux débats en Grande-Bretagne sur les représentations féminines et le concept de *Politeness*. Le jeu entre les deux aspects de la personnalité permettrait de maintenir ou de rétablir le cas échéant, en utilisant l'un et l'autre, l'image d'une femme de qualité irréprochable dans la mesure où dans ce cas précis, l'adoption de la mode française pourrait être taxée d'un déficit de patriotisme, tout en constituant en même temps la définition même de l'habillement d'une dame de qualité. En jouant sur les ambiguïtés tant discursives que sur la dualité de son apparence, les femmes sont alors en mesure de trouver une marge de liberté et de reconnaissance publique⁵⁸.

Toutefois, la compétition avec les Françaises ne se place pas uniquement sur le terrain patriotique puisque Laetitia Houblon se targue d'avoir été davantage admirée que la duchesse de Brissac et Madame de Pont d'Oye, alors que l'Anglaise

55. Lettre de Lady Amabel Polwarth à la Marchioness Grey du 6 février 1778, RO Bedford, L 30-9-60-125 : "I consulted Lord Polwarth and as he advis'd to go, I consented and then began a second bustle, to send for the Friseur (Perruquier as he is here call'd) and pull out earrings, feather and all manner of trappings. Thus reasonably becurl'd and befeather'd and wishing the feathers could help me to fly for an hour to England, I made my appearance at seven o'clock".

56. Sur les avantages de la mode anglaise, voir Rosita Levi Pisetzký, *Storia...*, *op.cit.*, p. 27; Anne Buck, *Dress in Eighteenth-Century England...*, *op.cit.*, pp. 33-36. Voir aussi Elise Urbain, "Le goût pour le négligé...", *art.cit.*

57. Lettre de Lady Elizabeth Foster à la duchesse de Devonshire de septembre 1783, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS5-530.

58. Soile Ylivuori, *Women and Politeness...*, *op.cit.*, chapitre 4 "Playing with Public and Private". Sur les critiques de la mode française en Grande-Bretagne, voir Brian Dolan, *Ladies of the Grand Tour*, *op.cit.*, pp. 177-184.

semble avoir adopté un style italien avec sa robe en velours noir en 1788 à Nice⁵⁹. La conformité à la mode locale est sans aucun doute un facteur d'intégration efficace. De plus, vivre à l'étranger est également une opportunité pour certaines voyageuses d'expérimenter d'autres usages et d'éprouver un sentiment de liberté.

Les pratiques révèlent également la volonté de respecter une certaine retenue qui sied à une dame de qualité en visite à l'étranger. Les mascarades en constituent un bon exemple. Il apparaît que Lady Mary Coke à Turin en 1774 et Lady Amabel Polwarth à Nice en 1778, donc à une période similaire, restent des actrices passives face à ce spectacle et suggèrent dans leurs propos qu'il ne serait pas approprié pour elle de se déguiser et prendre part à la fête⁶⁰. Pourtant en Grande-Bretagne, depuis le début du XVIII^e siècle, les mascarades avec masques et déguisements de multiples inspirations sont très en vogue et Lady Mary Coke est décrite en 1763 par Horace Walpole dans sa tenue d'Imoinda. Il n'y a donc à priori pas plus de censure morale imposée aux femmes de la haute société anglaise que pour d'autres fêtes mondaines⁶¹. Toutefois, l'âge joue sans doute un rôle dans ce refus de participer⁶². Dans le cas de Lady Amabel Polwarth, cette retenue n'est pas liée à l'âge mais plutôt à sa situation d'épouse accompagnant un époux malade. Elle justifie sa décision d'être présente à la mascarade en précisant qu'elle ne prendra pas part à la fête et ne portera pas de masque⁶³. Il semble également, selon le journal de voyage de la comtesse de Spencer de 1769, que les personnes de condition se rendent au bal sans masque, ce qui introduit également une notion de rang. Toutefois, il apparaîtrait que cette règle ne soit pas suivie à Nice par toutes les dames de la noblesse locale. En effet, Madame de Valle adopte une attitude quelque peu ambivalente. Madame de la Valle attend notamment que l'Anglaise quitte le théâtre pour se joindre à la foule déguisée en se travestissant en chauve-souris. Ce comportement est choquant pour Lady Amabel Polwarth

59. Le velours est très usité à Gênes tandis qu'il est rarement cité dans les descriptions de robes en Grande-Bretagne. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 193.

60. Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, pp. 306-307 ; lettre de Lady Amabel Polwarth à Jemina Robinson du 10 mars 1778, RO Bedford, L 30-13-12-48.

61. Voir George Haggerty, *Horace Walpole's Letters : Masculinity and Friendship in Eighteenth-Century*, New Brunswick, Bucknell University Press, 2011, p. 128. Imoinda est un personnage tiré du roman *Oronoko* publié par la romancière Aphra Behn en 1688, ce qui constitue une réelle affirmation féminine. Voir aussi Anne Buck, *Dress in Eighteenth-Century England...*, *op.cit.*, pp. 37-40 ; Aileen Ribeiro, *Dress in Eighteenth-Century Europe...*, *op.cit.*, 1984, pp. 163-186.

62. Lady Mary Coke a 47 ans au moment de son voyage à Turin.

63. Lettre de Lady Amabel Polwarth à Jemina Robinson du 10 mars 1778, RO Bedford, L 30-13-12-48 : "But do not impute to us more than we were guilty of, for we did not go in Masque, but set in a box upstairs, lent us by Mr Mills, from whence we had a good view of the house".

car l'aristocrate niçoise se mêle aux membres socialement inférieurs comme les consuls, elle reconnaît même le perruquier d'un certain Mr Roberston. Les autres personnes de qualité restent pourtant dans leurs loges. Par conséquent, Madame de la Valle en endossant un déguisement de chauve-souris non seulement s'aggrège au commun peuple mais de plus, s'éloigne des critères d'élégance pratiqués dans les assemblées aristocratiques en Angleterre, où les costumes sont inspirés d'héroïnes de tragédie ou de roman ou bien encore, des pastourelles arcadiennes. C'est en réalité la relation ambiguë que Madame de la Valle entretient avec le rang et la vertu qui sème le doute chez Lady Amabel Polwarth, qui en vient même à remettre en cause le caractère authentique de leur relation et sa bonne éducation :

"We did not venture in the confusion below, though Madame de la Valle did sometimes, and after we were gone, she turn'd herself in a bat and staid there one or two hours longer" ⁶⁴.

Pour Lady Amabel Polwarth, le contrôle de son image comme bonne épouse et dame de condition, conformément aux règles locales (et non pas anglaises), semblent l'emporter sur une opportunité de liberté ou d'"évasion" temporaire car sa situation ne lui permet pas de se divertir⁶⁵. Il convient d'ajouter qu'aussi bien à Turin qu'à Nice de 1774 à 1778, des exemples ont été constatés de voyageurs masculins britanniques participant pleinement à ces bals en étant déguisés, ce qui implique donc un rapport différent entre les femmes et les hommes, révélant une liberté d'action plus limitée des premières par rapport aux seconds⁶⁶.

Il en résulte que le degré d'adaptation le plus fort des voyageuses aux usages locaux correspond aux situations formelles de l'apparat. Pour le quotidien, les voyageuses agrémentent leur garde-robe de leurs achats ou de leurs nouvelles confections en suivant le plus souvent le modèle français dans son allure générale et pour certains détails et accessoires, la mode locale. Il apparaît également que le vêtement exprime une pluralité de significations symboliques qui dépassent la seule conformité au rang pour incarner également les idéaux féminins de la *Politeness*. La rivalité entre les Nations pour l'hégémonie culturelle se fait sentir dans les écrits personnels des voyageuses britanniques de la seconde moitié du XVIIIe

64. *Ibidem*. La confusion des genres dans le cadre du costume de carnaval reste très usitée en Italie. Voir Aileen Ribeiro, *Dress in Eighteenth-Century Europe...*, *op.cit.*, 1984, p. 165.

65. le port du masque est pourtant une réponse à un contrôle des individus dans leur apparence extérieure et selon Terry Castle, expliquerait le succès des mascarades en Europe au XVIIIe siècle. Voir Terry Castle, *Masquerade and Civilization : The Carnavalesque in Eighteenth-Century English Culture*, Stanford, Stanford University Press, 1986, p. 39.

66. Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, pp. 306-307 ; lettre de Lady Amabel Polwarth à Jemina Robinson du 10 mars 1778, RO Bedford, L 30-13-12-48.

siècle jusqu'à la fin de ce dernier, l'élan patriotique encourage la détermination de se différencier de l'Autre, les Italiennes mais aussi les Françaises, afin d'attester la supériorité de leur pays d'origine.

Le vêtement ne constitue qu'un des éléments composant l'apparence extérieure aux yeux des autres acteurs de la vie mondaine. Le maquillage et surtout le rouge qui, comme nous le verrons, sont décriés par la plupart des Anglaises comme étant le symbole de la galanterie féminine. Or, tous ces effets de représentation sont destinés à un public mixte. La construction de l'identité féminine se joue dans l'interaction entre les sexes et dans le cadre du voyage en Italie, entre voyageuses et les hommes présents dans les sociabilités cosmopolites du Grand Tour. La rencontre avec les hôtes italiennes constitue également pour les Anglaises un nouvel espace d'observation et de comparaison avec la condition féminine dans leur pays d'origine.

7.2 Vertu et galanterie

La relation entre galanterie et mondanité sont indissociables au sein des sociabilités aristocratiques comme le témoigne les scènes galantes qui apparaissent à la fin du siècle précédent et dont les tableaux de mode de Jean de Troy ou d'Antoine Watteau ont immortalisé la représentation⁶⁷. La culture galante découle des sociétés mixtes de la fin du XVIIIe siècle et d'une liberté des mœurs souvent empruntée à la société de cour, mais elle correspond aussi à la maîtrise des normes de la civilité qui comprend notamment l'art de plaire⁶⁸. La réponse des Anglaises à ce volet particulier de l'accueil et de l'intégration semble déterminé avant tout par l'âge des voyageuses. Pour les femmes mariées d'un âge mûr, l'attrait des divertissements est plus mesuré. Selon Roberto Bizzocchi, "une fois les femmes sorties des reclusoirs domestiques, la galanterie se mit à caractériser les relations entre les sexes qui désormais, n'étaient plus séparés les uns des autres, mais pouvaient facilement se rencontrer dans les innombrables occasions offertes par une vie sociale toujours plus mondaine. La fréquentation désinhibée entre hommes et femmes allait de pair avec la diffusion d'une courtoisie galante"⁶⁹. L'Italie est même novatrice par rapport à ses voisins européens dans la création de la figure

67. Jean-François de Troy (1679-1752) et Antoine Watteau (1684-1721).

68. Antoine Lilti, *Le monde des salons*, *op.cit.*, p. 241 et p. 245 ; voir aussi Bonnie S. Anderson et Judith P. Zinsser, *Le donne in Europa. Nelli corti e nei salotti*, Rome, Laterza, p. 167.

69. Roberto Bizzocchi, *Les sigisbées...*, *op.cit.*, 2016, p. 32. Il s'agit de la traduction française de son ouvrage, *Cicisbei, Morale privata...*, *op.cit.*.

du sigisbée qui a fait couler beaucoup d'encre auprès des voyageurs et que nous aborderons plus loin ⁷⁰.

Les constructions sociales autour de la femme anglaise rejoignent ce que nous avons décrit pour le vêtement, à savoir autour de la vertu, la chasteté et une certaine retenue tandis que les Françaises sont représentées comme des "coquettes" ou des "sirènes", le rouge étant le principal responsable de l'inconduite féminine ⁷¹. Les italiennes ont l'avantage de ne pas porter de rouge mais cela ne suffit pas toujours aux Anglaises pour leur accorder leur confiance :

"There seems to be much beauty among them, and they have a great advantage over my friends the French Ladies, which is not wearing that detestable rouge; tho' they do not appear to me to have that ease and gentility the French have" ⁷².

7.2.1 Les représentations relatives à la conduite morale des dames italiennes

Les femmes de la noblesse italienne apparaissent comme des menaces car elles parviennent à maintenir leur emprise sur quelques grands-touristes pendant des années. Laetitia Houblon fait référence, par exemple, à M.Fox Lane qui serait "enchaîné" par la marquise de Lance à Turin en 1788 ⁷³. La galanterie ferait partie du devoir d'une hôtesse à l'égard de ses invités. Lady Caroline Holland évoque même des complicités de femmes plus âgées, qui délèguent aux plus jeunes le soin d'être agréables aux Anglais débarquant en Italie :

"I dare say the women's manner, dress, appearance is in the style of common women and I quite understand why our men like Italy : the women pay them such court, and if a woman can't contribute to

70. Cette question a suscité l'intérêt de nombreux historiens dont les travaux majeurs reviennent incontestablement à Roberto Bizzocchi. Id., *Les sigisbées...*, *op.cit.*, 2016 et "Cicibei. Italian Morality and European Values in the Eighteenth-Century", in chapitre 1 in Paula Findlen, Wendy Wassyng Roworth et Catherine M. Sama, *Gender...*, *op.cit.*; Calogero Farinella, "Note su socialità aristocratica..." in Roberto Bizzocchi et Arturo Pacini, *Sociabilità aristocratica...*, *op.cit.*, pp. 43-72; Id., "La Nobile Servitu. Donne e cicisbei nel salotto Genovese del Settecento" in Elena Brambilla et Maria Luisa Betri (dir.), *Salotti...*, *op.cit.*, pp. 97-194. Voir aussi I. Valmaggi, *I cicisbei. Contributo alla storia del costume italiano nel secolo XVIII*, Turin, Libreria Minerva, 1927.

71. Voir Ylivuori Soile, *Women and Politeness...*, *op.cit.*, chapitre 1 "Framing the stage : Politeness and the Body".

72. Lettre de Lady Caroline Holland à la duchesse de Leinster du 29 octobre 1766, *Correspondence...*, *op.cit.*, p. 476.

73. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 212.

an Englishman's pleasure as she wishes, she does it in another way either by being convenient with regard to some other women or to his play. Now God knows the Frenchwomen, some of them, are abandon'd enough, but they will have court paid them which *John* don't like; besides gallantry is not the sole business of a French... Here it is all they think of; they have no education at all. I'm sure by the little I have seen and all I hear from a very sensible man here, who comes often to us, I shall not like the ways and the manners and shall stick to my old women" ⁷⁴.

Pour Lady Caroline Holland, la vertu est le reflet de la distinction et de l'éducation, alliant l'intérieur et l'extérieur conformément au modèle féminin construit en Grande-Bretagne par les auteurs du concept de *Politeness* que nous avons évoqué dans le cadre de la mode ⁷⁵. Trois ans après, Anne Miller a une vision différente, elle ne nie pas que les femmes sont des coquettes mais elles considèrent qu'elles se conduisent avec la plus grande décence grâce à l'exemple de la cour de Turin qui est le modèle même de la vertu ⁷⁶. En 1774, Lady Mary Coke affirme que les femmes de la noblesse turinoise ont une éducation supérieure à l'ensemble des femmes du pays et ont les manières des femmes du monde. Certaines d'entre-elles sont impliquées dans des relations galantes mais leurs inclinations ne sont pas coupables. Leur comportement ne serait pas en général répréhensible ⁷⁷. Le lien entre représentation et réputation est de nouveau avancé mais cette fois-ci en faveur des Italiennes. Il convient de préciser que la situation entre les deux femmes est différente : la première est mariée et a un fils qu'elle souhaite protéger, tandis que Lady Mary Coke est une femme célibataire. Les enjeux ne sont donc pas les mêmes. De plus, alors que Lady Caroline Holland n'est que de passage à Turin, Lady Mary Coke effectue un séjour long dans la ville. Elle est de plus extrêmement bien intégrée dans les cercles aristocratiques en raison de sa fréquentation à la cour et des anciennes relations de sa sœur, Lady Elizabeth McKenzie ⁷⁸. Ses jugements et observations reposent sur des véritables connaissances et des liens

74. Lettre de Lady Caroline Holland à la duchesse de Leinster du 1er novembre 1766, *Correspondence...*, *op.cit.*, p. 477.

75. Voir Ylivuori Soile, *Women and Politeness...*, *op.cit.*, chapitre 4 "Playing with Public and Private".

76. Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, p. 136.

77. Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.* vol. 4, p. 320

78. Voir chapitre 3, section 3.2 "Les voyageuses".

d'amitié, modifiant ainsi le regard⁷⁹. A la fin du XVIIIe siècle, Laetitia Houblon trouve que certaines femmes de la noblesse niçoise manquent de vertu mais il ne s'agit pas de l'ensemble d'entre-elles. Elle considère qu'au contraire, la plupart inspirent le respect, tout en sachant accueillir avec gaiété et amitié⁸⁰.

Les représentations des hommes en voyage, qu'ils soient britanniques et français, ont également contribué à véhiculer une image négative des femmes de l'aristocratie italienne, même s'ils sont les premiers bénéficiaires de cette attitude galante. Rosemary Sweet a d'ailleurs souligné les enjeux identitaires masculins du Grand Tour dont les conquêtes féminines font indéniablement partie⁸¹. Il suffit de se reporter au célèbre extrait de James Boswell sur sa tentative de conquête de Madame de Saint Gilles : s'il on en croit les dires du jeune Boswell, il aurait tenté de se rassurer sur sa capacité à séduire. Il ose alors se montrer entreprenant à l'égard de la célèbre salonnière piémontaise qui, selon Dutens, connaît "parfaitement son monde". L'Anglais inexpérimenté se retrouve vite penaud et renvoyé à "ses chères études et à l'amour de ses livres"⁸². Tous n'ont pas la même auto-dérision et semblent au contraire laisser croire que les femmes italiennes cèdent à leurs avances. Lord Herbert suggère par exemple avoir obtenu les faveurs de la princesse de Carignan, Joséphine d'Armagnac, qui l'aurait invité seul dans sa chambre. Selon Antoine Lilti, la littérature libertine a un impact non négligeable sur les comportements et la manière de les narrer, ce qui pourrait peut-être dans certains cas ne constituer qu'une "galanterie langagière", liée à l'initiation des jeunes hommes aux codes du *Beau monde*⁸³.

Mais qu'en est-il de l'accueil des voyageuses par les invitants masculins, en étant donné que la galanterie comme art de plaire gouverne l'esprit de société au XVIIIe siècle ?

79. Nous pouvons noter ce même mouvement de sympathie voire de solidarité à l'égard des dames turinoises chez d'autres étrangères ayant effectué un séjour long à Turin. La comtesse de Kottulinsky est extrêmement bien intégrée au sein de la haute société locale grâce à son statut de dame d'honneur de la princesse Victoria de Carignan et la fréquentation des cercles intimes de la cour. Elle semble également avoir à cœur de défendre la réputation des dames italiennes qu'elle connaît : "Les dames y sont très belles, très louables dans leur conduite, prévenantes pour les étrangers, sans leur faire des avances ; malgré leur beauté, elles laissent à chacune son mérite et ne persécutent point les autres dames qui plaisent". La comtesse de Kottulinsky, *La destinée...*, *op.cit.*, p. 77.

80. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 192.

81. Rosemary Sweet, *Cities and the Grand Tour...*, *op.cit.*, chapitre 1 "Experiencing the Grand Tour".

82. Voir Andrea Merlotti, "Salotti in una città...", in Maria Luisa et Elena Brambilla, *Salotti e ruolo...*, *op.cit.*, pp.134-135.

83. Antoine Lilti, *Le monde des salons...*, *op.cit.*, pp. 243-249.

7.2.2 Les expériences galantes des voyageuses

En premier lieu, il convient de distinguer la galanterie de la politesse. Lady Elizabeth Foster indique qu'à son arrivée à Turin, les ambassadeurs de France et du Portugal lui ont exprimé leur "empressement" de lui faire la cour ("said to be empressés à me faire la cour")⁸⁴. Cette expression contemporaine de "faire la cour à la maîtresse de maison" est retournée ici comme un signe de l'hospitalité à l'égard de la voyageuse et qui signifie qu'ils souhaitent l'inviter dans leur palais⁸⁵. Le terme d'"empressement" renvoie en revanche à un autre registre langagier qui est assimilé à la galanterie, ce qui n'est incompatible avec le devoir de l'accueil. Cette ambiguïté est d'ailleurs soulignée par Lady Elizabeth Foster qui précise qu'elle observera de la "retenue et [les traitera] avec une égalité de manières"⁸⁶. A Nice, quelques années plus tard, en 1788, Laetitia Houblon considère que ses nièces pourraient y trouver de nombreux amusements mais elle souhaite qu'elles fassent leur entrée dans le monde dans un autre contexte car les hommes sont trop insistants ("assiduous")⁸⁷. De même, Lady Elizabeth Foster a reçu le conseil d'une compatriote, dès son installation à Nice, d'éviter certains représentants masculins de la noblesse :

"Mrs Charles Stuart, daughter in law to Lady Bute is here and gave me good advice not to receive men and above all not Monsr (sic) de Lars. I have kept strictly to this"⁸⁸.

La question de recevoir des aristocrates locaux ou d'autres voyageurs étrangers constitue une question que toute voyageuse est amenée à se poser puisque les visites entre membres de la bonne société font partie intégrante du mode de vie des élites. Cependant, c'est la situation personnelle de celle-ci qui va conditionner fortement la pratique à suivre. Lorsque la voyageuse voyage en famille, cette formalité prend place dans un environnement structuré et sans risque pour les jeunes femmes. En revanche, quand elles voyagent seules, il faut distinguer celles qui sont en âge de se marier et celles qui sont mariées mais exilées à l'étranger pour fuir leurs obligations matrimoniales.

84. Lettre d'Elizabeth Foster à la duchesse de Devonshire de septembre 1783, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, C S5-530.

85. Voir Antoine Lilti, *Le mode des salons...*, *op.cit.*, p. 109.

86. *Ibidem*. Les ambassadeurs ne sont pas en reste, l'exemple de M. Chauvelin, ambassadeur de France à Turin en 1761, a été décrit par Louis Dutens : ce dernier aurait poursuivi la duchesse de Grafton de ses assiduités.

87. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...op.cit.*, p. 192.

88. Lettre de d'Elizabeth Foster à la duchesse de Devonshire de septembre 1783, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, C S5-530.

A Nice, Laetitia Houblon et sa jeune cousine, Elizabeth Watson, sont potentiellement sur le marché du mariage. Toutefois, comme elles sont toujours ensemble, elles ont embrassé sans difficulté la coutume locale du sigisbéisme et sont très vite entourées tant par la noblesse locale que par d'autres étrangers⁸⁹. Laetitia Houblon reçoit notamment un baron allemand, qu'elle dénomme mon *Bon ami*, et qui l'accompagne dans toutes les excursions organisées par la bonne société ainsi qu'aux conversations où il l'assiste pour lui apprendre les jeux de cartes locaux :

"it is proper to introduce you to the man who attends me everywhere, takes my cloak, calls my carriage, and never suffers me to stir without His hand; visits me every afternoon, unless he is on guard, and is, in short, the most obsequious of slaves"⁹⁰.

La coutume est de ne pas prendre au sérieux la galanterie. Selon Laetitia Houblon, les relations galantes restent platoniques : "the mean nothing ways of Italy"⁹¹. Elle sait néanmoins reconnaître que le "sigisbée" anglais en la personne du consul d'Angleterre semble sincère à l'égard de sa cousine. Il est plus crédible d'envisager un mariage entre compatriotes, entre un homme plus âgé mais ayant un statut particulier au sein de la communauté britannique à Nice et une jeune voyageuse en âge de se marier. En revanche, les deux partis semblent désargentés⁹². Lorsqu'elle quitte temporairement Nice pour aller visiter Turin, Milan et les lacs italiens, elle sait que "son" Baron se console auprès d'une comtesse niçoise⁹³.

Les spéculations sur d'éventuelles alliances matrimoniales alimentent les discussions mondaines comme en Grande-Bretagne dans les stations thermales, même si Nice ne constitue pas en soi un marché explicitement matrimonial comme Bath ou Brighton :

"She [Miss Fuller] is talked of for a French Chevalier, but here as everywhere else, you must marry all you speak with!"⁹⁴

89. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 188. La tradition du sigisbéisme est le plus souvent associée à la République de Gênes mais elle est présente dans d'autres Etats italiens. Sur cette pratique à Nice, voir également le journal de voyage de Mrs Home, *Records of Scotland*, GD 267-33-1.

90. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 188.

91. *Ibidem*. Il est intéressant de faire le parallèle avec les mémoires de la comtesse de Kottulinsky qui illustrent bien le sort éphémère des relations sentimentales entre étrangers, qui seraient vouées à l'échec en raison de la distance que crée la mobilité du voyage. La correspondance permet de faire durer un temps l'idylle mais elle est ensuite vite abandonnée. La comtesse de Kottulinsky, *La destinée...*, *op.cit.*, p. 104.

92. *Ibidem*, p. 190. .

93. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 206.

94. *Ibidem*, p. 192.

Même si finalement, nous savons que le dénouement est autre que celui qu'elle a imaginé pour elle-même puisqu'elle finit par se marier avec le Baron Feillitzsch, cela permet de définir plus précisément la nature des relations entre voyageuses et sigisbées à l'étranger. Il en résulte qu'il est acceptable d'envisager un mariage avec un étranger⁹⁵.

Lorsque la voyageuse est en difficulté conjugale, comme Lady Elizabeth Foster ou Lady Elizabeth Webster, l'enjeu de la réputation est majeur. Toute conduite qui va au-delà du badinage mondain peut avoir des répercussions directes sur leur situation personnelle. Dans le cas de Lady Elizabeth Foster, plus précisément, alors qu'elle a quitté le foyer conjugal et se trouve privée de ses enfants, elle entend, avec l'appui du duc de Devonshire, négocier avec son époux pour rapatrier ses fils dans la propriété des Cavendish à Chatsworth. Or, un incident relevé par la duchesse fait l'objet d'un échange de lettres. Lady Elizabeth Foster aurait accepté de vivre dans la compagnie de deux hommes et d'être transportée dans la voiture de l'un d'eux. La duchesse la rappelle donc à l'ordre :

"The opinion of the world is of so much importance for every future scheme and so many of our ladies have gone into [illisible] scrapes ; you should be doubly cautious to shew you are not that kind of person. If it is in time I must intreat not to go so soon to Turin at least let the Chevalier be there some days"⁹⁶.

Lady Elizabeth Webster est également dans une situation délicate puisque son époux est reparti en Grande-Bretagne et les tensions du couple sont au grand jour. La menace de perdre son statut d'épouse et de mère pèse en faveur d'une conduite extérieure irréprochable :

"I was left *alone* at twenty years old in a foreign country without a relation or any real friend, yet some of the least miserable, I might add the most happy hours, of my life were passed there. I lived with great discretion, even to prudery. I never admitted any male visitors (except to the numerous dinners), either in the morning or evening,

95. Les mariages d'Anglaises de la haute société avec un Italien sont rares mais ils existent. Voir notamment le chapitre 2 concernant le mariage d'une riche anglaise avec un officier du régiment de la cavalerie de Savoie. Hester Piozzi se marie avec le professeur de musique de ses enfants en Angleterre. De même, Dorothea Mallet se marie avec P. Celesia lorsqu'il est ambassadeur de la République génoise à Londres de 1755 à 1759. Le dictionnaire de John Ingamells fait aussi mention de mariages d'Anglaises avec des italiens, notamment à Rome.

96. Lettre de la duchesse de Devonshire à Lady Elizabeth Foster du 19 août 1783, *the Devonshire's Collections*, C S5-519.

with the exception of only two, Dr. Drew and a grave married man, a Mr Cowper"⁹⁷.

A Nice, Lady Elizabeth Foster a également affirmé tenir ses promesses de ne recevoir aucun visiteur masculin tant à son amie à la duchesse de Devonshire qu'à une autre de ses amies, Lady Sheffield : "here I shall live quiet and retired for I excuse myself on account of my health, I decline engagements"⁹⁸. Il est cependant plus aisé de mener une vie retirée à Nice selon elle car la société est peu nombreuse et l'Opéra est modeste⁹⁹.

L'organisation du séjour doit être établie afin de ne pas laisser cours à d'éventuelles rumeurs. En réalité, le parcours de la voyageuse est scrutée non seulement par la noblesse locale et les autres voyageurs anglais, mais aussi à travers les relations épistolaires entre amis et la famille, ce qui contraint au moins sur ce sujet l'indépendance des femmes pendant le voyage, puisque la circulation de l'information est omniprésente. Lady Elizabeth Foster mentionne notamment un échange avec son père relatif à ses apparitions dans la société turinoise, ce qui l'amène à soupçonner ce dernier de placer des "espions" afin de contrôler sa conduite¹⁰⁰. L'étau se resserre encore dans la mesure où Lady Bristol, sa mère, lui rappelle également la nécessité de maintenir sa réputation, relayant le vocabulaire et les directions de conduite dictés par les *Conduct Books* :

"You take my admonitions so well that I have nothing to add upon the subject, and I am extremely pleased with the arrangement of your retirement and the limited acquaintance you receive at your house; something decisive in your conduct was necessary to make an impression and to put you on a new footing and I expect the best consequences from it; yet I should be glad to know how you pass your evenings, and whether they do not hang heavy on you who have been used to constant society" [...] "I think you have good sense and steadiness enough to lay down the coquette without adopting the prude"¹⁰¹.

97. Elizabeth Webster, *Journal...*, *op.cit.*, p. 5. Il convient d'ajouter que cette attitude est surtout motivée pour sauver les apparences car Lady Elizabeth Webster a un amant, Thomas Pelham (1756-1826), dont elle porte l'enfant au moment du voyage. C.J. Wright, "Fox, Elisabeth Vassall", *ODNB*.

98. Lettre d'Elizabeth Foster à Lady Sheffield d'octobre 1783, RO East Sussex, AMS 5440-113 et lettre de Lady Foster à la duchesse de Devonshire de septembre 1783, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, C S5/530.

99. *Ibidem*.

100. *Ibidem*

101. Lettre de Lady Bristol à Lady Foster du 13 mars 1783 et du 12 avril 1783 in Vere Foster,

Lady Bristol est l'intermédiaire par lequel son époux exerce sa tutelle, ce qui démontre la place de la mère dans l'éducation de ses filles. En sus de surveiller à distance ses faits et gestes, Lord Bristol conditionne le soutien financier qu'il pourrait lui octroyer à l'absence de scandale :

"Your father in his last letter to me says he intends to add 50 Sterling a year to your income, and perhaps 100 Sterling if you conduct yourself prudently" ¹⁰².

De même, la tante de Lady Foster fait dire par Lady Bristol qu'elle a pardonné sa nièce pour sa faute (d'avoir quitté le foyer conjugal) et qu'elle accepte en conséquence de lui faire profiter de son réseau à l'étranger, en la recommandant auprès d'un certain Monsieur Morice qui pourra lui être utile à Nice ¹⁰³.

Ce n'est pas uniquement la compagnie d'hommes que la famille peut redouter mais aussi celle de femmes anglaises dont la conduite défraie les chroniques. Ainsi, Lady Bristol recommande à sa fille de ne pas fréquenter Lady Craven et de se rapprocher de femmes mariées respectables comme Lady Elliot. Toute association avec des femmes ostracisées peuvent ternir la réputation ¹⁰⁴.

Il en résulte donc une différence de statut entre les voyageuses qui ont enfreint les règles de la bonne société mais qui tentent d'une manière ou d'une autre de réparer cet affront par un mode de vie irréprochable, au moins en apparence, montrant une inclination à se réformer et celles qui persistent dans une mauvaise direction. Pour Lady Bristol, Lady Craven a atteint un seuil de débauche qui lui

The two Duchesses...op.cit., p. 95 et p. 101. Un lien peut être établi avec les recommandations du livre de civilté de Lord Essex qui harangue les femmes fréquentant les lieux publics et qui plus est à l'étranger, de faire preuve "of your own Steadiness and Constancy, when virtue is more than ordinarily expos'd". Lord Essex, *Young Ladies Conduct : or Rules for Education, under Several Heads ; with Instructions upon Dress, Both before and after Marriage. And Advice to Young Wives*, Londres, John Brotherton, 1722, pp. 66-7. Voir aussi Ingrid Tague, *Women of quality...*, *op.cit.*, p. 57.

102. Lettre de Lady Bristol à Lady Elizabeth Foster du 13 mars 1783 in Vere Foster, *The two Duchesses...op.cit.*, p. 95.

103. Lettre de Lady Bristol à Lady Foster du 5 janvier 1783, in Vere Foster, *The two Duchesses...op.cit.*, p. 87.

104. *Ibidem*. Lady Elizabeth Craven (1750-1828) est auteur de pièces et publie son récit de voyage, *A Journey through the Crimea and Constantinople*, en 1789. Elle affiche dès 1773 une liaison avec le duc de Guines. Un divorce est prononcé en 1783, année où Lady Foster est en Italie, c'est pourquoi, Lady Bristol ne souhaite pas que sa fille contribue à entacher encore davantage son image en étant associée à sa compagnie. Voir Katherine Turner, "Elizabeth [née Lady Elizabeth Berkeley] margravine of Brandenburg, Ansbach, Bayreuth", *ODNB*; Lady Elliot (1752-1829), née Amyand, épouse de Sir Gilbert Elliot (1751-1814), 4e Baronet, premier Baron Minto en 1797 puis Earl of Minto en 1813. Elle effectue un séjour à Nice avec son mari au même moment que Lady Elizabeth Foster.

semble sans retour : "[She is] quite undone, and has not an atom of character left" ¹⁰⁵.

L'expérience de la saison à Londres avec ses sociabilités mixtes constitue déjà une menace pour l'intégrité des femmes de la haute société comme les moralistes et les femmes elles-mêmes l'ont évoqué dans des œuvres littéraires comme Fanny Burney, dans son roman, *Evelina* ¹⁰⁶. Dans la même veine, la duchesse de Devonshire écrit un roman à clef paru de manière anonyme en 1778, *The Sylph*, où elle relate également la difficulté d'une jeune fille innocente et éduquée pour éviter les pièges et les vices de la saison. L'intérêt de l'œuvre réside notamment dans la prise de conscience de la vulnérabilité des jeunes femmes, livrées à elles-mêmes ou à des mauvaises conseillères et influences, nécessitant la surveillance bienveillante d'un "sylphe" afin de les guider et les protéger. Même si cette position relaie la représentation de la faiblesse et de la fragilité inhérente des femmes, ces dernières sont également ouvertement placées en victimes de l'audace et de l'inconduite des hommes, les dédouanant en quelque sorte de leur responsabilité face à la société ¹⁰⁷. Un séjour à l'étranger, qui laisse encore plus d'incertitudes et de risques que la saison à Londres, ravive naturellement les inquiétudes des proches.

Lady Elisabeth Foster écrit une longue lettre à la duchesse de Devonshire pour lui montrer que sa bonne volonté est sincère et qu'elle sait dissocier le fait d'être appréciée en société - et donc de faire répandre des nouvelles positives à son sujet, ce qui comprend aussi le succès auprès des hommes qui agit comme un révélateur d'une bonne éducation et de la beauté - de la débauche, qui se traduit par des actions imprudentes. Elle affirme tenter à Nice de progresser, en appliquant la notion anglaise d'*improvement*, en ayant des activités formatrices comme l'exercice, le dessin et les leçons de musique ¹⁰⁸.

105. *Ibidem*.

106. Sur la fréquentation féminine lors de saison à Londres et les divertissements dans les lieux publics tels qu'appréhendés dans les *Conduct Books*, voir Ingrid Tague, *op.cit.*, pp. 55-60; Dans *Evelina*, Fanny Burney décrit les débuts d'une jeune fille ayant vécu principalement à la campagne au sein du Londres mondain, en mettant l'accent sur le décalage de celle-ci avec la vie dissolue des élites à la ville.

107. Georgiana Cavendish, *The Sylph*, éd. Jonathan Gross, Evanston, Northwestern University Press, 2007.

108. Lettre de Lady Foster à la duchesse de Devonshire, de septembre 1783, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, C S5/530 et lettre de Lady Foster à Lady Sheffield d'octobre 1783, RO East Sussex, AMS 5440-113. La notion d'*improvement* est liée à celle du patriotisme ("patriotic improvement") dans le sens où hommes et femmes, par leur engagement à la fois individuel et collectif, œuvrent pour la réussite de la nation britannique, concept particulièrement présent dans les lumières écossaises. Cette vision sociétale s'applique de manière manifeste en dehors des frontières britanniques dans le cadre de l'empire, mais trouve aussi application dans le voyage des

Une marge de manœuvre semble possible dans le cas d'autres voyageuses comme Lady Webster qui, bien que surveillée par le fait même d'être en société, ne suit pas un comportement aussi exemplaire dans la pratique par rapport à son discours. L'attitude extérieure, matérialisée par certaines routines et précautions, ne fait pas obstacle à la poursuite d'amours adultères à l'étranger¹⁰⁹. La duchesse de Devonshire, elle-même, instigatrice de bons conseils, se retrouve exilée vingt ans plus tard, en raison d'une grossesse illégitime qu'il faut cacher au grand public¹¹⁰. Cette dernière entretient également une correspondance avec la comtesse de Spencer qui assume son rôle maternel dans la défense des intérêts de sa fille et de la famille, ce qui passe aussi par l'engagement de respecter les conditions du mariage conclues avec le duc de Devonshire. Un phénomène d'"expiation" à l'étranger est constaté et il est comparable à celui éprouvé par Lady Foster en 1783, mais cette fois-ci, les rôles sont inversés : c'est Lady Foster qui accompagne la duchesse alors que cette dernière l'avait protégée tout au long de son premier voyage¹¹¹. La communication de la duchesse est claire : afin de donner l'image d'une femme de qualité irréprochable, elle détaille un emploi de temps alliant l'exercice physique, l'édification morale et spirituelle, des horaires raisonnables ainsi que la lecture de la littérature française de bon goût et du théâtre de Shakespeare "sérieux" et non comique :

"I get up at 10. Bess [Lady Foster] sometimes routs me out sooner, walk, come in and read my Blair¹¹² and chapter, and then draw, read Madame de Sévigné, the history of Provence and draw a little, dine at

élites en Europe comme nous l'avons souligné à plusieurs reprises. Voir notamment sur ce point, Katherine Clover, *Elite Women and Polite Society...*, *op.cit.*, p. 156.

109. Lady Webster débutera également une nouvelle relation avec Lord Holland (1773-1840), qu'elle épousera en secondes noces en 1797. Un divorce avec son premier époux est prononcé en 1796. Lady Webster perd alors la fortune qu'elle a hérité de son père aux Antilles jusqu'à ce que Lord Webster mette fin à ses jours en 1800. Lord Holland reprend ainsi le nom de jeune fille de son épouse afin d'assurer les droits de succession de ses enfants sur cet héritage maternel. Entre 1796 et 1797, Elizabeth Vassall n'est plus reçue à la cour. Par son deuxième mariage, elle retrouve une place de prestige dans la haute société. C.J. Wright, "Fox, Elisabeth Vassall", *ODNB*.

110. Jane Dormer et Caroline Chapman, *Elizabeth and Georgiana*, Londres, John Murray, 2002, pp. 109-129.

111. Lady Foster n'a cependant pas suivi de conduite exemplaire, puisqu'à la date de l'exil de la duchesse, elle a déjà donné naissance à deux enfants illégitimes du duc de Devonshire. Chaque grossesse et accouchement ont néanmoins été soigneusement cachés à l'étranger, ce qui équivaut au regard des normes de l'époque à une gestion "prudente" de sa vie amoureuse.

112. Hugh Blair, prédicateur écossais (1718-1800), réputé pour son éloquence et ses vues modérés fondés sur une religion empreinte des valeurs de la *Politeness* à Edimbourg vers 1750. Voir Katherine Glover, *Elite Women and Polite Society...*, *op.cit.*, p. 137.

3. At five, Caro's¹¹³ comes and plays with me on the mandoline. The Evening we write letters, draw, read aloud Shakespearean historical plays, go up at 11. I learn a few Italian verbs and words, read chapters and go to bed"¹¹⁴.

Un jeu subtil entre apparence et maintien de son statut se nourrit de nombreuses ambiguïtés et c'est la gradation de la faute et de sa nécessaire "réparation" qui déterminent au final la réputation. Force est de constater également que la galanterie est fortement favorisée par la centralité de la notion de la beauté dans les sociétés européennes qui devient l'un des principaux critères pour réussir en société, tout en attisant les convoitises. L'appréciation de celle-ci constitue en soi un sujet de conversation et de jeu où tous les membres de la haute société participent à l'élection de leurs beautés¹¹⁵.

La beauté est indissociable de l'élégance et des bonnes manières. La future duchesse de Devonshire, Georgiana Spencer éblouit Paris et sa gloire mondaine est directement liée à sa beauté et son élégance et constitue le motif d'une visite. Madame de Deffand affirme notamment que Monsieur de Beauvau et sa femme "vinrent chez moi pour voir Milady Georgine Spencer qui y soupait. Sa beauté et surtout sa bonne grâce font un grand bruit ici, on la préfère à toutes nos beautés"¹¹⁶.

7.3 Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons montré que la vie mondaine locale, dont les usages ne sont pas parfaitement identiques avec le pays d'origine des voyageuses, sont inspirés d'un même esprit de société gouverné par la politesse et le rang. Il est nécessaire pour les voyageuses d'effectuer quelques ajustements de garde-robe pour s'adapter à l'étiquette, mais la reprise de certaines robes confectionnées en Grande-Bretagne est le signe que les pratiques sont proches, en raison d'une mode dominée par la France et l'Angleterre dans une moindre mesure. Le voyage

113. Caroline Saint Jules (1785-1862), la fille illégitime du duc de Devonshire.

114. Lettre de la duchesse de Devonshire à Lady Spencer du 24 janvier 1792 in John Murray, *Georgiana, Duchess of Devonshire*, Londres, 1955, p. 187.

115. Clelia Durazzo fait mention notamment d'une discussion au théâtre avec des Anglais et des Français afin de savoir qui serait élue selon eux la plus belle entre Anna Maria Balbi et Pellinetta Brignole. Lettre de Clelia Durazzo à Agostino Lomellini du 21 octobre 1739, ASG MS 48892, f. 50.

116. Lettre de Madame de Deffand à Horace Walpole du 23 mai 1773, *Walpole's Correspondence*, *op.cit.*, vol. 5, p. 358.

permet aux Anglaises d'être au plus près de l'actualité de la mode à Paris et des sources d'approvisionnement en textiles et accessoires dans les différentes escales du Grand Tour. Les opportunités de rencontre avec la noblesse italienne créent des occasions de diversifier son vestiaire, sans pour autant atteindre le degré de conformité requis pour intégrer l'espace curial ou les conversations du doge. La marge de liberté est tangible, dans la mesure où les voyageuses choisissent d'investir dans des riches tissus ou au contraire de limiter les coûts.

Contrairement à l'historiographie sur la consommation féminine dans le cadre du Grand Tour qui relaie les critiques contre les pratiques de l'ostentation et des dépenses de luxe, certaines voyageuses démontrent un réel souci de l'économie ou la nécessité de confectionner elles-mêmes leurs habits afin de pouvoir participer à la vie mondaine en Italie. Le vêtement reflète également des aspirations de confort de la vie quotidienne, tout en incarnant également les constructions identitaires que les voyageuses tentent de respecter à l'étranger. Cette tendance n'est pourtant pas en contradiction avec les récits contemporains relativement à l'existence d'une certaine débauche des voyageurs anglais en Italie (hommes et femmes). Nous avons mis en évidence une diversité de parcours personnels, répondant à des enjeux distincts. Les femmes accompagnant leur époux malade comme Lady Amabel Polwarth ou bien les veuves en raison de leur âge ou de leur statut sont attentives à mener une vie en adéquation avec les idéaux de la féminité du XVIII^e siècle britannique. Les femmes de condition qui sont déjà en marge des normes sociétales anglaises continuent de mener des affaires extra-conjugales comme dans le cas de Lady Elizabeth Webster, même si dans le discours elle tente de se conformer au modèle vertueux de la femme de qualité. Ce jeu ambigu n'est pas propre au voyage en Italie et a cours en Grande-Bretagne de la même manière, à cette différence près que, même si la circulation et les rumeurs vont bon train par le moyen des correspondances, la traçabilité est sans doute moins aisée à l'étranger. Le voyage offrirait plus d'opportunités pour cacher des situations de transgression, surtout lorsque le contrôle familial ou amical n'est pas trop présent. En revanche, l'exemple de Lady Elizabeth Foster montre que pour des raisons financières ainsi que pour la poursuite des négociations avec son époux, la discrétion est a minima indispensable pour maintenir une réputation à laquelle est conditionnée l'entraide familiale.

Les différences culturelles entre hôtesse et Anglaises sont plus marquées en matière de conduite morale. Il résulte de l'ensemble des écrits personnels des voyageuses que l'accueil reçu est estimé et apprécié, mais en revanche lorsque ces dernières sont des femmes mariées, les Italiennes apparaissent comme des me-

naces pour l'intégrité de leur famille car les hommes britanniques se prêtent volontiers à la flatterie. Une certaine liberté et indépendance des salonniers italiennes semblent parfois enviables, même si les apparences sont souvent trompeuses et qu'il est possible d'en jouer. Elena Brambilla a d'ailleurs montré dans ses travaux sur la condition féminine italienne que cette représentation des Anglaises ne tient pas compte de la réalité de la tutelle familiale sur les femmes mariées italiennes et que les jeunes filles ne sont pas admises aux conversations contrairement aux jeunes Anglaises¹¹⁷. La comparaison du statut des femmes apparaît donc difficile à établir dans le cadre de sociabilités du XVIIIe siècle qui reposent en grande partie sur l'apparence. Néanmoins, l'authenticité des sentiments a sa place également. Les voyageuses font ainsi des distinctions parmi les hôtesse qu'elles rencontrent et dans la plupart des cas, celles de la première noblesse trouvent grâce à leurs yeux. Des amitiés se créent même, ce que nous verrons aussi dans une troisième partie où les rôles de l'hospitalité et de l'accueil sont cette fois-ci inversés.

117. Elena Brambilla, *Relazioni femminile...*, *op.cit.*.

Troisième partie

L'accueil et l'hospitalité britannique

Il apparaît un peu artificiel de distinguer l'hospitalité britannique dans l'emploi du temps des voyageuses. Celle-ci prend place dans un tourbillon incessant de sociabilités entre les élites locales et les Anglaises. Les sources donnent à voir une hospitalité anglaise rassemblant une société mixte intégrant les personnalités italiennes, mais aussi étrangères. Dans une même journée en 1769, la comtesse de Spencer invite des *Gentlemen* à dîner puis se rend à la conversation de Madame de Nangis¹¹⁸. Quelques jours plus tard, elle reçoit à dîner des dames de la noblesse locale, Mesdames de Châteauneuf et de la Valle, puis se rend dans l'après-midi chez la duchesse britannique, Lady Beaufort¹¹⁹. Les formes de l'hospitalité anglaise empruntent à la fois aux usages locaux et à la reproduction de pratiques du pays d'origine. De plus, la vie sociale des élites suppose un perpétuel mouvement entre les maisons des hôtes italiennes, les villas louées par les Britanniques et les différents lieux de sociabilité publics et semi-publics. Par conséquent, les voyageuses endossent à la fois le rôle d'"invitantes" et d'"invitées".

Cependant, les Anglais de distinction fréquentent souvent en groupe les mêmes cercles de sociabilité et se rendent dans les mêmes lieux. Peter Borsay, en évoquant la ville anglaise et surtout le cas particulier des villes d'eau, a montré que les notions d'*improvement* et de *politeness*, vouées à "civiliser" l'espace urbain en imposant au sein de la haute société un rythme d'activités identiques, a engendré un esprit de corporation ("a corporate lifestyle")¹²⁰. C'est cette "harmonisation" des habitudes sociales qui a conduit les historiens à souvent décrire la communauté anglaise comme repliée sur elle-même. Cette image serait confirmée par les représentations critiques des Anglais à l'égard de la population locale et par leur installation dans les quartiers de la Croix de la Marbre, en dehors de la ville¹²¹. A Nice, la notion même de "colonie" employée par les voyageuses par opposition à la "colonie française", pourrait donner du poids à cette interprétation¹²². Il est difficile de savoir si ce sont les étrangers qui se sont auto-proclamés de la sorte

118. Journal de Lady Spencer, 19 janvier 1770, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS5 2014-1-2 f.94-95. Madame de Nangis, Anna Maria Teresa Genna di Coconato, épouse de Jean-Baptiste noyel de Bellegarde, comte de Nangis et chevalier de l'Annonciade, gouverneur de Nice de 1763 à 1775.

119. *Ibidem*, 25 janvier 1770.

120. Peter Borsay, "Urban Life and Culture" in H.T. Dickinson, *A Companion to Eighteenth Century Britain*, Malden (Mass.), Blackwell, 2002, chapitre 15, deuxième partie "The Economy and Society".

121. Voir notamment dans ce sens, Alain Bottaro, "La présence britannique à Nice ...", *art.cit.*, p. 10.

122. Lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 13 février 1792, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75640.

ou si c'est la population locale. Selon le dictionnaire de Samuel Johnson, le terme "colonie" désigne un groupe d'individus retirés de leur patrie pour s'installer dans un pays lointain, ce qui pourrait au moins métaphoriquement décrire l'exil des Anglais sur les rivages méditerranéens ¹²³.

Il est vrai que la barrière de la langue, que nous avons évoquée plus haut, joue en faveur des relations intra-communautaires. De plus, les voyageuses non munies de lettres de recommandation vont surtout interagir avec leurs pairs comme dans le cas de Mary Berry qui, lors de son premier voyage en Italie, retrouve le même groupe à Turin puis à Gênes où ils logent dans la même l'auberge ¹²⁴. Dans les capitales, les voyageuses ne font souvent que passer, il est plus simple de rejoindre "a party" pour les visites et de reprendre la route de préférence en compagnie d'autres Anglais. De plus, il est fréquent que les voyageuses de l'aristocratie reçoivent à dîner leurs compatriotes dans leurs appartements ¹²⁵. Cependant, la place de l'hospitalité britannique dans les grandes villes reste secondaire par rapport à l'accueil de la noblesse locale. En revanche, à Nice, où les séjours durent au moins pendant les mois de l'hiver, les Anglaises assurent alternativement ce rôle avec les élites italiennes. C'est pourquoi, il est apparu pertinent d'analyser plus particulièrement l'exemple niçois afin d'interroger la notion de l'hospitalité britannique.

Cette hospitalité réciproque et conjointe est en réalité le début d'une longue tradition. Elaine Chalus a pu établir une continuité de la vie mondaine cosmopolite de la saison niçoise au XIXe siècle, malgré les épisodes des guerres révolutionnaires et napoléoniennes ¹²⁶. L'auteur cite notamment les propos de Marie de Solms Rattazzi, petite-fille de Lucien Bonaparte, qui publie en 1854 un ouvrage "Nice ancienne et moderne" - qui a connu plusieurs rééditions- où cette dernière reproduit l'idéal du "citoyen universel" du XVIIIe siècle :

"Les villes comme Nice jouent un peu, dans le monde, le rôle des creusets dans le laboratoire - les éléments les plus divers s'y rencontrent, les opinions les plus variées s'y coudoient - Tout cela se mêle, réagit, se combine, et les angles disparaissent, les lignes de séparation s'effacent - Entre le commencement et la fin d'une saison, la différence est immense - le mot "étrangers" ne se retrouve plus qu'en tête de la liste officielle : le même souffle de bienveillance a pénétré

123. Samuel Johnson, *A Dictionary of the English Language*, W.G. Jones, 1768 (3e éd.).

124. Mary Berry, *Extracts...*, *op.cit.*, pp. 37 et 41.

125. Miss Egerton, *Diary...*, *op.cit.*, p. 116.

126. Elaine Chalus, "Cette fusion annuelle...", *art.cit.*, pp. 1-21.

toutes les nationalités - on se recherche, on s'estime, on s'aime" ¹²⁷.

A la fin du XIX^e siècle, la Revue anglaise consacrant un article à la "colonie anglaise à Cannes et sur le littoral méditerranéen" fait ressortir la spécificité de Nice. A l'inverse de Cannes où les pratiques anglaises sont clairement affirmées, "la colonie anglaise à Nice n'a aucune cohésion : elle est perdue, pour ainsi dire, au milieu de la population française et de la population cosmopolite" ¹²⁸. Il en résulte donc une opposition voire une contradiction entre les représentations historiographiques de l'entre-soi britannique et celle de la société cosmopolite niçoise. Dans son histoire de Nice, André Compan tend à démontrer que les peuples niçois et anglais sont tellement "deux races dissemblables", qu'aucune coexistence positive ne semble possible. Daniel Féliciangeli décrit une communauté anglaise trop supérieure pour avoir plaisir à fréquenter la noblesse locale. A l'opposé, Ralph Schor met en avant le visage d'une ville qui aurait toujours été cosmopolite. Elaine Chalus soutient que la saison à Nice crée un processus de "fusion" des élites au XIX^e siècle ¹²⁹. Au XVIII^e siècle, ces deux approches ne sont pas antinomiques. L'hospitalité britannique est au carrefour de pratiques d'ouverture et d'intégration de la noblesse locale et constitue en même temps un cadre familial où il est possible de renouer avec certaines habitudes du pays d'origine. Rosemary Sweet a notamment mis en avant le rôle des hôtesse britanniques dans le cadre du Grand Tour, créant des espaces de sociabilité rassurants pour les jeunes grand-touristes ¹³⁰.

127. Citation empruntée à Elaine Chalus, *Ibidem*, p. 3.

128. Revue anglaise sous la direction de Pierre-Amédée Pichot, Paris, A.Hennuyer, 1891, tome 1, p. 61.

129. Daniel Féliciangeli, "Le développement de Nice...", *art.cit.*; André Compan, *Histoire de Nice et de son comté*, Nice, Serre, 2012 (1^{ère} éd. 1973), p. 177; Ralph Schor, *Nice cosmopolite : 1860-2010*, Nice, Autrement, 2010 et Elaine Chalus, "Cette fusion annuelle...", *art.cit.*.

130. Rosemary Sweet, *Cities and the Grand Tour...*, *op.cit.*, chapitre 1, "Experiencing the Grand Tour".

Chapitre 8

L'hospitalité "à l'anglaise" : un modèle hybride

L'hospitalité britannique a pour vocation de retourner la politesse des Italiens. Lady Caroline Holland affirme ainsi à Naples en 1766 :

"I find it proper and convenient for me to have a *conversatione* (sic), as they call it, once a week : they like it vastly, and I own whether I like the people or not, I can't bear not returning civilities in a foreign country" ¹.

Cette hospitalité est d'autant plus appréciée car elle prend place dans un lieu de villégiature moins en mesure d'offrir des réceptions aussi brillantes que dans les grandes villes comme à Turin et à Gênes. Lors de son premier voyage à Nice en 1783, Lady Elizabeth Foster déclare en ce sens :

"The Commandant and Madame Tondu [Tonduti] have assemblies, but the chief resource is in the society of the Foreigners who come to Nice for their health" ².

Comme nous l'avons rappelé plus haut, Nice devient rapidement un lieu d'accueil à la mode pour les valétudinaires au cours du XVIII^e siècle grâce aux vertus de son climat. Tobias Smollett est souvent présenté comme le principal "diffuseur" de la destination niçoise ³. Pour les voyageuses, son récit de voyage est incontestablement un guide de référence. Lady Amabel Polwarth y a recours comme à une

1. Lettre de Lady Caroline Holland du 19 décembre 1766 in *Correspondence...*, *op.cit.*, p. 487.

2. Journal de voyage de Lady Foster, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, DF 11-2-1, p. 78.

3. André Compan, *Histoire de Nice...*, *op.cit.*, p. 174; Alain Boyer nuance cette approche en qualifiant Smollett comme un "bon témoin" plutôt qu'un inventeur de la saison à Nice. Alain Boyer, *L'hiver dans le midi...*, *op.cit.*, pp. 36-38.

"bible", autant pour les aspects de la vie quotidienne que pour le traitement de son époux tuberculeux.

Toutefois, le succès de la ville de Nice semble difficilement attribuable uniquement à un médiateur, même de renom. Phyllis Hembry a montré que les villes d'eau anglaises les plus à la mode sont celles qui sont fréquentées par la famille royale⁴. C'est le voyage du duc de York entre 1763-1764 qui aurait eu cette fonction d'accréditation de la ville de Nice⁵. Le duc de Gloucester et son épouse viennent au mois deux fois à Nice en 1783 et 1786, tandis que la duchesse de Cumberland, alors veuve et infirme, s'installe à Nice en 1802, après la paix d'Amiens⁶. La présence de membres royaux engendre ensuite celle de la société de cour. Charlotte Finch, gouvernante des enfants royaux et particulièrement du prince de Galles au moment de son voyage, en optant pour Nice, donne une impulsion sérieuse parmi les dames fréquentant la cour⁷. La même année, la comtesse de Spencer et sa mère, Lady Poyntz, ainsi que Lady Caroline Holland, en quête de santé pour leurs proches, s'y rendent le même hiver. Elles appartiennent aux mêmes cercles de la cour et de la ville et ont pour amie commune, Lady Mary Coke, qui les a accueilli à Aix et mis en relation avec le comte de Vance. Ce dernier les a ensuite recommandé à son frère, le marquis de Châteauneuf⁸. Nice n'est pas la seule "place de santé" pour les Anglais, puisque la France possède également les villes de Montpellier et de Hyères, qui ont été également "validées" par la fréquentation des membres de l'aristocratie britannique⁹. La famille de Spencer s'y rend en 1772 pour l'opération de Lord Spencer¹⁰.

Enfin, l'effet de mode et d'attraction induit par la venue des élites et de personnalités, attirent à Nice des foules de condition plus modeste. Il convient toutefois

4. Phyllis Herbert, *The English Spa...*, *op.cit.*

5. Il est intéressant de noter qu'un hôtel porte son nom, l'hôtel d'York, au XIXe siècle. John Ingamells, "York, Edward Augustus", *Dictionary...*, *op.cit.*, pp. 1033-1034.

6. Journal de Lord Herbert, *Pembroke Papers op.cit.*, vol. 2, pp. 244-254, Lettre de Lady Rivers à Lady Erne, M 544-1, RO Leeds; Mary Berry, *op.cit.*, vol.2, p. 227.

7. Charlotte Finch est nommée gouvernante du prince de Galles à sa naissance ainsi que de ses sept frères jusqu'à ce qu'ils soient pris en charge par des gouverneurs. Elle est également en charge des princesses jusqu'à leurs vingt-un ans. Voir Jill Shefrin, "Finch, née Fermor, Lady Charlotte", *ODNB*

8. Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 3, pp. 178-184. Le marquis de Vance, Jean-Alexandre-Romé de Villeneuve-Vence (1727-1773); Jérôme Antoine Peyre de Châteauneuf (1728-1793).

9. Michèle Sacquin, "Les Anglais à Montpellier et à Nice pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle", *Dix-huitième siècle*, n.13, 1981, pp. 289-297.

10. Journal d'Harriet Spencer de 1772-1773 in Earl of Bessborough, *Lady Bessborough and her family circle*, *op.cit.*, p. 26.

d'ajouter que le rôle des médecins et des thérapies "de la dernière chance" ont largement contribué au développement de la destination niçoise, comme nous le verrons plus loin.

Avant d'examiner l'hospitalité britannique à Nice et interroger son éventuelle spécificité, il convient de définir ce que nous pouvons entendre par le "modèle anglais" d'origine, puisque ce terme comporte déjà en lui-même des influences extérieures au XVIIIe siècle et est donc par nature ambigu.

Benjamin Heller propose un état des lieux du "modèle" britannique : selon l'auteur, la réception à la campagne est la même qu'en ville, à la seule exception que la saison à Londres implique encore plus de faste et d'ostentation car la compétition et le luxe atteignent des sommets plus élevés¹¹. La ville de Nice est sans doute plus proche d'une hospitalité à la campagne. Toutefois, les récits des voyageuses font apparaître des fêtes qui leur sont apparues suffisamment somptueuses à leur goût¹². Selon Mark Girouard dans son ouvrage sur le mode de vie des Anglais dans les *Country Houses*, la mobilité croissante et le développement des structures de transport ont conduit les élites à trouver de nouvelles façons de se réunir et de se divertir au XVIIIe siècle¹³. Cette constatation est également applicable à l'échelle du Grand Tour où les circulations de la Grande-Bretagne vers Europe, plus particulièrement à Paris et dans les principales villes italiennes, à tel point que des termes italiens sont repris comme le "ridotto", "ridotto al fresco" et la "conversazione" dans le langage des contemporains et traduits dans de nouvelles formes de sociabilité¹⁴. Le "ridotto" est un bal avec un concert tandis que le "ridotto al fresco" a lieu à l'extérieur, souvent dans les jardins de Vauxhall et de Ranelagh¹⁵. Même s'il s'agit surtout de sociabilités publiques et semi-publiques, l'espace domestique reprend également les mêmes divertissements que constituent le bal, la masquerade et la musique. Il est donc également difficile de distinguer le privé du public, ce que l'historiographie a largement souligné. L'exemple du concert au XVIIIe siècle est intéressant car à la fois il est rarement "public" et plus souvent semi-public, la preuve en est que les musiciens professionnels ont cherché en priorité à trouver des mécènes parmi la noblesse et même la famille

11. Rachel Stewart, *The Town House in Georgian London*, New Haven, Yale University Press, 2019, p.30; Benjamin Heller, "Leisure and the use of domestic space in Georgian London", *The Historical Journal*, 2010, 53 n.3, p. 630; voir aussi Hannah Grieg, *The Beau Monde...*, *op.cit.*, pp. 39-47.

12. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 195.

13. Mark Girouard, *Life in the Country House...*, *op.cit.*, p. 191.

14. Voir chapitre 5, section 5-2-3 "La conversation comme lieu d'échange culturel".

15. Mark Girouard, *Life in the Country House...*, *op.cit.*, pp. 193-194.

royale britannique plutôt que de compter sur les représentations publiques qui sont davantage une évolution du XIXe siècle en Grande-Bretagne¹⁶. En général, le terme de "concert" désigne les concerts par souscription ou de charité (*Benefit concert*) alors que les moments musicaux dans l'espace domestique correspondent aux termes de "musical party" ou de "music"¹⁷. En revanche, la définition de 1751 de l'*assembly* semble la même, qu'elle soit dans le cadre domestique ou semi-privé et s'énonce de la manière suivante : "a stated and general meeting of the polite persons of both sexes, for the sake of conversation, gallantry and play"¹⁸.

C'est pourquoi, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle et peut-être encore plus dans les dernières décennies du siècle, il n'est pas aisé d'évaluer précisément si les voyageuses anglaises empruntent des formes de sociabilité locales ou continuent de "vivre à l'anglaise". Toutefois, même si cela peut paraître difficilement décelable, des variations sont constatées qui sont surtout motivées par la volonté des voyageuses de s'adapter aux usages de la noblesse locale afin de l'intégrer et de participer à la constitution d'une vie de société cosmopolite.

8.1 Formes et modalités de l'hospitalité britannique

La charge de l'hospitalité revient en premier lieu aux membres les plus prestigieux de la communauté britannique. Lord Spencer constate d'ailleurs, lorsqu'il est à Montpellier, qu'il lui incombe d'offrir une fête majestueuse pour l'anniversaire du roi d'Angleterre car sa famille représente "the first principal English family here"¹⁹. Le rang impose donc autant de divertir la bonne société que de s'imposer en tant que représentant le mieux placé socialement. Ce privilège de l'hospitalité n'est cependant pas exclusivement réservé à la haute aristocratie car les voyageurs de la *gentry* fortunés parviennent aussi à réunir une société choisie dans leurs villas du faubourg de la Croix de Marbre²⁰.

L'accueil est souvent exercé par les femmes de rang (*Ladies of fashion*), généralement d'un âge mûr²¹. Il ne s'agit pas d'une expérience nouvelle pour les An-

16. Voir Susan Wollenberg et Simon McVeigh (dir.), *Concert Life in Eighteenth-Century Britain*, Londres et New York, Routledge, 2016 (1ère éd. 2004).

17. Voir Mark Girouard, *Life in the Country House...*, *op.cit.*, p. 194.

18. *Ibidem*, p. 191.

19. Journal d'Harriet Spencer, *Lady Bessborough and Her Family Circle...*, *op.cit.*, p.25-26. La fête a donné lieu à un compte-rendu dans la gazette locale figurant dans les archives de Lady Spencer, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75743.

20. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 218.

21. Ce profil d'hôtesse anglaise reste inchangé au XIXe siècle. Voir Elaine Chalus, *La fusion*

glaises qui pratiquent l'hospitalité en Grande-Bretagne dès qu'elles sont mariées. Les dames de distinction ont généralement une maison à Londres pour la saison, souvent une autre propriété près de la capitale (*Surburban House ou House Common*) et une maison ancestrale (*Country Seat*) où elles reçoivent pour les visites, des dîners et des après-midi de divertissement avec ou sans souper²². La question de l'hospitalité domestique est assez peu étudiée par l'historiographie britannique car elle a été occultée par les nombreuses études consacrées à la commercialisation des loisirs, favorisant ainsi des lieux publics comme les *assembly rooms* ou les grands jardins londoniens²³. L'hospitalité à la campagne a fait l'objet d'une plus grande attention mais l'accent est généralement mis sur l'aménagement intérieur et l'architecture au détriment des formes de l'accueil²⁴.

A Nice, le rôle des hommes n'est pas pour autant négligeable et la règle de l'hospitalité féminine doit être nuancée. Même si les dames sont souvent citées comme hôtesse, notamment dans le cas des veuves ou de femmes seules, il y a également de nombreuses invitations par des couples. De plus, c'est l'époux qui décide de recevoir en amont même si ensuite, son épouse assumera la charge d'accueillir les invités. Comme nous l'avons déjà évoqué, Lady Amabel Polwarth, est à Nice pour accompagner un mari malade, ce qui la prive de faire de larges invitations dans leurs appartements :

"He [Lord Polwarth] does not seem to wish for more company than one person at a time and has not proposed any party at cards"²⁵.

Enfin, des réceptions sont parfois à l'initiative d'hommes non mariés. Monsieur Lee, issu de la *gentry*, organise des bals et des concerts en 1778 tandis que Mr Walsby - l'aumônier du duc de Gloucester et tuteur voyageant dans la suite du duc - ainsi que Lord Herbert, fils de Lord Pembroke et représentant de la haute aristocratie, reçoivent pour des temps musicaux en 1783²⁶. En 1792, un jeune Mr

annuelle..., *art.cit.*, pp. 18 et 19; Isabelle-Eve Carlotti-Davier, "Les voyageuses britanniques à Nice de la fin du XVIIIe siècle au début du XIXe siècle : un espace relationnel à dimensions multiples", *Cahiers de la Méditerranée*, n.94, juin 2017, pp. 319-321.

22. Rosemary Baird, *Mistress of the House : Great Ladies and Grand Houses*, Londres, Phoenix, 2003 (1ère éd. 2003); Clare Walcot, "Mrs Hobart's Routs : Town House Hospitality in 1790's London", *Huntingdon Library Quarterly*, vol. 77, n.4, 2014, pp. 453-477.

23. Voir Benjamin Heller, "Leisure and the use of domestic space...", *art.cit.*.

24. Rosemary Baird, *Mistress of the House...*, *op.cit.*, 2003, surtout pp. 24-41.

25. Lettre de Lady Polwarth du 10 février 1778 à la Marchioness Grey, RO Bedford, L 30-9-60-126

26. Sur Monsieur Lee, voir la lettre de Lady Polwarth à Jemima Robinson du 24 février 1778, RO Bedford, L 30-13-12-47. L'Anglaise précise notamment que Monsieur Lee est le fils d'une certaine Mrs Lee, anciennement mariée à un Mr Schutz, dont sa mère a dû entendre parler; sur Mr

Forstecue joue même le rôle de médiateur au sein de la société locale par le moyen de l'hospitalité. La comtesse de Spencer indique qu'une dispute a eu lieu entre la colonie anglaise et française lors d'un bal offert par un Anglais²⁷. Afin de tenter d'apaiser les tensions, Mr Forstecue décide alors de convier à son tour la même compagnie pour un bal afin de réconcilier les parties²⁸.

Les capitaines font également les "honneurs du vaisseau" tout au long du XVIIIe siècle en raison de la présence britannique en Méditerranée. Ce sont généralement des frégates commandées par des capitaines britanniques. A Nice, Sir John Lindsay accueille notamment sur son vaisseau en attendant de louer une villa et il assure lui-même l'hospitalité car son épouse est souffrante. Faire les "honneurs du vaisseau" comprennent également la visite du navire et parfois, une promenade en mer. Cette pratique est très courante parmi les capitaines britanniques présents à Nice à la fin du XVIIIe siècle²⁹. Lady Pomfret fait également état dans son journal de fêtes (souper et bal) sur le navire de Lord Aubrey à Gênes dès la fin de la première moitié du XVIIIe siècle, réunissant la voyageuse ainsi que les dames de la noblesse génoise qui l'accompagnent dans ses visites³⁰. Une hospitalité masculine dans les dernières décennies du XVIIIe siècle est donc constatée et constitue un modèle de l'hospitalité, à notre sens, peu souligné qui va pourtant de pair avec celui des hôtesse de distinction. L'hospitalité à bord des vaisseaux comprend une dimension patriotique forte dans la mesure où elle souligne la supériorité technique et militaire des Anglais par rapport aux Etats de Savoie, qui restent dépendants de leur expertise³¹.

L'hospitalité britannique s'exerce principalement selon les formes classiques de l'accueil au sein du *Beau Monde*, à savoir, les visites, les dîners et les assemblées ou autres divertissements de la fin de l'après-midi et de la soirée.

Walsby, voir le journal de Lord Herbert, *Pembroke Papers*, *op.cit.*, vol. 2, pp. 249 et 244.

27. La comtesse de Spencer ne précise pas quelle est l'origine de ce différend.

28. Lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 13 février 1792, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75640.

29. Journal de Lord Herbert, *Pembroke Papers*, *op.cit.*, vol. 2, pp. 247 et 2; journal de Lady Spencer, 30 janvier 1770, *The Devonshire's Collections*, CS 5 2014-1-2, folio non numéroté.

30. Voir le journal de Lady Pomfret, 14 juin 1739, Record Office de Leicester, *Finch Papers*, DG7/D1. Voir aussi le journal d'Augustus Hervey, *Journal of...*, *op.cit.*, p. 73. L'expression "faire les honneurs du vaisseau" est employée par l'abbé Coyer dans son récit de voyage. Gabriel François Coyer, *Voyages d'Italie...*, *op.cit.*, tome 2, p. 97.

31. Alain Bottaro, "La présence britannique à Nice...", *art.cit.*

8.1.1 Le rôle des visites

Les visites correspondent également à une certaine plasticité de forme, donnant lieu à des sociabilités plus ou moins strictes, s'il s'agit par exemple d'une première introduction ou au contraire d'une fréquentation régulière. Elles ont généralement lieu le matin après le *Breakfast* jusqu'au dîner³² puis de nouveau dans l'après-midi, souvent en fin de journée. Les visites constituent le socle des sociabilités mondaines car elles entretiennent la continuité des liens sociaux après la première présentation, en fonctionnant selon un système sans cesse renouvelé de visites à retourner. Comme nous l'avons évoqué, la maladie mais aussi l'âge peuvent rendre difficile la réception de nombreux invités. La visite a l'avantage de permettre le contrôle du nombre de personnes que l'on admet et de réunir par conséquent une société plus restreinte. Dans une même après-midi, plusieurs visites peuvent avoir lieu. La comtesse de Spencer se rend ainsi chez la duchesse de Beaufort puis chez Charlotte Finch³³.

Contrairement au voyage de 1778 de Lady Amabel Polwarth, la ville regorge d'Anglais cinq plus tard : Lady Pembroke reçoit ainsi un nombre considérable de visites d'Anglais et de la noblesse locale³⁴. Ce phénomène ne décroît pas en 1792. La comtesse de Spencer redoute ainsi son installation à Nice car le rythme des divertissements et notamment celui des visites est incessant.

" I shall get in the humour with Nice soon I trust but at present I do not think it is to be compared to Hières, it is much hotter and much colder, much crowded with Company who are playing at Visiting all day long" ³⁵.

Il convient d'examiner plus en avant les modalités de la visite. Les sources nous conduisent à privilégier les pratiques des voyageuses dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Elles apparaissent similaires au cours de la période, malgré les fluctuations de la population des voyageurs. Certaines règles régissant la visite appartiennent aux usages habituels de la politesse des élites européennes, comme la tradition de visiter les malades, les jeunes accouchées ou encore lorsqu'on prend congé avant le départ vers une autre destination. D'autres coutumes semblent être

32. Le "dinner" est le principal repas de la journée et correspond au déjeuner aujourd'hui.

33. Journal de Lady Spencer, 3 février 1770, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS5 2014-1-2, f.90.

34. Journal de Lord Herbert, *Pembroke Papers*, *op.cit.*, p. 243

35. Lettre de Lady Spencer du 13 février 1792 à Caroline Howe, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75640.

propres à la noblesse italienne. Enfin, la communauté britannique introduit aussi elle-même certaines conditions applicables à leurs relations entre compatriotes.

En 1778, Lady Amabel Polwarth indique qu'elle effectue ses visites de l'après-midi à partir de dix-huit heures³⁶. La voyageuse précise qu'il est d'usage au sein de la communauté des voyageurs britanniques que les nouveaux arrivants fassent la première visite, même si les personnes sur place ont déjà effectué une "visite en blanc" à leur domicile³⁷. Lorsqu'il s'agit d'une visite entre dames de l'aristocratie, la réponse est automatique. Ainsi, lorsque Lady Amabel Polwarth reçoit une demande de visite de la part de Lady Drogheda, le fait d'y répondre favorablement ne se pose pas car la famille appartient aux mêmes cercles que l'Anglaise. En revanche, lorsque cette dernière reçoit un message d'une certaine Mrs Elizabeth Yorke, qui se présente comme provenant d'une branche de sa propre famille, mais qu'elle n'a jamais rencontré auparavant, elle pense à une imposture et se laisse le temps d'enquêter parmi ses connaissances sur place pour vérifier que cette personne est fréquentable. C'est grâce à sa compagne de voyage, Mrs Barker, qui a pu replacer Mrs Yorke dans son propre réseau de relations et surtout dans celui de la belle-mère de Lady Polwarth, que cette dernière est admise à la visite : "they seem good sort of people and will do well enough to fill up the great blank of acquaintance"³⁸.

A cette date, seules les familles Drogheda et Polwarth représentent la première noblesse britannique à Nice, ce qui est peu par rapport à d'autres périodes mais il s'agit du contexte de la guerre d'indépendance américaine³⁹. Face à ce déficit de société, l'Anglaise se convainc que Mrs Yorke fait figure de dame de qualité par sa personne et ses manières ("genteel both in her person and manner"), alors même que son époux n'a rien d'un honnête homme et que ses soeurs sont privées de beauté et de grâce⁴⁰. Comme nous l'avons indiqué, l'usage de la "visite en blanc" n'est pas une invention anglaise mais selon Tobias Smollett, cette pratique

36. Lettre de Lady Amabel Polwarth du du 10 février 1778 à la Marchioness Grey, RO Bedford, L 30-9-60-126.

37. Lettre de Lady Amabel Polwarth à Jemima Robinson, Baroness Granham, du 30 janvier 1778, RO Bedford, L30-13-12-46. Les "visites en blanc" correspondent à une pratique courante que l'on trouve aussi à Paris, qui consiste à déposer des cartons valant visite sans se déplacer, afin de restreindre le nombre de visiteurs et de visites à effectuer. Voir Antoine Lilti, *Le Monde des Salons...*, *op.cit.*, pp. 63-64.

38. Lettre de Lady Amabel Polwarth à la Marchioness Grey du 23 janvier 1778, RO Bedford, L 30-9-60-124.

39. Lady Anne Seymour Conway (1744-84), fille aînée de Lady Hertford, mariée à Charles, 6ème comte de Drogheda, puis marquis en 1766.

40. *Ibidem*.

serait dévoyée par les Anglais afin de fuir les compatriotes qu'ils ne souhaitent pas fréquenter : à Rome, il relate que les Anglais ont pour habitude de laisser des cartons aux nouveaux arrivants qui sont réputés leur rendre visite dès le lendemain, mais les personnes concernées donnent en même temps l'ordre de ne pas les recevoir⁴¹. C'est effectivement un moyen de sélection commode à la portée des Anglais de distinction pour écarter les visiteurs de moindre condition. Cet usage révèle le caractère factice de l'accueil de l'aristocratie britannique, tout en participant au mythe que le Grand Tour serait accessible à tous.

Aux usages de la visite entre Anglais, s'ajoutent ceux en vigueur au sein de la noblesse niçoise, notamment pour la nouvelle année. Ainsi, Lady Rivers relate qu'elle doit rendre visite à toute la ville en 1786 tandis que deux ans plus tard, Laetitia Houblon évoque également cette même tradition, mais cette fois-ci, les "visites en blanc" effectuées par les domestiques semblent suffisantes :

"We were obliged to visit and to be visited by every one we knew on New Year's day. Nobody lets in; but you must go, so it is fine exercise for the servants ("you would not know Ovington, he wears long Ruffles and learns French") as many live up 4 pairs of stairs, and all the Rooms lofty"⁴².

L'accès à la visite est surtout connu à travers les écrits de l'aristocratie. Dans ce groupe, la visite donne lieu à l'accueil de nouvelles connaissances ou bien à des relations déjà fréquentées en Grande-Bretagne. Les membres de la noblesse locale (niçoise ou piémontaise) font des visites régulières et sont représentés par les membres les plus prestigieux ou les plus en vue comme les hôtes. Les autres voyageurs étrangers font également partie de la société admise à la visite. Ainsi, en 1769, la comtesse de Spencer reçoit régulièrement Madame Trudaine tandis que la famille de Miss Egerton, à la fin du siècle, est visitée par le Prince Camille de Rohan et ses compagnons de voyage, la marquise du Pont d'Oye, une chanoinesse et son frère⁴³. Laetitia Houblon fait état de la visite des princes de Montmorency⁴⁴. En sus des visites prestigieuses ou plus formelles, certaines d'entre-elles

41. Tobias Smollett, *Travels...*, *op.cit.*, p. 253. Voir aussi Annick Cossic, "Competing models of sociability : Smollett's repossession of a British ailing body" in Valérie Capdeville et Alain Kerhervé (dir.), *British Sociability in the Long Eighteenth-Century. Challenging the Anglo-French connection*, Woodbridge, Boydell Press, 2019, chapitre 7, deuxième partie.

42. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 190; lettre de Lady Rivers à Lady Erne de janvier 1786, RO Sheffield, M-544-1.

43. Journal de Lady Spencer, 13 janvier 1770, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS5 2014-1-2 et Miss Egerton, *Diary ...*, *op.cit.*, p. 98.

44. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 220.

témoignent de véritables amitiés comme dans le cas de Madame de la Valle qui vient rendre visite à Lady Amabel Polwarth le matin et joue avec Mrs Barker, au Backgammon. Elle l'accompagne également dans ses tours de visites car elle est bien intégrée au sein de la communauté britannique⁴⁵.

Les règles de la visite comprennent des mécanismes de fermeture qui sont soit d'ordre social soit moral. Comme nous l'avons vu plus haut, l'accès des catégories inférieures de la *gentry* auprès de l'aristocratie est subordonné à une recommandation qui n'est pas toujours sous forme de lettre, un rattachement à des réseaux mondains communs est suffisant. Nous pouvons nous demander si les voyageuses appartenant aux *Middling Sorts* peuvent être admises en visite au sein de l'aristocratie. Nous n'avons pas d'exemple dans nos sources, mais il n'est sans doute pas exclu qu'une introduction par des membres de la communauté appartenant à la haute société présents à Nice ou l'identification d'une "connection" avec un réseau existant puissent jouer en leur faveur. Cette définition de la position sociale par les réseaux s'applique également entre les différentes catégories de la *gentry* et ces dernières à l'égard des *Middling Sorts*. Ainsi, Mrs Jane Home évoque dans son journal, la présence d'une certaine Mrs Robinson qui vit auprès d'une famille de la *gentry*. Elle indique que cette dernière est particulièrement reconnaissante d'être incluse dans ce cercle car sans eux, elle n'aurait aucun contact et ne serait probablement pas à Nice : "she has no tie, no connection but friendship".⁴⁶

Une autre question concerne l'admission des consuls étrangers ou britanniques chez les voyageuses britanniques. Il apparaît qu'il est d'usage à Nice, dès 1769, de recevoir régulièrement la visite des consuls étrangers, ce qui montre un autre exemple d'adaptation des voyageuses de l'aristocratie aux pratiques locales. Selon Lady Amabel Polwarth, malgré leurs fonctions de représentation, ce ne sont que des marchands et leur visite, même si elle est admise, apparaît peu en adéquation avec le prestige de leur rang⁴⁷. L'échange semble relativement formel, ce qui permet à la voyageuse d'amuser sa famille en relatant la visite ensuite dans sa correspondance. Il s'agit ici d'un exercice convenu où le sens patriotique s'exprime réciproquement pendant et surtout après l'entretien :

"Every two or three weeks our bankers *charitably* break our Solitude which it seems is generally the Custom abroad. Vienne [Consul de Prusse] but the Swiss, is much younger and more lively. I entertain'd myself once or twice in flattering his Country till I drew out

45. Journal de Lady Amabel Polwarth, 8 juin 1778, RO Leeds, WYL 150, vol. 5, f. 215.

46. Journal de Mrs Jane Home, NRS, *Home of Wedderburn Papers*, GD 267/33/1.

47. Lettre de Lady Amabel Polwarth du 30 janvier 1778, RO Bedford, L-30-13-12-46.

all his Swiss Republican Spirit and then he look'd as great as Paoli himself when he talks of *Mes Corses* and was up in the clouds during half an hour about the Arsenals, Militia and reviews of the Canton de Berne, the pikes and the Musquets he had carried himself, their liberty and their valour and how desperately every men of them would fight in defence of his country"⁴⁸.

Le principal grief de Lady Amabel Polwarth à l'égard des consuls est en réalité leur prétention à se faire passer pour des gens du monde et de se placer sur un pied d'égalité avec les membres de la haute société. Le consul britannique n'est cependant pas perçu sous une lumière plus favorable en termes de rang puisqu'il n'apparaît pas avoir l'allure d'un "gentleman". Toutefois, le jeu de la visite est respecté. Après avoir reçu la première visite de Mr Birbeck, Lady Amabel Polwarth s'est rendue chez l'épouse du consul et cette dernière intègre ainsi le cercle de fréquentation de la voyageuse⁴⁹. La popularité du consul peut d'une certaine manière être améliorée grâce à l'éducation de son épouse. Dix ans plus tard, Elizabeth Watson, épouse du consul britannique, est remarquée au sein de la noblesse locale pour ses manières de dame de qualité. Bien que peu fortunée, elle a d'autres moyens de s'imposer dans la haute société locale. Les dames de l'aristocratie comme la duchesse d'Ancaster, souvent présente à Nice pour sa santé, est choisie comme marraine d'un de ses enfants, ce qui n'est pas sans rappeler l'exemple du consul du Danemark à l'égard de Lady Amabel Polwarth en 1778⁵⁰. Cette distinction de la duchesse a l'avantage d'attirer chez le consul son réseau de relations à Nice, dont la duchesse de Devonshire. Cette dernière se console de l'éloignement de ses propres enfants auprès du nouveau-né de Mrs et Mr Green, donnant ainsi lieu à des moments de complicité féminines autour de la maternité :

"Miss may well be proud having Duchesses for Nurses, for she of Devon [la duchesse de Devonshire] dandles Her by the Hour, and Her Godmother of Ancaster sees Her whenever she is able, poor Wo-

48. Le général Paoli fait d'ailleurs partie des amis de son époux, Lord Polwarth, en Grande-Bretagne. Lettre de Lady Amabel Polwarth à Jemima Robinson, Baroness Granham du 30 janvier 1778, RO Bedford, L 30-13-12-46; dans une autre correspondance, Lady Amabel Polwarth souligne toujours avec ironie le fait que le consul suisse prenne très au sérieux son rôle d'acteur de la société locale, en leur apportant un peu de compagnie car selon ce dernier, les époux Polwarth vivent "comme des religieuses", lettre du 10 février, L 30-9-60-126.

49. Lettre de Lady Amabel Polwarth à la Marchioness Grey du 11 mai 1778, RO Bedford L 30-9-60-142.

50. Voir chapitre 7, section 7.1.4 "Significations symboliques des pratiques".

man" ⁵¹.

Force est de constater que la villégiature niçoise permet une plus grande proximité avec les plus grands mais cela ne signifie pas pour autant que les distinctions de classe ne sont plus respectées lorsque les membres de la communauté britannique interagissent. Lady Spencer fait la connaissance de Laetitia Houblon, probablement par l'intermédiaire de la duchesse d'Ancaster, car elle cherche quelqu'un s'appêtant à retourner en Angleterre afin de lui confier un présent à remettre à l'une de ses amies et elle relate cet épisode dans sa correspondance, en faisant ressortir ouvertement la condition sociale plus modeste de la messagère, malgré un mariage récent avec le baron de Feilitzch :

"I have sent Julie's Bottle of Esprit de Rose by a Lady who is just setting out. I have directed it to the Hnble J. [...], the Lady who takes it is an English woman, her name is Houblon and is now Feilitzch for she married a German with all these consonants at the end of his name, she is a good natured friendly woman but very vulgar and gossiping" ⁵².

Les barrières morales constituent également un motif pour exclure une voyageuse de la visite. Selon Paul Langford, il suffit aux Britanniques de distinction de former un groupe suffisamment large à l'étranger pour "exporter" leur étiquette, notamment les règles d'exclusion ⁵³. Celui-ci souligne que le "cut" c'est-à-dire la cessation de tout lien social (l'ostracisation en quelque sorte), pouvant aller jusqu'à l'"excommunication", serait une pratique apparue vers 1770 qui consisterait en la mise à l'écart d'une personne (généralement une femme), ayant transgressée les codes établies par les hôtessees de la haute société. Cette sentence serait rendue effective par l'alliance et l'action concertée des dames les plus célèbres qui parviennent à bloquer l'accès à toutes les maisons de réputation ⁵⁴. C'est pourquoi, les femmes de qualité en situation difficile en Angleterre peuvent anticiper cette sanction sociale en s'exilant. Si la pression sociale réprobatrice s'exerce déjà, il n'y a alors plus d'autre choix possible que de s'éloigner, le temps de se faire ou-

51. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 244.

52. Lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 24 avril 1792, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75640. Il apparaît que le mariage avec un étranger semble dépréciatif, mais c'est surtout le manque de distinction de Laetitia Houblon qui est souligné pour montrer qu'elle n'appartient pas à l'aristocratie. Cependant, Laetitia Houblon est issue d'une famille de la *gentry* fortunée et a eu accès à une certaine éducation. Voir à ce sujet, Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p.201.

53. Paul Langford, "British Politeness and the Progress of Western Manners : an Eighteenth-Century Enigma", *Transactions of the Royal Historical Society*, 1997, vol. 7, pp. 60-62.

54. Paul Langford, "British Politeness...", *art.cit.*, p. 60.

blier soit à la campagne soit sur le continent. Hannah Grieg, dans le contexte de la saison à Londres, a également mis en évidence ces pratiques. Elle montre que des systèmes internes informels (une liste de visites dérisoire, le fait d'être ignorée à l'Opéra ou bien l'absence d'invitation) fonctionnent comme autant de moyens exercés par les principales maîtresses de maison pour consacrer la perte de légitimité dans le groupe⁵⁵. Toutefois, même dans cette société reconstituée et en partie influencée par certaines pratiques locales, la règle de l'exclusion continue à s'appliquer si une voyageuse fait preuve d'une conduite qui est réputée scandaleuse aux yeux de ses membres. Une ancienne courtisane, Nancy Parsons, ancienne maîtresse du duc de Grafton et de Dorset, est parvenue à épouser le vicomte Charles Maynard, vingt ans plus jeune qu'elle. Malgré cette ascension sociale, Lady Maynard reste une marginale aux yeux de la communauté britannique en Italie car elle enchaîne des aventures qui défraient la chronique, notamment avec des hommes toujours plus jeunes⁵⁶. Elle est ainsi mise à l'écart même si à Nice, par exemple, elle aurait pu être une intermédiaire utile étant donné sa résidence régulière⁵⁷. Comme nous l'avons indiqué dans le chapitre précédent, c'est le caractère "public" de son comportement qui motive ce rejet et non une vie conjugale exemplaire. Le facteur de l'âge qui a généralement pour effet de mettre fin à une jeunesse dissolue semble inopérant dans le cas de Lady Maynard⁵⁸. Tous les récits de voyage, tant masculins que féminins, rapportent cet état de fait, de 1786 à 1792⁵⁹. Il semble

55. Hannah Greig, *The Beau Monde*, pp. 192-217.

56. John Ingamells, "Maynard, Charles Maynard", *Dictionary...*, *op.cit.*, p. 651.

57. Lady Maynard loue une villa depuis de nombreuses années à Nice. Voir la lettre de Lady Rivers du 3 mars 1786, RO Sheffield, M-544-3; Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, pp. 218-219 : "Lady Maynard has taken a house here for nine years. I wonder at Her, for she is very little noticed. But her attraction for young Men is wonderful. Mr Bell a Relation of the Edens (under age) is now absolutely fascinated by Her, and Lord Gore, an astmatick Boy of 19 is for ever quarelling with her mother about Her"; lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 2 et 3 mars 1792, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75640 : "She is with a Swiss officer, I understand who he is her present companion, to be sure she must be a second Ninon, for I believe she is older than me".

58. Un parallèle peut être établi avec les salonnières parisiennes qui suivent la tendance générale des Anglaises qui adoptent une plus grande retenue à un âge plus mûr, voir Antoine Lilti, *Le monde des salons...*, *op.cit.*, pp. 110-112.

59. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 218; lettre de Lord Bristol à Lady Mary Erne du 30 mai 1785 in Childe Pemberton, *the Earl Bishop*, *op.cit.*, vol. 2, p. 365.; lettre de Lady Spencer du 26 février 1792, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75640; lettre de Lord Duncannon du 17 février 1792, *Lady Bessborough and her circle...*, *op.cit.*, p. 68. Dans les autres villes comme Turin et Naples, Lady Maynard est également exclue et sa présentation formelle tant à la cour de Savoie qu'à Naples est refusée par les envoyés britanniques avec l'appui de la communauté anglaise. Voir Henry Swinburne, *The Courts of Europe at the close of the last Century*, Londres, Henry Colburn, 1841, vol. 1, p. 204 et John Ingamells, "Maynard, Charles Maynard", *Dictionary...*, *op.cit.*, p. 651.

d'ailleurs que le choix des dames de l'aristocratie de ne pas rendre visite à Lady Maynard à Nice a une répercussion directe sur l'attitude des autres membres de la colonie anglaise⁶⁰. Toutefois, même si la décision adoptée par les femmes les plus reconnues dans la communauté est déterminante, il convient de préciser que ces dernières s'appuient également sur le pouvoir d'action d'hommes de distinction qui eux aussi sont en mesure de refuser une visite ou une invitation. Toutefois, cette exclusion ne semble pas absolue car les sources montrent que Lady Maynard participe à certaines sociabilités britanniques, ce qui laisse supposer que certains ressortissants reçoivent Lady Maynard comme nous allons le voir plus loin.

La durée des visites semble variable. Certaines voyageuses précisent que les visites durent une heure mais dans d'autres cas, elles s'écoulent sur plusieurs heures, se distinguant ainsi assez peu des assemblées ou *parties* de l'après-midi⁶¹.

Le rituel du thé fait aussi partie de la visite. Il est offert à tous les visiteurs bien qu'il soit davantage mentionné lorsque des voyageurs britanniques sont présents. Toutefois, les membres de la noblesse niçoise et étrangère sont également invités à participer au "tea-time". Miss Egerton évoque notamment une assemblée autour du thé en compagnie de Lady Gordon, Madame du Bourg et le chevalier de Revel, rassemblant ainsi une société que l'on pourrait qualifier de "cosmopolite" bien que limitée à quelques personnes : deux anglaises, une française et un niçois⁶². Le thé se boit aussi bien le matin que dans l'après-midi⁶³. Les voyageuses de condition transportent avec elles l'équipement pour faire et servir le thé (*Tea-equipage*) ou bien elles organisent leur acheminement en Italie. Le matériel nécessaire consiste au minimum en une théière, une bouilloire, un pot à sucre et un vide-tasses ainsi que de la vaisselle en porcelaine ou en argent, sans oublier la table à thé, provenant de Chine et ressemblant à un plateau sur quatre pieds pouvant être extrêmement luxueuse⁶⁴. Dans son guide de 1792, Marianna Starke confirme cette pratique en recommandant notamment de prévoir un équipement pour la préparation du thé à l'étranger⁶⁵.

60. Lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 2 et 3 mars 1792, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75640.

61. lettre de Lady Amabel Polwarth du 4 mai 1778, RO Bedford, L 30-9-60-140; Miss Egerton, *Diary...*, *op.cit.*, p. 98.

62. Miss Egerton, *Diary...*, *op.cit.*, p. 114.

63. Miss Egerton, *Diary...*, *op.cit.*, p. 106; Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 218.

64. Ellis Markman, "The tea-table, Women and Gossip in early modern England" in Valérie Capdeville et Alain Kerhervé (dir.), *Sociability in the Long Eighteenth-Century...*, *op.cit.*, chapitre 4, première partie.

65. Brian Dolan, *Ladies on the tour...*, *op.cit.*, pp. 129-130 : l'auteur cite les recommandations

Le "tea-time" définit par excellence la notion de *Britishness*, bien que la consommation de thé soit également un luxe pratiqué en France et en Italie mais dans une moindre mesure. De nouvelles approches historiographiques tendent à démontrer une action féminine spécifique dans l'exercice de cette pratique. Les études se fondent notamment sur la notion de *gossip* pour associer la réunion des femmes autour d'une table prenant le thé comme un lieu de conspiration féminine au service de causes politiques,⁶⁶. A Nice, il est clair que le *gossip* va bon train mais nous ne disposons d'aucun élément probant établissant une quelconque implication politique des voyageuses à l'étranger, à l'exception de la présence de Lady Primrose à Nice en 1756, impliquée quelques années plus tôt, en 1752, dans la dernière tentative jacobite ("the Elibank plot"). Toutefois, à cette date, la cause jacobite est bel et bien enterrée et Lady Primrose a elle-même fini par admettre le manque de crédibilité du prince Charles Stuart⁶⁷. En tout état de cause, après cette compromission face au pouvoir de Georges II, il est aisé de comprendre pourquoi Lady Primrose reste quelque temps à l'étranger, mais elle est de nouveau présente dans la haute société anglaise à partir de 1759⁶⁸.

En revanche, les rumeurs circulent sans surprise à Nice comme dans toute capitale ou ville d'eau. Les conversations sont relayées tant au sein de la communauté britannique à Nice que dans les correspondances. Le "gossip" ayant lieu en Grande-Bretagne circule également à l'étranger et fait l'objet de discussions à

préconisées par Mariana Starke, notamment la nécessité de se munir de thé, d'une théière avec un plateau et d'une bouilloire.

66. Voir Ellis Markman, "The tea-table, Women and Gossip..." in Valérie Capdeville et Alain Kerhervé (dir.), *op.cit.*, chapitre 4, première partie. Les villes d'eau anglaises semblent d'ailleurs constituer sur le sujet un terrain d'investigation prometteur. Sophie Vasset a notamment fait référence au concept de "soft power" mis en évidence par Elaine Chalus lors de la conférence en ligne organisée à l'occasion du 250^{ème} anniversaire des "Assembly Rooms" de Bath. Sophie Vasset, "Sociabilités et soins du corps", séminaire en ligne "Apparences et sociabilité dans un long XVIII^e siècle", le 17 janvier 2022, (LARCA-ACORSO GIS-TEMPORA).

67. Lady Anne Primrose née Drelincourt, veuve du troisième vicomte Primrose. La visite à cette dernière est mentionnée par John Augustus Hervey, *Journal...*, *op.cit.*, p. 196. Lady Primrose est alors en compagnie du commandant Paterson et de Miss Pultney, qui n'est autre que la cousine de John Augustus Hervey. Sur le complot d'Elibank et son échec en raison de trahisons ainsi que le déclin de la cause jacobite, voir Evelyn Lord, *The Stuarts' secret army : English Jacobites 1689-1752*, Londres, Routledge, 2014, chapitre 11 "Culloden and after".

68. Mary Lepell, *Letters of Mary Lepell, Lady Hervey with a memoir*, Londres, éd. John Murray, 1821, pp. 247, 250, 252, 262, 289, 292, 297, 298, 327 et 328. Lady Mary Lepell-Hervey est la mère de John Augustus Hervey, montrant ainsi des liens avérés entre Lady Primrose et la famille Hervey. Mary Lepell-Hervey est notamment connue pour avoir été elle-même en faveur de la cause jacobite, une partie de sa correspondance aurait d'ailleurs disparue entre 1745 et 1747. Voir Matthew Kilburn, "Hervey (née Lepell), Lady Hervey of Ickworth", *ODNB*.

Nice. Par exemple, Lady Spencer évoque des rumeurs relatives à un mariage qui aurait été abondamment débattu à Nice : "The rumour about Lord Morton Marriage was strongly reported here"⁶⁹. Il s'agit principalement de spéculations sur des projets de mariage ou le commencement de liaisons amoureuses, d'annonces de mariage sans oublier les bilans de santé habituels⁷⁰.

La visite répond également aux critères du *Beau Monde* et sert aussi de cadre pour affirmer sa position d'autorité au sein de la société locale. Lady Rivers présente ainsi dans le cadre de la visite l'achèvement de la villa qu'elle a pu faire construire à Nice, ce qui démontre surtout son excellente intégration au sein de la société niçoise car en principe, les étrangers ne sont pas admis à acquérir des biens⁷¹. D'autres activités qui pourraient également relever des divertissements de l'après-midi, comme les jeux de cartes, font partie du cadre des visites "longues". Un interlude musical amateur improvisé n'est pas exclu comme l'indique Laetitia Houblon lorsqu'elle évoque la visite de Madame de Cessole avec ses filles, qui lui ont fait le plaisir de chanter et danser⁷².

Comme le théâtre est le prolongement de l'hospitalité privée, les loges sont également des lieux ordinaires pour la visite. Même s'il est fréquent que la noblesse niçoise, les membres des autorités publiques et les différents consuls cèdent par politesse leurs loges, les Anglais participent également à des souscriptions pour en obtenir eux-mêmes et en disposer librement⁷³.

69. Lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 15 mars 1792, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75640.

70. Voir les spéculations du mariage du neveu de Lady Caroline Holland, lettre de Lady Caroline Holland du 1er avril 1768, *Correspondence...*, *op.cit.*, pp. 530-531. Dans les dernières décennies du XVIIIe siècle, Laetitia Houblon relate qu'une jeune anglaise serait "promise" à un chevalier français mais qu'il ne s'agit que de ragots : "She [Miss Fuller] is talked of for a French Chevalier, but here as everywhere else, you must marry all you speak with". Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p.192. Sur l'ensemble du siècle, trois mariages entre voyageuses et un Anglais ou un étranger ont été constatés mais ce chiffre est sans aucun doute très en dessous du nombre réel d'unions à Nice (qui sont célébrés à Turin comme nous l'avons vu). Sur une prétendue liaison entre Madame de la Valle et Mr Lee, voir lettre de Lady Polwarth du 6 février 1778, RO Bedford, L 30-9-60-125.

71. Miss Egerton, *Diary...*, *op.cit.*, p. 107 ; Sur la réglementation de la propriété, voir Alain Bottaro, *La villégiature anglaise et l'invention de la Côte d'Azur*, [En ligne], 24 | 2014, mis en ligne le 10 juillet 2014, consulté le 04 mai 2022. URL : <http://journals.openedition.org/insitu/11060> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/insitu.11060>, n. 32. L'auteur précise que c'est l'intendant Mattone di Benevello qui lui a vendu le terrain en 1786. Pour échapper au droit d'aubaine, elle aurait eu le projet de faire construire un moulin à huile afin d'obtenir une raison commerciale et à terme, d'organiser un commerce de l'huile vers la Grande-Bretagne.

72. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 195.

73. Journal de Lady Amabel Polwarth, 14 mai 1778, RO Leeds, WYL 150, vol. 5, f. 206.

Les visites donnent également accès à d'autres sociabilités à l'initiative des Britanniques. Les réceptions de l'après-midi correspondent à plusieurs modalités : les dîners suivis ou non d'une après-midi de divertissement jusqu'au soir, l'invitation à passer uniquement l'après-midi en compagnie suivi d'un souper ou encore un souper, ce qui est plus rare.

8.1.2 Les dîners

Le dîner constitue le principal repas de la journée et par conséquent, l'invitation la plus fréquente. Laetitia Houblon indique qu'elle est reçue à dîner au moins cinq fois au cours de la semaine entre la noblesse locale et les Britanniques : "We dine out five days a week. English and Irish are very sociable and the Nissards shew us a thousand attentions"⁷⁴. Les invitations à des soupers ou à des *breakfasts* sont plus occasionnels.

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, les Anglais à Nice dînent généralement à trois heures. Cependant, les Anglaises sont conduites à modifier leurs horaires afin d'être en mesure de recevoir la noblesse niçoise. En 1769-70, la comtesse de Spencer indique que le gouverneur et son épouse, Monsieur et Madame de Nangis, dînent à midi⁷⁵. C'est pourquoi, lors de la visite de Madame de Nangis et de Charlotte Finch, la comtesse propose de les inviter à dîner à l'heure niçoise par politesse à l'égard de Madame de Nangis. Elle prend donc l'habitude de changer son emploi de temps pour accueillir Monsieur et Madame de Nangis, soit en renonçant à la promenade du matin soit en raccourcissant celle-ci afin d'être à l'heure⁷⁶. En retour de l'hospitalité de la comtesse de Spencer, Monsieur et Madame de Nangis invitent à leur tour à dîner Lord et Lady Spencer et passe l'après-midi avec eux selon la mode anglaise, ce qui montre une politesse réciproque passant par l'emprunt mutuel de pratiques appartenant aux invités, bien qu'il ne soit pas précisé ce que recouvre l'expression "à l'anglaise" selon les représentations niçoises ou britanniques⁷⁷. Ce bouleversement des horaires a des

74. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 188. Il est intéressant de noter que l'Anglaise fait une distinction entre Anglais et Irlandais, ce qui est très rare dans les récits des voyageuses. C'est d'ailleurs une coexistence positive qui est relevée.

75. Cet horaire correspond en réalité aux pratiques des *Country Seats* en Grande-Bretagne.

76. Journal de Lady Spencer, 2 décembre 1769 et 29 janvier 1770, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS5-2014-1-2, f. 49 et f. 87. Le journal de la comtesse indique aussi un dîner plus tôt pour l'invitation de Madame de Châteauneuf et Madame de la Valle. Entrée du 25 janvier 1769, f. 86.

77. Journal de Lady Spencer, 5 décembre 1769, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, f. 51. Une autre invitation chez les époux de Nangis est consignée dans le journal au 26 janvier 1770.

effets sur la poursuite d'autres activités régulières comme la lecture qui a lieu également le matin⁷⁸.

Quelques années plus tard, Lady Amabel Polwarth se trouve confrontée à la même contrainte horaire liée aux usages de la noblesse niçoise, mais elle explique qu'elle a fait le choix de maintenir une heure tardive de dîner par commodité :

"Most of the English dine at three but I thought it left so little time for dressing and walking, that I could not adopt the hour and I never felt the inconvenience from the contrary till the other day, when the *Présidente* came before we had left the table, and we could not let her in, having but one room to dine and sit in"⁷⁹.

Les horaires du dîner à la ville ont d'ailleurs connu en Angleterre une évolution au cours du XVIIIe siècle passant de deux heures à quatre heures à la fin du siècle, tendance reprise à Nice notamment par le duc et la duchesse de Gloucester qui invitent à dîner un cercle restreint à quatre heures et demi⁸⁰. A Nice, les heures des autres repas suivent le modèle pratiqué en Grande-Bretagne : la promenade a lieu généralement avant le *Breakfast* qui se prend vers dix heures, ce qui correspond au modèle pratiqué également en Angleterre par la haute société⁸¹.

Les conditions de réception sont diverses en raison des différences de logement. En 1769, la comtesse de Spencer est installée dans une villa spacieuse. Celle-ci peut recevoir à dîner dans la *dining room* au lieu d'être contrainte comme Lady Amabel Polwarth qui, quelques années plus tard, doit employer la *drawing room* autant pour y déjeuner que pour recevoir ses visites⁸². Les invitations à dîner à l'initiative des Anglaises réunissent des comités confidentiels. Il s'agit d'une société mixte en termes de genre, mêlant Anglais et certains membres de la noblesse locale ainsi que quelques étrangers de distinction issus de l'aristocratie européenne. Le choix des invités parmi la noblesse locale est limité en général au

78. Lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 12 janvier 1770, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75611 : "I never was at a place where I could find so little time, for the dining so early as every Lady does here takes away all the morning".

79. Lettre de Lady Amabel Polwarth du 24 février 1778, RO Bedford, L-30-13-12-47. L'horaire du dîner à trois heures est également confirmée par Lord Herbert en 1783. Journal de Lord Herbert, *Pembroke Papers*, vol. 2, p. 242.

80. Journal de Lord Herbert, *Pembroke Papers*, *op.cit.*, vol. 2, p. 248. Sur cette évolution des horaires du dîner à Londres, voir Rosemary Baird, *Mistress of the House...*, *op.cit.*, pp. 40-42.

81. Lettre de Lady Amabel Polwarth à Jemmina Robinson du 24 février 1778, RO Bedford, L-30-13-12-47 ; Voir pour l'emploi du temps de la haute société : Rosemary Baird, *Mistress of the House...*, *op.cit.*, p.40.

82. Journal de Lady Spencer, 2 décembre 1769, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS5 2014-1-2, f. 49.

gouverneur et à ses proches, lorsque ce mandat est pourvu, ou aux principales familles niçoises comme celle de Châteauneuf qui, en outre d'avoir un titre, sont les descendants d'une branche de Madame de Sévigné, ce que nous développerons plus loin. Les hôtes de conversations sont également conviées⁸³. Ainsi, selon la comtesse de Spencer, Lady Caroline Holland parvient à réunir la quasi-totalité des représentants de la bonne société niçoise au dîner qu'elle organise : "they had most of the Gentlemen and ladies of Nice"⁸⁴. Il est intéressant de remarquer que lorsque Lady Spencer fait référence "Gentlemen and Ladies of Nice", elle désigne l'aristocratie principalement, ce qui montre que le langage est problématique et source de confusions pour interroger les différences sociales.

A la fin du XVIIIe siècle, même si les notions de rang et de position sociale orientent toute relation sociale, une fréquentation de certaines professions est visible car les liens entretenus ont une utilité pratique pour l'aristocratie. C'est pourquoi, des banquiers et des musiciens italiens de renommée sont conviés à certaines assemblées organisées par les Anglaises de distinction⁸⁵. C'est donc une société mixte, régie par les règles de la recommandation et du rang, même si elle admet quelques exceptions en fonction des talents de leurs hôtes ou sur la base d'intérêts bien compris.

Certains dîners suivent la célébration de l'office du dimanche. Il est fréquent que les pasteurs ou des membres importants du clergé anglican voyageant pour leur santé reçoivent dans leurs appartements pour l'office du dimanche, mais le plus souvent les célébrations ont lieu dans les grandes familles disposant d'un logement spacieux⁸⁶. Lorsqu'en 1788, Miss Egerton évoque une assistance composée des "Anglais à Nice", elle ne semble pas viser l'ensemble des Britanniques présents à Nice puisque la communauté y est très large à cette période en raison de la "démocratisation" du Grand Tour et de l'accroissement du nombre de voyages de santé⁸⁷. Cette pratique semble antérieure aux dernières décennies du XVIIIe

83. Journal de Lord Herbert, *Pembroke Papers, op.cit.*, vol. 2, p. 247; Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 218.

84. Journal de Lady Spencer, 7 février 1770, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS5 2014-1-2, f. 91.

85. Journal de Lord Herbert, *Ibidem*; Miss Egerton, *Diary...*, *op.cit.*, p. 106.

86. Le doyen, Mr Coote, célèbre notamment la messe de Noël à Nice avec trois autres membres du clergé anglican. Voir Laetitia Houblon, *The Houblon Family...op.cit.*, p. 244 : "Indeed we abound this year in decent Priests; no less than three on Christmas Day. Dean Coote assisted Mr Middleton in administering the Sacrament".

87. Voir la liste du Commandant de Thaon de 1783 citée par Alain Bottaro, "La présence britannique à Nice...", *art.cit.*, pp. 9 et 10. Voir aussi Michèle Sacquin, "Les Anglais à Montpellier à Nice...", *art.cit.*, pp. 289-297.

siècle et a dû se développer avec les débuts de la pratique du voyage de santé à Nice à partir des années 1763-1766.

Les offices culturels "privés" semblent régis par les mêmes règles d'accès que dans les autres cercles aristocratiques⁸⁸. Miss Egerton précise notamment le dimanche suivant que le révérend Wrey a officié devant sa famille et quelques amis, ce qui laisse entendre que le public reste relativement confidentiel, mais le nombre semble aussi varier logiquement en fonction des flux d'arrivée et de départ des voyageurs⁸⁹. Un dîner est alors servi après la célébration et comprend une liste d'invités sélective : le révérend et quelques compatriotes, le comte de Saint André (commandant) et son fils, le chevalier de Revel. La société anglaise intègre donc des membres de la noblesse locale et le dîner qui suit l'office n'est pas forcément un temps communautaire⁹⁰. Le révérend Wrey est admis au sein de la haute société et participe aux promenades et visites des grandes familles⁹¹. Il apparaît qu'un autre pasteur, Mr Penton, est venu faire la lecture de prières pour remplacer l'office du dimanche car Lady Egerton, qui reçoit habituellement, est souffrante le dimanche. La communauté est donc dépendante du passage continu des ministres du culte à Nice. Toutefois, la pratique religieuse semble assurée de manière continue⁹². Il apparaît que Monsieur Penton fréquente également la même société que Lord Egerton⁹³. Le recrutement du clergé anglican a notamment évolué au cours du XVIII^e siècle sous le règne de George III en faveur de candidats de la *gentry* (souvent des cadets), facilitant ainsi les relations de ces derniers avec l'aristocratie⁹⁴. Il ne semble pas d'ailleurs qu'il y ait eu de différence entre Anglais, Irlandais et Écossais en termes confessionnels, c'est le critère social qui rassemble ou au contraire, met à distance. La majorité des voyageuses se rattache à l'église protestante anglicane à l'image de la population en Grande-Bretagne⁹⁵. La ques-

88. Miss Egerton, *Diary...*, *op.cit.*, p. 99.

89. Miss Egerton précise plus tard lors d'un autre office, que la plupart des Anglais sont présents, p. 106.

90. *Ibidem*, p. 100.

91. *Ibidem*, p. 103.

92. *Ibidem*, p. 103.

93. *Ibidem*, p. 106. Laetitia Houblon indique rendre visite à Mrs Penton, voir Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 200.

94. Voir André Parreaux, *La société anglaise de 1760 à 1810*, Paris, PUPS, 1966, pp. 75-76; Nigel Yates, *Eighteenth-Century Britain : Religion and Politics 1714-1815*, Londres et New York, Routledge, 2014, (1^{ère} éd. 2008), p. 131; W.M. Jacob, *The Clerical Profession in the Long Eighteenth-Century*, Oxford, Oxford University Press, 2007, pp. 31-63.

95. Selon W.M. Jacob, au début du XVIII^e siècle, seulement six pour cent de la population de Grande-Bretagne est dissidente. Voir W.M. Jacob, *The Clerical Profession in the Long Eighteenth-Century*, *op.cit.*, p. 7.

tion de la pratique religieuse des *Middling Sorts* protestants qui ne sont pas sous la protection d'un membre de l'aristocratie ou des franges supérieures de la *gentry*, reste ouverte, faute de sources.

8.1.3 *Assemblies, Parties* et "soirées"

Durant les dernières décennies du XVIII^e siècle, une homogénéité des pratiques se dégage : les *assemblies* ou les *parties*, terme également employé, sont animées par les voyageuses anglaises de manière très régulière. En 1770, la comtesse de Spencer reçoit presque tous les jours, même lorsqu'elle est légèrement souffrante⁹⁶. Même si la plupart des assemblées sont animées par une hôtesse, comme nous l'avons vu pour les dîners, il n'est pas rare que ce soit conjointement des époux qui assurent des divertissements dans leurs appartements ou leur villa comme dans le cas de Lady et Lord Gordon en 1788 qui reçoivent également tous les jours, adoptant ainsi la même fréquence d'invitations que certaines dames nicoises⁹⁷. D'autres "emprunts" aux pratiques de la noblesse locale sont apparentes dans l'organisation des bals qui ne comportent pas de souper, conformément à la tradition italienne⁹⁸. Lord Herbert évoque également un bal donné par Lady Rivers en l'honneur de l'anniversaire du duc de Gloucester :

"Lady Rivers gave a Ball last night [...]. The Ball, according to the custom of the country was supperless and ended, I believe, about eleven"⁹⁹.

Les horaires des fêtes sont calés en fonction des décrets en vigueur dans le comté de Nice et particulièrement sous le contrôle de l'évêque en période de carnaval. Les Anglais sont contraints de les respecter comme la population locale¹⁰⁰. C'est d'ailleurs l'une des différences de la ville de Nice, qui est soulignée par Laetitia Houblon, en comparaison avec Bath où la haute société se retrouve jusqu'à trois ou quatre heures du matin¹⁰¹. A Nice, le bal de Lady Rivers est avant tout une réception intégrant la noblesse locale car sur quarante invités, il n'y a qu'une

96. Journal de Lady Spencer, 10, 12, 13, 14 février 1770, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS5 2014-1-2, f. 92.

97. Miss Egerton, *Diary...*, *op.cit.*, p. 98. Sir William Gordon qui est mentionné seul la première fois car il n'y a que le père de Miss Egerton qui se rend ce jour-là à l'assemblée, mais dans la suite du texte, il apparaît de manière claire que c'est bien le couple qui reçoit et non uniquement l'un d'eux.

98. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 195.

99. Journal de Lord Herbert, *Pembroke Papers*, *op.cit.*, vol. 2, p. 246.

100. Voir chapitre 4, section 4.2.1 "Les enjeux publics de l'hospitalité".

101. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 192.

minorité de Britanniques¹⁰². Cet exemple montre bien ici que les interprétations de repli et de l'entre-soi britannique méritent d'être nuancées.

Contrairement aux conversations italiennes où la musique n'est pas évoquée par les Anglaises, l'un des principaux divertissements de l'après-midi décrit dans les écrits personnels des voyageuses est la musique avec un ou des musiciens professionnels et parfois, des musiciens amateurs, eux-mêmes voyageurs anglais ou étrangers dans la seconde moitié du XVIIIe siècle¹⁰³. Les jeux de cartes sont toujours présents mais ils sont associés à la musique. La présence d'artistes professionnels dans les sociétés privées du XVIIIe siècle à Nice semble relativement courante, en raison notamment du système de patronage musical. Les musiciens sont des sujets du royaume de Sardaigne, interprètes et compositeurs, s'étant installés en Grande-Bretagne mais qui dans le cadre de leur activité, reviennent en Italie pour recruter d'autres musiciens par exemple. Le plus connu est Felice Giardini, originaire de Turin, qui est d'abord engagé par le duc de Cumberland comme professeur de musique et joue du violon régulièrement pour les réceptions du duc et de la duchesse en Angleterre. Il est également invité dans d'autres grandes maisons de la noblesse comme à Blenheim pendant l'été et chez Lady Bingley¹⁰⁴.

A Nice, Miss Egerton évoque deux après-midi où Felice Giardini et sa chanteuse, Marianna, qui est aussi son élève, donnent un concert à l'assemblée. Il n'est pas spécifié ce qu'ils ont joué mais Giardini lui-même est compositeur d'œuvres réputées représenter la "nouvelle" musique. En 1751, selon un compositeur britannique, Charles Avison, Giardini serait le représentant parfait du "nouveau Italien galant" et en même temps, il aurait eu une influence certaine dans l'introduction de Rameau en Angleterre¹⁰⁵. En 1783, un autre violoniste italien, d'origine piémontaise, anime les *parties* anglaises à Nice. Il s'agit de Francesco Ciabrano (Chabran)¹⁰⁶ qui vit en Angleterre depuis une année¹⁰⁷. Il a des liens avec Lord

102. Journal de Lord Herbert, *Pembroke Papers*, *op.cit.*, vol. 2, p. 246.

103. Journal de Lady Spencer, 2 février 1770, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS5 2014-1-2, f. 90 : "we had Company and a little musick in the evening". Voir aussi Miss Egerton, *Diary ...*, *op.cit.*, p. 109 et p.114.

104. Susan Wollenberg et Simon McVeigh, *Concert Life...*, *op.cit.*, chapitre 1. Voir aussi Simon McVeigh, "Felice Giardini. A violonist in Late Eighteenth-Century London", *Music and Letters*, vol.64, n. 3-4, 1983, pp. 162-172.

105. *Ibidem*.

106. Né en 1723. Francesco Ciabrano change par la suite son prénom en Felice Chabran pour angliciser son nom.

107. Son intégration en Angleterre est également réussie puisqu'il sera admis en 1791 à l'orchestre de l'Opéra royal et du ballet du roi en 1795. Voir P.H. Highfill, Kalman A. Burnin, Edward A. Langhans, *A Biographical Dictionary of Actors, Actresses, Musicians, Dancers, Managers, and Other Stage Personnel in London (1660-1800)*, Carbondale et Edwardsville, Southern Illinois

Pembroke puisqu'il le choisit comme professeur de musique pour son fils, Lord Herbert, effectuant alors son Grand Tour¹⁰⁸. Le musicien Ciabrano va être employé par toutes les grandes familles présentes à Nice. Lady Rivers est la première à l'inviter pour un moment musical où il se produit face à un public composé de Britanniques dont Lady Pembroke, la famille de Lady Rivers ainsi que des membres de la noblesse locale¹⁰⁹. Puis, il donne un récital chez Lord Herbert et très probablement chez sa mère, Lady Pembroke¹¹⁰. Selon Lord Herbert, Lady Pembroke a reçu une "grande" assemblée (*grand assembly*) d'invités pour un concert suivi d'un bal :

"All Lady P's [Pembroke] English and Nice Acquaintances assisted at this feast, which went on with great spirit till near eleven"¹¹¹.

Des musiciens amateurs moins prestigieux sont également présents. Lady Rivers a dans son cercle d'invités un certain Monsieur de Ferie qui est accompagné d'un violoniste tandis que Mr Lee, quelques années plus tôt en 1778, loge à demeure des musiciens, ce qui lui permet à la fois d'organiser des bals mais aussi des concerts. Ils ne semblent pas tous être des musiciens professionnels, notamment l'un d'eux, Monsieur Baron, voyageant avec Mr Lee, est peintre. Il a d'ailleurs réalisé des portraits pour les Anglais mais aussi pour la noblesse locale comme il est de tradition à Rome ou à Naples dans les escales du Grand Tour très fréquentées par les étrangers¹¹². Toutefois, des musiciens professionnels viennent également renforcer leur ensemble dont les chanteurs solistes et instrumentistes de l'Opéra¹¹³. Mr Lee reçoit une fois par semaine. Lady Amabel Polwarth indique qu'il y a deux chanteurs plus un violoncelliste et un violoniste avec au total, six ou sept instruments. Le concert se transforme ensuite en bal avec une assemblée de vingt-cinq à trente personnes où l'on danse des cotillions. Les fêtes de Mr

University Press, 1975, vol. 3, p. 135.

108. Lettre de Lord Pembroke à Lord Herbert du 2 février 1780, *Pembroke Papers*, vol. 1, p. 402 : "I am glad you like Ciabrano. So many people are out of the Kingdom, that neither Abel, Bach ou Giardini, etc. can get a note of music printed".

109. Journal de Lord Herbert, *Pembroke Papers, op.cit.*, vol. 2, p. 242.

110. *Ibidem*, p. 244 et p. 249.

111. *Ibidem*, p. 249.

112. Lady Polwarth mentionne plusieurs visites à l'atelier de Monsieur Baron afin de voir la progression des portraits d'une Miss Campbell et de Madame de la Valle. Journal de Lady Polwarth, 14 avril, 15 mai et 21 mai 1778, RO Leeds, WYL150, vol. 5, f. 192, f. 206 et f. 209.

113. Lettre de Lady Polwarth du 6 février 1778, L 30-9-60-125 : "We had a tolerable band, the first man and the first woman of the Opera, who I suppose may be tolerable, a harpsicord, 3 or 4 violins from the orchestra and violoncello whom Mr Lee has in his house with him, an amateur violin who is a painter by profession, of the name of Baron, and going to set up in England. Both these last you should like were good".

Lee sont très appréciées des dames de la noblesse locale qui sont régulièrement invitées et leur maîtrise de la danse est remarquée par Lady Amabel Polwarth. Le succès de Mr Lee est tel à cette période que son hospitalité est préférée à celle de toute autre femme anglaise : "the ladies do not here want another Lady to do them the honours" ¹¹⁴. Les musiciens amateurs voyageant avec Mr Lee semblent également animer les assemblées dans d'autres maisons lorsqu'ils sont invités afin d'accompagner le maître de maison. Lady Amabel Polwarth est ainsi invitée avec Mrs Barker chez Mr King et elle indique que Mr King s'essaie au clavecin accompagné de Monsieur Baron au violon et de Carlo au violoncelle. A une autre invitation des King, Mrs King et son époux jouent tous deux du clavecin pour les invités ¹¹⁵.

Ce sont parfois les voyageuses elles-mêmes qui assurent l'animation musicale comme dans les représentations iconographiques des conversations italiennes ¹¹⁶. Lord Herbert fait notamment mention d'une assemblée chez le duc et la duchesse de Gloucester où les filles de Lady Rivers, Mrs Beckford et Miss Marcia Pitt ont chanté ¹¹⁷. La comtesse de Spencer et ses filles ont une mandoline pour un usage dans l'intimité mais il n'est pas exclu qu'il soit utilisé en société ¹¹⁸. Il est d'ailleurs courant de faire venir des instruments à Nice et cette pratique se développe encore au XIXe siècle ¹¹⁹. A l'assemblée de Lady Shelley en 1855, le comte de Cessole (noble niçois) joue du violon accompagné de sa fille.

Dans le cadre des bals, aucune mascarade à l'initiative de Britanniques n'a pas été relatée dans les écrits personnels des voyageuses, à l'exception d'un bal masqué organisé pour les enfants des grandes familles par Charlotte Finch en 1770, ce qui montre bien que les offres de divertissement sont multiples et émanent indifféremment des Anglais ou de la noblesse locale ¹²⁰.

Comme pour les conversations italiennes, il est difficile de déterminer quel a pu être le contenu des échanges. Dans les cercles plus confidentiels comme chez le duc et la duchesse de Gloucester où seules les relations de Lady Rivers sont invi-

114. Lettre de Lady Polwarth du 6 février 1778, RO Bedford, L 30-9-60-125.

115. Journal de Lady Polwarth, 11 et 15 mai 1778, RO Leeds, WYL 150, vol. 5, f. 206.

116. Voir chapitre 5, section 5.2.1 "La place de la musique et de la danse".

117. Journal de Lord Herbert in *Pembroke Papers*, *op.cit.*, vol. 2, p. 248.

118. Lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 15 mars 1792, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75640.

119. Je me permets de vous renvoyer à mon article : Isabelle-Eve Carlotti-Davier, "Les voyageuses britanniques à Nice...", *op.cit.*, pp. 319-321. Voir aussi Elaine Chalus, "Cette fusion annuelle...", *art.cit.*, p. 19.

120. Journal de Lady Spencer, 10 janvier 1770, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS5 2014-1-2, f. 82.

tées ainsi que l'évêque, Madame de la Valle et le gouverneur, l'actualité politique a pu être un sujet de discussion car Lord Herbert précise qu'il y a des journaux à disposition, ce qui n'est pas habituel dans les autres conversations¹²¹. Les voyageuses ont néanmoins accès aux journaux par l'intermédiaire du consul et dans le cas particulier de Lady Amabel Polwarth, cette dernière reçoit par courrier les débats du Parlement britannique que sa famille lui fait parvenir d'Angleterre¹²². Lors de l'assemblée des époux de Gloucester, il n'est pas certain que les dames aient participé à l'ensemble des échanges si ces dernières ont été invitées à se retirer dans une autre pièce comme il est de coutume en Angleterre après le repas. Cependant, rien ne s'oppose non plus à priori à leur présence car en Italie, il n'y a pas d'usage prévoyant des sociabilités distinctes par genre au cours de la conversation¹²³. Selon Mark Girouard, c'est le principe même des assemblées d'être fluides c'est-à-dire que des activités différentes peuvent être menées soit dans le même salon soit dans d'autres espaces de la maison, ce qui correspond bien au tableau de Charles Phillips, "An assembly at Lord Harrington's" conservé au *Yale Center for British Art* et à l'iconographie italienne sur les conversations présentée dans le chapitre 5¹²⁴. En revanche, en complément des jeux de cartes traditionnels, des jeux de devinettes sont rapportés par la comtesse de Spencer chez les époux Holland, consistant à trouver les trente-six Lords dans la minorité¹²⁵.

Nous allons maintenant examiner à quels enjeux l'hospitalité britannique tend à satisfaire. L'hospitalité anglaise est l'occasion de rendre les invitations faites par la noblesse locale. Nous avons évoqué la relation asymétrique de l'accueil dans le cadre du Grand Tour dans le chapitre 4, ce que l'exemple niçois vient ici nuancer. Ayant ainsi les moyens de recevoir, les voyageuses deviennent à leur tour hôtes. De la simple courtoisie peut naître des liens d'amitié qui seront entretenus après le séjour par la correspondance. À l'inverse, l'hospitalité donne à certaines hôtes britanniques une position privilégiée voire de pouvoir au sein de la société locale, servant souvent des intérêts collectifs désintéressés mais aussi des ambitions personnelles.

121. Journal de Lord Herbert in *Pembroke Papers*, *op.cit.*, vol. 2, p. 248 et p. 251.

122. Lettre de janvier et du 24 février 1778 à Jemima Robinson, L 30-13-12-45 et L-30-13-12-47.

123. Des femmes peuvent se tenir à l'écart pour discuter mais le principe de la conversation italienne est d'entretenir une société mixte.

124. Mark Girouard, *Life in the Country House...*, *op.cit.*, pp.192-193.

125. Lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 22 janvier 1770, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75611.



FIGURE 8.1 – Charles Philips (1708-1747), *Tea Party at Lord Harrington's House*, 1730,

Huile sur toile, Yale Center for British Art.

Le tableau montre bien la formation de petits groupes ayant des activités différentes (conversation, thé, jeux de cartes).

8.2 Les enjeux de l'hospitalité britannique

Même dans le contexte du voyage, l'hospitalité anglaise constitue principalement un devoir. Selon les règles du *Beau Monde*, l'usage est de recevoir tous ceux à qui l'on rend visite. La société rassemblée autour d'une hôtesse est alors indicative du degré d'intégration des Anglaises dans la société locale¹²⁶. Toutefois, comme nous l'avons souligné dans le cadre des formes et modalités de l'hospitalité britannique, malgré les critiques souvent acerbes sur la noblesse italienne présentes dans les écrits féminins, les Anglaises sont sensibles au bon accueil qu'elles reçoivent en Italie. Elles tentent d'y répondre en respectant certaines pratiques locales et en intégrant dans leur cercle certaines personnalités de la noblesse niçoise.

8.2.1 Noblesse locale et retour de politesse

Le nombre de relations de qualité des Anglaises avec la noblesse niçoise, impliquant une estime réciproque, est très variable en fonction des voyageuses et de l'époque considérée. En 1778, Lady Amabel a été recommandée à Madame de la Valle par son réseau de connaissances en Angleterre¹²⁷. L'Anglaise indique que Madame de la Valle est la fille de Madame de Nangis, l'épouse de l'ancien gouverneur à Nice. Elle est mariée au comte de la Valle, qui est beaucoup plus âgé qu'elle et dont le mariage ne semble pas heureux¹²⁸. A son arrivée, Madame de la Valle l'a accueillie et accompagnée dans les *conversazioni*, mais comme elle a été alitée en raison de couches, elle a été contrainte de se retirer de la vie mondaine pendant quelques semaines, ce qui n'a pas permis à Lady Amabel Polwarth de profiter de d'avoir accès à de nouvelles introductions au sein de la noblesse niçoise. La venue tardive du nouveau gouverneur à la fin du séjour de Lady Amabel Polwarth n'a pas favorisé les liens entre les voyageurs et les élites locales.

Madame de la Valle a un statut particulier auprès des Anglaises et de la société locale grâce à son appartenance à la famille d'un commandant, nommé chevalier de l'ordre de l'Annonciade en 1770¹²⁹. Lord Winchilsea, alors qu'il est à Nice en

126. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p.218.

127. La recommandation provient de Miss Gordon, qui deviendra plus tard Lady Beckford, épouse de l'homme de lettres, William Beckford (1744-1844). Voir le journal de Lady Amabel Polwarth, janvier 1778, RO Leeds, WYL 150, vol. 5, f. 167.

128. Lettre de Lady Amabel Polwarth à la Marchioness Grey du 16 février 1778, RO Bedford, L 30-9-60-127.

129. Voir chapitre 3, section 3-2-1 "Au temps d'une reine anglophile : Anne d'Orléans", n. 95.

1772, la qualifie même de "princess Royal", position privilégiée qu'elle a conservée même après la fin du mandat du comte de Nangis, contrairement à ce qu'il avait supposé avec sa mère Charlotte Finch et ses sœurs lorsqu'ils étaient à Nice en 1769-1770¹³⁰. Alors que les sources ont montré une volonté des voyageuses de faire un tri parmi les membres de la société niçoise, l'inverse existe également : la réputation de Madame de la Valle lui permet d'être à son tour exigeante sur le choix des Anglaises qu'elle souhaite fréquenter. Lord Winchilsea rapporte que Madame de la Valle lui aurait confié ne pas avoir été beaucoup en contact avec des Britanniques récemment et qu'elle se serait moquée d'une famille pour un motif que nous ne connaissons pas. Par contre, elle accorde du prix à maintenir son amitié avec les soeurs de Lord Winchilsea par la correspondance. Il n'est certainement pas anodin que leur proximité avec la cour d'Angleterre par les fonctions de gouvernante royale de leur mère accroît le prestige de la famille à l'étranger. L'opportunité de fréquenter la meilleure société est donc réciproque¹³¹. En revanche, il est intéressant de noter que même si Madame de la Valle reste l'intermédiaire principale des voyageuses avec la noblesse locale sur une longue période, étant citée dès 1769 jusqu'en 1788, elle reçoit peu et ne fait pas partie des hôtes principales à Nice comme nous l'avons vu dans le chapitre 5 sur les conversations. Selon Lady Amabel Polwarth, le comte de la Valle est peu fortuné car il gagne 400 Sterling par an, ce qui ne lui permet pas de mener un grand train de vie dans la haute société¹³². Madame de la Valle obtient auprès de ses amies anglaises quelques services matériels : comme elle ne dispose pas de voiture, dès 1770, elle bénéficie de celle de la comtesse de Spencer pour se rendre chez Lady Caroline Holland¹³³. Huit ans plus tard, Lady Amabel Polwarth lui a fait également profiter de sa voiture à plusieurs reprises pour se rendre chez Lady Drogheda dont la villa se situe en dehors de la ville dans le quartier de la Croix de Marbre (de plus, cette dernière reçoit en "soirée" à partir de dix-huit heures ce qui rend le retour, selon elle, difficile à la seule lumière de la lune)¹³⁴. Ses bonnes relations avec Lady Drogheda lui donnent également l'opportunité de faire inoculer

130. Lettre de Lord Winchilsea à Charlotte Finch du 19 novembre 1772, RO Leceister, *Finch Papers*, DG7/Bundle 32/30.

131. *Ibidem*

132. Lettre de Lady Polwarth à la Marchioness Grey du 16 février 1778, RO Bedford, L 30-9-60-127. Nous verrons plus loin la comparaison avec les revenus des hôtes britanniques qui sont deux fois voire quatre fois plus élevés.

133. Journal de Lady Spencer, 3 février 1770, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS5 2014-1-2, f.90.

134. Lettre de Lady Polwarth du 6 et 10 février 1778, L 30-9-60-125 et L 30-9-60-126.

sa fille de dix-huit mois par le médecin accompagnant la famille de Drogheda, ce qui démontre l'existence d'un retour de la politesse et de l'hospitalité reçues, qui va ici jusqu'au partage des progrès de la science¹³⁵.

Madame de la Valle et Lady Amabel Polwarth tissent une véritable amitié, même si le terme n'est jamais employé mais dans les faits, elle semble établie dans la mesure où elles se fréquentent régulièrement, l'absence de Madame de la Valle après ses couches est regrettée par Lady Amabel Polwarth et enfin, au terme du séjour de l'Anglaise, elle offre à Madame de la Valle deux vues d'Écosse, probablement réalisées par elle-même comme c'est la coutume en Angleterre entre amies¹³⁶. Dès le début de leur rencontre, Lady Amabel Polwarth a eu une impression très favorable à son égard : "She looks more agreeable than most of her country women and talks pretty good English"¹³⁷. En fréquentant les dames de l'aristocratie britannique, Madame de la Valle parvient à créer des liens avec les cercles des voyageuses, ce qui lui donne encore davantage de légitimité comme faisant partie d'un même réseau de relations :

"Before I conclude I must return to the Countess [Madame de la Valle] who said a hundred civil things of Lady Glenorchy and Lord Breadbane, who she said remember'd dance for two or three hours"¹³⁸.

Madame de la Valle fréquente ainsi les représentants les plus prestigieux de la colonie britannique en 1769, à savoir Lord et Lady Drogheda et Lord et Lady

135. Lettre de Lady Polwarth du 6 février 1778 à la Marchioness Grey, RO Bedford, L 30-9-60-125. L'innoculation est généralement associée à la "campagne" menée par Lady Mary Wortley Montagu après l'épidémie de variole de 1721 même si aujourd'hui Robert Halsband a apporté une évaluation de sa contribution plus nuancée, à savoir que son soutien en montrant exemple avec sa fille relèverait plutôt de sa curiosité et de son engagement "féministe" d'avant garde plutôt que d'une adhésion à la médecine. Voir Robert Halsband, "New Light on Lady Mary Wortley's contribution to inoculation", *Journal of Medicine* Diana Barnes, "The Public Life of a Woman of Wit and Quality : Lady Mary Wortley Montagu and the Vogue for Smallpox inoculation", *Feminist Studies*, vol. 38, n. 2, été 2012, pp. 330-362.

136. Lettre de Lady Polwarth du 23 janvier 1778 à la Marchioness Grey, RO Bedford, L 30-9-60-124 et journal de Lady Polwarth, 16 février 1778, RO Leeds WYL 150, vol. 5, f.176. Sur une gravure réalisée par Mary Harcourt en Angleterre et qui a été vendue aux enchères (vente Stanton-Harcourt) en 1993, se trouve une inscription faisant apparaître qu'il s'agit d'un cadeau offert à Lady Damer : "To the Honourable Anne Seymour Damer. These etchings are respectfully presented. Her affectionately attached friend Harcourt, 1798". Notice d'autorité du British Museum relative à une vue de Nice de Mary Harcourt rédigée par Kim Sloan, conservatrice des dessins et aquarelles du musée.

137. Lettre de Lady Amabel Polwarth du 23 janvier 1778 à la Marchioness Grey, RO Bedford, L 30-9-60-124.

138. *Ibidem*.

Amabel Polwarth¹³⁹. Cette reconnaissance sociale est d'autant plus éclatante pour Madame de la Valle car elle est la seule invitée noble du pays aussi bien chez la famille Drogheda ou chez Monsieur Lee, où presque tous les Anglais de distinction présents ont été invités à souper¹⁴⁰. De même, Lady Amabel Polwarth cite un autre souper offert par un certain Mr Mills où Madame de la Valle est de nouveau la seule représentante de la noblesse niçoise¹⁴¹.

La résidence régulière et prolongée est souvent un facteur décisif d'intégration dans la société locale. Lady Rivers passe tous les hivers à Nice depuis 1779 et a su établir des liens avec la noblesse locale, liens qu'elle souhaite manifestement favoriser si l'on observe la liste de ses invités tant aux dîners qu'aux assemblées et autres divertissements où figurent les représentants des autorités locales, les principales hôtesse ainsi que les plus grandes familles niçoises¹⁴². Elle œuvre à créer une cohésion de la société locale qui se renouvelle pour la saison.

En retour de l'hospitalité niçoise, Lady Penelope Rivers n'hésite pas à servir d'intermédiaire et à présenter à ses compatriotes les conversations de la noblesse locales comme étant une société du meilleur goût¹⁴³. C'est à elle que revient également le rôle d'introduire la noblesse niçoise auprès du duc et à la duchesse de Gloucester, ce qui n'est pas sans rappeler le statut obtenu par Madame de Saint Gilles à l'égard de la cour de Savoie et de manière générale, à la ville :

"I have likewise been to the Gloucesters, where the Rivers people came to present Mesdames de la Valle, d'Elfride et Fondue [Ton-duti]"¹⁴⁴.

Cette introduction a en réalité plusieurs objectifs. D'une part, cette visite a permis aux époux de Gloucester de fréquenter une conversation locale et de se divertir. D'autre part, elle permet de placer la baronne Tonduti dans une position privilégiée par rapport aux autres hôtesse car le retour de cette visite conduit le duc et la duchesse de Gloucester à sa conversation le soir. Il s'ensuit le déplacement immédiat de l'ensemble des Anglais de distinction afin d'apercevoir

139. Lettre de Lady Amabel Polwarth à la Marchioness Grey du 6 février 1778, RO Bedford, L 30-9-60-127.

140. Lettre de Lady Amabel Polwarth du 2 avril 1778 à la Marchioness Grey, RO Bedford, L 30-9-60-131. Il convient de noter que les invitations démontrent une proportion différente Anglais/noblesse locale suivant l'hôtesse ou l'hôte et en fonction des périodes considérées.

141. Journal de Lady Polwarth, 27 mars 1778, RO Leeds, WYL 150, vol. 5, f.189.

142. Lord Besborough fait état d'une conversation avec Lady Penelope Rivers lors d'un dîner chez elle où elle affirme avoir passé treize hivers à Nice avant 1792. Lettre de Lord Bessborough du 27 février 1792, *Lady Bessborough and her circle...*, *op.cit.*, p. 69.

143. Journal de Lord Herbert, *Pembroke Papers*, *op.cit.*, vol. 2, p. 246.

144. *Ibidem*, p. 247.

les membres de la famille royale, ce qui constitue en quelque sorte une "consécration" ou "validation sociale" de la conversation de la baronne grâce à l'appui significatif de Lady Rivers en sa faveur :

"A long line of English to Mde Fondu [Tonduti] who opens her house every night for the reception of the Nice world. It being known that the Duke of Gloucester was to be there, the company was far too considerable for the rooms" ¹⁴⁵.

Toutefois, Lady Penelope Rivers invite également les deux autres sœurs de la baronne, Mesdames Bertin et Artaud, à d'autres occasions, notamment des dîners et de fait, favorise leur mise en relation avec les Anglais de distinction. Cette préférence est confirmée quelques années plus tard lorsque Laetitia Houblon est accueillie à son arrivée à Nice par Lady Rivers et présentée en premier lieu à la baronne, avec laquelle l'Anglaise nouera une relation d'amitié allant jusqu'à l'affection. Laetitia Houblon évoque un départ de Nice avec des larmes, particulièrement à l'égard de la vieille baronne Tonduti. Elle entretient également de bonnes relations avec ses soeurs, Mesdames Artaud et Bretin, qui sont par exemple conviées lors d'un dîner censé célébrer à distance l'anniversaire du neveu de Laetitia Houblon ¹⁴⁶. En 1786, lors du deuxième séjour du duc à Nice, l'amitié de Lady Penelope Rivers pour la baronne Tonduti est de nouveau perceptible lorsque cette dernière est affligée en raison d'un frère ayant été disgracié après trente-six ans de service militaire et se retrouve sans aucun moyen de subsistance. Selon Lady Rivers, le duc de Gloucester a su montrer de la générosité pour la famille de la baronne, montrant ainsi que l'Anglaise se met autant au service de ses amies de la noblesse locale que de ses compatriotes. Elle ne semble pas faire de distinction franche entre la colonie anglaise et la noblesse locale ¹⁴⁷. Il est attendu des Anglais de manière générale, de contribuer aux œuvres de charité locales et c'est bien sur les liens d'amitié ou de fréquentation entre les dames niçoises et les voyageuses sur lesquels repose le succès de la démarche. Lady Amabel Polwarth indique avoir reçu la visite de la *Présidente*, la comtesse de Marie, afin de faire une donation au profit de l'hôpital ¹⁴⁸. Les quêtes de bienfaisance ont souvent été critiquées par les voyageuses, mais ces pratiques sont en réalité courantes parmi la

145. Journal de Lord Herbert, *Pembroke Papers*, *op.cit.*, vol. 2, p. 244.

146. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 222 et p. 218.

147. Lettre de Lady Rivers à Lady Erne de janvier 1786, RO Sheffield, M-544-1. L'histoire locale a d'ailleurs relayée cette représentation négative, qui correspond sans conteste à une certaine réalité mais elle doit être nuancée.

148. L'Anglaise cite également la venue d'une autre dame noble, Madame de Villegarde pour les "enfants trouvés".

haute société et ne peuvent être assimilées à une exploitation abusive des relations nouées avec les Anglaises ¹⁴⁹.

L'excellente intégration de Penelope Rivers au sein de la noblesse locale repose sur l'accueil généreux qu'elle réserve à la noblesse niçoise et à un statut social élevé, puisque son époux obtient le rang de baron en 1776, ce qui la place parmi les dames titrées. L'ensemble de ces atouts lui confèrent une position d'autorité quasiment "institutionnelle". Force est de constater que nous retrouvons à Nice, à une échelle réduite, un même système de l'hospitalité dominée par certaines figures féminines appartenant au sommet de la hiérarchie sociale.

8.2.2 L'hospitalité au service du pouvoir

Grâce à son rôle d'intermédiaire et de facilitatrice, Lady Rivers s'est notamment trouvée au centre d'une circulation de lettres de Madame de Sévigné réputées originales. Malgré la destruction de la collection recueillie par la petite-fille de Madame de Sévigné, Pauline de Simiane, d'autres lettres sont détenues à la fin du XVIIIe siècle par le marquis de Châteauneuf à Nice ¹⁵⁰. Une lettre d'Horace Walpole, qui est à l'affût des lettres de la marquise, notamment avec l'aide de Madame de Deffand, fait état de deux lettres originales dont l'une lui a été donnée par Lady Penelope Rivers lors d'un de son dernier retour en Angleterre en 1786 :

"I have two of her original letters. Lady Rivers brought me a long one last time she was in England but it is one of the printed" ¹⁵¹.

Il est difficile de savoir avec certitude si l'acquisition de la lettre par Lady Rivers est une vente ou un don, mais cette dernière hypothèse semble plus probable dans le cadre d'échanges de politesse. D'autres dames de distinction comme la

149. Sur les œuvres de charité, voir chapitre 6, section 6-2-2 "La rencontre avec le clergé et les dames de bienfaisance". La comtesse de Spencer est elle-même connue pour organiser des collectes caritatives en Grande-Bretagne avec des listes de donateurs directement issus de son réseau de connaissances. BL, *Althorp Papers*, Add MS 75734. Voir aussi Betty Rizzo, *Companions without vows. Relationships among Eighteenth-Century British Women*, Athens, Georgia University Press, 1994, p. 23.

150. Le marquis de Châteauneuf, Jérôme Antoine Peyre de Châteauneuf, est l'époux de Roselyne de Villeneuve-Vence, arrière-petite-fille de Madame de Sévigné. Voir Arnaud Chaffanjon, *La marquise de Sévigné et sa descendance*, Paris, Henry Lefebvre, 1962, pp. 225-228.

151. Lettre d'Horace Walpole à Lady Ossory du 26 novembre 1789, *Horace Walpole's Correspondence*, *op.cit.*, vol. 34, p. 81. L'autre lettre a été obtenue auprès de Monsieur de Castellane, Jean-Baptiste de Castellane, marquis d'Esparron et de la Garde, marié à la petite-fille de Madame de Sévigné, Julie de Simiane (1704-1728). L'intérêt d'Horace Walpole pour la marquise de Sévigné n'est pas isolé, les voyageuses profitent d'ailleurs de leur voyage à Nice pour relire des recueils de ses lettres.

duchesse de Leinster présente à Nice autour de 1774 ont aussi obtenu le même privilège et il semble bien s'agir d'un présent :

"We asked her [Lady Bellamont, fille de la duchesse de Leinster] of Madame de Sévigné which the Duchess [de Leinster] has. It was given to her by the Marquis de Châteauneuf, whose first wife was a descendant of Madame Simiane (Pauline). He is possessed of the entire collection, which I don't think he deserves as he gave one Letter to Lady Rivers and one to Lady Landaff. One Letter which he gave the Duchess, and had he given them all to her I should have respected him as they could never be better bestowed, - this Letter I say is dated the 23rd of March 1671. It begins 'Cela n'est il pas cruel de n'avoir pas encore reçu les lettres?'. She [Lady Bellemont] has promised to write to Mrs Fortescue who is at Nice to procure me a letter from Mons. de Châteauneuf"¹⁵².

Dans les archives de voyage de la comtesse de Spencer conservées à la *British Library*, nous avons pu trouver une lettre autographe de Madame de Sévigné¹⁵³. Il semble plausible que l'obtention de cette lettre ait la même origine. Lady Spencer est une amie de Lady Rivers mais la comtesse a voyagé à deux reprises à Nice, en étant parfaitement intégrée au sein de la noblesse locale. La lettre a pu lui être offerte lors de son voyage en 1769-70, lorsqu'elle a été introduite au marquis de Châteauneuf à Aix par l'intermédiaire de Lady Mary Coke. Le marquis est allé rendre visite à son beau-frère, le marquis de Vance et il a accueilli Lady Spencer avec sa suite pour préparer leur voyage à Nice et surtout, afin de leur montrer les tableaux de la famille de Madame de Sévigné¹⁵⁴. La comtesse précise qu'elle a ensuite rencontré à Nice, Madame de Châteauneuf, Roselyne de Villeneuve-Vence, première épouse du marquis de Châteauneuf qui décède à Nice trois ans plus tard en 1773¹⁵⁵. Toutefois, il semble que la provenance des lettres serait

152. Entrée de janvier 1788 in Eleanor Butler et Sarah Ponsonby, Caroline Hamilton, *The Hamwood Papers of the Ladies of Llangollen*, éd. G.H. Bell (Travers), Londres, MacMillan, 1930, p. 71.

153. Voir figure 8.2 dans ce chapitre.

154. Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 3, p. 180 et p. 190. Le marquis de Vance, Jean-Alexandre-Romé de Villeneuve-Vence (1727-1773), fils de Sophie de Simiane (1701-1769), arrière-petit fils de Madame de Sévigné. Arnaud Chaffanjon, *La marquise de Sévigné...*, *op.cit.*, p. 32-33.

155. Arnaud Chaffanjon, *La marquise de Sévigné...*, *op.cit.*, p. 225. L'une des filles de ce mariage, Delphine Peyre de Châteauneuf, marquise de Châteauneuf mariée à Joseph Guiglionda, comte de Sainte Agathe, devient une salonnière réputée au XIXe siècle, très investie dans l'accueil des voyageuses britanniques comme nous l'avons indiqué dans le chapitre 5, section 5-1-1 "Un accès réputé

plutôt le fait du marquis de Châteauneuf puisque autant Horace Walpole que la duchesse de Leinster affirment avoir obtenu leur exemplaire auprès de ce dernier. La duchesse de Leinster est à Nice vers 1774, ce qui correspond à une période postérieure au décès de la marquise de Châteauneuf en 1773.

Force est de constater que l'engouement pour les lettres de Madame de Sévigné ne correspond pas uniquement à un désir de collection mais c'est bien l'intérêt pour les lettres elles-mêmes qui est manifeste et récurrent dans les récits de voyage mais aussi en Grande-Bretagne¹⁵⁶. La présence de la marquise de Sévigné est toujours prégnante à Nice au XIXe siècle, notamment la visite de la villa des marquis de Châteauneuf à Gairaut est prisée par les voyageuses britanniques de distinction car on peut y voir des portraits de Madame de Sévigné, de Madame de Grignan et de Pauline Simiane attribués à Pierre Mignard¹⁵⁷.

Le rôle de pivot exercé par Lady Penelope Rivers lui confère de manière manifeste un poids considérable au sein de la colonie anglaise. L'éloge de son hospitalité et sa célébrité restent légendaires dans la culture niçoise puisque non seulement un livret d'une pièce de théâtre de Nice lui a été dédié en son temps mais elle a été également immortalisée dans un roman du journaliste et écrivain, Raoul Mille, passionné de l'histoire de la Côte d'Azur¹⁵⁸.

Comme nous l'avons évoqué plus haut, la construction de la villa de Lady Rivers accentue encore davantage l'autorité de Lady Penelope au sein de la communauté britannique. Elle est même en capacité d'héberger les voyageuses en difficulté financière comme la vicomtesse Mary Erne, la soeur aînée de Lady Fos-

facile". Voir Mary Berry, *Extracts...*, *op.cit.*, vol. 2, p.226. Le voyageur Rumbold indique que la fille de Madame de Sainte Agathe, Madame de Cessole, reprend à partir de 1840-1850 la conversation de la comtesse. Voir la citation de ce récit in Elaine Chalus, "Cette fusion annuelle...", *art.cit.*, p. 18. Il s'agit en réalité de sa nièce, Delphine Spitalieri de Cessole (1806-1851), permettant ainsi à la descendance de la marquise de Sévigné d'occuper une place privilégiée dans la vie mondaine niçoise.

156. Le voyage à Nice est propice à la lecture des lettres de Madame de Sévigné car elles font office de "guide", notamment par ses témoignages de voyageuse sur la route vers le sud de la France.

157. Charlotte Campbell Bury, *Diary illustrative of the time of George the Fourth*, Londres, H.Colburn, 1839, vol. 2, p.187. Sur la maison des marquis de Châteauneuf, voir Arnaud Chafanjon, *La marquise de Sévigné...*, *op.cit.*, New York, John Lane, 1908, vol. 1, p. 225-226.

158. Le livret de la pièce de théâtre date de 1783 et la dédicace est la suivante : "All'illustrissima donna Milady Ryvers". Voir Daniel Féliciangeli, "Le développement de Nice...", *art.cit.*, p. 58; Louis Mille, *Le paradis des tempêtes*, tome 2, Albin Michel, 1997. Dans le roman, le personnage de Lady Rivers est jeune (contrairement à la réalité où elle a entre 54 et 67 ans lorsqu'elle séjourne à Nice) et reçoit tous les soirs pour jouer au whist, ce qui constitue une simplification par rapport au modèle de l'hospitalité que nous avons présenté plus haut.

1641 Que vobis ce sont de l'Arca. 24
 min. au Com de Mon Feu

Je ne vous parleray plus du Temps,
 referis uny enmyense que luy
 Je ne finis ce chapitre
 qui fort bean, qui fort fait ce non
 vous plus rien dire
 ren ay fait rien, &c.

Je n'ay point eü de vos lettres cette
 semaine ma pauvre, bonne, mais
 je n'en ay point esté en peine, parce
 que vous m'avez mandé que vous
 ne m'écriviez pas, ren s'ensuyv de
 grignan, une pauvre, mais pour
 luy de femme on se verra par
 préface, je vous annonce que le
 Present ande ymme ~~re~~ retint

FIGURE 8.2 – Première page de la lettre autographe de Madame de Sévigné à sa fille, Madame de Grignan, du 24 juin 1641 : "Pour ma très chère enfant", British Library.

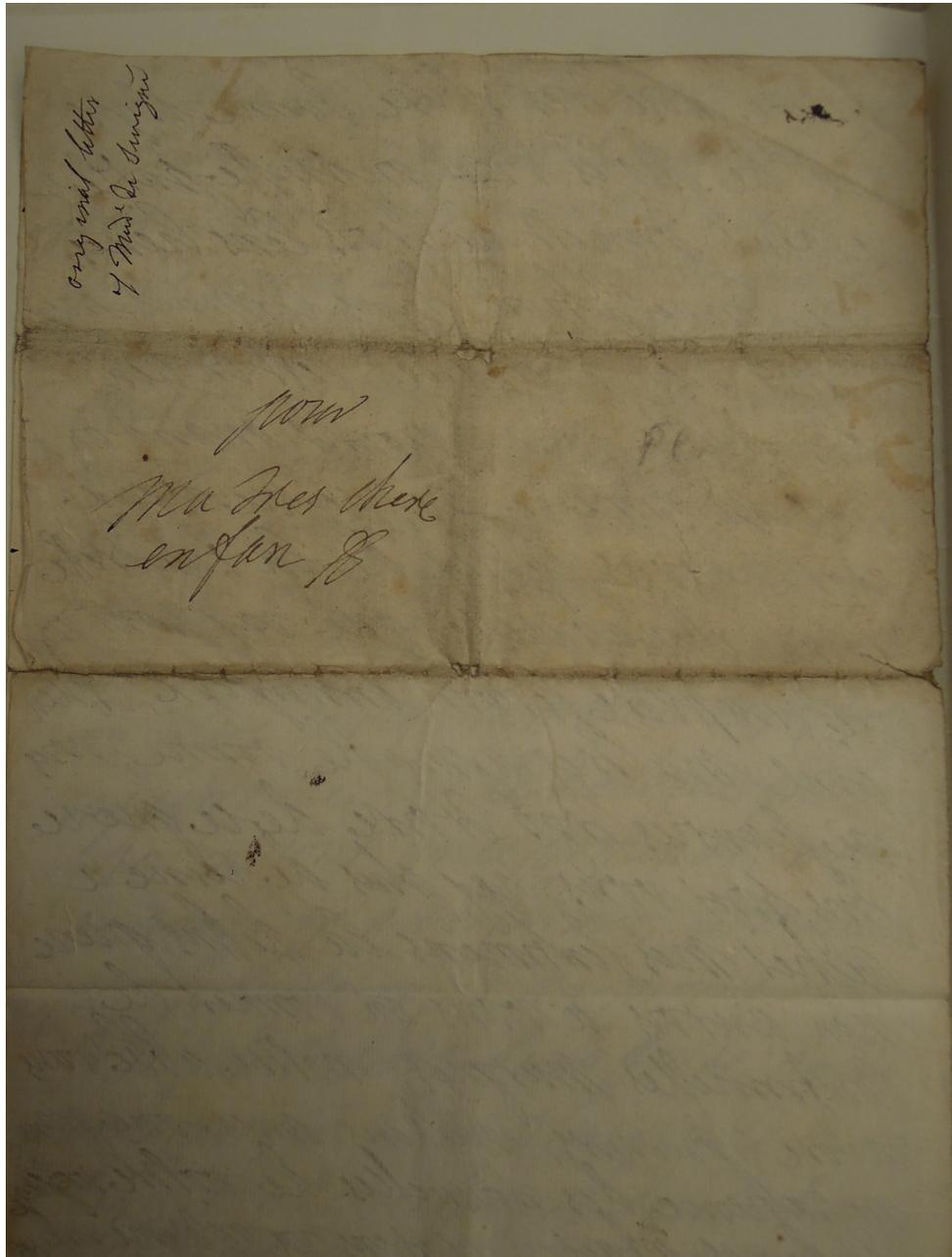


FIGURE 8.3 – Mention manuscrite, "original letter of Madame de Sévigné", British Library.

ter¹⁵⁹. L'hospitalité de Lady Penelope Rivers est en réalité une assistance masquée. Cette dernière vit à l'étranger avec sa fille pour échapper à un mariage malheureux mais elle dépend des autres pour vivre. Elle reçoit comme sa sœur cadette quelques subsides de son père mais son époux, Lord Erne, refuse d'augmenter sa pension sur le fondement qu'elle n'agit pas en bonne épouse. Malgré l'intercession de Lord Bristol, la réponse est claire et sans appel :

"I have communicated to the Viscount a scheme of adding yr income a 100 piece, but he answered me drily, when you are a good wife as you was as a daughter he wd listen to the proposal. I cd have answered him by a inversion of his Rule but à *quoi bon ?*"¹⁶⁰.

Lady Penelope Rivers est pourtant elle-même séparée de son époux et aurait pu se trouver dans la même situation financière que Lady Erne ou Lady Foster. Il apparaît que l'Anglaise vit avec 2100 livres par an et parvient, par une bonne gestion de ses revenus, à ne pas en dépenser plus de 1500, ce qui lui permet d'assurer une large hospitalité, même si elle n'est pas pour autant la plus riche de la colonie :

"Of course she [Lady Rivers] is rich. She pay's for everything every Month and consequently has no debts, she lives very handsomely and always has a Years income before hand by her, now this is what I call very sensible and I [Lady Spencer] hate myself when I reflect that with double the income she has, I am always in difficulties, I acknowledge that these difficulties are generally other peoples and not my own, but it matters not, difficulties are still difficulties and I am sure I have enough and ought not to have any"¹⁶¹.

L'hospitalité qui est offerte à Lady Erne par Lady Rivers est faite avec amitié mais elle est néanmoins contrainte pour l'une des parties. Afin que l'hospitalité offerte ne mette pas trop en relief l'asymétrie de la relation, en raison de la précarité économique de Lady Mary Erne, Lady Penelope Rivers remplace ainsi le statut d'invité par celui de "fille" - même si cette dernière appellation est également un

159. Elle possède également une autre maison de campagne à Lyon où elle héberge ses compatriotes. Lady Mary Erne y réside au mois de mai de la même année. Lettre de Lord Bristol à Lady Mary Erne du 30 mai 1785, *The Earl Bishop...*, *op.cit.*, vol. 2, p. 365.

160. Lettre de Lord Bristol à Lady Mary Erne du 22 février 1785, *The Earl Bishop...*, *op.cit.*, vol. 2, p. 325. Lady Mary Erne est également tributaire des désirs de son père, grand voyageur passionné d'antiquités, qu'elle doit parfois suivre pour lui tenir compagnie.

161. Lettre de la comtesse de Spencer du 1er avril 1792. Sur les bonnes relations des époux Rivers au moment de leur séparation dûe aux intrigues prétendues d'une maîtresse, voir le témoignage de Louis Dutens. Louis Dutens, *Mémoires d'un voyageur...*, *op.cit.*, pp. 251-255.

terme renvoyant à une plaisanterie liée à un ancien flirt avec son père, Frederick Hervey - l'intégrant pleinement à la vie de famille pour effacer la situation embarrassante de la dépendance de Lady Erne ¹⁶².

La position d'interlocutrice principale de Lady Rivers et son statut de femme noble la désignent ainsi comme l'hôtesse la mieux placée pour assurer l'accueil du duc et de la duchesse de Gloucester, rôle d'ailleurs qui semble reconnu par la communauté britannique à Nice. C'est presque en quelque sorte une fonction de "dame d'honneur" qui s'impose à elle. Selon la fille de Lady Penelope Rivers, Mrs Louisa Beckford, il ne s'agit pas que d'un privilège car le duc et la duchesse de Gloucester suivent la famille Rivers depuis Lyon puis à Marseille et à Nice et il faut être à leur service à chaque destination :

"The G [Gloucester] are at Lyons - and my mother obliged to attend them every where" [...] "We are at this place for four days [Marseille] with the Gloucester (sic), who follow us incessantly to Nice" ¹⁶³.

En revanche, ce statut particulier lui donne le privilège d'être distinguée parmi les autres hôtesse anglaises. Lors du départ du duc, un convoi de ressortissants britanniques mais aussi la noblesse locale font corps autour du prince pour le saluer avant de monter à bord. Une narration de Lady Penelope Rivers met en avant des codes sociaux qui nous paraissent, à nous lecteurs du XXI^e siècle, comme une mise en scène théâtrale et "larmoyante". Toutefois, elle révèle clairement la place du duc au sein de la société locale alors qu'il est prince d'Angleterre et non du comté de Nice, ce qui traduit une certaine cohésion sociale et un respect du rang, quel que soit le pays d'origine :

"The whole town of Nice ¹⁶⁴ and all the English Colony was upon the Port. The dear Duke manner of taking leave of every body and particularly of me who he embraced made me burst into tears and so did most of the English and he himself could not stand the cheer of all the sailors gave him when he got on board, which compliment he

162. Lady Penelope Rivers emploie ce terme affectueux de "fille" dans tous ses échanges épistolaires avec Lady Erne à la même période. RO Sheffield, M 544-1, M 544-2, M 544-3; sur la notion de rééquilibrage de la relation de l'accueil, voir l'introduction d'Alain Montandon in Alain Montandon (dir.), *Politesse et savoir-vivre, op.cit.*.

163. Lettre de Mrs Beckford à William Beckford du 25 septembre et du 17 octobre 1783 in J.W. Oliver, *The Life of William Beckford*, Oxford, Oxford University Press, 1937 (1^{ère} éd. 1932), p. 145 et p.149.

164. Selon Lady Rivers, cela signifie les membres de la noblesse locale ainsi que les autorités politiques.

return'd by taking out his handkerchief and wiping his eyes" ¹⁶⁵.

Cette situation n'est pas sans créer de la jalousie, d'autant plus que la duchesse de Gloucester entend affirmer son statut d'épouse d'un prince royal et sa position d'autorité au sein de la colonie, même si son titre est contesté ¹⁶⁶. Elle jouit d'une appréciation très défavorable et a la réputation de créer des tracasseries et des divisions. Lady Penelope Rivers ne l'estime guère et considère qu'après son départ, personne ne la regrettera. En raison de ses caprices et de son attitude désagréable, la duchesse s'est fait autant d'ennemis que de connaissances ¹⁶⁷. Lord Herbert dénonce lors de son premier séjour son indélicatesse envers sa mère, Lady Pembroke, en lui dévoilant le décès de l'époux de son amie, la comtesse de Spencer, John Spencer, en ricanant comme s'il s'agissait d'une bonne plaisanterie ¹⁶⁸. Selon Lady Penelope Rivers, elle profite de son statut pour obtenir des privilèges auprès de la colonie anglaise et du gouverneur à Nice. Elle ne tolère pas la formation de groupes en sa présence sinon elle se sent écartée. La duchesse aurait également exigé du gouverneur qu'elle soit invitée toujours en même temps que le duc et que celui-ci organise un bal en l'honneur de ses enfants. La duchesse parvient néanmoins à s'entourer d'autres dames niçoises et de Lady Maynard qui apparaissent comme des alliées et des favorites. Lady Maynard est peu visitée et conviée dans les cercles anglais pour les raisons que nous avons évoquées plus haut, mais elle utilise ses relations avec la noblesse locale pour ne pas être totalement exclue des sociabilités de la société niçoise. En 1786, Lady Maynard reçoit une fois par semaine, un bal suivi d'un souper, ce qui lui donne, selon Lady Rivers, un avantage certain et un gain de popularité auprès des représentants de la noblesse niçoise. Une sorte de faction s'organise autour de la duchesse, de Lady Maynard et d'une dame niçoise, Madame de Villegarde, contre le duc qui a suscité le courroux de la duchesse car il ne soutient plus la cause de leur mariage auprès de Georges III et a une maîtresse notoire en la personne de Lady Almeria Carpenter :

"She [Lady Maynard] has a ball and supper every Wednesday which makes the Nizzards so partial to her that I have no doubts but had the D [Duke] stay'd, she would have influenced some of them to behave ill for the Marquis de Ières (sic) gave her a ball the other night, to which the Duke was not reckon'd, tho' they live in the same house

165. Lettre de Lady Rivers à Lady Erne de janvier 1786, RO Sheffield, M 544-1.

166. Voir chapitre 3, section 3-2-3.

167. Lettre de Lady Rivers à Lady Erne de janvier 1786, RO Sheffield, M 544-1.

168. Journal de Lord Herbert, *Pembroke Papers, op.cit.*, vol. 2, p. 244.

and the Villegarde who is her intimate friend and worthy the honour will not speak to the Duke ; in short there is such a cabaling with *these witches* that all confort and serenity is destroy'd, and the place made quite disagreeable" ¹⁶⁹.

Lady Maynard semble également employer à son avantage ses admirateurs comme le duc de Bedford qui est de passage à Nice. Une mise en scène est imaginée afin d'"intimider" le duc de Gloucester à l'Opéra. Fidèle à sa réputation d'attirer de jeunes hommes, elle semble avoir eu sous sa protection le jeune duc de Bedford, effectuant son Grand Tour de 1785 à 1786 ¹⁷⁰. Le protocole n'est pas respecté puisque le jeune duc ne daigne pas le saluer ni faire la révérence lorsqu'il entre dans une loge où se trouve le duc de Gloucester. Sentant qu'il allait être insulté, le duc de Gloucester quitte cette première loge pour se diriger vers celle de Lady Rivers mais le duc de Bedford décide de le suivre. Le Duc de Bedford lui tourne alors le dos, tout en allongeant ses jambes pour lui barrer le passage et en plaçant son épaule le plus proche possible du visage du duc de Gloucester. Ce dernier finit par enjamber le duc de Bedford et renoncer à rester à l'Opéra ¹⁷¹. Lady Rivers précise qu'elle a été soulagée qu'aucun membre masculin n'ait été dans sa loge au moment des faits car d'une part, cette irrévérence porte préjudice à l'autorité et à l'image du duc de Gloucester et d'autre part, cela aurait pu aussi conduire à une altercation. Selon l'Anglaise, le pouvoir de nuisance de Lady Maynard est d'autant plus fort lorsqu'on ne lui rend pas visite ¹⁷². Toutefois, son propre fils fréquente Lady Maynard mais elle a confiance que ce dernier ne sera pas trop influencé par elle ¹⁷³.

Lady Maynard exerce, de fait, une position de force au sein de la société locale à Nice en 1786, ce qui est intéressant vue sa situation au sein de la colonie britannique ¹⁷⁴. Elle parvient donc à compenser le rejet de la plupart de ses compatriotes, grâce à la reconnaissance de son hospitalité dans la société locale et de son rang de vicomtesse. C'est pourquoi, lorsque l'archiduc de Milan et son épouse

169. Lettre de Lady Penelope Rivers à Lady Erne du 11 janvier 1786, RO Sheffield, M-544-1 et M-544-2. Lady Almeria Carpenter est dame d'honneur de la duchesse de Gloucester et voyage donc dans sa suite en Italie, mais aussi elle est aussi la maîtresse du duc de Gloucester.

170. Francis Russell, 5ème duc de Bedford (1765-1802). John Ingamells, "Bedford, Francis Russell", *Dictionary...*, *op.cit.*, p. 73. Celui-ci est dénommé par Lady Penelope Rivers "cub of Lady Maynard" c'est-à-dire littéralement "lionceau" et donc jeune protégé de Lady Maynard. Voir lettre de Lady Rivers du 11 janvier 1786, RO Sheffield, M 544-2.

171. Lettre de Lady Penelope Rivers à Lady Erne du 11 janvier 1786, RO Sheffield, M-544-2.

172. Lettre de Lady Rivers à Lady Erne du 3 mars 1786, RO Sheffield, M 544-3.

173. *Ibidem*.

174. *Ibidem*.

sont présents à Nice et organisent une fête à Villefranche, elle s'attend à être distinguée parmi les invités ¹⁷⁵. Or c'est Lady Penelope Rivers qui retient l'attention et Lady Maynard subit alors l'affront d'être placée après elle lorsque l'archiduc et sa femme quittent les lieux. Dans la hiérarchie stricte de la noblesse, Lady Maynard avec son titre de vicomtesse devrait se placer au dessus de Lady Rivers, épouse d'un baron mais il faut aller chercher sur d'autres terrains l'explication ¹⁷⁶. Il convient de préciser qu'au cours de cette même fête, Lady Maynard s'est présentée dans une robe élégante de danseuse et a exécuté la *Galopade* avec le duc de Bedford, en faisant des sauts portés par ce dernier, ce qui aux yeux de Lady Rivers, relève de la provocation. Cette dernière se demande si l'archiduchesse a véritablement connaissance de son comportement licencieux et notamment de son passé de courtisane ¹⁷⁷. Lady Maynard a exprimé sa colère en interdisant à son époux de rendre visite à Lady Rivers, ce qui montre également qu'aucune règle n'interdit de recevoir l'époux et de ne pas rendre visite à l'épouse ¹⁷⁸. Le jeune duc de Bedford a d'ailleurs montré une grande impolitesse au moment du dîner en laissant de côté tous les plats qu'il n'aime pas en déclarant : "ce n'est pas bon". Lady Penelope Rivers a donc ressenti le besoin d'assurer à l'archiduc que tous les ducs anglais ne se comportaient pas aussi mal... ¹⁷⁹.

Lady Penelope Rivers est de fait engagée dans l'accueil des plus hautes personnalités à Nice, même si elle se défend de trop s'attacher à la royauté, tout en admirant l'archiduchesse :

"I never saw a more right headed, amiable, affable woman in my life. Her manners put me so much in mind of our queens, that, tho' I do not love Royalty in general, it is impossible not to love and admire her and indeed her partiality and kindness to me is beyond any thing you ever saw" ¹⁸⁰.

Une correspondance entre les deux femmes va s'établir et elle durera au moins

175. Il s'agit de la rade de Villefranche où se trouve le port-franc et la citadelle contenant des galériens qui constituent un but de promenade courant des Anglais à Nice.

176. Voir notamment "The Quality Ladder", d'Isaac Cruisbank qui montre de manière satirique l'importance des préséances de titre parmi les dames de la noblesse anglaise, figure 8.4, page 416.

177. "La galopade" est une contredanse à la mode à Paris dans la première moitié du XVIIIe siècle. Elle a été retranscrite par Chédeville dans son recueil de contredanses. Elle figure dans de nombreux recueils postérieurs jusqu'au XIXe siècle. Voir Jean-Michel Guilcher, *La contredanse et les renouvellements de la danse française*, Paris et la Haye, Mouton et Cie, 1969, p. 141.

178. Lettre de Lady Rivers à Lady Erne du 3 mars 1786, RO Sheffield, M 544-3.

179. *Ibidem*.

180. Lettre de Lady Rivers à Lady Erne du 3 mars 1786, RO Sheffield, M 544-3.



FIGURE 8.4 – Isaac Cruikshank (1764-1811), *The quality ladder*, 1793, The Lewis Walpole Library, Yale University.

jusqu'en 1792¹⁸¹. A Nice, Lady Rivers invite l'archiduc et son épouse pour un "Breakfast à l'Angloise". Une promenade est ensuite organisée pour aller dans une *campagne* où une collation est offerte cette fois-ci par Ferdinand d'Autriche. L'Anglaise reprend sa position privilégiée en étant à la tête d'un cortège de trente personnes qu'elle mène avec l'archiduc, Lady Maynard est également invitée mais elle est placée plus loin, ce qui laisse à penser que l'ostracisation de Lady Maynard semble partiellement acquise¹⁸².

Les honneurs reçus par Lady Rivers au sein de la colonie mais aussi auprès des membres de familles royales traduisent l'importance de l'hospitalité et d'une manière de vivre conforme aux codes sociaux. Ce "règne" de Penelope Rivers est d'autant plus surprenant que dès 1783, celle-ci est sourde et ne peut communiquer que difficilement, ce qui n'est pas sans rappeler le succès de Madame de Defand par exemple qui elle aussi pouvait facilement réunir du monde autour d'elle, tout en étant quasiment aveugle. Lady Rivers n'a pas la réputation d'être très érudite mais elle maîtrise parfaitement les règles du monde et attache une attention particulière à l'apparence. Lady Elizabeth Foster s'agace d'ailleurs lorsque Lady Rivers place le sujet de la beauté au centre de leurs échanges :

"She [Lady Rivers] has been and even is beautiful still and has been accustom'd to admiration that she looks on beauty as essential to one's happiness and advantage and therefore she talk'd to me of my beauty, as she would of my health or fortune, not as compliments but as the most interesting and important topic to talk to me upon¹⁸³."

L'âge de Lady Rivers joue sans doute un rôle dans ce statut de doyenne de la colonie britannique et elle exerce de fait un rôle particulier dans l'accueil des jeunes Anglaises voyageant seules : elle accueille Lady Foster en 1783, Lady Erne en 1785, Laetitia Houblon et sa cousine Elizabeth Watson en 1788 et Lady Webster en 1792 après le départ de son époux. Son hospitalité pourrait être qualifiée de "totale" d'une certaine manière puisqu'elle met à disposition de certaines voyageuses comme la comtesse de Spencer l'indique l'intégralité de ce qui lui appartient : "that good natured Lady Rivers has offered us everything that belongs to her"¹⁸⁴.

181. Lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 1er avril 1792, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75640.

182. *Ibidem*.

183. Journal d'Elizabeth Foster, avril 1783, The Devonshire's Collections, Chatsworth, DF 11/2/1.

184. Lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 7 février 1792, BL, *Althorp Papers*, BL, Add MS 75640.

8.3 Conclusion

Dans ce chapitre, il a été démontré que même lorsqu'il est question d'hospitalité britannique, il ne s'agit pas pour autant que d'une sociabilité britannique, composée d'Anglais et gouvernée par les règles anglaises. Les hôtes et leurs époux le cas échéant, sont invités à prendre une place entière au sein de la vie mondaine locale. Ils n'apparaissent alors non plus comme des étrangers mais comme des membres actifs qui ont leur part à apporter pour contribuer au dynamisme de la ville, même si celle-ci est par définition temporaire. Comme dans les villes d'eau anglaises, la société se renouvelle au gré des nouveaux arrivants. C'est pourquoi, après 1783, la société y est plus ou moins nombreuse. A partir de l'hiver 1783-1784, la mode de la villégiature niçoise est à son apogée jusqu'en 1792. Le fait d'examiner l'hospitalité britannique comme partie intégrante d'un processus de reconstitution d'une société de distinction donne à voir une histoire moins clivée, venant nuancer les constats plus pessimistes de l'historiographie fondés sur des rapports de domination opposant les riches visiteurs britanniques à une noblesse niçoise appauvrie.

En ce qui concerne l'hospitalité britannique elle-même, force est de constater qu'elle semble principalement d'essence "Anglaise" - avec toute la précaution nécessaire due au fait que des emprunts culturels de l'Italie vers la Grande-Bretagne opèrent dans le cadre des sociabilités dès le XVIIe siècle avec le développement du Grand Tour et de la circulation des hommes et des idées - mais certaines pratiques niçoises, notamment en termes d'horaires mais aussi dans le mode de réception sans souper par exemple, sont également suivies. Il en résulte un modèle de l'hospitalité qui n'est pas totalement nouveau mais de caractère hybride. Elle se veut dans une certaine mesure la contrepartie de l'accueil reçu par certains membres de la noblesse locale (y compris les autres étrangers, surtout des Français à partir de 1788). Elle est également une "ressource" pour les Anglais de distinction à l'étranger. D'autres caractères propres à l'hospitalité britannique comme le rituel du thé ou la musique pratiquée et écoutée durant les assemblées établissent des habitudes anglaises. L'esprit de "corporation" britannique, souligné par Peter Borsay, ne disparaît pas non plus complètement¹⁸⁵. Même si les Anglais se rendent à des conversations ou à des excursions "cosmopolites", ils sont rarement seuls et ils préfèrent se déplacer en groupe. La religion est sans aucun doute un ferment d'unité pour ceux de confession protestante et pouvant se recommander

185. Peter Borsay, "Urban Life and Culture" in H.T. Dickinson, *A Companion to Eighteenth-Century England*, *op.cit.*, chapitre 15.

auprès des grandes familles installées à Nice. L'hospitalité britannique à l'initiative des maîtresses de maison ou des couples de distinction reste également soumise aux mêmes règles de sélection sociale du *Beau Monde* auxquels ils appartiennent et même l'office religieux ne semble pas ouvert à l'ensemble de la communauté présente à Nice.

Même si la proximité est plus grande à Nice comme dans les villes d'eau anglaises, la hiérarchie sociale est toujours respectée malgré la mise en contact de groupes qui ne se seraient pas rencontrés et fréquentés à Londres. L'hospitalité privée est à Nice le seul modèle de sociabilité des élites, à l'exception du théâtre et de la promenade, ce qui a pour conséquence que l'entrée dans la bonne société est encore plus restrictive qu'en Angleterre : même à Bath, les *Assembly Rooms* sont censés aplanir les différences sociales, au moins en apparence, en regroupant tous les visiteurs dans un même lieu pour participer aux mêmes divertissements¹⁸⁶. L'hospitalité confidentielle entre Britanniques et nobles niçois participe sans aucun doute au succès de cette destination qui devient ainsi selon les dénominations de la haute société anglaise, "a fashionable resort" c'est-à-dire "labelisable" en villégiature de distinction. La notion de "home" comme espace intime et exclusif, qui semble refléter, selon Paul Langford, une préférence anglaise, trouve à Nice une place de choix. Toutefois, elle ne comporte pas la connotation négative d'un repli sur soi à l'égard au moins de certains membres de la société locale¹⁸⁷. Le caractère mixte de l'hospitalité britannique semble trancher avec une plus grande séparation entre les sexes en Angleterre, notamment par le biais des clubs ou des après-dîners distincts et semble ici, dans la plupart des cas, plus proche du modèle français et italien¹⁸⁸. Cet aspect constitue sans aucun doute un avantage pour les dames britanniques et joue favorablement, même si des temps de sociabilités féminines et masculines coexistent aussi.

186. Annick Cossic, "Fashionable Disease in Spa Towns in Georgian Bath : Fiction and the Emergence of a new British Model of Spa Sociability", *Journal of Eighteenth-Century Studies*, 2017, vol. 40, n.4, pp.537-553. Il convient d'ajouter que la proximité n'équivaut cependant pas à un réel principe d'égalité et d'acceptation entre les participants.

187. Paul Langford, "British Politeness...", *art.cit.*, p. 63 : l'auteur souligne que cette prédilection pour l'espace domestique nuit à la réputation de l'accueil aristocratique en Grande-Bretagne par comparaison à l'hospitalité à la française s'il en croit les propos d'Helvétius selon lesquels Paris serait une grande maison et les Parisiens, c'est-à-dire tous les Français, formeraient une seule et même famille par opposition à la multitude de maisons à Londres.

188. Clarisse Colomb, "City of pleasure or *ville des plaisirs*? Urban leisure culture exchanges between England and France through travel writing (1700-1820)" in Peter Borsay et Jan Hein Furnée, *Leisure cultures in urban Europe, c. 1700-1870. A transnational perspective*, Manchester, Manchester University Press, 2016, p. 219.

L'hospitalité à l'anglaise traduit également des positions de pouvoir au sein de la société niçoise et fait émerger des rivalités entre hôtesse, ce qui ne tranche guère avec celles présentes du côté italien ou même français. Toutefois, Lady Rivers fait montre à Nice d'un statut particulier : elle apparaît de manière incontestable comme l'intermédiaire privilégiée des Anglais auprès de la société locale, y compris des autorités publiques. Son intégration est exceptionnelle, favorisée par une résidence longue et sa position de dame de condition élevée. Officiant comme "dame d'honneur" de la famille royale anglaise à l'étranger, son succès lui vaut d'être distinguée également comme la personnalité la plus prestigieuse de la colonie britannique par les cours étrangères, comme le duché de Milan.

La société niçoise reste dans l'esprit des voyageuses une place de santé, ce qui a des conséquences sur l'interaction des individus au sein de la colonie britannique. Comme nous l'avons présenté dans ce chapitre, il ne s'agit pas de l'ensemble du groupe mais d'une minorité constituée des membres de l'aristocratie et d'une partie de la *gentry* admise dans les cercles de la première noblesse. L'accueil des malades met en œuvre des principes d'entraide et de charité non pas envers les plus pauvres mais bien entre "pairs". Le caractère mondain préside les relations interpersonnelles. Toutefois, la maladie ou la perte d'un proche renvoient également à l'essence humaine et à des mouvements de solidarité sincères, surtout dans le cadre de l'amitié. C'est selon cette approche double, des conventions sociales aux émotions personnelles, que nous souhaitons maintenant aborder le dernier chapitre de la thèse.

Chapitre 9

L'accueil des malades et sociabilités de cure

"J'ai vu des Anglaises touchantes et même charmantes : à leur arrivée elles mouraient ; elles ont fleuri dans l'air de Nice" ¹.

La maladie est prégnante tout au long du voyage, qu'elle soit passagère, chronique ou même mortelle. Elle fait partie du quotidien des femmes de la même manière qu'en Angleterre car il incombe aux mères et aux épouses de veiller à la santé de leurs proches. Il est bien connu également que dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, le Grand Tour devient autant le voyage des "Invalids" que celui des femmes en recherche de nouvelles expériences et de connaissances ². Brian Dolan a montré que la maladie est un prétexte commode pour les dames de qualité pour échapper à un mariage malheureux ou à une ostracisation temporaire de la bonne société ou bien encore pour fuir l'ennui de la vie de cour ³. Le manque de moyens financiers, qui est présent dans de nombreuses thématiques qui ont été abordées dans les chapitres précédents, notamment la nécessité d'être en mesure de suivre le train de vie imposé par la vie mondaine des élites, n'est pas en soi avouable ni mis en avant en tant que tel et peut donc être dissimulé facilement sous des justifications de santé. Plus encore, des ambitions littéraires sont également masquées : à la fin du XVIIIe siècle, Mariana Starke accompagne ses parents âgés et sa sœur à Nice afin de prendre soin d'eux. Le déplacement est bien conforme au voyage familial de santé mais l'Anglaise nourrit en même temps le projet de publier un

1. Charles Dupaty, *Lettres sur l'Italie en 1785*, Paris, Desenne, 1797, vol. 1, p. 19.

2. Dans ce sens, Richard Bates a mis en lumière ces deux modèles culturels dans le cadre de la ville d'eau de Spa. Voir Richard Bates, "The petit Tour to Spa, 1763-87" in Rosemary Sweet, Gerrit Verhoeven et Sarah Goldsmith (dir.), *Beyond the Grand Tour...*, *op.cit.*, chapitre 7.

3. Brian Dolan, *Ladies on the Grand Tour*, *op.cit.*, surtout pp. 159-161.

guide pour les malades. Mariana Starke n'est pas novice dans le monde littéraire avant son premier voyage en Italie en 1792 puisqu'elle a déjà publié deux pièces de théâtre qui ont été, toutefois, peu représentées⁴. Après son voyage de 1792, ses *Letters from Italy* sont publiées en deux volumes en 1800 puis rééditées et traduites en allemand. En 1818-1819, elle effectue un deuxième voyage et publie ensuite deux ouvrages qui vont connaître un grand succès auprès des voyageurs en quête de santé dans la première moitié du XIXe siècle : *Travels on the Continent* en 1820 et *Information and directions for travellers on the Continent* en 1824. Le format, précurseur de nos guides modernes, tranche avec celui des lettres fictives, hérité des récits de voyage du siècle précédent. Celui-ci est ensuite repris par son éditeur, John Murray, afin de créer sa propre collection de guides de voyage à partir de 1836⁵.

L'excuse pour des raisons de santé est d'autant plus efficace qu'elle correspond tout-de-même à une certaine réalité, même si elle ne constitue pas le seul motif du départ pour l'Italie⁶. Les voyageuses souffrent souvent de phthisie et elles doivent faire face à une diversité de maux, tout en étant confrontées à une médecine qui reste, somme toute, peu fiable au niveau du diagnostic et incertaine quant aux solutions thérapeutiques⁷.

Comme la maladie semble avoir sa propre hiérarchie sociale et morale au XVIIIe siècle, il peut être tentant dans certains cas de se raccrocher à une excuse générale de "mauvaise santé" lorsque le mal est lié à des causes intimes, notam-

4. *The Sword of Peace* (1789) et *The Widow of Malabar* (1791), deux pièces inspirées des Indes en raison des fonctions de son père à la Compagnie des Indes et de son rôle de vice-gouverneur au fort de Madras. Elle a écrit deux romans dont l'un, *The poor Soldier* a été réédité en 1789. Voir Elizabeth Baigent, "Mariana Starke (1762-1838)", *The ODNB*.

5. *Ibidem*. Malgré l'absence de référence à la santé dans le titre des guides et une volonté de délivrer un guide de voyage de type "généraliste", de nombreuses recommandations à l'usage des malades figurent dans le texte.

6. Alain Boyer affirme que les Anglais à Nice ne sont pas vraiment malades malgré leurs dires sur "leur santé délicate", ce qui mérite ici d'être nuancé. Alain Boyer, *L'hiver dans le midi...*, *op.cit.*, p. 44

7. Sur la médecine en Grande-Bretagne au XVIIIe siècle, voir Roy Porter, *Disease, Medicine and Society in England (1550-1860)*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995; Andrew Cunningham et Roger French (dir.), *The Medical Enlightenment of the Eighteenth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990; Joan Lane, *A Social History of Medicine. Health, healing and disease in England, 1750-1950*, Londres et New York, Routledge, 2016 (1ère éd. 2001); Kathleen Hardesty Doig et Felicia Burger Stuzer (dir.), *Women, Gender and Disease in Eighteenth-Century England and France*, Newcastle Upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2014; Peter Elme et Ole Peter Grell, *Health, disease and social society in Europe. A source book*, Manchester, Manchester University Press, 2004.

ment dans le cas d'incidents liés à la maternité ou à l'infertilité⁸. Les voyages de santé de la comtesse de Spencer de 1763 à 1769 sont présentés comme des cures familiales ordinaires, sans dévoiler les véritables raisons du départ, liées à la perte d'un nourrisson. Seules les amies proches connaissent l'ensemble des paramètres⁹. A partir des années 1770, Lady Amabel Polwarth fréquente officiellement les villes d'eau anglaises pour la santé de son époux qui commence déjà à décliner à cette période mais la cure a également pour vocation, de manière cachée, de mettre fin à l'infertilité du couple. La littérature médicale anglaise recommande de boire les eaux deux fois par jour, ce que Lady Amabel Polwarth a suivi scrupuleusement lors de son séjour à Tunbridge Wells en 1775¹⁰.

Le prétexte de la maladie est donc socialement convenu et recouvre une variété de situations¹¹. Toutefois, lorsqu'il s'agit du rôle des femmes dans la société britannique, nous avons pu constater qu'entre le discours et la pratique, de nombreux paradoxes affleurent. Celui de la santé n'échappe pas à la règle. Dans la société patriarcale du XVIIIe siècle, les mères sont garantes de la délivrance d'héritiers sains et prometteurs. Pour les filles, elles doivent répondre aux standards physiques requis pour faire un bon mariage.

Cependant, le choix de partir sur le continent, même pour des motifs liés à la maladie, suscitent surtout à la fin du siècle des discours teintés de patriotisme, émanant des voyageuses elles-mêmes : quelle image cette exode de valétudinaires donne-t-elle de la nation britannique ? Non sans humour, Hester Piozzi relate qu'à Paris les Françaises habituées à croiser des Anglaises malades sont surprises de

8. Heather R. Betty, *Nervous Disease in Late Eighteenth-Century Britain*, Londres, Routledge, 2016 (1ère éd. 2012) ; Roy Porter et George Sébastien Rousseau, *Gout : the Patrician Malady*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1998. Les maladies réputées "patriciennes" sont la mélancolie pour les dames et la goutte pour l'honnête homme. Les maladies vénériennes sont tabou.

9. Voir Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 3, p. 65 ; *Id.*, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 1, p. 74. En tout état de cause, son époux étant de constitution fragile, la famille a l'habitude de passer d'une ville d'eau à une autre (Bath et Spa) puis en Italie.

10. Rachel Johnson, "Now the scene appears chang'd : Amabel Countess de Grey, "Lifecycles and the Visitor Experience of English Watering Places, 1775-1826", *Journal of the Social History Society*, 2016, vol. 13, n.2, pp. 179-194. La reine Henriette Marie, épouse de Charles 1er, a d'ailleurs institué un lien entre maternité et ville d'eau en se rendant à Tunbridge Wells après le décès d'un enfant prématuré en 1629.

11. Il semble toutefois que l'excuse de santé perd de son intérêt en tant que telle comme justification acceptable du voyage des femmes avec le temps car il apparaîtrait, dans la dernière décennie du XVIIIe siècle, que pour les femmes bien portantes, il soit d'usage que ces dernières puissent directement solliciter auprès de leur époux de partir à la découverte de l'Italie sans lien avec un quelconque motif médical. Voir l'exemple de Lady Webster ou de Lady Palmerston (1792) dans la liste en annexe A.

découvrir qu'il existe encore des représentantes comme elle en parfaite santé :

"Our Paris Friends are melancholy I hear and Madame de Boccage laments her state of low spirits ; is there any foundation for the idea prevalent among us, that we are the only nation where hypochondriac diseases are frequent and that the French are almost wholly free? [...] You are not willing to believe with the Herd in that particular I dare say, yet when a man is sick, we are always sending him to the Continent- I never can think for what ; he had better die at home- and the foreigners only get a notion of England's being unwholesome by seeing such consumptive looking creature come out of its flock to Nice, Montpellier, etc...I dare say they think we are all so ; and you may remember the French Ladies wondering at my healthy looks" ¹².

La voyageuse souligne implicitement que les Anglaises ne sont pas les seules à souffrir d'un état psychique dégradé puisque Madame de Boccage s'en plaint aussi. Il n'y a pas de doute que ce phénomène soit européen ¹³. La seule différence est qu'en France et en Italie, les valétudinaires se rendent uniquement dans des villes d'eau relativement proches de leur lieu d'habitation, tandis que les Anglais auraient en quelque sorte inventé le voyage de santé à l'étranger.

La thérapie de la mobilité et du voyage est ancienne puisque les philosophes grecs avaient déjà vanté ses vertus. Les médecins préconisent, dès la fin du XVIIIe siècle, dont Thomas Sydenham, le dépaysement afin de retrouver un environnement sain et de la nouveauté ¹⁴. Comme le climat lugubre et froid tel que représenté par les Anglais est réputé faire empirer l'état des malades, c'est ainsi que naît la pratique du voyage de santé, qui contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, en raison de son succès au XIXe siècle, semble s'imposer dès les débuts du Grand Tour.

12. Lettre de Mrs Hester Piozzi à Samuel Johnson du 18 septembre 1777 in Hester Piozzi, *Letters to and from Samuel Johnson*, Londres, 1788, vol. 1, p. 378.

13. Voir en ce sens, Angus Gowman, "The problem of Early Modern Melancholy", *Past and Present*, vol. 191, 2006, p. 80 et p. 84. Le développement de la maladie est notamment lié à l'intérêt suscité par l'abondante littérature médicale accessible par les élites européennes.

14. Sur une description complète des différentes théories concernant l'environnement, le climat et de manière générale "la géographie médicale", voir Brian Dolan, *Ladies of the Grand Tour...*, *op.cit.*, pp. 150-154. ; Heather R. Beatty, *Nervous Disease...*, *op.cit.*, chapitre 4 "The Pursuit of Health : The Treatment of Nervous Disease". Voir aussi Jonathan Andrews, "Letting Madness Range : Travel and Mental Disorder, c. 1700-1900", in R. Wrigley et G. Revill (dir.), *Pathologies of Travel*, 2000, Amsterdam et Atlanta, Ed. Rodolpi, pp. 25-88.

Robert Burton, dans son ouvrage, *Anatomy of Melancholy*, publié en 1621, consacre ainsi le voyage comme la meilleure thérapie pour les mélancoliques :

"[There was] no better physick for a melancholy man that change of aire and variety of places, to travel abroad and see fashions" ¹⁵.

De la même manière que les marginaux ("outcasts") sont envoyés à l'étranger ¹⁶, les malades sont également mis à distance de leur pays d'origine ¹⁷. L'éloignement doit permettre aux malades et à leurs proches de ne pas être atteints dans leur réputation, en étant épiés ou faisant le sujet de la rumeur des voisins ¹⁸. Les places de santé ont donc pour vocation de rassembler un ensemble d'individus atteints dans leur corps, ce qui rend le regard des autres plus facile. L'affliction des familles est également un spectacle difficile mais courant. La société de cure a beau être de distinction, elle reste aussi marquée par la maladie et ses conséquences.

Dans les faits, ce ne sont pas les femmes qui prennent la décision de partir. Elles sont contraintes de le faire sur la recommandation voire l'injonction des médecins. Lady Amabel Polwarth a suivi les instructions du médecin personnel de Lord Polwarth en Angleterre, Docteur Fordyce, qui l'a confié à un autre médecin, Docteur Roberston, qui a pris en charge le traitement sur place à Nice ¹⁹. La thérapie du voyage est souvent critiquée par les patients eux-mêmes, sous l'influence de la littérature et des représentations satiriques, car elle révèle souvent la solution commode pour des professionnels de santé, ayant épuisé toutes les autres ²⁰.

La corrélation entre l'influence de l'environnement et du climat sur la santé

15. Citation empruntée à Jonathan Andrews, "Letting Madness...", in in R. Wrigley et G. Revill (dir.), *Pathologies of Travel*, *op.cit.*, p. 28.

16. Il convient de préciser que le terme "abroad" désigne dans les traités médicaux autant la campagne que les villes d'eau anglaises (par opposition à la ville) ou le continent.

17. Jonathan Andrews souligne d'ailleurs que dans le monde gréco-romain, l'exil est prononcé en cas de crime alors que chez les Britanniques, certaines catégories de la population, notamment les valétudinaires qui subissent leur état, connaissent le même sort que les individus ayant transgressé les codes de la bonne société. Jonathan Andrews, "Letting Madness Range : Travel and Mental Disorder c. 1700-1900" in R. Wrigley et G. Revill (dir.), *Pathologies of Travel*, *op.cit.*, p. 26.

18. *Ibidem*. ceci est d'autant plus vrai dans le cas d'un déséquilibre mental.

19. Lettre de Lady Amabel Polwarth à la Marchioness Grey du 6 avril 1778, RO Bedford, L30-9-60-132.

20. Au tournant du XIXe siècle, Thomas Beddoes dans son guide médical publié en 1802 évoque le mot magique du "voyage" : "for how could a tender family doctor in the capital bear to think that the son or daughter of a dear friend of his should die at home, just under his nose?". Voir Roy Porter, *Bodies Politic : Disease, Death and Doctors in Britain, 1650-1900*, *op.cit.*, chapitre 6 "Profiles of Patients".

est également très ancienne puisque dès l'antiquité, Galien et Hypocrate ont relevé l'impact des saisons sur le corps humain. A la fin du XVII^e siècle, Thomas Sydenham, du courant néo-hypocratique, a recherché la cause des épidémies, notamment la peste de 1665 à Londres dans la qualité de l'air²¹. A partir de ces écrits, la conviction s'installe dans l'esprit des médecins du XVIII^e siècle que le climat britannique est impropre à certaines maladies et qu'un voyage dans le sud de la France est nécessaire²². Avant son arrivée à Nice, Lady Amabel Polwarth est donc préparée à concevoir le climat chaud de Nice comme un bienfait ainsi qu'un air incomparablement supérieur à celui que l'on peut trouver en Angleterre :

"It is as plain that a cold journey, jolting roads and a worry of spirits, is not a way to mend the mood, we hope that quiet and this undisputably fine air will enable us to send you good accounts"²³.

L'accueil et l'hospitalité des malades comprend non seulement les patientes qui ont été envoyées dans un climat chaud par leur médecin mais aussi leurs proches. Les problèmes de santé des voyageuses correspondent à des degrés divers de gravité mais des pathologies sont visibles pour la quasi-totalité de cette population. Lady Amabel Polwarth est en bonne santé mais la maladie de son époux qui va en empirant pendant son séjour à Nice atteint son moral, ce qui la place comme pour de nombreuses Anglaises, espérant la guérison d'un proche, dans un état semi-dépressif. En 1792, la comtesse de Spencer, qui pourtant accompagne sa fille, Lady Duncannon, qui a vraisemblablement souffert d'un accident cardio-vasculaire ayant entraîné une paralysie de certains de ses membres, se retrouve régulièrement indisposée par des troubles passagers qui l'oblige parfois à être alitée²⁴. Lady Spencer doit également faire face à des handicaps comme une diminution de l'acuité visuelle, nécessitant de porter des lunettes très fortes qui lui causent de la fatigue²⁵. Face non seulement à des inquiétudes réelles sur l'avenir de ses filles, la comtesse de Spencer rejoint les membres d'une communauté bri-

21. Louis-Marie-Frédéric Picard, *Thomas Sydenham : sa vie, son œuvre*, Dijon, 1889, pp. 46-52.

22. Il s'agit bien-entendu de Montpellier ou de Nice, bien que cette dernière soit située sur le territoire des États de Savoie. Thomas Sydenham a notamment soutenu que la brume londonienne aurait une influence négative, favorisant l'augmentation des cas de tuberculose. Voir Roy Porter, *Doctor of Society : Thomas Beddoes and the sick trade in late Eighteenth-Century*, Londres et New York, Routledge, 2016, p. 115.

23. Lettre de Lady Polwarth à la Marchioness Grey du 3 janvier 1778, RO Bedford, L 30-9-6-122.

24. Lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 20 mars 1792, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75640.

25. Lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 21 janvier et du 4 février 1792, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75640.

tannique affaiblie. Une variété de maux existe donc même si les pathologies les plus communément évoquées sont la mélancolie et la phtisie connue sous le terme de tuberculose au XIXe siècle. Le traité de Whytt publié en 1764, *On Nervous, Hypochondriac, or Hysterical Diseases*, a mis en évidence le lien physiologique entre le mental et le corps²⁶. C'est pourquoi, il convient d'envisager dans l'état de santé des voyageuses autant les désordres physiques que psychiques.

En 1767, Nice incarne une destination proprement anglaise, répondant à des maux anglais. Le climat de Nice cristallise l'espoir d'une guérison : " I hear Lord Holland is determined to spend the winter at Nice. By what I hear it is quite an English town, as there are quantities there for their health. By all accounts, it a most charming climate" ²⁷.

Il ne s'agit pas de faire ici un état général de l'histoire de la médecine à Nice : il s'agit plutôt d'envisager l'accueil et l'intégration des voyageuses sous l'angle de la maladie et des sociabilités de cure. Dans les chapitres précédents, nous avons mis l'accent sur l'importance de la représentation, même dans l'espace privé. La "théatricalité" que suppose l'étiquette et les rituels de la bonne société gouvernent les actes de la vie mondaine et tend ainsi à occulter l'existence de moments partagés dans l'intimité qui semblent moins codifiés. Cela ne signifie pas pour autant que la hiérarchie sociale n'est pas respectée lorsque les protagonistes ne sont pas exactement sur un même pied d'égalité comme cela a été souligné tout au long de ce travail, mais la maladie constitue de manière indéniable un facteur qui resserre les liens entre les voyageuses.

Selon Elizabeth Garms-Cornides, la volonté de mise à l'écart des femmes par rapport aux sociabilités mondaines du groupe serait dans la plupart des cas dictée par la nécessité ou la maladie car il est de la nature des dames de distinction de souhaiter être en société et de ne pas rechercher la solitude²⁸. Cette interprétation semble implicitement faire référence à "l'esprit de société" du XVIIIe siècle et à la représentation d'un être social et convivial²⁹. Pour interroger les rapports entre intimité et nécessité ainsi qu'entre devoir de socialisation et désir de solitude, il convient de distinguer différentes actrices : les voyageuses-accompagnantes et les

26. Heather R. Beatty, *Nervous disease...*, *op.cit.*, chapitre 1 "Defining Nervous Disease in Eighteenth Century Britain".

27. Lettre de Lord William Kildare à la duchesse de Leinster du 11 novembre 1767 (neveu de la voyageuse Lady Caroline Holland), *Correspondence...*, *op.cit.*, vol. 3, p. 497.

28. Elisabeth Garms-Cornides, "Essiste un Grand Tour...", in Dinora Corsi (dir.), *Altrove...*, *op.cit.*, pp. 183-184.

29. Maurice Agulhon, *Pénitents et Francs-Maçons de l'ancienne Provence. Essai sur la sociabilité méridionale*, Paris, Fayard, 1984 (1ère éd. 1960).

voyageuses-malades.

L'objet de ce chapitre est de démontrer d'une part, que la société de cure comprend des rythmes d'interaction divers, qui peuvent être très limités pour l'entourage proche d'un malade. Nous nous intéresserons plus spécialement aux exemples des voyageuses-accompagnantes dont l'accès aux sociabilités locales est entravé par la prise en charge d'un malade confiné, contraignant ces voyageuses à privilégier l'espace domestique et les cercles confidentiels. C'est en quelque sorte la négation de l'accueil, même si elle est subie. Cependant, cette situation contrainte ouvre sur des sociabilités féminines informelles qui caractérisent un espace social qui peut impliquer un accueil, même réservé à une ou deux personnes. D'autre part, malgré les représentations sociales souvent flatteuses de la mélancolie, il sera démontré qu'elle ne constitue pas qu'une façade extérieure avantageuse à mobiliser. L'expérience des voyageuses anglaises révèle au contraire de réelles souffrances. L'hospitalité comme offre de rencontres et d'amusements est alors vécue comme une obligation. Le refus de l'hospitalité est une aspiration à l'isolement, même si le devoir de représentation impose un certain nombre d'apparitions en société. La mélancolie met également en lumière le paradoxe entre la prescription thérapeutique de la bonne compagnie et une pathologie dont l'un des symptômes majeurs est de rejeter toute sociabilité. Enfin, la maladie conjugée à l'éloignement de la patrie d'origine favorise des liens de solidarité au sein de la communauté britannique qui font intervenir, dans les cas dramatiques, des représentantes de l'aristocratie britannique plus âgées, en tant que facilitatrice et source d'autorité.

9.1 Retrait domestique, solitude et isolement

Avant d'examiner les sociabilités en retrait de la vie mondaine, il convient de préciser qu'elles font partie du voyage de manière générale, ce que nous avons souligné dans le cadre de l'hébergement, comme temps de ressourcement et de repos. Toutefois, dans le cas des épouses accompagnant un valétudinaire, celles-ci sont plus fréquentes et plus longues. Elles prennent place à la fois dans l'espace domestique mais aussi dans le cadre naturel, lors d'excursions qui se distinguent des promenades en larges groupes à l'initiative de la noblesse locale.

9.1.1 Les temps de l'intimité

Ils correspondent à des moments familiaux et d'amitié³⁰. Lorsque Lady Amabel Polwarth s'exile à Nice pour la santé de son époux, elle part avec un serviteur venu de leur maison en Angleterre qui joue d'ailleurs à Nice le rôle de maître d'hôtel, exerçant probablement de nombreux rôles suivant les besoins³¹. Elle fait également appel à du personnel local. Il semble y présider une bonne entente avec les servantes niçoises :

"Here are two housemaids, the oldest and the neatest of them was in the house when we came, and made me laugh by her remarks on the English crying, chauffez ceci, chauffez cela and never were satisfied that things were sufficiently air'd"³².

Selon Brian Dolan, l'inconfort du voyage favorise la familiarité entre les maîtresses et leurs servantes³³. Il est difficile de déterminer si des relations complices sont nées de cette rencontre, faute d'éléments complémentaires sur cette question. Toutefois, il semble qu'un serviteur niçois, un certain Louis au service de Lord Polwarth a donné suffisamment satisfaction au point de lui proposer de l'employer en Angleterre, ce qui constitue d'ailleurs une pratique courante du voyage d'Italie et du Grand Tour. Selon Lady Amabel Polwarth, les servantes niçoises se méfient des exigences des Anglais, ce qui limite leur esprit d'initiative³⁴.

D'autres membres semblent occuper une position ambiguë, comme le cas de Mrs Barker semble illustrer. Nous avons vu dans le chapitre 7 que cette dernière s'est rendue utile en offrant ses compétences en confection et couture³⁵. Son aide pourrait être le fait de l'amitié mais certains éléments font plutôt penser à une relation proche du *Companionship*, destinée à entourer les époux Polwarth à l'étranger. Selon la définition d'une dame de compagnie ("companion") dans le *Oxford English Dictionary*, celle-ci, bien que recevant un salaire, vit sous le même toit que la personne qu'elle accompagne et elle bénéficie d'un statut de pair plutôt que d'inférieur. Toutefois, il apparaît que la vocation principale de ce contrat est l'hébergement³⁶. Dans le cadre du voyage de santé, une variante de ce système

30. Naomi Tadmor a montré qu'au XVIIIe siècle, la famille au sens strict doit être dépassée pour inclure les membres de la famille mais aussi les dépendants et la parentèle. Naomi Tadmor, *Family and Friends in Eighteenth-Century England*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.

31. Lettre de Lady Amabel Polwarth du 16 février 1778, RO Bedford, L 30-9-60-127.

32. *Ibidem*.

33. Brian Dolan, *Ladies of the Grand Tour...*, *op.cit.*, p. 138.

34. *Ibidem*.

35. Voir chapitre 7, section 7-1-3 "La garde-robe des voyageuses".

36. Betty Rizzo, *Companions without vows*, *op.cit.*, p. 26.

semble avoir cours, notamment pour des femmes de la *Middle-Class* qui sont auteur comme dans l'exemple de Elizabeth Carter qui accompagne Mrs Elizabeth Montagu à Spa en 1763³⁷. Il n'y a pas de versement de salaire ni d'habitation commune, le lien de "dépendance" est implicite. En revanche, une prise en charge des frais du voyage ou au minimum l'offre de faire voiture commune avec une protectrice plus fortunée permet d'un côté, pour la personne en manque de ressources, de bénéficier d'une cure à l'étranger et de l'autre, pour celle qui invite en quelque sorte, d'avoir la garantie d'une compagnie nécessaire pour faire bonne figure en société³⁸.

Dans l'exemple de Mrs Barker à Nice, il apparaît dans les écrits personnels de Lady Amabel Polwarth que cette dernière a voyagé avec la suite des époux Polwarth. Bien que ne logeant pas dans le même hôtel, il semble acquis qu'elle doit veiller sur eux d'une manière ou d'une autre :

"Mrs Barker desires her compliments and begs to assure that she endeavours to be of all use she can and indeed it is very satisfactory to me that she is here " ³⁹.

Elle semble faire partie du réseau de relations de Lady Grey et a peut-être été associée au voyage par ses soins. Mrs Barker est en lien avec la bonne société puisqu'elle retrouve à Nice des connaissances qui semblent appartenir à la *gentry*⁴⁰. Elle réside à Londres dans le quartier de Mayfair, rue Curzon Street, qui est un quartier prisé par l'aristocratie, mais Lady Amabel Polwarth précise qu'il s'agit d'une habitation modeste⁴¹. Il apparaît également que Mrs Barker se sent investie de la mission d'écrire plusieurs fois par semaine à Lady Grey afin que les

37. Elizabeth Carter (1717-1806) est poète, traductrice et auteur. Elle fait partie des membres du mouvement des *Bluestockings* initié par Elizabeth Montagu. Judith Hawley, "Carter Elizabeth", *ODNB*. Sur la relation entre les deux femmes à Spa, voir Mascha Hansen, "Medicinal Sociability : British Bluestockings and the Continental Spa", in Sebastian Domsch et Mascha Hansen (dir.), *British Sociability in the European Enlightenment. Cultural Practices and Personal Encounters*, Greifswald, Palgrave Macmillan, 2021, chapitre 5.

38. Pour une femme mariée, la dame de compagnie fait également office de "chaperon" dans le sens où la réputation d'une dame de qualité est supérieure en étant accompagnée par d'autres femmes. Voir Rachel Johnson, "Now the Scene appears chang'd...", *art.cit.*, p. 186.

39. Lettre de Lady Amabel Polwarth du 23 avril 1778 à la Marchioness Grey, RO Bedford, L 30-9-60-136.

40. C'est le cas pour Monsieur Lee comme indiqué plus haut mais aussi pour un certain monsieur Boothby, poète et botaniste. Journal de Lady Amabel Polwarth, 24 janvier 1778, f. 172. Brooke Boothby (1743-1824). John Ingamells, "Boothby Brooke", *op.cit.*, p. 104.

41. Lady Amabel Polwarth fait mention de son "little low cabin in Curzon Street", tandis que Lady Grey occupe des appartements spacieux à Saint James's Square. Lettre de Lady Polwarth à la Marchioness Grey du 6 février 1778, RO Bedford L 30-9-60-125.

nouvelles soient plus régulières, tandis que Lady Amabel Polwarth avoue ne pas excéder le rythme d'une lettre par semaine⁴².

En 1792, la comtesse de Spencer est amenée à financer le voyage de sa fille, la duchesse de Devonshire, qui ne reçoit aucun versement du duc pendant son séjour à l'étranger ainsi que celui de sa fille cadette, Lady Duncannon, qui a également de nombreuses dettes. Lady Elizabeth Foster a accepté de partir avec la duchesse sous le couvert de l'amitié, mais il n'est pas clair si elle a bénéficié ou non d'une aide autre que celle de sa famille⁴³.

La lecture occupe une place importante dans l'intimité. Lady Amabel Polwarth indique qu'elle partage des réflexions et des moments de lecture avec Mrs Barker qui ont un lien avec leur voyage. Les lettres de Madame de Sévigné évoquent le sud de la France (notamment la Provence) mais elles font écho à l'expérience du voyage, par l'éloignement, l'attente de réponses qui sont décalées dans le temps :

"Mrs Barker bought Madame de Sévigné's letters and we are now looking over them, which puts me in the honour of quoting them. I never understood so well a hundred of the Ideas contain'd in them, particularly that of always answering your Friends at Cross purposes"⁴⁴.

Les lettres de Riccoboni ont pour objet l'étude de la langue italienne, tandis que le guide de Nice par Tobias Smollett est également mentionné comme un ouvrage intéressant. L'Anglaise reproche néanmoins au médecin écossais un certain nombre d'exagérations. Les livres sont généralement acquis auprès d'autres Britanniques. Mrs Barker a acheté les lettres de Madame de Sévigné à Lord Rivers dans des escales antérieures. Selon Lady Amabel Polwarth, l'échange de livres est tel qu'ils ont pu constituer, surtout à Paris et à Lyon, une bibliothèque décente⁴⁵.

En 1792, la comtesse de Spencer relate également la lecture des lettres de Madame de Sévigné avant de recevoir de la société lors de ses assemblées :

"Company is come and I have sent the Dss [Duchess] to them. She has been reading some of Madame Sévigné's letters. It is not the most

42. Lettre de Lady Polwarth à la Marchioness Grey, RO Bedford L 30-9-60-126 : "For my part I believe Mrs Barker has spoiled me for I am grown so craving and insatiable".

43. Lettres de Lady Spencer à Caroline Howe du 27 mars 1792, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75640.

44. Lettre de Lady Polwarth à la Marchioness Grey du 10 février 1778, L 30-15-12-45.

45. *Ibidem*. Lady Amabel Polwarth mentionne aussi l'envoi de livres envoyés par sa famille. Lettre de Lady Amabel Polwarth du 9 juin 1778, RO Bedford, L 30-9-60-149. Contrairement aux principales villes d'eau anglaises où il existe des *Circulating Libraries*, il n'est pas fait mention de librairie ou de bibliothèque accessible aux voyageuses. Toutefois, selon André Compan, la librairie du chapitre de la cathédrale était accessible aux étrangers. Voir André Compan, *Histoire de Nice...*, *op.cit.*, p. 177.

brilliant ones I like the best but those written at les Rochers where her own delightful imagination has more room to Exert itself. I have not read a letter of hers for Years and was delighted with the three we dipped into" ⁴⁶.

Alors que l'espace domestique constitue un lieu de repli et de repos, la promenade dans la campagne représente le moyen pour les épouses accompagnantes de dissiper leur anxiété. Les promenades sont généralement effectuées "en famille" c'est-à-dire avec des relations proches. Dans le cas de Lady Amabel Polwarth, elle est contrainte au début du séjour de se promener avec la seule compagnie du médecin assigné à son époux, Docteur Roberston et un serviteur puisque Mrs Barker, souffrant à son arrivée d'une crise de rhumatisme, a plutôt accompagné Lord Polwarth dans des sorties limitées ("airings"). Par la suite, Mrs Barker et Lady Amabel Polwarth ont visité l'arrière-pays le long des grandes routes du Var, de Turin et de Villefranche ⁴⁷. Miss Egerton, lorsque sa mère est alitée, fait des promenades en voiture grâce à une amie de ses parents, Lady Gordon ⁴⁸.

Cette activité physique est associée à d'autres plaisirs comme l'équitation ou la promenade à dos de mulet. Elle est liée également à la pratique du "sketching", très en vogue lors des dernières décennies du XVIIIe siècle parmi les femmes ⁴⁹. Dans les traités sur l'art du paysage et du pittoresque que les voyageuses connaissent bien, William Gilpin soutient que le dessin est un mode d'amusement permettant d'occuper l'esprit du voyageur ⁵⁰. Les dames anglaises de la haute société ont accès en Grande-Bretagne à des cours avec de grands professeurs comme Paul Sandby ou Alexander Cozens ⁵¹.

46. Lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 15 mars 1792, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75640. Il convient de souligner que l'anxiété de la comtesse relative à ses deux filles favorisent le retrait dans l'espace domestique, par comparaison avec son expérience de Nice en 1769. La comtesse accompagne alors des jeunes enfants dont Harriet qui est déjà en mauvaise santé sans pour autant être dans un état trop inquiétant et elle affirme qu'elle a renoncé à toute lecture avec son époux en raison de leurs multiples engagements mondains au sein de la société locale.

47. Lettre de Lady Polwarth à la Marchioness Grey du, L 30-9-60-124 ; lettre de Lady Polwarth à Jemima Robinson, Baroness Granham, L 30-13-12-46.

48. Miss Egerton, *Diary...*, *op.cit.*, p. 103.

49. Isabelle Baudino, "Entre art et artisanat : les femmes amateurs artistes en Grande-Bretagne au XVIIIe siècle", communication lors de la journée d'étude de l'Université de Nice-Sophia-Antipolis (Centre de la Méditerranée Moderne et Contemporaine) du 13 septembre 2013 : "Pour l'amour de l'art ? Les enjeux de la pratique amateur de l'art dans l'Europe des Lumières.

50. William Gilpin, *Three Essays on the Picturesque ; on Picturesque Travel, and on Sketching Landscape ; to which is added a Poem, on Landscape Painting*, Londres, R. Blackmire, 1792, p. 41 et 51. La maîtrise du langage esthétique est manifeste dans la description des jardins royaux à Turin par Anne Miller par exemple. Voir Anne Miller, *Letters...*, *op.cit.*, pp. 69-71.

51. Kim Sloan, *A Noble Art : Amateur Artists and Drawing Masters c. 1600-1800*, Londres,

Mary Harcourt est également à Nice pour la santé de son époux. Il semble qu'elle en ait profité pour découvrir seule la campagne et poursuivre ses activités de dessin à Nice⁵². Elle a fait graver sur cuivre ses vues de la ville de Nice et de l'arrière-pays du comté de Nice, constituant ainsi des aquatintes, pour un usage privé et offertes comme cadeau à l'attention de plusieurs amies dont Lady Anne Damer, aujourd'hui conservées dans les collections de divers musées en Grande-Bretagne et à l'étranger dont la *Tate Gallery* à Londres, le Yale Center of British Art aux Etats-Unis et au musée Masséna à Nice⁵³. Il est intéressant de noter que le conservateur Kim Sloan, ne disposant pas de preuve d'un voyage de l'Anglaise à Nice, a conclu à des copies faites à partir d'autres croquis rapportés de Nice, notamment par sa soeur, Miss Elizabeth Danby, présente de 1783 à 1786. Une lettre de Lady Penelope Rivers du 3 mars 1786 permet de lever le doute de la venue à Nice de Mary Harcourt et de la réalisation de ces vues sur le motif⁵⁴. Des vues de la ville de Turin sont mentionnées dans le testament de Mary Harcourt : il apparaît que celles-ci ont été conservées par les bénéficiaires dans des collections privées⁵⁵.

Lady Amabel Polwarth, également élève d'Alexander Cozens, profite de cette activité pour occuper le temps d'un séjour qui se prolonge⁵⁶.

La botanique devient à la fin du XVIIIe siècle une occupation pour les voyageuses à Nice dans le cadre de sorties dans l'intimité. Cette pratique se poursuit au cours du XIXe siècle avec l'aide du naturaliste Antoine Risso⁵⁷. La comtesse de Spencer affirme que le fait de collecter des fleurs dans la campagne est une activité qui la distrait et elle fait profiter de ses connaissances à sa fille (qui continue à avoir une marge d'action limitée à l'extérieur en raison de sa paralysie) et à son

British Museum Press, 2000, pp. 148-149. Paul Sandby (1731-1809) et Alexander Cozens (1717-1786). Ce dernier enseigne à Eton.

52. Voir annexe A, Mary Harcourt (1786).

53. Notice d'autorité de Kim Sloan, conservatrice du département des gravures et dessins au British Museum.

54. Lettre de Lady Penelope Rivers à Lady Erne du 3 mars 1786 à Nice, RO Sheffield, M-544-3 : "Mrs Harcourt is arrived [at Nice] and my poor cousin the General so alter'd by a stroke of the palsy that I should have hardly known him".

55. Voir National Archives, Prob. 11/1811.

56. Dans son journal, elle mentionne des séances de dessin sur le fort de Montalban, au couvent de Saint Pons et des Recollets ainsi qu'une vieille ville sur la route du Var. Journal de voyage de Lady Amabel Polwarth, entrées du 25 février, 11 mars, 21 mars, 23 mars, 28 avril et 2 mai 1778, RO Leeds, WYL 150, vol. 5.

57. Je me permets de renvoyer à mon mémoire de Master, *Le voyage des élites féminines britanniques dans le comté de Nice de 1770 à 1837*, sous la direction de Liliane Pérez et de Pierre-Yves Beaurepaire, Université de Paris, 2015, pp. 139-144.



FIGURE 9.1 – Mary Harcourt (1750-1833), *A View taken from a villa near the road to the Var*, 1786, Aquatinte, Nice, Bibliothèque de Cessole.



FIGURE 9.2 – Mary Harcourt (1750-1733), *A View of the town of Nice and its environ taken from the road to Villafranca*, 1786, Aquatinte, Nice, Bibliothèque de Cessole.

neveu, en leur donnant quelques leçons⁵⁸. L'éducation des filles est d'ailleurs une question qui préoccupe les femmes de la haute société comme nous l'avons vu en ce qui concerne Lady Mary Wortley Montagu à l'égard de sa petite-fille⁵⁹. Ainsi, la comtesse de Spencer affirme engager de son temps pour faire étudier la fille de Lady Duncannon, Caroline⁶⁰ :

"My principal occupation when I am not with Harriet is teaching little Caroline [...] I give up much of my time to this because it is of use to the Child and pleases her Mother [...] besides I am wholly unfit for anything else, for I cannot follow my usual occupations at all"⁶¹.

Malgré le plus grand isolement des voyageuses-accompagnantes, ces dernières semblent souffrir en réalité plus d'anxiété que d'ennui. Même à la fin du XVIIIe siècle, la tradition du voyageur éclairé qui doit profiter du voyage comme une ouverture de l'esprit et l'opportunité d'apprendre reste prégnante⁶². L'intimité correspond à un temps personnel avec une société de quelques personnes mais ne signifie pas pour autant une attitude passive, même pour certaines voyageuses malades comme Lady Duncannon et ne disposant pas de l'usage de certains de ses membres⁶³. Ces temps correspondent à des pauses par rapport au tourbillon des sociabilités aristocratiques sans constituer la dominante du voyage, sauf dans les cas les plus sérieux de la maladie. Ces sociabilités féminines en retrait correspondent d'ailleurs à des pratiques courantes dans les villes d'eau en Angleterre⁶⁴.

58. Lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 16 mars 1792; voir aussi sur la botanique comme "amusement", lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 7 avril 1792, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75640. Son neveu, William Poyntz, est hébergé dans leur villa et la comtesse lui a crédité une somme auprès de son banquier avant son arrivée à Nice. Lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 17 février 1792, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75640.

59. Voir chapitre 5, section 5-2-3 "La conversation comme lieu d'échange culturel et de communication".

60. Caroline Lamb (1785-1828).

61. Lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 16 janvier 1792, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75640.

62. Voir notamment le guide de Thomas Nugent, lu par de nombreuses voyageuses, qui dans sa préface, déclare que la principale vertu du voyage est d'ouvrir l'esprit des individus grâce à la circulation des savoirs. Thomas Nugent, *The Grand Tour*, Londres, vol. 1, 1749.

63. Au cours du séjour, Lady Duncannon retrouve progressivement l'usage de ses doigts en s'exerçant à la mandoline alors qu'au début du séjour, sa main est insensible.

64. Amanda Herbert, *Female Alliances...*, *op.cit.*, chapitre 4 "Hot Spring Sociability : Women's Alliances at British Spas".

9.1.2 Mélancolie et sociabilité

Le principe de la socialisation est acquis dans le cadre du voyage. Il est imposé par les codes de la bonne société comme processus d'appartenance au groupe. Il est également préconisé dans le cadre de la thérapie de la mélancolie mais cela n'est pas sans entraîner certains paradoxes.

Deux auteurs ont principalement contribué à créer une représentation collective de la mélancolie comme une maladie de distinction au XVIIe siècle et au début du XVIIIe siècle. Cette "valorisation" sociale de la maladie s'est forgée par le contact des médecins de famille et les élites britanniques. Un consensus s'est dégagé entre les demandes d'exclusivité sociale des patients de la haute société et la prescription de voyages à but thérapeutique⁶⁵. Dans son traité publié en 1621, *The Anatomy of Melancholy*, Robert Burton a ouvert la voie vers une interprétation flatteuse de la mélancolie en l'attribuant de préférence aux individus instruits (ceux pouvant se prévaloir de la notion de "gentility") et aux poètes⁶⁶. C'est également pour répondre aux attaques à l'encontre de la santé publique britannique, qui compterait un plus grand nombre de patients qu'en France par exemple, que le célèbre médecin de Bath, Georges Cheyne, véhicule auprès du public dans son ouvrage, *The English Malady* qui fut publié en 1733 puis ayant fait l'objet de sept éditions ultérieures, l'idée selon laquelle la mélancolie ne doit plus être interprétée comme un fléau national mais au contraire comme l'illustration d'une société civilisée et raffinée⁶⁷. Cette acceptation de la maladie a été ensuite reprise dans les publications médicales postérieures⁶⁸.

Que faut-il entendre par "mélancolie" au XVIIIe siècle ? Cette maladie nerveuse n'est pas une invention de la fin du XVIIe siècle, elle avait été mise en évidence dès l'antiquité et Aristote avait déjà perçu la fréquence plus élevée de cette affliction chez les poètes, ce qui a ensuite été repris par les médecins de la fin du XVIIe siècle et du début du XVIIIe siècle relativement aux sujets créatifs, in-

65. Heather R. Beatty, *Nervous disease...*, *op.cit.*, chapitre 1 "Defining Nervous Disease in Eighteenth Century Britain" et chapitre 4 "The Pursuit of Health : The Treatment of Nervous Disease".

66. *Ibidem*, chapitre 1. Le critère social est défini par la capacité à acquérir des manuels de santé coûteux afin de détenir une culture médicale personnelle.

67. Emily Betz, "Melancholy : the evolution of the English Malady, c. 1550-1750", *Trinity Postgraduate Review Journal*, vol. 18 , no. 1 , 2019, pp. 95-113, <https://ojs.tchpc.tcd.ie/index.php/tpj/article/view/1308>. Voir aussi Roy Porter, *George Cheyne : English Malady*, Londres, Routledge, 1991.

68. Le traité de Robert Whytt (1764) souligne notamment le caractère exceptionnel des patients mélancoliques : "an ailment "owing to an uncommon delicacy or unnatural sensibility of the nerves". Voir Heather R. Beatty, *Nervous disease...*, *op.cit.*, chapitre 1 "Defining Nervous Disease in Eighteenth Century Britain".

telligents et sensibles. Robert Burton a dégagé plusieurs symptômes caractérisant la mélancolie : la tristesse, la peur et l'accablement ("dejection"). Souffrant d'un désordre de l'imagination, l'individu n'est plus capable d'exercer sa raison. Il se fonde sur la tradition hippocratique, en puisant dans la théorie de l'équilibre des humeurs, en qualifiant la mélancolie comme un excès de bile noire. Il démontre le lien entre maux physiques et psychiques car l'esprit influence le corps et réciproquement, évoquant des manifestations physiques comme des douleurs, des sueurs voire même des troubles gastriques...⁶⁹.

Au début du XVIII^e siècle, le médecin Sir Richard Blackmore confirme les symptômes mis en évidence par Robert Burton⁷⁰. Ils conduisent à des degrés distincts de gravité créant chez le patient véritablement atteint un rejet de toute interaction sociale. Toute aide est alors écartée, le repli sur soi condamne tout désir de rencontre ou de réconfort. Face à son désespoir, l'individu rumine des pensées négatives⁷¹. A l'inverse, certains mélancoliques chroniques ou souffrant d'un mal peu profond sont en capacité de suivre les recommandations médicales visant à encourager la socialisation afin de sortir d'une spirale enfermante et ankylosante. L'exemple est même donné par Samuel Johnson, lui même souffrant de mélancolie chronique mais de manière modérée, qui prône à ses amis les prescriptions de Robert Burton de ne pas rester seul et d'être occupé :

"But how to escape this uneasiness? By company and business. Get and keep about you those with whom you are most at ease and contrive for the mornings something to do and bustle about it as much as you can. If you think London a place of more amusements come hither or take any other kind of harmless diversion, but diversion of some kind or other you cannot at present be without. To muse and think will do you much harm, and if you are alone and at leisure, troublesome thoughts will force themselves on you"⁷².

Toutefois, la thérapie du voyage n'est pas sans contradiction, notamment l'ex-

69. Heather R. Beatty, *Nervous disease...*, op.cit., chapitre 1 "Defining Nervous Disease in Eighteenth Century Britain".

70. Diane Buie, "Prescription for Melancholy...", in Annick Cossic-Péricarpin et Hélène Dachez (dir.), *La sociabilité en France et en Grande-Bretagne...*, op.cit., pp. 105-107.

71. *Ibidem*. Diane Buie cite notamment le traité du Docteur Faucett, *Observations on the Nature, Causes and Cure of Melancholy* (1780), p. 1 : "In this dreadful state, every pleasing idea is banished, and all the sources of confort in life are poisoned".

72. Samuel Johnson, *The Letters of Samuel Johnson*, éd. George Birbeck Hill, New York, Harpers Brothers, vol. 2, 1892, p. 266. Voir aussi Diane Buie, "Prescription for Melancholy...", in Annick Cossic-Péricarpin et Hélène Dachez (dir.), *La sociabilité en France et en Grande-Bretagne...*, op.cit., pp. 117-122.

cès de divertissements et de sociabilités. Dans la dernière décennie du XVIII^e siècle, Thomas Gisborne fait remarquer les limites de la prescription de la ville d'eau ou de la station balnéaire qui invitent sans doute les patients à changer d'environnement, d'air et de compagnie, mais le rythme des amusements mené par les curistes en meilleure santé devient rapidement incompatible et dangereux avec la thérapie initialement préconisée :

"[In] The scenes of resorts, whether inland or on the sea-coast [...], the predominant spirit is thoughtlessness. And thoughtlessness, every weary of its own vacuity, flies with restless ardour from diversion to diversion, and stimulates the inherent love of entertainment, which in most persons, requires to be curbed than to be inflamed. The contagion spreads, in the first place, among those whose presence is owing to other causes than sickness; but in a short time, it extends to many persons who are come in quest of health; and often affects them so powerfully, that the hurry of the evening more than counterbalances the salubrious influence of air and waters⁷³.

Comme nous l'avons vu, le voyage comme solution thérapeutique est réputé apporter au malade une variété d'objets nouveaux stimulant la curiosité, permettant de chasser le train de pensées qui crée un sentiment de mal-être. Laetitia Houblon, qui ne semble pas pourtant souffrir de mélancolie reprend à son compte les mêmes termes employés par Robert Burton sur la variété d'objets propice à un bon rétablissement ainsi que le lien entre l'esprit et le corps :

"Assisted by variety of objects and this heavenly climate, I have obtained an exemption from bodily ills; can scarcely believe that I be I"⁷⁴.

Il ressort de cette affirmation une connaissance des principes de base du voyage de santé. Deux voyageuses, également imprégnées de cette culture médicale, témoignent en revanche d'une réelle souffrance et d'une mélancolie ouvertement partagée avec les destinataires de leurs lettres. Leurs cas révèlent un refus ou un rejet d'être en société qui ne semble pas constituer une mise en scène du rôle du malade ("The sick role") qui chercherait à obtenir des avantages de sa situation.

A Turin, Lady Elizabeth Foster n'a pas caché sa mélancolie auprès de la famille royale. Il pourrait s'agir d'une attitude de façade afin de bénéficier d'une

73. Thomas Gisborne, *Enquiry into the Duties of the Female Sex*, Londres, T. Cadell, 1797, p. 209.

74. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 190.

place privilégiée à la cour. Il convient de noter qu'il n'est pas incongru d'évoquer publiquement un problème de santé dans un cadre formel, ce qui correspond dès la cour de Louis XIV à une pratique courante au moins pour les maux physiques. La mélancolie, nous l'avons rappelé, représente socialement une maladie des élites. Toutefois, l'avenir de l'Anglaise est de fait chargé d'incertitudes à l'égard de ses enfants et de sa propre subsistance, ne recevant aucune aide de son époux et ne comptant que sur la générosité de sa famille. Elle jouit d'un statut particulier auprès des époux Cavendish, en étant à la fois l'amie de la duchesse et la maîtresse du duc. Sa situation personnelle est donc très instable. Sans surprise, elle évoque donc à Lady Sheffield son désarroi, reprenant à son compte la terminologie médicale relative à la mélancolie :

"I believe you will regret and sympathise in the lowness and dejection I am oppressed by [...] I may hope however that this will subside and [illisible] to the climate, for I am still in astonishment at the wonder and beauties it produces [...] Here I shall live quiet and retired for I excuse myself on account of my health. I decline engagements ; the Society is small [...] I mean to ride, draw, practise musick quite a deal but I am so out of spirits that I hate and avoid company and I am too weak to bear the Opera as yet"⁷⁵.

La voyageuse décrit bien son état mélancolique, tout en réitérant les solutions thérapeutiques à la mode, comme la pratique de l'exercice et la poursuite de divertissements comme la musique⁷⁶. En revanche, la recommandation de trouver une société agréable avec laquelle converser sur des sujets légers, il semble que l'Anglaise ait tenté de les éviter autant que possible.

A la même période, l'une des filles de Lady Rivers, Louisa Beckford, est officiellement sur le continent pour des raisons de santé. Elle souffre de phtisie donc les médecins lui ont recommandé de rejoindre sa mère dans le sud de la France. A ce moment-là, Louisa Beckford entretient une liaison avec son beau-frère, l'écrivain William Beckford. Son départ pour Nice suppose donc un éloignement de son amant, ce qui la place également dans un état mélancolique, conjugué à la peur d'un déclin de son état de santé qui pourrait lui être fatal. Malgré une écriture volontairement dramatique pour toucher le coeur de son correspondant, l'existence d'une souffrance physique et psychique est clairement établie :

75. Lettre d'Elizabeth Foster à Lady Sheffield de février 1783, RO East Sussex, AMS 5440-113.

76. Heather R. Beatty, *Nervous disease...*, *op.cit.*, chapitre 4 "The Pursuit of Health : The Treatment of Nervous Disease".

"I have had another relapse more dangerous and alarming than any of the former ones [...]. I feel my last moments are approaching, and the Physicians are trying in vain every method to recover me, have at length declared I must go be carried abroad, when perhaps change of climate and youth may effect what medicine cannot. I am therefore, if still in being and able to undertake the journey, to set off next month for Nice" ⁷⁷.

Son amant, William Beckford (1760-1844), est connu pour être l'auteur du roman, *Vathek* publié en 1782. Des suspicions relatives à une affaire d'homosexualité, qui aurait été menée en même temps que sa relation d'adultère avec Louisa Beckford, a rendu le personnage infréquentable par la bonne société anglaise. Cependant, c'est sa liaison avérée avec Louisa Beckford qui inquiète la famille de William Beckford et afin de faire taire les rumeurs concernant cette relation, ce dernier est rapidement marié à Lady Margaret Gordon, fille du 4ème comte d'Aboyne. Le jeune couple est ensuite contraint de s'exiler ⁷⁸.

Louisa Beckford apprend la nouvelle du mariage lorsqu'elle est à l'étranger mais elle espère que cette union ne changera rien aux sentiments de son amant à son égard. La mélancolie de l'anglaise dépasse alors les inquiétudes sur ses maux physiques mais se nourrit des frustrations liées à son impuissance face aux événements. Elle est contrainte de rester à l'étranger et de suivre les déplacements de Lady Penelope Rivers entre Lyon, Nice et la Suisse. Sa dépendance et son absence de décision sont les principales causes de son désarroi, ce qui la conduit à tenter de maîtriser les seuls moments de sa vie, en se retirant dans ses appartements :

"How much longer must I be deprived of the only joy of my Life ? When these cruel reflexions occur, the blackest melancholy takes possession of my Soul. I abhor the sight of human beings, and loath every thing allied to mirth. Under pretext of illness, I retire to my apartment and there without interruption retrace every happy hour I have spent with you [...]" ⁷⁹. "You ask what are my schemes. All my motions depend on others - theirs I will let you know. In April we come to Villa Pitt - pass some part of the summer in Switzerland - go to Nice for

77. Lettre de Louisa Beckford à William Beckford du 23 octobre 1782, *The Life of William Beckford, op.cit.*, p. 131.

78. Anita McConnell, "Beckford William Thomas", ODNB. Voir aussi, J.W. Oliver, *The Life of William Beckford, op.cit.*, p. 129.

79. Lettre de Louisa Beckford à William Beckford du 11 janvier 1783, *The Life of William Beckford, op.cit.*, p. 135.

the winter, then most probably return to England [...] entrusted by a Husband to a Mother's care, I have only exchanged the matrimonial for the parental chain" ⁸⁰.

Contrairement à d'autres Anglaises voyageant seules, le voyage ne lui apporte aucune marge de liberté. Louisa Beckford espère que William Beckford pourra lui rendre visite à Lyon ou à Nice. Comme nous l'avons indiqué plus haut, Lady Penelope Rivers doit recevoir et suivre le duc et la duchesse de Gloucester, ce qui renforce encore davantage les contraintes de lieu et de représentation ⁸¹. A l'image de la duchesse de Devonshire dix ans plus tard qui a cherché à combler la privation de ses enfants, Louisa Beckford se console auprès du prince William, ce qui rend plus supportable la présence du couple princier :

"We passed four days at Marseilles with my little Prince - he is lovely as an Angel and wild and timid as a young fawn" ⁸².

L'échec de la thérapie de la mobilité avec son lot de découvertes et de nouveautés est ici patent, remplacée par le constat d'une vie uniforme et ennuyeuse. Même la prescription de la bonne compagnie recommandée par les guides médicaux et les auteurs comme Samuel Johnson est inopérante pour détourner Louisa Beckford de ses pensées négatives car le principe même de sa survie est de cultiver le souvenir de l'être aimé :

"The Pembroke are here - and I feel a pleasure I cannot express in talking over with Lord Herbert all the joys of Fonthill ⁸³. He admires you - and enjoys those recollections - but I dare not let him perceive how much more I do. Every thing I have seen there becomes interesting and my poor affections are ready to grasp at him for want of something better. Yet'tis his conversation only that pleases me. Had he not been at Fonthill he would lose the only charm he possesses in my eyes" ⁸⁴.

80. Lettre de Louisa Beckford à William Beckford du 25 février 1783, *The Life of William Beckford*, *op.cit.*, p. 131. Dans une autre lettre datée du 20 décembre 1782, le rôle de la mère comme figure aimante agit comme un obstacle à ses propres actions et choix : "My mother is afraid of fatiguing me, but she knows not that her kindness is cruelty".

81. Voir chapitre 8, section 8.2.2 "L'hospitalité au service du pouvoir".

82. Lettre de Louisa Beckford à William Beckford du 30 novembre 1783 et du 26 octobre 1783, *The Life of William Beckford*, *op.cit.*, p. 151 et p. 153.

83. Il s'agit de la propriété de William Beckford, située près de Salisbury dans le Wiltshire. La famille des comtes Pembroke réside également dans le même comté à Wilton.

84. Lettre de Louisa Beckford à William Beckford du 30 novembre 1783, *The Life of William Beckford*, *op.cit.*, p. 156.

La mélancolie augmente au fur et à mesure du temps puisque l'espoir de la venue de son amant semble compromise. Elle déclare que même la musique a perdu son pouvoir sur elle malgré une relative "stabilité" de ses passions :⁸⁵.

"The insipid uniformity of life is become tiresome to a degree I am unable to express [...] I go to rest - rise- eat and drink - the same dull round of occupations employ my hours - the same set of uninteresting objects strike my eyes without reaching my heart - my passions are calm - yet my Soul is joyless [...] Even musick has the power it once had over me. I feel it for a moment - then sink again in a calm more terrible than the storm of contending passions"⁸⁶.

Ce désir d'isolement et de retrait de la vie de société ne signifie pas que Louisa Beckford n'a pas participé à nombreuses réceptions organisées par Lady Penelope Rivers, ce qu'atteste notamment le récit de Lord Herbert⁸⁷. Louisa Beckford indique de manière régulière la présence nombreuse de voyageurs anglais à Nice. Pourtant, il apparaît qu'elle n'a pas cherché à se rapprocher de ses compatriotes à l'exception de quelques conversations avec Lord Herbert. Lady Penelope Rivers semble avoir été informée de la relation de sa fille avec William Beckford et contrairement aux recommandations de prudence de Lady Bristol à l'égard d'Elizabeth Foster, elle semble avoir accepté sa liaison et surtout de le recevoir⁸⁸. Face à son état de santé général inquiétant, Lady Penelope Rivers fait en réalité le pari d'entretenir les espoirs amoureux de sa fille, en espérant que cette perspective aura un effet positif sur elle : "My Mother herself helped to deceive me. She repeated me every morning - This day will bring him ! But alas - they are all passed and I have no shadow of hope"⁸⁹. Les séjours de Louisa Beckford et de Lady Elizabeth

85. Les passions fortes sont réputées aggraver l'état psychique du mélancolique selon les traités médicaux de la fin du XVIIe siècle et du XVIIIe siècle. Toutefois, il s'agit surtout d'une construction culturelle, fondée sur de nombreuses références dans la littérature ("Sentimental novels") dont les œuvres de Samuel Richardson (Charles Grandison, (1750)) ou de Laurence Sterne (Tristram Shandy (1759), démontrant l'effet néfaste des passions qui contribue à une sensibilité exacerbée des sujets. Voir à ce sujet, Heather R. Beatty, *Nervous disease...*, op.cit., chapitre 1 "Defining Nervous Disease in Eighteenth Century Britain".

86. Lettre de Louisa Beckford à William Beckford du 30 novembre 1783, *The Life of William Beckford*, op.cit., p. 155.

87. Voir chapitre 8, section 8.1.3. Elle s'est conformée au rôle de représentation assigné aux dames de condition, comprenant la démonstration de ses compétences musicales chez le duc et la duchesse de Gloucester.

88. "My mother had consented to your coming". Lettre de Louisa Beckford à William Beckford du 30 novembre 1783, *The Life of William Beckford*, op.cit., p. 146.

89. Lettre de Louisa Beckford à William Beckford du 9 octobre 1783, *The Life of William Beckford*, op.cit., p. 147.

Foster se recourent pendant le début de l'hiver 1783. Si rien ne permet d'établir que les deux femmes se sont rapprochées, elles se sont au moins croisées chez Lady Penelope Rivers car comme nous l'avons vu, cette dernière a pris soin d'accueillir Lady Elizabeth Foster qui voyage seule. Lady Bristol avait mis en garde sa fille contre la fréquentation de Lady Craven comme nous l'avons évoqué dans le chapitre 7 mais elle a également visé Louisa Beckford, ce qui a peut-être eu une influence auprès d'Elizabeth Foster : "One of her daughters [Lady Rivers's] I believe is preferable to the other"⁹⁰. En revanche, quelques années plus tard, en 1788, Louisa Beckford s'installe à Florence où son époux, Peter Beckford, et ses enfants l'ont rejoint et Lady Erne, la soeur aînée de Lady Elizabeth Foster, a été accueillie par les époux Beckford et a passé du temps avec Louisa, ce dont Lady Penelope Rivers s'est réjoui⁹¹. Sa situation est à ce moment-là différente et davantage conforme aux codes sociaux. Même si en 1783 les apparences sont sauvées puisque Louisa Beckford est officiellement à l'étranger pour sa santé et auprès de sa mère, les rumeurs ne laissent personne dans le doute.

Les exemples de Lady Elizabeth Foster et de Louisa Beckford permettent d'illustrer les difficultés pour concilier l'obligation de socialisation et la mélancolie. L'accueil et l'hospitalité ont pour fonction d'intégrer les voyageuses dans la société locale, même lorsque ces dernières ont le désir profond de fuir la vie en société. Elisabeth Garms-Cornide soutient que les voyageuses recherchent en premier lieu le cadre rassurant du groupe et que la rupture avec celui-ci ne découle pas d'une volonté autonome. Celle-ci serait motivée par des circonstances extérieures qui s'imposeraient à elles. Elle cite notamment le voyage à Naples d'Elizabeth Foster en 1785 où celle-ci s'est retirée dans un quartier lointain pour donner naissance à l'enfant naturel du duc de Devonshire⁹². En réalité, cette "séparation" involontaire n'est que passagère car, même dans le cas de Lady Foster, l'Anglaise a été réintégrée au sein des sociabilités aristocratiques locales après l'accouchement. Elle est reçue dans la société du duc de Dorset à Paris pour être ensuite introduite à la reine Marie-Antoinette⁹³. A Turin, elle fait mention de l'amitié des étrangers qu'elle avait rencontré lors de son premier séjour en Italie en 1783. Sur

90. Voir chapitre 7, section 7.2.2 "Les expériences galantes des voyageuses"; lettre de Lady Bristol à Lady Foster du 5 janvier 1783, *The two Duchesses...* op.cit., p. 87. La fille cadette de Lady Rivers est Marcia Pitt, nommée "Miss Pitt" dans le journal de Lord Herbert.

91. Lettre de Lady Rivers à Lady Erne du 11 janvier 1786, RO Sheffield, M-244-2.

92. Elisabeth Garms-Cornides, "Essiste un Grand Tour al femminile?", in Dinora Corsi (dir.), *Altrove...*, op.cit., pp. 183-184.

93. Voir chapitre 2, section 2.3.3 "Comparaisons avec d'autres cours européennes".

le chemin de retour, elle fréquente la société romaine⁹⁴. Elle n'est pas ostracisée mais c'est plutôt son état psychique motivé par une situation personnelle complexe qui détermine son rejet de l'accueil et de la société. Cependant, ce désir de solitude est incompatible avec ses devoirs de représentation. Sa présence en société est le seul moyen pour elle de maintenir une apparence de respectabilité et de réputation.

Les voyageuses qui expérimentent le déclin sévère de l'état de santé d'un proche ou un décès souhaitent également se retirer de la vie du groupe, la communauté britannique vient alors apporter l'appui nécessaire aux femmes en difficulté. Il ne s'agit pas seulement d'un besoin de compagnie ou de socialisation mais plutôt d'un accompagnement et d'une aide matérielle.

9.2 Des liens de solidarité

"I inclose my last letter from Lady Rivers as it gives a better account of the Duchess of Ancaster and you will see by it a Worry of people there must be at Nice"⁹⁵.

Pour les voyageuses anglaises de premier rang, le soin des malades et de leurs proches relève d'un devoir qui fait partie intégrante de l'ensemble des obligations à leur charge, même à l'étranger. De la même manière qu'il est admis qu'elles doivent assumer une fonction d'hôtesse pour divertir leurs compatriotes de distinction, il leur incombe également la tâche de veiller aux malades et à leurs familles en détresse. L'accueil est ici envisagé sous l'angle du don, de la générosité et de l'empathie. Il rejoint la notion de l'hospitalité au sens traditionnel, démontrant que dans certaines relations celle-ci n'a pas perdu toute sa force. Ces vertus ne sont pas proprement féminines mais il apparaît que les manuels de civilité ont construit un idéal féminin de l'entraide et de l'assistance aux malades. La conformité des femmes de condition à cette représentation a conduit au développement dans la seconde moitié du XVIIIe siècle de leur *agency* auprès des malades et de leurs proches mais aussi dans le domaine caritatif. Même si les interactions féminines ne sont pas toutes bienveillantes et que des rivalités existent, ce que le chapitre précédent a mis en évidence, les femmes des élites britanniques démontrent également une capacité à s'allier dans des buts altruistes⁹⁶.

94. Caroline Chapman et Jane Dormer, *Elizabeth and Georgiana*, *op.cit.*, pp. 58-71.

95. Lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 4 février 1792, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75640.

96. Voir dans ce sens, Betty Rizzo, *Companions without vows...*, *op.cit.*, p. 23 ; Amanda Vickery,

Les sociabilités féminines dans les villes d'eau ou de bord de mer a fait l'objet d'études depuis une dizaine d'années⁹⁷. Laura Gowing, Michael Hunter et Miri Rubin, dans leur ouvrage *Love, Friendship and faith in Europe* ont appelé de leurs vœux la prise en compte de l'amitié féminine comme un sujet d'étude à explorer davantage⁹⁸. Amanda Herbert a répondu à cet appel en consacrant notamment un chapitre sur les alliances féminines dans les villes d'eau anglaises dans la première moitié du XVIIIe siècle, en fondant ses recherches sur la correspondance entre dames de la haute société britannique⁹⁹. Il ressort de ces travaux que les sociabilités de cure sont propices à la construction d'identités féminines par la fréquentation des mêmes espaces, l'échange de savoirs, le soin des enfants et des femmes éprouvées ainsi que par le partage d'expériences sur la maladie¹⁰⁰.

Pour les villes d'eau sur le continent, Richard Bates a mis en évidence, sur la période de 1763 à 1787, une forte proportion de femmes de la haute société se rendant seules à Spa, ce qui correspond également aux profils des représentantes britanniques à Nice. Cette présence féminine éduquée expliquerait, selon lui, la réputation de respectabilité de Spa¹⁰¹. Il convient maintenant de voir plus avant dans quelle mesure les femmes voyageuses exercent à Nice un rôle d'assistance et d'accueil des malades et de leurs proches et si elles correspondent ou non à des sociabilités spécifiquement féminines.

9.2.1 Les visites aux malades

La visite aux malades constitue l'un des commandements majeurs de l'Église primitive et s'insère donc dans la tradition judéo-chrétienne. L'accueil retrouve ici ses origines sacrées et démontre la survivance de l'hospitalité traditionnelle. Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, elle constitue également une pratique des élites s'inscrivant dans l'arsenal des règles de la politesse de la noblesse, applicables à tous ses membres, sans différence de genre. Ainsi, Lord Herbert in-

The Gentleman's daughter..., *op.cit.*, p.277.

97. Une abondante bibliographie sur l'histoire sociale dans les villes d'eau anglaises, notamment à Bath existe pour des chronologies longues dont : Phyllis Hembry, *The English Spa...*, *op.cit.* ; R.S. Neale, *Bath 1680-1850...*, *op.cit.* ; Susan Barton et Allan Brodie, *Travel and Tourism in Britain, 1700-1914 : Spa tourism*, New York, Routledge, 2021 (1ère éd. 2014).

98. Laura Gowing, Michael Hunter et Miri Rubin (dir.), *Love, Friendship and faith in Europe, 1300-1800*, New York, Palgrave Macmillan, 2005, 4-8.

99. Amanda Herbert, *Female Alliances...*, *op.cit.*, chapitre 4 "Hot Spring Sociability : Women's Alliances at British Spas".

100. *Ibidem*.

101. Richard Bates, "The petit Tour to Spa, 1763-87" in Rosemary Sweet, Gerrit Verhoeven et Sarah Goldsmith (dir.), *Beyond the Grand Tour...*, partie 2, chapitre 7.

dique visiter régulièrement Miss Elizabeth Danby pendant son séjour en 1783. La première visite est effectuée en compagnie d'un groupe de quatre personnes dont Lady Pembroke. Les trois autres visites sont faites avec un autre voyageur anglais à un intervalle de dix à quinze jours¹⁰². En revanche, il semble qu'entre femmes de distinction des liens forts d'amitié prennent place, tranchant avec l'aspect formel et conventionnel du rituel de la visite.

Les dames d'un certain âge comme la mère de la comtesse de Spencer font l'objet d'une attention particulière. Lady Poyntz poursuit plus longtemps sa cure à Nice que la comtesse de Spencer. Elle évoque le soutien que lui apporte Charlotte Finch en cherchant à la divertir : "Lady Charlotte comes often to me [...] I love the whole family for all their great kindness to me and the children"¹⁰³. Plus de vingt ans plus tard, la duchesse d'Ancaster bénéficie d'une considération due à son rang mais également en raison de son âge et son mauvais état de santé¹⁰⁴. La réciproque est également vraie puisque les femmes plus âgées prennent soin des plus jeunes, comme dans l'exemple de Lady Penelope Rivers, qui nous l'avons vu dans le chapitre précédent, agit comme protectrice des voyageuses seules. Ainsi, Laetitia Houblon, ayant fait un léger malaise, est rassurée par la visite de cette dernière :

"Lady Rivers hearing I was ill, came and sat an hour, which revived us a little"¹⁰⁵.

L'amitié est réputée favorable pour que la voyageuse-malade garde une bonne santé mentale et la stimulation des échanges doit contribuer à atténuer la souffrance physique. La comtesse de Spencer a connaissance avant même son arrivée à Nice de la liste des valétudinaires en cure à Nice et elle espère que la compagnie de Mary Graham sera bénéfique pour sa fille, Lady Harriet Duncannon : "Mrs Graham will be a great ressource to Harriet who really loves her"¹⁰⁶. Même la duchesse d'Ancaster, très mal en point, qui réside dans le même hôtel que Mary Graham lui rend visite et tente de se projeter dans l'avenir en évoquant avec elle ses projets pour l'hiver¹⁰⁷. Il s'agit ici de sociabilités entre malades créant des

102. Miss Danby est la soeur de Mary Harcourt, fille de William Danby of Swinton Park. Souffrant de phtisie, elle réside à Nice de 1783 à 1786. Journal de Lord Herbert, *Pembroke Papers*, vol. 1, p. 244, 246, 250 et 252.

103. Lettre de Mrs Poyntz à la comtesse de Spencer du 21 février 1770, BL, Add MS 75572.

104. Lettre de Lady Spencer à Caroline Howe, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75640.

105. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 200.

106. Lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 10 février 1792, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75640.

107. *Ibidem*.

liens spécifiques, se distinguant du soutien et de l'accompagnement des autres voyageuses en meilleure santé.

Une amélioration de l'état d'un malade peut engendrer une célébration donnant lieu à un moment de convivialité et d'hospitalité afin d'encourager celui-ci et remercier les voyageuses qui lui ont rendu visite. Mrs Eyre invite donc ses relations à Nice pour partager un repas à l'anglaise pour fêter la fin d'une crise de goutte dont son époux a souffert pendant deux mois ¹⁰⁸.

La relation entre des voyageuses anglaises peut être inégale, dans le sens où certaines sont plus touchées par la maladie ou les infortunes que d'autres. La dissymétrie est donc plus ou moins marquée. Celle-ci est forte dans le cas du décès d'un proche. La comtesse de Spencer indique consacrer une grande partie de son temps à rendre visite à Mrs Eyre depuis la perte de son époux qui avait espéré obtenir une guérison après un deuxième hiver passé à Nice ¹⁰⁹. Laetitia Houblon, présente également à Nice à la même période, déclare avoir apporté son soutien à la veuve quotidiennement : "Lady Mary did us the justice to believe we were desirous of giving Her every consolation in our power, that I have seen Her daily and she came here during the removal of the *Corps*" ¹¹⁰.

La comtesse de Spencer confie qu'elle ne connaît pas vraiment Lady Eyre mais elle a souhaité l'accompagner durant l'agonie de son mari. Alors que Lady Eyre refuse toute visite, la comtesse insiste en effectuant une deuxième visite. Celle-ci conditionne son admission au fait de lui être utile. L'aide proposée par Lady Spencer est finalement acceptée. L'entretien permet à la veuve de se remémorer les qualités du défunt, notamment sa générosité à l'égard des pauvres à Nice, ce qui revient pour la comtesse à un véritable accompagnement dans le processus de deuil. Toutefois, Lady Spencer avoue à sa correspondante qu'elle n'est pourtant pas parvenue à éprouver l'empathie suffisante pour réellement partager sa souffrance dans un premier temps, mais lorsqu'elle est rentrée, l'insensibilité ressentie a disparu et elle a souffert d'une forte migraine.

Lorsque Lady Penelope Rivers fait part de la perte de sa fille, Louisa Beckford, un an plus tôt, l'amitié de longue date qui lie les deux femmes facilite un partage équilibré entre les vicissitudes du passé et les contrariétés du présent :

"I enjoy the sitting by her and hearing her talk of them [her daughters] by the hour without being tired especially as I generally hook in

108. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 244.

109. Lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 27 mars 1792, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75640.

110. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p. 243.

a little of my own concerns in the same way" ¹¹¹.

La visite aux malades s'inscrit dans le formalisme des relations intracommunautaires, bien que des liens anciens ou nouveaux approfondissent ou créent des amitiés féminines. L'assistance aux malades ne consiste pas seulement en une présence physique et une conversation réconfortante, elle implique également la mise à disposition par les dames de la haute société de leurs médecins personnels ainsi que de leurs compétences dans la gestion de la maladie.

9.2.2 Assistance et services matériels

Dans le cadre des villes d'eau anglaises, Roy Porter a mis en évidence les critiques contre l'imposture d'un certain nombre de personnes "profanes", s'arrogeant un rôle d'assistant, faisant en réalité le jeu de certains médecins au détriment d'autres. Dans ce groupe, ressort la figure de la veuve de la haute aristocratie fortunée, qui selon Thomas Beddoes, médecin britannique et auteur de plusieurs guides à succès, s'autoproclame dans ces lieux la "maîtresse de cérémonie" ("Mistress of the ceremonies of medicine"). Grâce à sa position d'autorité au sein de la société locale et à ses connaissances médicales acquises par la lecture, elle influencerait le choix de ceux qui viennent la consulter ¹¹². Bien que cette mention aux *Dowagers* soit faite dans un ouvrage, *Manual of Health*, publié en 1806, il apparaît que ce phénomène est antérieur et est également visible à Nice. Le devoir de charité et d'assistance relèvant de l'ethos aristocratique encourage l'intervention des dames de qualité ¹¹³. Le lien entre théatralité et gestion de la cure, thématique d'ailleurs largement reprise par l'historiographie, est implicite dans l'image de la "maîtresse de cérémonie" et correspond aux attaques habituelles des contemporains contre la pratique médicale dans son ensemble ¹¹⁴. Cependant, à Nice, les Anglais sont confrontés à des conditions matérielles plus complexes en raison du manque de médecins, contrairement à la concurrence présente dans les villes d'eau anglaises réputées ou même dans d'autres villes italiennes, comme à Pise ou à Naples. A Nice, les *Dowagers* révèlent plutôt leur impuissance face aux cas dramatiques.

En raison d'une assistance médicale locale peu développée, la mise à disposition de son médecin de famille au profit d'autres membres de la communauté

111. Lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 26 février 1792, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75640.

112. Roy Porter, *Bodies Politic...*, *op.cit.*, chapitre 6 "Profiles of Patients".

113. Thomas Beddoes, *Manual of Health or the Invalid Conducted Safely through the Seasons*, Londres, éd. Johnson, 1806.

114. *Ibidem*.

britannique qui en sont dépourvus semble constituer une politesse que ni la voyageuse ni le médecin ne sont en droit moralement de refuser. Ainsi, en 1769, le médecin de Lady Spencer a permis au jeune Lord Winchilsea de bénéficier de ses services :

"Lady Charlotte Finch writes me word that Lady Somerset [...] has been dying of a fever; she seems to think it very lucky that Lady Spencer was not gone, who you know has always a physician with her and a very good one and seems to have been serviceable on this occasion, for Ly Charlotte says there is no assistance at Nice"¹¹⁵.

Presque dix ans plus tard, l'épouse d'Horacio Mann, Lucy Mann, a profité du médecin de Lord Polwarth, docteur Roberston, puis ce dernier a été appelé au chevet d'une parente éloignée des Polwarth, Mrs Eyre¹¹⁶. Selon Lady Amabel Polwarth, cette demande de service n'est ni un honneur ni une occasion de se faire une réputation en tant que médecin car les chances de guérison sont illusoires¹¹⁷. En 1792, de retour à Nice, la comtesse de Spencer répond à la détresse de Lord Lanesborough en invitant son médecin et celui de la duchesse d'Ancaster à examiner son fils¹¹⁸.

Toutefois, les ressources médicales au sein des familles anglaises fortunées sont inégales suivant les saisons et surtout à l'issue du printemps où en principe, la communauté britannique se disperse pour rejoindre des climats moins chauds. Les malades atteints de manière grave sont donc contraints de rester à Nice au sein d'une société anglaise très réduite. Lorsque Lady Amabel Polwarth souhaite avoir un deuxième avis, ce que leur médecin personnel ne semble pas considérer utile, il n'est pas aisé de trouver un autre praticien facilement, d'autant plus que les voyageuses britanniques ne sont généralement pas prêtes à faire confiance à d'autres médecins que ceux de leur pays d'origine. Lady Amabel Polwarth voyage avec le docteur Roberston qui a accepté d'accompagner son époux à Nice¹¹⁹, et ne sou-

115. Lettre de Lady Mary Coke, *Letters...*, vol. 3, *op.cit.*, p. 211.

116. Lettre de Lady Amabel Polwarth à la Marchioness Grey du 10 février 1778, RO Bedford L 30-9-60-126.

117. *Ibidem*.

118. Lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 17 février 1792, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75640. Le diagnostic révèle un calcul, impliquant l'intervention d'un chirurgien. Lady Spencer indique que Lord Lanesborough entend en faire venir un de Londres mais l'enfant décède avant son arrivée. L'empathie de Lady Spencer est réelle : "it has affected us much [...] Lanesborough's situation reminds so much of my own, last year with my sweet little G that I feel for him from my Soul".

119. Le médecin personnel et ami de Lord Polwarth, docteur Fordyce a refusé de se rendre à l'étranger avec lui.

haite avoir affaire qu'à un médecin anglais : "If the best Doctor from Montpellier was to come here, I owe I should not trust him" ¹²⁰. Parmi les praticiens niçois, il semble qu'à la fin du XVIIIe siècle, seul l'apothicaire, nommé Feraudi, a réussi à obtenir une confiance relative des Anglais ¹²¹. Ce dernier a l'avantage d'avoir appris l'anglais, ce qui facilite les échanges. Dans la plupart des cas, il est employé pour procurer des préparations médicinales prisées par les Britanniques comme le "James's powder" ou le julep ¹²². Il joue également un rôle d'assistant lorsque docteur Roberston tombe lui-même malade et ne peut plus assurer tous les soins :

"Neither is poor Roberston recover'd by any means, and he lies in bed for the greatest part of the day, only this evening he seems cheerfuller. He sleeps ill, is grown thin and looks as if he has come himself to Nice for his health. It is well the Apothecary (Feraudy by name) is a reasonable kind of Man whom Roberston has rather a liking for, but he seems to bear so infinite respect to whoever is call'd an English Doctor ; that I believe he does not venture an Idea of his own [...]" ¹²³.

Il apparaît qu'il est trop coûteux de faire venir un autre médecin britannique à Nice et sur les conseils de Mr Lee, la visite d'un médecin anglais de bonne réputation exerçant à Gênes est également une solution, mais elle implique de nombreux frais pour une consultation qui sera brève car ce dernier ne pourra rester qu'une journée sur place ¹²⁴.

Les voyageuses de l'aristocratie peuvent également être sollicitées pour des conseils en l'absence de la famille et lorsqu'il y a urgence. Même si les proches suivent fidèlement les péripéties des malades par le moyen de la correspondance, certaines situations supposent une prise de décision rapide qui n'est pas en adéquation avec les longs délais de la poste ou même parfois, l'incertitude de l'ache-

120. Lettre de Lady Amabel Polwarth à la Marchioness Grey du 23 avril 1778, RO Bedford, L 30-9-60-136.

121. L'apothicaire est cité dans les écrits personnels des voyageuses de 1783 à 1792. Il semble avoir suscité de nombreuses jalousies au sein de la société niçoise. Voir le journal de Lord Herbert, *Pembroke Papers, op.cit., op.cit.*, p. 243.

122. Le "James's powder" est une préparation à base d'antimoine utilisée de manière courante en Grande-Bretagne bien qu'elle soit contestée par certains médecins contemporains tandis que le julep est composé d'eau distillée, de fleur d'oranger et de gomme arabique. Voir William White, *Observations on the use of Doctor James's powder, Emetic Tartar and antimonial preparations in fevers*, Londres, T.Cadell, 1774, p. 9.

123. Lettre de Lady Amabel Polwarth à la Marchioness Grey du 26 mai 1778, RO Bedford, L 30-9-60-146.

124. Lettre de Lady Amabel Polwarth à la Marchioness Grey du 2 juin 1778, RO Bedford, L 30-9-148.

minements des couriers lors de périodes troublées. Lorsqu'en 1792, Lord Graham apprend que son épouse n'a plus que quelques semaines à vivre, la question se pose de déterminer s'il faut rapatrier Mary Graham en Angleterre ou tenter un dernier séjour à Naples. Son état ne permet pas à l'Anglaise d'être transportée en chaise ou en voiture. La comtesse de Spencer qui lui a rendu visite avec ses filles et qui lui a proposé les services de son médecin personnel, apparaît pour Lord Graham, comme la personne la plus à même de l'éclairer sur la suite à prendre. Ce dernier envoie une lettre pour expliquer son désarroi et les possibilités qui lui sont ouvertes et lui demande de le recevoir afin d'échanger avec elle. La comtesse est en réalité prise au dépourvu mais elle assume son rôle d'autorité. Après réflexion des avantages et inconvénients de chaque solution, ils ont opté pour le stratagème suivant : pour ne pas effrayer la malade sur la gravité de son mal, il a été convenu de lui faire croire qu'elle partirait en bateau pour Gênes dans le but de rejoindre ses amies, Lady Duncannon et la duchesse de Devonshire. Après avoir évalué son état et les effets du voyage en mer sur un trajet court, soit un voyage vers la Grande-Bretagne serait tenté soit un séjour à Naples¹²⁵. L'amitié doit donner au patient une attente positive et compenser temporairement le souhait de Mary Graham de retrouver les siens en Angleterre. Il ne semble pas que ce plan ait pu être mis à exécution puisque les lettres relatant le départ de Mary Graham datent de début juillet et aucun déplacement ni à Gênes ni à Naples ne sont évoqués. L'organisation du retour de la voyageuse en Angleterre est finalement gérée par Lord Graham en lien avec Lady Stormont, la sœur de Mary, restée à Londres. Il apparaît que l'un des médecins accompagnant la famille Spencer soit resté à Nice et que ses décisions restent déterminantes, ce qui transparaît dans une lettre de Lady Stormont à Mary Graham :

"I hope you have been better with the thoughts of coming home. I am so afraid that Dr Drew should find out some nasty place *on the Continent*, instead of letting you come I should wish him hanged for it, and everybody who advised it. I cannot believe that a sea voyage and coming home is not the best prescription of all"¹²⁶.

Les *Dowagers* peuvent également servir d'intermédiaire pour communiquer avec la famille comme dans le cas de Mrs Eyre dont le frère, resté en Angleterre, est inquiet pour sa soeur qui vient de subir le choc du décès de son époux. Lady

125. Lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 24 avril 1792, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75640.

126. Lettre de Lady Stormont à Mary Graham du 17 mai 1792 in E. Maxtone Graham, *The Beautiful Mrs. Graham...*, *op.cit.*, p. 280.

Spencer, devient ainsi garante de la crédibilité des informations transmises¹²⁷.

De manière générale, les dames de distinction, qu'elles soient voyageuses présentes à Nice ou des proches en Angleterre, commentent les instructions médicales, les critiquent même, mais elles ne sont pas à l'initiative de la prise de décision ni du financement du voyage de santé. En revanche, elles jouent un rôle de facilitatrice dans la mise en place matérielle du transport de malades gravement atteints et étant difficilement déplaçables. Toutefois, certaines tâches comme celle de négocier un moyen de transport maritime relève davantage des membres masculins, ce qui amène notamment Lady Amabel Polwarth à solliciter l'aide des seuls compatriotes encore présents et des consuls¹²⁸. De même, dans le cas de Mary Graham, c'est son frère à Londres, Lord Cathcart, en lien avec Lord Graham à Nice qui tente d'obtenir à distance un navire¹²⁹. En revanche, la soeur de la voyageuse, Lady Stormont, est en charge du personnel c'est-à-dire qu'elle prévoit l'envoi à Nice d'une dame de compagnie qui agira comme chaperon de Mary à bord et d'un médecin qui l'accompagnera pendant toute la traversée. Ces dépenses supplémentaires sont prises en charge par son époux, Lord Annandale car selon Lady Stormont, ces mesures sont censées participer à sa propre tranquillité¹³⁰.

En conséquence, la famille joue un rôle qui n'est pas négligeable dans la gestion de cette situation d'exil, surtout lorsque la communauté britannique se dépeuple. L'épouse d'un valétudinaire subit d'une certaine manière la domination des médecins, mais elle contribue à mettre en œuvre des moyens d'action de concert avec quelques représentants britanniques à Nice. Etant donné la répartition des tâches qui est genrée, physiquement ou à distance, l'interaction est par définition mixte. La figure de la *Dowager* est présente mais son assistance s'exerce parmi un ensemble d'acteurs et différents réseaux familiaux ou d'amis. Face au deuil, une communauté féminine semble au contraire s'affirmer.

127. Lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 27 mars 1792, Add MS 75640.

128. Lettre de Lady Amabel Polwarth à la Marchioness Grey du 2 et 5 juin 1778, RO Bedford, L 30-9-60-148 et L 30-9-60-149. Lady Amabel Polwarth devient même "dépendante" de Mr Lee alors qu'au départ, il se rattache de manière assez lâche à son réseau de relations : "I could not have believ'd when I heard some years ago of Mrs Schutz and her son, Mr Lee, that he would become my great stay and Dependance that I should ask him (in a piteous tone enough I believe) whether he was going to Switzerland and rejoice that he staid here".

129. Lettre de Lord Cathcart à Thomas Graham du 19 mai 1792 in in E. Maxtone Graham, *The Beautiful Mrs. Graham...*, op.cit., p. 277.

130. Lettre de Lady Stormont à Mary Graham du 17 mai 1792 in E. Maxtone Graham, *The Beautiful Mrs. Graham...*, op.cit., p. 280.

9.2.3 Rituels de la mort et deuil

En Grande-Bretagne, dès la fin du XVII^e siècle, l'idéal d'une "bonne mort" est en vogue : il consiste à consacrer une vie honorable ou bien réconcilier une existence entachée du péché. Le lien avec le sacré et le religieux est évident bien que les historiens ont montré à raison une distanciation des contemporains par rapport à la religion et notamment de la notion de providence. Les causes naturelles du décès sont recherchées, conduisant à une médicalisation de la mort. Le processus de sécularisation que nous avons déjà évoqué a des incidences sur le rapport des individus à la mort en Europe¹³¹. Les historiens des mentalités dans les années 1970 comme Philippe Ariès ont analysé une transformation des attitudes face à la mort dès la fin du Moyen-Age. Philippe Ariès s'est intéressé aux nouvelles représentations de la famille et la conscience de soi tandis que Michel Vovelle, selon une étude sérielle de testaments dans la Provence du XVIII^e siècle, a conclu au déclin des clauses pieuses ou de dévotion dans les actes notariés, confirmant cette mutation sociale de l'approche à la mort, au moins à l'échelle de cette région et population¹³². Le rôle prépondérant des médecins au cours du XVIII^e siècle aurait progressivement effacé la place du pasteur ou du prêtre¹³³.

Cet idéal de "bonne mort" est tangible à Nice au cours du XVIII^e siècle au sein de la communauté britannique. Le passage vers l'Autre Monde suppose que la malade prépare un certain nombre d'actions contribuant à transmettre d'elle-même une image de perfection¹³⁴. Ainsi, Mary Graham ayant compris que ses jours sont à priori comptés, entreprend de mettre en place un dispositif de lettres et de témoignages qui doivent servir de support à son bon souvenir.

Les voyageuses de distinction dans l'entourage de la malade participent également à cette construction d'une mémoire idéalisée. La compagnie des femmes doit permettre de donner libre cours aux inquiétudes de la mourante tandis que l'époux doit être protégé de déclarations qui pourraient être jugées trop sombres, ce qui

131. Voir chapitre 6, section 6.2 "L'accès au religieux".

132. Philippe Ariès, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident*, Paris, Seuil, 1975 ; *Id.*, *L'homme devant la mort*, Paris, Seuil, 1978 2 vols. (1^{ère} éd. 1977), Michel Vovelle, *Piété baroque et déchristianisation en Provence au XVIII^e siècle*, Paris, Plon, 1973.

133. Lucinda Beier, "The Good Death in Seventeenth-Century England" et Roy Porter "Death and The Doctors in Georgian England" in Ralph Houlbrooke (dir.), *Death, Ritual, and Bereavement*, Londres et New York, Routledge, 2021, (1^{ère} éd. 1989), chapitre 3 et 5. Sur la médecine naturiste, voir Arnaud Baubérot, *Histoire du naturisme. Le mythe du retour à la nature*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, pp. 19-41.

134. Le malade sait déceler quand la mort vient et prend donc ses dispositions, conformément à la thèse de Philippe Ariès qui démontre que cette perception est vécue de manière universelle. Philippe Ariès, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident*, *op.cit.*, introduction.

explique d'ailleurs le décalage entre la prise de conscience plus tardive de la gravité de l'état de Mary Graham par son époux par rapport aux membres féminins de son cercle" ¹³⁵. Après le décès de Mary Graham, une des ses amies proches, Mrs Nugent, devient en quelque sorte la dépositaire de ses derniers vœux. Elle estime de son devoir de faire part à Lord Graham des confidences reçues de Mary Graham juste avant son décès. Mrs Nugent justifie cette position de faveur par le fait qu'elle n'a été que le réceptacle de l'admiration et de la reconnaissance que son épouse lui voue : "I believe she enjoyed my company more because I was the only person she used to talk to about you" ¹³⁶. L'objectif de la missive est la consolation de Lord Graham en présentant Lady Graham comme une dame ayant rempli tous ses devoirs terrestres ("a perfect creature I ever knew") ¹³⁷. Comme dans la représentation de la fin du XVIIIe siècle de la "bonne mort", cela ne signifie pas que sa vie d'épouse ait été irréprochable mais l'attitude exemplaire au moment de la mort signe pour l'éternité la respectabilité de l'individu ¹³⁸. Pour satisfaire les intentions de Mary Graham sur son lit de mort, Mrs Nugent devra également se rendre chez sa soeur à son retour en Angleterre afin qu'elle puisse entendre de la bouche d'un tiers à quel point Mary Graham reconnaît avoir été gratifiée par la bienveillance de ses proches. Ainsi Mrs Nugent remplit un double rôle : celui d'intermédiaire mais aussi de soutien à la famille pour faire leur deuil. Toutefois, la défunte a laissé des consignes précises : le sujet devra être abordé progressivement, après avoir demandé à voir l'extrait de journal relatant la mort de leur mère, puis elle devra poursuivre son récit même si sa soeur paraît ébranlée. Les dernières instructions concernent la plus jeune soeur de Mary Graham, Miss Cathcart, qu'elle souhaite confier aux bons soins de la comtesse de Spencer, qui a été présente pendant sa maladie à Nice. Elle espère que cette dernière continuera à entretenir des liens avec sa soeur en Angleterre et de manière implicite, puisqu'elle évoque la question du mariage, peut-être compte-t-elle sur les réseaux puissants de la comtesse pour faciliter un bon mariage. Nous pourrions

135. Mrs Graham is worse every day. Mr Graham assured me yesterday she had no dangerous Symptoms, but alas he flatters himself cruelly for both the Dss of Ancasters Physician who attends her and Doctor Nott think her recovery quite out of question and that the only doubt is whether she may linger on weeks or months". Lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 1er avril 1792, BL, *Althorp Papers*, Add MS 75640.

136. Lettre de Mrs Nugent à Lord Graham du 1er juin 1792 in E. Maxtone Graham, *The Beautiful Mrs. Graham...*, *op.cit.*, p. 281.

137. Ibidem.

138. Lucinda Beier, "The Good Death..." in Ralph Houlbrooke (dir.), *Death, Ritual and Bereavement*, *op.cit.*, chapitre 3. En l'occurrence, des rumeurs de relations lesbiennes auraient circulé du vivant de Mary Graham.

nous demander pourquoi Mary Graham attend davantage de Lady Spencer que de ses filles, la duchesse de Devonshire et Lady Duncannon, qui sont ses amies. Outre la position d'autorité de la connaissant les déboires conjugaux, financiers et de santé pour Lady Duncannon, elle n'a pas souhaité alourdir leurs fardeaux ¹³⁹.

Même si le réseau féminin prédomine dans cette préparation à la mort, Mary Graham finit par laisser une lettre à son époux au cas où elle décéderait car après des propos de désespoir qu'elle n'a pas pu contenir dans un moment de lassitude, elle souhaite lui faire le don d'une lettre personnelle de réconfort, montrant une fois de plus son désir de laisser une image d'elle-même forte et courageuse. Dans cette lettre, figurent de nombreuses résolutions pieuses et une résignation à la volonté divine ainsi que l'assurance d'être parfaitement accompagnée avec un médecin (le docteur Webster) qui est en même temps pasteur, ce qui montre qu'à la fin du XVIIIe siècle, le médecin ne semble pas avoir complètement chassé le clergé au chevet des mourants ¹⁴⁰. Afin de l'accompagner lorsque son état empire, le docteur Webster lui propose régulièrement du vin afin de l'apaiser, tout comme certains médecins peuvent administrer de l'opium ¹⁴¹. En revanche, le journal de Lord Graham ne spécifie pas si Mary Graham a souhaité recevoir les derniers sacrements.

Un parallèle peut être fait avec l'exemple de Louisa Beckford qui décède à Florence : cette dernière a également organisé pour son départ la rédaction d'un ensemble de lettres destiné à chaque membre de sa famille ainsi qu'un portrait, ce qui permet à Lady Penelope Rivers de garder le souvenir d'une fille aimante qu'elle peut partager avec fierté avec ses visiteurs. Le souvenir de cette gratitude filiale a vocation à être partagé au sein de son réseau de connaissances afin de rétablir une réputation qui a été ternie par le passé en raison des rumeurs de liaison avec William Beckford :

"Did you hear of the Pictures Mrs Beckford sent to her Father,
Mother, Brother and Sister just before she died, representing her as

139. *Ibidem*.

140. Lettre de Mary Graham à Lord Graham du 10 juin 1792, in E. Maxtone Graham, *The Beautiful Mrs. Graham...*, *op.cit.*, p. 283-284. En guise de comparaison, dans le monde catholique à Rome, au début du XVIIIe siècle, les prêtres ne cèdent en aucun cas leur place aux médecins malgré une évolution vers une médicalisation de la mort comme dans d'autres Etats en Europe. Maria Pia Donato, *Sudden Death. Medicine and Death in Eighteenth-Century Rome*, Londres et New York, Routledge, 2016 (1ère éd. 2014), chapitre 6 "Death and the Doctors : Scientific Queries and Ethical" et chapitre 7 "In the Hour of Death".

141. *Ibidem*. Sur l'administration de l'opium, voir Roy Porter, "Death and The Doctors in Georgian England" in Ralph Houlbrooke (dir.), *Death, Ritual, and Bereavement*, *op.cit.*, chapitre 5.

she then was with a farewell letter to each ?" ¹⁴².

La comtesse de Spencer agit donc comme intermédiaire et facilitatrice pour la diffusion de l'information et démontre ainsi son soutien à Lady Penelope Rivers.

Le partage autour de la perte d'un enfant est par nature une expérience féminine, ce qu'atteste même une lettre de la reine Charlotte à Lady Pembroke du 9 juillet 1784 concernant le décès de sa fille, Miss Herbert, quelques mois après un séjour à Nice, où elle expose que par deux fois elle a été exposée à la même épreuve et que la religion a été à ce moment-là son principal soutien. Elle propose en guise de consolation de recourir à la piété et de compter sur l'amitié qu'elle lui porte ¹⁴³.

C'est également vers la religion que se tourne Mrs Eyre après le décès de son époux. Laetitia Houblon précise d'ailleurs qu'elle passe des journées entières dans une église locale à prier car elle est de confession catholique. Le soutien de la communauté féminine dépasse donc les différences de religion ¹⁴⁴.

Toutefois, l'événement de la mort, malgré le soutien à distance de la famille et des amis, participe à un déchirement encore plus marqué en raison de l'éloignement et des problématiques de funérailles et d'enterrement, surtout pour les familles protestantes. La question religieuse vient en effet aggraver un sentiment d'isolement et d'abandon. Jusqu'au *Statuto fondamentale* de 1848, seule la religion catholique est autorisée à Nice. Cependant, étant donné l'affluence des Anglais valétudinaires et il faut bien le rappeler d'un grand nombre de décès, la communauté britannique obtient des aménagements et une relative tolérance est adoptée par les autorités sardes, résultant notamment des liens créés entre les Anglais de distinction et la noblesse niçoise et piémontaise que nous avons tenté de mettre en évidence dans cette thèse. Les demandes sont également portées par les représentants diplomatiques à Nice qui ont eu un rôle déterminant dans la mise en place concrète des projets. A partir de 1775, un terrain est accordé aux Anglais, situé dans la vallée de la Mantega, en guise de cimetière. L'enterrement doit être effectué à l'abri des regards de la population locale, souvent à l'aube ¹⁴⁵

142. Lettre de Lady Spencer à Caroline Howe du 7 avril 1792, *Althorp Papers*, Add MS 75640. Louisa Beckford a été enterrée en 1791 dans l'ancien cimetière de Livourne suivie par sa mère, Lady Rivers, en 1795. Il semble qu'en 1788, Louisa Beckford a elle-même perdu une fille, Aloysia Beckford, également ensevelie dans le cimetière de Livourne. Voir Gery Milner-Gibson et Francis Macauley Campbell, *The Inscription in the Old British Cemetery of Leghorn*, Livourne, R. Giusti, 1906.

143. Lettre de la reine Charlotte à Lady Pembroke du 9 juillet 1784, *Pembroke Papers*, vol. 2, *op.cit.*, pp. 259-260.

144. Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, *op.cit.*, p.243-245.

145. Charles Delorme et Robin Avillard, "Les cimetières anglais à Nice", *Nice historique*,

Il semble, cependant, que dans les grandes familles aristocratiques, la pratique la plus courante est le rapatriement du corps en Angleterre¹⁴⁶. Dans le cas de la *gentry*, le transport du corps vers la Grande-Bretagne se semble pas être la règle, sans doute pour des raisons pratiques dont financières. Miss Elizabeth Danby, séjournant pour sa santé à Nice de 1783 à 1786, décède à Lyon où elle est ensuite enterrée. Pour combler l'absence de corps en Angleterre, une stèle a été élevée dans l'église paroissiale de la propriété des Danby de Swinton afin d'associer publiquement sa mémoire avec les autres défunts de la famille¹⁴⁷. En ce qui concerne les voyageuses de confession catholique, nous ne disposons pas d'informations concrètes sur les lieux où les corps peuvent être inhumés, mais il est apparu un cas sans doute peu représentatif, celui de la célèbre Mrs Fitzherbert, qui est parvenue à acquérir une chapelle entière comme tombeau de son époux défunt¹⁴⁸.

9.3 Conclusion

En l'absence de lieux publics de divertissement et de cure qui établissent des espaces de rencontre au cours de la journée, les sociabilités de la communauté britannique à Nice semblent plus distendues que celles rencontrées dans le cadre

n.10, 1991, pp. 166-168 ; Myriam A. Orban, *La religion des aristocrates dans le comté de Nice et les Alpes-Maritimes au XIXe siècle*, Nice, Culture Sud, 2010, p. 124. Le terrain est acquis par le vice-consul d'Angleterre, Antoine Ighina, originaire de Gênes, et non par le consul, Nathaniel Davidson, en vertu de l'interdiction pour les étrangers d'acheter des biens immeuble dans les États de Savoie. Le cimetière est ensuite agrandi par l'achat en 1776 d'un lot adjacent supplémentaire. Pour une comparaison avec Livourne, voir Stefano Villani, "L'histoire de la communauté anglaise de Livourne (XVIIe-XVIIIe siècles)" in Albrecht Burkardt, Gilles Bertrand et Yves Krumenacker (dir.), *Commerce, voyage et expérience religieuse...*, *op.cit.* et avec Rome, Philippe Prudent, *La Rome des Britanniques*, *op.cit.*, pp. 393-397.

146. Le journal de Lord Graham relate cet épisode périlleux dans un contexte de France révolutionnaire où le cercueil a été ouvert à plusieurs reprises avant de rejoindre le caveau familial. Journal de Lord Graham in in E. Maxtone Graham, *The Beautiful Mrs. Graham...*, *op.cit.*, p. 285-296. En 1784, le corps de Miss Herbert, décédée à Aix, a été embaumé puis rapatrié pour des funérailles à l'église paroissiale de Wilton où se situe la propriété familiale des comtes de Pembroke. *Pembroke Papers*, vol. 2, *op.cit.*, p. 258.

147. Une photo de la stèle funéraire est accessible sur le site de la *Church Monument Society*, (www.churchmonumentsgazetteer.co.uk). Il est probable que Lady Penelope Rivers, amie de Mary Harcourt, ait contribué à faciliter l'enterrement de Miss Elizabeth Danby à Lyon. Toutefois, le catalogue du Record Office de Durham fait apparaître dans les *Wharton Papers* une lettre de Thomas Brand d'octobre 1786 (WHA. 616) indiquant le décès de Miss Danby à Genève, ce qui crée donc une incertitude au moins sur le lieu de sa mort et de son enterrement.

148. S. Leslie, *The Letters of Mrs Fitzherbert*, Londres, Burns Oates, 1940, p. 183.

d'une ville d'eau anglaise ou même à Spa aux Pays-Bas. Le principe de l'hospitalité domestique favorise notamment des cercles plus exclusifs et confidentiels, conduisant non seulement à la cohésion sociale du groupe mais aussi à l'expression de l'amitié et de l'empathie car les codes culturels sont connus et partagés par les voyageurs. La maladie d'un proche engendre souvent des temps passés dans l'intimité supérieurs aux moments de convivialité dans le cadre du divertissement mondain. Ils constituent l'autre facette du voyage où le devoir de représentation est moins prégnant, laissant plus place à l'activité qu'à l'observation des usages de la vie locale comme la lecture, les travaux d'aiguille mais aussi la promenade. Ces sociabilités sont généralement féminines mais elle n'exclut pas la présence d'un neveu ou d'un fils qui font partie intégrante de la "maisonnée" avec les domestiques. L'instruction des plus jeunes ou le partage d'œuvres littéraires en lien avec les destinations du voyage, notamment les lettres de Madame de Sévigné, ne sont pas très éloignées des pratiques féminines de la haute société en Grande-Bretagne, même si la culture italienne apporte une stimulation dans le choix des auteurs qui doit aussi contribuer à un apprentissage linguistique. Les rôles respectifs des membres de la famille apparaissent inchangés à l'étranger dans la sphère du quotidien.

Le désir de "rupture" avec le reste de la communauté comprend des degrés d'intensité distincts. Dans les exemples de voyageuses-accompagnantes, la solitude permet de mettre à distance les inquiétudes et contrairement à ce que soutient Elizabeth Garms-Cornides, cette recherche ne paraît pas être à contre-courant du mode de vie des élites, même à l'étranger, car ces temps de retour sur soi ou de sociabilités plus restreintes font partie des pratiques habituelles¹⁴⁹. En revanche, la mise à l'écart "sociale" imposée par des situations personnelles comme la naissance d'enfants illégitimes est effectivement subie et non désirée, comme le souligne à juste titre Elisabeth Garms-Cornides¹⁵⁰. Dans la ville de Nice, le XVIIIe siècle ne peut représenter un âge d'or de la sociabilité féminine et le XIXe siècle, celui du repli domestique, car les écrits du for privé des voyageuses du début du XIXe siècle mettent en avant une continuité des usages de l'hospitalité du siècle précédent¹⁵¹. Dans le cas des Anglaises mélancoliques, le rejet des sociabilités correspond à une pathologie qui semble bien établie et qui correspond plus à un sentiment intérieur plutôt qu'à une absence d'interaction sociale puisque malgré

149. Elisabeth Garms-Cornides, "Essiste un Grand Tour al femminile?", in Dinora Corsi (dir.), *Altrove...*, *op.cit.*, pp. 183-184.

150. *Ibidem*

151. Voir Elaine Chalus, "Cette fusion annuelle...", *art.cit.*, pp. 1-21.

leur volonté, elles sont intégrées au sein de la société locale et se conforment dans une large mesure au modèle social afin de préserver leur appartenance au groupe. Seule la correspondance permet de déterminer l'authenticité des émotions des voyageuses. La rupture est donc plus symbolique que consommée. Dans l'exemple de Louisa Beckford, son retour dans la cellule familiale à l'étranger, lui ôte toute autonomie et indépendance, ce qui rejoint la prédominance de la famille et du groupe, même à l'étranger, établis par Elisabeth Garms-Cornides ¹⁵².

Les temps solitaires ou intimes sont contrebalancés par les visites aux malades et de leur entourage, qui contribuent à recréer du lien social entre les membres de la communauté. L'entraide s'exerce principalement à l'initiative de voyageuses au profit d'autres femmes. La figure de la *Dowager* décrite par Thomas Beddoes s'incarne en la personne de la comtesse de Spencer en 1792 mais certaines questions d'organisation ou de prise de décision reviennent néanmoins aux acteurs masculins et surtout aux médecins. Ces derniers au cours du XVIIIe siècle ont acquis une position d'autorité malgré une relation sociale asymétrique. Ils sont en effet des personnes dépendantes, rétribuées par les grandes familles. Toutefois, même si les membres de l'aristocratie ont acquis par leurs lectures quelques rudiments de médecine, il apparaît que ce sont les médecins qui, en dernier ressort, ont le pouvoir de trancher sur la thérapie qui est appliquée au patient. Cette toute-puissance apparente n'équivaut cependant pas à une acceptation béate de leur professionnalisme ni à une confiance absolue en la médecine du XVIIIe siècle. Les femmes affirment leur esprit critique, tout en tentant de trouver d'autres alternatives ou solutions face à l'inertie de certains docteurs de famille, comme nous l'avons vu dans l'exemple de Lady Amabel Polwarth. De plus, contrairement à ce qui a été soutenu par Roy Porter et doit être ici nuancé, le religieux reste très présent au moment du passage vers la mort dans le discours des malades et dans les pratiques au chevet de la mourante. Les médecins n'ont pas complètement usurpé la place du pasteur ou du clergé, même si d'autres considérations plus matérielles ou affectives concernant les proches sont également tangibles, ce que les travaux de Lawrence Stone ont également mis en évidence ¹⁵³. Même si les représentations de la mort en Grande-Bretagne ont évolué et offrent une distanciation plus grande grâce notamment, à une théologie moins sévère relative au jugement dernier. Le recours à la bonté di-

152. Elisabeth Garms-Cornides, "Essiste un Grand Tour al femminile?", in Dinora Corsi (dir.), *Altrove...*, *op.cit.*, pp. 183-184.

153. Lawrence Stone, *The Family, Sex and Marriage...*, *op.cit.*, partie 3, chapitre 3 "Family Characteristics"; Roy Porter "Death and The Doctors in Georgian England" in Ralph Houlbrooke (dir.), *Death, Ritual, and Bereavement*, *op.cit.*, chapitre 5.

vine doit permettre d'effectuer cette dernière transition du terrestre à l'Au-delà, de manière douce et apaisée. La voyageuse-malade procède également à des rituels du souvenir afin de transmettre une mémoire d'elle-même transcendée. Celle-ci doit contribuer positivement au processus de deuil de ses proches et fait office d'un dernier acte de contrition. Cette préparation, comportant des rites profanes et religieux, doit consacrer l'idéal d'une "bonne mort", attestant une continuité des pratiques depuis la fin du XVIIIe siècle.

Les mouvements de solidarité au bénéfice ou mis en œuvre par les voyageuses britanniques qui ont pu être établis dans ce chapitre participent également à la réévaluation des travaux de Philippe Ariès suggérée par Ralph Houlbrooke, appelant à nuancer le rôle prépondérant de l'individualisme dans l'explication des changements d'attitude face à la mort à l'époque moderne. Ils sont à l'image d'une entraide communautaire qui dépasse l'intervention des seuls membres de la famille¹⁵⁴. Même si les proches tentent d'apporter leur assistance à distance, le soutien moral ainsi que l'aide matérielle des voyageurs sur place attestent de la survivance de liens traditionnels de l'accueil auprès des malades.

154. Ralph Houlbrooke (dir.), *Death, Ritual, and Bereavement*, *op.cit.*, introduction.

Conclusion générale

Dans ce travail de thèse, nous avons tenté de mieux comprendre les mécanismes de l'accueil des voyageuses britanniques. Deux angles d'approche ont été privilégiés : l'accès et l'intégration des Anglaises au sein des sociabilités aristocratiques à Nice, Turin et Gênes au XVIII^e siècle. Avant de détailler les réponses qui ont pu être apportées par cette étude, il convient au préalable d'énoncer les points suivants. En premier lieu, l'accueil réservé aux Anglaises est globalement très flatteur, mais il n'est pas uniforme. Le mythe d'un accueil sans distinction de titre en Italie, tiré d'exemples de voyageuses de condition plus modeste présentées au pape ou à la reine de Naples, doit être nuancé en fonction de la destination, mais aussi des formes de sociabilité. En deuxième lieu, présenter la relation de l'accueil, surtout pour la seconde moitié du XVIII^e siècle, selon les écarts de richesse existant entre les Italiens et les Anglais, ou les préjugés nationaux, conduit à donner une image générale négative de la rencontre avec la noblesse locale. Celle-ci doit être réévaluée à l'aune des expériences personnelles des voyageuses qui reflètent des attitudes plus contrastées et atteste une reconnaissance de l'accueil reçu, même si elle reste discrète à la lecture. Enfin, l'histoire des élites à laquelle l'histoire de l'accueil se rattache, est au XVIII^e siècle largement influencée par le modèle de la capitale parisienne et des échanges culturels favorisés par la mobilité. Il en découle une similitude de représentations et de pratiques qui pourrait ôter toute originalité au sujet proposé, mais les spécificités de genre, nationales et locales ont montré leur pertinence pour apporter de nouveaux éclairages sur certains questionnements.

La thématique de l'accès, des effets de distinction sociale et de l'étiquette couvre une grande partie de ce travail et a permis d'établir des différences de traitement des voyageuses en fonction de leur statut social que le système des lettres de recommandation ne permet pas entièrement de compenser, sauf dans les cas d'accidents heureux comme nous l'avons illustré avec l'exemple de Mrs Miller et les lettres du cardinal de Choiseul qui ont opéré comme de véritables

sésames. Les représentantes des grandes familles sont généralement accueillies dès leur arrivée par la noblesse locale et les représentants diplomatiques. Le défaut de lettres dans une ville n'est pas rédhibitoire, d'autant plus que leurs réseaux sont suffisamment larges et efficaces pour toucher les bons interlocuteurs. Ainsi, Lady Foster indique ne pas avoir eu de lettres pour la ville de Turin, mais selon la procédure que nous venons de rappeler, elle a été reçue dans les maisons de la noblesse et chez les ambassadeurs. Les voyageuses des franges inférieures de la *Gentry* doivent engager elles-mêmes des démarches pour être admises et leur acceptation est proportionnelle au prestige social du scripteur. Il est apparu que les voyageuses de condition plus modeste comme Mary Berry peuvent très bien être reçues dans des grandes maisons, même à Rome, et être limitées à la générosité de l'épouse de l'envoyé britannique à Turin. Pourtant, la maison de Madame de Saint Gilles donne l'impression, à force d'être citée dans les récits de voyage, d'être ouverte à tous les étrangers. Avec le développement du voyage de santé à Nice dans les dernières décennies du XVIII^e siècle, il a été constaté que la venue de familles des *Middling Sorts*, à défaut de relations auprès de membres des catégories supérieures, semblent vivre en vase clos.

Même si l'accès aux conversations de la noblesse locale semble acquise aux dames étrangères munies de recommandation et que l'absence de définition juridique de la noblesse anglaise joue en faveur des voyageuses des franges inférieures de la *Gentry*, les hôtes italiennes démontrent une plus grande attention aux voyageuses les plus titrées. Le terme de "première noblesse" que l'on trouve d'ailleurs dans les récits de voyage français témoigne d'une société des élites en Italie très hiérarchisée. Comme Lady Pomfret l'a exprimé dans son court poème, présenté en tête de l'introduction, les aristocrates anglaises sont accompagnées et introduites à travers la ville alors que les représentantes de la *Gentry* ont plus de chance de n'être admises que dans la conversation où se rendent la plupart des étrangers de distinction. Il en résulte que les effets de distinction sociale sont efficaces au sein de la noblesse italienne, malgré un accès qui semble rendu facile grâce aux lettres de recommandation.

A la cour de Savoie, nous avons constaté que la présentation officielle est un honneur, à la discrétion de la reine. Peu d'audiences ont été mises en évidence et elles concernent surtout les membres de l'aristocratie et quelques exemples issus de la *Gentry*¹⁵⁵. La demande d'introduction formelle est recueillie par l'intermé-

155. Dans ces derniers cas, il s'agit principalement de voyageuses appartenant aux franges supérieures de la *gentry*, que l'on pourrait dire "titrée". Dans l'exemple plus particulier de Laetitia Houblon, nous avons montré comment cette présentation a été favorisée par les liens existant entre

diaire du représentant britannique, qui agit comme référent pour accréditer le rang de la voyageuse mais aussi sa moralité. Les sources ont montré que le représentant diplomatique n'opère pas de distinction entre les membres du *Peerage*, les catégories supérieures de la *Gentry* et la propriété foncière. Toutefois, Victor-Amédée III n'est pas dupe et se plaint que son théâtre soit occupé par des bourgeoises et tente autant que possible de restaurer l'ordre de préséance, selon les définitions de la noblesse continentale. Les épouses d'envoyés sont bien entendu un cas particulier puisque leur admission à la cour est liée aux fonctions publiques de leur époux et ne dépend donc pas de la naissance¹⁵⁶. Des visées à fins politiques incitent également la cour à dispenser le meilleur accueil possible aux sujets du roi d'Angleterre. Toutefois, une analyse comparée avec des voyageuses d'autres nationalités serait pertinente car elle permettrait d'établir si l'accueil de la cour est identique pour tous les étrangers et de mesurer l'impact des relations diplomatiques avec l'Angleterre dans la réception des voyageuses à la cour. La capacité de la famille royale à adapter son accueil à la diversité sociale des Anglaises, par des rituels non prévus par le protocole, témoigne de l'évolution des pratiques dans les cours européennes dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Elle révèle également une flexibilité relative de l'étiquette, qui atténue l'image classique d'une cour rigide et vétuste, telle que véhiculée par les historiens, sur la base de certains récits de voyage masculins célèbres comme le Président de Brosses. Toutefois, le maintien de la règle imposante du *grand habit* par rapport à l'usage de la *robe à la française*, pourtant adoptée dans les autres cours des Etats italiens, complique l'accès aux sociabilités de cour, au point que les dames de l'aristocratie anglaise renoncent à demander une présentation officielle. Nous avons montré d'une part, que le coût de l'habit de cour est trop onéreux pour des voyageuses très souvent à la recherche d'économies et d'autre part, que la durée brève des séjours à Turin est inadaptée au regard de l'organisation des préparatifs.

Au sein de la communauté britannique, la perception de l'autre à travers sa position sociale est particulièrement sensible. Pour s'en convaincre, il n'est pas anodin que dans les journaux et les correspondances, la description de la colonie anglaise soit faite selon l'échelle sociale, de la haute aristocratie aux femmes de statut plus obscur. Au-delà des représentations, il a été démontré que l'absence de lieux publics de divertissements comme les *assembly rooms* au profit d'une hospitalité privée révèle une supériorité de la destination niçoise par rapport aux villes

la cour, l'Académie royale et Madame de Saint Gilles.

156. Même si la cour et la noblesse locale ont souligné que l'Angleterre n'envoie pas assez d'envoyés de la haute aristocratie.

d'eau anglaises, favorisant des sociabilités plus exclusives. La position d'autorité des comtesses et des duchesses a été établie au sein de la communauté britannique à Nice. En étant au sommet de la hiérarchie, elles bénéficient de privilèges, mais ont aussi de devoirs à l'égard des autres ressortissants anglais. Le cas de Lady Rivers, épouse d'un baron, a été évoqué longuement car son sens de l'hospitalité et son ouverture à la noblesse locale, ont conduit à lui conférer un poids indéniable. Elle joue, en quelque sorte, un rôle d'ambassadrice anglaise pour le compte des voyageurs britanniques de distinction car la représentation diplomatique assurée par des consuls n'est pas en mesure d'offrir une hospitalité à la hauteur des envoyés à Turin. Comme il a été souligné, il n'est pas possible de déterminer si les réceptions du consul ont été fréquentées par l'aristocratie, faute de sources, mais des visites ont été constatées. Les frontières entre catégories sociales ne semblent pas pour autant infranchissables. L'amitié et l'entraide féminines face à l'adversité permettent d'atténuer les différences, même si elles semblent s'exercer, de manière plus visible, entre les femmes du *peerage* et les franchises supérieures de la *Gentry*. Les membres des catégories inférieures de la *Gentry* ne sont cooptés que si leur intégration dans des réseaux de relations, même éloignés, est identifiée. Le Grand Tour procure donc des exemples de mixité sociale dans les villes étudiées, venant confirmer un accueil ouvert en Italie mais il ne gomme pas les différences sociales. Il s'agit d'un accès, souvent temporaire, à des cercles aristocratiques pour des voyageuses bien insérées dans les réseaux mondains à l'étranger. Il ne garantit pas en effet la reconnaissance d'un statut de dame de qualité par les Anglais ou les Italiens pendant le voyage ni par les Anglais à leur retour. L'exemple d'Anne Miller est assez parlant puisqu'après son voyage en Italie, malgré l'"anoblissement" de son époux intervenue quelques années plus tard, elle ne parvient pas à s'imposer comme une *Lady* alors qu'elle a eu l'opportunité en Italie de fréquenter la noblesse, d'être présentée à la reine de Naples et d'avoir reçu des honneurs réservés à la grande aristocratie anglaise par la confusion créée par les lettres du cardinal de Choiseul¹⁵⁷. Philippe Prudent a indiqué, à juste titre, que les critiques à son endroit sont surtout motivées par des prétentions intellectuelles, mais il semble que les aspects sociaux et surtout les règles de cooptation ne peuvent être ignorés¹⁵⁸. Il apparaît que certaines qualités personnelles dont la maîtrise de l'art du monde sont en jeu pour remporter l'adhésion. S'il on reprend

157. Fanny Burney dépeint Lady Miller comme une femme ordinaire dans des vêtements délicats, privilégiant les invités de rang. Avec ironie, elle la dénomme "the Lady of Bath Easton". Fanny Burney, *Diary and Letters of Madame d'Arblay*, *op.cit.*, vol. 1, pp. 337-338.

158. Philippe Prudent, *La Rome des Britanniques...*, *op.cit.*, pp. 482-483.

les conclusions d'Antoine Lilti sur les salonniers parisiennes, le cas de Madame Geoffrin est intéressant à titre de comparaison. Celle-ci n'est peut-être pas parvenue à être reconnue à "égalité" avec les représentantes de l'aristocratie sur le plan social mais en contrepartie, elle a su démontrer une parfaite habileté à manier les codes sociaux, consacrant le succès mondain de son salon ¹⁵⁹.

Dans une approche d'histoire urbaine, nous avons cherché à cartographier les lieux de l'accueil. A Turin, nous avons souligné qu'au regard de la longue liste des résidences de la noblesse, conservée dans les archives de Lord Mount Stuart et retranscrite en annexe, les appartements de Madame de Saint Gilles figurent comme la seule maison fréquentée par les Anglaises. Cette attraction tient à la position dominante de Madame de Saint Gilles à la cour et aux liens qu'elle entretient avec les ministres étrangers. Une fréquentation plus diversifiée est constatée à Gênes. La correspondance de Clelia Durazzo a permis de mettre en évidence le fait que les Anglaises de l'aristocratie sont véritablement associées à la vie des dames de la noblesse locale et sont admises dans les mêmes sociétés ¹⁶⁰. A Nice, ce sont toujours les mêmes maisons qui sont citées et concernent surtout le palais du gouverneur et les demeures de quelques familles de la noblesse niçoise. L'accueil apparaît donc plus ouvert qu'en France mais en dehors de l'exemple génois, l'accès est restreint à un nombre limité de palais et de familles.

La rencontre avec la noblesse locale intervient toutefois dans un espace mondain qui est plus large que les palais et théâtres. Nous avons mis en évidence que les principales facilitatrices conduisent les dames de l'aristocratie aux offices et cérémonies religieuses, conformément à leur demande. La prise de voile constitue un événement mondain et dans certains cas, correspond à une première mise en relation avec la noblesse locale. Cet aspect est peu souligné par l'historiographie qui s'est attachée à montrer davantage à la théâtralité de la découverte religieuse. La notion de spectacle est néanmoins présente et a une incidence sur l'accueil. Il existe notamment un usage à Nice selon lequel les propriétaires des appartements les mieux placés pour voir les processions de la semaine sainte offrent l'hospitalité à des dames anglaises le temps de l'événement, pour qu'elles soient mieux installées en prenant de la hauteur, tout en n'étant pas gênées par l'extérieur. Cette hospitalité de la noblesse est informelle et fait partie des gestes de la politesse mondaine que l'on peut constater dans d'autres occasions de représen-

159. Antoine Lilti, *Le Monde des Salons*, *op.cit.*, p. 408.

160. L'élément de genre joue en faveur des Anglaises car pour les voyageurs masculins, la règle du sigisbéisme fait obstacle à un accompagnement aussi investi de la part des hôtesse génoises.

tation, donnant lieu aussi à une hospitalité anglaise¹⁶¹. Il est apparu, de manière générale, que l'accueil constitue surtout une offre de divertissements, ce que Lady Pomfret décrit parfaitement dans son poème, par l'énumération de concerts, de bals et d'assemblées. Néanmoins, les amusements classiques des salons dont les jeux d'argent suscitent auprès de nombreuses voyageuses de l'ennui par rapport à l'expérience de la frayeur et de la fascination du religieux et de la découverte de cadres naturels, ce qui confirme certaines conclusions sur l'évolution des attitudes et comportements des voyageurs à la fin du XVIII^e siècle¹⁶². La place de la musique a été interrogée et est apparue absente dans les conversations italiennes alors que dans l'hospitalité anglaise, des concerts sont joués par des musiciens italiens installés en Angleterre et connus de certains voyageurs de l'aristocratie. Des aubades et de la pratique amateur ont été constatées, conformément aux pratiques des élites européennes¹⁶³. Il faudrait, sans doute, effectuer des recherches plus approfondies dans l'histoire de la musique et l'historiographie italienne, pour vérifier si le silence des textes concernant les conversations italiennes est un oubli ou le signe d'une exécution passable, ne suscitant pas de commentaires particuliers.

L'analyse du formalisme des cercles aristocratiques et des contraintes de la représentation mondaine ont été mises en miroir avec les sociabilités de l'intime. Dans l'historiographie dominante, les sociabilités mondaines urbaines sont présentées comme des formes d'association volontaire fluides¹⁶⁴. Or, l'analyse de la politesse mondaine au sein de ces sociabilités italiennes a révélé un certain formalisme dont l'usage du cercle, hérité de la tradition curiale. Selon cette tradition, les invités se placent autour de la maîtresse de maison qui se tient au centre et à l'arrivée de chaque nouveau convive, l'assemblée se lève pour faire une révérence. Il convient d'ajouter que les sources ne permettent pas d'affirmer si cette pratique du cercle est présente dans l'ensemble des conversations d'une ville ou si elle ne concerne que les maisons les plus conservatrices. Calogero Farinella a montré que l'ancienne noblesse génoise est plus attachée à l'étiquette tandis que la noblesse plus récente reçoit plus largement, mais les sources utilisées pour cette

161. Lady Knight prévoit d'inviter la duchesse de Milan, qu'elle a rencontrée à Rome chez le cardinal de Bernis, dans ses appartements à Gênes, afin d'avoir une meilleure vue sur le lancement d'une montgolfière. Lettre de Lady Knight du 20 août 1790, *Lady Knight's Letters...*, *op.cit.*, pp. 149-150.

162. Rosemary Sweet, *Cities and the Grand Tour*, *op.cit.*, chapitre 1 "Experiencing the Grand Tour".

163. Antoine Lilti, "Le concert au salon..." in Hans Erich Bödeker, Patrice Veit et Michael Werner, *Espaces et lieux de concert en Europe, 1700-1900...*, *op.cit.*, pp. 147-182.

164. Daniel Roche, *Humeurs vagabondes...*, *op.cit.*, p. 668.

étude ne renseignent pas comment dans la pratique, les usages plus formels se matérialisent au cours du déroulement de la conversation¹⁶⁵. La fluidité serait plutôt le fruit d'un système bien rôdé de l'accueil où les facilitatrices dans la ville et à la cour sont connues et parviennent à offrir au pied levé des dîners en l'honneur des voyageuses de marque et à les conduire dans des lieux de divertissement. Au sein des conversations accueillant de nombreux étrangers, il semble que la souplesse de la forme de la conversation qui permet aux invités de passer d'une activité à une autre soit limitée au passage du jeu à la discussion et inversement, contrairement à des assemblées plus confidentielles, où il n'est pas rare que les protagonistes aient accès à une plus grande variété d'occupations.

Les obligations de représentation peuvent se révéler pesantes pour les Anglaises mais cette situation est la même en Angleterre. La différence se situe dans le rythme des divertissements, surtout pendant la période du carnaval, qui vient s'ajouter à l'hospitalité britannique. L'âge, la mauvaise santé, mais aussi les situations personnelles complexes, incitent certaines voyageuses à rechercher des espaces plus intimes. Les temps informels où sont menées des activités de lecture à voix haute ou même la confection de vêtements, créent des sociabilités féminines, permettant aussi de parler sa propre langue. Il nous semble alors plus approprié de considérer que le repli n'est pas forcément le synonyme d'une volonté de se couper d'une population italienne qui ne serait pas assez riche ou éduquée. Il ne s'agit pas de remettre en cause le sentiment de supériorité des Anglaises comme facteur de différenciation, ce que nous développerons plus loin, mais il n'est pas la seule motivation de l'entre-soi britannique. La maladie ou les formes plus ou moins graves de la mélancolie peuvent à tout moment affecter les voyageuses et se traduisent par des pratiques de retrait et des aspirations à la solitude.

Après avoir présenté les questions relatives à l'accès aux espaces aussi bien dans ses aspects formels que matériels, le deuxième angle d'approche, l'intégration, est envisagée en termes d'identités, mais aussi selon des dynamiques de pouvoir.

L'insertion des voyageuses dans les sociabilités aristocratiques, aussi bien italiennes qu'anglaises, s'inscrit dans des expériences multiples liées à la diversité des parcours individuels. Les problématiques d'intégration sont bien entendu de moindre importance pour les épouses de valétudinaires ou les femmes malades puisque la relation de l'accueil est alors orientée vers la guérison et les pratiques thérapeutiques. Comme il a été rappelé plus haut, le rang demeure un facteur

165. Calogero Farinella, "Nota su socialità..." in Roberto Bizzochi et Arturo Pacini, *Sociabilità aristocratica in età moderna, op.cit.*, pp. 61-62.

d'intégration évident, mais les talents personnels, comme la maîtrise de la langue italienne, facilitent les relations avec la noblesse locale qui conserve l'usage de dialectes locaux. Ce dernier point envisagé du côté anglais, tempère en quelque sorte les représentations d'un accueil italien accessible et chaleureux à l'égard de l'ensemble des voyageuses du Grand Tour. Lorsque le rang de l'Anglaise est assorti à la beauté, l'accueil poli se transforme en un empressement de la noblesse et des ministres étrangers pour inclure l'Anglaise parmi leurs hôtes de marque. Ce phénomène n'est cependant pas propre à l'Italie et se trouve aussi à Paris¹⁶⁶. La voyageuse devient un faire-valoir qui consolide le prestige d'une maison.

Nous avons évoqué les enjeux réciproques de l'accueil aussi bien à la cour qu'à la ville. Lors de la visite du palais royal, les voyageuses apparaissent comme "instrumentalisées", en étant intégrées à leur insu, dans une politique de représentation du roi de Sardaigne et de sa famille mais aussi au cœur des relations diplomatiques avec l'Angleterre comme nous l'avons souligné plus haut. Toutefois, la famille royale sait aussi se montrer proche de certaines voyageuses dans les limites d'une "honnête familiarité" et l'esprit de famille qui règne à la cour a séduit les Anglaises. A la ville, Madame de Saint Gilles tente de garder sa suprématie et sa légitimité tandis que les salonnières de moindre prestige, comme la baronne Tondut à Nice, obtiennent une place de choix dans la société locale, grâce à la position d'autorité de dames anglaises comme Lady Rivers. Les voyageuses sont donc associées à des stratégies de pouvoir et des logiques de réputation, mais il s'agit d'un échange de bons procédés. Les dames de l'aristocratie anglaise ont ainsi l'occasion de partager leurs expériences sociales en Italie, ce qui est valorisant au regard de leurs amies restées en Angleterre, tandis que les femmes des franges inférieures de la *gentry* sont souvent amenées à fréquenter des cercles plus prestigieux que dans leur pays d'origine.

Le pouvoir de la religion est apparu comme un élément moins clivant, conformément à une évolution soulignée par l'historiographie relative à une "détente" dans les relations avec le Saint Siècle et à l'affirmation d'un relativisme religieux. Les préjugés contre le catholicisme ont été bien analysés par les historiens comme étant une affirmation du sentiment patriotique pour une population de voyageurs majoritairement protestante. Les critiques à l'égard de la religion relèveraient plutôt de conventions de forme afin de répondre aux attentes de leurs lecteurs en Angleterre. Cela ne signifie pas pour autant que la fascination pour les cérémonies ainsi que le rejet de la superstition n'aient pas été vécus de manière authen-

166. Antoine Lilti, *Le monde des salons*, *op.cit.*, pp. 143-144.

tique. Nous avons souligné que l'accueil cordial dispensé par les communautés religieuses ainsi que du clergé contribuent à distinguer l'institution des personnes qui les représentent. Au sein de la communauté britannique, la cohabitation de plusieurs confessions ne semble pas problématique car ce qui relie les voyageuses britanniques, nous l'avons rappelé, est la position sociale. En revanche, alors que la pratique religieuse s'organise par l'hospitalité des grandes familles, les funérailles placent les voyageuses et leurs familles dans une situation de fragilité, ce que l'historiographie locale a identifié. Les sources montrent sur cette question que les décisions relatives à l'ensevelissement des corps sont différentes selon le statut social, l'aristocratie privilégiant le rapatriement en Angleterre de la dépouille jusqu'à l'église de la paroisse d'origine de la famille, tandis que les autres catégories sociales se tournent vers le cimetière anglais de Nice ou de Livourne. Au chevet des malades, le discours religieux dans la préparation d'"une bonne mort" reste fort, même si la place du médecin est essentielle.

Les différences liées aux composantes régionales ne constituent pas un facteur discriminant dans le cadre de l'accueil. Les différentes origines sont notées dans les écrits mais les Anglaises se définissent avant tout comme un groupe national. Les sympathies politiques qui sont parfois ouvertement exprimées dans la correspondance familiale n'agissent pas de manière plus forte qu'en Angleterre puisque les réseaux mondains dépassent les alliances politiques. A l'étranger, les liens entre voyageuses font plutôt apparaître des amitiés préexistantes, dont les liens sont souvent à mettre en regard avec la fréquentation ou l'exercice de fonctions à la cour d'Angleterre. En revanche, la nouvelle amitié entre Lady Webster et le cercle de la duchesse de Devonshire pourrait avoir été favorisé par des connivences politiques. Dans le même ordre d'idées, la question de la construction du sentiment patriotique par la médiation des femmes n'est pas visible à une première lecture des textes, en dehors de l'affirmation réitérée de la supériorité et de la modernité du système britannique. Toutefois, le rôle de l'aristocratie en Angleterre pour porter des projets d'ordre national est prolongé à l'étranger par la conformité aux valeurs de *Politeness* et autres dogmes sur l'idéal féminin ou sur l'hygiène de vie. Il ne faut pas, bien entendu, confondre les idéaux de la réalité des pratiques, mais ces considérations représentent pour un bon nombre de voyageuses des repères culturels qui se sont imposés au cours du XVIIIe siècle. Par leurs attitudes et leur rang, elles sont en quelque sorte des vecteurs de transmission de la "bonne parole" de la nation britannique. Certaines pratiques traduisent également une marge de liberté et d'indépendance pendant le voyage, notamment dans l'appréciation du besoin de conformité aux usages mondains italiens. Les emprunts aux pratiques

italiennes de l'hospitalité ou en matière vestimentaire sont peu nombreux mais il démontre des choix individuels, ce qui vient contredire l'interprétation d'une absence totale d'autonomie des voyageuses au sein du groupe¹⁶⁷.

Certaines représentations de l'identité féminine sont en lien avec les bénéfices supposés découlant de la relation de l'accueil. Nous avons déjà évoqué celle de dame de qualité, mais il convient de rappeler celle de femme cultivée. Les voyageuses entendent tirer profit du voyage en Italie pour se placer sur des terrains réputés masculins. Comme nous l'avons indiqué, le grand Tour n'est pas la seule opportunité puisque la circulation des savants et des philosophes en Europe au XVIII^e siècle offre déjà en Angleterre un certain nombre d'occasions pour élargir ses connaissances, sans compter les lectures personnelles. Les précautions de forme dans les textes minimisent les apports de cette nature et il est donc difficile d'évaluer la portée du Grand Tour pour les femmes en termes de formation intellectuelle. Nous avons souligné le manque d'accès des Anglaises dans les académies et autres institutions savantes, sauf pour les voyageuses étant entourées en Angleterre d'intellectuels, comme Mary Berry ou Hester Thrale Piozzi. Il apparaît donc une représentation plus grande des femmes de condition plus modeste dans les lieux de savoir, contribuant à montrer une nouvelle fois que l'expérience de l'accueil est différente selon le statut social. Toutefois, il faudrait sans doute regarder plus loin que les textes et se tourner vers d'autres sources du voyage comme des notes ou des carnets, qui pourraient établir des transmissions de savoirs. En tout état de cause, les visites qu'offre le Grand Tour sont indéniablement une ouverture intellectuelle et artistique qui vient enrichir le capital culturel des voyageuses avant leur départ.

Cette histoire de l'accueil est surtout une histoire de l'aristocratie et de la frange supérieure de la *gentry* anglaises, ce qui justifierait de poursuivre encore les recherches vers de nouvelles sources en Grande-Bretagne. En Italie, les archives de la cour de Savoie relatives à la Maison de Carignan aux archives d'Etat pourraient renseigner davantage l'accueil des dames étrangères au sein du palais et aux conversations de la princesse de Carignan. Les archives privées de la princesse de Carignan (Marie-Joséphine de Lorraine) à la bibliothèque royale de Turin n'ont cependant pas permis de mettre en évidence des éléments en ce sens. A Gênes, les archives de la "cour" dogale pourraient également apporter de nouvelles informations sur les conversations du doge et la présence des voyageuses britanniques

167. L'absence de découverte autonome par une insertion dans le groupe est soutenue par Elizabeth Garms-Cornides. Voir le chapitre 8. Elizabeth Garms-Cornides, "Essiste un Grand Tour...", in Dinora Corsi (dir.), *Altrove...*, *op.cit.*, p. 190.

dans la ville. Les correspondances diplomatiques des ambassadeurs de France à Turin et Gênes, conservées aux archives du ministère des affaires étrangères à la Courneuve, sont également une piste de recherche qui permettrait d'avoir des informations complémentaires sur les dynamiques sociales et culturelles dans l'espace mondain italien. Elles peuvent aussi sans doute confirmer ou indiquer la venue de nouvelles voyageuses ne figurant pas dans la liste des Anglaises que nous avons établie en annexe. Grâce aux initiatives italiennes depuis une vingtaine d'années visant à la découverte et à l'édition d'écrits du for privé de femmes italiennes, de nouvelles sources de dames italiennes ayant participé à l'accueil des étrangers apporteront sans aucun doute de nouveaux regards pour compléter et renouveler ce travail ¹⁶⁸. A Nice, les registres de l'insinuation aux archives départementales des Alpes Maritimes, sous réserve de trouver un point d'entrée pour entamer la recherche, seraient une bonne piste pour mieux comprendre les conditions de la location. Si l'existence d'actes juridiques est établie, elle permettrait d'identifier un nombre plus important de villas ou d'appartements loués et de mener, le cas échéant, des recherches sur de nouvelles voyageuses.

Pour conclure, nous pouvons affirmer que cette recherche a révélé un objet d'analyse complexe, des expériences de voyage multiples mais aussi des accueils différents. De ces parcours individuels résultent des narrations positives ou négatives, à l'image de ce qui a été bien ou mal vécu. Il serait donc vain d'apporter une connotation morale à l'appréciation des relations entre les Anglaises et la noblesse locale ou au sein de la communauté britannique. En revanche, de nombreux exemples d'amitié sont apparus authentiques. Il est indéniable que les sociétés italiennes et anglaises du XVIII^e siècle sont extrêmement hiérarchisées, avec une conscience aigüe des positions sociales relatives au sein du groupe, conscience exacerbée d'ailleurs, pour l'aristocratie, par la concurrence d'autres critères de sélection sociale que le rang. Toutefois, les frontières entre les catégories sociales se déplacent aussi au gré des affinités et des rencontres. La notion d'"interconnexion" qui est si présente aujourd'hui avec les réseaux sociaux, est essentielle à la compréhension de ces modulations de l'échelle sociale qui, bien que ne valant pas reconnaissance d'un statut supérieur au sien, participe néanmoins à des logiques inclusives. Cette étude de l'accueil a révélé une convergence de divers intérêts qui, dans la pratique est mise en sourdine par la démonstration de la politesse et de la civilité, mais qui est sans doute à l'origine du succès de la tradition du Grand Tour et de sa longévité. Même si cette tradition évolue avec le temps et

168. sur ces projets et initiatives, voir Marina Caffiero, "Ecrire au féminin", *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, vol. 35, 2012, pp. 163-176.

que les comportements et attitudes sont différents par rapport au voyage de formation ou antique, les usages de l'hospitalité à l'égard des étrangers restent en grande partie inchangés jusqu'en 1792-1793. Malgré la guerre et l'occupation française, l'hospitalité italienne et anglaise est toujours présente au XIXe siècle et constituent des cadres stables sur lesquels les voyageuses s'appuient pour parcourir l'Italie. Dans le cas de la villégiature niçoise, les conversations du XIXe siècle sont poursuivies au sein des familles déjà présentes auprès des Anglaises à la fin du XVIIIe siècle, mais d'autres lieux de sociabilité se développent, en dehors de l'espace domestique, comme les clubs de lecture cosmopolites, qui font d'ailleurs écho à l'émergence des casinos de la noblesse italienne à Turin et Gênes dans les dernières décennies du siècle. Le voyage des Anglaises a donc continué à se développer, donnant lieu à de nouvelles expériences de l'accueil et de la rencontre.

Annexes

Annexe A

Liste des voyageuses britanniques

Cette liste regroupe toutes les voyageuses et résidentes britanniques identifiées au cours de ce travail de thèse. Le classement est effectué par ordre chronologique des séjours dans les villes étudiées. Il ne s'agit pas de faire ici une synthèse du voyage dans les trois villes ni de présenter l'ensemble de leur voyage en Italie. Il s'agit d'apporter quelques éléments biographiques ainsi que le contexte du voyage afin de guider le lecteur face à une multitude de protagonistes.

Les informations recueillies par les collaborateurs du dictionnaire de John Ingamells (*A Dictionary of British and Irish Travellers in Italy (1701-1800)*) (1997) sont très complètes et ont permis d'établir l'existence de la plupart des voyageuses à Turin et Gênes. Toutefois, la destination de Nice est écartée. Cette dernière est parfois évoquée au gré des commentaires mais aucune étude systématique n'a été faite, ce que nous espérons combler ici en partie.

Dans cette liste, les voyageuses étant citées comme épouse dans le dictionnaire de John Ingamells sont indiquées par une astérisque. Celles qui n'y figurent pas sont mentionnées avec deux astérisques. Lorsqu'il s'agit d'un voyage familial, les filles sont regroupées sous le nom de la mère.

Nous avons choisi également de maintenir dans ce répertoire les quelques voyageuses faisant l'objet d'une entrée autonome dans le dictionnaire de John Ingamells afin d'avoir une meilleure visibilité de l'ensemble des voyageuses, de leur nombre et de leur profil à une même période historique.

Cette liste n'a, bien-entendu, aucune prétention à l'exhaustivité puisqu'il est le fruit de recherches motivées par la thématique de l'accueil des voyageuses britanniques à Nice, Turin et Gênes au XVIII^e siècle. Même si une égalité de traitement des informations a été recherchée, celui-ci est avant tout tributaire des sources disponibles.

Année 1718

Oglethorpe (d') (Noyel de Bellegarde, comtesse) Françoise Charlotte (1696-1762) **

Turin : 1718- ?

Issue de la frange supérieure de la *gentry*, fille de Sir Theophilus Oglethorpe (1650-1702), officier et de son épouse Eleanor née Hall (1662-1732), tous deux actifs dans la cause jacobite. Après 1696, les querelles internes à la cour de Saint Germain ont conduit le couple Oglethorpe à se retirer en Angleterre et tenter d'être "réhabilités" auprès de Guillaume III. La famille reste pourtant investie dans des projets de restauration des Stuart, sous l'influence de Lady Oglethorpe. Jeune fille, Françoise Charlotte est envoyée en France chez l'une de ses sœurs aînées, mariée à Eugène-Marie de Béthizy, marquis de Mézières. Elle est éduquée selon la religion catholique et fréquente l'abbé Fénelon. Elle se convertit et obtient pour cela une pension de 2000 francs. Après avoir joué un rôle d'intermédiaire pour le compte de Lord Mar, convoyant des messages de la France vers l'Angleterre, Françoise Charlotte est à Turin en 1718 avec ses frères, James et Theophilus. L'année suivante, elle se marie avec Joseph-François Noyel de Bellagarde, ambassadeur, connu pour son rôle dans la diffusion des loges maçonniques dans les États de Savoie. Après 1720, Françoise Charlotte est nommée dame d'honneur de la reine, Anne d'Orléans.

Sources : Patricia Kneas Hill, *The Oglethorpe Ladies*, (1977). Sur Sir Theophilus Oglethorpe, ODNB ; sur les frères de Françoise Charlotte, John Ingamells, pp. 720-721 ; Andrea Merlotti, «The British and Freemasonry in Eighteenth-Century Turin» (2017).

Pierrepont (Wortley Montagu) Lady Mary, (baptisée en 1689-1762)

Turin : autour du 12 septembre 1718

Gênes : autour du 15 août 1718

Issue de l'aristocratie anglaise, fille d'Evelyn Pierrepont, premier duc de Kingston (baptisé 1667- 1726) et de sa première femme, Lady Mary Feilding (1668/9-1692). Elle épouse Edward Wortley Montagu (1678-1761) en 1712. Après quelques années de retrait à la campagne, elle s'installe à Londres au moment de l'accession de Georges 1er et devient une figure prédominante à la cour. Elle fréquente également une société d'intellectuels et hommes de lettres dont Alexander Pope.

Juste avant son départ, sa faveur à la cour est ternie par la publication d'une satire qu'elle a écrite, mettant en scène la reine Caroline. En 1716, elle accompagne son époux nommé ambassadeur à Constantinople. A leur retour, le couple effectue un bref voyage à Turin et Gênes.

Sources : ODNB ; John Ingamells, pp. 670-672 ; Lady Mary Wortley Montagu, *Complete Letters...*, (1966-1967).

Année 1725

McNamee (Marie) **

Turin : 1725- ?

Issue de l'aristocratie irlandaise, elle est en lien avec la cour de Saint Germain en Laye au service d'Anne d'Orléans.

Source : Andrea Merlotti, «The British and Freemasonry in Eighteenth-Century Turin» (2017).

Livingston of Newburgh (Lady Radcliffe), Charlotte Maria (1694-1755)

Turin : 1726-1727

1736 : retour en France

Issue de l'aristocratie anglaise, fille de Charles Livingston, comte de Newburgh (vers 1662/1666-1694) et de Frances Brudenell (vers 1672-1736). Veuve de Thomas Clifford (1687-1719) (deux filles sont nées de cette première union), elle épouse en 1724 à Bruxelles Charles Radclyffe (puis en 1731, 5ème comte de Derwentwater) fervent jacobite et franc-maçon. Ce dernier a été fait prisonnier pendant la rébellion de 1715 mais a réussi à s'échapper et fuir en France. Le couple est donc contraint de vivre à l'étranger : la naissance de leur première fille Charlotte (1726-1800) a lieu pendant leur séjour à Turin puis ils s'installent à Rome pendant presque dix ans.

Sources : ODNB ; John Ingamells, pp. 793-794.

Année 1730**Grey (Cavendish) Lady Anne, (1705-1722)**

Nice : 1730-1731

Épouse de Lord Charles Cavendish (17 mars 1704 – 28 avril 1783), troisième fils de William Cavendish, 2ème duc de Devonshire. Elle accouche de son fils aîné Henry Cavendish (1731-1810) lors du séjour du couple à Nice.

Source : John Ingamells, p. 190; Daniel Feliciangeli, "Le développement de Nice...", 1973.

Hume (Baillie), Lady Grisell (1665-1746)

Turin : 27-31 octobre 1731

Issue de l'aristocratie écossaise, fille de Sir Patrick Hume de Polwarth, premier comte de Marchmont (1641-1724) et de Grisell Kerr (décédée en 1703). Elle épouse en 1691 George Baillie. Le voyage en Italie est motivé par la mauvaise santé de son gendre, Charles Hamilton, Lord Binning. Il s'agit d'un voyage familial, comprenant ses deux filles, Lady Murray (1693-1759) et Lady Binning (1696-1773). Lady Murray est séparée de son époux, Sir Alexander Murray depuis 1714 et voyage donc sans celui-ci. Lady Binning accompagne son mari valétudinaire avec sa fille aînée Grisell (née en 1719).

Sources : ODNB; John Ingamells, pp. 40-41; Lady Grisell Murray, *Memoirs of the lives of the right honorable George Baillie of Jervishood and of Lady Grisell Baillie* (1824); Lady Grisell Baillie, *The Household of Lady Grisell Baillie 1692-1733* (1911); Katherine Glover, *Elite Women and Polite Society in eighteenth century Scotland* (2011), pp. 53, 29 n.32, 32 n. 47.

Russell (Lady Essex) Elizabeth, (?-1784)

Turin : en partie pendant les années 1732-1736

Issue de la l'aristocratie anglaise, fille du second duc de Bedford. Seconde épouse de William Capel, 3ème comte d'Essex, ministre plénipotentiaire à Turin de 1731-1732 et de 1732-1736. Elle profite de sa résidence à Turin pour visiter la Péninsule en séjournant dans les destinations habituelles du Grand Tour, notamment à la recherche d'œuvres d'art.

Sources : ODNB; John Ingamells, pp. 341-342.

Strangways Fox (Mrs Strangways-Horner), Susanna (1689-1758)

Nice : 1733-1735

Fille de Thomas de Melbury, Susanna Strangways est issue de la *Gentry* anglaise. Elle épouse Thomas Horner depuis 1713, elle décide de voyager seule à Nice avec sa fille de dix ans, Elizabeth (1723-1792), très vraisemblablement en invoquant des raisons de santé. Il semble qu'elle ait rejoint à Paris son amant, Henry Fox (1705-1774), puis elle s'installe avec sa fille à Nice pendant deux ans. Pendant son séjour, elle entretient des relations épistolaires avec le frère d'Henry Fox, Stephen Fox (1704-1776), où il apparaît que Henry Fox et Susanna Strangways ont arrangé à distance son mariage avec Elizabeth qui héritera de la fortune de la famille Strangways. L'union est consacrée secrètement en l'absence du consentement du père, Thomas Horner, en 1736 soit un an après leur retour d'Italie, alors que la jeune fille n'a que 13 ans. Avant son mariage, Henry Fox entretient une correspondance avec Elizabeth Horner dans le but de faire d'elle une femme cultivée.

Sources : John Ingamells, pp. 906-907 ; Comte d'Ilchester, *Henry Fox, 1st Lord Holland : His Family and Relations*, vol. 1, 1920, pp. 40-44 ; Joanna Martin, *Wives and Daughters. Women and Children in the Georgian Country House*, (2004), pp. 2-18.

Pierrepont (Wortley Montagu) Lady Mary, (baptisée en 1689-1762)

[Voir entrée pour la même voyageuse pour 1718]

Turin : 1739 (escale) et 1741 (octobre à mai)

Gênes : juin à septembre 1741

Lady Mary Wortley Montagu décide de quitter l'Angleterre en invoquant des raisons de santé mais il apparaît qu'elle a l'intention de retrouver à Turin son amant, le comte Francesco Algarotti (1712-1764). C'est le début d'un long exil en Italie (et en Suisse) jusqu'en 1762. Elle n'est pas officiellement séparée de son époux qui lui apporte un soutien financier modeste. Lady Wortley Montagu retourne en Angleterre et décède quelques mois après son arrivée.

Wentworth (Mrs Bosville), Diana (1722-1795) *

Gênes : 1741 et 1743

Issue de la frange supérieure de la *gentry*, fille de Sir William Wentworth de Bretton, elle épouse Godfrey Bosville (1717-1784) de Gunthwaite et Thorpe en 1739. Ce dernier obtient une position sociale établie à Londres, grâce à une fortune résultant de l'acquisition de propriétés par succession. James Boswell fait partie de leurs connaissances mais cette ascension sociale semble postérieure à leur voyage en Italie. Selon Horace Mann, Mrs Bosville n'aurait connu que la ville de York et n'apparaît pas avoir l'aisance sociale des voyageuses de la haute aristocratie. Elle est également réputée être venue chercher en Italie des opportunités d'intrigues amoureuses comme certaines dames à Bath, conduisant son époux à la menacer de divorce. La sœur de Mrs Bosville, Annabella Wentworth, semble avoir eu des liens ou des contacts à Nice à la fin du XVIII^e siècle : une lettre du capitaine Thomas Bosville (fils de Mrs Bosville) du 4 janvier 1783 fait état du testament d'Annabella Wentworth du 7 juillet 1778 relatif à un don pour l'hôpital d'enfants à Nice.

Sources : John Ingamells, p. 107 ; *Walpole's Correspondence*, vol. 18, pp. 238-242 ; catalogue des archives de Hull University Library Archives (*Bosville-McDonald Papers*), pp. 2, 6 et 59.

Jeffreys (Lady Pomfret), Henrietta Louisa (vers 1700-1761)

Nice : escale (attente d'un temps favorable pour la traversée vers Gênes)

Gênes : juin 1739

Issue de l'aristocratie anglaise, fille du second baron Jeffreys (baptisé en 1673 – 1702) et de Lady Charlotte Herbert (1674/5–1733), elle-même fille et héritière de Philip, septième comte de Pembroke et quatrième comte de Montgomery. Elle épouse en 1720 Thomas Fermor (1698 ?-1753), second baron de Leominster puis premier comte de Pomfret (1721). Elle est dame d'honneur de la princesse de Galles. Lady et Lord Pomfret sont pressentis pour accompagner la princesse à Leyde et à Bruxelles pour son mariage en 1736. Après le décès de la reine Caroline, Lady et Lord Pomfret se retirent de la cour, ce qui a pour effet de diminuer leurs revenus. Des dettes sont encourues, ce qui motive un départ de l'Angleterre vers l'Italie où le couple y réside pendant trois ans avec leurs deux filles aînées, Sophia (1721-1745) et Charlotte (1725-1815). La famille parcourt les principales capitales italiennes et s'installe plus longuement à Florence.

Sources : ODNB; John Ingamells, pp. 780-781; Lady Pomfret, *Correspondence between Frances, Countess of Harford...and Henrietta Louisa, Countess of Pomfret...*, vol. 1 (1805); Record Office of Leicester, *Finch Papers*.

1749

Young (Lady Rochford), Lucy (vers 1723-1773)*

Turin : 1749-1755 (septembre 1749-janvier 1753) (octobre 1754-février 1755).

Fille d'Edward Young, Esquire de Dunford, elle épouse William Henry Nassau de Zuylestein (1717-1781), 4ème comte de Rochford (en 1738) alors même qu'elle ne dispose pas de fortune et appartient à la *Gentry* mais elle est appréciée dans la haute société. Le couple vit entre Londres et leur résidence à la campagne à St Osyth dans l'Essex. En vue d'obtenir le poste de secrétaire d'état, Lord Rochford décide de s'engager dans des missions de représentation diplomatique grâce notamment au soutien du duc de Cumberland, possiblement l'amant de Lady Rochford. Il est ainsi nommé ministre plénipotentiaire à Turin et Lady et Lord Rochford arrivent dans la capitale en septembre 1749. Lady Rochford est bien intégrée à la société de cour et reçoit les étrangers dans son palais. Leur résidence à Turin a été interrompue de janvier à juin 1753 afin d'effectuer la visite des grandes villes italiennes comme Rome, Naples et Florence. L'année suivante, le couple repart pour trois mois en Angleterre pour régler des affaires familiales.

Sources : ODNB, John Ingamells, pp. 819; George Rice, *An aspect of European diplomacy in mid-Eighteenth Century : The Diplomatic Career of the Fourth Earl of Rochford at Turin, Madrid and Paris, 1749-68*, thèse (1973); la comtesse de Kottulinsky, *La destinée...*, p. 78; BRT, registre du cérémonial de cour, 726/7.

Boyle (Worsley), Elizabeth (1731-1800)

Gênes et Turin : 24 mars au 24 avril 1752 et mai 1765

Issue de l'aristocratie irlandaise, fille de John Boyle, 5ème comte de Cork et Orrery (1707-1762) et de Lady Henrietta Hamilton (décédée en 1732). Elle épouse Sir Thomas Worsley (1728-1768), 6ème Baronet d'Appuldercombe (île de Wight). Les motifs du voyage ne sont pas connus. Ils voyagent avec leurs deux enfants, Richard (1751-1805) et Henrietta (1758-1791).

Sources : ODNB; John Ingamells, pp. 1019-1020.

Hamilton (Lady Boyle), Margaret (1710-1758)

Turin : 12-16 oct 1754

D'origine irlandaise, auteur, elle est la seconde épouse de John Boyle (1707-1762), 5ème comte de Cork et Orrery. Le couple entreprend un voyage en Italie, notamment avec leur fille aînée, Lucy Boyle (1744-1792), dans le but de rassembler des éléments pour un ouvrage que John Boyle souhaite écrire sur les crimes des Médicis mais il semble que des raisons financières ont également motivé le départ.

Sources : ODNB ; John Ingamells, pp. 241-242.

Drelincourt (Lady Primrose), Anne *

Nice : 1756

Fille de Peter Drelincourt, doyen d'Armagh et de Mary Maurice, elle-même fille du doyen de Derry. Veuve du troisième vicomte Primrose (c.1703-1741), elle a joué un rôle dans la cause jacobite, notamment lors de la dernière tentative de restauration jacobite ("The Elibank Plot"). Elle est probablement à Nice pour des raisons de santé et pour "purger" sa disgrâce auprès de Georges II.

Sources : ODNB ; John Ingamells, p. 788 ; *Journal of Augustus Hervey* (2002), p. 196.

Pulteney (Pultney) Miss**

Nice : 1756

Issue de l'aristocratie anglaise, fille de William Pulteney (1684-1764), premier comte de Bath et d'Anna Maria Gumley (1694-1758). Cousine de Lord Augustus Hervey, elle séjourne à Nice sans doute pour des raisons de santé. Elle décède avant 1764.

Sources : ODNB ; Hannah Grieg, *The Beau Monde*, p. 256 ; *Journal of Augustus Hervey* (2002), p. 196.

Campbell, (Lady Mackenzie), Elizabeth) (1721/2-1799) *

Turin : 1758-61

Issue de l'aristocratie écossaise, fille du duc d'Argyll et de Greenwich, elle épouse James Stuart Mackenzie (1719-1800), second fils du second comte de Bute. Elle accompagne à Turin son époux nommé envoyé extraordinaire à Turin de 1758 à 1761, où elle joue un rôle d'hôtesse appréciée. Très en faveur à la cour de Savoie, elle a contribué à faciliter l'intégration de Lady Mary Coke, sa sœur, lors de son voyage à Turin en 1774.

Sources : ODNB ; Ingamells, pp. 624-625 ; Louis Dutens, *Mémoires d'un voyageur...* vol. 1, pp. 119-122.

Année 1759

Mallet (Celesia), Dorothea (baptisé en 1738-1786)**

Écossaise, fille de David Mallet (1701/2, 1765), poète et dramaturge et de sa première épouse Susanna (d. 1742). Elle se marie avec Pietro Celesia, représentant de la République de Gênes à Londres de 1755 à 1759 qu'elle a rencontré dans la maison de son père qui reçoit la meilleure société, établissant le lien entre hommes de lettres et membres de la haute société. Lady Hervey se serait proposée pour escorter la jeune Dorothea Mallet dans le monde. Elle s'installe avec son époux à Paris puis à Gênes jusqu'en 1786. C'est une enfant précoce, auteur de poésie et de pièces de théâtre qu'elle fera représenter à Londres avec succès grâce au soutien de David Garrick qu'elle accueille avec son épouse à Gênes en 1763. Bien qu'étant parfaitement intégrée au sein des sociabilités aristocratiques, notamment par son amitié avec Caterina Maria Brignole Sale, les Celesia offrent une hospitalité qui est plus modeste et semble limitée aux écrivains britanniques. Ils reçoivent également Edward Gibbon dans l'année suivante. Giuseppe Baretti est un correspondant et ami de Dorothea Celesia. Celui-ci lui rend visite à Gênes en 1770 et bénéficie de l'hospitalité d'un membre de la famille de Pietro Celesia.

Sources : ODNB ; Salvatore Rotta, *L'illuminismo a Genova...*, vol. 1 (introduction) et vol. 2, pp. 204, 242 ; *The Letters of David Garrick...* (1963), vol. 1, pp. 392-393, 412 et vol. 2, pp. 283, 680, 735 ; Edward Gibbon, *Journey from Geneva to Rome...* (1961), pp. 64-84.

Année 1760**Russell (Lyttelton, Duchess of Bridgewater), Rachel (1700-1777) ***

Gênes : automne 1760

Issue de l'aristocratie anglaise, elle est la fille du second duc de Bedford et veuve du premier duc de Bridgewater. Elle épouse en secondes noces Sir Richard Lyttelton (1718-1770), officier puis gouverneur à Minorque de 1762-1766. La duchesse accompagne son époux qui souffre de la goutte.

Sources : Ingamells, p. 619

Liddell, (Lady Fitzroy of Grafton, Lady Fitzpatrick), Louisa (1737-1804) *

Turin et Gênes : novembre et décembre 1761

Issue de l'aristocratie anglaise, fille de sir Henry Liddell, premier baron Ravensworth (baptisé 1708-1784), homme politique et propriétaire d'exploitations minières. Elle est la première épouse d'Augustus Henry Fitzroy, 3ème duc de Grafton et comte d'Euston (1735-1811) en 1756 avec lequel elle se sépare en janvier 1764 puis divorce en mars 1769. Elle se remarie en mars 1769 avec John Fitzpatrick, second comte d'Upper Ossory. Dans le voyage de 1761, le séjour en Italie est présenté comme étant effectué pour la santé de la duchesse mais Horace Walpole indique que ce sont plutôt des difficultés conjugales qui ont motivé le départ. Ils sont accompagnés de leur fille de quatorze ans, Georgiana.

Sources : Ingamells, pp. 415-416.

Veigel, (Garrick), Eva Maria Violette (1724-1822)*

Gênes : 1763

Ancienne danseuse viennoise, elle s'installe à Londres en 1746 puis épouse le célèbre acteur David Garrick (1717-1779) en 1749. Elle est reçue avec son époux par le couple Celesia à Gênes (voir entrée Mallet, Celesia Dorothea). Mrs Garrick souffre de rhumatismes, ce qui constitue une bonne raison pour voyager et effectuer un tour des principales villes. Fort du succès de David Garrick, ils obtiennent un très bon accueil auprès de la noblesse italienne. Accueillis par Dorothea Celesia et son époux, ils ont eu accès sans aucun doute aux assemblées les plus distinguées de la ville, même si les écrits de David Garrick font uniquement mention de l'hospitalité des Celesia.

Sources : ODNB ; Ingamells, pp. 391-392 ; *The Letters of David Garrick...* (1963), vol. 1, pp. 392-393, 412 et vol. 2, pp. 283, 680,735.

Poyntz (Lady Spencer), Margaret Georgiana (1737-1814)

Turin : 28 septembre 1763

Fille de Stephen Poyntz (baptisé 1685-1750), diplomate et d'Anna Maria Mordaunt. Elle épouse en 1755 John Spencer (1734-1783), premier vicomte en 1761 puis comte en 1765. Lady Spencer est réputée cultivée, polyglotte et experte en botanique. Elle est surtout très insérée dans les différents réseaux de la haute société, exerçant un pouvoir d'influence. Elle est également connue pour le mariage de sa fille aînée, Georgiana, avec le duc de Devonshire. Le voyage est officiellement annoncé pour la santé de Lady Spencer mais les raisons précises concernent le décès prématuré d'un nouveau-né ainsi qu'un désir de découverte et de formation.

Sources : ODNB ; Ingamells, p. 884 ; BL, *Althorp Papers*, Add MS 75744 ; 75610.

Mrs McCarthy *

Turin : 1763 (escale) Gênes : 1764 (escale)

Peu d'informations existent sur cette voyageuse. Mrs McCarthy réside en Italie pendant quatre ans afin d'accompagner son fils malade.

Source : Ingamells, p. 620.

Année 1765

Maxwell (Lady Glenorchy), Willielma * (vers 1742-1786)

Nice : décembre 1765

Issue de l'aristocratie écossaise, elle épouse John Campbell, vicomte Glenorchy (1738-1771) en 1761. Lady Glenorchy est de santé délicate et voyage en Italie pour sa santé et probablement pour celle de son beau-père, Lord Breadalbane. Ils sont accompagnés du docteur Ramsay d'Édimbourg. Lady Glenorchy exerce un rôle d'intermédiaire et de facilitatrice à distance au profit d'autres voyageuses se rendant à Nice.

Sources : Ingamells pp. 401-402 ; James Boswell, *Boswell on the Grand Tour...* (1955), p. 249 ; Lady Holland, *Correspondence of Emily, Duchess of Leinster...*, vol. 1, p. 496.

Sherdley (Mrs) **

Turin : 1765-1768

Épouse d'Henry Sherdley, nommé chargé d'affaires à la fin du mandat de Louis Dutens. Il décède à Turin en 1768. Rien n'est connu sur la résidence de Mrs Sherdley à Turin mais une lettre, en très mauvais état (en partie déchirée), est conservée au *Record Office* de Leicester. Celle-ci est adressée au Roi de Sardaigne afin de solliciter une aide financière à son profit et pour ses enfants, sur la base d'arguments liés à une pratique de la religion catholique.

Sources : RO Leceister, DE 2638/42.

Davers (Lady Bristol), Elizabeth (1730-1800)*

Gênes : décembre 1765

Turin : 18 mai 1779 (probablement plus d'un mois)

Issue de la frange supérieure de la *gentry*, fille de Sir Jermyn Davers de Rushbrook Hall et de Margareta Green. Elle épouse Frederick Augustus Hervey (1730-1803), 4ème comte de Bristol en 1752. Parmi ses enfants, Lady Foster et Lady Erne. Elle effectue un tour de l'Italie de 1777 à 1779. Il s'agit de son second et dernier voyage en Europe car à partir de 1783, elle réside en Angleterre, suite à la volonté de son époux de vivre séparément. Au mois de mai 1779, elle réside seule à Turin dans l'attente de son époux qui est à Rome jusqu'au 18 avril. Les raisons du voyage ne sont pas connues mais elles peuvent être autant liées à des raisons de santé que pour accompagner son époux dont la passion antiquaire est célèbre.

Sources : ODNB ; Ingamells, p. 126 ; Vere Foster, *The Two Duchesses...* (1898) ; W.S. Childe-Pemberton, *The Earl Bishop...*, (1924), p. 233.

Lennox (Lady Fox Holland), Caroline (1723-1774) *

Turin : oct 1766 et avril 1767 (escale)

Nice : décembre 1767-avril 1768 et novembre 1769-avril 1770

Issue de l'aristocratie anglaise, fille de Charles Lennox, second duc de Richmond et Lennox (1701-1760) et de Lady Sarah Cadogan (1706-1751) soeur de Lady Leinster. Elle épouse en 1744 le politicien whig, Henry Fox Holland (1705-1774), premier baron. Après des séjours à Paris et à Spa, Lady et Lord Holland se rendent en Italie en octobre 1766 en direction de Naples. Ils voyagent avec leur plus jeune fils Henry Edward Fox (1755-1811). A Lyon, ils retrouvent leurs autres fils, Charles James Fox et Stephen, avec sa nouvelle femme, Lady Mary* (?-1778) ainsi que le neveu de Lady Caroline, Lord Offaly (qui devient au cours du voyage, Lord Kildare). Comme en 1766, le voyage de 1769 est effectué pour la santé de Lord Holland mais aussi pour celle de la nièce de Lady Holland, Cecilia Lennox (1750-1769). Cette dernière décède à Paris sans avoir pu tenter une guérison à Nice.

Sources : ODNB ; Ingamells, pp. 509-510 ; Lady Mary Coke, *Letters and Journals...* (1970), vol. 3 ; Lady Caroline Holland, *Correspondence of Emily, Duchess of Leicester...*, vol. 1 ; portrait de Mary Fox par Pompeo Batoni (1767).

Coke (Lynch) Mary *

Turin : 1769-1772 et 1774-1776

Épouse de Sir William Lynch, envoyé d'Angleterre à Turin de 1769 à 1776.

Source : Ingamells, p. 618.

Fermor (Finch), Charlotte (1725-1813)

Nice : fin 1769-mars 1770

Issue de l'aristocratie anglaise, fille du premier comte de Pomfret (1698-1753) et de son épouse Lady Pomfret. Elle épouse en 1746 William Finch (1691-1766), fils de Daniel Finch, second comte de Nottingham et septième comte de Winchelsea. Comme ses parents avant elle, elle exerce des fonctions à la cour : elle est nommée gouvernante des enfants royaux en 1762. Elle effectue un séjour à Nice pour la santé de son fils, George Finch. Charlotte Finch est très appréciée tant par la noblesse locale que par la bonne société anglaise à Nice. Elle bénéficie d'une solide expérience à l'étranger puisqu'elle a voyagé jeune fille avec sa famille pendant deux ans en Italie et un an en France [Voir entrée Jeffreys, Lady Pomfret].

Sources : ODNB; Ingamells, pp. 780, 1010; Lady Mary Coke, *Letters and Journals...* (1970), vol. 3; RO Leicester, *Winchilsea Papers*.

Berkeley (Lady Beaufort), Elizabeth (1719-1799)

Nice : oct 1769-mai 1771

Turin : novembre 1771 et juillet 1774 (escale)

Fille de John Symes Berkeley de Stoke Gifford et épouse de Lord Somerset, duc de Beaufort. Elle voyage pour la santé de sa fille, Lady Mary Somerset (quatorze ans). Elles sont accompagnées également par Lady Elizabeth Compton (1760-1831), petite-fille de la duchesse, fille du comte et de la comtesse de Northampton (qui sont tous deux décédés à la date du voyage).

Sources : Ingamells, pp. 66-67; Lady Mary Coke, *Letters and Journals...*, vol. 3; BL, *Althorp Papers*, Add MS Add MS 75611.

Poyntz (Lady Spencer) Margaret Georgiana (1737-1814) *

[Voir entrée pour cette même voyageuse (1763 et 1764)]

Nice : 17 novembre - 20 décembre 1769

Turin : 23 décembre 1769 (escale)

Gênes : 29 décembre 1769- 2 janvier 1770

Turin : 3 au 5 janvier 1770

Nice : 9 janvier au 17 février 1770

Après la nouvelle perte d'un nourrisson, Lady et Lord Spencer partent en direction de Nice où ils retrouvent la mère de la comtesse Spencer, Mrs Poyntz, et leurs trois enfants, Georgiana, George et Harriett.

Sources : Lady Mary Coke, *Letters and Journals...* (1970), vol. 3, p. 65; Journal de Lady Spencer, *The Devonshire's Collections*; BL, *Althorp Papers*, Add MS 75611.

Mordaunt (Poyntz) Anna Maria **

Nice : vers le 17 novembre 1769-vers avril 1770.

Mrs Poyntz est en charge des enfants de sa fille, Lady Spencer pendant son court séjour à Gênes et à Turin qu'elle effectue avec son époux puis durant un mois, après leur départ de Nice. En raison de son âge et de sa fatigue, elle compte

surtout sur l'hospitalité des grandes familles anglaises, dont celle de Charlotte Finch encore présente à Nice.

Source : BL, *Althorp Papers*, Add MS 75572.

Allen (Burney), Elizabeth (1728-1796) *

Turin : juillet 1770 (escale)

Seconde épouse de Charles Burney (1726-1814). Elle accompagne son époux dans le cadre de son projet d'écrire une histoire générale de la musique. Mrs Burney voyage avec sa fille d'un premier mariage, Maria Allen qui se marie secrètement à Turin avec un certain Martin Risher au cours de l'hiver 1770-1771. Un passage relatif à cette anecdote est présent dans le journal de sa demi-sœur, Fanny Burney, mais il a été en grande partie déchiré.

Sources : ODNB, Ingamells, pp. 161, 814 ; Fanny Burney, *The Early Diary of Fanny Burney : 1768-1778* (1889), vol.1, p. 100.

Riggs (Miller) Anne (1741-1781)

Turin : 3-25 octobre 1770

Gênes : 27 octobre au 14 novembre 1770

Fille d'Edward Riggs (décédé en 1748) et de Margaret Pigott. Elle est issue de la *Gentry* et hérite de la fortune familiale. Elle épouse John Miller (vers 1744-1798), capitaine, provenant d'une famille de propriétaires terriens irlandais appauvris. Mrs Miller voyage en Italie avec son époux, après avoir confié ses enfants auprès de sa mère, Mrs Riggs, en France. L'objet du tour en Italie est clairement énoncé dans la préface de ses lettres où elle affirme sa volonté de présenter un guide plus précis que les ouvrages de référence de Jérôme de Lalande et de Cochin. Des raisons d'ordre financier ont également motivées le départ à l'étranger. Bien que son époux ne soit pas encore anobli à la date du voyage (il devient *Baronet* en 1778), grâce à d'excellentes lettres de recommandation, Mrs Miller est reçue dans les meilleurs sociétés en Italie, alternant tant bien que mal selon elle, les temps de sociabilité mondaine et d'observation de la culture italienne.

Sources : ODNB ; Ingamells pp. 660-661 ; Anne Miller, *Letters from Italy* (1776), vol. 1.

Graeme (Hampden), Catherine (1749-1804) *

Turin : août 1770

Première épouse de Thomas Hampden (1746-1824), vicomte Hampden en 1776. Ce dernier est le frère aîné de l'envoyé d'Angleterre, Mr Trevor, de 1783 à 1799. Selon le dictionnaire de John Ingamells, le voyage aurait eu pour objet de poser des jalons pour obtenir la succession du poste de ministre à Naples.

Sources : Ingamells, pp. 461-462, Lady Elizabeth Holland, *The Journal...*, (1908), pp. 154-155.

Graham (Home), Jane (1728-1808) *

Nice : septembre-mai 1770

Turin, septembre 1771

Issue de la *gentry* écossaise, elle est la fille de John Graham de Douglaston, planteur aux Antilles. Établie à Nice pour des raisons inconnues, elle épouse pendant son séjour le voyageur Patrick Home (1728-1808). Elle a laissé un journal conservé à Édimbourg aux *National Records of Scotland* peu utilisable car il consiste surtout en une énumération de médisances à l'encontre des familles de valétudinaires à Nice.

Sources : Ingamells, pp. 515-516 ; NRS, *Home of Wedderburn Papers*, GD 267/33/1.

Lady Henrietta Hope **

Nice : mai 1770

Issue de l'aristocratie écossaise, fille aînée du comte Hope of Hopetoun. Elle est à Nice pour des raisons de santé selon le journal de Mrs Jane Home.

Source : NRS, *Home of Wedderburn Papers*, GD 267/33/1.

Misses Law

Nice : mai 1770

Deux sœurs d'origine écossaise, filles d'Edmund Law, évêque de Carlisle. Possiblement Joanna Law Rumbold (1753-1823) et Christian Law (1752-1773), qui semblent être les deux seules filles d'Edmund Law vivantes à la date du voyage. L'une des deux sœurs est gravement malade. Ils résident à Nice avec une

Mrs Robinson qui n'aurait selon le journal de Mrs Home, "no tie, no connection but friendship".

Source : NRS, *Home of Wedderburn Papers*, GD 267/33/1.

Mrs Lock*

Nice : mai 1770

Elle accompagne son fils malade, qui décède à Nice. Elle figure dans le journal de Mrs Jane Home.

Source : NRS, *Home of Wedderburn Papers*, GD 267/33/1.

Misses Graham**

Nice : mai 1770

Le voyage est prévu pour la santé de la fille aînée. Elles sont accompagnées de leur père, Mr Graham. Ils sont cités dans le journal de Mrs Jane Home.

Source : NRS, *Home of Wedderburn Papers*, GD 267/33/1.

Mrs Grimston**

Nice : mai 1770

Jeune femme, récemment mariée, gravement malade figurant dans le journal de Mrs Home.

Source : NRS, *Home of Wedderburn Papers*, GD 267/33/1.

Mrs Sisson**

Nice : mai 1770

Le voyage a été organisé pour la santé de son époux, un riche pasteur. Selon le journal de Mrs Home, Mrs Sisson recherche surtout la compagnie des voyageurs de distinction et se targuerait d'être dans les meilleurs termes avec la duchesse de Beaufort présente à Nice.

Source : NRS, *Home of Wedderburn Papers*, GD 267/33/1.

Seton (Mrs Cayley), Isabella (?-1828) *

Nice : mai 1770

Épouse de Sir George Cayley de High Hall (1732-1792). Un voyage de 1770-1771 en France, Suisse et Italie est entrepris des raisons de santé et financières. Ils sont accompagnés du frère de Mr Cayley et de Mr et Mrs Jane Synnot. Ils figurent dans le journal de Mrs Jane Home.

Source : John Ingamells, pp. 191-192 ; NRS, *Home of Wedderburn Papers*, GD 267/33/1.

Année 1774**Campbell (Lady Coke), Mary (1727-1811)**

Gênes : fin janvier 1774 (escale)

Turin : 31 janvier-4 avril 1774

Issue de l'aristocratie anglaise, fille du second duc d'Argyll et de Greenwich (1680-1743) et de Jane (vers 1683-1767). Dame d'honneur de la reine Anne puis de Caroline, princesse de Galles. Elle épouse en 1747 Edward, Viscount Coke (1719-1753). Veuve, elle décide de parcourir l'Europe pour tromper l'ennui. Elle est réputée porter un intérêt certain pour la vie de cour et la fréquentation des familles royales. De retour de Vienne, où elle n'a pas reçu comme dans ses séjours précédents un accueil aussi favorable de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche. Elle se sent persécutée et poursuivie par des espions que la souveraine aurait placés sur sa route pour lui nuire. Elle se réfugie à Turin où elle bénéficie d'un accueil flatteur tant à la cour qu'à la ville, grâce notamment à ses liens familiaux avec l'ancienne épouse du représentant diplomatique britannique à Turin de 1758 à 1761, Elizabeth McKenzie [Voir entrée pour cette voyageuse, 1758].

Sources : ODNB ; Ingamells, pp. 224-225 ; Lady Mary Coke, *Letters and Journals...*, vol. 4.

Chudleigh (Lady Kingston), Elizabeth *

Gênes : mai 1774

Fille du colonel Thomas Chudleigh (vers 1688-1726) et d'Henrietta Chudleigh (décédée en 1756). Elle fut placée comme dame d'honneur auprès de la princesse de Galles à Leicester House. Mariée en 1744 à Augustus Hervey, elle contracte une

seconde union en 1769 avec le second duc de Kingston (décédé en 1773). Elle est accusée de bigamie en 1776 mais elle est acquittée. Ostracisée, elle restera le reste de son existence à l'étranger à partir de cette date. Elle est de passage à Gênes en 1774 dans le cadre de la négociation de l'acquisition de la villa Negroni à Rome et dont le propriétaire réside à Gênes. Thomas Pitt, Lord Camelford fait circuler des anecdotes de tromperie de la duchesse qui chercherait à financer son séjour à l'étranger : il évoque notamment que lors de son passage à Gênes, elle aurait soudoyé le consul britannique avec des objets personnels sans valeur, en échange de faveurs alors même qu'il lui offre le gîte et le couvert.

Sources : ODNB ; Ingamells, pp. 578-579 ; *Journal d'Augustus Hervey*, (2002), préface, pp. xxvii-xxx ; *Walpole's Correspondence*, vol. 24, n6 ; *The Works of Thomas Gray...*, (1885) vol. 2, pp. 99-100.

Année 1774

Dowdeswell Elizabeth (Miss) **

Nice : hiver 1775

Fille de William Dowdeswell (1721-1775), ancien *Chancellor of the Exchequer* décédé à Nice. Le voyage est organisé dans l'espoir d'une guérison à Nice qui ne se réalise pas car William Dowdeswell décède à Nice. Elle se marie deux ans plus tard avec William Pepys et devient une hôtesse réputée. Ses assemblées sont d'ailleurs fréquentées par le cercle des *Bluestockings*.

Sources : *A Later Pepys...*, (1904), vol. 1.

Noel, Mann, Lucy *

Nice : hiver 1774-1775 et 1777-1778

Issue de l'aristocratie anglaise, fille du 4e comte de Gainsborough, elle épouse en 1765 Sir Horatio Mann (1744-1814), neveu de Horace Mann. ce dernier obtient le titre de chevalier en 1772. Même si le couple rend visite à Horace Mann à Florence, le voyage en Italie est surtout motivé par la santé de Lucy Mann qui, après plusieurs années passées en Italie, décède à Nice en février 1778.

Sources : ODNB ; Ingamells, pp. 636-637.

Lennox (Lady Fitzgerald, Duchess of Leinster) Emily

Nice : 1774 environ

Issue de l'aristocratie anglaise, fille de Charles Lennox, second duc de Richmond et Lennox (1701-1760) et de Lady Sarah Cadogan (1706-1751) soeur de

Sources : ODNB ; *The Hamwood Papers*, p. 71.

Année 1778**Grey (Lady Campbell-Hume of Polwarth), Amabel (1751-1833) ****

Nice : 3 janvier au 18 juin 1778

Issue de l'aristocratie anglaise, fille de Philippe Yorke, second comte de Hardwicke (1720-1790) et de Jemina Yorke, marquise Grey et Baronne Lucas de Crudwell (1722-1797). Elle épouse Alexander Campbell-Hume, Lord Polwarth (1750-1781), fils aîné du troisième comte de Marchmont. Le voyage à Nice est entrepris sur recommandation du médecin de famille en raison du mauvais état de santé de Lord Polwarth.

Lady Polwarth se trouve à Nice avec Mrs Barker.

Sources : ODNB ; RO Bedford, L 30/9/60/122-125, L 30/13/12/45-49 ; RO Leeds, WYL 150, vol. 5.

Birbeck (Mrs) **

Épouse du consul anglais à Nice qui, après avoir exercé la fonction de consul à Marseille, est en poste à Nice de 1778 à 1787.

Sources : Vere Foster, *The Two Duchesses* (1898), p. 97 ; RO Bedford, L 30/9/60/122-125, L 30/13/12/45-49 ; RO Leeds, WYL 150, vol. 5.

Seymour Conway Hertford (Lady Drogheda), Anne (1744-1784)**

Nice : hiver 1777-1778

Issue de l'aristocratie anglaise, fille aînée de Francis Seymour Conway Hertford (1718-1794), ambassadeur à Paris de 1763 à 1765 et d'Isabella Fitzroy (1726-1782). Elle devient en 1766 la seconde épouse de Charles Moore, 5ème comte de

Drogheda, homme politique. Lady Drogheda reçoit les Anglais et les membres de la noblesse niçoise de manière régulière. Selon l'*Oxford Dictionary of National Biography*, le couple est le plus souvent à l'étranger de 1776 à 1779. Le voyage est probablement motivé pour des raisons de santé.

Sources : ODNB ; RO Bedford, L 30/9/60/122-125, L 30/13/12/45-49 ; RO Leeds, WYL 150, vol. 5.

Lygon (Yorke), Elizabeth *

Nice : hiver 1778

Épouse de John Yorke, fils du premier comte de Hardwick. Elle voyage pour la santé de son époux avec sa fille Miss Yorke ainsi que sa nièce, Miss Campbell. Ce sont des cousins éloignés de Lord Polwarth.

Sources : Ingamells, p. 1035 ; RO Bedford, L 30/9/60/122-125, L 30/13/12/45-49 ; RO Leeds, WYL 150, vol. 5 ; *Pembroke Papers* (1950), vol. 2, p. 376.

Mrs Friend *

Nice : hiver 1778

Mr et Mrs Friend sont cités par Lady Amabel Polwarth comme étant présents dans la communauté britannique en 1778 mais le motif de leur séjour est inconnu.

Sources : Ingamells, [Friend], p. 383 ; RO Bedford, L 30/9/60/122-125, L 30/13/12/45-49 ; RO Leeds, WYL 150, vol. 5.

Mrs King *

Nice : hiver 1778

D'origine irlandaise, elle voyage en Italie avec son époux. La raison précise du voyage n'est pas connue.

Sources : Ingamells, p. 577 ; RO Bedford, L 30/9/60/122-125, L 30/13/12/45-49 ; RO Leeds, WYL 150, vol. 5.

Année 1779**Atkins (Lady Rivers), Penelope (vers 1725-1795)**

Nice : hiver 1779 (tous les hivers jusqu'en 1792)

Issue de la frange supérieure de la *gentry* anglaise, fille d'Henry Atkins, 4ème Baronet de Clapham, elle épouse en 1746 George Pitt (1721-1803), premier baron Rivers en 1776. A partir de 1764, Penelope Rivers vit séparée de son époux et commence à voyager pour sa santé aussi bien à Spa qu'en Italie. De 1779 à 1792, elle alterne des séjours dans ses villas à Nice et à Lyon. Figure prédominante de la communauté britannique à Nice, elle est la principale facilitatrice et hôtesse britannique durant cette période. Elle est souvent accompagnée de ses enfants : en 1783, par ses deux filles, Louisa (vers 1754-1791) et Marcia (1756-?) puis en 1786 par son fils, George (1758-1828).

Sources : ODNB, Ingamells, pp. 773-774 ; Louis Dutens, *Mémoires d'un voyageur...*, (1806), vol. 1, pp. 251-255 ; comte de Bessborough, *Lady Bessborough and her circle* (1920), p. 69 ; Lady Mary Coke, *Letters and Journals...*, (1970), vol. 3 et 4 ; *The Devonshire's Collections*, DF/11/2/1 et BL, *Althorp Papers*, Add MS 75640 ; RO Sheffield, *Erne Papers*, M 544/1-5.

Année 1780**Fitzroy (Vernon) ****

Turin : 6 octobre 1780-17 février 1781

Fille du duc de Grafton et de son épouse Louisa et épouse de Richard Vernon. Ils voyagent avec l'une de leurs trois filles. Cette dernière est présentée à la cour à Montcallier le 28 octobre 1780. L'arrivée de la famille est enregistrée dans le tableau des arrivées et des départs de Lord Mountstuart (1780-1781). Une entrée dans le dictionnaire de John Ingamells signale la présence d'un Mr et Mrs Vernon à Bagni Saint Giuliano et le décès de Mrs Vernon à Naples. Il est probable qu'il s'agisse de la même famille, ce qui permettrait d'établir le motif du voyage.

Sources : Ingamells, p. 967 ; BL, *Bute Papers*, Add MS 37083, vol. 4.

Fitzroy (Lady Seymour Conway Hertford), Isabella **

Turin : 5 octobre 1780 (escale)

[Voir pour cette voyageuse, Lady Drogheda (1778)]

Fille cadette du duc de Grafton et de son épouse Louisa. Elle est l'épouse de Francis Seymour Conway Hertford. (1718-1794), ambassadeur à Paris de 1763 à 1765 Lady Hertford et son époux sont cités dans le tableau des arrivées et des départs de Turin de Lord Mountstuart (1780-1781). Il est indiqué que le couple vient de Vevey et de Genève et qu'ils sont passés à Turin pour s'installer dans la vigne du comte de Castelbourg avant de se rendre en Italie.

Sources : BL, *Bute Papers*, Add MS 37083, vol. 4.

Saint-Pierre (de) **

Anglaise fortunée qui s'est mariée avec le marquis de Saint-Pierre, citée dans la correspondance du Chevalier de Lagnase, officier du régiment Savoye-Cavallerie.

Sources : BL, *Bute Papers*, Add MS 37080, lettre du Chevalier de Lagnase du 16 juillet 1780.

Miss Forbes*

Turin : 7 décembre 1780 et 29 avril 1781 (escales)

Elle figure dans le tableau des arrivées et départs de Turin de Lord Mountstuart (1780-1781). Elle voyage avec son frère, ils sont tous deux gravement malades.

Sources : Ingamells, p. 370 ; BL, *Bute Papers*, Add MS 37083, vol. 4.

Année 1781

Hamilton (Smith-Stanley, Lady Derby), Elizabeth (1753-1797) **

Turin : 19-22 avril 1781

Issue de l'aristocratie anglaise, Lady Derby est citée dans le tableau des arrivées et des départs de Turin de Lord Mountstuart (1780-1781), il s'agit probablement d'Elizabeth Hamilton, fille de James Hamilton, 6ème duc d'Hamilton et épouse d'Edward Smith-Stanley, 12ème comte de Derby.

Sources : BL, *Bute Papers*, Add MS 37083, vol. 4.

Bertie (Stuart), Louisa *

Turin : 22-28 février 1781 (retour d'Italie)

Fille du lieutenant Vere Bertie, elle épouse en 1778 Charles Stuart (1753-1801), 3ème fils du comte de Bute, exerçant des fonctions militaires. Le couple effectue un premier séjour en Italie pour la santé de Louisa Stuart et figurent dans le tableau des arrivées et des départs de Turin de Lord Mountstuart (1780-1781).

Sources : Ingamells, p. 909 ; BL, *Bute Papers*, Add MS 37083, vol. 4.

Milnes Miss **

Turin 18 septembre 1781 (escale)

Citée dans le tableau des arrivées et des départs de Lord Mountstuart (1780-1781), il est précisé qu'elle souffre de phtisie. Elle aurait rejoint son frère, le capitaine Milnes, à son régiment à Lausanne pour se rendre ensuite à Gênes puis à Naples par bateau.

Sources : BL, *Bute Papers*, Add MS 37083, vol. 4.

Wollaston Mrs *

Turin 4-16 octobre 1781

Mentionnée dans le tableau des arrivées et des départs de Turin de Lord Mountstuart comme voyageant avec son époux souffrant qui est accompagné de son médecin, le docteur Pugh et son épouse. Ils reviennent de Genève et partent pour l'Italie.

Sources : Ingamells, p. 789 ; BL, *Bute Papers*, Add MS 37083, vol. 4.

Seymour Conway (Damer), Anne (1749-1828) et Campbell, Lady William (1721-1803) **

Turin : 14-19 octobre 1781 et 10-11 mai 1782 (pour Mrs Campbell) et 15-16 mai (pour Mrs Damer)

Anne Seymour Conway se marie avec John Damer en 1767. Ce dernier se suicide en 1776. Lady William Campbell est la veuve de Lord William Campbell, son nom de jeune fille est inconnu. Il se pourrait qu'il s'agisse de Lord William Campbell (1730-1778), qui a épousé en 1763 une certaine Sarah Izard.

Les voyageuses sont enregistrées ensemble dans le tableau des arrivées et des départs de Turin de Lord Mountstuart (1780-1781). Il est précisé que leur destination est Naples. A son retour, Mrs Campbell est réputée se trouver dans un état de folie ("insane"), ce qui est confirmé par les écrits de contemporains cités par le dictionnaire de John Ingamells. A Turin, les deux femmes se suivent de quelques jours. Le voyage est certainement motivé pour des raisons de santé et de deuil.

Sources : Ingamells, pp. 270-271 ; BL, *Bute Papers*, Add MS 37083, vol. 4.

Farakerley Mrs **

Turin : 18 décembre au 11 janvier 1781 et 6-10 avril 1782

Mrs Farakerley et son époux sont cités dans le tableau des arrivées et des départs de Turin de Lord Mountstuart (1780-1781). L'objet de ce voyage en Italie n'est pas spécifié.

Sources : BL, *Bute Papers*, Add MS 37083, vol. 4.

Pownall Mrs **

Turin 11-22 octobre 1781

Mrs Pownall figure dans le tableau des arrivées et des départs de Lord Mountstuart (1780-1781). Il s'agit d'un retour d'Italie vers l'Angleterre.

Son identité est inconnue, il se pourrait qu'elle soit l'épouse de Thomas Pownall (1722-1805), Harriet Churchill, veuve Fawkener.

Sources : BL, *Bute Papers*, Add MS 37083, vol. 4.

Année 1782

Stevens Mrs **

Turin : 30 mars- 2 avril 1782 (escale)

Mrs Stevens est mentionnée dans le tableau des arrivées et des départs de Lord Mountstuart (1780-1781). Il s'agit d'un retour d'Italie vers l'Angleterre.

Source : BL, *Bute Papers*, Add MS 37083, vol. 4.

Miller Mrs

Turin : 3-7 juin 1782

Mrs Miller avec son époux figurent dans le tableau des arrivées et des départs de Lord Mountstuart (1780-1781). Il s'agit d'un retour d'Italie vers l'Angleterre. Il ne s'agit pas d'Anne Miller, auteur des *Letters from Italy*, car le document fait état d'un haut fonctionnaire de la justice irlandaise (*Lord Justice*), retournant d'Italie pour sa santé, accompagné d'un médecin personnel.

Sources : BL, *Bute Papers*, Add MS 37083, vol. 4.

Willes (Lady Beaumont), Margaret (?1755-1829) *

Turin : 27 août- 3 septembre 1782 (escale)

Lady Beaumont est citée dans le tableau des arrivées et des départs de Lord Mountstuart (1780-1781) sans autre précision sur l'objet du voyage.

Sources : Ingamells p. 69 ; BL, *Bute Papers*, Add MS 37083, vol. 4.

Tuite Mrs ** et Hervey-Aston Mrs **

Turin : 5-19 novembre 1782

Ces noms sont mentionnés dans le tableau des arrivées et des départs de Lord Mountstuart (1780-1781). Le dictionnaire de John Ingamells comporte une entrée sous le nom d'"Aston" sans autre indication d'identité faisant état d'un voyage à Florence pour la même année. Il n'est pas certain qu'il s'agisse de la même personne. Mrs Hervey-Aston pourrait être l'une des belles-filles de John Hervey, 1er Comte de Bristol et de sa seconde épouse Elizabeth Felton-Hervey, dont le mari Henry Hervey a pris le nom, ou plus vraisemblablement l'une de leur descendantes. Selon le dictionnaire de John Ingamells, Mrs Tuite pourrait être un nom d'emprunt utilisé par la maîtresse de Frederick Hervey, 4ème comte Bristol.

Sources : Ingamells p. 33 (?); BL, *Bute Papers*, Add MS 37083, vol. 4.

Long Mrs **

Turin : 7-26 novembre 1782

Mrs Long et son époux apparaissent dans le tableau des arrivées et des départs de Lord Mountstuart (1780-1781), sans autre précision en dehors du fait qu'ils vont effectuer un voyage en Italie.

Sources : BL, *Bute Papers*, Add MS 37083, vol. 4.

Coppinger Miss **

Turin : 7-13 février 1783 (escale)

Miss Coppinger figure avec son père dans le tableau des arrivées et des départs de Lord Mountstuart (1780-1781). Elle a passé du temps auprès de relations familiales à Rome et retourne en Angleterre.

Sources : BL, *Bute Papers*, Add MS 37083, vol. 4.

Symthe (Fitzherbert) Maria Anne (1756-1837) **

Nice : 1781 (presque un an)

Fille de Walter Symthe (décédé en 1788) et de son épouse, Mary (1741-1807). Mrs Fitzherbert se rend à Nice pour la santé de son second époux, Thomas Fitzherbert de Swynnerton (1746-1781). Son état se détériore pendant le séjour et il décède à Nice. Un frère du défunt se rend à Nice pour offrir son assistance à Mrs Fitzherbert, notamment pour les démarches relatives aux funérailles et à l'enterrement. De confession catholique, Mrs Fitzherbert décide d'acquérir auprès d'un couvent de dominicains non seulement une tombe mais aussi une chapelle. Il apparaît que Mrs Fitzherbert est très bien intégrée à Nice et possède de nombreux amis. Elle reste quelques mois à Nice après la mort de son époux puis se rend à Paris. L'année suivante, elle se marie en secret avec le futur Georges IV.

Sources : S. Leslie, *The Letters of Mrs Fitzherbert*, Londres, Burns Oates, 1940 p. 183.

Windsor (Lady Mountstuart), Jane *

Turin : 1779-1782

Issue de l'aristocratie anglaise, fille du second viscount Windsor (baptisé 1707-1758) et d'Alice Clavering (1705-1776). Elle épouse en 1766 John Stuart Mountstuart (1744-1814), envoyé à Turin de 1779 à 1782. Lady Mountstuart donne nais-

sance à un enfant en mars 1780, ce qui a retardé sa présentation officielle à la cour. Deux filles sont remarquées au théâtre selon le journal de Lord Herbert, ce qui est en contradiction avec l'*Oxford Dictionary of National Biography* qui semble indiquer qu'une seule fille aurait survécu) et un fils qui semble fréquenter l'Academia Reale.

Sources : Ingamells, pp. 686-687, *Pembroke Papers* (1950), vol. 1, pp. 404, 427; BL, *Bute Papers*, Add MS 37080.

Amyand (Lady Elliot), Anna Maria (1752-1829) *

Nice : hiver 1782-1783

Issue de la frange supérieure de la *gentry* écossaise, fille de George Amyand, premier Baronet et épouse de Sir Gilbert Elliot, quatrième Baronet (devient en 1797, premier baron de Minto puis comte de Minto en 1813). Elle voyage avec son époux à Nice pour la santé de ce dernier. Alors que Sir Gilbert Elliot est souvent présent en Italie pour ses fonctions politiques, Lady Elliot reste le plus souvent dans leurs terres en Écosse. Elle effectue un second voyage en Italie en 1794 selon le dictionnaire de John Ingamells.

Sources : Ingamells, pp. 335-336 (pour un voyage en Italie postérieur (1794-1796)); *Life and Letters of Sir Elliot Gilbert, First Earl Minto*, vol. 1, p. 86 et vol. 2, p. 162; Vere Foster, *The Two Duchesses* (1898), p. 106.

Bertie, (Stuart) Louisa *

Nice : hiver 1782-83 [Voir entrée pour cette même voyageuse (1781)]

La présence de Louisa Stuart à Nice est établie dans le journal de Lady Elizabeth Foster. Dans le dictionnaire de John Ingamells, il s'agit d'une supposition qui est confirmée ici. Elle s'installe à Nice pour des raisons de mauvaise santé.

Sources : Ingamells, pp. 909-910; Vere Foster, *The Two Duchesses* (1898), pp. 99-106; journal de Lady Foster, *The Devonshire's Collections*, DF 11/2/1; CS 5 530.

Année 1783

Hervey (Foster), Lady Elizabeth (1759-1824)

Nice : octobre-début avril 1783

Turin : fin août-février 1784 et mars 1785 (escale)

Issue de l'aristocratie anglaise, fille de Frederick Augustus Hervey, évêque de Derry (1730-1803), quatrième comte de Bristol (1779) et d'Elizabeth Davers (1730-1800) [voir entrée pour cette même voyageuse (1779)]. Elle épouse en 1766 John Foster de Dunleer. Le mariage est un échec, Lady Foster décide de quitter son époux réputé maltraitant, ce qui la prive de tout contact avec ses fils. Sans soutien financier, elle réside souvent dans le foyer du duc et de la duchesse de Devonshire. Lady Foster voyage en 1783-1784 pour sa santé tandis qu'au cours de deux autres voyages en 1785 puis en 1788, elle donne naissance de manière secrète à une fille et à un fils illégitimes, issus de sa liaison avec le duc de Devonshire. Le premier voyage repose en grande partie sur la générosité de son amie, Georgiana Cavendish. Sans doute pour justifier les versements d'argent que cette dernière lui fait parvenir pendant le voyage, Lady Foster se voit confier le soin de veiller à l'éducation d'une autre fille illégitime du duc de Devonshire.

Sources : ODNB ; Ingamells, pp. 374-375 ; Journal de Lady Foster, *The Devonshire's Collections*, DF 11/2/1 et 11/2/2 ;

Burrell (Lady Algernon Percy) Isabella (1752-1820) **

Nice : hiver 1783

Fille de Peter Burrell de Langley Park, Beckenham (Kent), elle épouse en 1775 Lord Algernon, premier duc de Northumberland (1750-1830), 2ème fils de Hugh Percy. Lord Algernon étant réputé de santé délicate, il est probable que le voyage soit d'ordre médical.

Sources : ODNB ; Ingamells, pp. 758-759 ; journal de Lady Foster, *The Devonshire's Collections*, DF 11/2/1.

Danby, Elizabeth **

Nice : 1783-1786

Elizabeth Danby est la fille de William Danby de Swinton Park. Elle est la sœur de Mary Harcourt [voir entrée 1786] Elle voyage entre Nice et la Suisse pour sa santé. Elle décède à Lyon ou à Genève en octobre 1786.

Sources : Vere Foster, *The Two Duchesses*, p. 97 ; *Pembroke Papers* (1950), vol. 2, pp. 244, 245, 246, 250, 252 ; catalogue du *Record Office* de Durham, *Wharton Papers*.

Dominick (Lady Saint George), Elizabeth (c. 1732-1813) *

Nice 1783

D'origine irlandaise, fille de Christopher Dominick de Dublin, elle se marie en 1752 avec le 1er Baron Saint George. Ce dernier décède lors d'un voyage en Italie en 1774. Veuve, Lady Saint George effectue plusieurs longs séjours en Italie dont à Nice et Florence en 1783.

Sources : Ingamells p. 835 ; journal de Lady Foster, *Devonshire's Collections*, DF 11/2/1.

Pitt (Beckford), Louisa (1754/1755-1791) *

Nice : automne 1782-fin 1783

Fille de George Pitt (1721-1803), premier baron Rivers (1776) et de Penelope Atkins (vers 1725-1795). Elle se marie en 1773 avec Peter Beckford (1739-1811). Elle part à Nice pour sa santé, ce qui l'oblige à passer l'hiver à Nice, le printemps à Lyon (dans les deux cas, chez sa mère, Lady Rivers) et l'été en Suisse. Elle est accompagnée par sa sœur, Miss Marcia Pitt (1756- ?). Louisa Beckford espère aussi retrouver son amant, William Beckford (1759-1844), qui n'est autre que son beau-frère, écrivain, voyageant en Europe. Les retrouvailles n'auront pas lieu. La santé de Louisa Beckford se détériore à la fin de l'année 1783, elle s'installe à Florence où son mari et ses enfants l'ont rejointe. Elle décède dans cette même ville quelques années plus tard en 1791 et elle est enterrée au cimetière anglais de Livourne.

Sources : ODNB ; Ingamells, p. 70-71 ; J.W. Oliver, *The life of William Beckford* (1937) ; *Pembroke Papers* (1950), vol. 2, pp. 242, 247 et 249 ; Vere Foster, *The Two Duchesses*, p. 97.

Spencer (Lady Pembroke), Elizabeth (1737-1831) *

Nice : novembre-décembre 1783

Issue de l'aristocratie anglaise, fille de Charles Spencer, 3ème duc de Malborough (1706-1758). Elle épouse le 10ème earl of Pembroke (1734-1794) en 1756. En 1782, Lady Pembroke est nommée dame d'honneur de la reine Charlotte. Le voyage en 1783 à Nice est motivée par la mauvaise santé de sa fille, Charlotte Herbert, probablement sur les conseils d'autres dames de cour comme Lady Charlotte Finch. Son fils, Lord Herbert, effectuant son tour de formation en Italie, rejoint Lady Pembroke à Nice. Le fils illégitime de Lord Pembroke, Augustus Reebkomp (1762-1797) est également à Nice avec le reste de la famille. L'état de santé de Charlotte Herbert décline rapidement et elle décède à Aix en avril 1784.

Sources : ODNB ; Ingamells, pp. 753-754 ; *Pembroke Papers* (1950), pp. 242, 254 et 497.

Walpole (Waldegrave, duchesse de Gloucester), Maria (1736-1807) *

Nice : hiver 1783 et 1786

Turin : octobre 1786

Fille illégitime de Sir Edward Walpole (1706-1784) et veuve du second comte de Waldegrave, exerçant des fonctions à la cour de George II. Elle épouse secrètement en 1766 William Henry, duc de Gloucester (1743-1805). Lorsque le mariage est révélé à Georges III avec la naissance de leur fille, Sophia Maria, le roi leur interdit l'accès à la cour et à la famille royale. Aucune pension n'est accordée à la famille du duc. Après le décès d'une deuxième fille, et une aggravation de la santé du duc, le couple décide de partir vivre en Italie de 1775 à 1777, ce qui marque le début de nombreux séjours à l'étranger. En 1783, le duc et la duchesse sont à Nice avec leur fille, Sophia Maria et leur fils, William Frederick né à Rome en 1776 tandis qu'en 1786, la famille retourne en Italie avec la maîtresse du duc, Lady Almeria Carpenter (1752-1809).

Sources : ODNB ; Ingamells, pp. 402-403 ; Violet Biddulph, *The Three Ladies Waldegrave and their mother* (1938) ; *Pembroke Papers* (1950), vol. 2 pp. 242, 243, 244, 246, 247, 248, 250 (1783) ; RO Sheffield, *Erne Papers*, M 544/1-3, TNA FO 67-5 ; BRT, registre du cérémonial de cour, 726 9-3 (1786).

Morrice (Mrs) **

Nice : hiver-automne 1783

Épouse de Sir Humphry Morrice (1723-85), homme politique, membre du Privy Council en 1763. Le motif du voyage est inconnu.

Sources : Vere Foster, *The Two Duchesses*, (1898) p. 87; *Pembroke Papers* (1950), vol. 2, pp. 244, 246, 248, 250.

Serts (Mrs) **

Nice : décembre 1783

Relation de la famille Pembroke en Angleterre. Elle est présente à Nice pour des raisons non connues.

Sources : *Pembroke Papers* (1950), vol. 2, pp. 246, 248, 252.

Scott (Mrs) **

Nice : décembre 1783

Mrs Scott est citée sans autre précision.

Sources : *Pembroke Papers* (1898), vol. 2, p. 252.

Smith, Kitty **

Il est indiqué dans le journal de Lord Herbert qu'elle leur a rendu visite en Angleterre à Wilton et qu'elle est la sœur de Lady Tancred. Elle voyage avec les Serts [voir pour cette famille ci-dessus] pour une raison non identifiée.

Sources : *Pembroke Papers* (1898), vol. 2, p. 246.

Milner (Lady Lindsay), Mary **

Nice : 1783

Issue de la frange supérieure de la *gentry*, fille de Sir William Milner. Elle épouse en 1768 Sir John Lindsay (1737-1788). Ce dernier est nommé commodore et commandant en chef de la Méditerranée en 1783. Lady Lindsay est également de santé délicate.

Sources : ODNB ; *Pembroke Papers* (1898), vol. 2, pp. 245, 247, 252.

Burton (Trevor), Harriet (1750/1751-1829) *

Turin : octobre 1783, octobre 1785-mai 1797

Fille de Daniel Burton, recteur. Elle épouse en 1773 John Trevor (1749-1824), fils de Robert Trevor (1706-1783), 4ème baron Trevor et premier vicomte Hampden. Elle accompagne son époux en Italie lorsqu'il est nommé envoyé extraordinaire à Turin de 1783 à 1799.

Sources : ODNB ; Ingamells, pp. 953-954 ; TNA FO 67-4-9 ; BRT, Registre du cérémonial de cour, 726 8/1.

Berry, Mary (1763-1852) et Berry, Agnes (1764-1852) *

Turin : 21-25 octobre 1783 et 19-22 juin 1784 (escales) ;

Gênes : 27 octobre-1er novembre 1783 ; 8-9 juin (escales)

Nice : 1802

Filles de Robert Berry (décédé en 1817), issu d'une famille de marchands dont certains membres ont connu une ascension sociale et appartiennent au XVIIIe siècle à la *gentry*. Ce dernier, malgré des moyens modestes, souhaite effectuer un tour en Italie pour l'éducation de ses filles. Il s'agit de son premier voyage en Italie qui sera suivi par de nombreux séjours au XIXe siècle dont un voyage à Nice en 1802 après la signature du traité d'Amiens.

Sources : ODNB ; Ingamells, pp. 84-85 ; Miss Berry, *Extracts ...* (1865), vol. 1, pp. 39-42.

Année 1784

Salusbury (Thrale Lynch Piozzi), Hester (1741-1821)

Turin et Gênes : octobre 1784 (escales)

Fille de John Salusbury (1707-1762) et d'Hester Maria Cotton (1707-1773). Veuve de Henry Thrale (1728-1781), un brasseur fortuné, elle se remarie avec le professeur de musique de ses enfants, Gabriel Piozzi, ce qui fait scandale. Elle affirme ouvertement vouloir quitter l'Angleterre pour retrouver un peuple plus accueillant et elle se tourne donc vers l'Italie. Elle avait effectué un premier voyage en France en 1774 qui a donné lieu à la publication de *The French Journals* en

1775. Ce voyage en Italie n'est pas étranger à la publication d'un autre récit de voyage (*Observations and Reflections made in the course of a journey through France, Italy and Germany*), cinq ans après son séjour en France, en Italie et en Allemagne.

Sources : ODNB ; Ingamells, pp. 770-771 ; Hester Piozzi, *Observations...* (1789), pp. 44-64.

Skrine, Lady Clarges (1760-1809) *

Turin : octobre 1784 (escale)

Fille de William Skrine, elle se marie avec Sir Thomas Clarges en 1777. Vers 1783-1783, elle devient à la fois veuve et héritière de la fortune de son père, ce qui lui permet d'entreprendre un tour en Italie pendant plus de six mois. Le dictionnaire de John Ingamells indique qu'elle a participé à Turin à un dîner chez l'envoyé Mr Trevor avec Lord et Lady Hampden. Elle effectue un tour en Italie et en Suisse avec Mrs Carter, Harriet Trevor et Lord et Lady Hampden.

Sources : Ingamells, p. 207 ; Betty Rizzo, *Companions without Vows...*, pp. 291-294.

Lady Hamilton Binning**

Nice : hiver 1784

La liste du gouverneur Thaon de Saint André de 1784 recensant les étrangers présents à Nice indique la présence à Nice de Lady Binning et de son époux ainsi que leurs trois filles, probablement pour des motifs de santé ou de découverte en famille de l'Italie. L'époux de Lady Binning est probablement Thomas Hamilton, le fils aîné de Charles Hamilton et Lady Binning, Lord Binning, qui avait accompagné ces derniers à Nice lorsqu'il avait dix ans dans le cadre d'un voyage familial avec Lady Grisell Baillie, sa grand-mère [voir pour cette même voyageuse (1731)]. La mention de deux familles de médecins, avec leurs épouses et enfants (les familles Congalleren et Metwald) laisse supposer que l'un des médecins voyage avec eux conformément à une pratique courante pour les membres de l'aristocratie.

Sources : Alain Bottaro, "La présence britannique à Nice sous l'Ancien Régime" (2011).

Sumner, Mrs**

Nice : hiver 1784

Citée dans la liste du gouverneur Thaon de Saint André, il est possible qu'il s'agisse de l'épouse d'un certain Mr Sumner, voyageant avec Mr Dumbleton et son épouse à Naples et à Venise en 1785. Selon cette même liste, elle voyagerait également avec sa fille, Mrs Fraser.

Sources : Ingamells, p. 317; Alain Bottaro, "La présence britannique à Nice sous l'Ancien Régime" (2011).

Boddington Mrs**

Nice : hiver 1784

Citée dans la liste du gouverneur Thaon de Saint André avec son époux, Mr Boddington. Ancien consul à Chypre, il est à Florence et à Turin en 1761. Aucune épouse n'est mentionnée dans le dictionnaire de John Ingamells, le mariage est probablement postérieur. Un autre voyage mentionne le nom de Mr Boddington en 1789 sans mention d'une épouse.

Sources : Ingamells, p. 102 et p. 813; Alain Bottaro, "La présence britannique à Nice sous l'Ancien Régime" (2011).

Année 1785**Owen de Penrhos (Lady Stanley), Margaret (1742-1816) ***

Turin : 1785 (résidence d'un an)

D'origine galloise, elle épouse Sir John Thomas Stanley (1735-1807), 6ème Baronet d'Alderley Park. Lady Stanley accompagne son fils dans son voyage de formation. Après avoir séjourné en France à Montpellier, ils s'installent pendant une année à Turin où ils sont reçus tant à la cour que dans les maisons nobiliaires.

Sources : Ingamells, p. 889; *Early Married Life of Maria Josepha, Lady Stanley* (1899).

Hervey (Lady Erne), Mary (1753-1842)

Nice : mai 1785 (probablement l'hiver 1785)

Gênes : décembre 1785

Issue de l'aristocratie anglaise, fille du 4ème Duc de Bristol, Bishop of Derry (1730-1803) et sœur de Lady Foster. Elle épouse John Creighton (vers 1738-1828), second Baron Erne. Le mariage étant malheureux, Lady Mary décide de voyager à l'étranger avec sa fille Lady Caroline (née en 1779). Les deux voyageuses accompagnent Lord Bristol en Italie. A Gênes, elles se retrouvent seules et rejoignent Lady Elizabeth Hervey, la belle-sœur de Lady Erne et sa nièce, the Hon.Elizabeth Hervey (décédée en 1803 à Nice, elle se marie en 1798 avec Charles Ellis). Elle séjourne dans les villas de Lyon et de Nice de Lady Rivers, qui l'a prise sous sa protection.

Sources : Ingamells, pp. 339-440; *The Earl Bishop...*, vol. 2; Mary Berry, *Extracts...*, (1865), vol. 2.

Drummond (Lady Hervey), Elizabeth *

Turin : 1785 (escale) Gênes : 1786

Fille de Colin Drummond de Megginch. Elle voyage avec son époux John Augustus Hervey (frère de Lady Foster et Lady Erne) et leur fille, Elizabeth (1780-1803). John Augustus Hervey devient ensuite envoyé extraordinaire à Florence, succédant à Horace Mann de 1783 à 1793. Lady Hervey voyage dans d'autres villes italiennes comme Gênes (avec Lady Erne), Rome et Venise avec sa fille.

Sources : Ingamells, pp. 491-492; Mary Berry, *Extracts...*, (1865), vol. 2; *Walpole's Correspondence*, vol. 25, p. 652.

Luttrell (Horton, duchesse de Cumberland), Anne (1743-1808) *

Gênes : 20 janvier-20 février 1786 (un mois)

Issue de l'aristocratie anglaise, fille de Simon Luttrell, baron d'Irnham (1713-1787). Veuve en 1765, elle épouse en secondes noces le duc de Cumberland (1745-1790) en 1771. Mariage dénoncé par Georges III, la duchesse a vécu de nombreuses années à l'étranger avec son époux même si à partir de 1780, un rapprochement entre le duc et le roi est constaté et le couple reçoit à *Cumberland*

House à Londres. Dans leurs voyages en Italie de 1785 à 1786, le couple est accompagné de la sœur de la duchesse, Elizabeth Luttrell (1744-1799) et de leur frère, James Luttrell. Ils résident pendant un mois à Gênes sur invitation du doge de la République de Gênes. Le duc et la duchesse de Gloucester, présents à Rome, sont également invités et les ont rejoint à Gênes "sous l'escorte de six felouques de la République de Gênes". Veuve, elle a continué à résider sur le continent, avec quelques brefs séjours en Angleterre où elle a pour habitude de vivre retirée. Elle a laissé un souvenir favorable dans la presse car elle a su être accueillante sans ostentation et faste.

Sources : ODNB ; Ingamells, pp. 260-261 ; *Walpole's Correspondence*, vol. 25, p. 624 (note 6) ; *La belle assemblée, or Court and Fashionable Magazine*, vol. 1, partie 2 (1806). .

Année 1786

Walpole (Waldegrave, duchesse de Gloucester), Maria *

Nice : probablement fin de l'année 1785 jusqu'au 10 janvier

Gênes : fin janvier-fin février 1786 (un mois)

[Voir entrée pour cette même voyageuse (1783) et la duchesse de Cumberland ci-dessus]

Source : RO Sheffield, *Erne Papers*, M/544/1-2 ; *Walpole's Correspondence*, vol. 25, p. 624 (note 6).

Dickens (Mrs) **

Nice : mars 1786

Source : RO Sheffield, *Erne Papers*, M/544/3.

Danby (Harcourt), Mary (1750-1833) **

Nice : mars 1786

Turin : 1786 (escale ?)

Issue de la *gentry* anglaise, fille du révérend William Danby de Farnley, sœur aînée d'Elizabeth Danby [voir pour cette même voyageuse (1783)] et veuve de

Thomas Lockhart de Craighouse. En 1778, elle épouse en secondes noces William Harcourt (1743-1830), nommé colonel après son intervention en Amérique trois plus tôt. Le couple exerce des fonctions à la cour et Mrs Harcourt est proche de la reine Charlotte jusqu'en 1795. Le motif du voyage en Italie est précisé dans une lettre de Lady Rivers de mars 1786 relatant l'arrivée de Mrs Harcourt et de son époux souffrant d'une paralysie. Élève d'Alexander Cozens comme Lady Polwarth, Mary Harcourt est connue à Nice pour les gravures qu'elle a réalisées sur des vues de la ville et de la campagne niçoise, conservés aujourd'hui au département des estampes et gravures au *British Museum*, au *Yale Center for British Art* et à la *Bibliothèque de Cessole*. Elle aurait également effectué des vues de Turin qui n'ont pas survécu mais qui sont mentionnées dans son testament afin d'être reproduits à des fins caritatives.

Sources : ODNB ; RO Sheffield, *Erne Papers*, M 544/3 ; TNA, Prob. 11/1811.

Danby, Elizabeth **

Nice : mars 1786

[Voir pour cette même voyageuse (1783)]

Source : RO Sheffield, *Erne Papers*, M/544/3.

Année 1787

Houblon (von Feilitzch), Laetitia (1742-1828)

Nice : 1787-1788

Turin : 1788

Nice : 1789

Nice : 1791-1792

Issue de la *Gentry* anglaise, fille de Jacob Houblon de Hallingbury. Selon la biographe de la famille Houblon-Archer, qui comprend des extraits de la correspondance de Lady Houblon avec sa belle-sœur, le motif du départ est d'ordre médical, surtout pour sa jeune cousine, Elizabeth Watson, avec laquelle elle voyage. Elles résident surtout à Nice où toutes deux ont rencontré leurs futurs maris. Laetitia Houblon se marie en 1793 avec le baron von Feilitzch tandis qu'Elizabeth Watson épouse en 1788, un an après leur arrivée à Nice, le consul britannique, Nathaniel Green (1745-1799).

Sources : Ingamells, pp. 525-526 ; Laetitia Houblon, *the Houblon Family...* (1907).

Skeffington (Lady Landaff), Catherine (1752-1796) *

Nice : hiver 1787

Issue de l'aristocratie irlandaise, fille du premier comte de Massereene, deuxième épouse de Francis Mathew, premier Baron Landaff (1738/1744-1806). Le motif du séjour à Nice n'est pas connu mais il apparaît, selon le dictionnaire de John Ingamells, qu'il s'agit du début d'un tour en Italie à Sienne et à Venise. A Nice, Laetitia Houblon indique que Lady Landaff reçoit la meilleure société mais n'offre pas de repas conformément aux usages de la noblesse locale. Il est possible que des questions financières aient pu contribuer à ce voyage mais cela reste une supposition. Lady Landaff, comme Lady Rivers, Lady Spencer et la duchesse de Leinster, obtient une lettre de Madame de Sévigné auprès du marquis de Chateauneuf.

Sources :

Ingamells, p. 586 ; Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, (1907) p. 195 ; *The Hamwood Papers* (1930), pp. 70-71.

Berkeley (Lady Craven), Elisabeth (1750-1828)

Nice : 1785 (escale pour une traversée)

Gênes : escale

Issue de l'aristocratie anglaise, fille du 4ème comte de Berkeley. Elle épouse en 1767 William Craven, 6ème Baron Craven. Le passage de Lady Craven à Nice et à Gênes n'apporte pas d'éléments pertinents sur l'accueil dans la société locale et l'intégration des voyageuses mais elle reste une figure saillante de l'"Anglaise transgressive" selon les codes de la bonne société britannique. Elle fait partie des dames jugées infréquentables, de la même manière que Lady Maynard. [Voir pour cette voyageuse (1789)]

Sources : Ingamells, pp. 251-252 ; Lady Craven, *A Journey through the Crimea to Constantinople...* (1789), pp. 61-65.

Année 1788

Seymour (Danby), Caroline

Turin : 23 oct-4 nov 1788

Première épouse de William Danby (1752-1833), qui succède en 1781 à son père, William Danby de Swinton Park. Il s'agit de la famille de Mary et d'Elizabeth Danby [Voir pour ces voyageuses (1783 et 1786)].

Source : Ingamells, p. 273.

Gore (Hatton), Lady Anne (1763-1827) *

Nice : 1788

Issue de l'aristocratie irlandaise, fille aînée du second comte d'Arran, épouse de Henry Hatton (décédé en 1793), fils aîné de John Hatton de Clonard. Le motif du voyage n'est pas connu et il n'est pas précisé si elle voyage avec son époux. Lady Gore est citée dans la correspondance de Laetitia Houblon qui l'a reçue pour le thé. Le dictionnaire de John Ingamells précise que cette dernière voyage avec Henry Hatton à Florence en 1790 puis l'année suivante, elle voyage seule et compromet sa réputation par des affaires publiques d'adultère, ce qui lui vaut d'être ostracisée de la communauté anglaise à Rome en 1790. Elle fait figure comme Lady Craven et Lady Maynard, à partir de 1791, de la catégorie des *personae non gratae*. [Voir pour ces voyageuses (1785 et 1789)]

Source : Ingamells, p. 474 ; Laetitia Houblon, *The Houblon Family...*, (1907), p. 220.

Fortescue Mrs **

Nice : janvier 1788

Le motif du voyage est inconnu, probablement d'ordre médical. Sa présence à Nice est mentionnée par Eleanor Butler qui est connue sous l'appellation de *Lady of Llangollen*. Cette dernière souhaite obtenir une lettre autographe de Madame de Sévigné car elle a connaissance de cette possibilité auprès de la fille de la duchesse de Leinster, Lady Bellamont. Elle décide de demander à Mrs Fortescue, qui est à Nice, d'intercéder en sa faveur auprès du marquis de Chateaufort. L'issue de la démarche reste inconnue. Il semble que ce privilège ne soit accordé qu'aux représentantes les plus distinguées de la communauté britannique.

Source : *The Hamwood Papers*, p. 71.

Assheton (Lady Egerton Grey of Wilton), Eleanor *

Nice : 15 février - 3 avril 1788

Gênes : 8 - 15 avril 1788

Turin : 27 mai - 2 juin 1788

Épouse de Sir Thomas Egerton, Baron Grey of Wilton. Elle voyage avec son époux et sa fille, Eleanor Egerton (??-1846). Le voyage est organisé pour la santé de Lady Grey of Wilton. Ils reçoivent dans leurs appartements les Anglais de distinction de confession protestante pour les offices religieux. La famille est parfaitement intégrée parmi la noblesse locale et étrangère.

Sources : Ingamells, p. 432; *Diary of the honorable Miss Egerton, 1781 and 1788, giving an account of a tour in France and the North of Italy* (1855).

Année 1789**Carr (Cheney), Harriet(1771-1848)**

Turin : 1789 (ou 1791)

Artiste, accompagnée de son frère à Turin.

Sources : Jeremy Black, *Italy and the Grand Tour*, p. 134; Mary Berry, *Extracts...*, p. 238.

Parsons, (Lady Maynard), Nancy (c.1735-c.1814)

Nice : 1789-98

Turin : septembre 1793 (escale)

Possiblement fille de tailleur, ancienne courtisane, elle épouse en 1776, de manière très avantageuse, Charles, second vicomte Maynard (1752-1824). En raison d'une différence d'âge de plus de dix ans en défaveur de Lady Maynard et d'une conduite peu vertueuse, elle est vite marginalisée et réputée non fréquentable par la société anglaise. Le couple part à l'étranger pour ce motif mais la communauté britannique en Italie adopte de manière générale la même attitude qu'en Angleterre. Les représentants diplomatiques britanniques refusent également de présenter Lady Maynard à la cour. Nice étant loin de Turin et des problématiques de présentation à la cour comme à Rome ou à Naples (pour cette dernière capitale, elle finit par se rapprocher de la reine Marie-Caroline grâce à une guérison du prince de San Marino obtenue par les soins de Lord Maynard qui aurait cédé son

James' Powder), le couple loue pendant neuf années consécutives, c'est-à-dire de 1789 à 1798, la même villa à Nice. Elle demeure à l'étranger jusqu'à la fin de sa vie où elle décède dans les environs de Paris vers 1814.

Sources : ODNB ; Ingamells, p. 651 ; RO Sheffield, *Erne Papers*, M 544/1-2 ; BL, *Althorp Papers*, Add MS 75640.

Houblon (von Feilitzch), Laetitia (1742-1828)

Nice : 1789

[Voir pour cette même voyageuse (1787)]

Année 1790

Deane (Lady Knight), Philippina (1726-1799)

Gênes : mars 1790 - avril 1791

Fille d'Anthony Deane de Harwich, elle épouse Sir Joseph Knight qui décède en 1777 à Palerme. Veuve sans pension, elle décide de vivre à l'étranger avec sa fille, Cornelia Knight (1757-1837), alors âgée de dix-neuf ans. Ayant reçu en Angleterre une éducation soignée et démontrant des facilités d'apprentissage évidentes, Cornelia Knight brille en société car elle connaît dix langues étrangères et maîtrise de nombreuses compétences dont le dessin. En Italie, elle devient même une "curiosité" à ne pas manquer. Cornelia Knight commence également une activité d'auteur de 1792 à 1793 où elle parvient à publier ses œuvres tant en Italie qu'en Angleterre. Leur longue résidence en France et surtout en Italie leur a donné accès à de nombreux réseaux de relations et elles fréquentent les plus grands alors même qu'elles ne disposent pas de ressources financières suffisantes pour recevoir. Elles exercent un rôle de facilitatrice auprès de leurs compatriotes en visite. Il semble cependant que Lady Knight ait apparu, aux yeux des voyageurs anglais sous des traits peu flatteurs, notamment par le fait qu'elle aurait profité des dons de sa fille pour assurer leur existence.

Sources : ODNB ; Ingamells, pp. 581-583 ; *Autobiography of Miss Cornelia Knight* (1861) ; *Lady Knight's Letters from France and Italy* (1905) ; NLS, *Brand MSS*, Acc 10061.

Berry Mary et Berry Agnes

Turin : 1er au 3 novembre 1790 Turin (escale)
 [Voir pour ces même voyageuses (1783)]

Année 1791**Houblon (von Feilitzch), Laetitia (1742-1828)**

Nice : fin 1791-1792
 [Voir pour cette même voyageuse (1787)]

Année 1792**Dumbleton (Mrs) ****

Nice : 1792

Seconde épouse de Mr Dumbleton, un veuf qui a effectué un tour en Italie avec ses quatre enfants en 1785. Mrs Dumbleton fait partie des malades présents à Nice en 1792.

Source : Laetitia Houblon, *The Houblon Family...* (1907), p. 244

Coote (Mrs) **

Epouse de Charles Coote, doyen de Kilfenora et nièce de Lord Bathurst. Il s'agit d'un voyage de santé.

Source : Laetitia Houblon, *The Houblon Family...* (1907) p. 244.

Balfour (Mrs)

Nice : février 1792

D'origine irlandaise, elle est l'épouse de Blayney Townley Balfour (1744-71). Veuve, elle voyage avec ses enfants, son fils, Blayney Townley Balfour (1769-1856) et ses deux filles. Le motif du voyage est inconnu. La comtesse de Spencer a fait sa connaissance à Nice et s'est liée d'amitié avec elle. Lady Spencer cherche à l'intégrer à distance dans son réseau de relations à Londres par l'intermédiaire de sa correspondante, Mrs Caroline Howe.

Sources : Ingamells, p. 44 ; BL, *Althorp Papers*, Add MS 75640.

Mack (Gunn), Anne (1768-1826)*

Nice : septembre 1792 (escale)

Turin : 11-18 septembre 1792

Epouse du Révérend William Gunn (1750-1841), elle voyage avec sa fille de bas âge. L'objet du voyage est principalement de suivre son époux dans ses recherches antiquaires. Dans son journal, Mrs Gunn précise qu'ils ne sont pas restés à Nice car la ville lui apparaît sans intérêt. Mr et Mrs Gunn se rendent ensuite à Turin. Mrs Gunn apprécie la ville, notamment ses boutiques. Elle fait l'éloge des collections du Palais Royal et a visité le musée de l'université.

Sources : Ingamells, pp. 437-438 ; journal de voyage de Mrs Gunn en Italie, RO Norfolk, *Gunn Papers*, WGN 3/1.

Mee (Lady Palmerston), Mary

Turin : 21-28 septembre 1792

Gênes : 30-16 septembre 1792.

Seconde épouse de Henry Temple, second vicomte de Broadlands (1739-1802). Il s'agit d'un voyage en groupe, avec sa famille (cinq jeunes enfants) et avec Mary Carter (décédée 1812) et Charles Blagden, secrétaire de la Royal Society. Le voyage aurait été organisé afin de faire découvrir l'Italie à Lady Palmerston et ses enfants.

Source : Ingamells, pp. 733-735 ; p. 187.

Amyand (Lady Malmesbury), Harriet Maria (1760-1830)

Turin : 1792 (escale, retour Angleterre)

Issue de la franche supérieure de la *gentry*, fille de George Amyand, premier Baronet, elle épouse en 1777 James Harris, premier comte de Malmesbury. Selon le dictionnaire de John Ingamells, le voyage résulte du souhait de Lady Malmesbury de visiter l'Italie.

Source : Ingamells, pp. 630-631.

Starke, Mariana (1762-1838)

Nice et Turin : mai 1792

Gênes : octobre 1792

Fille de Richard Starke (1719-1793), ancien haut fonctionnaire aux Indes. Le voyage est prévu en raison de la mauvaise santé de plusieurs membres de sa famille. Sa sœur meurt à Nice en 1792 tandis que son père décède à Pise deux ans plus tard.

Sources : ODNB ; Ingamells, pp. 890-891 ; Mariana Starke, *Letters from Italy in the years 1792 to 1798, containing a view on the late revolutions in that country*, (1800), 2 vols.

Vassall (Lady Webster Holland), Elizabeth (1771-1845)

Nice : 13 novembre 1791 - mai 1792

Turin : 11 mai- 10 juin 1792

Fille de Richard Vassall (1732-1795), héritier de riches plantations de sucre en Jamaïque, elle épouse en 1786 Sir Godfrey Webster (1747-??). Elle est mariée à quinze ans avec un époux de vingt ans son aîné. Après avoir assuré un héritier en 1789, Sir Webster accepte la demande de son épouse de voyager en Italie. Pendant leur séjour à Nice, Lady Webster ne cache pas ses difficultés à vivre avec son époux réputé abusif, ce qui entraîne le départ de ce dernier pour l'Angleterre laissant la jeune femme seule à Nice. Lady Webster fait la connaissance à Nice de la duchesse de Devonshire et de Lady Duncannon, et avec lesquelles elle se lie d'amitié. Lady Foster est également présente mais elle ne semble pas avoir été autant appréciée par Lady Webster. Lady Foster, quant à elle, a laissé un paragraphe très élogieux à son égard. Lady Webster rejoint le cercle de la duchesse de Devonshire à Turin, où elles sont reçues régulièrement dans les résidences royales de la famille de Savoie. Elle se remarie en 1797 avec Henry Fox, 3ème baron Holland, deux jours après son divorce d'avec Godfrey Webster.

Sources : Ingamells, pp. 984-985 ; *The Journal of Lady Holland* (1908) ; *Early Married Life of Maria Josepha, Lady Stanley* (1899) ; journal de Lady Foster, *Devonshire's Collections*, DF 11/2/1.

Johnson (Nugent) **

Nice : février 1792

Turin : 1792

Selon la comtesse de Spencer, Mrs Nugent voyage avec son époux d'un second mariage, le fils naturel du colonel Nugent et dont la sœur serait au service de la princesse Sophia de Gloucester, fille du Duc et de la Duchesse de Gloucester. La voyageuse a fait la connaissance à Nice de Lady Graham, avec laquelle elle s'est liée d'amitié, au point même de recueillir ses derniers souhaits. Mrs Nugent est aussi présente à Turin où, grâce à ses relations à Nice, elle a pu assister à la messe à la chapelle royale et être remarquée par Victor Amédée III.

Sources : *The Beautiful Mrs Graham* (1928); BL, *Althorp Papers*, Add MS 75640.

Poyntz (Lady Spencer), Margaret Georgiana (1738-1814)

Nice : 17 février - 24 avril 1792

Gênes : 2 - 5 mai 1792 (escale)

Turin : 12 mai- 20 mai 1792

[Voir pour cette même voyageuse (1769)]

Il s'agit d'un voyage contraint. Elle doit accompagner ses deux filles, Georgiana Cavendish (1757-1806) et Lady Duncannon (1761-1821), l'une étant exilée sur ordre de son époux tandis que la seconde souffre de problèmes sérieux de santé nécessitant un long séjour en Italie pour son rétablissement. Lady Foster a accepté de suivre et de soutenir son amie, Georgiana, à l'étranger. Caroline Saint-Jules, la fille illégitime de Lady Foster et du duc de Devonshire est du voyage également. Lady Foster a d'ailleurs rédigé au cours du voyage un journal en français qui lui est adressé. Il s'agit surtout d'un aide-mémoire à but pédagogique.

Lady Duncannon (puis Bessborough en 1793) voyage également avec sa fille, Caroline (1785-1828). Le groupe retrouve au cours de ce voyage, Lady Webster avec laquelle elles ont été reçues à la cour à Turin [voir pour cette même voyageuse (1792)]. La duchesse de Devonshire et Lady Foster retournent en Angleterre en août 1793 après rappel du duc alors que Lady Spencer reste en Italie avec Lady Duncannon jusqu'en juillet 1794 .

Sources : ODNB ; Ingamells, pp. 884-885, 295-296 et 318-320 ; *Lady Bessborough and her circle* (1940) ; BL, *Althorp Papers*, Add MS 75640 ; journal de

Lady Foster, *Devonshire's Collections*, DF 11/2/1.

Bertie (Lady Cholmondeley), Georgiana (1764-1834)*

Turin : mai 1792 (escale)

Issue de l'aristocratie anglaise, fille de la duchesse d'Ancaster, elle épouse en 1791 George James Cholmondeley, 4ème comte Cholmondeley (1749-1827). Après avoir donné naissance à un premier fils à Paris, le couple fait un tour en Italie et en Suisse. Lady Spencer les a croisé à Turin lorsque Lord Cholmondeley fait l'acquisition d'une belle copie d'une bible provenant d'Hanovre tandis que la comtesse recherche des livres anciens pour son fils, Georges.

Sources : Ingamells, pp. 203-204 ; BL, *Althorp Papers*, Add MS 75916.

Panton (Lady Ancaster) Mary (décédée en 1793)*

Nice 1792

Fille de Thomas Panton de Newmarket. Elle est la seconde épouse du 3ème duc d'Ancaster avec lequel elle s'est mariée en 1750. La duchesse se trouve à Nice pour des raisons de santé. Elle est âgée et malade.

Sources : Ingamells, pp. 18-19 ; BL, *Althorp Papers*, Add MS 75916.

Sources :

Cathcart (Graham), Lady Mary (1757-1792)*

Nice : 1792

Issue de l'aristocratie écossaise, fille du 9ème Baron Cathcart et épouse de Thomas Graham de Balgowan (1748-1843). Lady Mary est à Nice pour sa santé. Elle voyage avec son époux et sa jeune sœur, Charlotte Cathcart. De nombreuses dames de distinction sont à son chevet dont Mrs Damer (1748-1828), la famille Spencer et Mrs Nugent [Voir pour ces voyageuses (1781-1782 et 1792)]. Son état s'aggrave, il n'est plus possible de la transporter jusqu'en Angleterre. Elle décède à bord d'un bateau au large d'Hyères.

Sources : Ingamells, p. 417 ; *The Beautiful Mrs Graham and the Cathcart Circle* (1928).

Année 1793**Hadfield (Cosway), Maria Louisa Caterina Cecilia (1760-1838)***

Gênes : 1793-1794

Fille de Charles Hadfield, propriétaire d'hôtels à Florence, elle reçoit une éducation musicale et artistique soignée en Italie. Elle épouse en 1781 Richard Cosway, (1742-1830) peintre. Elle retourne en Italie accompagnée de Lady Wright et son frère en 1790, en laissant mari et jeune nourrisson en Angleterre, en invoquant des raisons de santé. Louisa Hadfield s'entoure de dames de la haute société et d'artistes. A Gênes, en 1793, elle tente d'intégrer un couvent mais sans succès. Hester Piozzi a déclaré dans *Thraliana*, que Mrs Cosway a abandonné sa famille en Angleterre pour retrouver son amant et que sa piété ne peut être sincère et par conséquent, aucune abbesse digne de ce nom ne devrait l'accepter car elle risquerait également de pervertir les autres religieuses. Mrs Cosway a finalement été accueillie et hébergée temporairement dans un couvent mais elle n'est pas entrée dans les ordres.

Sources : Ingamells p. 441-442 ; Hester Piozzi, *Thraliana* (1942).

Année 1794**Farr (Bentham), Sarah (1733-1809)***

Gênes : 7-10 avril 1794

Turin 11-17 avril 1794

Fille de Jonathan Farr de Moorfields. Elle épouse en secondes noces Jeremiah Bentham (père de Jeremy Bentham par un premier mariage, décédé en 1792). Elle voyage avec son fils John Farr Abbot, issu d'un premier mariage et sa belle-fille Mary, qui est souffrante (elle décède en décembre 1793). Mrs Bentham a laissé un journal de voyage conservé aux *The National Archives* à Kew.

Source : Ingamells, pp. 77-78.

Année 1795**Vassall, (Lady Webster Holland), Elizabeth (1771-1845)**

Gênes : juillet 1795 (escale)

[Voir pour cette même voyageuse (1792)]

Annexe B

La question de la présentation formelle : analyse comparée

Cette annexe présente un tour d'autres cours européennes, la France, l'Angleterre et certains États italiens, fréquentées par les mêmes voyageuses britanniques afin de préciser davantage les particularités de l'accueil de la cour de Turin dans le cadre formel de la présentation auprès de la reine. Il s'agit d'une comparaison relative à la seconde moitié du XVIII^e siècle, ce qui correspond à la majorité des dames en visite de notre corpus. Elle comprend également une description brève du cérémonial des ambassadrices à la cour en Angleterre.

B.1 Le cérémonial de présentation des voyageuses

A la cour de France, les personnes privées, voyageuses de passage, hors les femmes de princes ou les épouses d'ambassadeurs n'ont pas le privilège d'être présentées lors d'une audience particulière. L'audience de présentation requiert un grand formalisme surtout en raison de la condition de la preuve des quartiers de noblesse soumise au contrôle du généalogiste de la cour qui doivent être antérieurs à la fin du 14^e siècle - afin d'éviter les anoblissements- en application du règlement du 17 août 1760. Seuls les grands officiers de la couronne, les maréchaux de France, ministres secrétaires d'état, les chevaliers du Saint Esprit et les ambassadeurs en sont exemptés (dont leurs épouses, mêmes celles des ministres du second ordre comme les envoyés)¹. Cette condition de naissance très restric-

1. La baronne d'Oberkirch, *Mémoires de la baronne d'Oberkirch, op.cit.*, pp. 107-114; pour un autre exemple de présentation formelle d'une personne privée, voir aussi celle de Madame de la Tour du Pin, *Mémoires...*, *op.cit.*, pp. 86-87.

tive n'est pas adaptée aux profils sociaux des voyageuses qui appartiennent certes à la haute société mais sans pour autant être toutes issues de la noblesse et encore moins de très longue date. La cour de France semble avoir opté pour une solution plus tranchée que la cour de Savoie car comme nous l'avons vu, les présentations formelles de voyageuses, bien que peu nombreuses, sont en revanche ouvertes aux femmes de la *gentry*. A Versailles, la plupart des visiteurs ne font qu'entrevoir la famille royale lors de la procession vers la chapelle royale, ce qui dans certains cas donne lieu à une présentation informelle mais le plus souvent, ils doivent se contenter d'être bien placés pour les observer en les regardant passer. Le déjeuner public est aussi une occasion de découvrir la famille royale tout comme certaines voyageuses à la cour de Savoie comme nous l'avons montré dans le chapitre 1. La seule condition exigée est d'être correctement habillé. Le contact est alors très limité car contrairement à Louis XIV, Louis XV n'est pas réputé très loquace et selon Horace Walpole, le roi toise les étrangers et ne leur adresse pas la parole². Les présentations pour les hommes nobles restent rares mais sont néanmoins plus fréquentes, effectuées par l'intermédiaire de l'ambassadeur britannique, le mardi, jour où les représentants diplomatiques sont reçus par le roi, privilège dont Horace Walpole a d'ailleurs bénéficié en 1765³.

L'expérience de voyageuses de notre corpus lors de leur passage en France dans la seconde moitié du XVIIIe siècle confirme cet état de fait. Lady Caroline Holland, déclare qu'elle préfère Paris à la cour car toutes les cours se ressemblent. En réalité, cette prise de position cache une certaine frustration car elle aurait souhaité être présentée à Versailles et à Fontainebleau mais elle n'y est pas parvenue⁴. Bien qu'étant issue d'une famille de la haute noblesse car elle est l'une des filles du second duc de Richmond et sœur du troisième duc au moment de son voyage, elle n'obtient pas d'être présentée à la cour à Versailles car les dames anglaises d'origine aristocratique ne sont pas introduites selon les règles de l'étiquette française⁵.

« I have also been to Versailles where I went to chapel, saw the Royal Family, coming from mass, in the antechamber the Queen and the Dauphin stopp'd to speak to me very graciously which was very polie as we English Ladies are not

2. Lettre d'Horace Walpole à John Chute du 3 octobre 1765, vol. 35 p. 112 et lettre d'Horace Walpole à Lady Hervey de la même date, vol. 31 p. 53, *Walpole's Correspondence...*; Jean Boutier, "Le Grand Tour...", in Caroline Zum Kolk et al., *Voyageurs étrangers...*, *op.cit.*, pp. 238-239.

3. *Ibidem*.

4. Lettre de Lady Caroline Holland à la duchesse de Leinster du 8 novembre 1763, *Correspondence...*, *op.cit.*, vol. 1, 393.

5. Lady Holland est également mariée à un baron.

presented »⁶.

La reine et le dauphin lui font tout de même l'honneur de lui parler, ce qui est déjà en soi une forme de distinction parmi le reste de la foule qui s'amasse et constitue une présentation informelle. Cette introduction sans cérémonial requiert toutefois la communication du nom de la voyageuse par un représentant diplomatique ou toute autre personne accréditée. Lady Caroline Holland indique notamment qu'elle est accompagnée d'une parente, la duchesse de Fitz-James, Victoire Goyon de Matignon (1722-1777), épouse de Charles, second duc de Fitz-james, fils du maréchal de Berwick. Or la duchesse de Fitz-James n'est autre qu'une dame d'honneur de la reine jusqu'en 1768, ce qui la désigne comme intermédiaire privilégiée. Sa position à la cour et auprès de la reine aurait pu favoriser une demande d'audience particulière, ce qui n'a pas été mis en œuvre pour des raisons que nous ignorons⁷.

A Fontainebleau, l'étiquette n'est pas différente. Lady Caroline Holland ne parvient pas non plus à être présentée. Malgré son réseau de connaissances influent notamment dans le milieu politique et diplomatique, comme Madame de Choiseul⁸, l'épouse du premier ministre de Louis XV ou Lord Rochford, ancien envoyé britannique à Turin puis ambassadeur à Paris, elle reste limitée aux manifestations publiques de la cour et se voit privée d'une partie des festivités et sociabilités de la cour.

« I have been here some days. I don't much like it, tho' I must say the Court here has the greatest air of magnificence imaginable. The spectacle of the Opera House, the King, the Queen, Mesdames etc playing at cards on the stage, dancing below the pit, and the Court dress'd out in the boxes below. I could only see it from a box above, not having been presented [...] I regret that malgré the etiquette of us English peeresses, I was not presented when I came here, as I should have seen more of the Court»⁹

Lady Caroline Holland regrette en réalité de ne pas avoir eu l'opportunité d'apercevoir Madame de Pompadour et de pouvoir partager à sa sœur ses impressions. Elle mentionne à ce titre que la duchesse de Richmond, sa belle-sœur,

6. Lettre de Lady Caroline Holland à la duchesse de Leinster du 25 juin 1763, *Correspondence...*, *op.cit.*, p. 379.

7. Sur la duchesse de Fitz-James, voir *Aimez-moi autant que je vous aime. Correspondances de la duchesse de Fitz-James (1757-1771)*, édition critique présentée et annotée par Simon Sureaux, Vendémiaire, 2013.

8. Louise Honorine Crozat (1737-1801).

9. Lettre de Lady Caroline Holland à la duchesse de Leinster du 8 novembre 1763, *Correspondence...*, *op.cit.*, pp. 392-393.

a eu l'opportunité de la rencontrer lors d'une soirée chez Madame de Choiseul¹⁰. Même s'il ne s'agit que de la maîtresse du roi, on assiste à une tendance qui se confirme à la fin du XVIIIe siècle sous le règne de Louis XVI et de Marie-Antoinette, et qui se traduit par un accès aux membres de la famille royale par le biais d'espaces privés. La duchesse de Polignac joue notamment le rôle d'intermédiaire pour recevoir des femmes étrangères dans ses appartements à la demande de la Reine, ce qui permet de contourner l'audience particulière et de s'affranchir des règles strictes du protocole. Ainsi, en 1783, Lady Foster, qui sera ensuite présentée formellement à Turin, est un peu plus tôt de passage à Paris et se rend à Versailles. Cette dernière bénéficie des relations de Georgiana Cavendish à la cour de France. La duchesse de Devonshire est en effet une amie de la duchesse de Polignac avec laquelle elle entretient une correspondance régulière¹¹. Elle lui confie notamment le soin de rencontrer Lady Elizabeth Foster à Versailles. La duchesse de Polignac reçoit une première fois Lady Elizabeth Foster mais en raison de la brièveté de son séjour, elle n'a pas pu honorer suffisamment Lady Elizabeth Foster de son hospitalité et l'invite à revenir la voir l'hiver prochain. Lors de son premier séjour parisien, Lady Elizabeth Foster n'est donc pas présentée à la reine¹². De retour à Paris en 1785, Lady Elizabeth Foster est cette fois-ci reçue dans les appartements de la duchesse de Polignac pour des dîners et autres divertissements qui sont organisés à la demande de Marie-Antoinette elle-même. Lady Elizabeth Foster devient très vite une « favorite » de la reine, qu'elle ne fréquente que dans le cercle privé de la duchesse de Polignac¹³. Il en résulte que la lourdeur du protocole est contournée par une plus grande privatisation de la vie curiale et permet ainsi d'inclure autour de la reine des femmes de haute naissance mais également des individus de condition plus modeste introduits auprès d'elle par l'intermédiaire de Madame de Polignac¹⁴. La présentation formelle est donc remplacée par des formes détournées d'introduction par l'intermédiaire de

10. *Ibidem*.

11. La duchesse anglaise est également une « favorite » de la reine Marie-Antoinette qu'elle a rencontrée en 1775 et avec laquelle elle entretient une amitié dont des échanges de présents. Voir Sarah Grant, *Female Portraiture and Patronage in Marie-Antoinette's Court*, New York and Oxon, 2019, chapitre 3.

12. Lettre de la duchesse de Polignac à la duchesse de Devonshire, janvier 1784, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS5/589.1.

13. Lettre de Lady Elizabeth Foster à la duchesse de Devonshire, septembre 1783, *The Devonshire's Collections*, Chatsworth, CS5/530.

14. Le journal de Mrs Crewe confirme ces pratiques ainsi que la mixité sociale qui règne au sein des réceptions de la duchesse de Polignac. Michael Allen, *An English Lady in Paris. The Diary of Frances Anne Crewe, 1786*, Oxford, Stockley Publications, pp. 141-142.

dames de la cour au service de la reine¹⁵. L'intégration dans les cercles privés en présence de la reine - nous pourrions même dire les satellites de la cour - qui échappent à l'étiquette est dans un certain sens plus poussé que le droit d'assister au cercle de la reine à la cour de Savoie qui est très formel. Quelques années plus tôt, lors de son premier voyage à Vienne, Lady Mary Coke avait reçu une invitation de l'impératrice Marie-Thérèse elle-même pour rendre visite à Paris à sa fille Marie-Antoinette, qui est à cette période dauphine. L'Anglaise parvient par l'intermédiaire de l'ambassadeur impérial à Paris à obtenir une audience, accompagnée de la dame d'honneur de Marie-Antoinette, la comtesse de Noailles¹⁶. Lady Mary Coke est conduite aux appartements de la dauphine et reçue sur le seuil de la porte. La voyageuse indique qu'elle a à peine la place d'entrer dans la pièce. La dauphine lui a posé trois questions de politesse relatives à son séjour à Paris et celui qu'elle a effectué à Vienne puis la voyageuse s'est retirée en faisant la révérence¹⁷. Il est vrai que la situation de Lady Mary Coke est exceptionnelle puisqu'elle a une recommandation de l'impératrice et reste un cas très isolé. Nous pourrions penser qu'il s'agit d'une des nombreuses présentations « subalternes » dont fait état Madame de Genlis, où l'on est introduit à la toilette de la reine en robe de chambre (c'est-à-dire en *robe à la française* et non en *grand habit*) par la première femme de chambre et non par la dame d'honneur¹⁸. Cependant, il ne semble pas que cela soit le cas pour Lady Mary Coke qui a été recommandée par l'impératrice d'Autriche. La voyageuse précise notamment qu'elle a obtenu une présentation le dimanche ce qui est le jour officiel des « vraies » audiences. Elle s'est habillée chez l'ambassadeur de Grande-Bretagne, le comte d'Harcourt¹⁹, mais nous ne savons pas laquelle des deux robes de cour été requise. En revanche, la dauphine, même si elle porte des diamants dans sa coiffure qui sont des accessoires liés aux cérémonies, elle n'est pas en robe de cour car elle ne porte pas

15. Mrs Crewe indique en effet : "We sallied forth with Lady Clermont to the Duchess of Poignac's great Supper where the Bon Ton of France always meets on Saturdays and Wednesdays, because the Queen is frequently to be met with there". La reine de France se fonde alors dans la foule des invités. Mrs Crewe n'a pas été en mesure de la reconnaître puisqu'à la différence de la cour, où le cérémonial et l'étiquette placent une distance symbolique entre la famille royale et leurs visiteurs, celle-ci semble ici très ténue. *Ibidem* p. 141.

16. Anne-Claude-Louise d'Arpajon (1724-1794), dame d'honneur de la reine Marie Leszczyńska à la mort de la duchesse de Luynes en 1763 jusqu'à sa mort en 1768 puis dame d'honneur de la dauphine Marie-Antoinette en 1770, dame d'honneur de la reine en 1774 mais elle démissionne en 1775. Base biographique du centre de recherche du château de Versailles.

17. Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 3, p. 401-402.

18. Stéphanie du Crest, comtesse de Genlis, *De l'esprit des étiquettes...*, *op.cit.*, p. 26.

19. Simon Harcourt, 1er Earl d'Harcourt (1714-1777).

de panier.²⁰ C'est bien la dame d'honneur de la reine, la comtesse de Noailles, qui l'accompagne à l'audience. Toutefois, avant de se rendre chez la dauphine, Lady Mary Coke s'est rendue à la chapelle pour voir le roi et ses fils mais aucune présentation même informelle ne prend place. Elle assiste néanmoins à la messe mais elle obtient difficilement une bonne place, n'étant pas inscrite sur la liste des dames étrangères admises à la tribune prévue pour elles car elle n'a pas obtenu de ticket auprès du prince de Beauvau. De plus, Lady Mary Coke ne mentionne aucune invitation à participer aux sociabilités de la Dauphine après sa présentation, ce qui réduit la portée de la faveur qu'elle a obtenue²¹. Force est de constater, à travers ces quelques expériences de voyageuses, que les membres de la cour de France sont visibles dans l'espace curial de manière similaire à celle des États de Savoie, mais l'intégration des Anglaises à la vie curiale semble plus limitée en France qu'à Turin²².

En Angleterre, à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle, les audiences de présentation de voyageuses étrangères comme pour toutes les introductions de femmes à la cour ont lieu dans le cadre des *drawing rooms*. Ce sont des assemblées au cours desquelles la famille royale reçoit indistinctement les deux sexes deux fois par semaine, les jeudis et les dimanches. En revanche, durant celle du dimanche qui se déroule le matin après la messe, il n'y a pas de présentations mais la règle ne semble pas intangible puisque Fanny Burney note dans ses écrits la visite de la duchesse de Polignac et de sa fille, Madame de la Guiche en 1787 et leur audience de présentation a lieu un dimanche²³. Les *drawing rooms* les plus fréquentées sont celles du premier jour de l'an ainsi que l'anniversaire de la reine. Les hommes sont quant à eux introduits soit aux *drawing rooms* comme les femmes mais ils ont aussi l'opportunité d'être présentés aux audiences du roi (*levees*). La présentation au roi et à la reine implique dans tous les cas de trouver un intermédiaire pour être introduit. L'élément de genre que nous avons mis en évidence à la cour de Savoie joue aussi ici. Les hommes sont habituellement présentés par les ambassadeurs tandis que les femmes sont introduites par une dame de la cour. Aucune preuve de titre de noblesse n'est exigée comme à la cour de France. La seule règle à respecter est l'habit de cour qui varie au cours du siècle de la même manière que dans la plupart des cours européennes, sauf à Turin, sous l'influence de la cour de France qui instaure une simplification du

20. Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 3, p. 401.

21. Lady Mary Coke, *Letters...*, *op.cit.*, vol. 3, pp. 80-83.

22. Voir chapitre 3.

23. Fanny Burney, *Diary and Letters...*, *op. cit.*, vol. 3, p. 303.

protocole, passant du *grand habit* à la *robe à la française* avec quelques accessoires comme les diamants et les plumes dans la coiffure²⁴. Lorsqu'une dame est présentée elle doit obligatoirement porter des *lappets* qui sont une sorte de voile généralement en dentelle qui descend en deux pans de la coiffure le long du dos et qui est l'équivalent des barbes que nous avons déjà évoquées dans le chapitre 2. En Angleterre, les *lappets* sont le signe distinctif extérieur permettant de montrer qu'une dame a été formellement présentée à la cour²⁵. La tradition des *lappets* est toujours présente jusqu'au premier tiers du XIXe siècle²⁶. Dans la pratique, seule la haute société est admise dans les appartements royaux, ce qui comprend comme dans les nouveaux espaces urbains du XVIIIe siècle une société d'aristocrates, de gentlemen, de marchands enrichis ainsi que des artistes et des savants²⁷. La présentation formelle est la condition nécessaire pour être habilité à parler au roi ou à la reine. En revanche, il est possible de participer aux *drawing rooms* en comptant sur l'aide de courtisans pour obtenir un accès sans présentation formelle et sous réserve d'avoir une apparence extérieure conforme à l'étiquette. Dans ce cas, celle-ci est admise à la cour mais la famille royale ne lui adressera pas la parole, ce qui tranche avec les pratiques de la famille de Savoie et de la cour de France. Les présentations formelles peuvent aussi faire l'objet d'une audience particulière avec la reine. Le lieu de présentation n'est pas non plus restreint au palais de Saint James et peut prendre place dans toutes les résidences royales. Le cérémonial reste peu connu de manière précise mais il apparaît que la présentation formelle implique le baise-main, «Kiss of hands», à laquelle la personne introduite doit se conformer et les trois révérences qui font partie du cérémonial des épouses des ambassadeurs en Grande-Bretagne, sont applicables dans toute interaction avec le roi et la reine²⁸.

24. Par mesure de protectionnisme, la reine Charlotte décide que les habits de cour doivent être confectionnés uniquement avec de la soie anglaise provenant de Spitafields. Voir Mrs Papendiek, *Court and Private Life...*, *op.cit.*, pp. 32-33

25. Mrs Papendiek, *Court and Private Life...*, *op.cit.*, pp. 218-219.

26. *The Royal Lady's Magazine and Archives of the court of Saint James*, 2 vols, 1831; *The Court Journal : Court circular and Fashionable Gazette*, Londres, 1833; Anne Buck, *Dress...*, *op.cit.*, pp. 26-27; Aileen Ribeiro, *Dress...*, *op.cit.*, pp. 115-139; Philip Mansel, *Dressed to rule...*, *op.cit.*, p. xviii.

27. Robert O. Bucholz, « Going to Court in 1700 : A Visitor's Guide », *Court Historian*, 5/3, 2000, pp. 181-215; John Brooke, *King George III*, Londres, Constable, 1972, pp. 293-298; pour une étude sur les élites et le *Beau Monde* au XVIIIe siècle, voir Hannah Grieg, *The Beau Monde*, *op.cit.*; Peter Roy, *English Society in the Eighteenth-Century*, Harmondsworth, Penguin Books, 1972; Peter Borsay, *The English Urban Renaissance...*, *op.cit.*

28. Lord Chesterfield, *Lord Chesterfield's advice to his son*, p. 40; Robert O. Bucholz, art. cit.; Anne Somerset, *Ladies-in-waiting : from Tudors to the Present Day*, New York, Phoenix, 2005

Comme en France, l'espace privé ouvre également des possibilités de présentation à d'autres membres de la famille royale comme dans le cas de Madame du Bocage²⁹ en 1750 qui est introduite auprès de la princesse de Galles, après avoir fait la connaissance du prince, son époux, lors d'une assemblée chez une aristocrate anglaise, Lady Schaub, où ce dernier est invité incognito. Madame du Bocage est alors invitée à la prochaine assemblée de la princesse, accompagnée par Lady Schaub pour y être présentée. Lady Schaub est d'origine française huguenote et mariée à Sir Luke Schaub diplomate (1690-1750) qui après plusieurs missions se rallie à l'opposition, ce qui explique ses liens étroits avec le prince de Galles et ce qui exclut aussi leur capacité à présenter à Madame du Bocage à la reine³⁰.

Dans les autres États italiens, nous avons vu que Lady Caroline Holland a été reçue à la cour de Toscane qui a la réputation, sous le règne de Léopold 1er, d'être très accueillants à l'égard des voyageuses de distinction. A Naples, les voyageuses sont largement reçues. Marie-Caroline de Naples est très proche du premier ministre John Acton et de l'ambassadeur britannique, William Hamilton, ce qui contribue à développer les relations des Anglais avec la cour³¹. Grâce à leurs réseaux personnels, les voyageuses parviennent à obtenir des lettres de recommandation auprès de princesses napolitaines, célèbres hôtesse de la vie mondaine, qui facilitent leur présentation auprès de la reine. Ainsi en 1783, le même jour et à la même heure, Mary Berry est introduite par une amie proche de la reine, la princesse Belmonte di Pignatelli, tandis que Lady Elizabeth Foster est accompagnée par la princesse Ferolita³². Or, Mary Berry, se rattache de manière très lâche à la *gentry*³³. Elle est pourtant reçue dans les mêmes conditions que Lady Elizabeth

(1ère éd. 1784) p. 236.

29. Anne-Marie Lepage (1710-1802)

30. Madame du Bocage, *Recueil des œuvres de Madame du Boccage*, Lyon, 1764, Frères Périsse, vol. 3, p. 19; Philip Woodfine, « Sir Luke Schaub », *ODNB*. Dans le journal de Charles Collé, l'auteur indique que Madame du Boccage n'est cependant pas parvenue à être présentée au roi d'Angleterre car ce dernier aurait demandé si Madame du Boccage est admise à la cour de Versailles et la réponse négative à cette question a conduit à son exclusion de la cour de Saint James et à l'embarras de l'ambassadeur de France. De plus, sa présentation au prince de Galles est une maladresse, selon lui, en raison des tensions existant entre celui-ci et le roi de France. Voir Charles Collé, *Journal et mémoires de Charles Collé sur les hommes de lettres, sur les ouvrages dramatiques et les événements les plus mémorables du règne de Louis XV (1748-1772)*, Paris, Imprimerie bibliographique, tome 1, pp. 176-177.

31. Sir John Francis Edward (1736-1811) et William Douglas Hamilton (1731-1803); Mélanie Traversier, *Le journal d'une reine...*, *op.cit.*, pp. 41-48

32. Mary Berry, *Extracts...*, *op.cit.*, pp. 83-84; voir aussi Amable de Fournoux, *Marie-Caroline de Naples. Sœur de Marie-Antoinette et meilleur « ennemi » de Napoléon*, Pymalion, 2014.

33. Charles Kent (révisé par Pat Rogers) "Mary Berry" fait état d'origine sociale obscure, pos-

Foster qui appartient à l'aristocratie anglaise. Le cérémonial est très proche de celui de la cour de Savoie puisque les voyageuses attendent dans une anti-chambre du palais avant d'être appelées auprès de la reine mais il comprend quelques différences. En premier lieu, c'est la dame présentée qui doit baiser la main de la reine et non l'inverse comme à Turin. Madame de Genlis raconte d'ailleurs à ce sujet que les dames françaises sont dispensées de ce rite et que pour leur éviter cet « abaissement », il leur suffit de faire quelques pas en arrière dès qu'elles en sont avisées par l'ambassadeur. Madame de Genlis a considéré à ce sujet que cette délicatesse à l'égard des dames françaises n'était pas nécessaire dans la mesure où la tradition à la cour de France de se pencher jusqu'au bas de la robe de la reine et feindre de le baiser lui semble encore plus indigne³⁴. En second lieu, l'habit de cour est appelé, selon Madame de Genlis, « paniers de robes parées » c'est-à-dire des robes à la française. Il n'est pas prévu de *grand habit* comme à Turin. La cour de Naples suit donc l'évolution habituelle des cours européennes vers moins de formalisme. En revanche, la taille des paniers semble varier puisque Madame de Genlis explique qu'elle n'a pas de panier, en raison d'un vol à son arrivée dans la ville, et c'est pourquoi, un panier plus large lui a été prêté par une aristocrate napolitaine. La robe est alors apparue "ridiculemment raccourcie", ce qui lui a semblé peu respectable pour une audience de présentation³⁵. Mary Berry indique qu'elle a appris le matin même la nouvelle de sa présentation et qu'elle devait être au palais dans l'après-midi. Sa robe de cour n'étant pas prête, elle fait appel à des couturières pour réajuster son habit en quelques heures, pratique en réalité courante pour les dames de cour qui doivent se conformer aux variations de la mode et que Mary Berry expérimente dans le cadre du voyage. La reine reçoit quasiment seule dans la mesure où sa suite reste debout au seuil de la porte d'une pièce attenante et accueille sur le pas de la porte de sa chambre l'introductrice. Les audiences particulières se suivent les unes après les autres et durent environ une dizaine de minutes³⁶. La voyageuse est présentée uniquement à la reine, le reste des membres de la famille ne se joint pas à elle comme c'est l'usage à Turin³⁷.

siblement des tailleurs puis des marchands enrichis. Son oncle accède ainsi à l'acquisition d'une propriété. *ODNB*.

34. Stéphanie-Félicité du Crest, comtesse de Genlis, *Mémoires inédits, op.cit.*, p. 53-55. De cette faveur envers les Françaises, transparait une représentation hautement idéalisée de la cour de France mais qui est très certainement liée aussi aux liens étroits qu'entretient Marie-Caroline avec sa sœur, la reine de France.

35. *Ibidem*, pp. 52-53.

36. Mary Berry, *Extracts..., op.cit.*, pp. 83-84.

37. Les présentations à Caserta semblent avoir posé des difficultés de protocole, ayant conduit dans le cas d'Anne Miller à une introduction informelle dans la loge royale. Anne Miller, *Letters...*,

B.2 Le cérémonial de présentation des ambassadrices à la cour d'Angleterre

En Angleterre, le cérémonial de présentation est similaire par certains aspects à celui de la cour de Savoie, puisque l'ambassadrice est accueillie par l'introduit à son hôtel et à son arrivée au palais, elle est reçue par des grands officiers de la reine puis par plusieurs dames d'honneurs dans l'antichambre. Elle est introduite dans l'appartement de la reine par son chambellan. Nous retrouvons une même volonté d'honorer la présence de l'ambassadrice, qui est même plus solennelle ici, puisqu'elle a l'honneur d'être reçue par les grands officiers de la reine, ce qui n'est le cas ni à Turin ni en France. Par contre, l'audience elle-même est relativement différente car le roi n'y apparaît pas et le formalisme du « compliment » est plus simple. L'ambassadrice fait la révérence à la reine qui se lève de son fauteuil, puis cette dernière se rassoit, tandis que la première reste debout comme toutes les dames d'honneur. Il n'y a ni baise-main ni cercle suivant l'audience³⁸. Le protocole vestimentaire suit l'évolution des cours européennes³⁹.

op.cit., vol. 3.

38. Jean Rousset de Missy, *Le cérémonial diplomatique...*, *op.cit.*, vol. 2, p. 498.

39. Anne Buck, *Dress...*, *op.cit.*, pp. 13-24; Aileen Ribeiro, *Dress...*, *op.cit.*, pp. 128-129; Philipp Mansel, *Dressed to rule : Royal and Court Costume from Louis XIV to Elizabeth II*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2005, p. 35.

Annexe C

Transcription d'archives

Les extraits n'ont pas été modifiés, l'orthographe et les syntaxes sont d'origine ainsi que les usages des lettres capitales. Quelques virgules ont été ajoutées pour une commodité de lecture. Avec l'aimable autorisation de la *Chatsworth Library* (B.1 ; B.3).

C.1 Journal de Lady Spencer (1769, Nice, Turin et Gênes)

CS5 2014-1-2, The Devonshire's Collections, Chatsworth

27 novembre 1769 (Nice : « [George] walked with my Lord and the girls and me by the sea side, the sun is almost too hot in the middle of the day »; « I went for the first time to the town with my lord it looks [illisible] and the house he has fixed upon for us »;

29 novembre 1769 (Nice : « I rode this morning with my Lord by the sea side chiefly by way of trying a little poney which I think will carry George very safely when he is able to ride »);

30 novembre 1769 (Nice : « this poor woman was so happy and good humoured in all her dirt and poverty that it was impossible not be pleased with her [...]; she was so grateful for half a crown that I gave her that she did not know what to say and she offer'd me her birds, all her apples which she informed me were excellent and seemed so mortified that I wanted to take nothing I was forced at last to take at least a bundle of jonquils. I gave the widow the same as I came back who I believe was as delighted but she did not express her satisfaction so strongly as poor Bastiana. However she made me take 3 new laid eggs and I desired her eldest

son Nunnato to saddle the ass which I put Harriet on and he led her home, as I was afraid that the walk would be too long for her; these poor people do not speak or understand a word of French but they make out my Italian very well tho' I have some difficulty to comprehend them [...] my lord and I rode in the morning thro the town and to the Port which they call Limpia from a spring so called near it. In the evening we went to Madame de Nangis where everybody of any fashion generally assemble every night about 5 o'clock and play at cards [...] I walked again to our friend Bastiana and carried a joint of meat and a couple of [illisible] for her Sunday's dinner she was quite delighted with it as she said that she never tasted meat above three times in the year and not always then and she insisted upon not returning our basket empty so she took it with her and filled with walnuts, apples, dried figs and fresh eggs which she assured us was the choicest [illisible] she had [...]; Madame de Nangis and Lady Ch. Finch [Lady Charlotte Finch] came to make us an evening visit while we were at dinner, this evening was so cold that we were obliged to light a fire in our dining room which I think it is the first time it has been absolutely necessary);

5 décembre 1769 (Nice : « we all remained to Count of Ventimigles's house in Nice where we have a fine large appartement to the south, the girls and I are in an upper appartement in the same house lent us by Monsieur Ponchat banquer (sic), my mother, my Lord and I dined at the Governors and staid part of the evening);

8 décembre 1769 (Nice : « Today is la fête de la Vierge and we went to Madame de Nangis who has always some company on holy days, there were 8 or 10 cards table and a great many men, the principal game is whist, quadrille, reversi and Faro. This last is an interesting game but requires great attention, there are 78 cards [...];

10 décembre 1769, (Nice, « Sunday morning my Lord and I made to the Couvent Saint Pons »);

11 décembre 1769, (Nice, « my Lord and I rode amongst the moutains beyond the Saint Deidéris's house, we passed by Count Garin's house»);

12 décembre 1769 (Nice : Tuesday morning I went with the children to walk to the Governor's garden, where Madame de Nangis came down to me and preferred much to go up stairs with her which I did; Madame de Chateauneuf and Monsieur de Saint André with two or three other men, who were sitting down to dinner, they insisted on my eating something and accordingly I made an excellent dinner [...] I staid till they all got us coffee and I went home to dress for my own dinner which was to be at 3 o'clock in the evening. I made visits and went to the Governor's and Mr Macarani where I played with him at Faro);

15 decembre 1769, « The children and I walked upon the remparts and the Count Roubion sent me his chair to go to my journey» ;

16 décembre 1769 (Nice, « Saturday morning, the children and I about the town a little and in Monsieur de Nangis's garden in the evening, I went to take leave to Madame de Nangis, the Dutchess of Beaufort and Lady Charlotte Finch ».);

23 décembre 1769 (Novi, « as soon as we arrived we went to see the Governour (sic) who is comte d'Antrement, brother of Monsr. de Nangis, the poor man was lying upon a couch and is half a year in torment with the gout but every lady says he is a worthy good kind of man like his brother. There was an old lady and several Gentlemen with him and I take it for granted the lady was his wife but I am not sure whether he is married» ; Gênes : «[illisible, date ?] marquis de Caravazan (sic) « to whom we were recommended by Monsr. and Madame Nangis, « he is the Sardinian Envoy and was most obliging to us as well as his wife. They insisted upon my dressing immediately and going to a Conversazione at Madame Lilla Doria's which I accordingly did, and there was a long consultation was held as to what I should do the next as there was to be a great assembly at the Doges that never is but once a year and I had no Hoop (sic) of a proper size to appear in however Madame Lilla mari Spinola lent me a hoop and I with great difficulty got one of my gowns alter'd to it ; this Conversazione was monstrously stupid except for those who played the chief games were Carignano, a large table of above 20 people something like Birilis, Quinze, Tresetto, Mitigati) ;

26 décembre 1769 (Gênes : « We went to the Pallace of Marcellino Durazzo, Giacomo Balbi and another Balbi, in each there are many very fine Pictures, in the evening we went to the Doge's assembly which is a mask [illisible] formal affair, all the Genovese men and women except some young men from college who were dressed in black. The Doge and the Senators sat in one of the middle rooms and got up and bow to every woman that passes, the Doge is dressed in a sort of purple robe, the Senators all in Black ones with tye wigs and the covering for their heads is either a square Black silk cap as a Black velvet hat ; the present Doge, Negroni, is a very sensible well bred man and a man of learning, they continue Doge for two years and are after that perpetual Senators ; the Doge's wife and daughter have no distinction whatever from the Senators's wives and other ladies of Genoa ; there were about 500 people at this assembly and it is given to all the ladies of Genoa every year on this day) ;

27 décembre 1769 (Gênes, « Wednesday morning we had only time to see the Brignolatti Palace which is the most famous at Genoa (pictures) and we then went home to dress early to a great dinner [illisible] Pallavicini, this were a wedding

dinner to a [illisible] of this family as it is customary all over Italy to give great dinner; we were 38 people and sat all very conveniently [...] from thence we went with Madame Caravazane to make visits and then to the theatre which is a very insignificant one in comparison of the most Italian ones, there was a Buffo play with a tolerable Harlequin & an intermezzo di musica called la Sposa buslata, the music of it was composed by Piccini and is very pretty but it was ill sung » ;

28 décembre 1769 (Gênes, we went to the Church of San Stefano to the Salle d'armes where we saw the Beak of a Roman ship said to be the only one now existing to the Palaces of Georgio Doria of Gentili of Careglia; we dined at another great dinner at the Marchesa Caravazane and went afterwards to the theatre [Note sur page de gauche] « Madame Lilla Doria, Madame Lilla Mari Spinola, Madame angelina Durazzo, Marie Maddalena Durazzo, Madame Theresina Dorina, Madame Mina Balbi ;

29 décembre 1769 (Gênes : « We dined at home with Count Wilgeck and Count Condreck and went in the evening to Madame Lilla Doria where there was an numerous assembly ;

30 décembre 1769, (Gênes, « Saturday morning we went with Madame Caravazane to see the villa of Durazzo and [illisible], the first is a fine large house well furnished and pretty situated but with a small kind of garden, the second is not so good a house but the situation and the views fine & a good deal of ground about it that seems tolerably laid out. As there were no theatre or assembly, we staid (sic) at home in the evening and people came to take leave of us. We were distressed by the poor Jo the footman being so ill of a violent fever that it was impossible to think of taking him, however we have left him to the care of Doctor Houlston, an English physician, which was the only thing to be done. Sunday morning, we left Genoa ») ;

3 janvier 1770 (Turin : « Wednesday morning I staid at home » because of a bad cold. Mr Lynch call'd upon me & in the evening I went with him to Madame St Gilles to the Opera; the great theatre is one the most striking in Italy by upon the design of that of Naples, not so large but more ornamented, the scenes and decoration are very fine and the performers are generally very good, the first woman is the Grinelli, she is ugly and not young but has a delightful voice, the first man is a lad not eighteen the Sartorini, he has likewise a charming voice and is a very pretty figure but the great favourite here is the first dancer, the Campione, who has more grace especially in the motion of her head and arms than ever I saw in any dancer, she is a fine figure and rather pretty but her legs are too large) ;

4 janvier 1770 (Turin, « Thursday I again staid at home all morning for my

cold and dined at Mr Lynch's with Madame Saint Gilles and Mons. and Mad. Burlendes, the Venetian Minister and his wife, Mons. D'Aguilonesas, the Spanish ambassador and Lord Algernon Percy [...] ; Opera in Mr Lynch's box and after to the Opera to Mad. St Gilles to take leave of her ; as Mr Lynch's box is near the King's box it is called the Couronne ; I had an opportunity of seeing the King, his eldest daughter Mad. de Savoy, the Duke and the Dutchess [Duchess] of Savoy, the Duke of Chabelais [Chablais] the King's second son and the Prince of Piedmont, the duke of Savoy's eldest son with three of his sisters, it's certainly the homelist but by all accounts the worthiest of family's (sic) and they live in perfect harmony. I likewise saw the Prince of Carignan with two of his sons, the young Prince of Carignan married to Mad. De Brionnes's daughter and Prince Eugenio de Carignan, the father and the eldest son are very handsome men ; we were much prepared to stay at Turin till after Tuesday at least as the Prince of Carignan was to give a great Ball that day but as we had seen all that is worth seeing we were impatient to get back & accordingly left Turin »);

9 janvier 1770 (Nice, arrivée à Nice) ;

10 janvier 1770 (Nice, « we all went to the governors and thereto in the evening to a little fête for the children made at Lady Charlotte Finch's where they dress'd as Kings and Queens and play'd at Jean Farine ») ;

11 janvier 1770 (Nice, « I staid at home to cure a cough and cold I had got upon my journey ») ;

12 janvier 1770 (Nice « I staid at home ») ;

13 janvier 1770 (Nice, « Saturday I went to Mad. Trudaine and to the government ») ;

14 janvier 1770 (Nice, « my Lord walked out this morning and in the evening we staid at home and had a good many people came to us ») ;

15 janvier 1770 (Nice, Monday my Lord and I scrambled over the rocks where the old castle stood behind the town to the Port and in the evening we staid at home ») ;

16 janvier 1770 (Nice, « I did not go out as we had an early dinner for Mons. and Mad. de Nangis, in the evening there was a miserable bad French play which I did not go to but my Lord did ») ; 17 janvier (Nice, « I put Georgiana upon my Lord mule and accompanied her upon George's horse because my own was ill ; the mule carried her extremely well and I think it will do her good for she is much inclined to be heavy and languid as she was last year and in the evening they danced a few country dances ») ;

18 janvier 1770 (Nice, « My Lord and I strolled about the gardens towards the

Port, all walks on that side of the town are shelter'd and the views beautiful »);

19 janvier 1770 (Nice, « Friday we walk'd to Bastiana but she was ill and kept her bed so that I did not see her. We had several English Gentlemen at dinner and in the evening I made visits and went to the governors. My mother had some appearance of a fever and a little sore throat which last I had in a slight degree »);

20 janvier 1770 (Nice, « my mother had a bad night and more fever, she was blooded in the day and seemed much better for it. My sore throat was rather worse, I was obliged to keep house for it. Poor M[Mary] Somerset is much out of order and Docteur La Fontaine is very much dissatisfied with the appearance especially today. The Dss [the Dutchess of Beaufort, sa mère] is to be pitied, she cannot hide her anxiety and fears about her. I hope with all my soul that she may recover »);

21 janvier 1770 (Nice, « My mother had a good deal of fever in the morning but was better afterwards, my throat is still very sore; Lady M.S [Mary Somerset] is better. There is a Masqued Ball at the theatre to which all the lower people, servants are allowed to go in masquerade habits, the price of which they complained as very high, the people of fashion go unmasked in their own clothes, they are to continue twice a week at the Carneval Ball. Lord and Lady Holland are at last arrived at Mons. Diedéris;

22 janvier 1770 (Nice, « Monday my mother's fever was quite gone but her throat was a little sore, mine was still bad enough to confine me at home. Poor little Lady M.S. [Mary Somerset] seems much worse and I fear in great danger, she was blooded a second time and blister'd »);

23 janvier 1770 (Nice, « Tuesday morning as the weather was very warm and fine I drove out in the chaise and ventured to walk a little about the Port and among the gardens and vineyards which are remarkably beautiful on that side of the town. My mother is better and Lady M.S. has less fever which gives Docteur la Fontaine great hopes of recovery);

24 janvier 1770 (Nice, « Wednesday morning I went out at 9 o'clock with the children, Georgiana and George on horseback and Harriet and I in the chaise, the weather was as fine as in summer and the morning excessively pleasant. I afterwards rode to see Lady Holland and in the evening I went to a romantick [romantic] ball and supper to the government;

25 janvier 1770 (Nice, « Thursday morning I went out again at 9 o'clock with the children for an hour and a half, Harriet rode Georgiana's mule part of the way home. After breakfast, my Lord and I walked about the gardens and vineyards towards the Port and hurried home for an early dinner for Mesdames de Chateauneuf and de la Valle in the evening I call'd on the Dutchess [Duchess] of Beaufort »);

26 janvier 1770, (Nice, « Friday morning my Lord, the children and Lord Winchelsea, Mr Jones, the English Consul and myself went on board of two English merchant ships in the port (Captain Wherry and Captain Ramer); we dined at Lady Holland's and went in the evening to the government »);

27 janvier 1770 (Nice, « Saturday morning I went out early with the children. After breakfast, my Lord shewed me the most beautiful walk I have yet seen [près du jardin de Mons. d'Aglans]);

28 janvier 1770 (Nice, « Sunday morning I went out as usual with the children and afterwards walk'd with my Lord by Mons. d'Aglans and up to the château de Montalban from where there is an extensive and beautiful view of the Port town and arsenal in Villa franca and the Port of Bonne auspice (sic) beyond it, of a point of land and a small tower still further belonging to Monaco and another point of land still further belonging to Ventimiglio and mountains in the Genovese state »);
29 janvier 1769, (Nice, « I went out early with my children and afterwards walked with my Lord to the Port, the Sea was so smooth that we were tempted to borrow Captain Ramer's boat and row as far as Villa Franca [...] we were forced to hasten back because we expected Company at dinner »);

30 janvier 1770 (Nice, « we were so much pleased with our expedition that on Tuesday we went the same a second time Lord Winchelsea, Mr Jones, Georgiana and Annette and George, the sea was not near so smooth as there was a pretty brisk gale of wind, however Captain Ramer who went in the boat with us assured us that there was no danger and we were none of us sick and we saw a pretty [illisible] of an English Frigate making by an Englishman for the King of Sardinia, we went likewise to the quartier where the galley slaves are kept, there were vast numbers of them as well as malefactors and Turks taken in war which last I think is very usual. However they make great distinction in their manner of treating them, the Turkish slaves have a mosque allowed them and a priest and are seldom loaded with heavy chains, generally have the ring round their leg and in all respects are treated with great humanity whereas the malefactors have very heavy chains and are kept to extreme hard work. All galley slaves have their heads shaved in general but this likewise an exception in favour of the Turks who are allowed to wear the tuft of hair on the back part of their head by which they supposed Mahomet will lift them up to heaven [...] we dined at home with Company and supped at Lady Holland's »).

31 janvier 1770, (Nice, « Wednesday morning I went out as usual with the children and afterwards rode with my Lord and Mons. de St André to St André, his house in the country, it is well situated on a high rock at the end of one of the

branches of the Paglion, there is no getting up to the house with a carriage , the situation is romantick [romantic] to a great degree and with the hills about it is very pretty, we found Madame de St André a very pretty gentle well-bred woman who seems fond of her husband and children. We dined there and staid till it was so dark that we could hardly see enough to ride home »);

1er février 1770 (Nice, « Thursday we walked out and dined at Lady Charlotte Finch's , in the evening I went with Lord Spencer to Lord Holland's »);

2 février 1770, (Nice, « Friday I staid at home all day & had Company and a little musick [music] in the evening »);

3 février 1770 (Nice, « Saturday morning my Lord and I drove and walked to the Chappel (sic) Santa Madelena, a pretty little chappel surrounded by cypresses, in the evening we had musick [music] at home »);

4 février 1770 (Nice, « Sunday we had Mesdames St André [mot manquant] Lavalle at dinner, went in the evening to the government, came home and undressed, supped and was going to bed but at half an hour past 12 I received a message from my Lord who was gone to the Masked Ball at the Theatre he say there was a good deal of Company and to desire I would come so I dressed and went there and staid until 3 o'clock in the morning »);

3 février 1770, (Nice, « Monday went out with the children afterwards made with my Lord a very pretty ride to the Var near the Sea. I carried Madame de la Valle to soup at Lady Holland's where there were the Trudaines and a few other people, we plaid [played] at Vingt un after supper I did not get home till near one o'clock »);

4 février 1770, (Nice, « Tuesday I went out with the children and afterwards my Lord and I rode a new way to St Pons in search of some ruins of an old amphitheatre near the house of Count Gubernati, in the evening I went to the Dutchess [Duchess] of Beaufort's and Lady Charlotte Finch's »);

7 février 1770 (Nice, « Wednesday drove out with Harriet and Annette as far as St Pons from thence I sent the carriage back to the Porte Pavavillini (sic) thinking to find a short way thither on foot but it was so much farther than I expected that I feared it would be too much for Harriet and therefore stopped a bags mule who was loaded with two small barrels and set her upon it between the two barrels to the great amusement of the poor people we met. We dined at Lord Holland's, they had most of the gentlemen and ladies of Nice [passage raturé et illisible] from whence to the Ball at the Theatre »);

8 février 1770 (Nice, « Thursday I rode the mare to the Var with my Lord, we dined at Mr Nugents [Nugent's] and went afterwards to the Ball at the Government

where I was a good deal out of order with a giddyness [giddiness] in my head which I had felt in some degree the night before »);

9 février 1770 (Nice, « Friday my giddiness still continued and I was obliged to stay at home; Docteur la Fontaine imagines and I believe with reason that is a slight coup de soleil »);

10 février 1770 (Nice, « Saturday I continued much the same; we had Company at dinner and in the evening and a little of music and cards chiefly vingt un (quelques mots raturés et illisibles) »); 11 février 1770 (Nice, « Sunday morning I was rather better but I still had the same gyddiness [giddiness] and heaviness, in the evening we had Company and musick [music] »);

12 février 1770 (Nice, « I was again better in the morning but worse in the evening, we had musick [music] (phrase raturée et illisible);

13 février 1770 (Nice, « Tuesday I was rather worse but had again musick [music] and Cards in the evening »);

14 février 1770 (Nice, « Wednesday I continued much the same, I went out in the chaise to take the air and kept quite quiet the rest of the day and saw no lady which did one much good »);

15 février 1770, (Nice, « Thursday I was much better and I went to see Ldy [Lady] Holland in the morning and drove towards the Chappel Sta. Magdalena, in the evening I had musick [music] and cards at home »);

16 février 1770 (Nice, « Friday Madame de Nangis came to me in the morning and a little after my Lord and I on horseback accompanied by Mons. de St André, we went to dine at Guenehaut [Gairaut], Mons. de Chateaufort house in the country, the road to it is the prettiest country about Nice », description du chemin (villas, convents, cottages. . .), « my mother was of the party, went only to the bottom of it in the post chaise which by the by is the common method of the ladies of Nice going to their country houses which are none of them at a great distance from the town and there are not more than two carriage in the whole place. I saw in going very fine Palm trees with dates upon them. The party adjourned in the evening from Guenehaut to us, we had musick [music] and vingt un »);

17 février 1770 (Nice, « Saturday morning Madame de Nangis came to me after which I rode with my Lord the pretty side of the Var and in the evening I made all my visits de congé and ended with the Dutchess [Duchess] of Beaufort, Lady Charlotte Finch, the government, Lady Holland and Madame de Trudaines [Trudaine] from whence we came home where we found Mons. and Madame de St. André who had staid above three hours for our coming back to take leave of us. After they were gone, we supped quietly with my mother »).

C.2 Lettre de Lord Winchelsea à Charlotte Finch

Nice, 19 novembre 1772 (lettre adressée à Charlotte Finch à St James Palace)
Winchelsea Papers, Leicester Record Office, DG7/Bundle 32/30

« I have a good deal to tell you, in the first place I must tell you about Mad :me De la Val, she is just the same as ever I mean in her looks & manner & is I think treated just as she was when she was Princess Royal which we said we thought she would not be. Monsieur de Châteauneuf has supplied the place of the Baron Lascaris as cicisbeo to her & she and Mrs de Châteauneuf are always together, she says she has been very little with the English since we were here except with a Mr Ryder's family who were very good kind people; all the rest of the English that have been here she abuses vastly & by what I could see particularly Mr Gally's family that is she makes a great joke of them, she complains vastly that she has not heard a word from my sisters for two months & made me promise & desire them to write I wrote next. Mons. Pascal was with her for a visit for a fortnight as he is now with Mons. de Nangis at Novarre, she said the duchess of Beaufort has been there for two days. Mons. de Nangis at his quitting the town was quite hissed out there were several papers thick up all about the town abusing him, I dare say Mad :me was indigné (sic) to the last degree, the present Commandant is a very good quiet kind of man he has very little company of an evening, I was there last night and there were only two faro tables; but the greatest number of people are at the president's whose wife is come here and is very proud (they all say so & yet every body goes to her house; the Commandant is very well liked & I believe just such a kind of man as Mr Patterson was, but he does not keep up the dignity of his employment as Mons. De Nangis did. Madame Ratti is at Marseilles as I believe you heard from Mad :me de la Val, the Marquis de Grimaldi is married and settled at Turin & his wife is very ill, the Baron is here & his son the little French Officer. Mons. De Chateauneuf le Milord has got a commission in a regiment Dragoons in France. Mad :me de la Val inquired very much about Mr Feilding & she said she wondered Sophia had not told her the secret, I told her she might very possibly some time or other see Mr F : I find myself quite as much at home here as in London & find that I have not forgot my way about or the people or any thing & they all remember me. Poor Mons. Le Fevre has become a bankrupt & one morning he disappeared, he is gone into Italy, you know we all thought he must come to some unfortunate accident or other. He had it so marked in his countenance, several people here have told me that they have heard of Mr Jacksons promotion & also that at first he refused it as his modesty would not let

him accept it; I cannot imagine who have told them that as I dont believe there is a word of truth in it. I have not told yet about Mons. St Pierre, I found him [partie de la lettre déchirée] but not very bad; Mad : me was at Marseille; I went over all our apartments which brought a number of ideas into my head some pleasant & some rather otherwise, he has made the rooms very pretty, he has papered the little room the saloon & has made a fine place in my bedchamber his own rooms he has fitted up very neatly & has made a very handsome doorway of marble with a Brass knocker to the door. He had received a present of a carpet from Mr Schutz which he was vastly pleased with & mentioned your saltsellers [salt cellars] with a great many thanks; he desired me to present this duty as I am. Your chairman that had the children came to see me as soon as I came & spoke of you with great gratitude with tears in his eyes & said that nobody had ever been here like Milady (sic), I believe they all think there is no other Lady in the world as they all call you milady and nothing else. Mons.Pierre told me that we had christened the rooms for that ever since there are always called by our names. I took 100 p : here and gave him a draught upon Mr Hoare which I hope he will have no objection to though it is not in my regular credit but as I had no letters here & wanted some money I could not do without it & particularly as I got it here to a much greater advantage than I should have done by taking it at Genoa as my credit there is from Sir J : Lambert which I took in case of accidents. We have hired an English ship to go from here to Genoa which at this time of the year is much safer and better than a Felucca & as you will believe much more to my taste, the only misfortune is that it is loaded with salt fish which is not the pleasantest thing in the world [..] I will write the moment we arrive at Genoa; we are setting out & going in hald an hour; my love to Mr F & Sophia [..] ».

C.3 Lettres de Lady Foster à Lady Sheffield (Nice, 1783)

AMS 5440/113 et AMS 5440/115/1, RO East Sussex (Brighton)

Nice, octobre 1783 : « I wrote to you from Calais my dear Lady Sheffield, wished to end my destination before I har'd (sic) you again with a repetition of my miserable nerves and low spirits; but now that I am arrived I find myself so tired in body and distressed in mind that I do not think that I shall make this letter more welcome than my others, or less stupid; yet this is ungratefull (sic) to you who have bore with me in all humors [humours]; you have been always equally

kind and affectionate to me ; I will hope then in this instance I may judge of you by myself ; I believe you will regret and sympathise in the lowness and dejection I am oppressed by ; as I wd do if you were the same : I may hope however that this will in a degree subside and [illisible] to the climate, for I am still in astonishment at the wonder and beauties it produces ; the hill which rises behind the town is covered with olive trees, corn, vines, myrtle growing wild, pomegranates the same ; various evergreens, peach, plumb and other fruit ; trees in blossom and their gardens full of orange trees thick with fruit – with these an intermixed numberless country houses so that is as chearfull (sic) as it is beautifull [beautiful] ; and the town which is partly built on a rock, is close to be on the Sea, commanding a fine bay, and extensive prospects beyond it ; as there is no tide here the Sea appears always equally fine and I often stand on the rampart to see it dark against the rocks, beside from the steepness of the shore, there is a constant strong surge ; and to the noise of this I tune my reverie. The climate is charming, vegetables of every kind are now in perfection and profusion ; though it is not reckoned warm by the natives I can sit with my window open and have a fire only in the morning and evening ; I have been fortunate enough to take a house that is close to the Sea and with a garden full of orange trees to it ; here I shall live quiet and retired for I excuse myself on account of my health, I decline engagements ; the society is small, then there is a tolerable Opera and Lady Rivers's house is very pleasant ; the Commandant is attentive and polite - English swarm here but I know few - Lord A. Percy is here whom I like much – he seems good-humoured and happy ; I mean to ride, draw, practise musick quite a deal but I am so out of spirits that I hate and avoid company and I am too weak to bear the Opera as yet. Peace is said here to be concluded and the English name is venerated everywhere : I am anxious however to know the articles, our English here seem to call it a disgracefull [disgraceful] peace – I hear constantly from my charming friend the Dss. of Devonshire who says she avances [illisible] her situation is not the least anxiety I suffer from my remote situation : my cough and pains in my side however tell me this journey was right and my feverish nights make me pretty obedient to the physicians ; I shall long to hear from you how your winter has passed on and everything that relates to you believe interests me most sincerely, give my love to your shabby Lord and my compliments to Monsr. Gibbon, do not but Miss Holryod forget me, I beg of you, write to me when you can, and know me ever tenderly and truly yours ».

Nice, 12 avril 1783 : « I have wrote twice to you my dear Lady Sheffield since I left England yet I never received a line from you, however I rather impute this to want of paying the [illisible] postage rather than to your really having been silent

so long to me : which ever it is I really do not forget all the kindness and affection I have experienced from you, I most ever feel the unalterable and tender friendship for you : but my dear Lady Sheffield if you write in answer to this letter direct it, if not wrote immediately to [the] Poste restante à Marseille, where I shall go on my return to Lyons ; for people begin to apprehend the heats and many of our English are dispersing. I shan't go before the beginning of May and pray tell me where Mrs [illisible] is as I wish to write to her a few lines and know not where to direct to her. This country is the most beautifull [beautiful] mixture of wild savage rocks and hills and fertil plains that you can imagine ; it looks confined and bounded and yet has increasing variety, the climate is so wonderfull [wonderful] that all their apple trees are in blossom and dispersed thro' the country, the vines wind up the mulberry trees and hang in festoons, the corn which will soon be ripe for harvest is saved in equal ships with beans and hedged in by vines, olive trees, orange and other fruit trees growing amidst it – the cottages look neat and the peasants happy : there is neither great riches nor generally great poverty about Nice but then each person having only enough to support themselves according to their situation when any family to fall into distress there they remain [illisible] and unrelieved. The harbour is beautifull and the shipping tho' small is numerous and always animating the scene ; these last two or three days there has been an alarm from the Turks – several vessels appeared off the coast and took a poor Neapolitan vessel in sight : they will be made slaves and carried to Algiers ; the cannon has been [illisible] and guards placed along the coast ; the Commandant was so good as to come to tell me that I might repose in peace for that he had appointed me a guard and all the English colony they are still in fright and the alarm has been general. Pray tell me Mr Gibbon to put me in mind of what he threatened me with if I went by sea along the coast of Italy, and that I have now resolved to go over Mount Cenis, I mean to go to Marseille, Nimes and Montpellier and so up to Lyons then to Switzerland and in the autumn to Italy. It is not that I dislike Nice but the next winter I shall not have the same resource of musick that I have had this year, for an excellent master when if he goes to England should beg to recommand to you will not be here next year and I am too far advanced in drawing for the moderate master I have here : Italy too has long been a favorite object to me and I am so near it here that I would not miss this opportunity of studying pictures, musick and architecture. As to my health I can I believe only be benefitted [benefited] from perpetual change of places my spirits are so low, my dejection is so confirmed that I am passed here into a proverb here for melancholy ; yet could I be susceptible of pleasure I might here where everybody expresses the most gratifying partiality

and esteem for me ; and would you believe it they dedicated a beautifull [beautiful] fountain here to me ; it was an ancient Roman bath, is surrounded with hills that are covered with thickets of myrtle, rosemary, sage, thime (sic), roses and every sweet herb you can imagine, cypress, evergreen oaks, and various trees with the most romantick [romantic] grounds form around this little chosen spot and after having crown'd me with myrtle, they call'd it fountain Elizabeth ; you would be delighted with the situation of Nice, and its environs, and as I am [illisible] on horseback I find new rides every day almost – I send you a little sketch of the town my dear Lady Sheffield because you used to ask me for some little view or drawing and that this one will really give you an idea of the situation of this little dear retired town. My health is but little better, my spirits worse : my cough is certainly much [morceau de la lettre est déchiré] but my chest and side are painfully [morceau déchiré] always feverish [morceau déchiré] is nothing to the anxious [morceau déchiré] heart for my dear children [morceau déchiré] the desolate but shame for my situation : I am impatient to know how you do my dear Lady Sheffield and what pursuit [morceau déchiré] engages my faithless [illisible] for surely he has forgot me or he would have wrote to me when you were too long, give my love to him however and my compliments to Miss Holroyd pray when you write to her, tell me how your lovely daughters do and believe me at all times and in all places most unalterably and affectionately yours, E.F ».

C.4 Lettre de Lady Foster à la duchesse de Devonshire (Turin, 1783)

CS5 530, The Devonshire's Collections

Turin, septembre 1783 : « I wish my letter cd [could] fly swift as my thoughts succeed each other in grateful affection to you my dearest best beloved angel for the friendly reproof you have given me on account of my imprudent excursion to Vevai. I own there being two of them blinded me to the imprudence, and as Charlotte never quits me, the consciousness of the openness of my actions and conduct deceived me : but be at ease my best loved G. I am pity for the melancholy and infirmity of comte O. I have continued seeing him here and the more, because I did not like him but I should have told him I cannot continue receiving him, as I cannot make exceptions and do not mean to receive anybody and I write this Post to the Chevalier who does not come for a week as yet, that I continue the same rules here as at Nice and can only see him once upon his first arrival. I

C.4. LETTRE DE LADY FOSTER À LA DUCHESSE DE DEVONSHIRE 549

am very much urged to stay here, but depend on it I shall not, and that I never break thro' a rule that has given you a moments pain by not observing [mots manquants], I cannot express to you how wretched at the idea that you are uneasy on my account and that I have caused it by imprudence. Chance brought Mons. P. to Lyons, he came to Geneva after me, I was ill, he was an old acquaintance for which no interference could be drawn from my seeing him. Mons. G. then came, I saw them both for two or three days and they both went to Lausanne to consult Tissot. As I went by water I really thought it better to have them than to be at the direction of the Boatmen; I now see that I should best not have gone, but my Love I only consented to go a day with Mons. G because I knew the other would arrive for the party and Mons. G as a sea officer was a natural protection. I left Lausanne a week after that because I thought longer would be imprudent, the country being no longer a motive and I was at Geneva ten days alone : I wish I had not wrote my mother word of that party as I shall have a sad [illisible] from her. Here I shall continue the prudence you recommend; I was received at last yesterday; the K. and the Q. both told me they had staid on purpose to receive me; reception was as flattering as possible and they said every thing you cd wish to Madame de Saint Gilles's. The Ambass. of France, the Minister of Portugal are both said to be empressé à me faire leur cour : I promise you a perfect retenue et égalité of manières and I hope to deserve [plusieurs phrases ont été biffées]. If Emma Gore can be with me, Iwd be very glad. If not, I promise you that I shall observe a conduct shall save you all uneasiness. What is it they cd say of a mark of partiality so trifling as the crowning me at the Fountain? Dearest G. be not sway'd to love me less and be assured I will give no prise sur moi. My coming here a fortnight sooner than the Chevalier wd come proves surely it is not to meet him. Advice my angelick [angel] friend : rely on my Love for you for every exertion to deserve you. Tuesday. I was last night at a magnificent assembly at the Dss. of Chablais; it is impossible to be better received than I am here, the Prince of P. talk'd to me almost the whole evening and the rest of the Royal family who were in a row just before me in the Concert room were full of attention to me on account of my cough; Madam Felicità the King's sister took me by the hand, they all repeated to Madame de Saint Gilles how pleas'd the Queen had been with me and every body round me was saying quelque chose ou autre de flatteur but nothing cd give a moment pleasure when I reflected that I had by imprudence given you uneasiness : I am miserable at the Vevai party tho' indeed dearest G. the only light I saw it in was that there being two, who tho' supposed to be partial to me, were said never to be seriously so, not to have expressed it, to whom I

have behaved with equal openness and uniformity and indeed in a manner that must undeceive, and these two offering [offering] their service on a water party, I did not think of others opinion but my own knowledge of their behaviour and my sentiments; a foolish dangerous weakness too that I seldom know how to refuse any thing, I do not know for certain to be wrong leads me sometimes in many compliances; but my ruling sentiment being to please you, I shall not henceforth consider it as my will I am sacrificing but yours and this will prevent from future scrapes. Madame Valpergue said to me last night that she had been oblig'd to write to the Chevalier d'Osasquet to give him an account of me, as he was very anxious about me, and had no means of hearing of me; she said a great many fine things of la sensation que j'avais fait ici and then said to me, poor Mons. [illisible] est bien amoureux de vous. - Mon Dieu, non Madame – oh, je craint dit-elle qu'il ne l'avoue pas et je lui ai dit qu'il avoit raison, parce que c'était des sentimens que vous ne vouliez pas entendre -. I was glad to hear her say this, and confirm'd it: but I am wretched at having done any thing you disapprove of; and know not what to do; Pansey has wrote to me a kind letter, but an odd one in regards himself; he had promis'd me letters and now says Lady Spencer can give me the best; I am to dine to day at the French am: [ambassador] to meet the Archi Dss. of Milan and to morrow to the Spanish am: [ambassador] for the same occasion; I have got a very good musick master here; and having orders for nobody to be let in, shall also have an Italian master; Charlotte has been good these five days, and has a very good dancing master. There is to be at Rome an English family, a gentleman and his two daughters that I hope to have real comfort from; at all events I shall find serious occupations, and proper amusements enough. Wednesday night. Good night my blessed Love. I meant to have sent my letter to night and I was so hurried I forgot it: my angel Love I return'd from the Spanish am: [ambassador] with the intention and something intervned and prevented my remembering it. The ball to night was brilliant at Court; the great gallery was well illuminated was magnificent: I am complimented and everybody on the particular notice the Court shows me, and indeed nothing can be more gracious than their manner to me; and I was surrounded by all the Royal family for half an hour to night: they pity the melancholy I cannot resist, and urge me to stay here, in order to be enlivened. The arch.Dss: has been kind in her attentions, and after saying how much she desir'd to see me at Milan, she told me she hoped to be of some service. Friday. Last night, the arch.Dss: took leave of us all, and is to go to day; she came twice up to me to bid me not to forget my promise of going to Milan which she wd do all in her power to make agreeable to me; never was your little Bess so

C.4. LETTRE DE LADY FOSTER À LA DUCHESSE DE DEVONSHIRE 551

surrounded as last night. Monday. There is a great party formed for me to see Supergo, the temple built by Victor-Amédée on raising the seize of Turin by the French. There is an annual procession there. I am urged very much to stay here but I am determined not ; you must see my Love that having been here three weeks before the Chevalier there can be no interference drawn from his coming the last week. Night. My best Love I have been to see Mr [illisible], he is very ill, and going to Naples to morrow ; he talk'd a great deal of Lausanne and of me here whom he had heard of ; and I said I, I shall cause scandal by coming seeing [mots illisibles] any Gentlemen at my own house. But do you know I have been really uneasy and [mot biffé] fear I wd have had judged wrong in going to Vevai with these [two men (mots illibles sur l'épaisseur de la page)]».

Les deux feuillets suivants ne sont pas dans la continuité des précédents ; il est possible que certaines pages de cette longue missive n'aient pas survécu.

CS5 530 C : « use to me there and to direct all my excursions. I am constantly surrounded by people and there are four said to be particularly empressé about me, but I promise you my Love I received none and given encouragement to nobody ; there are men so good as to say that my parure est de l'elegance francoise [l'élégance française] mais que mon coeur et mes manières sont angloises [anglaises]. Madame St G. I have gone with every where, but my acquaintance is become now very numerous : the Prince Albani is the one I like best ; he is related to the arch.Dss :, but he is a Roman and sensible and feeling and well-informed : do not suppose that the flattering that surrounds me deadens me to the sense of imprudence I have been guilty of ; the idea of having made you uneasy counterbalances all and I am wretched till I know you again tranquil on my account and assured that I cannot act against your will again. There is a party to night at Madame St G. for the arch.Dss :, they go tomorrow ; and I shall be glad of a little rest. My father wrote me word he heard of me very often and [nom biffé] also. And I am convinced they both stoop to have spies on me ».

CS5 530 D (feuillet déchiré sur les deux côtés) : [il apparaît que ce feuillet est la suite de l'entretien de son ami malade figurant à la fin du CS5 530, "Friday".] «furthermore being so little a while at each place I did not think any interference cd be drawn from it ; but I am persecuted by the idea of having judged wrong. Oh good God no he said, there being two made it quite natural and you may be sure, had it been thought wrong I wd have heard of it from 2d Grandison who is malice itself but he spoke very handsomely of you and with interest for your health. My Love I felt a little easier [morceau manquant] it will [morceau manquant] without being misconstrued, [morceau manquant] so unthinking again. Saturday. I have

received to day a very pretty copy of verses from a neapolitan Chevalier that is here, he knew my father very well, and is vastly amiable and of learning. After the interpretation part on [mot raturé] my sending the others, I dare not send you these. I begin to wish almost that I was gone from here ; There are situations and circumstances when even the partiality may meet with is distressing : Rome's antiquities will suit me better than the Court of Turin. Adieu ever ever dearest».

CS 532-1 : «Nothing my Love can be finer than the illumination of the Great Theater; it is large and remarkably well proportioned and the form very perfect. There are six rows and stage and the whole was a magnificent blurr. It is supposed to have held 2500 people tonight ; all the the Royal Family except the Queen was in a large box in the center and the effect of every body's rising at their coming in, was very fine. I think the archDess [Archiduchess] of Milan handsome and pleasing ; she is only reckon'd the latter, but a pair of black eyebrows decided me in her favor ; to morrow the Queen out of particular favor receives me in person. Madame Saint Gille is quite proud of it ; I wish the day was past ; I went this morning to see the Kings Palace, it is magnificent and a charming collections of pictures. Good night my dearest and only Love, I doat on and adore you».

C.5 Lettres de Lady Rivers à Lady Erne (Nice, 1786)

M/544/1-3, Sheffield City Archives

Nice, janvier 1786 (M/544/1) : « Altho' I have the whole town to visit today my Child and the weather is [illisible], I must wish you a happy new year and send you a letter I receiv'd by yesterday's post enclosed to me with a few kind lines from Lady B. to myself. She seems to think you are still at Nice, how long the letter has been coming I know not but mine is dated the 8th [...] our dear Duke is still with us and as delightful as ever but we are all so dead tired of her that the whole town is looking with impatience towards the sea to the arrival of the Felucas that are to carry them to Genoa upon my word she is now worse than any thing you can imagine & there is no creature here that she has not her ennemy by the impertinent ill-bred silly things she continues to say to them ; for my part I never go near her, but if only two or three people get together in a comfortable way, & she hears of it, she abuses them like a pick pocket & tells them they do it only to exclude her from all society. Your friend Mrs Dickens is her present favourite, but if it lasts long the poor woman will die of fagging up the three pair of stairs, for they have left Williames [Williams's] and are horribly ill-sedged. Lady M

has 136 stairs to go to her apartment & my poor rhumatick [rheumatic] knee is ready to break by the time it gets half way. I think the dear Duke looks better than when he came which is some comfort to me. He bids me give his love to you and wishes much that he may be able to get on to Rome but I fear the G-s [Gloucester] will stay too long there. I am told the Dss of Ancaster is return'd to Florence & heartily tired of her Italian Journey. I wish for our sakes she was here, for we are in great want of such an amiable sociable person as herself. Ly M continues to give balls once a week, which she contrives to fill, & has a strong party for her, but upon my word the Dss's impertinent behaviour to our Duke has given me quite an aversion to her, as I know every thing he does is by her instigation; he has likewise quarrell'd with the Commandant for not asking her at the same time; the Dss of G. in short her behaviour [illisible] is just what one might expect from such a women, but one cannot help feeling for a beautiful young man with such a fortune who makes himself quite ridiculous on her account. As for Ld M I do not quite pity him, for he deserves to suffer for his folly. The Villegarde is her Ladyships first friend & every well suited they are; achat d'un cheval par son fils George qui lui adresse ses compliments [...] the poor Tondut family are in great affliction for their brother who is involved in the disgrace of his Colonel &c & they are both turn'd out; after 36 years service to be disgraced & become a beggar is a melancholy thing & they are all much to be pity'd. Our dear Duke has behave like an angel to them. Mon. De Levis raves of your Ladyship & tells us all that he never met with so amiable English woman before, a pretty compliment he pays us, but as I am your mother I do not dislike it. His wife seems so determined to get the D of B that I expect she will be soon poison'd as she dines often S Ldy M. The poor German ppe [princesse] has lost her daughter & our dear Bishop took her immediately from the melancholy scene to his home where she waits for her husband to come & fetch her. The Dss has ask'd the Commandant to give to her children a ball to night; all your friends are well and enquire after you [...] ».

Nice, 11 janvier 1786, M/544/2 : « I write now because I need comfort and wish my low spirits may not affect your feeling heart, our dear Duke left us yesterday with fine weather & a fair wind, but it changed three hours after he embark'd & is now thundering lightening & raining as if heaven & earth were coming together. I shall not feel one moments comfort till I hear something of them, you never saw so heartbreaking and so affecting a sight as their embarkation. The whole town of Nice & all the English Colony was upon the Port. The dear Duke manner of taking leave of every body & particularly of me who he embraced made me burst into tears, & so did most of the English & he himself could not stand

the cheer all the sailors gave him when he got on board , which compliment he return'd by taking out his handkerchief & wiping his eyes. The Cannon immediately fired & we soon lost sight of him ; but it was a comfort to me in my distress to see the affection & concern that was mark'd in every countenance ; & there certainly never was a Prince more deservedly beloved & pity'd than our dear Duke is. He bid me write to you, give his kindest love, & tell you he was embarked. No soul regrets her & her behaviour to every body has been so very capricious & disagreeable that she has continued to make as many enemies [ennemys] as she has acquaintance. Oh my dear Child, how the behaviour of that unlick'd cub of Ly [Lady] Maynards [Maynard] towards our Duke made my heart ach [aches] the night before he went away. The cub seemed determined to insult him & the moment he saw him go into the little Levis box at the Opera walk'd in the cub, sits down by the Duke without bowing or taking the least notice of him, upon which he got up, walk'd out of the box & came into mine, where he had not been two minutes before the ill-bred Cub follow'd him there ; turn'd his back to him & put his elbow so near his face that I thought he was going to heat the teeth [illisible] his throat ; any body with a grain of patience or goodness than our dear duke is blest [blessed] with would have taken him & thrown him into the pit & I blest [bless] my stars that none of the male part of his family were present for they must have taken notice of it. The Duke only stepped over the [illisible] legs & walk'd out of the box ; which some people think was wrong, but I see no reason why he should stay to be insulted ; or revenge by a slap in the face, the impertinence of such an ill-bred boy. I assure you that this scene made my heart ach so she has given me such a thorough detestation of the Witch of Endor and her tribe that I do not think I can ever bring myself to speak to any of them again & wish to the Lord your dear brother was well out of her clutches, tho' I am not afraid that her influence over him will make him an ill bred or an ill natur'd thing by any body but it is horrid company for him to live in so much as he does. She [Lady Maynard] has a ball & supper every Wednesday which makes the Nizzards so partial to her that I have no doubts but had the Duke stay'd, she would have influenced some of them to behave ill to him for the Marquis de Ières gave her a ball the other night, to which the Duke [the Duke] was not reckon'd, tho they live in the same house ; & the Villegarde who is her intimate friend & worthy the honour will not speak to the Duke in short there is such caballing with these witches that all comfort & serenity is destroy'd, & the place made quite disagreeable & it is selfish to be sorry that the Duke has left it, I fancy you will all have had enough of [illisible]. Pray was the Prince de Gavre arrived before you left Nice. I told you in my last that her daughter was

dead & that our dear Bishop had taken her to his house but I did not then know that she is not only an acquaintance but a very great admirer of your Ladyship, & talks of you with the highest regard. I suppose it was at Brussels that you knew her. She left Nice about a week ago to return to her husband who is very ill & her situation is a most melancholy one for she had this dreadfull long journey to take quite alone [...] [George] has got a horrid cold, & is therefore no more in a dancing humour than I am, so the Witch must console herself with her duc de Choiseul & her Marquis de Purpin who are come to make her a visit in their way to Rome where we will most likely get acquainted; I am too much of the vieille cour to admire either their manners or their ungraceful pimping which they call dancing. I think the Duke of Choiseul has for the moment supplanted George in the little Lévis good graces who talks of going, either with them or after them to Genoa; how I long to hear our dear Duke is got safe there! Or at least that he is on land which is more than we are for the [illisible] has just told me that the second steps of my staircase is under water & that no body can go down without Jack boots. If the rains continues I suppose by tomorrow morning we shall have no way of getting out of the house, but by the first floor windows into a boat as they did nine years ago. This idea as you may imagine does not raise our spirits or the damp agree with our health but patience and resignation is my remedy for all evils. I hope the [illisible] at Florence will make you out c'est bien l'Italie, et c'est bien moi qui en suis enchantée. I do not recollect any thing you can yet have met worth your attention, but I think the Pitian venus as well as that of as that of Medecis, will affect you more than they seem to have done the Dss of Ancaster. I am quite delighted for your sake that they have decided to pass the winter at Pisa. George bids me say a thousand kind things which he would say himself if his head did not ache too much. You are an adorable and delightful creature for writing me such comfortable letters & you can't imagine with what joy I receive every proof of your affection or with what tenderness it is return'd. I quite love his Lordship [Lord Bristol] for his attention & kindness to you & beg you will say all sorts of kind things for me to him. Kiss your little Caro for me & tell your brother I wish him all sorts of pleasure & the comfort in you that I think he cannot fail of finding. Voyla bien de la prose ma chère fille mais je suis bien triste quand je pense à notre cher duc. Adieu je vous embrasse de tout mon coeur et vous aime de même. Tell me in your next if the G-s [Gloucester] are got to Rome & if there is any chance of their leaving it before. The season is too far advanced for our Duke to go. I think he will pass the next winter there. Ly M was out of spirits & seems wore to death she bid me send her love. This is my second letter to Rome, let me know if you

got that of Ly [Lady] Bristol inclosed ».

Nice, 3 mars 1786 (M/544/3) : « you are a dear delightfull [delightful] dutyfull [dutiful] child & yours letters are the joy of my life ; would to God all my children were as good correspondants as you are but alas not one word have I got from dear Marcia since the month of September which makes my prospect for England rather dreary & I heartily wish that horrid journey over which nothing but absolute necessity could engage me to undertake quite alone, for I will not suffer your brother to accompany me. This same odd brother of yours is by some means or other got so much out of favor [favour] with viscountess Jezabel that I live in dread of her poisoning him some day at dinner for the men & he are still friends, but upon my word, her violence & impertinence to those who do not visit her is beyond any thing you can imagine. Moll would appear quite a doux mouse by her & her Lord has not come to me this fortnight, I suppose by her orders, because the archduke at a fête he gave at Villefranche made me walk out of the room before her Ladyship & paid me much attention. I think I told you in my last that they go to balls which has literally turn'd her head & I hope I told you that she receiv'd them in a elegant dancers dress that she danced the Gallopade & jumped as high as his Graces arms could lift her. But I must tell you that tho, that her Cub behaviour the day of this fête was so bad, that I protest it quite took away my stomach to the very [illisible] dinner I ever saw, I was placed between the archduke and the Cub duke, whose elbows were never off the table, bawling across it in English half the time, searching his plate across every body to be served then giving it away & saying cela n'est pas bon ; my dear child, had you been there you would have felt the same as I did or perhaps done as I did, for the moment we got into the other room, I beg'd the archduke would not imagine that all our English Duke were like him. I can't make out whither she has been told her Ladyships history or no. I never saw a more right headed, amiable, affable woman in all my life. Her manners put me so much in mind of our Queens, that, tho' I do not love Royalty in general, it is impossible not to love & admire her & indeed her partiality & kindness to me is beyond any thing you ever saw. I gave them a breakfast à l'angloise the other day at my Hermitage. The weather was delightfull ; we went in the Charanbane (sic) & they were quite delighted with the situation for they had seen nothing but the Var & [illisible] seeds. They gave one to a great many of the English at Monr de Cais Country house ; & we all set out from my House together on horse back to the number of near 30, which her R H [Royal Highness] & I headed. Ly M and her men were ask'd ; we past a most pleasant morning & when I tell you that after I had rode there, walk'd all over the gardens and rode back again, I had fourteen

people to dine with me & then went to the opera & ball. Your Ladyship will be very Bo (sic) mais ma mère est folle, enfin voyla la fin du Carnaval et ma mère s'en réjouit, et on va se reposer un peu pendant le quarème [carême]. I think I told you that the day I was sixty-one I amused myself with sitting for my picture, it is so ridiculously like, that I am vane enough to fancy it will at least serve to remind you, in those moments when you cannot make the world slide, that there is somebody in it who really loves you, & wishes for opportunity of giving you fresh proof of her sincere disinterested attachment. I appear to have taken such a new lease of my life, that I flatter myself the time will come, when you will not only pass another summer with me at Villa Pitt [à Lyon]; et en conséquence, I shall give orders to have your boudoir new painted & varnish'd, but that you will likewise pass a winter with my, in my Hôtel faubourg d'Angleterre a Nice, for a most delightfull [delightful] Hotel I have I assure you. I suppose we shall both be shut out of the Pavillon, n'importe, nous serons bien logés au second, et nous verrons de nos fenêtres tout ce qui se passe au Port; et même au pavillon. Ainsi prenons garde à vous. But there are fine castles my dear child, et il n'y a que Dieu qui sait s'ils ne serons pas toujours en l'air. In short. I have the things leave to buy, build & so whatsoever I please; in three fine letters from his ministers remplies de complimens [remplis de compliments] & therefore next week I shall sign and seal orders for my building, & tell me in your next, what plan is for the summer & when you are likely to pass your next winter; by the by your friend Mr North is grown into a high favor [favour] with me as you could wish him. I really quite love him tho he is not a man & find what Captain Payne says of him very just that he has the mind of a hero in the body of a child. They both dined with me yesterday & we talk'd you over I can tell you, & were all of a mind about you. I felt quite glad to see somebody that had left you so lately. I hope you will not think I have named Capt. Payne ill, by calling him a young [illisible]. nothing can be more alike than thin faces, & so your brother says but if I was to say all the kind things he bids me this sheet would never hold them et aDss [Archiduchess] m'attend pour faire sa partie de whist, which she has learnt [learnt], as she is pleased to say on purpose to make my partie, & tho she has literally never play'd above ten times, she now plays so well, that the Commandant & I are all amazement. She certainly has a head for many things she pleases & I believe as good a heart. I think as you do about Ly C & the boy. she has too much sense to take such a grining fool for a husband. Pray are they are still at Rome tell the Dss with my kindest love that I just wrote her a long letter & directed it to Perregaux at Paris, as Mr North told me I should he too like to catch her on the road. I rejoice to hear

her health is better, & have a very sincere regard for her. Corsica is quite given up & we leave this place the past of next month therefore pray answer this directly that I may get it before I go to Balarne to [illisible] My poor knee which hurts Me horribly & as I am sure to find mental pains enough in England, I would get rid of my bodily ones. I hope [page coupée] for you vis à vis de Monr. Purpin, but if the abbé de Bourbon is as like his father as they say, no women can withstand him, ainsi prenez garde à vous ma fille or there will be the Devil. Mrs Harcourt is arrived, & my poor cousin the General so alter'd by a stroke of the palsy, that I should hardly have know him. Miss Danby is rejoined to have them & her health pretty good. I am to carry them to see her some evening. It is quite an age since I heard from our dear duke but in his last things went worse than ever & I question if he can bear it much longer. It is thought his nephew has follow'd his steps, mais il me parroit si cela est, que c'est elle à plaindre et pas lui. Ten thousand loves to Ld Bristol & Comp. [...]; to all friends tell me something about John in your next, & Ly Elizabeth when you are to see them. Adieu ma chère fille soyez persuadée de mon plus tendre attachement. I hope the abbé de Bourbon is not as much like the Apollo as my George is. That paragraph made him a little vain. I am glad you do not see him upon his fine horse. The adss [Archiduchess] says qu'ils sont à peindre, the little Levis has got her brother who is exactly her en homme. I wish she should have seen the Chevalier de Grimaldi en femme et the ball on Tuesday. I never saw so good a mask. The devilish brother of yours is making me wait till I shall be too late for my party. Pray say many things for me to Mr Byres. I love him very much ».

C.6 Lettre de Thomas Brand à Mrs Carr (Milan, 1791)

Acc 10061, National Library of Scotland :

Milan, 12 septembre 1791 : «Miss Knight has sent her “Marius Flaminius or a view of the Military, Political and Social Life of the Romans in a series of letters from a patrician to his friend between the years 1762 to 1769 from the foundation of Rome”. It is a wonderful performance ».

Milan, 13 septembre 1791 : «Miss Knight is grown thin and has alter'd in her person a great deal for the worse. Her mother on the contrary looks far better than I ever saw her; her health and spirits are excellent, her memory is as good as ever and her tongue is sa volubile but I believe she has lived long enough at Genoa;

she has found out every body's good and bad qualities and I believe in return they have found out hers and if once she quarrels with one of them it is all over [...]. We were in Genoa in the most unlucky season possible for strangers. The nobles are in Villégiature that is their country houses and there was no amusement in town but a very bad comedy. Luckily the laws of Genoa have provided that the Doge and Senate may pass a Decree that a British Peer or his son may enter the City after the gates are shut and we had an action of the wise government for that purpose which allowing a coach carried us and Lady Knight and Miss Knight to an Opera at Rivorola one night and to a French play perform'd by a society of Gentlemen and Ladies [...] After the Opera, we went to a casino, an assembly of dancing and cards in a very handsome apartment. Her ladyship introduc'd us to Grimaldi's and Spinola's, Balbi's and Durazzo's and all the rest of the great families of Genoa. The French play was in a private theatre of a Durazzo at Sestri, very neatly fitted up and perform'd as all private plays in a most capital style».

C.7 Position des maisons des Chevaliers l'Ordre Suprême, des Ministres et de toutes les Dames de Turin (vers 1780-1781)

Bute Papers, BL, Add MS 37083 vol. 4, f. 88-93 :

- | | |
|---|--|
| 1. L'Arsenal pour aller à S. Thomas | — Comtesse de Lombriasc |
| — Ministre d'Angleterre, Lord Mountstuart | — Marquise Solar |
| — Comtesse de Niquelin | — Marquise d'Oza |
| — Marquis d'Ormea | — Comtesse Sordeivol |
| 2. Ste Teresa et S. Joseph | — Marquise de Sian |
| — Comtesse de Casalgras | 4. S. Thomas dite des Orfeuves |
| — Comtesse de Pontedas Chiusan | — Marquise de Rodi |
| — Comtesse Salmatoris | 5. Auberge de la Rosa Rossa a S. Thomas |
| — Comte de Collegno | — Comtesse de Lapié née Saluces |
| 3. S. Martinien et S. François : | — Comtesse de Lezzolo |
| — Comtesse de Gros | 6. S. Thomas pour aller derrière S. François |
| — Comtesse de Fabrian | — S.E. comte Provana di Leyni |

7. S. François et S. Martinien
 - Comtesse Richelmi
 - Comtesse Cordara
 - Marquise Corvoretta
 - Marquise de la Péire née Solar
 - Marquise de Crescentin
 - Marquise Pallavicini Frabozza
 - Comtesse Borgaretti
8. La citadelle :
 - S.E. le comte de Tana, gouverneur
9. A côté de S. Augustin et de la Basilique
 - Comtesse Provana née Chiusan
10. De saint Joseph à la Citadelle :
 - Comtesse Falletti
 - Comtesse Castellengo
 - Comtesse Palma de Bourg Franc
11. De la citadelle aux Missionnaires, ci-devant aux Jésuites
 - Comtesse Baudissé Fontana
 - Marquise Romagnan
 - Barone Daviso
 - Comtesse Roubi
 - Marquise de la Morra
 - Ministre de Naples, D. Cappecci
 - Comtesse d'Osasc
12. A Ste Marie :
 - Comtesse Paesana Balbis
 - Comtesse de Mortigliengo
 - Comtesse de Birol
13. Derrière l'église de Ste Marie et des Missionnaires :
 - Comtesse Ferrere Lanfranchi
 - Comtesse Perucca
14. De la grande Doire à la citadelle de côté droite des Missionnaires
 - Comtesse chateau Dauphin
15. De la citadelle à S. Dalmasse
 - Comtesse Martiniana
 - Comtesse Valesa
 - Comtesse Provana née Dian
 - Comtesse Piosasc d'Agrasca
 - Comtesse Revelli
16. Dans la grande Doire près de S. Dalmasse
 - Marquise Fausson de Clavesane
 - Comtesse d'Aglié
 - Marquise Caret
 - Ministre du Portugal Dn Rondrigo de Souza Cotinho
17. Près le Palais Paesana Castellar :
 - Comtesse de Castellar Paesana
 - Comtesse Ienis
 - Comtesse Castellani
 - Comtesse de la Morra Pocapaglia
 - Comtesse Brosol Radicali
 - Comtesse Massetti
18. Au bout de la grande Doire :
 - Avocat général Chevalier Avogadro
 - Comtesse Zenon
19. Vis à vis de l'église PP. Carmes

- Comtesse Bagnol
- Comtesse S. Damian née Solar
- Comtesse Brusasque
- Comtesse Villata
- S. E. le comte Sclarandi
- Marquise Valminié
- S.E. le premier président Peiretti
- 20. Du nouveau Sénat à la place Paesana
 - Comtesse Brea
 - Comtesse Cigala Martini
 - Présidente Arnaud
 - Présidente de Cussane
- 21. Dans la rue derrière S. Dalmasse
 - Comtesse Beltram
- 22. De S. Dalmasse à l'église des Orphelines
 - Marquise S. Georges
 - Marquise Rora
 - Marquis Barol
 - Comte Pinto
- 23. Du côté de S. Augustin à la Basilique
 - Comtesse Trana
 - Comtesse Provana née Chuisan
- 24. De la Mission au Palais de la ville
 - Marquise de Tournon
 - Marquise Gialione
- 25. Près de l'église St. Dominique
 - Marquise Fausson de Montalé née Pallavicini
- 26. All hospital des Chev.rs.
 - Marquise de Hajes
- 27. De la Basilique à la place St Jean
 - Marquise de Lans
 - Marquise de Costanzé née Pollon
 - Comtesse de Wurmbrand
- 28. Dans la place St Jean
 - S.E. comte Lanfranchi
- 29. Au Palais Royal, étage supérieure au Prince de Piémont
 - Comtesse de Maffey
 - Marquise de Cinzan née Dian
- 30. Au Palais du Duc de Chablais
 - Comtesse de la ville
 - S.E. Provana S. Thomas
- 31. Au Chateau Royal :
 - Comtesse de Favria et S.E. comte de Favria
 - Madame de Ciusan
 - Comtesse Morozzo
- 32. A la Place du Chateau :
 - Comtesse de Favetti
 - Comtesse della Motta
 - Comtesse Borgial
- 33. Au Palais Carignan
 - S.A. Sme La Princesse de Carignan
 - Madame Coppa
 - Comtesse Galli
 - Madame Galli née Carmin
- 34. A la Place du Carignan :
 - Comtesse de Mont-Gros
- 35. Le côté gauche du Jardin du Prince de Carignan

- Comtesse de Mussan
- Comtesse Nomis de Pollon
- Marquis et marquise Cravanzana
- Madame de Sambuy
- 36. Dans la place derrière le chateau
 - Comtesse de S. Gile née Carpené
 - Comte et comtesse de Toneng
 - Comtesse Fresia
 - S.E. comte et comtesse Perron
 - comte et comtesse Corte
 - Madame de Salmour
 - Chevalier Coconito
- 37. Dans la rue du Po
 - Marquise d'Angrogna née la Mora
 - Comtesse Sessant' Castelli
 - Comtesse Verzot la Mante née Cassini
 - Comtesse Villamarina, née Maffey
 - Comtesse Chiavarina
- 38. Le côté de S.François de Paule vers les Juifs
 - Comtesse d'Exilles
- 39. De la rue du Po vers les ecueries du Prince de Carignan
 - Comtesse Bourgon
 - Comtesse Valfré
 - Marquise Grisella de Rosignan
 - Comtesse de Lagnasc née Casalgras
- Marquise Graneri
- Comte et comtesse Briquerasque
- Comtesse de Caqueran
- Comtesse Solar, née Monestartol
- 40. Vis a vis des Juifs
 - Comtesse Cumiana
 - Ministre de Rome, comte de Codronchi
 - Marquise d'Angennes, née S. Maurice
- 41. Rue neuve vers la Porte
 - Comtesse Argentina
 - Comtesse Saluggia née Irvine
 - Madame de Saluggia née Kalbermaten
 - Comtesse Tarino
 - Madame Piosasc Kalberten
- 42. Rue dite des Corroieurs
 - Comtesse de Piosasc, née Panissera
 - Comtesse Monastarol et
 - Madame Casalgras, sa belle-fille
 - Comtesse Cossilla
 - Marquise Cavaglia Paule
 - S.E. comte et la comtesse de Castelmagno
- 43. A l'église des religieuses carmélites
 - Marquise Prié née Villafallet
- 44. A la Place de St. Charles
 - Marquise d'Aglié

- Bailli de Cumiana, gouverneur de la ville
- Comtesse Luserna
- Comtesse Cumiana née Castellar
- Marquise Tana
- Marquise d'Entraives, née Breme
- Marquise Verrolengo, née Cavour
- Comtesse Pertengo
- Comtesse d'Albignan
- Comtesse de Frossasc, née Caselette
- Comtesse Borgo Pastoris
- Comtesse Pamparà, belle-mère et belle-fille
- Comtesse de Non, la mère
- 45. De l'église St Charles vers la Citadelle
 - Comtesse Dian, née de Lagnasc
 - Comtesse Levaldiggi
 - Comtesse Lapié née Turbia
 - Comtesse de Bardassan
 - Comtesse Solar, née la Trinità
 - Marquise de Montalé née Villafallet
- 46. De l'église de la Visitation au Jeu de Paume
 - Madame Villafallet
 - Comtesse de Saluces, née Casalgras
 - Marquise du Caire, née Morozzo
 - Comtesse du Caney, née Morozzo
 - Comtesse de Bernez
 - Marquis Nazari, née Pamparà
 - Comtesse Bagnol, née Pamparà
 - Ministre de Gênes, Mr Carroggio
 - Marquise Montanera
- 47. Vis a vis l'Arsenal
 - S.E. Monseigneur l'Archevêque
- 48. De la rue des Capucines à la Citadelle
 - Marquise de S. Thomas, née Cirié
- 49. De l'Arsenal à S. Thomas
 - Marquise d'Aix, née Bardassan
 - Comte Massin et Marquis Caluso

C.8 Liste des dames qui vont à la cour de Turin (vers 1780)

Bute Papers, add MS 37083, vol. 4, f.14 :

Les dames citées par les voyageuses britanniques sont indiquées par une asté-

ristique.

- | | |
|----------------------------------|--------------------------------|
| — Marquise Alfieri de Salmatoris | — Comtesse de Camin |
| — Comtesse d'Arras | — Comtesse de Carpenai |
| — Baronne d'Avise | — Comtesse de Chateau Dauphin* |
| — Marquise d'Aglé | — Marquise de Chatillon |
| — Marquise d'Angenes | — Marquise Cavour et sa fille |
| — Comtesse d'Arcour | — Marquise de la Chiusa |
| — Comtesse d'Aix | — Comtesse Cordara |
| — Madame d'Alpignan | — Madame de Colegno |
| — Comtesse Balbian | — Comtesse de Cumiana |
| — Comtesse de Bogin | — Marquise de Cian |
| — Marquise de Bernez | — Comtesse Cousil |
| — Madame de Bernez | — Comtesse de Chalamber |
| — Barone Branco | — Comtesse de Casselette |
| — Comtesse de Bourgo | — Comtesse d'Andon |
| — Comtesse de Barbaresque | — Comtesse Donas |
| — Marquise d'Elbourg | — Barone Diterie |
| — Comtesse Bourgues Pastoris | — Marquise d'Entraïues |
| — Comtesse de Bagneul | — Comtesse d'Exilles |
| — Comtesse de Beltram | — Comtesse de Favrian |
| — Marquise de Berget de Mulas- | — Barone Fenil |
| san | — Marquise Ferrero della Mar- |
| — Marquise Birague | mora |
| — Comtesse de Borgo Franco | — Comtesse Favole |
| — Comtesse de Biandra | — Comtesse Favetti |
| — Comtesse de Baldissero | — Madame de Gorzegno |
| — Madame de Brouasque | — Marquise Graneri |
| — Comtesse Caris | — Comtesse Gros |
| — Comtesse de Cachéran | — Comtesse Gamba |
| — Marquise de Cinsan | — Marquise Grizi |
| — Comtesse Cirié | — Comtesse de Gassino |
| — Madame de Ciusan | — Madame de Kalbermatten |
| — Comtesse de Casalgras Irine | — Comtesse de Lagnasco |
| — Marquise de Cravensana* | — Marquise de Lesegno |
| — Comtesse Caret | — Comtesse Larissa |
| — Comtesse de Crescentin | — Comtesse de Lapié |

- Comtesse Lafranchi
- Madame de Leutron
- Madame de Losa
- Comtesse Luzerne
- Madame de Luzerne
- Madame de Monasterol
- Madame de Montalde
- Marquise de Morrozzo
- Comtesse Marquisio née Pralormo
- Marquise Maffei*
- Marquise de Moncrivel
- Marquise Del Maro
- Marquise de Montanera
- Marquise de Martiniana
- Marquise de la Morra
- Comtesse de Mongardin
- Comtesse de la Motta
- Madame de Morrozzo
- Comtesse de Mortigliengo
- Madame de None
- Madame d'Orbassan
- Marquise d'Osasco
- Marquise de Prié
- Comtesse de Piosasco Romagnan
- Princesse Palagoria
- Comtesse Pertengo
- Comtesse de Pourpurat
- Comtesse de Pampara
- Marquise Parella
- Comtesse de la Perouse
- Comtesse Pralormo
- Comtesse Platzart
- Comtesse de Roubilant
- Comtesse de Roccabiliere
- Comtesse Richelmi
- Comtesse Rovero de Guarnere
- Comtesse Rivalba
- Comtesse Rombelli
- Marquise de S. Marzan
- Madame de S. Gilli
- Comtesse de S. Gilli*
- Marquise de S. Thomas
- Marquise de S. Germain
- Comtesse de Ste Victoire
- Marquise de S. George
- Comtesse de S. Alban
- Comtesse de Seraval
- Comtesse de Scarnaffiggi
- Comtesse de Stortiglion
- Marquise de Seysel*
- Comtesse Solar
- Comtesse S. Martin
- Comtesse de Sambui
- Comtesse de Salasco
- Comtesse de Sartirane
- Comtesse de Sales Doing
- Marquise Solar
- Marquise Tane
- Comtesse de la Trinité et sa fille
- Comtesse Tarin
- Comtesse Villars Carossio
- Comtesse Villars Salmatoris
- Madame de Viansin
- Madame de Voghere et sa fille*
- Comtesse de Valaise
- Comtesse de Verdun
- Comtesse de Verdina
- Comtesse de Villars Chaland
- Comtesse de la ville
- Comtesse Vivaldi
- Marquise d'Ormea
- Comtesse de Polon

- Comtesse Martini Cigala
- Comtesse de Pouvon
- Marquise de Sostegne
- Comtesse de Trana
- Marquise de Palaz
- Comtesse de Perron
- Comtesse de Guarene
- Comtesse Pios
- Madame de la Valle*
- Comtesse de Verzol Saluce
- Comtesse Vasch
- Comtesse d'Aglié
- Comtesse de Briqueras
- Madame de Briqueras
- (Comtesse de Brizio * présentée comme demoiselle dans une liste établie en 1781, f. 84.)

Annexe D

Cartes

Plusieurs cartes ont été choisies pour visualiser les principaux lieux de l'accueil. Pour la ville de Nice, le plan de 1792 a été conservé en annexe car il a été dressé à la fin du XVIIIe siècle. Cependant, il présente un certain nombre de défauts puisqu'il reproduit le projet de nouveaux îlots dans les quartiers de la *Villa Nova* qui gênent la lecture. Par ailleurs, il apparaît moins précis que la carte topographique de Rosalinde Rancher de 1825. Sa date semble également incertaine. C'est pourquoi, il a été décidé d'utiliser la carte de Rancher comme base de référence pour établir les figures, malgré sa date postérieure à nos bornes chronologiques. La carte de Turin et de Gênes sont extraits de guides de voyage pour les villes concernées.

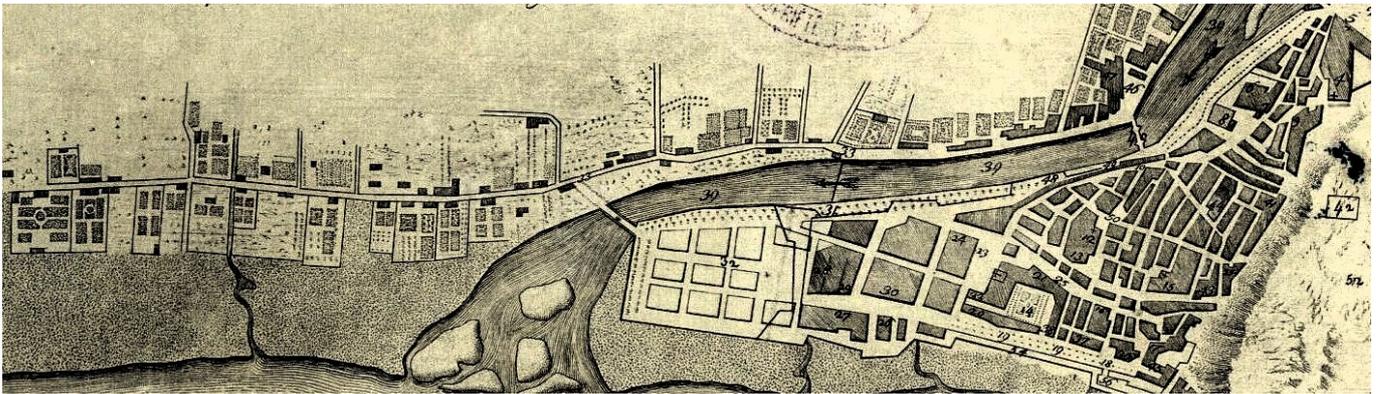


FIGURE D.2 – détail du plan en figure D.1.

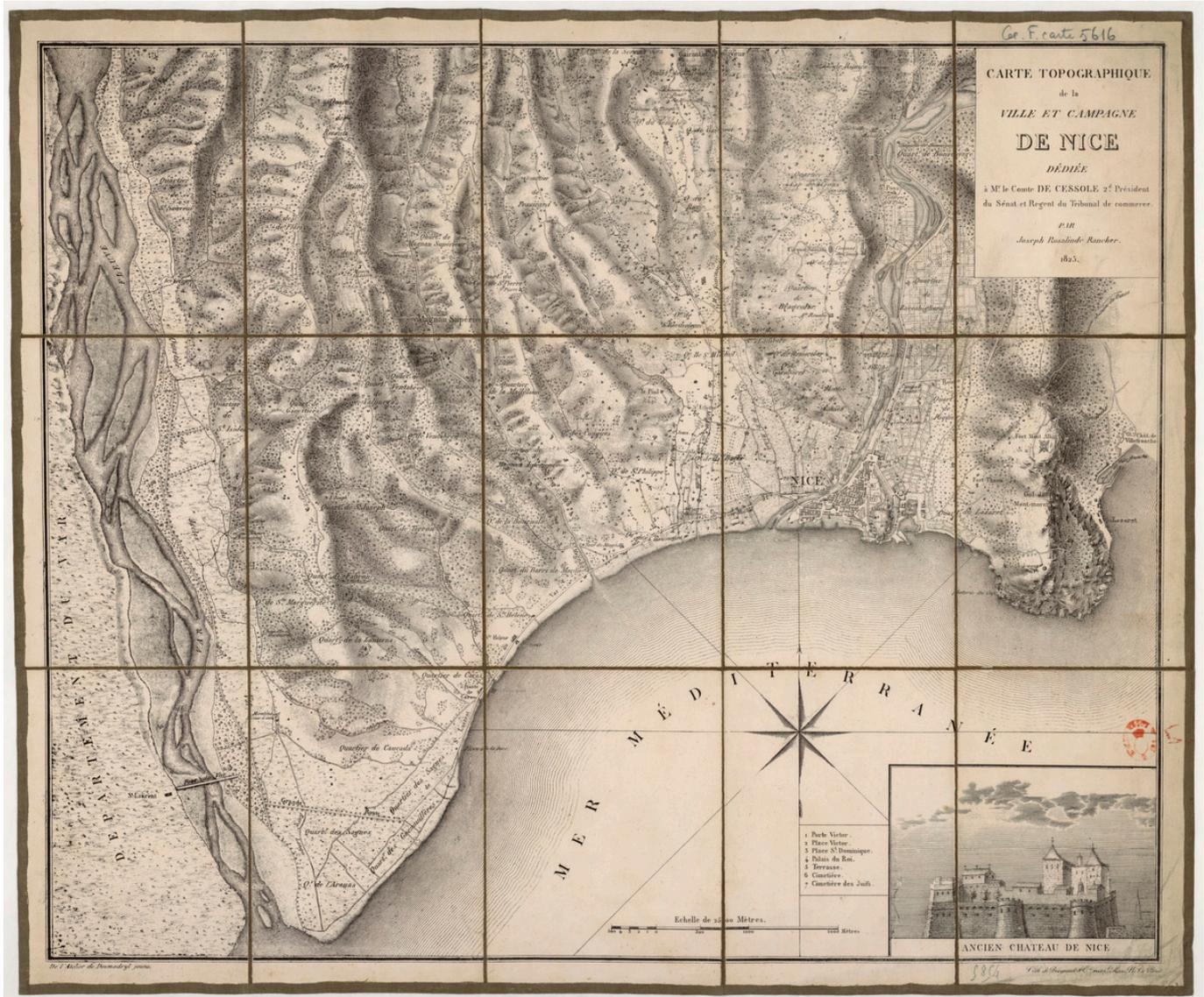


FIGURE D.3 – Rosalinde Rancker (1785-1843), *Carte topographique de la Ville et Campagne de Nice dédiée à Mr le Comte de Cessole*, échelle de 2500m, Lith. de Brégaux, Paris, 1825.



FIGURE D.4 – Plan de la ville de Turin, O.Derossi, Turin, 1781.

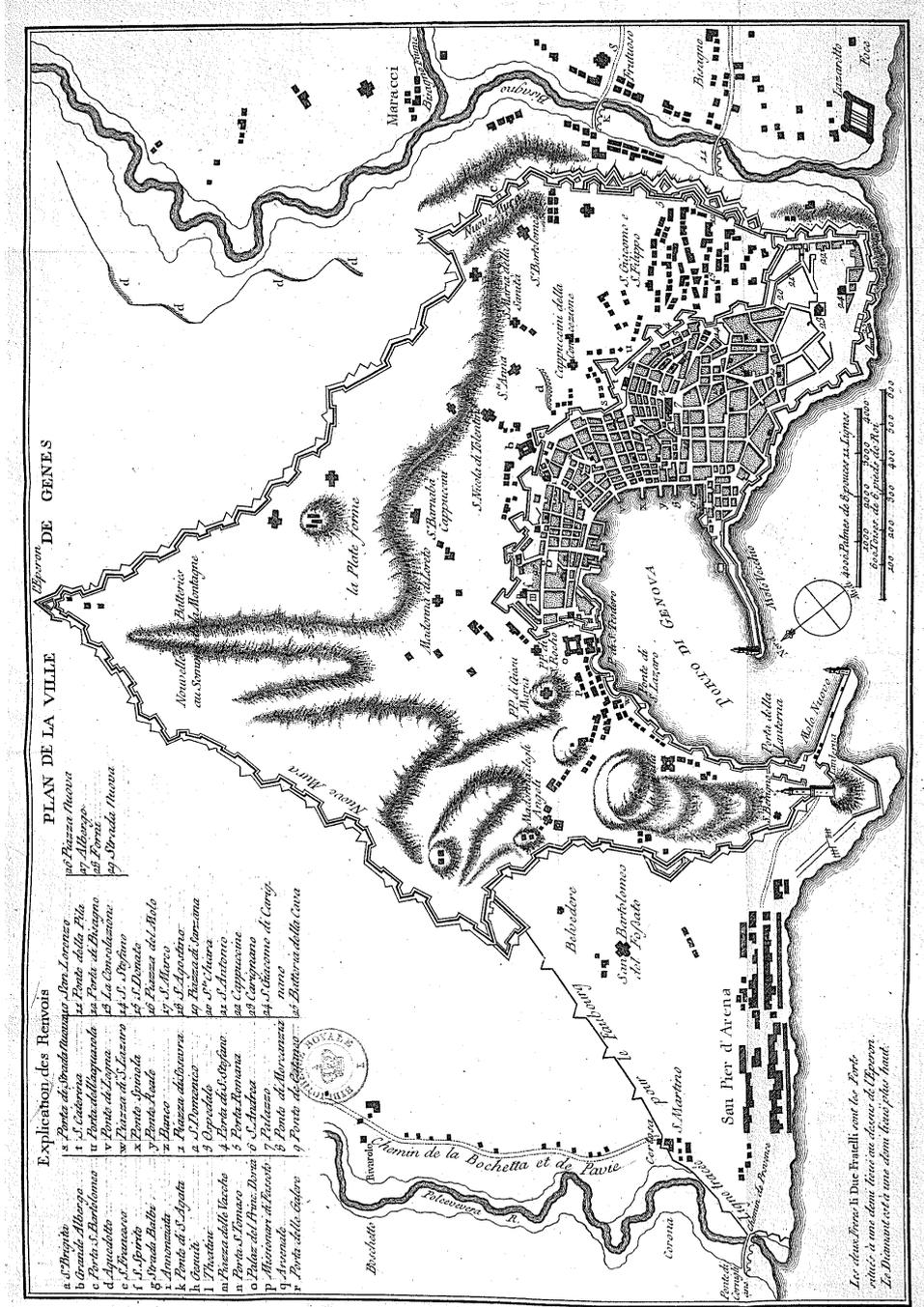


FIGURE D.5 – Plan de la ville de Gênes (vue générale), Y. Gravier, Gênes, 1833.



FIGURE D.6 – Plan de la ville de Gênes, Y.Gravier, Gênes, 1833.

Sources

Abréviations

- ASG Archivio di Stato di Genova
ASL Archivio di Stato di Lucca
AST Archivio di Stato di Torino
BRT Biblioteca Reale di Torino
BL British Library
RO Record Office
ODNB Oxford Dictionary of National Biography

Sources manuscrites, Angleterre

British Library

Althorp Papers

Add MS 75611-75642 : correspondance de Lady Spencer à Caroline Howe (1769-1793)

Add MS 75916 : lettres de Lady Spencer à son fils, George Spencer (1792).

Add MS 7537 : documents divers relatifs aux voyages de Lady Spencer sur le continent (1763-1792), non numérotés, dont :

- lettre originale de Madame de Sévigné du 24 juin 1671.
- tableau récapitulatif des visites et réceptions à Paris en 1763.
- liste de personnes rencontrées en Italie (1763 ?)
- admission de Georgiana Cavendish à l'Académie des Arcades.

Add MS 75743 : documents divers relatifs aux voyages de Lady Spencer sur le continent (1763-1792), non numérotés, dont :

- passeport signé par George Granville, comte Gower, ambassadeur et le roi de France en date du 8 août 1790 à Paris.

— invitations

Add MSS 75744 : journal de voyage de Lady Spencer (1763)

Add MS 75572 : lettres de Mrs Poyntz à sa fille, Lady Spencer (1769-1770).

Bute Papers

Add MSS 37083 vol.4. : Papiers diplomatiques de Lord Mountstuart pendant son ambassade (1780-1782), dont :

- f. 6-9 : liste des grandes charges à la cour (non datée).
- f. 14-16 : liste des dames présentées à la cour (non datée).
- f. 15 : "liste des dames qui ne vont point à la cour" (non datée).
- f. 16 : "liste des principales bourgeoises" (non datée).
- f. 31-32 : liste des personnes au service du palais royal (non datée).
- f. 71-76 : liste des "dames qui vont ou ne vont plus à la cour en raison de leur âge", note délivrée par le comte de Villanovetta, maître de cérémonie (1780).
- f. 81-82 : liste des dames au service de la cour (non datée, probablement 1780).
- f. 83-84 : liste des dames (turinoises) présentées à la cour et des dames établies depuis peu de temps à Turin (1781-1782).
- f. 85 : "note des visites que Messieurs les Envoyés et Ministres Plénipotentiaires près S. M. après les audiences de la cour" (non datée).
- f. 86-87 : liste des grandes charges à la cour (1781 ?)
- f. 88-93 : "position des maisons des chevaliers de l'ordre suprême, des ministres d'état et de toutes les dames de Turin" (non datée).
- f. 94 : copie par le comte de Villanovetta du cérémonial gouvernant la première audience à la cour de l'envoyé britannique (1780-1781).
- f. 95-99 : "Heads of the customs observed at Turin to form instructions for Lord Mountstuart's successor" (non daté).
- f. 102 : liste des grandes charges à la cour vers 1780.
- f. 105-106 : "a list of the Company invited to Lord Mountstuart's Etiquette Dinner" (2 et 7 janvier 1781).
- f. 107 : "3e et 4e Dinner for la famille Voghera" (11 et 15 janvier 1781).
- f. 109-110 : liste d'invités pour un dîner le 20 janvier 1781.
- f. 111-114 : divers listes d'invités (date non lisible).
- f. 115 : instructions relatives à la présentation formelle à la cour des voyageurs britanniques (masculins), (non datées).

- f. 116-117 : circulaire de Carlo Baldassare Francesco Perrone di San Martino, secrétaire aux affaires étrangères, adressée à tous les ministres et chargés d'affaires résidents à Turin en date du 15 février 1782.
 - f. 119-121 : "Mémoire ou état en détail de tout ce qui se rapporte à la maison de Milord Mountstuart et des usages qui y sont observés suivant les articles du mémoire donnés à Fenouil" [maître d'hôtel].
 - f. 138 : "Le très noble jeu de tarots" (liste satirique des principales dames de la noblesse par le chevalier de Lagnasco) (non daté).
 - f. 140-141 : "Bibliothèque ambulante de la noblesse complete et corrigée" (répertoire satirique dressé par le chevalier de Lagnasco), (non datée).
 - f. 142-155 : Tableau des arrivées et des départs de voyageurs britanniques (1779-1781).
- Add MS 37080, vol. 1 : principalement la correspondance de Lord Mountstuart avec Carlo Baldassare Francesco Perrone di San Martino, secrétaire aux affaires étrangères et avec le chevalier Taparelli di Lagnasco, dont
- f. 2 : Protocole relatif à la visite du duc d'York à Turin (non daté).
 - f. 22 : lettre de Carlo Baldassare Francesco Perrone di San Martino à Lord Mountstuart du 1er mars 1780 concernant le protocole à respecter pour la naissance d'un premier enfant né à Turin.
 - f. 36-96 : lettres du chevalier Lagnasco à Lord Mountstuart (1770-1783). [non numéroté :] invitation à dîner du bailli de Loras du 27 octobre 1780 adressée au Milord Mountstuart et Milady.
 - f.113 : note de Carlo Baldassare Francesco Perrone di San Martino à Lord Mountstuart du 28 octobre 1780.
 - f. 237 : lettre de demande d'une audience de congé de Lord et Lady Mountstuart adressée à la princesse de Carignan, en date du 16 novembre 1782.
 - f. 239 : réponse de la comtesse Coppa à la demande d'une audience de congé des époux Mountstuart en date du 16 novembre 1782.

Private and political correspondence de John Baker Holroyd

Add MS 61979 : journal de voyage de Lord John Holroyd, (1763-1764).

Gibbon Papers

Add MS 34886 : lettres originales adressées à Edward Gibbon, dont :

f. 102 : lettre de Dorothea Celesia à Edward Gibbon en date du 3 mai 1778.

The National Archives

SP 92 : archives des affaires étrangères, Etats de Savoie, dont :

SP 92/34-40 : correspondance avec le comte d'Essex, ministre plénipotentiaire de 1731 à 1732 et ambassadeur à Turin de 1732 à 1736.

SP 92/38-55 : correspondance avec Arthur Villetes, envoyé à Turin de 1741 à 1749.

SP 92/58-63 : correspondance avec le comte de Rochford, envoyé à Turin de 1749 à 1755.

SP 92/63 : correspondance avec le comte de Bristol, envoyé à Turin de 1755 à 1758.

SP 92/74-79 : correspondance avec William Lynch, envoyé à Turin de 1762 à 1772 et de 1774-1776.

F0 57/1 : correspondance avec les consuls à Nice (1777-1794).

F0 67/3-18 : correspondance de John Trevor au secrétaire des affaires étrangères, le marquis de Carmathen, (1783-1795).

Testaments

Prob. 11/1811/311 : testament de Mary Harcourt, *The Right Honorable Mary Dowager of Harcourt*, Canterbury, 1833.

Archives publiques locales

Bedford Record Office

West Park Archive

L 30-9-60-122-152 : lettres de Lady Polwarth à sa mère, la marchioness Grey (1778).

L 30-13-12-45-49 : lettres de Lady Polwarth à sa soeur, Jemima Robinson, Baroness Grantham (1778).

West Yorkshire Archive Service, Leeds

WYL150, Diaries (1769-1827), vol. 5 : journal de Lady Amabel Polwarth (1778).

Leceister Record Office*MSS Finch*

DG7/D1 : carnet de voyage de Lady Henrietta Pomfret.

DG 7 Bundle 37-7 : lettre non datée de Sophia Fermor (Sienna 1739) item [DG 7-D4-1 et 2 :] journaux de voyage de Lady Pomfret (1738-39)

DE 2638/42 : lettre de Mrs Sherdley au roi de Sardaigne 1772-1773.

Winchilsea Papers

DG7/Bundle 32/30 : lettres de Lord Winchelsea à sa mère, Lady Charlotte Finch (1772)

Sheffield City Archives*Erne Papers*

M-543-1 : journal de voyage de Lady Erne de Nice à Rome (1785-1786).

M-544-1-5 : lettres de Lady Rivers à Lady Erne (1786)

East Sussex Record Office

AMS 5440/113 et 5440/115-1 : lettres de Lady Foster avec Lady Sheffield (1783).

Norfolk Record Office*Gunn Papers*

WGN 3-1 : journal de voyage en Italie Mrs Anne Gunn (1792).

Manchester Central Library*Egerton Papers*

E4/96/1 : Journal de voyage du baron Grey de Wilton de Lyons à Nice et Naples (1784-1785).

E4/96/2 : Notes on places visited in Italy (1785 ?)

E4/96/4 : livre de comptes (1785-1788)

E4/96/5 : livre de comptes (1788-1788)

Library of Chatsworth*The Devonshire's Collections*

- D 11 : 8 volumes de transcriptions des journaux d'Elizabeth Foster (1782-1799), dont :
- D 11/2/1 : 1783
 - D 11/2/2 : août 1783-1784
 - D 11/2/5 : 1790-1792
- CS 5 : correspondances et journaux, dont :
- CS 5 486-1119 : correspondance de Georgiana Cavendish, duchesse de Devonshire (dont avec Lady Elizabeth Foster, Lady Spencer et la duchesse de Polignac) (1783-1792).
 - CS 5 2014 : les journaux de Lady Margaret Georgiana Spencer's journals (1764-1793), dont :
 - CS 5 2014-1-2 : 1769

Sources manuscrites, Ecosse

National Library of Scotland

Brand MSS

acc 10061 : lettres de Thomas Brand à Mrs Carr (1791).

Liston MSS

MS 5524-5527 : correspondance de Robert Liston dans le cadre de sa fonction de secrétaire de Lord Mountstuart à Turin (1782-1783).

Record Offices of Scotland

MSS Home of Wedderburn

GD 267/33/1 : journal de voyage de Mrs Home

Sources manuscrites, Italie

Archives d'Etat de Turin

Materia Politiche per rapporto all'interno

Cerimoniale mazzi 1 d'addizione, Ambasciatori e Inviati, Funzioni diverse, fascicolo 1 (77/1-16) : notes et extraits d'actes divers des maîtres de cérémonie dont :

- Regolamento concernenti gli ambasciatori, 10 mai 1715.
- Nota dei forestieri stati presentati all' corte.

- Inghilterra, Istruzioni 24 Duchess of Gloucester
- Memoria relative alla Pretensa del Barone di Choiseul, Ambasciatore di Francia a questa Corte, che non dovesse la sua Consorte essere la prima a fare la visita alla Spose, 24 juin 1772.

Contado di Nizza, mazzi 33, regg. 15

- Registre des correspondances des gouverneurs (1729-1740)
- Ordonnance de police du 1er janvier 1751 et du 1er janvier 1761.

Bibliothèque royale de Turin

Registres du cérémonial de cour, Storia Patria, 726 (XVIIe-XIXe siècles)

- Comte de Salmatoris, (1738-1758) : vol. 7
- Comte Vacca di Piozzo, (1759-1774) : vol. 8
- Comte Cravetta di Villanovetta, (1775-1795) : vol. 9

Varia 176, 1 et 2 : archives privées de la princesse de Carignan, Marie-Joséphine de Lorraine-Armagnac

Archives d'Etat de Gênes

MS 48885-48923 : lettres de Clelia Durazzo à Agostino Lomellini (1739-1741).

Archivio Storico del Comune di Genova

Fonds Brignole Sale

385-241-77 : livre de comptes d'Anna Pieri Brignole (1796-1800).

Centro di Studi e Documentazione Economica, Gênes

Archivio Doria di Montaldeo

n.816-834 : livre de comptes d'Isabella Doria Mari.

Palazzo Durazzo Pallavicini, Gênes

Fondo Grimaldi Durazzo Granada

AP II, dont :

- livres de comptes
- lettres de Claudio Fromond à Giulia Durazzo Grimaldi (1756).
- lettres de naturalistes à Clelia Durazzo Grimaldi (1793-1837).

Archivio di Stato di Lucca

Archivio Arnolfini

- N. 179, BB.2, e 9 : lettres d'Artemisia Spinola Balbi à Giovanni Attilio Arnolfini (1767).

Sources iconographiques

Bibliothèque nationale de France

Cartes et plans

- GE F Carte 5616 : carte topographique de la ville et de la campagne de Nice (1825).
 GE FF 934 (166) : carte de la ville de Turin (1781).
 GE FF Carte 10524 : carte de la ville de Gênes (1833).

Archives départementales des Alpes-Maritimes

- 01 FI 0010 : Plan de la ville de Nice (1792).

Sources imprimées

Correspondances et journaux intimes

- Earl of Bessborough, *Lady Bessborough and her circle*, Londres, John Murray, 1940.
 Violet Biddulph, *The three Ladies Waldegrave (and their mother)*, Londres, P. Davies, 1938.
 Earl of Ilchester *Henry Fox, 1st Lord Holland : His Family and Relations*, Londres, John Murray, 1920, 2 vols.
 Eleanor Butler et Sarah Ponsonby, Caroline Hamilton, *The Hamwood Papers of the Ladies of Llangellen*, éd. G.H. Bell (Travers), Londres, MacMillan, 1930.

- Charlotte Campbell Bury, *Diary illustrative of the time of George the Fourth, Comprising the Secret History of the Court During the Reigns of George III and George IV : Interspersed with Original Letters from Queen Caroline, the Princess Charlotte, and from Other Distinguished Persons*, Londres, H.Colburn, 1838-1839, 2 vols.
- W.S. Childe-Pemberton, *The Earl Bishop : The life of Frederick Hervey, the Bishop of Derry and Earl of Bristol*, Londres, Hurst et Blackett, 1924.
- Lady Mary Coke, *Letters and Journals 1756-1774*, Londres, Kingsmead Bookshops, 1970, 4 vols.
- La duchesse de Fitz-James, *Aimez-moi autant que je vous aime. Correspondances de la duchesse de Fitz-James (1757-1771)*, éd. Simon Sureauux, Vendémiaire, 2013.
- Vere Foster, *The Two Duchesses, Georgiana, Duchess of Devonshire, Elizabeth, Duchess of Devonshire : Family Correspondence of and relating to Georgiana, Duchess of Devonshire, Elizabeth, Duchess of Devonshire [and Others] 1777-1859*, Londres, Blakie & Son, 1898.
- David Garrick, *Letters of David Garrick*, Londres, éd. Little and Kahrl, 1963, 2 vols.
- Cornelia Knight, *Autobiography of Miss Cornelia Knight, Lady Companion to the Princess Charlotte of Wales*, éd. J.W. Kaye, Londres, Allen, 1861, 2 vols.
- Lady Philippina Knight, *Lady Knight's Letters from France and Italy*, éd. Lady Elliott-Drake, Londres, Arthur L. Humphreys, 1905.
- Emily Mary Lennox, *Correspondence of Emily, Duchess of Leinster (1731-1814)*, éd. Brian FitzGerald, Dublin, Irish Manuscript Commission, 1949, 3 vols.
- Mary Lepell, *Letters of Mary Lepel, Lady Hervey with a memoir*, Londres, éd. John Murray, 1821.
- S. Leslie *The Letters of Mrs Fitzherbert*, Londres, Burns Oates, 1940.
- Countess of Minto (éd.), *The Life and Letters of Sir Gilbert Elliot, first Earl of Minto*, Londres, Longsmans Green, 1874, 2 vols.
- Françoise Sorbier, *Lettres d'ailleurs (1709-1762), Lady Mary Wortley Montagu*, Paris, J.Corti, 1997.
- Maxtone Graham, *The Beautiful Mrs Graham and the Cathcart Circle*, Boston et New York, Houghton Mifflin Company, 1928.
- Henrietta Louisa Pomfret, *Correspondence between Frances, countess of Hartford, (afterwards duchess of Somerset,) and Henrietta Louisa, countess of*

- Pomfret, between the years 1738 and 1741*, Londres, R. Phillips, 1805, 3 vols.
- Maria Josepha Stanley, *The Early married life of Maria Josepha*, Londres et New York, Longsman, Green, 1899.
- Laetitia Houblon, *The Houblon Family, Its Story and Times*, Londres, Archibald Constable and Cie, 1907, 2 vols.
- Hester Thrale Piozzi, *Thraliana : the Diary of Mrs Hester Lynch Thrale (later Piozzi)*, éd. Balderston, Londres, 1942.
- Hester Thrale Piozzi, *The Piozzi Letters 1784-1791*, éd. Edward Alan Bloom, Newark, University of Delaware Press, 1989.
- Lady Mary Wortley Montagu, *The Complete Letters of Lady Mary Wortley Montagu*, éd. Robert Halsband, Oxford, Clarendon Press, 1966-1967, 3 vols.
- Salavatore Rotta, *L'illuminismo a Genova : lettere a F. Galiani di P.P. Celesia*, Florence, La nuova Italia, 1971-1973, 2 vols.
- Lady Louisa Stuart, *Lady Louisa Stuart : a Selection from Her Manuscripts*, Edimbourg, David Douglas, 1899.
- Mélanie Traversier, *Le journal d'une reine. Marie-Caroline de Naples dans l'Italie des lumières*, Cézerieu, Champ Vallon, 2017.
- Horace Walpole, *The Yale edition of Horace Walpole's Correspondence*, éd. H.S. Lewis, New Haven, Yale University Press, 1941-1983, 48 vols.

Guides et récits de voyage

- Anon., *A New Guide of London*, Londres, 1726.
- Joseph Addison, *Remarks on Several Parts of Italy for the Years 1701 and 1703*, Londres, J. Tonson, 1705.
- Michael Allen, *An English Lady in Paris. The Diary of Frances Anne Crewe, 1786*, Oxford, Stockley Publications, 2006.
- Marry Berry, *Extracts of the Journals and Correspondence from the Year 1783 to 1852*, éd. Lady Theresa Lewis, Londres, Longsmans Green, 1865, 3 vols.
- Margherita Boccapaduli, *Una marchesa in viaggio per l'Italia. Diario di Margherita Boccapaduli (1794-1795)*, Gilles Bertrand et Marina Pieretti, Rome, Viella, 2019.
- James Boswell, *Boswell on the Grand Tour : Italy, Corsica and France, 1765-1766*, éd. McGraw-Hill, The Yale editions of the private papers of James

- Boswell, New York, 1955.
- Charles Burney, *The Present State of Music in France and Italy, or the Journal of a Tour through Those Countries, Undertaken to Collect Materials for a General History of Music*, Londres, T. Beckett, 1773 (1ère éd. 1771).
- Charles de Brosses, *Lettres familières*, Paris, Dufour, 1869, 2 vols.
- François Coyer, *Voyages d'Italie et de Hollande par Monsieur l'abbé Coyer*, Paris, Duchêne, 1775, 2 vols.
- Lady Craven *A Journey through the Crimea to Constantinople in a series of Letters from Elizabeth, Lady Craven*, Londres, Robinson, 1787.
- Giovanni Gaspare Craveri, *Guida de Forastieri per la real città di Torino*, Turin, Fondazione Antonio Maria e Mariella Marocco, 1753.
- Louis Dutens, *Itinéraire des routes les plus fréquentées ou journal de plusieurs voyages aux villes principales de l'Europe*, Paris, Pissot, 1782.
- Celia Fiennes, *Through England on a Side Saddle in the Time of William and Mary*, Field and Tuer, Londres, 1888.
- Yves Gravier, *Description des beautés de Gênes et de ses environs*, Gênes, 1788 (1ère éd. 1768).
- Guillaume, *Le Guide d'Italie pour faire agréablement le voyage à Rome, Naples & autres lieux, tant par la Poste que pour les Voitures publiques*, Paris, 1775.
- J. de la Roche, *Voyage d'un amateur des arts. En Flandres, dans les Pays-Bas, en Hollande, en France, en Savoye, en Italie, en Suisse. Fait dans les années 1775, 1776, 1777 et 1778*, Amsterdam, 1783, 3 vols.
- Onorato Derossi, *Nuova guida per la città di Torino*, Turin, Imprimerie Royale, 1781.
- Joseph-Jérôme de Lalande, *Voyage d'un Français en Italie fait dans les années 1765-1766 contenant l'histoire et les anecdotes les plus singulières d'Italie & sa description; les mœurs, les usages et le gouvernement, le Commerce, la Littérature, Les arts, l'Histoire naturelle & les Antiquités; avec des jugements sur les ouvrages de Peintures; Sculptures & Architecture et les Plans de toutes les grandes villes d'Italie*, Paris, Desaint, 1769, 3 vols.
- Charles Dupaty, *Lettres sur l'Italie en 1785*, Paris, Desenne, 1797, 3 vols.
- Miss Egerton, *Diary of the Honorable Miss Egerton afterwards Marchioness of Westminster during 1787 et 1788 given an account of a Tour in France and the North of Italy*, Londres, éd. Henry Massey, 1855.
- Edward Gibbon, *Journey from Geneva to Rome*, Londres, éd. Thomas Nelson,

- 1961.
- Pierre Jean Grosley, *Observations sur l'Italie et sur les Italiens*, 1770, (1ère éd. 1764).
- Lord Herbert, *The Pembroke Papers : Letters and Diaries of Henry Tenth Earl of Pembroke and his Circle (1734-1780)*, éd. Lord Herbert, Londres, Jonathan Cape, 1950 (1ère éd. 1939), 2 vols.
- Anne Miller, *Letters from Italy : Describing the Manners, Customs, Antiquities, Paintings, &C. of that Country, in the Years MDCCLXX et MDCCLXXI : To a Friend residing in France*, Londres, éd. Edward et Charles Dilly, 1776-1777, 3 vols.
- Thomas Nugent, *The Grand Tour : a Journey through the Netherlands, Germany, Italy and France*, Londres, 1756 (1ère éd. 1749).
- William Weller Pepys, *A Later Pepys : Correspondence of Sir William Weller Pepys, Bart. Master in Chancery 1758-1825*, éd. A.C.C. Gaussen, Londres, John Lane, 1904, 2 vols.
- (Heinrich August Ottokar) Reichard, *Guide des voyageurs en Europe, avec une carte itinéraire de l'Europe et une carte de la Suisse*, Weimar, au Bureau d'industrie, 1793.
- Mariana Starke, *Travels in Italy, Between the Years 1792 and 1798; containing a View of the Late Revolutions in that Country..with Instructions for the Use of Invalids and Families*, Londres, Phillips, 1802.
- Mariana Starke, *Travels in Europe between the Years 1824 and 1828 adapted to the Use of Travellers comprising an Historical Account of Sicily*, Londres, John Murray, 1828, 2 vols.
- Mariana Starke, *Travel in Europe : for the use of travellers on the Continent and likewise in the Island of Sicily*, Paris, Galiani, 1839 (1ère éd. 1824).
- Rosalinde Rancher, *Guide des étrangers à Nice*, Nice, Société typographique, 1827.
- Sophie von la Roche, *Journal d'un voyage en France*, Saint Quentin-de-Baron, éd. de L'Entre-deux Mers, 1785.
- Sophie von La Roche, *Journal de Sophie in London 1786 : Being the Diary of Sophie von Roche*, traduit de l'allemand en anglais par Clare Williams, éd. Jonathan Cape, 1933.
- Hester Thrale Piozzi, *Mrs Hester French Journal*, New York, Haskell House, 1973.
- Hester Thrale Piozzi, *Observations and Reflections made in the course of a Journey through France, Italy and Germany*, Londres, A. Straham et T.

- Cadell, 1789, 2 vols.
- James Smith, *Sketch of a Tour on the Continent*, (1793), Londres, Longman-Hurst-Rees-Orme-J.White, 1807, 3 vols.
- Lady Elizabeth Webster, *The Journal of Elizabeth Lady Holland (1791-1811)*, éd. The Earl of Ilchester, Londres, Longmans Green, 1908.
- Arthur Young, *Travel through France during the years 1787, 1788, 1789*, (1792), éd. Miss Betham-Edwards, Londres, Bell, 1892, 3 vols.

Mémoires

- Anon., *(La) Destinée ou les mémoires d'une dame de qualité*, Auguste, 1776.
- Fanny Burney, *Diary and letters of Madame d'Arblay*, éd. Charlotte Barrett, Cambridge, Cambridge University Press, 2013, (1ère éd. 1854), 7 vols.
- Fanny Burney, *The Early Diary of Fanny Burney*, Londres, éd. George Bell, 1889, 2 vols.
- Lady Bury-Campbell, *Diary illustrative of the times of George IV*, Londres, J. Lane, 1908, (1ère éd. 1838), 2 vols.
- Charles Collé, *Journal et mémoires de Charles Collé sur les hommes de lettres, sur les ouvrages dramatiques et les événements les plus mémorables du règne de Louis XV (1748-1772)*, Paris, Imprimerie bibliographique, 1807, 3 vols.
- Charles-Philippe d'Albert Luynes, *Mémoires du duc de Luynes sur la cour de Louis XV (1735-1758)*, Paris, Firmin Didot, 1863, 17 vols.
- Marquis de Dangeau, *Journal du Marquis de Dangeau*, éd. Philippe de Courcillon, Paris, Firmin Diderot, 1858, 19 vols.
- Henriette-Marie d'Oberkirch, baronne d'Oberkirch, *Mémoires de la baronne d'Oberkirch*, éd. Comte Léonce de Montbrison, Paris, Charpentier, 1869, 2 vols.
- Stéphanie-Félicité Du Crest, comtesse de Genlis, *Mémoires inédits de Madame de Genlis : sur le XVIIIe siècle et la Révolution. De 1756 jusqu'à nos jours*, Paris, Ladvocat, 1825, 10 vols.
- Louis François Armand du Plessis, *Mémoires secrets et inédits sur les cours de France aux XVe, XVIe, XVIIe, XVIIIe siècles*, Paris, Mame et Delauney-Vallée, vol. 5, 1829.
- Louis Dutens, *Mémoires d'un voyageur qui se repose*, Londres, 1806, 2 vols.
- Augustus Hervey, *Augustus Hervey's Journal. The Adventures Afloat and Ashore of a Naval Casanova*, éd. David Erskine, Londres, Chatham Publishing,

2002.

(Mrs) Papendiek, *Court and Private Life in the time of Queen Charlotte : Being the Journals of Mrs Papendiek, Assistant Keeper of the Wardrobe and Reader to her Majesty*, éd. Mrs Vernon Delves Broughton, Londres, 1887, 3 vols.

Périodiques

The Royal Lady's Magazine and Archives of the court of Saint James, Londres, 1831, 2 vols.

The Court Journal : Court circular and Fashionable Gazette, Londres, 1833.

La Belle Assemblée, or Court and Fashionable Magazine, Londres, 1800.

Autres ouvrages publiés

Anon., *Descrizione istorica e critica dell'Italia o nuovo memorie sullo stato attuale del suo governo, delle scienze, delle arti, del commercio, della popolazione e dell'istoria naturale*, Londres, 1781, 8 vols.

Anon., *Vie privée du Maréchal de Richelieu de Soulavie*, Paris, Buisson, 2 vols.

Giuseppe Baretti, *An account of the Manners and Customs of Italy with observations on the mistakes of some Travellers, with regard to this country by Joseph Baretti*, 1769 (1ère éd.), Londres, Davies, 2 vols.

Thomas Beddoes, *Manual of Health or the Invalid Conducted Safely through the Seasons*, Londres, éd. Johnson, 1806.

Michel Buniva, *Réflexions sur les ouvrages publiés et inédits du Docteur Charles Allioni, contenant des notes sur sa vie et plusieurs établissements littéraires en Piémont*, Turin, Félix Galletti, 1810.

Baldassare Castiglione, *Le livre du courtisan*, trad.fr (1580), Paris, Le grand livre du mois, 1996.

Clemente Bondi, *Poesie*, Penada, Padoue, 1778, 2 vols.

Georgiana Cavendish, *The Sylph*, éd. Jonathan David Gross, Evanston, Northwestern University Press, 2007.

Antoine de Courtin, *Nouveau Traité de la civilité qui se pratique en France à l'usage des honnêtes gens*, Saint Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1998.

Louis Durante, *Histoire de Nice depuis sa fondation jusqu'à l'année 1792*,

- Turin, Joseph Favale, 1824.
- Erasme, *Traité de la Civilité puérile*, trad.fr (1530), Paris, Mille et une nuits, 2001.
- Lord Essex, *Young Ladies Conduct : or Rules for Education, under Several Heads ; with Instructions upon Dress, Both before and after Marriage And Advice to Young Wives*, Londres, John Brotherton, 1722.
- Carlo Goldoni, *La trilogie de la villégiature*, traduit et adapté par Myriam Tanant pour la Comédie française, Paris, Quatre vents, 2012.
- G. Gorani, *Mémoires et secrets et critiques des cours, des gouvernements, et des moeurs des principaux états de l'Italie*, Paris, Buisson, 1793, 3 vols.
- Stefano Guazzo, *La civile conversazione*, trad.fr (1574), Lyon, 1579.
- Pierre de Guibours (Père Anselme), *Histoire généalogique et chronologique de la Maison Royale de France*, Paris, Firmin-Didot, 1868, 9 vols.
- Giovanni Della Casa, *La Galatée*, trad.fr, (1558), Paris, Librairie générale française, 1991.
- Jean Rousset de Missy, *le Cérémonial diplomatique des cours d'Europe*, Amsterdam, Janssons-Wetstein-Smith-Z. Chatelain, 1745, 5 vols.
- La marquise de la Tour du Pin, *Mémoires de la marquise de la Tour du Pin*, Mercure de France : le temps retrouvé, 2003.
- R. Bisteghi, *Il gioco pratico e sieno Capitoli diversi che servono di regola ad una Raccolta di giuochi piu praticata nelle Conversazioni d'Italia*, Bologne, 1753.
- Madame du Bocage, *Recueil des œuvres de Madame du Bocage*, Lyon, Frères Périsse, 1764, 3 vols.
- Stéphanie-Félicité Du Crest, comtesse de Genlis, *De l'esprit des étiquettes de l'ancienne cour et des usages du monde de ce temps*, Paris, Mercure de France, 1996.
- William Gilpin, *Three Essays on the Picturesque ; on Picturesque Travel, and on Sketching Landscape ; to which is added a Poem, on Landscape Painting*, Londres, R. Blackmire, 1792.
- Thomas Gisborne, *Enquiry into the Duties of the Female Sex*, Londres, T. Cadell, 1797.
- Thomas Gray, *The Works of Thomas Gray in Prose and Verses*, éd. Edmund Gosse, New York, A. Armstrong, 1885, 4 vols.
- Edmund Hoyle, *A Short Treatise on the game of Whist*, Londres, 1743.
- Edmund Hoyle, *Hoyle's game improv'd : being practical treatises on the following fashionable games, viz. Whist, Quadrille, Piquet, Chess, Back-gammon,*

Cricket, Tennis, Quinze, Hazard and Lansquenet. In which are also contained the way of betting at those games...including the laws of the several games..., Londres, 1775.

Samuel Johnson, *The Letters of Samuel Johnson*, éd. Bruce Redford, Oxford, Clarendon Press, 1992, 4 vols.

François-de-Paule Latapie, *Les Éphémérides*, éd. Gilles Montègre, Paris, classique Garnier, 2017.

Louis Mille, *Le paradis des tempêtes*, Albin Michel, 1997, 2 tomes.

J.W.Oliver, *The Life of William Beckford*, Oxford, Oxford University Press, 1937 (1ère éd. 1932).

Giuseppe Parini, *Il giorno (Il Mattino, 1763) et (Il Mezzogiorno, 1765)*, éd. Francesco Reino, Milan, 1801.

Henry Swinburne, *The Courts of Europe at the close of the last Century*, Londres, Henry Colburn, 1841, 2 vols.

Pietro Verri, *A mia Figlia*, éd. Gavino Manca, Sellerio editore Palermo, 2003.

Voltaire, *Dictionnaire philosophique* (1769) in Voltaire, *Oeuvres complètes de Voltaire*, Paris, éd. Ch. Lahure et Cie, 1859.

William White, *Observations on the Use of Doctor James's powder, Emetic Tartar and Antimonial Preparations in Fevers*, Londres, éd. T.Cadell, 1774.

Bibliographie

- ABRASSART, Christophe et Magali UHL. « De l'hospitalité sociologique à l'hospitalité narrative : quels dispositifs de médiation ? » In : *Sociologies* (2018). DOI : 10.4000/sociologies.6897.
- ADAMSON, John. *The Princely Courts of Europe : Ritual, politics and culture under the Ancien Regime*. Londres : Seven Dials, 2000.
- AGORNI, Mirella. *Translating Italy for the Eighteenth-Century : British Women, Translation and Travel Writing (1739-1797)*. Londres : Routledge, 2014.
- AGULHON, Maurice. *Pénitents et Fracs-Maçons de l'ancienne Provence. Essai sur la sociabilité méridionale*. 1ère éd. 1960. Paris : Fayard, 1984.
- ANDREWS, Jonathan. « Letting Madness Range : Travel and Mental Illness c. 1700-1900 ». In : *Pathologies of Travel*. Sous la dir. de Richard WRIGLEY et Georges REVILL. Amsterdam et Atlanta : Ed. Rodopi, 2000, p. 25-88.
- ANSELL, Richard. « Foubert's Academy : British and Irish elite formation in seventeenth and eighteenth century Paris and London ». In : *Beyond the Grand Tour : Northern Metropolises and Early Modern Travel behaviour*. Sous la dir. de Rosemary SWEET, Gerrit VERHOEVEN et Sarah GOLDSMITH. Abingdon et New York : Routledge, 2017.
- ANTONELLI, Livio, dir. *La polizia in Italia nell'età moderna*. Rubettino : Soveria Manelli, 2002.
- ARIÈS, Philippe. *Essais sur l'histoire de la mort en Occident*. Paris : Seuil, 1975.
- ASHE, Katie et Kimberly JONES. *L'insociable sociabilité : résistances et résilience*. Paris : Ed. Le Manuscrit, 2017.
- AUERBACH, Erich. *Le culte des passions. Essais sur le XVIIe siècle français*. Paris : Macula, 1998.
- BAGLIANI, Francesca et al. *Architettura, governo e burocrazia in una capitale barocca. La zona di comando di Torino e il piano di Filippo Juvarra del 1730*. Turin : CELID, 2000.
- BAIRD, Rosemary. *Mistress of the House : Great Ladies and grand Houses (1670-1830)*. Londres : Weidenfeld Nicolson, 2003.
- BALANI, Donatella. *Il vicario tra città e stato : l'ordine pubblico e l'annona nella Torino del Settecento*. Turin : Deputazione subalpina di Storia Patria, 1987.

- BALLESTEROS-GORGUET, Pascale. « Caractériser le costume de cour : propositions ». In : ARIZZOLI-CLÉMENTEL, Pierre et Pascale GORGUET-BALLESTEROS. *Fastes de cour et cérémonies royales : le costume de cour en Europe 1650-1800*. Paris : Ed. Réunion des musées nationaux, 2009, p. 54-69.
- BARBARA, Doreen. *Space, Place and Gender*. (1ère éd. 1994). Minneapolis : University of Minnesota Press, 2001.
- BARBERIS, Walter, dir. *I Savoia. I secoli d'oro di una dinastia europea*. Turin : Einaudi, 2007.
- BARCLAY, Katie et Deborah SIMONTON. *Women in Eighteenth-Century Scotland : intimate, intellectual and public lives*. Farham et Burlington : Ashgate, 2013.
- BARDAZZA, Anna Maria Serralunga. *Clelia Grillo Borromeo Arese : vicende private e pubblica virtù di una celebre nobildonna nell'Italia dell'Settecento*. Biella : Eventi e progetti, 2005.
- BARELLI, Hervé. *Vieux Nice. Guide historique et architectural*. Nice : Serre Editeur, 1997.
- *Nice et son comté*. 2 vols. Nice : Mémoires millénaires, 2011.
- BARTH, Volker. « Les visites incognito à la cour des Bourbons au XVIIIe siècle ». In : *Voyageurs étrangers à la cour de France. Regards croisés (1589-1789)*. Sous la dir. de Caroline Zum KOLK et al. Rennes : Presses universitaires de Rennes, Centre de recherche du château de Versailles, 2014, p. 323-335.
- « Comme le dernier des Bourgeois. Les princes en visite incognito ». In : *Visiteurs de Versailles : voyageurs, princes et ambassadeurs*. Sous la dir. de Danielle KISLUK-GROSHEIDE et Bertrand RONDOT. ouvrage publié à l'occasion de l'exposition présentée à Versailles du 22 octobre 2017 au 25 février 2018. Paris : Gallimard, Château de Versailles, 2017, p. 256-263.
- BARTON, Susan et Allan BRODIE. *Travel and Tourism in Britain, 1700-1914 : Spa tourism*. (1ère éd. 2014). New York : Routledge, 2021.
- BASSO, Alberto. « La musica e il teatro Regio ». In : RICUPERATI, Giuseppe. *Storia di Italia : Dalla città razionale alla crisi dello Stato d'Antico Regime (1730-1798)*. Turin : Einaudi, 2004, p. 857-882.
- BATCHELOR, Jennie. *Dress, Distress and Desire : clothing and the Female Body*. Manchester : Manchester University Press, 2010.
- BATES, Richard. « The petit Tour to Spa, 1763-87 ». In : *Beyond the Grand Tour : Northern Metropolises and Early Modern Travel behaviour*. Sous la dir. de Rosemary SWEET, Gerrit VERHOEVEN et Sarah GOLDSMITH. Abingdon et New York : Routledge, 2017.
- BATTEN, Charles. *Pleasurable instruction : Form and Convention in Eighteenth Century Travel Literature*. Berkeley, Los Angeles, Londres : University of California Press, 1978.

- BAUBÉROT, Arnaud. *Histoire du naturisme. Le mythe du retour à la nature*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2004.
- BAUDINO, Isabelle. « Les filles de Dibutade : voyageuses britanniques et hiérarchie des genres picturaux en Europe au XVIIIe siècle ». In : *Avant l'Europe, l'Espace européen : le rôle des femmes*. Sous la dir. de Guyonne LEDUC et Michèle VIGNAUX. Paris : L'Harmattan, 2012, p. 51-69.
- « Les voyageuses britanniques à Paris : un point de vue féminin sur l'art ? » In : FEND, Mechhild, Melissa HYDE et Anne LAFONT. *Plumes et pinceaux, discours sur l'art en Europe (1750-1850)*. Dijon : Presses du réel/INHA, 2012, p. 82-91.
- dir. *Les voyageuses britanniques au XVIIIe siècle, l'étape lyonnaise dans l'itinéraire du Grand Tour*. Paris : L'Harmattan, 2015.
- BEAUREPAIRE, Pierre-Yves. *L'Autre et le frère. L'étranger et la Franc-maçonnerie en France au XVIIIe siècle*. Paris : Honoré Champion, 1998.
- *L'espace des franc-maçons. Une sociabilité européenne au XVIIIe siècle*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2003.
- « Le cosmopolitisme maçonnique dans les villes méditerranéennes au XVIIIe siècle ». In : *Cahiers de la Méditerranée* 67 (2003), p. 33-50.
- *L'Europe des Lumières*. Paris : Presses Universitaires de France, 2004.
- *Le mythe de l'Europe française au XVIIIe siècle*. Paris : Autrement, 2007.
- « Une pratique italienne du XVIIIe siècle : le sigisbée ». In : *Revue d'Histoire moderne et contemporaine* 54-2 (2007), p. 7-31.
- « La fabrique de la sociabilité ». In : *Dix-huitième siècle* 46 (2014), p. 47-55.
- BEAUREPAIRE, Pierre-Yves et Pierrick POURCHASSE. *Les circulations internationales en Europe (1680-1780)*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2010.
- BEIER, Lucinda. « The Good Death in Seventeenth-Century England ». In : *Death, Ritual and Bereavement*. Sous la dir. de Ralph HOULBROOKE. (1ère éd. 1989). Londres et New York : Routledge, 2021.
- BELLABARBA, Marco et Jan P. NIEDERKORN. *Le corti come luogo di comunicazione. Gli Asburgo e l'Italia (secoli XVI-XIX). Hofeals Orte der Kommunikation. Die Habsburger und Italien (16. Bis. 19.Jh.)* Bologne et Berlin : Il mulino, 2010.
- BÉLY, Lucien. *Espions et ambassadeurs*. Paris : Fayard, 1990.
- *La société des Princes (XVIe-XVIIIe siècle)*. Paris : Fayard, 1999.
- *L'art de la paix en Europe : naissance de la diplomatie européenne, XVI-XVII siècle*. Paris : Presses universitaires de France, 2007.
- BENSUADE-VINCENT, Bernadette et Christine BLONDEL, dirs. *Science et Spectacle in the European Enlightenment*. Aldershot : Ashgate, 2008.
- BERG, Maxine et Helen CLIFFORD, dirs. *Luxury and Pleasure in Eighteenth-Century Britain*. Oxford : Oxford University Press, 1999.

- BERG, Maxine et Elizabeth EGER, dirs. *Luxury in the Eighteenth-Century Debates, Desires and Delectable Goods*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2003.
- dirs. *Consumers and Luxury : Consumer Culture in Europe 1650-1850*. Manchester : Manchester University Press, 2005.
- BERMINGHAM, Ann. « The Aesthetics of Ignorance : the Accomplished Woman in the Culture of Connoisseurship ». In : *Oxford Art Journal* 16.2 (1993), p. 3-20.
- *Learning to Draw. The Cultural History of a Polite and Useful Art*. New Haven : Yale University Press, 2000.
- BERMINGHAM, Ann et John BREWER. *The Consumption of Culture, 1600-1800 : Image, Object, Text*. Londres : Routledge, 1995.
- BERNARDINI, Paola. « The Genovese are esteemed extremely cunning : relazioni diplomatiche, mercantili e culturali tra Genova e l'Inghilterra alla metà del XVIII secolo ». In : BITOSSO, Carlo et Claudio PAOLUCCI. *Genova 1746 : una città d'antico regime tra guerra e rivolta*. Gênes : Archivio di Stato di Genova, 1998, p. 709-719.
- BERRY, Helen et Elizabeth FOSTER. *The Family in Early Modern England*. (1ère éd. 2007. Cambridge : Cambridge University Press, 2010.
- BERTRAND, Gilles. « Pour une approche comparée des modes de contrôle exercés aux frontières des anciens états italiens ». In : *La mobilité des personnes en Méditerranée de l'antiquité à l'époque moderne : procédures de contrôle et documents d'identification*. Sous la dir. de Claudia MOATTI. Rome : Ecole française de Rome, 2000, p. 253-302.
- dir. *La culture du voyage : pratiques et discours de la Renaissance à l'aube du XXe siècle*. Paris : L'Harmattan, 2004.
- « Le voyage en Italie au XVIIIe siècle : problématiques et perspectives ». In : *Bulletin de l'Association des Historiens modernistes des Universités* 27 (2004), p. 27-47.
- *le Grand Tour revisité : pour une archéologie du tourisme, le voyage des Français en Italie, milieu XVIIIe siècle-début XIXe siècle*. Rome : Ecole française de Rome, 2008.
- BERTRAND, Gilles et Ilaria TADDEI, dirs. *Le déclin des rituels. Faire corps dans l'espace urbain, Italie-France-Allemagne*. Rome : Ecole française de Rome, 2008.
- BETRI, Maria Luisa et Elena BRAMBILLA, dirs. *Salotti e ruolo femminile in Italia, tra fine Seicento a primo Novecento*. Venise : Marsilio, 2004.
- BETRI, Maria Luisa et Daniela Maldini CHIARITO, dirs. *Dolce dono graditissimo. La lettera privata dal Settecento al Novecento*. Milan : Franco Angeli, 2002.
- dirs. *Scritture di desiderio e di ricordo. Autobiografie, diari, memorie tra Settecento e Novecento*. Milan : Franco Angeli, 2002.

- BETTY, Heather R. *Nervous Disease in Late Eighteenth-Century Britain*. (1ère éd. 2014). Londres : Routledge, 2016.
- BETZ, Emily. « Melancholy : the evolution of the English Malady, c. 1550-1750 ». In : *Trinity Postgraduate Review Journal* 18.1 (2019), p. 99-113.
- BIANCHI, Paola. « In cerca del Moderno. Studenti e viaggiatori inglesi a Torino nel Settecento ». In : *Revista Storica Italiana* 115.3 (2003), p. 1021-1051.
- « La corte dei Savoia : disciplinamento del servizio e delle fedeltà ». In : *I Savoia. I secoli d'oro di una dinastia europea*. Sous la dir. de Walter BARBARIS. Turin : Einaudi, 2007, p. 135-174.
- « La politica matrimoniale e rituale fra cinque e settecento ». In : *Le strategie dell'apparenza. Cerimoniali, politica e società alla corte dei Savoia in età moderna*. Sous la dir. de Paola BIANCHI et Andrea MERLOTTI. Turin : Silvio Zamorani, 2010, p. 39-72.
- « Nella specola dell'ambasciatore. Torino agli occhi di John Stuart, ed Mountstuart e Marchese di Bute (1779-1783) ». In : *Saggi in onore di Franco Rosso*. Sous la dir. de Filippo de PIERI et Edoardo PICCOLI. Macerata : Quodlibet, 2012, p. 135-160.
- BIANCHI, Paola et Andrea MERLOTTI. *Le strategie dell'apparenza. Cerimoniali, politica e società alla corte dei Savoia*. Turin : Zamorani, 2010.
- BIRKETT, Dea. *Spinsters abroad : Victorian Lady Explorers*. Oxford : B.Blackwell, 1989.
- BITOSSO, Carlo et Claudio PAOLUCCI. *Genova 1746 : una città d'antico regime tra guerra e rivolta*. Genova : Archivio di Stato di Genova, 1998.
- BIZZOCCHI, Roberto. *Cicisbei, Morale privata e identità nazionale in Italia*. Rome : Laterza & Figli, 2008.
- « Cicisbei. Italian Morality and European Values in the Eighteenth-Century ». In : *Italy's Eighteenth Century : Gender and Culture in the Age of the Grand Tour*. Sous la dir. de Paula FINDLEN, Wendy Wassyng ROWORTH et Catherine M. SAMA. Stanford : Stanford University Press, 2009.
- *Comment l'Italie inventa le mariage à trois : les sigisbéés*. Paris : Alma, 2016.
- BIZZOCCHI, Roberto et Arturo PACINI. *Sociabilità aristocratica in età moderna. Il caso genovese : paradigmi, interpretazioni e confronti*. Pise : Università di Pisa, 2008.
- BLACK, Jeremy. « The development of Anglo-Sardinian Relations in the first half of the Eighteenth Century ». In : *Studi Piemontesi* 12.1 (1983), p. 48-60.
- *Italy and the Grand Tour*. New Haven et Londres : Yale University Press, 2003.
- *The British Abroad. The Grand Tour in the eighteenth century*. (1ère éd. 1985). Strout et New York : Saint Martin's Press, 2003.
- BLODGETT, Harriet. *Centuries of female days. English women's private diaries*. Gloucester : Alan Sutton, 1989.

- BLONDEL, Madeleine. « Le récit de voyage au féminin au XVIIIe siècle ». In : *Bulletin de la société d'études anglo-américaines des XVIIe et XVIIIe siècles* 18.18 (1984), p. 103-127.
- BLUCHE, François. *Les honneurs de la cour*. T. 2 vol. (1ère éd. 1957). Paris : P.Puy, 2000.
- BOHLS, Elizabeth. *Women travel writers and the language of aesthetics 1717-1818*. Cambridge : Cambridge University Press, 1999.
- BORSAY, Peter. « The English Urban Renaissance : the development of provincial urban culture c.1680-c.1760 ». In : *Social History* 2 (5 1977), p. 581-603.
- *The English Urban Renaissance : culture and society in the provincial town*. Oxford : Clarendon Press, 1991.
- *The image of Georgian Bath, 1700-2000 : towns, heritage and history*. Oxford : Clarendon Press, 2000.
- « Urban Life and Culture ». In : *A Companion to Eighteenth-Century England*. Sous la dir. de H.T. DICKINSON. Malden : Blackwell, 2002.
- *A History of Leisure : the British experience since 1500*. London : Basingstoke, 2006.
- « Georgian Bath : a transnational culture ». In : BORSAY, Peter et Jan Hein FURNÉE. *Leisure cultures in urban Europe, c. 1700-1870. A transnational perspective*. Manchester : Manchester University Press, 2016, p. 93-116.
- BORSAY, Peter et Jan Hein FURNÉE. *Leisure cultures in urban Europe, c. 1700-1870. A transnational perspective*. Manchester : Manchester University Press, 2016.
- BORSAY, Peter et John K. WALTON, dirs. *Resorts and ports : European seaside towns since 1700*. Bristol : Channel View Publications, 2011.
- BOTARO, Mario et Mario PATERNOSTRO. *Storia del teatro a Genova*. Genova : Esagraph, 1982.
- BOTTARO, Alain. *Les sources de l'histoire du comté de Nice à l'Archivio di Stato de Turin, Ancien Régime (1388-1792)*. Nice : Association de sauvegarde du patrimoine écrit des Alpes-Maritimes, 2008.
- « La présence britannique à Nice sous l'Ancien Régime ». In : *Recherches régionales des Alpes-Maritimes et des contrées limitrophes* 197 (2011), p. 5-17.
- « La villégiature anglaise et l'invention de la Côte d'Azur ». In : *In Situ* 24 (2014). [En ligne].
- BOUDARD, René. *Gênes et la France dans la seconde moitié du XVIIIe siècle*. Paris : Mouton, 1962.
- BOUQUET, Thérèse. *Storia del teatro regio*. Turin : Cassa di Risparmio, 1976.
- BOURDIEU, Pierre. *La distinction : la critique sociale du jugement*. Paris : Editions du minuit, 1979.

- BOURGUINAT, Nicolas. *Le voyage au féminin, perspectives historiques et littéraires (XVIIIe-XXe)*. Strasbourg : Presses Universitaires de Strasbourg, 2008.
- « Bibliographie du voyage des femmes françaises et britanniques en Italie, 1770-1861 ». In : *Revue Genre et Histoire* 9 (2011). URL : <http://journals.openedition.org/genrehistoire/1461>.
- *Et in Arcadia Ego... Voyages et séjours de femmes en Italie, 1770-1870*. Montrouge : Editions du Bourg, 2017.
- BOUTIER, Jean. « Le Grand Tour : une pratique d'éducation des noblesses européennes (XVIe-XVIIIe siècles) ». In : *Bulletin de l'Association des Historiens Modernistes des Universités* 27 (2004), p. 7-21.
- « Le Grand Tour des Élités Britanniques dans l'Europe des Lumières : la réinvention permanente des traditions ». In : *Le chemin, la route, la voie. Figures de l'imaginaire occidental à l'époque moderne*. Sous la dir. de Marie-Madeleine MARTINET et al. Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005, p. 225-242.
- « Compétence internationale, émergence d'une "profession" et circulation des savoirs : le tuteur aristocratique dans l'Angleterre du XVIIe siècle ». In : *Saperi in movimento*. Sous la dir. de Maria Pia PAOLI. Pise : Edizioni della Normale, 2009, p. 149-177.
- « Le Grand Tour : la noblesse européenne à Versailles ». In : *Voyageurs étrangers à la cour de France. Regards croisés (1589-1789)*. Sous la dir. de Caroline Zum KOLK et al. Rennes : Presses universitaires de Rennes, Centre de recherche du château de Versailles, 2014, p. 238-239.
- BOYER, Marc. *Histoire de l'invention du tourisme, XVIe-XIXe siècles : origine et développement du tourisme dans le sud-est de la France*. La Tour d'Aigues : Editions de l'Aube, 2000.
- *L'hiver dans le midi. L'invention de la Côte d'Azur, XVIIe-XXIe siècles*. (1ère éd. 2002). Paris : L'Harmattan, 2009.
- BRACKEN, Susan, Andrea GALDY et Adriana TURPIN, dirs. *Women Patrons and Collectors*. Cambridge : Cambridge University Press, 2011.
- BRAHIMI, Denise. *L'Oued et la zaouia : lectures d'Isabelle Eberhardt*. Alger : Office des publications universitaires, 1983.
- BRAINARD, Ingrid. « New dances for the Ball. The Annual Collections of France and England in the Eighteenth-Century ». In : *Early Music* 3.4 (1986), p. 164-174.
- BRAMBILLA, Elena. *Sociabilità e relazioni femminili nell'Europa moderna : Temi e saggi*. Milan : Franco Angeli, 2013.
- BRESC, Henri, Fabrice ALMEIDA et Jean-Michel SALLMANN. *La circulation des élites européennes : entre histoire des idées et histoire sociale*. Paris : Seli Arslan, 2002.

- BREWER, John. *The Pleasures of the Imagination : English Culture in the Eighteenth Century*. Londres : Harpers Collins, 1997.
- BREWER, John et Roy PORTER, dirs. *Consumption and the World of Goods*. Londres : Routledge, 1993.
- BRIZAY, François. *Touristes du Grand Siècle : le voyage d'Italie au XVIIIe siècle*. Paris : Belin, 2006.
- BROCHER, Henri. *Le rang et l'étiquette*. Paris : Félix Alcan, 1934.
- BROOKE, John. *King George III*. Londres : Constable, 1972.
- BUCHHOLZ, Robert O. *The Augustan Court : Queen Anne and the Decline of Court Culture*. Stanford : Stanford University Press, 1993.
- BUCK, Anne. *Dress in Eighteenth-Century England*. Londres : B.T. Batsford, 1979.
- BUIE, Diane. « Prescription for Melancholy : a Succession of Easy Company ». In : *Les enjeux thérapeutiques et esthétiques de la sociabilité*. Sous la dir. d'A. COSSIC-PÉRICARPIN et H. DACHEZ. Paris : Ed. Le manuscrit, 2013, p. 105-129.
- BURKARDT, Albrecht, Gilles BERTRAND et Yves KRUMENACKER, dirs. *Commerce, voyage et expérience religieuse (XVIe-XVIIIe siècle)*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2007.
- BUSH, M.L., dir. *The English Aristocracy : A Comparative Synthesis*. Manchester : Manchester University Press, 1986.
- BUZARD, James. « The Grand Tour and after ». In : *The Cambridge Companion to Travel Writing*. Sous la dir. de Peter HULME et Tim YOUNGS. Cambridge : Cambridge University Press, 2002, p. 37-51.
- CALYTE, Aurélie Chatenet. « Pour paraître à la cour : les habits de Marie-Fortunée d'Este, princesse de Conti (1731-1803) ». In : *Apparence(s)* 4 (2012).
- CAMPBELL, Peter et Chantal GRELL. « La cour et les modèles de pouvoir : bilan historiographique ». In : *The Court in Europe*. Sous la dir. de Marcello FANTONI. Rome : Bulzoni Editore, 2012, p. 175-192.
- CANNADINE, David. *Class in Britain*. (1ère éd. 1998). Londres : Penguin Books, 2000.
- CANNON, John. *Aristocratic Century. The Peerage of Eighteenth-Century England*. Cambridge : Cambridge University Press, 1984.
- CAPDEVILLE, Valérie et Alain KERHERVÉ, dirs. *British Sociability in the Long Eighteenth-Century. Challenging the Anglo-French connection*. Woodbridge : Boydell Press, 2019.
- CARLOTTI-DAVIER, Isabelle Eve. « Les voyageuses britanniques à Nice de la fin du XVIIIe siècle au début du XXe siècle : un espace relationnel à dimensions multiples ». In : *Cahiers de la Méditerranée* 94 (2017), p. 305-330.

- « La réception des voyageuses britanniques à la cour de Savoie au XVIII^e siècle : un accueil au service de la diplomatie ? » In : *Studi Piemontesi* L.fasc.1 (2021), p. 153-163.
- CARTER, Philip. *Men and the Emergence of politeness, Britain 1660-1800*. (1^{ère} éd. 2001). Londres : Routledge, 2014.
- CASTELLUCCIO, Stéphane. *Le commerce du luxe à Paris au XVII^e et XVIII^e siècles. Echanges nationaux et internationaux*. Bern : Peter Lang, 2009.
- CASTLE, Terry. *Masquerade and Civilization : The Carnavalesque in Eighteenth-Century English Culture*. Stanford : Stanford University Press, 1986.
- CAVALLO, Guglielmo et Roger CHARTIER, dirs. *Histoire de la lecture dans le monde occidental*. Paris : Éditions du Seuil, 1997.
- CAVANNA, Maristella Ciappina. « Brignole Sale ». In : *Dizionario degli Italiani*. Sous la dir. de Raffaele ROMANELI. 110 t. vol.14. Rome : Istituto della enciclopedia italiana, 1972.
- « Marcello Durazzo ». In : *Dizionario degli Italiani*. Sous la dir. de Raffaele ROMANELI. 110 t. Vol. 42. Rome : Istituto della enciclopedia italiana, 1993.
- CAVAZZA, Marta. « Between Modesty and Spectacle : Women and Science in Eighteenth-Century ». In : *Gender and Culture in the Age of the Grand Tour*. Sous la dir. de Paula FINDLEN, Wendy Wassyng ROWORTH et Catherine M. SAMA. Stanford : Stanford University Press, 2009, p. 275-302.
- CHABAUD, Gilles et al. *Les guides imprimés du XVI^e au XXI^e siècle : villes, paysages, voyages*. Paris : Belin, 2000.
- CHAFFANJON, Arnaud. *La marquise de Sévigné et sa descendance*. Paris : Henri Lefebvre, 1962.
- CHALUS, Elaine. « Cette fusion annuelle : Cosmopolitanism and Identity in Nice c.1815-1860 ». In : *The Urban History Journal* 41.4 (2014), p. 606-626.
- CHAPMAN, Alice et Jane STABLER. *Unfolding the South. Nineteenth-Century Women and Artists in Italy*. Manchester : Manchester University Press, 2002.
- CHAPMAN, Caroline et Jane DORMER. *Elizabeth and Georgiana*. Londres : John Murray, 2002.
- CHAPRON, Emmanuelle. « Avec bénéfice d'inventaire ? Les lettres de recommandation aux voyageurs dans l'Europe du XVIII^e siècle ». In : *Mélanges de l'École française à Rome, Italie et Méditerranée modernes et contemporaines* 122-2 (2010), p. 431-453.
- CHARD, Chloe. *Pleasure and Guilt on the Grand Tour : Travel Writing and Imaginative Geography*. Manchester : Manchester University Press, 1999.
- CHARLE, Christophe. *Le temps des capitales culturelles, XVII^e-XX^e siècles*. Seyssel : Champ Vallon, 2009.
- CHARTIER, Roger. *Cultural History. Between Practices and Representations*. Cambridge : Polity Press-Cornell University Press, 1988.

- CHARTIER, Roger. « Pouvoirs et limites de la représentation ». In : *Annales* 49.2 (1994), p. 407-418.
- « Pouvoirs et limites de la représentation : sur l'oeuvre de Louis Marin ». In : *Annales* 49.2 (1994), p. 407-418.
- « La nouvelle histoire culturelle existe-t-elle ? » In : *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* 31 (2003). DOI : 10.4000/ccrh.291.
- CLARK, Peter. *British Clubs and Societies, 1500-1800 : the Origins of Associational World*. Oxford : Clarendon Press, 2007.
- CLAYDON, Tony. *Europe and the making of England 1660-1760*. New York Cambridge : Cambridge University Press, 2007.
- COHEN, Michèle. *Fashioning Masculinity : National Identity and Language in the Eighteenth Century*. Londres et New York : Routledge, 1996.
- COLEMAN, Deirde. *Maiden Voyages and Infant Colonies. Two Women's Travel Narratives of the 1790s*. Londres : Cassel, 1999.
- *Women Writing Home, 1700-1920. Female correspondance across the British Empire*. T. 1 et 2. Londres : Cassel, 1999.
- COLLEY, Linda. *Britons. Forging the Nation, 1707-1837*. (1ère éd. 1992). New Haven : Yale University Press, 2009.
- COLOMB, Clarissa. « City of Pleasure ou ville des plaisirs ? Urban leisure culture exchanges between England and France through travel writing (1700-1820) ». In : *Leisure cultures in urban Europe c. 1700-1870. A transnational perspective*. Sous la dir. de Peter BORSAY et Jan Hein FURNÉE. Manchester : Manchester University Press, 2016, p. 210-233.
- COLTURATO, Annarita. « Musica e cerimoniale nel Settecento ». In : *Le strategie dell'apparenza. Cerimoniali, politica e società alla corte dei Savoia in età moderna*. Sous la dir. de Paola BIANCHI et Andrea MERLOTTI. Turin : Silvio Zamorani, 2010, p. 167-201.
- « 'A memorable era in the instrumental music of this kingdom' : Piemontese Musicians in London in the latter half of the Eighteenth Century ». In : *Turin and the British in the Age of the Grand Tour*. Sous la dir. de Paola BIANCHI et Karin WOLFE. Cambridge : Cambridge University Press, 2017.
- « Non nisi grandia canto : Feste teatrali e spettacoli d'occasione alla corte sabauda nel secondo Settecento ». In : *Serenata e Feste teatrale in Eighteenth-Century Europe*. Sous la dir. d'Isrkrena YORDANOVA et Paolagiovanni MAIONE. Vienne : Hollitzer Verlag, 2018, p. 357-382.
- COLTURATO, Annarita et Andrea MERLOTTI, dirs. *La festa teatrale nel Settecento. Dalle corte di Vienna alle Corte d'Italia*. Lucques : Libreria Italiana Musicale, 2011.
- COMPAN, André. *Histoire de Nice et de son comté*. (1ère éd. 1973). Nice : Serre, 2012.

- COQUERY, Natacha. « La boutique dans le paysage urbain à Paris d'après les guides du XVIII^e siècle ». In : CHABAUD, Gilles et al. *Les guides imprimés du XVI au XX^e siècle : villes, paysages, voyages*. Paris : Belin, 2000, p. 419-429.
- COQUERY, Nathalie. *L'hôtel aristocratique : le marché du luxe à Paris au XVIII^e siècle*. Paris : PUPS, 1998.
- CORBIN, Alain. *Le territoire du vide*. Paris : Champs Histoire, 1988.
- *Le ciel et la mer*. Paris : Flammarion, 2014.
- CORBIN, Alain et Hélène RICHARD. *La mer : terreur et fascination*. Paris : Éditions du Seuil, 2011.
- CORNAGLIA, Paola. « Il teatro della Corte e del Cerimoniale : il Palazzo Reale ». In : *Le strategie dell'apparenza. Cerimoniali, politica e società alla corte dei Savoia in età moderna*. Sous la dir. de Paola BIANCHI et Andrea MERLOTTI. Turin : Silvio Zamorani, 2010, p. 147-166.
- CORP, Edward. « The Court of Turin and the English Succession, 1712-1720 ». In : *Turin and the British in the Age of the Grand Tour*. Sous la dir. de Paola BIANCHI et Karin WOLFE. Cambridge : Cambridge University Press, 2017.
- COSANDEY, Fanny. *Le rang. Préséances et hiérarchies dans la France d'Ancien Régime*. Paris : Gallimard, 2016.
- COSSIC, Annick. *Bath au XVIII^e siècle : les fastes d'une cité palladienne*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2000.
- « Fashionable Disease in Spa Towns in Georgian Bath : Fiction and the Emergence of a new British Model of Spa Sociability ». In : *Journal of Eighteenth-Century Studies* 40.4 (2017), p. 537-553.
- COSSIC-PÉRICARPIN, Annick. « Competing models of sociability : Smollett's repossession of a British ailing body ». In : *British Sociability in the Long Eighteenth-Century. Challenging the Anglo-French connection*. Sous la dir. de Valérie CAPDEVILLE et Alain KERHERVÉ. Woodbridge : Boydell Press, 2019, p. 127-144.
- COSSIC-PÉRICARPIN, Annick et Emyrs D. JONES, dirs. *La représentation et la réinvention des espaces de sociabilité*. Paris : Ed. Le Minuit, 2021.
- COWAN, Brian. « Celebrity, Politics and Sociability in Post-Revolutionary England ». In : *L'insociable sociabilité : résistances et résilience*. Sous la dir. de Katie ASHE et Kimberley JONES. Paris : Ed. Le manuscrit, 2017, p. 165-190.
- CRAIG, Calhoun. *Habermas and the Public Sphere*. Cambridge : MIT Press, 1992.
- CRAVERI, Beneditta. « Salons francesi e salotti italiani : proposito di confronto ». In : BETRI, Maria Louisa et Elena BRAMBILLA. *Salotti e ruolo femminile in Italia, tra fine Seicento a primo Novecento*. Venise : Marsilio, 2004, p. 539-543.

- CUNNINGHAM, Andrew et Roger FRENCH, dirs. *The Medical Enlightenment of the Eighteenth Century*. Cambridge : Cambridge University Press, 1990.
- D'ALESSANDRO, Lucio, Félix Labrador ARROYO et Pasquale ROSSI, dirs. *Siti Reali in Europa. Una storia del territorio tra Madrid e Napoli*. Naples : Suor Orsola Benincasa, 2014.
- D'ENTRÈVES, Pietro Passerin. « Il cerimoniale della caccia al cervo ». In : *Le strategie dell'apparenza. Cerimoniali, politica e società alla corte dei Savoia in età moderna*. Sous la dir. de Paola BIANCHI et Andrea MERLOTTI. Turin : Silvio Zamorani, 2010, p. 167-201.
- D'EZIO, Marianna. « Literary and Cultural Intersections between the British and Italian Women Writers and Salonnières during the Eighteenth Century ». In : *Readers, Writers, Salonnières. Female networks in Europe, 1700-1900*. Sous la dir. d'Hilary BROWN et Gillian DOW. Bern : Peter Lang, 2011, p. 11-30.
- « European Women Writers and Salonnières as Cultural Mediators in the Age of the Grand Tour ». In : *Intermédiaires culturels*. Sous la dir. de Vanessa ALAYRIC-FIELDING et Ellen R. WELCH. Paris : Honoré Champion, 2015, p. 201-222.
- DANIEL. *Le siècle des Lumières en province. Académies et académiciens provinciaux 1680-1789, 2 vols*. Paris-La Haye : Mouton, 1978.
- DAVIES, Adrian. *The Quakers in English Society, 1655-1725*. Oxford : Clarendon Press, 2000.
- DECOURCELLE, Jacques. *La condition des juifs de Nice aux 17e et 18e siècles*. Paris : Presses universitaires de France, 1923.
- DELON, Michel, dir. *Dictionnaire européen des Lumières*. Paris : Presses universitaires de France, 1997.
- DELORMEAU, Charles. « Le protestantisme à Nice au XIXe siècle ». In : *Nice Historique* 4 (1991), p. 143-157.
- DELORMEAU, Charles et Robin AVILLACH. « Les cimetières anglais à Nice ». In : *Nice Historique* 4 (1991), p. 167-176.
- DEMANGEOT, Anne. « Les Anglais à Nice pendant la Paix d'Amiens 1802-1803 ». In : *Recherches régionales des Alpes-Maritimes et des Contrées limitrophes* 197 (2011), p. 24-27.
- DERRIDA, Jacques. *De l'hospitalité*. Paris : Calmann-Lévy, 1997.
- DETIS, Elizabeth, dir. *Images de l'altérité dans l'Europe des Lumières. Self and Other in Enlightenment Europe*. Montpellier : Presses de l'Université de Montpellier, 2000.
- DICKINSON, H.T. *A Companion to Eighteenth-Century England*. Malden : Blackwell, 2002.
- DOIG, Kathleen Hardesty et Felicia Burger STUZER, dirs. *Women, Gender and Disease in Eighteenth-Century England and France*. Newcastle Upon Tyne : Cambridge Scholars Publishing, 2014.

- DOLAN, Brian. *Ladies of the Grand Tour*. Londres : Harper et Collins, 2001.
- DONATO, Maria Pia. « I salotti Romani del Settecento : il ruolo femminile tra politica e cultura ». In : BETRI, Maria Louisa et Elena BRAMBILLA. *Salotti e ruolo femminile in Italia, tra fine Seicento a primo Novecento*. Venise : Marsilio, 2004, p. 125-152.
- *Sudden Death. Medicine and Death in Eighteenth-Century Rome*. (1ère éd. 2014). Londres et Rome : Routledge, 2016.
- DOUCET, Marie-Chantal. *Solitude et sociétés contemporaines : une sociologie clinique de l'individu et du rapport à l'autre*. Québec : Presses universitaires du Québec, 2007.
- DUBOST, Jean-Pierre. « Les étrangers à Paris au siècle des Lumières ». In : *La ville promise. Mobilité et accueil à Paris*. Sous la dir. de Daniel ROCHE. Paris : Fayard, 2000, p. 221-290.
- DUINDAM, Jeroen. *Myths of Power, Norbert Elias and the Early Modern European Court*. Amsterdam : Amsterdam University Press, 1995.
- *Vienna and Versailles : the Courts of Europe's Dynastic Rivals, 1550-1780*. Cambridge : Cambridge University Press, 2003.
- DURAZZO, Angela Valenti. *I Durazzo : Da Schiavi a dogi della Repubblica di Genova*. Roccafranca : La compagnia della Stampa Massetti Rodella, 2004.
- ELIAS, Norbert. *La civilisation des mœurs*. trad. fr. (1ère éd. 1939). Paris : Calmann-Lévy, 1973.
- *La société de cour*. trad. fr. (1ère éd. 1969). Paris : Calmann-Lévy, 1974.
- ELIZABETH EGER Grant Charlotte, Cliona O'Gallchoir. *Women, Writing, and the Public Sphere*. Cambridge : Cambridge University Press, 2001.
- ELLIS, Markman. « Tea-table, Women and Gossip in early modern England ». In : *British Sociability in the Long Eighteenth-Century. Challenging the Anglo-French connection*. Sous la dir. de Valérie CAPDEVILLE et Alain KERHERVÉ. Woodbridge : Boydell Press, 2019, p. 69-88.
- ELME, Peter et Ole Peter GRELL. *Health, disease and social society in Europe. A source book*. Oxford : Oxford University Press, 2004.
- ERIC HASSLER, Anna Motta et, dir. *Noblesses et villes de cour en Europe (XVIIe-XVIIIe siècles). La ville de résidence princière, observatoire des identités nobiliaires à l'époque moderne*. Genève : Droz, 1978.
- ERICKSON, Amy Louise. *Women and Property in Early Modern England*. Londres et New York : Routledge, 1993.
- FABRICANT, Carole. « The Literature of domestic Tourism and the Public Consumption of private property ». In : *The New Eighteenth-Century : Theory, Politics and English Literature*. Sous la dir. de Laura BROWN et Felicity NUSSBAUM. New York : Routledge, 1787, ?- ?
- FARA, Patricia. *Pandora's Breeches : Women, Science and Power in the Enlightenment*. Londres : Pimlico, 2004.

- FARINELLA, Calogero. « La "Nobile Servitu". Donne e cicisbei nel salotto Genovese del Settecento ». In : BETRI, Maria Luisa et Elena BRAMBILLA. *Salotti e Ruolo femminile in Italia tra fine Seicento e primo Novecento*. Venise : Marsilio, 2004, p. 265-287.
- « Note su socialità aristocratica a Genova e cicisbeismo nel Settecento ». In : BIZZOCCHI, Roberto et Arturo PACINI. *Sociabilità aristocratica in età moderna. Il caso genovese : paradigmi, interpretazioni e confronti*. Pise : Università di Pisa, 2008, p. 43-72.
- FELDMAN, Paula. *Pandora's Breeches : Women, Science and Power in the Enlightenment*. Londres : Pimlico, 2004.
- FELICIANGELI, Daniel. « Le développement de Nice au XVIIIe siècle ». In : *Annales de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Nice* 19 (1973), p. 53-67.
- FERRONE, Vicente. *La nuova Atlantide e i Lumi. Politica e scienza nel Piemonte di Vittorio Amedeo III*. Turin : Meynier, 1988.
- FERRONE, Vincenzo et Daniel ROCHE. *Le monde des Lumières*. Paris : Fayard, 1999.
- FINDLEN, Paula. « Women on the verge of Science : Aristocratic Women and Knowledge in Early-Century Italy ». In : KNOT, Sarah et Barbara TAYLOR. *Women, Gender and Enlightenment*. Houndsmill : Palgrave Macmillan, 2005, p. 97-194.
- FINDLEN, Paula, Wendy ROWORTH et Catherine M. SAMA. *Italy's Eighteenth Century : Gender and Culture in the Age of the Grand Tour*. Stanford : Stanford University Press, 2009.
- FOREMAN, Amanda. *Georgiana, Duchess of Devonshire*. (1ère éd. 1998). Londres : Harper-Collins Publishers, 1999.
- FORMICA, Marina, Andrea MERLOTTI et Anna Maria RAO, dirs. *La città nel Settecento*. Rome : ESL, 2014.
- FOSSAT, Florence. « Le comte Hilarion Spitalieri de Cessole (1776-1845) ». In : *Cahiers de la Méditerranée* 5.1 (1997), p. 131-142.
- FOSTER, Shirley. *Across New Worlds. Nineteenth-Century Women Travellers and their Writings*. New York : Harvester Wheatsheaf, 1990.
- FRANÇOIS-JOSEPH. *L'individu et la famille dans les sociétés urbaines anglaise et française (1720-1780)*. Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2007.
- GAILLE-NIKODIMOV, Marie. « L'hospitalité privée au fondement des dialogues ». In : MONTANDON, Alain. *Espaces domestiques et privés de l'hospitalité*. Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise Pascal, 2000, p. 11-32.
- GALLO, Marzia Cataldi. *Arte e lusso della seta a Genova dal'500 a 700'*. Turin : U. Allemandi, 2000.
- « Storia del costume, storia dell'arte e norme suntuarie ». In : *Disciplinare il lusso. La legislazione in Italia e in Europa tra Medioevo ed Età Moderna*.

- Sous la dir. de M.G. MUZZARELLI et A. CAMPANINI. Rome : Carucci, 2003, p. 183-202.
- GARMS-CORNIDES, Elisabeth. « Essiste un Grand Tour al femminile ? » In : *Altrove. Viaggi di donne dall'Antichità al Novecento*. Sous la dir. de Dinora CORSI. Rome : Viella, 1999, p. 175-200.
- GARNIER, Guillaume. « Le voyage de Mrs Cradock en France (1783-1786) : salubrité et conditions de sommeil ». In : *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest* 121-3 (2014), p. 29-41.
- GASPERONI, Giuseppe. *Giuseppina di Lorena, principessa di Carignano*. Turin : Paravia, 1938.
- GAUDE-FERRAGU, Murielle et Cécile VINCENT-CASSY, dirs. *La dame de coeur. Patronage et mécénat religieux des femmes de pouvoir dans l'Europe des XIVe et XVIIe siècles*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2016.
- GAUTHIER, Laure et Mélanie TRAVERSIER, dirs. *Mélodies urbaines : la musique dans les villes d'Europe (XVIe-XIXe siècle)*. Paris : PUPS, 2008.
- GIARRIZZO, Giuseppe. *Massoneria e illuminismo nell'Europa dell'Settecento*. Venise : Marsilio, 2014.
- GIESEY, Ralph E. *The Royal Funeral Ceremony in Renaissance France*. Genève : Librairie E. Droz, 1960.
- GILROY, Amanda. *Romantic Geographies : discourses of travel, 1775-1844*. Manchester : Manchester University Press, 2000.
- GIRON-PANEL, Caroline. « La musica ha la sua propria sede in questa città : histoire urbaine et espaces musicaux à Venise, 1600-1797 ». In : *Mélodies urbaines : la musique dans les villes d'Europe (XVIe-XIXe siècles)*. Sous la dir. de Laure GAUTHIER et Mélanie TRAVERSIER. Paris : PUPS, 2008, p. 67-80.
- GIROUARD, Mark. *Life in the English Country House : A Social and Architectural History*. New Haven et Londres : Yale University Press, 1978.
- GIUSEPPE. *Dalla città razionale alla crisi dello Stato d'Antico Regime (1730-1798)*. Turin : Einaudi, 2002.
- GLOVER, Katherine. *Elite Women and Polite Society in Eighteenth-Century Scotland*. Woodbridge : The Boydell Press, 2011.
- GOFFMAN, Erving. *Role Distance, in his encounters : two studies in the Sociology of Interaction*. Indianapolis : Bobbs-Merrill, 1961.
- GOLDSMITH, Sarah. « The Social Challenge : Northern and Central European societies on the eighteenth-century aristocratic Grand Tour ». In : *Beyond the Grand Tour : Northern Metropolises and Early Modern Travel Behaviour*. Sous la dir. de Gerrit Verhoeven ROSEMARY SWEET et Sarah GOLDSMITH. Londres et New York : Routledge, 2017.

- GOODMAN, Dena. « Public Sphere and Private Life : towards a Synthesis of Current Historiographical Approaches to the Old Regimes ». In : *History and Theory* 31 (1992), p. 2-20.
- GORGUET-BALLASTEROS, Pascale. « Petite étude du grand habit à travers les mémoires quittancés de la comtesse d'Artois (1773-1780) ». In : *Apparence(s)* 6 (2015).
- GOTMAN, Anne. « Le système domestique à l'épreuve de l'hospitalité : asymétrie des positions ou égalité ? » In : *Espaces domestiques et privés de l'hospitalité*. Sous la dir. d'Alain MONTANDON. Clermont-Ferrand : Presses universitaires Blaise Pascal, 2000, p. 335-350.
- GOVONI, Paola. *Un pubblico per la scienza. La divulgazione scientifica nell'Italia in formazione*. Rome : Carocci, 2007.
- GOWING, Laura, Michael HUNTER et Miri RUBIN, dirs. *Love, Friendship and faith in Europe, 1300-1800*. New York : Palgrave Macmillan, 2005.
- GOWMAN, Angus. « The problem of Early Modern Melancholy ». In : *Past and Present* 191 (2006), p. 77-120.
- GRACIOSO, Elisabetta. « Presenze femminili : fuori e dentro l'Arcadia ». In : BETRI, Maria Louisa et Elena BRAMBILLA. *Salotti e ruolo femminile in Italia, tra fine Seicento a primo Novecento*. Venise : Marsilio, 2004, p. 67-92.
- GRANT, Sarah. *Female Portraiture and Patronage in Marie Antoinette's Court. The Princess of Lamballe*. Abingdon : Routledge, 2018.
- GRASSI, Marie-Claire. « Sous l'ombre de mon toit : l'hospitalité dans le manuel de civilité d'Antoine de Courtin ». In : *L'hospitalité au XVIIIe siècle*. Sous la dir. d'Alain MONTANDON. Clermont Ferrand : Presses universitaires Blaise Pascal, 2000, p. 11-21.
- GRAZIANI, Antoine-Marie. *L'histoire de Gênes*. Paris : Fayard, 2009.
- GREIG, Hannah. *The Beau Monde*. Oxford : Oxford University Press, 2013.
- GRENDI, Edoardo. « Ipotesi per lo studi della socialità nobiliare genovese ». In : *Quaderni Storici* 102 (1999), p. 733-748.
- GRIFFEY, Erin. *Henrietta Maria : Piety, Politics and Patronage. Women and Gender in the Early Modern World*. (1ère éd. 2008). Abingdon : Routledge, 2016.
- GUILCHER, Goulven. « Naissance et développement du guide de voyage imprimé : du guide unique à la série, une stratégie de conquête des lecteurs ? » In : *Les guides imprimés du XVIe au XXe siècle : villes, paysages, voyages*. Sous la dir. de Gilles CHABAUD et al. Paris : Belin, 2000, p. 81-93.
- GUILCHER, Jean-Michel. *La contredanse et les renouvellements de la danse française*. Paris et La Haye : Mouton et Cie, 1969.
- *La contredanse, un tournant dans l'histoire de la danse française*. Paris : EHESS, 2003.

- HABERMAS, Jürgen. *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*. trad. fr. (1ère éd. 1962). Paris : Payot, 1988.
- HAGGERTY, George. *Horace Walpole's Letters : Masculinity and Friendship in Eighteenth-Century*. New Brunswick : Bucknell University Press, 2011.
- HANNA, Maria. *The theme of "departure" in Women's Travel Narratives, 1600-1900 : taking leave of oneself*. Nice : E.Mellen Press, 1997.
- HANNAM, June, Ann HUGHES et Pauline STRAFFORD. *British Women's history*. Manchester : Manchester University Press, 1996.
- HANS, Nicholas Adolph. *New Trends in Education in the Eighteenth Century*. Londres : Routledge, 1993.
- HANSEN, Mascha. « Medicinal Sociability : British Bluestockings and the Continental Spa ». In : *British Sociability in the European Enlightenment. Cultural Practices and Personal Encounters*. Sous la dir. de Sebastian DOMSCH et Mascha HANSEN. Londres : Palgrave Macmillan, 2020.
- « Medicinal Sociability : British Bluestockings and the Continental Spa ». In : *British Sociability in the European Enlightenment. Cultural Practices and Personal Encounters*. Sous la dir. de Sebastian DOMSCH et Mascha HANSEN. Griefswald : Palgrave Macmillan, 2021.
- HAYDON, Clare. *Anti-Catholicism in eighteenth century England (c.1740-80) : A Political and Social Story*. Manchester : Manchester University Press, 1993.
- HAYNES, Clare. « A Trial for the Patience of Reason ? Grand Tourists and Anti-Catholicism after 1745 ». In : *Eighteenth-Century Studies* 2 (2010), p. 195-208.
- HAZARD, Paul. *La crise de la conscience européenne : 1680-1715*. Paris : Gallimard, 1961.
- HEAL, Felicity. « The Idea of Hospitality in Early Modern England ». In : *Past and Present* 102.1 (1984), p. 66-93.
- *Hospitality in Early Modern England*. Oxford : Clarendon Press, 1990.
- HEARD, Elizabeth J. *Experimentation on the English stage, 1695-1708*. 1ère éd. 2008. Londres et New York : Routledge, 2016.
- HELLER, Benjamin. « Leisure and the use of domestic space in Georgian London ». In : *The Historical Journal* 53.3 (2010), p. 414-445.
- HELLER, Deborah. *Bluestocking Now! The evolution of a social role*. Farnham : Ashgate, 2015.
- HELLMAN, Mimi. « Furniture, Sociability and the Work of Leisure in Eighteenth-Century France ». In : *Eighteenth-Century* 32 (1999), p. 414-445.
- HEMBRY, Phyllis. *The English Spa, 1560-1815 : A Social History*. Londres : The Athlone Press, 1990.

- HERBERT, Amanda. « Gender and Space : Space, Sociability and Self at British Health Spas, 1640-1714 ». In : *Journal of Social History* 43.2 (2009), p. 361-383.
- *Female Alliances : Gender, Identity, and Friendship in Early Modern Britain*. New Haven : Yale University Press, 2014.
- HIGHFILL, P.H., Kalman A. BURNIN et Edward A. Langhans (ÉD.) *A Biographical Dictionary of Actors, Actresses, Musicians, Dancers, Managers, and Other Stage Personnel in London (1660-1800)*. 15 vols. Carbondale et Edwardsville : Southern Illinois University Press, 1975-1994.
- HILAIRE-PÉREZ, Liliane. *L'expérience de la mer*. Paris : S.Arlan, 1996.
- HILL, Patricia Kneas. *The Oglethorpe Ladies*. Atlanta : Cherokee Publishing Company, 1977.
- HODGSON, Barbara. *Les Aventurières XVIIe-XIXe siècle. Récits de femmes voyageuses*. Paris : Seuil, 2002.
- HOFFMAN, Paul. *La femme dans la pensée des Lumières*. Paris : Éditions Ophrys, 1977.
- HORNSBY, Clare. *The impact of Italy : the Grand Tour and beyond*. Londres : British School at Rome, 2000.
- HOULBROOKE, Ralph, dir. *Death, Ritual, and Bereavement*. (1ère éd. 1989). Londres et New York : Routledge, 2021.
- HUME, Robert D. *Italian Opera in Late Eighteenth-Century London*. T. 1. Oxford : Oxford University Press, 1995.
- HUNT, Margaret. *Women and the Enlightenment*. New York : Routledge, 1984.
- *The Middling sort : Commerce, Gender and the Family in England, 1680-1780*. Berkeley et Los Angeles : University of California, 1996.
- INGAMELLS, John. *A Dictionary of British and Irish Travellers in Italy, 1701-1800*. New Haven : Yale University Press, 1997.
- ISNARD, Roger. « Les Anglais à Nice ». In : *Nice Historique* (1985), p. 103-119.
- JACOB, W.M. *The Clerical Profession in the Long Eighteenth-Century*. Oxford : Oxford University Press, 2007.
- JACOBSEN, Helen. « Les ambassadeurs européens à Versailles ». In : *Visiteurs de Versailles : voyageurs, princes et ambassadeurs*. Sous la dir. de Danielle KISLUK-GROSHEIDE et Bertrand RONDOT. ouvrage publié à l'occasion de l'exposition présentée à Versailles du 22 octobre 2017 au 25 février 2018. Paris : Gallimard, Chateau de Versailles, 2017, p. 114-129.
- JOHNSON, Rachel. « Now the scene appears chang'd : Amabel Countess de Grey, Lifecycles and the Visitor Experience of English Watering Places, 1775-1826 ». In : *Journal of the Social History Society* 13.2 (2016), p. 174-194.
- KANTOROWICZ, Ernst. *The King's Two Bodies. A Study in Medieval Political Theology*. Princeton : Princeton University Press, 1957.

- KATHRYN. *Our own Fair Lady. Nineteenth-Century Women's Travel Writing and Italy, 1800-1844*. New York : Peter Lang, 2007.
- KINSLEY, Zoe. *Women writing the Home Tour, 1682-1812*. Aldershot : Ashgate, 2008.
- KISLUK-GROSHEIDE, Danielle et Bertrand RONDOT. « Versailles et ses visiteurs ». In : *Visiteurs de Versailles : voyageurs, princes et ambassadeurs*. Sous la dir. de Danielle KISLUK-GROSHEIDE et Bertrand RONDOT. ouvrage publié à l'occasion de l'exposition présentée à Versailles du 22 octobre 2017 au 25 février 2018. Paris : Gallimard, Chateau de Versailles, 2017.
- dirs. *Visiteurs de Versailles : voyageurs, princes et ambassadeurs*. ouvrage publié à l'occasion de l'exposition présentée à Versailles du 22 octobre 2017 au 25 février 2018. Paris : Gallimard, Chateau de Versailles, 2017.
- KLEIN, Lawrence. *Shaftesbury and the culture of Politeness*. Cambridge : Cambridge University Press, 1994.
- « Gender and the Public/Private distinction in the Eighteenth-Century England : Some questions about the Evidence and Analytic Procedure ». In : *Eighteenth-Century Studies* 29 (1995), p. 97-109.
- KLOVER, Katherine. *Elite women and Polite Society in Eighteenth-Century Scotland*. Woodbridge : Boydell Press, 2011.
- KNIF, Henry. *Gentlemen and Spectators : Studies in Journals, Opera and the Social Scene in Late Stuart London*. Helsinki : Finnish Historical Society, 1995.
- KNOPPER, Françoise et Alain RUIZ. *Les voyageurs européens sur les chemins de guerre et de paix du temps des Lumières au début du XIXe siècle*. Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux, 2006.
- KNOTT, Sarah et Barbara TAYLOR. *Women, Gender and the Enlightenment*. (1ère éd. 2005). New York : Palgrave Macmillan, 2007.
- KOLK, Caroline Zum. « L'historiographie de la cour de France ». In : *The court in Europe*. Sous la dir. de Marcello FANTONI. Rome : Bulzoni Editore, 2012, p. 89-106.
- « Paris et Versailles dans le récit de voyage de Sophie von La Roche : un regard féminin sur la cour et la société française à l'aube de la Révolution ». In : *Voyageurs étrangers à la cour de France. Regards croisés (1589-1789)*. Sous la dir. de Caroline Zum KOLK et al. Rennes : Presses universitaires de Rennes, Centre de recherche du château de Versailles, 2014, p. 259-274.
- KOLK, Caroline Zum et Kathleen WILSON-CHEVALIER, dirs. *Femmes à la cour de France. Charges et fonctions (Xve-XIXe)*. Villeneuve d'Ascq : Septentrion, 2018.
- KOLK, Caroline Zum et al., dirs. *Voyageurs étrangers à la cour de France. Regards croisés (1589-1789)*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, Centre de recherche du château de Versailles, 2014.

- KORTE, Barbara. *English Travel Writing from Pilgrimages to Postcolonial Explorations*. New York : St Martin's Press, 1957.
- KOSELLEK, Reinhart. *Le règne de la critique*. trad.fr. Paris : Payot, 1978.
- LANE, Joan. *A Social History of Medicine. Health, Healing and Disease in England, 1750-1950*. (1ère éd. 2001). Londres et New York : Routledge, 2016.
- LANGFORD, Paul. *A Polite and Commercial People*. Oxford : Clarendon Press, 1990.
- *Public and propertied Englishmen, 1689-1798*. Oxford : Oxford University Press, 1991.
- « British Politeness and the Progress of Western Manners : an Eighteenth-Century Enigma ». In : *Transactions of the Royal Historical Society* 7 (1997), p. 53-72.
- « The uses of Eighteenth-Century Politeness ». In : *Transactions of the Royal History Society* 12 (2002), p. 311-331.
- LANOE, Catherine, Mathieu da VINHA et Bruno LAURIOUX, dirs. *Cultures de cour, cultures du corps, XIVE-XVIIIe siècles*. Paris : PUPS, 2011.
- LEBRUN, François. *Se soigner autrefois : médecins, saints et sorciers au XVIIe et XVIIIe siècles*. Paris : Éditions du Seuil, 1993.
- LEDUC, Guyonne et Michèle VIGNAUX. *Avant l'Europe, l'espace européen : le rôle des femmes*. Paris : L'Harmattan, 2013.
- LEEDS, Eric. *The Mind of the Traveller. From Gilgamesh to Global Tourism*. New York : Basic Books, 1991.
- LILTI, Antoine. *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIIIe siècle*. Paris : Fayard, 2005.
- « Le concert au salon : musique et sociabilité à Paris au XVIIIe siècle ». In : *Espaces et lieux de concert en Europe, 1700-1900 : architecture, musique et société*. Sous la dir. de Patrice Veit et Michael Werner HANS ERICH BÖDEKER. Berlin : Berliner Wissenschafts Verlag, 2008, p. 147-182.
- *Figures publiques. L'invention de la célébrité (1750-1850)*. Paris : Fayard, 2014.
- LINON-CHIPON, Sophie, Véronique MAGRI-MOURGUES et Sarga MOUSSE, dirs. *Miroirs de texte : récits de voyage et intertextualité*. Lewiston : Publications de la Faculté de lettres, arts et sciences humaines, 2007.
- LLINARES, Sylviane. « Voyage par mer et tourisme aristocratique au XVIIIe siècle ». In : *Revue Histoire, Economie et Société* 2 (2009), p. 15-35.
- LOIR, Christophe et Laurent TURCOT, dirs. *La promenade au tournant des XVIIIe et XIXe siècles : Belgique, France, Angleterre*. Bruxelles : Ed. de l'Université de Bruxelles, 2011.
- LOUGEE, Carolyne. *Le Paradis des femmes : Women, Salons and Social Stratification in the 17th-Century France*. (1ère éd. 1956). Princeton : Princeton University Press, 1976.

- LOUISE, Mary. *Imperial eyes : Travel Writing and Transculturation*. Londres : Routledge, 1992.
- MACZAK, Antoni. *Travel in Early Modern Europe (trad. angl.)* Cambridge : Polite Press, 1995.
- MADIGNIER, Mirabelle. « Conversazioni, salons et sociabilités intellectuelles informelles à Rome et à Florence ». In : *Naples, Rome, Florence : une histoire comparée des milieux intellectuels italiens, XVIIe-XVIIIe siècles*. Sous la dir. de Brigitte Main et Antonella Romano JEAN BOUTIER. Rome : Ecole française de Rome, 2013, p. 575-598.
- MALCOM, Andrews. *The Search of the Picturesque : Landscape Aesthetics and Tourism in Britain, 1760-1800*. Stanford : Stanford University Press, 1989.
- MANSEL, Philip. *Dress to rule : Royal and Court Costume from Louis XIV to Elizabeth II*. New Haven et Londres : Yale University Press, 2005.
- MARCENARO, Giuseppe. *Genova e le sue storie*. Milan : Bruno Mandadori, 2004.
- MARCIL, Yasmine. *La fureur des voyages : les récits de voyage dans la presse périodique 1750-1789*. Paris : H. Champion, 2006.
- MARIN, Louis. *Le portrait du roi*. Paris : Ed. de Minuit, 1981.
- MARTIN, E. et Susan PICKFORD. *Travel Narratives in Translation, 1750-1830 : Nationalism, Ideology and Gender*. Routledge : New York et Londres, 2012.
- MARTIN, Joanna. *Wives and daughters : Women and Children in the Georgian Country House*. Londres : Hambledon et London, 2004.
- MARTINET, Marie-Madeleine et al., dirs. *Le chemin, la route, la voie : figures de l'imaginaire occidental à l'époque moderne*. Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2005.
- MAUSS, Marcel. *Essai sur le don. Sociologie et anthropologie*. Paris : Calmann-Lévy, 1997.
- MCDOWELL, Linda. *Gender, Identity and Place : Understanding Feminist Geographies*. Cambridge : Polite Press, 1999.
- MCKENZIE, Precious. « A Protestant in Foreign Catholic and Muslim Spaces : The Turkish Embassy Letters of Lady Mary Wortley Montagu ». In : *Travel, Discovery, Transformation : culture and civilization*. Sous la dir. de Gabriel R. RICCI. New Brunswick : Routledge, 2014.
- MCVEIGH, Simon. « Felice Giardini. A violonist in Late Eighteenth-Century London ». In : *Music and Letters* 64.3-4 (1983), p. 162-172.
- MERLOTTI, Andrea. « Note sulla sociabilità aristocratica nell'Italia del Settecento : I "Casini de' Nobili" ». In : BARBARISI, Gennero et al. *L'Amabil rito. Cultura e società nella Milano del Parini*. Bologne : Cisalpino, 2000, p. 45-69.
- « Il Caso Dunand : vitalità e insidie della sociabilità nella Torino di Alfieri (1772-1777) ». In : *Alfieri e suo tempo*. Sous la dir. de M. CERRUTI, M. CORSI et B. DANNA. Florence : Olschki, 2003, p. 131-177.

- MERLOTTI, Andrea. « Corte e città in una capitale dell'assolutismo. L'immagine di Torino nella letteratura del Settecento ». In : *La città nel Settecento*. Sous la dir. de M. FORMICA, A. MERLOTTI et A. RAO. Rome : ESL, 2004, p. 247-267.
- « Salotti in una città cosmopolita. Gentildonne e conversazioni nella Torino del secondo Settecento ». In : *Salotti e ruolo femminile in Italia, tra fine Seicento a primo Novecento*. Sous la dir. de Maria Louisa BETRI et Elena BRAMBILLA. Venise : Marsilio, 2004, p. 189-212.
- « Una 'muta fedeltà' : le cerimonie di baciavano fra Sei e Ottocento ». In : *Le strategie dell'apparenza. Cerimoniali, politica e società alla corte dei Savoia in età moderna*. Sous la dir. de Paola BIANCHI et Andrea MERLOTTI. Turin : Silvio Zamorani, 2010, p. 91-131.
- « Il y a ici quelque étiquette ? Cerimonie e sociabilità per la visita di Giuseppe II a Torino nel 1769 ». In : *La festa teatrale nel Settecento. Dalle corte di Vienna alle Corte d'Italia*. Sous la dir. d'Annarita COLTURATO et Andrea MERLOTTI. Lucques : Libreria Italiana Musicale, 2011, p. 155-171.
- « Una corte itinerante. Tempi e luoghi della corte sabauda da Vittorio Amedeo II a Carlo Alberto ». In : *Architettura e città negli Stati Sabaudi*. Sous la dir. de F. de PIERI et E. PICCOLI. Macerata : Quolibet, 2012.
- « Il pranzo 'en famille' : pubblico e privato alla corte sabauda del Settecento ». In : *La tavola di corte fra Cinque e Settecento*. Sous la dir. d'Andrea MERLOTTI. Rome : Bulzoni, 2013, p. 287-314.
- dir. *La tavola di corte fra Cinque e Settecento*. Rome : Bulzoni, 2013.
- « La corte Sabauda e le sue residenze fra Sei e Settecento ». In : *Siti Reali in Europa. Una storia del territorio tra Madrid e Napoli*. Sous la dir. de F. Labrador Arroyo L. D'ALESSANDRO et P. ROSSI. Naples : Suor Orsola Benincasa, 2014, p. 173-184.
- « La cour de Savoie (XVII-XVIIIe siècles). Pratiques et modèles ». In : *Revue d'histoire de la diplomatie* 3 (2014), p. 251-268.
- « The British and Freemasonry in Eighteenth-Century Turin ». In : *Turin and the British in the Age of the Grand Tour*. Sous la dir. de Paola BIANCHI et Karin WOLFE. Cambridge : Cambridge University Press, 2017.
- MERTON, Robert King. *Science, Technology and Society in Seventeenth Century England*. New York : H. Fertig, 1993.
- MESSBARGER, Rebecca. *The Century of Women : Representations of Women in Eighteenth-Century Italian public discourse*. Toronto : Toronto University Press, 2002.
- MIDDLETON, Dorothy. *Victorian Lady Travellers*. Londres : Routledge, 1965.
- MILLS, Sarah. *Discourses of differences. Analysis of women's travel writings and colonialism*. Londres : Routledge, 1991.

- « Written on the Landscape : Mary Wollstonecraft's letters written during a short residence in Sweden, Norway and Denmark ». In : *Romantic Geographies : Discourses of Travel, 1775-1844*. Sous la dir. d'Amanda GILROY. Manchester : Manchester University Press, 2000, p. 19-33.
- MILNER-GIBSON, Gery et Francis Macauley CAMPBELL. *The Inscription in the Old British Cemetery of Leghorn*. Livourne : R.Giusti, 1906.
- MONICAT, Bénédicte. *Itinéraires de l'écriture au féminin : voyageuses du 19e siècle*. Amsterdam et Atlanta : Rodopi, 1996.
- MONK, Wiston Francis. *Britain in the Western Mediterranean*. Londres : Hutchinson's University Library, 1953.
- MONTANDON, Alain. *Politesse et savoir-vivre*. Paris : Anthropos : diff. Économica, 1997.
- *Espaces domestiques et privés de l'hospitalité*. Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise Pascal, 2000.
- *L'hospitalité au XVIIIe siècle*. Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise Pascal, 2000.
- MONTÈGRE, Gilles. *La Rome des Français au temps des Lumières. Capitale de l'antique et carrefour de l'Europe (1769-1791)*. Rome : Ecole française de Rome, 2011.
- MORI, Jennifer. « Hosting the Grand Tour : Civility, Enlightenment and Culture, c. 1740-1790 ». In : *Educating the Child in Enlightenment Britain : Beliefs, Cultures, Practices*. Sous la dir. de M. HILTON et J. SHEFRIN. Londres : Routledge, 2009, p. 6-14.
- MOSSER, Françoise. *Les intendants des finances au XVIIIe siècle : les Lefèvre d'Ormesson et le "département des impositions" (1717-1777)*. Genève : Droz, 1978.
- MOULINIER, Jacques et Catherine UNGAR. *Maisons et palais du Vieux-Nice*. Nice : Institut d'études niçoises, 2004.
- MYERS, Silvia. *The Bluestocking Circle : Women, Friendship and the Life of the mind in Eighteenth-Century England*. Oxford : Clarendon Press, 1990.
- NEALE, R.S. *Bath 1680-1850 : A Social History or a Valley of Pleasure, yet a Sink of Iniquity*. Londres : Routledge, 1981.
- NEVEJANS, Pierre. « Recevoir et se mouvoir. La gestuelle dans la réception diplomatique ». In : *Revue d'histoire et d'iconologie* 5 (2015), p. 32-50.
- NEWMAN, Gerald. *The rise of English Nationalism : a Cultural History 1740-1830*. New York : Saint Martin's Press, 1987.
- NUSSBAUM, Felicity. « Eighteenth Women's autobiographical subject Commonplaces ». In : *The Private Self : Theory and Practice of Women's Autobiographical Writings*. Sous la dir. de Shari BENSTOCK. Londres : The University of North Carolina Press, 1988, p. 147-171.

- ORBAN, Muriel A. *La religion des aristocrates dans le comté de Nice et les Alpes-Maritimes au XIXe siècle*. Nice : Culture Sud, 2010.
- ORESKO, Robert. « The Sabaudian Court, 1563-c.1750 ». In : ADAMSON, John. *The Princely Courts in Europe : Ritual, politics and culture under the Ancien Régime*. Londres : Seven Dials, 2000.
- ORR, Clarissa Campbell. *Queenship in Britain, 1660-1837 : Royal Patronage, Court Culture and Dynastic Politics*. Manchester : Manchester University Press, 2002.
- PAMPARATO, Francesco Gianazzo di. *Famiglie e palazzi. Delle campagne piemontesi a Torino capitale barocca*. Turin : Paravia, 1997.
- PAPAGNA, Elena. « Cerimoniale e cerimonie di corte nel Settecento napoletano ». In : *Cerimoniale di Borbone di Napoli (1734-1805)*. Sous la dir. d'Attilio ANTONELLI. Naples : Prismi, 2017, p. 109-126.
- PARREAUX, André. *La société anglaise de 1760 à 1810*. Paris : Presses Universitaires de France, 1966.
- PASCALIS, Sandra. « Vers une urbanisation des loisirs aristocratiques : la promenade urbaine comme lieu d'interprétation des loisirs de la cour dans la France du XVIIIe siècle et du XIXe siècle ». In : *Divertissements et loisirs dans les sociétés urbaines à l'époque moderne et contemporaine*. Sous la dir. de Robert BECK et Anne MADOEUF. Tours : Presses universitaires François-Rabelais, 2005, p. 45-60.
- PEARSON, Jacqueline. *Women's Reading in Britain : a dangerous recreation, 1750-1835*. Cambridge : Cambridge University Press, 1999.
- PECK, Linda Levy. *Consuming Splendor : Society and Culture in Seventeenth-Century England*. Cambridge : Cambridge University Press, 2005.
- PÉREZ-HILAIRE, Liliane, Fabien SIMON et Marie-Thébaud SORGER, dirs. *L'Europe des Sciences et des techniques nouvelles : un dialogue des savoirs, XVe-XVIIIe siècle*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2016.
- PERROT, Michelle. « Sortir ». In : *Histoire des femmes en Occident. Tome IV. Le XIXe siècle*. Sous la dir. de Michelle PERROT et Geneviève FRAISSE. Paris : Plon, 1991, p. 467-494.
- « Histoire des femmes, histoire du genre ». In : *Travail, genre et sociétés* 1.31 (2014), p. 29-33.
- PETER, Cécile. « Les voyages de la reine Christine de Suède en France (1656-1658) : regards croisés ». In : *Voyageurs étrangers à la cour de France. Regards croisés (1589-1789)*. Sous la dir. de Caroline Zum KOLK et al. Rennes et Versailles : Presses universitaires de Rennes et Centre de recherche du château de Versailles, 2014, p. 211-228.
- PETERSON, Jeanne. « No Angels in the house : The Victorian Myth and the Paget Women ». In : *American Historical Review* 3.89 (1984), p. 677-708.

- PICARD, Louis-Frédéric-Marie. « Thomas Sydenham : sa vie, son oeuvre ». Dijon, 1889.
- PICCOLI, Edoardo. « Never a more favorable reception than in this present juncture : British Residents and Travellers in and about Turin, 1747-48 ». In : *Turin and the British in the Age of the Grand Tour*. Sous la dir. de Paola BIANCHI et Karin WOLFE. Cambridge : Cambridge University Press, 2017.
- PIERI, F. de et E. PICCOLI, dirs. *Architettura e città negli Stati Sabaudi*. Macerata : Quodlibet, 2012.
- PINE-COFFIN, Richard Sydney. *Bibliography of British and American Travellers in Italy to 1860*. T. 1 et 2. Florence : L.S. Olchski, 1974.
- PINTUS, Isabelle. *L'aristocratie anglaise à Nice à la belle époque (1880-1914)*. Nice : Atlantis édition, 2000.
- PISETZKY, Rosita. *Storia del costume in Italia, vol. 4*. Milan : Istituto Editoriale Italiano, 1967.
- PLANTÉ, Christine. *L'épistolaire, un genre féminin ?* Paris : H. Champion, 1998.
- POETE, Marcel. *La promenade à Paris au XVIIIe siècle. L'art de se promener. Les lieux de promenades dans la ville et ses environs*. Paris : Armand Collin, 2018.
- POHL, Nicole et Betty A. SCHELLENBERG. « Sarah Scott, Elizabeth Montagu, and the Familiar Letter in Dialogue ». In : *Women, Gender and the Print Culture in Eighteenth-Century England. Essays in the Memory of Betty Rizzo*. Sous la dir. de Temma BERG et Sonia KANE. Plymouth : Lehigh University Press, 2013, p. 123-144.
- POPIEL, Jennifer. *Rousseau's daughters : Domesticity, Education and Autonomy in Modern France*. Durham : University of New Hampshire Press, 2008.
- PORTER, Roy. *English Society in the 18th century*. (1ère éd. 1982). Londres : Penguin Books, 1991.
- *Disease, Medicine and Society in England (1550-1860)*. Cambridge : Cambridge University Press, 1995.
- *Bodies Politic : Disease, Death and Doctors in Britain 1650-1900*. Londres : Reaktion Books, 2001.
- « Death and The Doctors in Georgian England ». In : *Death, Ritual and Bereavement*. Sous la dir. de Ralph HOULBROOKE. (1ère éd. 1989). Londres et New York : Routledge, 2021.
- PORTER, Roy et George Sébastien ROUSSEAU. *Gout : the Patrician Malady*. New Haven et Londres : Yale University Press, 1998.
- *Doctor of Society : Thomas Beddoes and the sick trade in late Eighteenth-Century*. Londres et New York : Routledge, 2016.
- PORTER, Roy et Georges VIGARELLO. « Corps, santé et maladie ». In : *Histoire du Corps. 1. De la Renaissance aux Lumières*. Sous la dir. de Georges VIGARELLO. Paris : Éditions du Seuil, 2005, p. 335-372.

- POULOT, Dominique. « Les origines d'un modèle touristique : les médiations du Grand Tour hier et aujourd'hui ». In : *Ethnologes* 38 (1996), p. 85-105.
- PRENDERGAST, Amy. *Literary Salons across Britain and Ireland in the long Eighteenth-Century*. New York : Palgrave Macmillan, 2015.
- PRUDENT, Philippe. « La Rome des Britanniques dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Voyageurs et résidents à l'épreuve de la ville éternelle ». Thèse de doct. Grenoble : Université de Grenoble Alpes, 2020.
- PUNCUH, Dino. *Archivio dei Durazzi, marchesi di Gabiano*. Gênes : Storia Patria, 1781.
- QUERIOS, Katya Mattoso de. *L'Angleterre et le Monde : XVIIIe-XXe siècle*. Paris : L'Harmattan, 1999.
- QUICHERAT, J. *L'histoire du costume depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du XVIIIe siècle*. Paris : Hachette, 1875.
- RAGGIO, Osvaldo. *Storia di una passione : cultura aristocratica e collezionismo alle fine dell'ancien regime*. Venise : Marsilio, 2000.
- « Variazioni sul gusto francese. Consumi di cultura a Genova nel Settecento ». In : *Quaderni Storici* 115 (2004), p. 161-191.
- REINERI, Maria Teresa. *Anne Marie d'Orléans. Regina di Sardegna Duchessa di Savoia*. Turin : Centro di Studi Piemontesi, 2006.
- REQUEMORA-GROS, Sylvie. « Sophie de Hanovre, princesse incognito à la cour "arche de Noé" ». In : *Voyageurs étrangers à la cour de France*. Sous la dir. de Caroline Zum KOLK et al. Rennes et Versailles : Presses universitaires de Rennes et Centre de recherche du château de Versailles, 2014, p. 229-237.
- REVAUGER, Cécile et Jacques LEMAIRE, dirs. *Les femmes et la franc-maçonnerie, XVIIIe et XIXe siècles*. Bruxelles : La pensée et les hommes, 2011.
- RIBEIRO, Aileen. *Dress in Eighteenth-Century Europe, 1715-1789*. New York : Holmes et Meier Publishers, 1979.
- RICALDONE, Luisa. « Presenze femminile nella cultura Torinese ». In : RICUPERATI, Giuseppe. *Storia di Italia : Dalla città razionale alla crisi dello Stato d'Antico Regime (1730-1798)*. Turin : Einaudi, 2004, p. 962-977.
- RICCI, Gabriel R., dir. *Travel, Discovery, Transformation : culture and civilization*. New Brunswick : Routledge, 2014.
- RICE, Geoffrey. « An aspect of European diplomacy in mid-Eighteenth Century : The Diplomatic Career of the Fourth Earl of Rochford at Turin ». Thèse de doct. Canterbury, Nouvelle-Zélande : Université de Canterbury, 1973.
- RICUPERATI, Giuseppe. « Periodici eruditi, riviste e giornali di varia umanità delle origine a metà Ottento ». In : ROSA, Alberto Asor. *Litteratura italiana : Il letterato e le istituzioni*. vol. 1. Turin : Einaudi, 1982, p. 920-944.
- RICUPERATI, Giuseppe et Luca PRESTIA. « La corte di un sovrano discusso ». In : RICUPERATI, Giuseppe. *Storia di Italia : Dalla città razionale alla crisi dello Stato d'Antico Regime (1730-1798)*. Turin : Einaudi, 2004, p. 581-587.

- RIZZO, Betty. *Companions without vows. Relationships among Eighteenth-Century British Women*. Athens : Georgia University Press, 1994.
- ROBERT MAYERT, Henri Dorvil et, dir. *Problèmes sociaux et interventions sociales : théories et méthodologies de la recherche*. (vol.3). Sainte Foy : Presses de l'Université du Québec, 2007.
- ROBINSON, Jane. *Wayward Women : a Guide to Women Travellers*. (1ère éd. 1990). Oxford : Oxford University Press, 2001.
- ROCCIA, Rosanna. « Per cittadini e forastieri ». In : *La città raccontata : Torino e le sue guide tra Settecento e Novecento*. Sous la dir. de Rosanna ROCCIA et Costanza Roggero BARDELLI. Turin : Archivio storico della città di Torino, 1997, p. 25-82.
- ROCHE, Daniel. *La culture des apparences. Une histoire du vêtement XVIIe-XVIIIe siècle*. Paris : Fayard, 1989.
- « Logeurs et hôteliers ». In : *La ville promise. Mobilité et accueil à Paris (fin XVIIe-début XIXe siècle)*. Sous la dir. de Daniel ROCHE. Fayard : Paris, 2000.
- *Humeurs vagabondes : de la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*. Paris : Fayard, 2003.
- ROGERS, Katherine. *Feminism in Eighteenth-Century England*. Londres : The Harvester Press Limited, 1982.
- ROGERS, Rebecca et Françoise THÉBAUD. « Editorial ». In : *Clio. Femmes, genre, histoire* 28 (2008).
- ROMANELI, Raffaele, dir. *Dizionario degli Italiani*. 110 t. Rome : Istituto della enciclopedia italiana.
- ROSA, Alberto Asor. *Literatura italiana*. 16 vol. Turin : Einaudi, 1982-2000.
- ROTHWELL, James. « Silver from London and Turin : Diplomacy by Display and George Hervey, Earl of Bristol, Envoy Extraordinary to the Court of Savoy, 1755-58 ». In : *Turin and the British in the Age of the Grand Tour*. Sous la dir. de Paola BIANCHI et Karin WOLFE. Cambridge : Cambridge University Press, 2017, p. 59-83.
- ROTTA, Salvatore. « Une aussi perfide Nation : la relation de l'Etat de Gênes de Jacques Campredon ». In : BITOSSO, Carlo et Claudio PAOLUCCI. *Genova 1746 : una città d'antico regime tra guerra e rivolta*. Genova : Archivio di Stato di Genova, 1998.
- RUGGIERO, Alain. *Nouvelle histoire de Nice*. Toulouse : Privat, 2006.
- RUSSEL, Gillian. « Faro's daughters : Female Gamesters, Politics, and the discourse of Finance ». In : *Eighteenth-Century Studies* 33 (2000), p. 481-504.
- RUSSEL, Gillian et Clara TUIE. *Romantic Sociability : Social Networks and Literary Culture in Britain, 1770-1840*. Cambridge : Cambridge University Press, 2006.
- SACQUIN, Angèle. « Les Anglais à Montpellier et à Nice pendant la seconde moitié du siècle ». In : *Dix-Huitième Siècle* 13 (1981), p. 289-297.

- SAUNIER, Pierre-Yves. *Transnational History*. Houndmills : Palgrave Macmillan, 2013.
- SCAFFIDI, Cinzia. « La corte di Carlo Emmanuele III ». In : RICUPERATI, Giuseppe. *Storia di Italia : Dalla città razionale alla crisi dello Stato d'Antico Regime (1730-1798)*. Turin : Einaudi, 2004, p. 841-856.
- SCHMID, Susanne. *British Literary Salons of the Late Eighteenth and Early Nineteenth Centuries*. New York : Palgrave Macmillan, 2013.
- « Of Marble Halls, Hairstyles and Colonial Goods : Eighteenth and Nineteenth-Century Luxury on Screen ». In : *La représentation et la réinvention des espaces de sociabilité*. Sous la dir. d'Annick COSSIC-PÉRICARPIN et Emyrs D. JONES. Paris : Ed. Le Minuit, 2021.
- SCHOR, Ralph. *Nice cosmopolite, 1860-2010*. Nice : Autrement, 2010.
- SCHTEIR, Ann. *Cultivating Women, Cultivating Science : Flora's Daughters and Botany in England 1760 to 1860*. Baltimore : The Johns Hopkins University Press, 1996.
- SCOFFIER, E. et F. BIANCHI. *Le Consiglio d'Ornato*. Nice : Serre Editeurs, 1998.
- SIFFRE, Michèle. *La noblesse du Comté de Nice au siècle des Lumières*. Nice, 1976.
- SIMMEL, Georg. *Sociologie et l'expérience du monde moderne, trad.fr.* Paris : Presses universitaires de France, 1981.
- *La sociologie et l'expérience du monde moderne, trad.fr.* Paris : Méridiens, 1984.
- SIMMEL, Georg et Vladimir JANKELEVITCH. *Tragédies de la culture, trad.fr.* Paris : Rivages, 1988.
- SIRONNEAU, Jean-Pierre. *Sécularisation et religions politiques*. La Hague : Moutons Editions, 1782.
- SLOAN, Kim. « The Teaching of non-professional artists in the Eighteenth-century England ». Thèse de doct. Londres : Université de Londres, 1986.
- *A Noble Art : Amateur artists and Drawing Masters c.1600-1800*. Londres : British Museum Press, 2000.
- SOLNON, Jean-François. *La cour de France*. Paris : Librairie générale française, 1996.
- SOMERSET, Anne. *Ladies in waiting*. Londres : Phoenix, 2005.
- STAVES, Susan. *Married Women's separate Property in England 1660-1833*. Londres : Harvard University Press, 1990.
- STEINBACH, Susie. *Women in England 1760-1914. A Social History*. Londres : Weidenfield Nicolson, 2004.
- STEWART, Rachel. *The Town House in Georgian London*. New Haven : Yale University Press, 2019.
- STONE, Lawrence. *The family, Sex and Marriage in England, 1500-1800*. Londres : Weidenfield Nicolson, 1977.

- *Broken lives. Separation and Divorce in England 1660-1857*. Oxford : Oxford University Press, 1993.
- STONE, Lawrence et Jeanne C. Fawtier STONE. *An Open Elite ? England 1540-1880*. Oxford : Oxford University Press, 1984.
- STORRS, Christopher. *War, Diplomacy and the Rise of Savoy, 1690-1720*. Cambridge : Cambridge University Press, 1999.
- « The British Diplomatic Presence in Turin : Diplomatic Culture and British Elite Identity ». In : *Turin and the British in the Age of the Grand Tour*. Sous la dir. de Paola BIANCHI et Karin WOLFE. Cambridge : Cambridge University Press, 2017.
- STYLES, John. *Dress of the People : everyday fashion in the Eighteenth-Century England*. New Haven : Yale University Press, 2007.
- SWEET, Rosemary. *Cities and the Grand Tour : the British in Italy c.1690-1820*. Cambridge : Cambridge University Press, 2012.
- SWEET, Rosemary, Gerrit VERHOEVEN et Sarah GOLDSMITH, dirs. *Beyond the Grand Tour : Northern Metropolises and Early Modern Travel behaviour*. Routledge : Abingdon et New York, 2017.
- TADMOR, Naomi, dir. *Family and Friends in Eighteenth-Century England*. Cambridge University Press : Cambridge, 2001.
- TAGUE, Ingrid. *Women of quality : Accepting and Contesting Ideals of Femininity in England, 1670-1760*. Woodbridge : The Boydell Press, 2002.
- « Aristocratic Women and Ideas of Family in the Early Eighteenth-Century ». In : *The Family in Early Modern England*. Sous la dir. d'Helen BERRY et Elizabeth FOSTER. (1ère éd.2007). Cambridge : Cambridge University Press, 2010.
- THIESSE, Anne-Marie. *La création des identités nationales : Europe XVIIIe-XXe siècles*. Paris : Seuil, 1999.
- THOROLD, Peter. *The British in France : Visitors and Residents since the Revolution*. Londres : Bloomsbury Publishing, 1999.
- THORSTEIN. *Théorie de la classe de loisir, trad.fr.* (1ère éd. 1899). Paris : Gallimard, 1970.
- TOMBACCINI, Simonetta. *La vie de la noblesse niçoise : 1814-1860*. Nice et Turin : Academia Nissarda-Centro Studi Piemontesi, 2010.
- TORRI, Giulia. *La vita in villa. Svaghi, lussi e raffinatezze nell'Italia del Settecento*. Rome : Donzelli Editore, 2017.
- TOSELLI, Jean-Baptiste. *Biographie de Nice, ancienne et nouvelle ou dictionnaire historique de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs actions, par leurs écrits, leurs talents, leurs mérites et leurs erreurs dans la ville et le comté de Nice*. Nice : Imprimerie de la société typographique, 1860.
- TOSI, Arturo. *Language and the Grand Tour : Linguistic experiences of Travelling in early Modern Europe*. Cambridge : Cambridge University Press, 2020.

- TRAVERSIER, Mélanie. *Le journal d'une reine. Marie-Caroline de Naples dans l'Italie des Lumières*. Ceyzérieu : Champ Vallon, 2017.
- TURCOT, Laurent. « La fonction de la promenade dans les récits de voyage à Paris ». In : *Dix-Huitième Siècle* 39 (2007), p. 505-525.
- « Entre promenades et jardins publics : les loisirs parisiens et londoniens au XVIIIe siècle ». In : *Revue belge de philologie et d'histoire* 87 (2009), p. 645-663.
- TURNER, Katherine. *British Travel Writers in Europe, 1750-1800 : Authorship, Gender and National Identity*. Aldershot : Ashgate, 2001.
- URBAIN, Elise. « Le goût pour le négligé dans le portrait français du XVIIIe siècle ». In : *Dix-huitième siècle* 48.1 (2016), p. 569-586.
- VALMAGGI, I. *I cicisbei. Contributo alla storia del costume italiano nel secolo XVIII*. Turin : Libreria Minerva, 1927.
- VARALLO, Franca. « Le Feste da Vittorio Amedeo II a Vittorio Amedeo III ». In : RICUPERATI, Giuseppe. *Storia di Italia : Dalla città razionale alla crisi dello Stato d'Antico Regime (1730-1798)*. Turin : Einaudi, 2004, p. 821-839.
- VENAYRE, Sylvain. *Panorama du voyage, 1780-1920 : mots, figures, pratiques*. Paris : Les Belles Lettres, 2012.
- VERHOEVEN, Gerrit. « In search of the New Rome : creative cities and early modern travel behaviour ». In : DAMME, Ilja Van, Bert de MUNCK et Andrew MILES. *Cities and creativity from the Renaissance to the present*. New York : Routledge, 2018, p. 65-84.
- VICKERY, Amanda. « Golden Age to Separate Spheres ? A review of the Categories and Chronology of English Women's History ». In : *The Historical Journal* 36 (1993), p. 383-441.
- « Women and the world of goods : a Lancashire Consumer and her Possessions, 1751-81 ». In : *Consumption and the World of Goods*. Sous la dir. de John BREWER et Roy PORTER. Londres : Routledge, 1993, p. 274-301.
- *The Gentleman's daughter. Women's lives in Georgian England*. New Haven : Yale University Press, 1999.
- *Behind closed doors : At Home in Georgian England*. New Haven : Yale University Press, 2009.
- VILLANI, Stefano. « L'histoire religieuse de la communauté anglaise de Livourne (XVIIe-XVIIIe siècles) ». In : *Commerce, voyage et expérience religieuse (XVIe-XVIIIe siècles)*. Sous la dir. d'Albrecht BURKARDT, Gilles BERTRAND et Yves KRUMENACKER. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2007, p. 257-274.
- VIVIÈS, Jean. *Le récit de voyage en Angleterre au XVIIIe siècle : de l'inventaire à l'invention*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 1999.
- VOVELLE, Michel. *Piété baroque et déchristianisation en Provence au XVIIIe siècle*. Paris : Plon, 1973.

- WALCH, Peter. « David Garrick in Italy ». In : *Eighteenth-Century Studies* 14.2 (1970), p. 523-531.
- WALCOT, Clare. « Mrs Hobart's Routs : Town House Hospitality in 1790's London ». In : *Huntingdon Library Quarterly* 77.4 (2014), p. 453-477.
- WALTON, John K. « The Seaside Resorts of Western Europe, 1750-1939 ». In : *Recreation and the Sea*. Sous la dir. de S. FISHER. Exeter : University of Exeter Press, 1997.
- WATSON, Lorna. *The errant Pen : Manuscript Journals of British Travellers to Italy*. La Spezia : Agora, 2000.
- WEBER, William. « L'institution et son public : l'Opéra à Paris et à Londres au XVIIIe siècle ». In : *Annales* 48.6 (1993), p. 1519-1539.
- « La culture musicale d'une capitale : l'époque du beau monde à Londres, 1700-1870 ». In : *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 49.3 (2002), p. 119-139.
- WHYMAN, Susan. *Sociability and Power in late Stuart London : the cultural worlds of the Verneys, 1660-1720*. Oxford : Oxford University Press, 1999.
- WILTON, Andrew et Ilaria BIGNAMINI, dirs. *Grand Tour : The lure of Italy in the Eighteenth-Century*. Londres : Tate Publishing, 1996.
- WOLFZETTEL, Friedrich. *Le discours du voyageur : pour une histoire littéraire du récit de voyage en France, du Moyen-âge au XVIIIe siècle*. Paris : Presses universitaires de France, 1996.
- WOLLENBERG, Susan et Simon MCVEIGH, dirs. *Concert Life in Eighteenth-Century Britain*. (1ère éd. 2094). Londres et New York : Routledge, 2016.
- WORSLEY, Lucy. *Courtiers : the secret history of Georgian Court*. Londres : Faber et Faber, 2011.
- WRIGLEY, R. et G. REVILL, dirs. *Pathologies of Travel*. Amsterdam et Atlanta : Ed. Rodolpi, 2000.
- YATES, Nigel. *Eighteenth-Century Britain : Religion and Politics 1714-1815*. (1ère éd. 2008). Londres et New York : Routledge, 2014.
- YLIVUORI, Soile. *Women and Politeness in Eighteenth-Century England : Bodies, identities and Power*. New York : Routledge, 2019.
- YORDANOVA, Iskrerna et Paolagiovanni MAIONE. *Serenata e Feste teatrale in Eighteenth-Century Europe*. Vienne : Hollitzer Verlag, 1913.

Table des figures

1.1	Guide de Giovanni Gaspare Craveri (1753)	47
1.2	Plan de la <i>zona de commando</i> à Turin	49
1.3	Scène de chasse royale à Stupinigi	62
1.4	Le hall du palais de Stupinigi	64
1.5	Pompeo Batoni (1708-1787), Portrait de Mary Fox	66
1.6	George Haugh (1756-1827), Portrait de la comtesse d'Effingham .	67
1.7	Giovanni Michele Graneri (1708-1762), Chasse au cerf	68
1.8	Ignazio Massone (?-?), vue de la rue du Po	71
1.9	Pieter van der Aa (1659-1733), vue de Turin	72
1.10	Pietro Domenico Oliviero (1679-1755), <i>Teatro Regio</i> en 1740 . . .	81
1.11	Elizabeth Vigée-Lebrun (1755-1842), Portrait de Joséphine de Lorraine-Armagnac	85
2.1	Giuseppe Duprà (1730-1784), La famille royale de Savoie	102
2.2	Domenico Duprà (1689-1770), Marie-Antoinette d'Espagne . . .	103
2.3	Antonio Maria Stagnon (1751-1805), Dame de Turin en habit de cour	104
2.4	Andrienne, vers 1770	111
2.5	Note du comte de Perron du 28 octobre 1780 adressé à Lord Mountstuart (<i>Bute Papers</i>).	125
3.1	F. Juarra (1678-1736), théâtre de divertissement, vers 1722 . . .	143
3.2	François Hubert Drouais (1727-1775), Clothilde de France	173
4.1	Ordonnance de Giuseppe Maria, 1751.	209
4.2	Ordonnance du Commandant Général Paterson, 1759.	210
4.3	Passeport de la comtesse de Spencer, 1790	213
4.4	Passeport de la comtesse de Spencer, 1790	214
4.5	Passeport de la comtesse de Spencer, 1794	215

4.6	Plan de Turin avec les principales auberges	223
4.7	Plan de Gênes avec indication des principaux lieux de fréquentation	225
4.8	Plan des quartiers d'hébergement des Anglaises à Nice	228
4.9	Vue du quartier de la Croix de Marbre	231
5.1	Plan des principaux palais de la noblesse à Turin	260
5.2	Plan des palais de Nice	270
5.3	Invitation en forme de carte à jouer	284
5.4	Carte à jouer en forme de carte de visite	285
5.5	Carte à jouer gains et pertes	286
6.1	Francesco Guardi (1712-1793), Le parloir des nonnes à San Zaccaria	316
7.1	Pompeo Batoni (1708–1787), Lady Georgiana Spencer	343
7.2	Angelica Kauffamn (1741–1807), Lady Foster	348
8.1	Charles Philips (1708–1747), <i>Tea Party at Lord Harrington's House</i> [Le thé chez Lord Harrington	400
8.2	Lettre autographe de Madame de Sévigné, recto	409
8.3	Lettre autographe de Madame de Sévigné, verso	410
8.4	The quality ladder, Isaac Cruishank, 1793.	416
9.1	Mary Harcourt (1750-1833), vue de Nice près de la route du Var .	434
9.2	Mary Harcourt (1750-1833), vue de Nice, route de Villefranche . .	435
D.1	Plan de Nice en 1792	568
D.2	détail du plan en figure D.1.	569
D.3	Plan de Nice de J.R. Rancher, 1825	570
D.4	Plan de Turin de 1781	571
D.5	Plan de Gênes de 1788	572
D.6	Plan de la ville de Gênes, Y.Gravier, Gênes, 1833.	573

Index

L'index ci-dessous contient uniquement les voyageuses anglaises citées dans la thèse. Les entrées sont classées par nom de naissance (s'il est connu), puis éventuel nom d'épouse, et prénom.

- Allen, Burney, Elizabeth, 491
Allen, Risher, Maria, 491
Almeria Carpenter, Lady, 413, 507
Amyand, Lady Elliot, Anna Maria, 196, 362, 504
Amyand, Lady Malmesbury, Harriet Maria, 520
Assheton, Lady Egerton Grey of Wilton, Eleanor, 394, 517
Atkins, Lady Rivers, Penelope, 198, 383, 390, 395, 397, 398, 404–406, 408, 411–415, 417, 420, 431, 433, 440–445, 447, 448, 456–458, 466, 498, 506, 515
- Baillie, Hamilton Lady Binning, 480, 510
Baillie, Lady Murray, 480
Balfour, 519
Barker, Mrs, 382, 429–432, 496
Berkeley, Lady Beaufort, Elizabeth, 371, 381, 490, 493
Berkeley, Lady Craven, Elisabeth, 362, 444, 515
Berry, Agnes, 232, 509, 519
Berry, Mary, 49, 61, 65, 69, 75, 78, 82, 83, 219–222, 230, 232, 251–254, 277, 303, 313, 314, 324, 328, 329, 331, 372, 472, 509, 519, 532, 533
Bertie, Lady Cholmondeley, Georgiana, 523
Bertie, Stuart, Louisa, 500, 504
Binning, Grisell, 480
Birbeck, 496
Boddington, 511
Boyle, Lucy, 484
Boyle, Worsley, Elizabeth, 483
Burney, Fanny, 491, 530
Burrell, Lady Algernon Percy, Isabella, 505
Burton, Trevor, Harriet, 61, 82, 83, 107, 109, 110, 114, 124, 151–154, 237, 251, 277, 509
Campbell, Lady Coke, Mary, 65, 73, 74, 76, 78–80, 82–84,

- 116–119, 123, 132, 155,
162–168, 171, 182, 194,
195, 204, 255, 256, 287,
288, 301, 319, 324, 352,
356, 376, 407, 485, 494,
529, 530
- Campbell, Lady McKenzie,
Elizabeth, 107, 114, 117,
136, 142, 144, 150, 155,
163–166, 168, 260, 275,
276, 356, 484
- Campbell, Lady William, 500
- Campbell, Miss, 397, 497
- Carr, Cheney, Harriet, 61, 69, 517
- Carter, Mary, 520
- Cathcart, Charlotte, 455, 523
- Cathcart, Graham, Lady Mary, 447,
452–456, 522, 523
- Chudleigh, Lady Kingston,
Elizabeth, 494
- Coke, Lynch, Mary, 107, 144,
146–149, 260, 489
- Compton, Cavendish, Lady
Elizabeth, 490
- Congalleren, 510
- Coote, 519
- Coppinger, 503
- Danby, Elizabeth, 433, 447, 458,
505, 513, 514, 516
- Danby, Harcourt, Mary, 433, 506,
513, 516
- Davers, Lady Bristol, Elizabeth,
229, 233, 242, 361, 362,
443, 444, 488, 505
- Deane, Lady Knight, Philippina,
198, 235, 261, 273, 279,
290, 301, 306, 329, 330,
346, 518
- Dickens, 513
- Dominick, Lady Saint George,
Elizabeth, 506
- Dowdeswell, Elizabeth, 495
- Drelincourt, Lady Primrose, Anne,
389, 484
- Drummond, Lady Hervey, Elizabeth,
250, 485, 512
- Dumbleton, 511, 519
- Duncannon, Caroline, 436, 522
- Egerton, Eleanor, 319, 395, 517
- Eyre, Mrs, 448, 450
- Farakerley, 501
- Farr, Bentham, Sarah, 218, 224, 524
- Fermor, Finch, Charlotte, 232, 376,
381, 391, 398, 402, 447,
450, 482, 489, 491, 507
- Fermor, Lady Granville, Sophia,
482
- Fitzpatrick, Lady Fox, Mary, 489
- Fitzpatrick, Lady Georgiana, 486
- Fitzroy, Lady Seymour Conway
Hertford, Isabella, 106, 496,
498
- Fitzroy, Vernon, 498
- Forbes, 499
- Fortescue, 407, 516
- Friend, 497
- Gloucester, Princess Sophia, 176,
522
- Gordon, Lady, 319
- Gore, Hatton, Lady Anne, 516
- Graeme, Hampden, Catherine, 492

- Graeme, Hampden, Catherine, 153
- Graham, 493
- Graham, Home, Jane, 320, 340, 341, 492, 493
- Grey, Cavendish, Lady Anne, 480
- Grey, Lady Campbell-Hume of Polwarth, Amabel, 194, 204, 226, 232, 233, 267, 268, 271, 272, 277, 281, 283, 289, 340–342, 345, 347, 349–353, 366, 375, 379, 382, 384, 385, 392, 397–399, 401–405, 423, 425, 426, 429–433, 450, 453, 460, 496, 497, 514
- Grimston, 493
- Hadfield, Cosway, Maria Louisa, 524
- Hamilton Binning, Lady, 510
- Hamilton, Lady Boyle, Margaret, 484
- Hamilton, Smith-Stanley, Lady Derby, Elizabeth, 499
- Hervey, Elizabeth, 512
- Hervey, Foster, Lady Elizabeth, 33, 60, 79, 82, 119, 123, 127, 162, 167–172, 182, 195, 222, 226, 233, 234, 238, 239, 291, 299, 301, 313, 314, 318, 319, 329, 346–349, 351, 358, 360–364, 366, 375, 411, 417, 431, 439, 443, 444, 464, 488, 504, 505, 512, 521, 522, 528, 532, 533
- Hervey, Lady Erne, Mary, 408, 411, 417, 488, 512
- Hervey-Aston, 502
- Hope, Lady Henrietta, 492
- Houblon, von Feilitzch, Laetitia, 54, 120–122, 196, 198, 204, 227, 230, 233, 235, 277, 287–289, 299–301, 314, 318, 320, 327, 351, 355, 357–359, 383, 386, 390, 391, 394, 395, 405, 417, 439, 447, 448, 457, 514–516, 518, 519
- Hume, Baillie, Lady Grisell, 335, 344, 480, 510
- Jeffreys, Lady Pomfret, Henrietta Louisa, 188, 194, 199, 203, 236, 240, 250, 259, 272, 292, 296, 303, 304, 315, 330, 380, 464, 468, 482, 489
- Johnson, Nugent, 59, 60, 455, 522, 523
- King, 497
- Knight, Cornelia, 198, 235, 262, 299, 306, 330, 337, 346, 518
- Lady Wright, 524
- Law, Christian, 492
- Law, Rumbold, Joanna, 492
- Lennox, Lady Fitzgerald, duchess of Leinster, Emily, 89, 93, 325, 407, 408, 489, 496, 515
- Lennox, Lady Fox Holland, Caroline, 48, 89–91, 126, 129, 220, 230, 233, 250, 251, 259, 296, 325, 338, 347, 355, 356, 375, 376,

- 393, 488, 496, 526, 527, 532
- Liddell, Lady Fitzroy of Grafton,
Lady Fitzpatrick, Louisa,
121, 122, 124, 486, 498, 499
- Livingston of Newburgh, Lady
Radcliffe, Charlotte Maria,
479
- Lock, 493
- Long, 502
- Luttrell, Horton, duchesse de
Cumberland, Anne, 176,
177, 182, 219, 376, 512
- Lygon, Yorke, Elizabeth, 382, 497
- Mack, Gunn, Anne, 252, 339, 520
- Mallet, Celesia, Dorothea, 360, 485,
486
- Maxwell, Lady Glenorchy,
Willielma, 403, 487
- McCarthy, 487
- McNamee, Marie, 479
- Mee, Lady Palmerston, Mary, 520
- Metwald, 510
- Miller, 502
- Milner, Lady Lindsay, Mary, 508
- Milnes, 500
- Mordaunt, Lady Poyntz, Anna
Maria, 194, 195, 233, 376,
447, 487, 490
- Morrice, 508
- Noel, Mann, Lucy, 450, 495
- Oglethorpe (d'), comtesse Noyel de
Bellergerde, Françoise
Charlotte, 158–160, 478
- Owen de Penrhos, Lady Stanley,
Margaret, 162, 171, 172,
511
- Panton, Lady Ancaster, Mary, 385,
386, 445, 447, 450, 455, 523
- Parsons, Lady Maynard, Nancy, 387,
388, 413–415, 417, 515, 517
- Pierrepoint, Wortley Montagu, Lady
Mary, 51, 123, 127, 128,
131, 157, 158, 160, 161,
168, 212, 216, 217, 222,
227, 233, 234, 236, 239,
277, 290, 292, 294, 300,
317, 339, 403, 436, 478, 481
- Pitt, Beckford, Louisa, 398, 412,
440–444, 448, 456, 498, 506
- Pitt, Marcia, 398, 444, 498
- Pownall, 501
- Poyntz, Lady Spencer, Margaret
Georgiana, 48, 90, 194, 201,
202, 211, 213–215, 222,
230, 233, 235, 238, 239,
250–252, 265, 266, 268,
283, 285, 287, 289–292,
296–300, 319, 323, 327,
337, 343, 352, 371, 376,
380, 381, 383, 386,
390–392, 395, 398, 399,
402, 406, 407, 413, 417,
423, 426, 431, 433, 436,
447, 448, 450, 452, 453,
455–457, 460, 487, 490,
515, 519, 522, 523
- Pugh, Mrs, 500
- Pulteney, Miss, 389, 484
- Riggs, Miller, Anne, 49, 53–56, 61,
65, 73–75, 80, 82, 83,
196–198, 201, 203, 211,

- 216, 217, 224, 241, 252,
255, 256, 264, 265, 272,
275, 282, 292, 297, 299,
300, 311, 313, 317, 319,
323, 324, 329, 331, 340,
356, 463, 466, 491, 533
- Robinson, Mrs, 384, 493
- Russell, Lady Essex, Elizabeth, 480
- Russell, Lady Lyttelton of
Bridgewater, Rachel, 486
- Saint-Jules, Caroline, 365, 522
- Saint-Pierre (de), 499
- Salisbury, Thrale Lynch Piozzi,
Hester, 219, 252, 298, 323,
328, 331, 334, 423, 472,
509, 524
- Scott, 508
- Serts, 508
- Seton, Cayley, Isabella, 494
- Seymour Conway, Damer, Anne,
403, 433, 500, 523
- Seymour Conway, Lady Drogheda,
Anne, 382, 402, 496
- Seymour, Danby, Caroline, 515
- Sherdley, 488
- Sisson, 493
- Skeffington, Lady Landaff,
Catherine, 515
- Skrine, Lady Clarges, 510
- Smith, Kitty, 508
- Somerset, Lady Mary, 450, 490
- Spencer, Cavendish, duchess of
Devonshire, Georgiana, 250,
253, 291, 346, 347, 361,
363–365, 385, 431, 440,
442, 452, 456, 471, 487,
505, 521–523
- Spencer, Duncannon Bessborough,
Harriet, 194, 211, 290, 426,
431, 436, 447, 452, 456,
521–523
- Spencer, Lady Pembroke, Elizabeth,
232, 381, 397, 413, 442,
447, 457, 507
- Starke, Mariana, 45, 229, 388, 421,
422, 521
- Stevens, 501
- Strangways Fox,
Strangways-Horner,
Susanna, 481
- Strangways-Horner, Fox, Elizabeth,
481
- Sumner, Fraser, 511
- Sumner, Mrs, 511
- Symthe, Fitzherbert, Maria Anne,
458, 503
- Synnot, Jane, 494
- Tuite, 502
- Vassall, Lady Webster Holland,
Elizabeth, 154, 163, 172,
201, 237, 239, 291, 328,
360, 364, 366, 417, 471,
521, 522, 524
- Veigel, Garrick, Eva, 486
- Vernon, Miss, 498
- Walpole, Waldegrave, duchesse de
Gloucester, Maria, 153, 155,
176–182, 205, 376, 392,
398, 399, 404, 412, 413,
442, 507, 513, 522

- Watson, Green, Elizabeth, 120, 204,
227, 277, 314, 344, 359,
385, 417, 514
- Wentworth, Bosville, Diana, 33, 481
- Willes, Lady Beaumont, Margaret,
502
- Windsor, Lady Mountstuart, Jane,
108, 109, 114, 137, 138,
257, 276, 503
- Wollaston, 500
- Yorke, Miss, 497
- Young, Lady Rochford, Lucy,
106–108, 115, 118, 131,
132, 142, 144, 146, 149,
150, 277, 483

Table des matières

Introduction	11
I La cour de Savoie : l'accueil comme outil diplomatique	31
1 Turin, ville royale : voir le roi	43
1.1 L'espace curial	43
1.1.1 Les guides et récits de voyage de référence	44
1.1.2 Les représentations des voyageuses	48
1.2 Le Palais Royal	51
1.2.1 Accès et visite du Palais Royal	52
1.2.2 Rencontres informelles avec la famille royale	57
1.3 La cour dans la ville	70
1.3.1 Le Corso	70
1.3.2 Le théâtre royal	75
1.4 Conclusion	86
2 Le cérémonial de présentation à la cour	89
2.1 La présentation des ambassadrices	95
2.1.1 Le règlement de 1715	95
2.1.2 La robe de cour : le grand habit	99
2.1.3 Particularités et similitudes avec la cour de France	105
2.2 La présentation des épouses des envoyés	107
2.2.1 Un cérémonial légèrement simplifié	107
2.2.2 Particularités du lieu et robe de cour	109
2.2.3 Madame de Saint Gilles : une intermédiaire privilégiée ?	112
2.3 La présentation des voyageuses	115
2.3.1 La présentation de Lady Mary Coke	117

2.3.2	Les intermédiaires	119
2.4	Conclusion	126
3	Les honneurs de la cour	129
3.1	Les épouses de diplomates	131
3.1.1	La vie ordinaire de la cour : entre liberté et contraintes . . .	132
3.1.2	Les privilèges	140
3.1.3	Absences et congés	149
3.2	Les voyageuses	156
3.2.1	Au temps d'une reine anglophile : Anne d'Orléans	157
3.2.2	L'expérience de la rencontre à la fin du XVIIIe siècle . . .	162
3.2.3	Les visites incognito	174
3.3	Conclusion	182
II	L'accueil à la ville	185
4	Le Pacte de l'hospitalité des élites	189
4.1	L'entrée dans le pacte	194
4.1.1	Premières visites et lettres de recommandation	194
4.1.2	Les honneurs de la ville	199
4.2	Les limites du pacte	205
4.2.1	Les enjeux publics de l'hospitalité	207
4.2.2	Auberges et hôtels	218
4.2.3	Vers plus de liberté et d'intimité : les locations	227
4.2.4	Le maintien de l'hospitalité traditionnelle	236
4.3	Conclusion	241
5	Les conversations	245
5.1	Un processus de distinction sociale	249
5.1.1	Un accès réputé facile	250
5.1.2	La carte des conversations : lieux et hôtessees	256
5.1.3	Aménagement intérieur et qualité de la réception	271
5.1.4	Les maisons des diplomates	274
5.2	Chasser l'ennui ou s'enrichir?	278
5.2.1	La place de la musique et de la danse	279
5.2.2	La centralité du jeu	283
5.2.3	Lieu d'échange culturel et de communication?	293

5.3	Conclusion	302
6	Les autres formes de l'accueil	305
6.1	La promenade comme lieu de société	305
6.1.1	Les promenades génoises	306
6.1.2	Promenades et excursions niçoises	309
6.2	L'accès au religieux	310
6.2.1	Pratique des rites catholiques et mondanité religieuse . . .	313
6.2.2	La rencontre avec le clergé et les dames de bienfaisance .	318
6.3	Collections privées, institutions et académies	321
6.3.1	Le domaine de l'art entre autorité et indépendance	321
6.3.2	Un accès diversifié à la science	326
6.3.3	L'absence de liens avec les académies	329
6.4	Conclusion	330
7	Mode et galanterie	333
7.1	Le vêtement : conformité ou indépendance ?	335
7.1.1	La "cour dogale" de Gênes	336
7.1.2	La mode française en Italie	338
7.1.3	La garde-robe des voyageuses	342
7.1.4	Significations symboliques des pratiques	349
7.2	Vertu et galanterie	354
7.2.1	représentations et conduite morale	355
7.2.2	Les expériences galantes des voyageuses	358
7.3	Conclusion	365
III	L'accueil et l'hospitalité britannique	369
8	L'hospitalité "à l'anglaise"	375
8.1	Formes et modalités	378
8.1.1	Le rôle des visites	381
8.1.2	Les dîners	391
8.1.3	<i>Assemblies, Parties</i> et "soirées"	395
8.2	Les enjeux de l'hospitalité britannique	401
8.2.1	Noblesse locale et retour de politesse	401
8.2.2	L'hospitalité au service du pouvoir	406
8.3	Conclusion	418

9 Accueil des malades et sociabilités	421
9.1 Retrait domestique, solitude et isolement	428
9.1.1 Les temps de l'intimité	429
9.1.2 Mélancolie et sociabilité	437
9.2 Des liens de solidarité	445
9.2.1 Les visites aux malades	446
9.2.2 Assistance et services matériels	449
9.2.3 Rituels de la mort et deuil	454
9.3 Conclusion	458
 Conclusion générale	 463
 Annexes	 477
 A Liste des voyageuses britanniques	 477
 B Analyse comparée de la présentation	 525
B.1 Présentation des voyageuses	525
B.2 Présentation des ambassadrices	534
 C Transcription d'archives	 535
C.1 Journal de Lady Spencer	535
C.2 Lettre de Lord Winchelsea à Charlotte Finch	544
C.3 Lettres de Lady Foster à Lady Sheffield	545
C.4 Lettre de Lady Foster à la duchesse de Devonshire	548
C.5 Lettres de Lady Rivers à Lady Erne	552
C.6 Lettre de Thomas Brand à Mrs Carr	558
C.7 Position des maisons de Turin	559
C.8 Dames à la cour de Turin	563
 D Cartes	 567
 Sources	 567
Abréviations	575
Sources manuscrites, Angleterre	575
Sources manuscrites, Ecosse	580
Sources manuscrites, Italie	580
Sources iconographiques	582

<i>TABLE DES MATIÈRES</i>	635
Sources imprimées	582
Bibliographie	621
Liste des illustrations	624
Index	625